

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DES LETTRES

LES VOYAGEURS FRANÇAIS EN BOSNIE  
A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE ET AU DÉBUT DU XIX<sup>e</sup>  
ET LE PAYS TEL QU'ILS L'ONT VU

*Ouvrage publié avec le concours du Centre National  
de la Recherche Scientifique.*

---

THÈSE

pour le doctorat ès lettres  
présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris

par

**Midhat ŠAMIĆ**

Chargé de cours à la Faculté des Lettres de l'Université de Sarajevo.

1957

LIBRAIRIE MARCEL DIDIER  
PARIS







Digitized by the Internet Archive  
in 2026

[https://archive.org/details/IA41551516\\_0001](https://archive.org/details/IA41551516_0001)

LES VOYAGEURS FRANÇAIS EN BOSNIE  
A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE ET AU DÉBUT DU XIX<sup>e</sup>  
ET LE PAYS TEL QU'ILS L'ONT VU



Vu, le 28 octobre 1957  
le Doyen de la Faculté des Lettres  
de l'Université de Paris,  
Membre de l'Institut,  
PIERRE RENOUVIN

Vu et permis d'imprimer,  
pour le Recteur de l'Académie de Paris,  
LÉON BINET

**LES VOYAGEURS FRANÇAIS EN BOSNIE  
A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE ET AU DÉBUT DU XIX<sup>e</sup>  
ET LE PAYS TEL QU'ILS L'ONT VU**

*Ouvrage publié avec le concours du Centre National  
de la Recherche Scientifique.*

---

**THÈSE**

pour le doctorat ès lettres  
présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

par

**Midhat ŠAMIĆ**

Chargé de cours à la Faculté des Lettres de l'Université de Sarajevo.



LIBRAIRIE MARCEL DIDIER  
PARIS

LES TOUACHEURS FRANÇAIS EN BOULIE  
A LA FIN DE L'AN SEIGNE ET LE DEUX DE 211  
ET LE PAIS-ALL-OU-LES-FOY-LE  
C'est-à-dire le pays de la France  
de la France de la France

THÈSE

présentée à l'Université de Paris  
pour l'obtention du grade de Docteur en Lettres

MARCEL DIDIER

Président de la Commission d'Examen



*Un moment suffit au peintre de paysages  
pour crayonner un arbre, prendre une vue,  
dessiner une ruine ; mais les années entières  
sont trop courtes pour étudier les mœurs des  
hommes...*

CHATEAUBRIAND



## AVANT-PROPOS

Par suite de la situation géographique des pays yougoslaves, qui se sont trouvés au carrefour de l'Orient et de l'Occident, sur la route principale qui a mené de l'Occident à l'Orient et inversement, — ainsi que du fait des destinées historiques des peuples yougoslaves qui, au cours de leur passé, ont été démembrés, séparés et partagés pendant des siècles entre la Hongrie, Venise, l'Autriche et la Turquie —, la civilisation yougoslave a subi plusieurs influences culturelles plus ou moins directes. Elle présente *grosso modo* quatre zones d'influence assez bien distinctes : byzantine, latine, turque et austro-hongroise-allemande.

L'influence byzantine s'exerça surtout au Moyen Age sur l'ancienne littérature et les arts de la Serbie, dont les habitants avaient embrassé la religion orthodoxe. L'influence latine dominait en Croatie, où les habitants avaient adopté la religion catholique; durant des siècles, l'influence italienne fut surtout forte en Dalmatie. La civilisation turco-arabe influença les pays qui, pendant plusieurs siècles, subirent la domination ottomane, en premier lieu la Bosnie-Herzégovine, où une grande partie de la population, en conservant sa langue et de nombreuses coutumes, se convertit à l'islam. Enfin, l'influence de l'Europe centrale, austro-hongroise et allemande, s'exerça dans les régions qui se trouvèrent sous l'occupation autrichienne<sup>1</sup> : la Slovénie, la Croatie<sup>2</sup>, la Voïvodine, la Bosnie-Herzégovine.

Toutes ces influences ont laissé leurs traces sur les langues et littératures des peuples yougoslaves, et sur leur civilisation en général, y compris le folklore (poésies, contes, légendes populaires).

Quant à l'influence que la France a exercée sur les peuples yougoslaves, elle est aussi considérable, notamment sur le plan littéraire et intellectuel. Surtout si l'on a présent à l'esprit le fait que les peuples yougoslaves et français ont été séparés et éloignés les uns des autres, par leur situation géographique et par leur histoire. Malgré cette séparation et cet éloignement, il y eut même entre eux des contacts directs, trois fois au cours de leur passé.

La première fois, ce fut au Moyen Age, à l'époque des Croisades, lorsque les Croisés français, en route pour Constantinople et vers le tombeau du Christ, traversèrent les pays yougoslaves<sup>3</sup>. Le deuxième contact direct franco-yougo-

1. Cf. Jovan ŽUJOVIĆ, *Influence intellectuelle française sur les Serbes*. Conférence faite à Paris le 8 mars 1918. Vannes, Imprimerie Lafoly Frères, 1918, pp. 15-17.

2. « Avec leur vaste culture, écrit A. Barac, leur industrie puissante et leur technique, leurs grandes villes, leur littérature scientifique, les Allemands ont représenté pour les Croates, pendant de longues années, la source la plus proche où ils pouvaient assouvir leur soif de vie intellectuelle. » (A. BARAC, *Les contemporains d'Auguste Šenoa et la France*, dans AIFZ, 1952, p. 9) (Pour les abréviations, voir p. 19).

3. Voir ci-dessous, pp. 21-22.

slave se place au début du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque napoléonienne, lorsque la Dalmatie et d'autres pays yougoslaves furent conquis par les armées françaises, et lorsque furent créées les *Provinces Illyriennes*, composées de quelques régions habitées par les Slovènes, Croates et Serbes<sup>4</sup>. Le troisième contact enfin correspond à la Première guerre mondiale, de 1914 à 1918 : les soldats yougoslaves, en premier lieu serbes, combattirent et moururent alors pour le même idéal (ainsi que durant la Deuxième guerre mondiale), parfois sur le même champ de bataille, et la jeunesse yougoslave, en premier lieu serbe, « fondue avec la jeunesse française, s'abreuva de la même science et se nourrit du même idéal commun<sup>5</sup> ».

Ces contacts directs des peuples français et yougoslaves donnèrent lieu à des influences directes et variées (accompagnées parfois de quelques amertumes et froissements inévitables lorsqu'il s'agissait de la conquête et de l'occupation, comme ce fut le cas pendant les campagnes napoléoniennes). Rappelons ici, dans le domaine des idées, l'écho que la Révolution française trouva dans les pays yougoslaves, et les réactions provoquées par les idées de 1789 dans les classes privilégiées (aristocratie, clergé, bourgeoisie) : on sait par exemple qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et surtout au début du XIX<sup>e</sup>, se répandirent en Croatie, dans les campagnes en premier lieu, des chansons et des couplets, imprégnés d'idées de justice et d'égalité sociales, contre les nobles et les prêtres. Une de ces chansons révolutionnaires note, par exemple :

« Ovako Francuz sam govori  
Zato noć i dan se bori,  
Da potere gospodčinu,  
I utvrdi sloboščinu!  
Grofi, popi, plemeniti,  
Da se mogu skoreniti,  
Da broj ljudeh bude dvojih,  
Samo dobrih i zločestih<sup>6</sup>. »

Pendant, l'influence indirecte exercée par la France sur la civilisation yougoslave fut encore plus grande et plus féconde, et on la rencontre dans tous les domaines intellectuels : politique, littérature, arts, enseignement, sciences — des temps reculés (par exemple on peut voir les reflets du génie français dans la ville de Raguse, aux bords de l'Adriatique, seule région yougoslave qui était alors libre<sup>7</sup>), jusqu'à l'époque récente. Mais ce sont surtout les littératures yougoslaves qui se ressentent de l'influence de la littérature française. Un critique, qui fait autorité en matière de littérature yougoslave, Pavle Popović, l'a justement souligné : « Notre poésie, notre nouvelle, notre critique littéraire

4. Voir ci-dessous, p. 55 et suiv.

5. J. ŽUJOVIĆ, *o. c.*, p. 12.

6. « C'est ainsi que seul le Français parle, c'est pourquoi il combat nuit et jour, pour abattre la tyrannie et établir la liberté, pour que les comtes, les prêtres, les nobles puissent être déracinés, pour qu'il n'y ait plus que deux espèces d'hommes, les bons et les méchants. » (Citée et traduite en français par Antun BARAC, *Notes sur les Français dans la littérature de l'Illyrisme*, dans AIFZ, n°s 2-3, juillet-décembre 1937, p. 73. Cf. aussi : Vladimir ČOROVIĆ, *Istorija Jugoslavije*, Beograd, Narodno delo, 1933, p. 404; et surtout : Vaso BOGDANOV, *Hrvatska revolucionarna pjesma iz godine 1794 i učeće Hrvata i Srba u zavjeri Martinovičevih Jakobinaca*, Starine Jug. akad., Zagreb, knj. 46, 1956, p. 331.)

7. Sur les rapports intellectuels franco-ragusains, voir l'étude de M. Mirko DEANOVIĆ, *Anciens contacts entre la France et Raguse*, Zagreb, Institut français de Zagreb, 1950, in-8°, 174 p.

et, dans une certaine mesure, notre théâtre aussi, dit-il, doivent beaucoup aux grands maîtres français de ces différents genres. Ce que nous avons de meilleur peut-être dans notre littérature, en tout cas ce que nous avons de meilleur dans notre culture littéraire, nous le devons à la France<sup>8</sup>. »

En ce qui concerne la Bosnie-Herzégovine, et ce sera l'objet de cet ouvrage, c'est un monde à part, pour ainsi dire; c'est un pays qui est à beaucoup de points de vue le plus intéressant et le plus complexe de tous les pays des Balkans, selon Vladimir Ćorović<sup>9</sup> : deux régions où se sont trouvés des habitants de différentes nationalités (les Serbes et les Croates s'y sont rencontrés dès le début de la colonisation slave) et religions (orthodoxe, catholique, bogomile, musulmane, juive)<sup>10</sup>; où se sont croisées les différentes influences venant de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Sud<sup>11</sup>, mais qui, malgré ces diverses influences, sont restées, au point de vue ethnique, les plus pures; où la population slave, islamisée en masse, a donné à la civilisation et à l'Empire ottomans légion d'hommes célèbres<sup>12</sup>; deux régions qui sont devenues le berceau de la poésie populaire (quelques-unes des meilleures chansons populaires que compte l'histoire littéraire yougoslave y sont nées), et du folklore en général, et où l'on parle la langue serbo-croate la plus pure (malgré de nombreuses expressions turques), et certainement une des plus belles et pittoresques<sup>13</sup>; deux régions enfin riches en beautés naturelles, qui leur ont valu le titre de « Suisse de l'Orient<sup>14</sup> ». Mais en même temps ce sont deux régions où la domination turque, pendant quatre siècles, a brutalement arrêté la vie intellectuelle et la brusque éclosion de la culture qui commençait à naître. [Il faut se rappeler par exemple le luxe qui caractérisait la cour de quelques princes bosniaques au Moyen Âge<sup>15</sup> et l'art médiéval bosniaque sur les monuments funéraires médiévaux qui, selon un critique d'art français, constituait « peut-être la plus grande révélation » de l'Exposition d'Art Médiéval Yougoslave à Paris en 1950<sup>16</sup>; ou que l'imprimerie a déjà existé en Bosnie (à Goražde) au xvi<sup>e</sup> siècle (de 1529 à 1531) : elle ne réapparaîtra que trois siècles plus tard, en 1866.] En outre, l'occupation autrichienne qui, aux termes du traité de Berlin, a succédé, en 1878, à la domination turque, et qui a duré quarante ans, a tenu la Bosnie-Herzégovine séparée de la France et des autres pays occidentaux et orientée vers la sphère culturelle autrichienne.

On pourrait en tirer la conclusion que la Bosnie-Herzégovine n'a subi dans le passé que l'influence culturelle de ses occupants : turque et autrichienne, et que des rapports intellectuels franco-bosniaques n'ont pu s'établir. Cette

8. Pavle Popović, *La littérature yougoslave*, extrait du *Monde slave*, juillet-août-septembre 1930 (Paris, Félix Alcan), p. 75. — Pour l'influence de la littérature française sur les littératures yougoslaves, voir surtout : Miodrag IBROVAC, *Francuski uticaj na srpskohrvatsku i slovenačku književnost*, dans *Narodna enciklopedija srpsko-hrvatsko-slovenačka* de Stanoje STANOJEVIĆ (en écriture cyrillique et latine), t. I, Zagreb, Bibliografski Zavod, s. d., pp. 684-690, et *Enciklopedija Jugoslavije*, t. III, Zagreb, 1958, pp. 360-368.

9. Cf. Vladimir ĆOROVIĆ, *Historija Bosne*, Beograd, SAN, 1940, p. 8.

10. Voir ci-dessous, p. 240 et suiv.

11. VI. ĆOROVIĆ, *Historija Bosne*, pp. 8-10.

12. Cf. VI. ĆOROVIĆ, *Bosna i Hercegovina*, Beograd, SKZ, 1925, p. 142; S. Bašagić, *Znameniti Hrvati Bošnjaci i Hercegovci u Turskoj carevini*, Zagreb, Matica Hrvatska, 1931.

13. Vuk Karadžić a pris, on le sait, le parler herzégovinien pour base de la langue littéraire serbo-croate.

14. Elisée RECLUS, *Nouvelle géographie universelle*, t. I, Paris, Hachette, 1876, p. 197.

15. Voir ci-dessous, p. 263, n. 3.

16. AIFZ, 2<sup>e</sup> série, n° 1, 1952, p. 67.

conclusion serait cependant inexacte : malgré la domination turque, quatre fois séculaire, et l'occupation autrichienne, quatre fois décennale, les rapports intellectuels franco-bosniaques ont existé. Non pas, il est vrai, comme un courant ininterrompu (ce n'est même pas non plus le cas des pays yougoslaves qui, grâce aux conditions géographiques et historiques plus favorables que celles de la Bosnie, ont entretenu des rapports plus réguliers et plus développés avec la France, telles la Serbie, la Croatie, la Slovénie), mais comme des points de contact littéraires et culturels non négligeables. Rappelons-en quelques faits :

Tout d'abord celui qu'en Bosnie-Herzégovine la littérature française a été relativement assez répandue, en tout cas beaucoup plus qu'on ne le pense d'ordinaire, surtout à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>. Dès le début de ce dernier siècle, particulièrement après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine (1908), un courant politique et intellectuel contre l'influence allemande jugée exclusive se fait sentir. Pour contrecarrer cette dernière, un groupe de jeunes Bosniaques-Herzégoviniens, se tournant vers la France, commencent à apprendre le français, à étudier la littérature et la civilisation françaises, et à les faire connaître à leurs compatriotes. Parmi ceux qui ont le plus de mérite pour la connaissance de la France et de sa culture en Bosnie-Herzégovine, il faut mentionner surtout Risto Radulović<sup>17</sup> et Veljko Milićević. En ce qui concerne la connaissance de la littérature française, un rôle important a été joué par la collection littéraire serbe *Srpska književna zadruga* de Belgrade, dont les livres ont été beaucoup lus en Bosnie-Herzégovine, surtout à Sarajevo et à Mostar. Et les troupes de théâtre d'amateurs avaient à leur répertoire des pièces de Molière, de Racine et d'autres dramaturges français, parfois même sans le savoir. Ce fut le cas par exemple de la farce *Varalica Hamza*, qui figurait très souvent au répertoire des soirées en Bosnie-Herzégovine, et qui fut en réalité une libre adaptation turque (anonyme) des *Fourberies de Scapin*, traduite en serbo-croate<sup>18</sup>. Davantage : la littérature et la culture françaises ont exercé une action, plus ou moins profonde, sur quelques-uns des plus grands écrivains bosniaques-herzégoviniens : Juraj Dragišić (Georgius Benignus) (1450-1520), un des premiers étudiants yougoslaves de l'Université de Paris, parmi les anciens<sup>19</sup>; Jovan Dučić, parmi les modernes. La littérature française n'a même pas manqué d'exercer, dans une certaine mesure, probablement indirectement, une certaine influence sur les contes et sur les poésies populaires bosniaques-herzégoviniennes : rappelons, entre autres, les ressemblances entre la poésie populaire bosniaque *Svatovsko groblje na Morinama* et le récit de la littérature médiévale française *Li vair palefroi*<sup>20</sup>, ainsi que le fait qu'il existe une adaptation de la farce de l'Avocat-Pathelin, sous forme d'un conte populaire intitulé *Le Paysan et le lièvre*, publié dans la revue *Bosanska Vila*<sup>21</sup>. Etc.

17. Sur Risto Radulović, voir : Pero SLIJEPEVIĆ, *Risto Radulović — jedno poglavlje srpske borbe u Bosni i Hercegovini*. Otisak predgovora SKZ (Kolo XLIII, knj. 299), Beograd, 1940, in-12, xci p.

18. *Varalica Hamza*, dans la revue *Behar*, II, Sarajevo, 1901-1902.

19. Cf. M. IBROVAC, art. cit., p. 685.

20. Cf. Ante ŠIMČIK, « *Svatovsko groblje na Morinama* » i « *Li vair Palefroi* », dans *Napredak*, Sarajevo, 1933, n° 9, septembre, pp. 109-112.

21. *Bosanska Vila*, II (1887), n° 18 du 15 sept., pp. 284-285 (*Težak i zec*) ; *Revue des traditions populaires*, t. XXIII, Paris, décembre 1908, p. 417; V. YOVANOVITCH, *La Guzla de Prosper Mérimée*, Paris, Hachette, 1911, p. 18.

Puis, en sens inverse, la dette, beaucoup plus modeste et sporadique, bien entendu, de la littérature française envers la Bosnie-Herzégovine : Mérimée, Charles Nodier, Pierre Loti<sup>22</sup>, ou la connaissance de la Bosnie-Herzégovine en France, due aux nombreux récits des voyageurs français dès le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle à nos jours<sup>23</sup>, etc.

Ces rapports intellectuels franco-bosniaques et herzégoviniens sont restés jusqu'à aujourd'hui presque complètement inconnus, parce qu'ils ont été inexplorés. Parfois même, ils ont été, presque tout à fait, passés sous silence par ces chercheurs, assez rares, qui se sont occupés des divers aspects des rapports franco-yougoslaves. Tel Miloš Savković : dans sa thèse secondaire consacrée à la bibliographie des réalistes français dans la littérature serbo-croate, il ne mentionne, en ce qui concerne la Bosnie-Herzégovine, pour la période qu'il a étudiée (deuxième moitié du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle), parmi cent quinze traductions, qu'une traduction de Maupassant, et deux de Daudet parmi une centaine qu'il a énumérées. Cependant il en existe des dizaines pour la même période, publiées pour la plupart dans des journaux bosniaques<sup>24</sup>.

C'est ce que nous avons entrepris de rechercher; le titre primitif de notre travail était : *Les rapports intellectuels franco-bosniaques et herzégoviniens au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle et au début du <sup>xx</sup><sup>e</sup>*. C'était un beau sujet, et une monographie, portant ce titre, serait venue, avions-nous cru, fort à propos. Elle aurait fait voir, d'un côté, les échos de la civilisation française dans un petit pays yougoslave, qui se trouve au cœur des Balkans, et de l'autre côté, elle aurait mis en lumière l'image que de nombreux voyageurs français, et après eux des lecteurs, se sont tracée de ces deux régions balkaniques au cours du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle et au début du <sup>xx</sup><sup>e</sup>. Cependant, le sujet s'est révélé très vaste, et — du fait d'une richesse inattendue de matériaux, et aussi de leur éparpillement dans une multitude de sources — peu réalisable dans un espace de temps raisonnable, si l'on ne voulait pas le réduire à un répertoire d'écrits et un catalogue de sources, ou si l'on voulait éviter d'en tracer, au plus, les grandes lignes approximatives. Le problème s'est donc posé de le restreindre : après avoir exploré pour une bonne part ce terrain, et après avoir entassé une grande quantité de matériaux dispersés dans des centaines de publications, il nous fallait délimiter le sujet et la recherche. C'est ainsi que notre thèse a reçu le titre actuel : *Les voyageurs français en Bosnie à la fin du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle et au début du <sup>xix</sup><sup>e</sup>, et le pays tel qu'ils l'ont vu*<sup>25</sup>.

On peut poser la question : pourquoi avons-nous choisi justement cette période? La réponse est simple : nous l'avons fait d'une part à cause du grand nombre des Français qui ont fait un voyage en Bosnie à cette époque, et qui

22. En 1880, P. Loti est venu, avec une escadre française, à Raguse, et faisant des excursions dans les environs, il a visité la ville herzégovinienne de Trebinje, qui lui a inspiré de pittoresques réflexions. Cf. M. IBROVAC, *Pjer Loti i naš narod* dans : *Nova Evropa*, knj. XVII, br. 4 (26 févr. 1928), pp. 126-140.

23. Cf. ci-dessous, p. 21 et suiv.

24. Cf. Miloch SAVKOVITCH, *Bibliographie des réalistes français dans la littérature serbo-croate*, Paris, Jouve et C<sup>e</sup>, 1935, pp. 11-17 et 18-23. — Pour la période en question, nous avons trouvé, jusqu'à présent, dans les revues et journaux bosniaques-herzégoviniens seize traductions de Maupassant et douze de Daudet (dont quelques-unes ont été publiées plus d'une fois), et la liste est loin d'être complète.

25. Nous tenons à rendre hommage ici aux ouvrages ci-dessous : *La Sicile au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle vue par les voyageurs étrangers* (Strasbourg, éditions P. H. Heitz, 1955) de Hélène TUZET et *Les Voyageurs et écrivains français en Égypte* (2 vol., Le Caire, 1932) de Jean-Marie CARRÉ, auxquels nous devons maintes suggestions, surtout en ce qui concerne la méthode de notre travail.

ont laissé leurs impressions sur le pays; et d'autre part, du fait d'une certaine ressemblance qui existe entre tous ces voyages : presque tous ont été provoqués par les plans politiques de la France en Orient, notamment par la politique napoléonienne.

\* \* \*

En ce qui concerne la méthode que nous avons appliquée dans notre travail, nous voudrions tout d'abord souligner que nous nous sommes gardé de tomber dans un travers qui, comme on l'a dit, « guette les études consacrées aux voyageurs », et qu'un comparatiste a signalé : la facilité<sup>26</sup>. Nous nous sommes efforcé de ne pas résumer simplement les récits et les impressions des voyageurs, en citant les fragments les plus intéressants et les plus beaux, en racontant quelque aventure ou quelque anecdote, etc. Sans cet effort, notre travail aurait été vraisemblablement plus agréable à lire; mais, à notre avis, il n'aurait pas apporté grand'chose. Nous avons choisi une méthode plus ardue, qui demande plus de temps et de patience, mais qui conduit à des résultats plus significatifs : celle qui consiste à établir, ou plutôt à reconstituer, l'itinéraire des voyageurs, à analyser et à critiquer leurs récits, à contrôler les faits et les données qu'ils communiquent, à vérifier leurs déclarations et leurs dires, à confronter leurs témoignages avec ceux des autres voyageurs, ou avec des faits trouvés dans d'autres documents, et même à rechercher les sources où ils ont puisé leurs renseignements, — tâche difficile, et peut-être un peu prétentieuse; nous ne sommes pas sûr de l'avoir toujours accomplie comme nous l'aurions voulu.

Pour accomplir cette tâche, nous avons essayé de recueillir, dans les archives et bibliothèques des différentes villes où nous avons travaillé, le plus possible de données et de faits relatifs à nos voyageurs, à leurs récits de voyages, au pays où ils sont venus (Bosnie), à l'époque qui nous a occupé (époque napoléonienne).

Le sujet que nous nous sommes proposé d'étudier (ainsi qu'il ressort de son titre) nous a imposé les deux grandes divisions de notre étude.

Notre centre d'intérêt, et par conséquent la méthode que nous avons appliquée, n'ont pas été les mêmes dans les deux parties de cette thèse.

Dans la première partie, qui traite de la première moitié du titre de notre sujet (*Les voyageurs français en Bosnie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>*), notre attention a été accordée surtout aux voyageurs (leur vie et leur personnalité) et à leurs récits de voyages ou à leurs écrits. En les suivant dans les diverses étapes de leur voyage en Bosnie, nous avons analysé, et parfois critiqué, leurs récits, et tâché de relever certains préjugés, exagérations, généralisations, naïvetés, inexactitudes. Nous nous sommes efforcé aussi de confronter leurs témoignages avec ceux des autres voyageurs de l'époque, ou même parfois des voyageurs précédents ou postérieurs.

Dans cette partie de notre étude, nous avons évoqué toute une galerie de Français de diverses professions, tempéraments et individualités que leurs diverses tâches et fonctions ont amenés en Bosnie. Nous y avons distingué deux périodes : la première, de 1793 à 1797 (époque de l'Agence consulaire

26. Cf. M.-F. GUYARD, *La Littérature comparée*, Paris, Presses universitaires, 1951, p. 41.

à Travnik), et la deuxième, plus importante, de 1806 à 1815 (époque du consulat général à Travnik).

Parmi les Français, assez nombreux, que nous rencontrons en Bosnie-Herzégovine à cette époque, il n'y a aucun écrivain bien connu, et même aucun nom dont l'autorité soit notoire : il s'agit le plus souvent de noms insignifiants, plus ou moins tombés dans l'oubli. En outre — étant donnés le caractère des voyageurs, le but de leur voyage en Bosnie et leur intérêt — leurs observations et leurs impressions sur le pays sont souvent sèches et monotones, et parfois même arides : ce n'est que çà et là qu'apparaît quelque fragment pittoresque et descriptif dans leurs relations de voyage. C'est d'ailleurs compréhensible : leurs récits de voyages portent l'empreinte des écrits des écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle, auxquels ils appartiennent; l'époque romantique, où fleurira le genre nouveau du voyage — voyage personnel et lyrique — n'était pas encore venue. Cependant, à notre avis, il n'est pas sans quelque intérêt, et sans quelque utilité, de les examiner tous. D'une part, on mettra ainsi en lumière, et on réhabilitera certaines figures qui ont été jusqu'à nos jours, certes injustement, négligées et oubliées (Pierre David <sup>27</sup>, Chaumette Des Fossés); et d'autre part, un grand nombre de ces voyageurs ont parlé de la Bosnie, ont laissé leurs impressions, publiées ou à l'état de manuscrit, sur leur séjour en Bosnie, dont certaines sont intéressantes en soi et ont une valeur incontestable. De plus, quelques ouvrages et écrits de ces voyageurs ont servi, comme on verra, de source d'informations à deux grands écrivains, dont l'un est Français et l'autre Yougoslave <sup>28</sup>.

Dans la deuxième partie de notre travail, cependant (celle qui se rapporte à la deuxième moitié du titre : le pays tel que nos voyageurs l'ont vu), notre attention est allée surtout à la Bosnie : nous avons tâché de rassembler des éléments épars et éparpillés dans de nombreux documents, écrits et récits de voyage, et d'en tirer un tableau d'ensemble de la Bosnie-Herzégovine et de sa vie (ou, plus exactement, de la Bosnie, car l'Herzégovine, on le verra, a été presque laissée de côté <sup>29</sup>), telles que nos voyageurs les ont vues, en disant souvent en quoi et dans quelle mesure cette image était exacte ou erronée. L'image qu'ils en donnent, avons-nous pensé, éclairera plus d'un côté de ce pays, qui est resté jusqu'à nos jours insuffisamment connu; et cette étude, première de ce genre en ce qui concerne les pays yougoslaves, encouragera peut-être les chercheurs à en faire autant avec d'autres pays yougoslaves, ou avec d'autres périodes de l'histoire de Bosnie.

Nous avouons que cette deuxième partie est un peu statique; mais les notes au bas des pages auxquelles nous renvoyons le lecteur montrent la date des documents et des faits utilisés pour composer l'image d'ensemble de la Bosnie à l'époque qui nous a occupé.

Nous espérons que ce changement du centre de notre intérêt et de notre méthode rompra quelque peu une certaine monotonie qui se dégage peut-être de notre étude, et des études de ce genre en général.

27. Auguste Boppe se proposait de consacrer une étude à Pierre David, mais sa mort l'empêcha de réaliser son intention. (Cf. A. DUMAINE, *Un consulat de France en Bosnie sous le premier Empire*, dans RHD, 1924, p. 129).

28. Cf. ci-dessous, pp. 130-133, et notre étude : *Les sources historiques et la valeur documentaire de la Chronique de Travnik d'Ivo Andrić*.

29. Cf. ci-dessous, p. 180.

Notre introduction est composée de deux chapitres. Le premier est consacré aux voyageurs français des <sup>xvi</sup><sup>e</sup>, <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles; le deuxième traite des circonstances politiques qui expliquent le voyage de nombreux Français en Bosnie-Herzégovine à l'époque qui nous occupe.

Nous avons compris dans nos recherches des voyageurs du <sup>xvi</sup><sup>e</sup>, du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle pour deux raisons. D'abord, pour montrer que les voyageurs de la fin du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle et du début du <sup>xix</sup><sup>e</sup> ont eu leurs prédécesseurs. Et puis, leurs récits de voyage, qui présentent parfois un grand intérêt et une grande valeur documentaire, sont restés pour une bonne part complètement inconnus. Ainsi, d'une quinzaine de voyageurs dont nous parlons, plus de la moitié n'ont même pas été mentionnés dans la bibliographie française de N. S. Petrović<sup>30</sup>.

Pour les mêmes raisons, malgré le titre limitatif de notre travail, nous ne nous sommes pas abstenu de suivre ces voyageurs dans les grandes étapes de leur voyage à travers d'autres pays yougoslaves, et d'analyser brièvement leurs impressions et leurs réflexions.



Des difficultés que nous avons rencontrées dans notre travail, nous ne mentionnerons ici que trois.

1<sup>o</sup> Puisque la Bosnie-Herzégovine est un pays yougoslave qui faisait alors partie de l'Empire ottoman, pour découvrir qui a fait un voyage en Bosnie, il nous a fallu dépouiller, d'une part, tous les voyages en Turquie et en Orient de l'époque, et d'autre part, tous les récits de voyage en Dalmatie et dans les pays des Slaves du sud, ce qui n'était pas chose facile.

2<sup>o</sup> Le sujet dans sa deuxième partie (le tableau de la Bosnie), trop vaste, embrassant de nombreuses manifestations de la vie bosniaque, toute sa civilisation, pour ainsi dire, suppose des connaissances très étendues et variées de la Bosnie-Herzégovine : pour être en état de juger dans quelle mesure nos voyageurs ont donné de ce pays une image exacte, ce qu'elle apportait de neuf et d'inédit dans la connaissance de la Bosnie-Herzégovine, pour apprécier à juste titre la valeur actuelle de certains renseignements donnés par ces voyageurs, il faudrait connaître à fond ces deux régions complexes, leur histoire, leur vie, leur civilisation, leurs peuples. Or, ce n'est pas du tout possible, même pour un spécialiste de ces questions, dans l'état actuel des études bosniaques : non seulement les ouvrages d'ensemble sur les divers aspects de la Bosnie-Herzégovine manquent, mais quantité de choses sont restées inexplorées et inconnues jusqu'à nos jours (les renseignements que fournissent sur la Bosnie-Herzégovine les voyageurs français en question sont d'autant plus précieux). Pour résoudre donc de nombreuses questions, nous nous sommes référé souvent aux historiens de Bosnie et à leurs études, jusqu'aux plus récentes en la matière.

Nous devons avouer aussi que nous n'avons pas réussi à trouver certains documents qui nous ont paru intéressants et utiles. C'est le cas surtout des

30. Nikola S. PETROVIĆ, *Ogled francuske bibliografije o Srbima i Hrvatima 1544-1900*, Beograd, SAN, 1900. L'auteur n'y fait aucune mention de Jacques Gassot, Lescapelier, Palerne, Quiclet, Gédoyen, Le Febvre, etc.

papers personnels de P. David et de Chaumette Des Fossés : nous avons fait faire quelques recherches pour les retrouver; mais nos efforts sont restés sans résultat. En ce qui concerne les papiers de P. David par exemple, nous nous sommes adressé, entre autres, à l'Académie de Caen, où quelques-uns de ses manuscrits étaient conservés; mais on nous a répondu que toutes les archives de l'Académie et tous les livres de la Bibliothèque universitaire de Caen avaient été détruits par fait de guerre en 1944.

3<sup>o</sup> Une autre difficulté provenait de ce qu'il y a de vague dans certaines notions historiques et géographiques, telles que : Illyrie et illyrique<sup>31</sup>, Esclavonie et esclavon, Grec, Croatie turque, etc.; et la Bosnie-Herzégovine, à travers les siècles qui nous occupent, non seulement n'avait pas de limites précises, mais elle était comprise sous l'appellation Turquie.

Nous voudrions attirer l'attention du lecteur sur un danger qui nous a constamment guetté au cours de notre travail : celui de tomber dans les redites. Car, d'un côté, les éléments pour chacune des deux parties de notre étude ont été puisés généralement dans les mêmes sources; et de l'autre côté, dans notre thèse secondaire, nous avons été obligé de citer de nombreux textes tirés des mêmes voyageurs qui sont l'objet de ce travail pour démontrer les sources de la *Chronique de Travnik* d'Ivo Andrić. Pour éviter des répétitions, nous renvoyons souvent aux différentes parties de nos deux thèses; mais parfois nous n'avons pas manqué de répéter çà et là quelques fragments, qui nous ont paru indispensables à tel ou tel endroit.

Pour ne pas encombrer notre ouvrage de notes explicatives, nous n'avons expliqué, le plus souvent, que des termes introuvables dans un bon dictionnaire français ou une encyclopédie française; nous avons cru inutile d'expliquer les termes qu'on y peut aisément trouver.

\* \* \*

Nous tenons à remercier ici tous ceux qui nous ont aidé dans notre tâche.

La Commission pour les relations culturelles avec l'Étranger à Belgrade, et la Faculté des Lettres de l'Université de Paris m'ont permis, par ma nomination au poste de lecteur à la Sorbonne, de faire un séjour de deux ans à Paris.

Les directeurs de toutes les bibliothèques et archives, où nous avons fait nos recherches (Paris, Vienne, Belgrade, Zagreb, Ljubljana, Zadar, Raguse, Sarajevo) nous ont donné de précieuses facilités de travail.

Nous nous faisons un devoir d'exprimer en particulier notre vive et sincère gratitude à M. Charles Dédéyan, professeur à la Sorbonne, qui nous a accordé ses encouragements et ses précieux conseils.

Lors de la soutenance de thèse en Sorbonne, le 1<sup>er</sup> mars 1958, MM. André Vaillant, professeur au Collège de France, Pierre Moreau, Pierre Pascal, Charles Dédéyan et Roger Portal, professeurs à la Sorbonne, nous ont fourni quelques utiles suggestions de détail dont nous avons eu la chance de bénéficier pour mettre au point notre ouvrage avant de le livrer à l'impression. De plus,

31. M. Zwitter écrit à propos du terme « illyrien » : « Tantôt « illyrien » est sûrement synonyme de « slave », tantôt — ce sens, beaucoup plus important, apparaît dès la fin du x<sup>v</sup>e siècle — les Illyriens ne sont que l'une des familles slaves. Les acceptions varient suivant les écrivains, mais le terme s'entend toujours largement et ne se limite jamais à un seul pays, Dalmatie, Bosnie, Croatie... » (F. ZWITTER, *Illyrisme et sentiment yougoslave*, dans *Le Monde slave*, 1933, avril, p. 46).

nos amis et collègues MM. Miodrag Ibrovac, Boško Novaković et Nedim Filipović ont bien voulu lire ce livre en manuscrit. Nous leur adressons à tous nos vifs remerciements.

Nous remercions également ceux qui ont généreusement facilité la publication de ce texte : le Centre National de la Recherche Scientifique, qui nous a accordé une subvention; M. Jean Sarrailh, recteur de l'Académie de Paris; M. Marcel Bataillon, administrateur du Collège de France, qui a bien voulu accepter notre ouvrage pour les *Études de littérature étrangère et comparée*; M. André Vaillant et M. Daniel Simonin, qui nous ont prêté aimablement leur concours dans la correction des épreuves; M. Gabriel Beis; enfin, M. P.-G. Duméril et les Éditions Marcel Didier, qui ont assuré l'impeccable présentation de ce livre.

## AVERTISSEMENT

### I. ABRÉVIATIONS. — II. TRANSCRIPTION

#### I

##### 1. ARCHIVES :

- AE = Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris.  
Salonique = *Correspondance consulaire et commerciale*, Salonique.  
Traunik = *Correspondance consulaire et commerciale*, Traunik<sup>32</sup>.  
Turquie = *Correspondance politique*, Turquie.  
AG = Archives historiques de la guerre à Paris (Service historique de l'état-major de l'Armée).  
AN = Archives Nationales à Paris.  
AR = Archives d'État à Raguse (Državni arhiv u Dubrovniku).  
AV = Archives de Cour et d'État à Vienne (Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Wien).  
Travnik = Konsulatarchiv Travnik.  
AZ = Archives d'État à Zadar (Državni arhiv u Zadru).

##### 2. TITRES DE REVUES ET DE COLLECTIONS :

- AIFZ = *Annales de l'Institut Français de Zagreb*.  
GID = *Godišnjak Istoriskog društva Bosne i Hercegovine (Annuaire de la Société historique de Bosnie-Herzégovine)*, Sarajevo.  
GZM = *Glasnik Zemaljskog muzeja Bosne i Hercegovine (Bulletin du Musée de Bosnie-Herzégovine)*, Sarajevo.  
Rad = *Rad Jugoslavenske akademije znanosti i umjetnosti (Travaux de l'Académie yougoslave des sciences et des arts)*, Zagreb.  
RHD = *Revue d'histoire diplomatique* de Paris.  
RLC = *Revue de littérature comparée*.  
SAN = *Srpska akademija nauka (L'Académie serbe des sciences)*, Beograd.  
SKZ = *Srpska književna zadruga (Association littéraire serbe)*, Beograd.  
Spomenik = *Spomenik Srpske akademije nauka (Mémoires de l'Académie serbe des sciences)*, Beograd.  
TO = *Télégraphe officiel*.  
WM = *Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Herzegovina*, Wien.

32. Aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères, dans le Catalogue de la correspondance consulaire et commerciale, le nom de Travnik, déformé, est écrit : Traunik; dans les références, nous avons laissé telle quelle cette forme incorrecte.

## II

Deux mots sur le système adopté pour les noms propres de lieux et de personnes. Nous rencontrons, dans les documents et dans les livres, ces noms sous diverses formes : yougoslave, turque, italienne, allemande, française, et le plus souvent simplement sous une forme estropiée. Ainsi la ville de Travnik est écrit : Traunik, Trawnîck, Trawnicht, Trawarnick, etc. Nous conservons, bien entendu, dans les citations les formes qui y sont employées. Quant à notre texte, nous utilisons partout, pour les noms yougoslaves, les formes yougoslaves. Nous en faisons une seule exception : pour la ville de Dubrovnik nous laissons la forme Raguse, qui est déjà si consacrée et francisée qu'il faut s'y plier<sup>33</sup>.

En ce qui concerne la transcription de ces noms, nous nous conformons au procédé adopté par le plus grand nombre des slavissants, c'est-à-dire d'utiliser la même forme qu'en serbo-croate. Pour les mots turcs nous adoptons la transcription de l'*Encyclopédie de l'Islam*, excepté pour ceux qui, en usage en Bosnie, ont été déformés et en quelque sorte slavisés.

L'orthographe moderne a été généralisée dans les documents français cités de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle; quant à ceux du XVI<sup>e</sup> siècle et du XVII<sup>e</sup>, l'orthographe ancienne a été respectée.

33. Abel Hermant, défendant la langue française, écrivait dans le *Temps* (26 oct. 1939) : « Je saisis l'occasion de solliciter l'indulgence des Yougoslaves mais, tout en protestant que je n'ai à leur égard aucune méchante intention, et que je serais désolé de leur faire une peine, même légère, je dois leur avouer que jamais, au grand jamais, je ne me résignerai à traiter de Dubrovnik la charmante Raguse. » (Cité par [Jean] D[AYRE], *Les noms français des villes yougoslaves*, dans AIFZ, 1939, n° 11, oct.-déc., pp. 243-245.)

## INTRODUCTION

### CHAPITRE PREMIER

## LES VOYAGEURS FRANÇAIS EN BOSNIE-HERZÉGOVINE AUX XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES

Avant de nous attacher aux voyageurs qui font l'objet de notre travail, c'est-à-dire à ceux qui ont été en Bosnie-Herzégovine à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, nous nous proposons de dire quelques mots, comme nous l'avons annoncé dans l'avant-propos, sur les voyageurs français qui les ont précédés : ceux qui sont passés par ce pays antérieurement à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous ne prétendons pas, bien entendu, en donner une liste complète (ce n'a même pas été notre intention pour les voyageurs de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>); nous voulons seulement — en suivant quelques-uns d'entre eux, les plus intéressants et les plus importants du XVI<sup>e</sup> siècle au XVIII<sup>e</sup>, dans leur passage par la Bosnie-Herzégovine — montrer que ce pays a déjà été découvert et décrit dès le XVI<sup>e</sup> siècle, et que les voyageurs postérieurs ont pu trouver et puiser chez leurs prédécesseurs des renseignements sur les régions qu'ils allaient parcourir et décrire à leur tour. (On verra par exemple que Fr. Pouqueville, qui n'a pas été en Bosnie, a connu, et cité dans son *Voyage de la Grèce*, Chesneau, Des Hayes, Quiclet, Pouillet<sup>1</sup>.)

Nous rencontrons les premiers voyageurs français dans les pays des Slaves du Sud dès le Moyen Age. Deux croisés parmi les plus remarquables — Raymond IV, comte de Toulouse, et Adémar de Monteil, évêque du Puy — passèrent, comme on sait, lors de la première croisade, en 1096, par l'Istrie, la Dalmatie (« Sclavonie »), ensuite par Skadar (Scutari), où Raymond eut une entrevue avec le prince serbe Bodin, avec lequel il noua amitié (puis par Dyrrachium et par la Macédoine jusqu'à Constantinople)<sup>2</sup>. Et Villehardouin nous a laissé des pages intéressantes et précieuses sur le passage des Français par Zadar (Jara), lors de la quatrième croisade, en 1202<sup>3</sup>. Les données nous man-

1. Voir ci-dessous, p. 152.

2. Cf. S. RUNCIMAN, *The first crusader's journey across the Balkan peninsula, Byzantion*, t. XIX, 1949, p. 217; C. JIREČEK, *Die Handelstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien während des Mittelalters*, Prag, Verlag der Kön. böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften, 1879, p. 84; P. MATKOVIĆ, *Putovanja po Balk. poluotoku za srednjeg veka*, Rad, 42, Zagreb, 1878, pp. 90-91; Mirko DEANOVIĆ, *o. c.*, p. 6.

3. VILLEHARDOUIN, *La Conquête de Constantinople*, éd. E. Faral, t. I, Paris, Les Belles-Lettres, 1938, pp. 76-91.

quent pour savoir si certains Français passèrent alors par l'Herzégovine, comme d'aucuns le pensent<sup>4</sup>; mais c'est peu probable.

Il en est de même pour les voyageurs français du xve siècle : quelques-uns d'entre eux passèrent par d'autres pays yougoslaves que la Bosnie-Herzégovine. C'est dommage surtout pour l'un d'eux, le plus remarquable certes de tous les voyageurs de ce siècle, Bertrandon de La Broquière qui, en mission secrète au Levant, a traversé la Serbie, et dont le récit de voyage abonde en renseignements significatifs sur nos pays<sup>5</sup>.

Certains voyageurs de ce siècle parlent dans leurs livres de la Bosnie-Herzégovine, sans y avoir jamais été. Ce fut le cas de Gilles Le Bouvier, dit Berry, voyageur infatigable de la première moitié du xve siècle. Prenant « délectation à voir et parcourir le monde, ainsi que sa complexion s'y trouvait beaucoup encline<sup>6</sup> », Gilles Le Bouvier partit en pèlerin, en 1402, et recueillit en route entre autres quelques informations sur la Bosnie, qu'il intercala dans son *Livre de la description des pays*<sup>7</sup>.

A la différence de Raguse, qui est selon lui « bon et bel pais<sup>8</sup> », ainsi que de « ce pais de Dispot de Rasie », qui est « très bon pais de blez, de vins, de bestial, pour la paix qu'ilz ont<sup>9</sup> », le voyageur ne s'exprime pas en termes flatteurs sur la Bosnie (qu'il appelle tantôt Boisse et tantôt Bosse) : « le royaume de Rosse » — « pais de grans montagnes » — lui paraît « très mauvais pais », et ses habitants « très mauvaises gens », et la raison en est, dit-il, « les grans guerres qu'ilz ont<sup>10</sup> ». L'auteur consacre aussi quelques lignes aux Bosniaques qui « vivent pourcement de bestes sauvaigez, de poissons de rivières, de figues et de miel dont ilz ont assez, et vont par tropiaux, de bois en bois, pour desrober gens qui vont d'un pais en aultre et portent à leur sainture ung sachet de farine, de quoy ilz font des tourtiaulx sur le feu quand ilz sont au bois<sup>11</sup> ».

A partir du xvi<sup>e</sup> siècle, nous disposons de données plus certaines sur le passage des Français par la Bosnie-Herzégovine. Ce passage est lié à l'intérêt que la France portait à l'Orient en général et à la Turquie en particulier. On sait que dans le deuxième quart du xvi<sup>e</sup> siècle fut effectué un rapprochement, qui peu avant aurait été considéré comme paradoxal et sacrilège, entre « la France, fille aînée de l'Église, et la Turquie, la dernière et la plus redoutable incarnation de l'Islam<sup>12</sup> » : du fait du danger commun qui leur venait d'Espagne et de Charles-Quint, la France de François I<sup>er</sup> et la Turquie du sultan Soliman nouèrent des rapports amicaux et conclurent, en 1535, le traité des *capitulations*, qui assura à la France, par rapport aux autres pays, une position privilégiée, et qui marqua le début de la deuxième période de l'influence française — économique, politique et culturelle — au Levant<sup>13</sup>, après celle des Croisades, qui

4. JOHANN VON ASBOTH, *Bosnien und die Herzegovina*, Wien, Alfred Hölder éditeur, 1888, p. 348.

5. BERTRANDON DE LA BROQUIÈRE *Le Voyage d'Outre mer...*, Paris, E. Leroux, 1892. — Ce Voyage a fait l'objet de plusieurs études en Yougoslavie (cf. N. S. PETROVIĆ, *o. c.*, pp. 23 et 224), et il y a été traduit récemment (Bertrandon de La Brokijer, *Putovanje preko mora*, Beograd, Naučna knjiga, 1950, in-8°, 191 p.).

6. Cité par N. IORGA, *Les Voyageurs français dans l'Orient Européen* Paris, Boivin, 1928, p. 6.

7. GILLES LE BOUVIER, *Le livre de la description des pays...*, Paris, E. Leroux, 1908, pp. 95-96.

8. *Ibid.*, p. 97.

9. *Ibid.*, p. 96.

10. *Ibid.*, pp. 95-96.

11. *Ibid.*, p. 96.

12. E. LAVISSE et A. RAMBAUD, *Histoire générale*, t. IV, Paris, A. Colin, 1894, p. 721.

13. *Ibid.*, p. 731. Il s'agit de Soliman II, le Grand (qui régna de 1520 à 1566).

peut être considérée comme la première période de cette influence. (Un noble ragusain, Saro Gučetić [Séraphin Gozze], joua un rôle important dans ce rapprochement politique et économique entre les deux pays <sup>14</sup>.) Dès ce moment, la Turquie se trouvait au premier plan des préoccupations politiques françaises (et européennes), et la France y envoyait des délégués et des ambassadeurs extraordinaires ou attitrés, dont la tâche était non seulement de donner des renseignements, mais aussi d'intervenir ou de servir de médiateurs. Quelques-uns de ces ambassadeurs sont devenus, comme on sait, des noms illustres, tels que le comte de Cézay, le marquis de Nointel, le baron d'Argental, etc. <sup>15</sup>.

Pour se rendre à Constantinople, ces envoyés et ambassadeurs, et les voyageurs en général, avaient à choisir l'une des quatre routes différentes qui conduisaient « par Mer, par la Hongrie, par la Grèce et par l'Esclavonie <sup>16</sup> », ainsi que l'observe l'auteur anonyme du *Voyage* d'un de ces ambassadeurs, Des Hayes <sup>17</sup>. Or de tous ces quatre chemins, le plus sûr et le plus commode, et par conséquent le plus fréquenté, fut justement le dernier. Voici comment le même voyageur l'explique :

... on le prend ordinairement parce qu'un chacun le peut faire sans estre en la compagnie d'un Ambassadeur, et sans avoir aucun *Ianissaire*, à cause des *Caravanes* de marchands qui partent fort souvent de *Spalatro* et de *Raguze* pour aller par toute la Turquie, avec lesquels en s'habillant à la mode du pays, on passe en toute seureté et à fort bon marché <sup>18</sup>.

Cette route, connue et fréquentée dès le Moyen Âge, et appelée la route de Raguse (dubrovački drum), passait par ces localités : Raguse, Trebinje, Bileće, Gacko, Foča, Plevlje, Novi-Pazar, Niš, puis par Sofia à Constantinople <sup>19</sup>. Elle fut utilisée surtout, au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles, par les ambassadeurs français et leurs suites.

Autre chose importante : presque tous ces voyageurs, officiels ou non avaient la belle habitude de décrire leurs itinéraires, de composer des récits de voyage. Ces récits qui, selon le mot de René Doumic, sont de tout temps « notre gibier en matière de livres <sup>20</sup> », furent alors très goûtés. Les libraires, s'apercevant de la faveur des lecteurs pour cette sorte de livres, les éditèrent beaucoup. Ainsi, de 1665 à 1745, c'est-à-dire dans une période de quelque quatre-vingts ans, on a imprimé ou réimprimé près de cent cinquante relations de voyage en Orient — tellement le public s'intéressait aux pays et aux choses d'Orient <sup>21</sup>.

Grâce à ce concours de circonstances, plusieurs voyageurs français sont passés par la Bosnie-Herzégovine, ainsi que par d'autres pays yougoslaves, et

14. Cf. AIFZ, I, 1937, p. 51 et suiv.; M. DEANOVIĆ, *o. c.*, pp. 45-46.

15. Voir la liste complète des ambassadeurs de France à Constantinople dans *Constantinople et le Bosphore...* par F. ANDRÉOSSY, Paris, Barrois et Duprat, 1828, pp. 190-211.

16. DESHAYES DE COURMENIN, *Voyage de Levant fait en l'année 1621.* Paris, A. Taupinart, 1632, p. 455.

17. Sur le passage de cet ambassadeur par nos pays, voir ci-dessous, p. 41 et suiv.

18. DESHAYES, *Voyage...*, Paris, 1632, p. 476.

19. C. JIREČEK, *o. c.*, pp. 74-78; Jorjo TADIĆ, *Promet putnika u starom Dubrovniku*, Dubrovnik, izd. Turističkog saveza, 1939, p. 9. — Voir la *Carte des routes*, I.

20. René DOUMIC, *La littérature de voyages*, dans la *Revue des Deux Mondes*, t. XL, 1907, 15 Juillet, p. 446.

21. Nous avons emprunté quelques-unes de ces données à Pierre MARTINO, *L'Orient dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Hachette, 1906, p. 55 et passim.

dans leurs récits de voyage ils ont laissé leurs impressions et observations sur ces pays et sur leurs peuples.

## § 1. VOYAGEURS DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

I. JEAN CHESNEAU. — II. JACQUES GASSOT. — III. JEAN DE LA VIGNE.  
— IV. PHILIPPE DU FRESNE-CANAYE. — V. PIERRE LESCOPIER. —  
VI. JEAN PALERNE.

Les premiers voyageurs français qu'on rencontre en Bosnie-Herzégovine à cette époque furent donc ceux qui composèrent la première mission que François I<sup>er</sup> envoya en Turquie, bientôt après sa défaite de Pavie (le 24 février 1525). La mission, dont le chef (envoyé spécial qui apportait au Sultan une lettre et l'anneau du roi français) est resté inconnu, compta treize personnes. Tous eurent une tragique destinée : en traversant la Bosnie ils furent massacrés <sup>22</sup>. Un autre envoyé, que la France expédia au sultan un peu plus tard, remplit cette mission : ce fut un membre de la noble famille croate Frankopan (Frankipani), connu comme adversaire acharné des Habsbourg <sup>23</sup>.

### I

Une vingtaine d'années plus tard, en 1547, un autre groupe de voyageurs français traversa la Bosnie-Herzégovine, et leur passage nous valut un récit de voyage. Ce furent l'ambassadeur de France à Constantinople, Gabriel d'Aramon, et sa suite.

Gabriel de Luels, seigneur d'Aramon (1508-1553) <sup>24</sup>, occupait le poste d'ambassadeur de France à Constantinople de 1547 à 1553. (Quelques années plus tôt, il avait déjà été, pendant quelque temps, représentant de France auprès de la Porte.) Chargé par la Cour de France « de prier le sultan d'envahir la Hongrie et d'envoyer la flotte ottomane sur les côtes d'Afrique <sup>25</sup> », d'Aramon partit de Paris le 5 janvier 1547 et arriva le 6 avril à Andrinople, où se trouvait le sultan <sup>26</sup>. Il déploya en Turquie, pendant tout son séjour, une grande activité, en accordant sa protection « surtout aux savants chargés par le roi [...] de missions littéraires dans le Levant <sup>27</sup> ». Il accompagna aussi le sultan dans sa « stérile expédition » contre les Persans. Il est curieux de noter ici que d'Aramon, pendant tout son séjour à Constantinople, avait à traiter avec un pacha d'origine bosniaque, Rustem Pacha. (Né dans un village des environs de

22. E. LAVISSE, *o. c.*, t. IV, p. 722.

23. *Ibid.*, p. 722; Jorjo TADIĆ, *La mort du diplomate français de la Vigne à Dubrovnik, en 1559, L'Écho de Belgrade* (n° 11 du 18 mars 1936, p. 2) et la *Politika* (Beograd, 24 février 1936).

24. Nous empruntons ces renseignements à l'article de ROMAN D'AMAT, dans le *Dictionnaire de Biographie française* (Paris, Librairie Letouzey et Ané, 1939, t. III, pp. 219-222) et à l'Introduction de Ch. SCHÉFER, dans le *Voyage de M. d'Aramon* (Paris, E. Leroux, 1887, pp. I-LXI). Voir aussi sur Aramon le *Dictionnaire historique et critique* par Pierre BAYLE (5<sup>e</sup> éd., Amsterdam, 1734, pp. 413-414) et le *grand dictionnaire historique de Moréri* (Paris, 1759, t. I, p. 248).

25. *Le Voyage de M. d'Aramon...*, p. xxiii.

26. *Dictionnaire de Biographie française...*, p. 220.

27. *Le Voyage de M. d'Aramon...*, p. lii.

Sarajevo et enlevé à son pauvre père chrétien, il s'éleva à Constantinople jusqu'au grade de premier vizir<sup>28</sup>.)

Dans la suite nombreuse de cet ambassadeur — où figuraient aussi quelques gentilshommes de Raguse<sup>29</sup> — se trouvait son secrétaire (ou peut-être intendant, comme Schéfer le suppose)<sup>30</sup>, Jean Chesneau, à la plume duquel nous devons la description de ce voyage<sup>31</sup>.

Écrite après le retour de son auteur en France (J. Chesneau prétend avoir quitté Constantinople pendant les premières années du sultan Sélim II)<sup>32</sup>, cette relation de voyage comporte deux parties : la première décrit le voyage de Venise à Constantinople, la deuxième l'itinéraire en Perse, Syrie et Égypte, à la suite du sultan Sulaiman [Soliman II].

La première partie présente pour nous un certain intérêt, étant donné qu'elle contient quelques pages consacrées à la description des pays yougoslaves, y compris la Bosnie-Herzégovine. Reproduisons le passage relatif à ce dernier pays — c'est le premier voyageur français en Bosnie-Herzégovine qui nous a laissé son récit de voyage :

[Nous] en partîmes [de Raguse] le treizième jour de mars audit an 1547, et vinsmes coucher à Trebing près le fleuve Trebigne<sup>33</sup>. De là à Serniche<sup>34</sup> pais de Bulgarie, et cheminasmes par des montagnes les plus rudes et arides qu'il est possible. Puis vinsmes à Cochia<sup>35</sup>, pais de la Serbie, qui est une ville à la Turcquesque assés marchande où il y a ordinairement un sanghiac qui veut dire gouverneur ou capitaine; et nul ne sort de ce pais là pour venir en Italie sans congé et passeport. Aprèz arrivâmes à Pleonie<sup>36</sup>, village de chrestiens<sup>37</sup>.

Le voyage continue par Prijepolje, « beau village<sup>38</sup> », puis près du monastère de Saint-Sava, que les Turcs, entre autres, « ont en reverence et y font des aumosnes<sup>39</sup> », etc.

Comme on voit, les renseignements que Jean Chesneau nous communique sur l'Herzégovine sont très sommaires. De plus, il commet quelques erreurs géographiques assez graves (il place le village herzégovinien *Cernica* en Bulgarie, et Foča en Serbie), et les noms de localités sont « horriblement défigurés<sup>40</sup> », ainsi que l'observe Ch. Schéfer. Il n'en reste pas moins que ce récit de voyage n'est pas dénué de toute importance, étant donné que c'est, à notre connaissance, le premier récit qui parle de la Bosnie-Herzégovine. D'autant plus qu'il fut répandu à d'assez nombreux exemplaires manuscrits<sup>41</sup> et édité trois fois au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>42</sup>.

28. S. Bašagić pense que Rustem pacha est Dalmate de naissance. (Cf. S. BAŠAGIĆ, *Znameniti Hrvati Bošnjaci i Hercegovci u Turskoj carevini*, Zagreb, Matica Hrvatska, 1931, p. 65.)

29. *Le voyage...*, p. XXIII; M. DEANOVIĆ, *o. c.*, pp. 11-12.

30. *Le Voyage de M. d'Aramon...*, p. LVII.

31. Sur Jean Chesneau, voir l'*Introduction* de SCHÉFER, pp. LVIII-LX.

32. *Voyage...*, pp. LVIII-LIX.

33. Trebišnjica.

34. Cernica, village de l'Herzégovine.

35. Foča.

36. Plevlje.

37. *Voyage...*, pp. 9-10.

38. *Ibid.*, p. 10.

39. *Ibid.*, p. 11.

40. *Ibid.*, p. LIX.

41. Il en existe cinq à la Bibliothèque Nationale et un à la Bibliothèque de l'Arsenal (cf. *Voyage...*, p. LIX).

42. Cf. *Voyage...*, p. LIX.

Parti de Constantinople pour la France, d'Aramon tomba « malade de fièvre et de colique » à Novi Pazar, le 2 novembre 1553; on envoya à Raguse chercher un médecin<sup>43</sup>, et l'ambassadeur rétabli put continuer sa route.

Jean Chesneau quitta Constantinople bientôt après son chef<sup>44</sup>.

## II

Au mois de décembre de la même année (1547), un autre voyageur français, qui appartenait aussi à l'entourage de d'Aramon, partit pour Constantinople : Jacques Gassot<sup>45</sup>, secrétaire du roi et « homme politique, savant et administrateur<sup>46</sup> ». Il y fut envoyé en mission spéciale : recueillir des informations sur « la véritable force de l'empire du sultan et de ses ressources<sup>47</sup> ». Cependant, pour déguiser cette mission, on trouva un prétexte : porter des dépêches à l'ambassadeur d'Aramon. Après avoir parcouru le même chemin que ses prédécesseurs, Jacques Gassot prit part aussi, avec d'autres Français, à l'expédition du sultan contre la Perse. Il décrit ce voyage, sous la forme d'une lettre adressée à Jacques Thiboust, sieur de Quantilly. Le récit fut publié trois fois : en 1550<sup>48</sup> et en 1606<sup>49</sup>, sous le titre : *Le discours du voyage de Venise à Constantinople*, et en 1684, sous le titre quelque peu changé : *Lettre écrite d'Alep en Surie*<sup>50</sup>.

Dans son récit, l'auteur fait « discours tant des pays, prouvinces, villes et lieux » qu'il a traversés « que de ce qui s'est fait en ce camp depuis sept ou huit mois en ça<sup>51</sup> ». Il y mentionne aussi, mais « le plus brièvement », son passage par les pays yougoslaves<sup>52</sup> : par Zadar (Iara) — « cité ancienne et principale de Schiaunie<sup>53</sup> », et par d'autres villes dalmates, jusqu'à Raguse (Ragouse)<sup>54</sup> — « ville riche » et « tributaire au grand Seigneur de douze mil ducats tous les ans<sup>55</sup> ». Le voyageur continue son voyage, en compagnie d'un « droguement », « en bonne diligence » par l'Herzégovine (qu'il confond avec la Bulgarie), « par le plus malheureux chemin que ie fis onc<sup>56</sup> », dit-il. Après avoir passé par Foča [Cochia] (qu'il place lui aussi en Serbie), qui lui apparaît comme « un grand village fort marchant et riche<sup>57</sup> », il traverse « des bois fort dangereux des larrons, ou y a continuellement gents du village, qui sont exempts de toutes tailles, et sont tenus faire la garde tout le iour, et vont par les bois

43. *Ibid.*, p. LI, note 1.

44. *Ibid.*, pp. LVII-LVIII.

45. Nous empruntons ces renseignements à l'article de Hippolyte Boyer, dans la *Nouvelle biographie générale* de Didot (Paris, t. XIX, 1858, pp. 596-598).

46. *Ibid.*, p. 596.

47. *Ibid.*, p. 596.

48. Jacques GASSOT, *Le discours du voyage de Venise à Constantinople, contenant la querele du Grand Seigneur contre le Sophi, avec élégante description de plusieurs lieux, villes et citez de la Grèce...*, Paris, A. Le Clerc, 1550.

49. Paris, F. Jacquin, 1606.

50. *Lettre écrite d'Alep en Surie par Jacques Gassot, sieur de Deffens à Jacques Thiboust, sieur de Quantilly... contenant son voyage de Venise à Constantinople, de là à Tauriz en Perse et son retour audict Alep*. Bourges, 1684. [Cf. *Le Voyage de Monsieur d'Aramon...*, Paris, Ernest Leroux, 1887, p. 11.]

51. J. GASSOT, *o. c.*, 2<sup>e</sup> éd., p. 5.

52. Ce Voyage manque dans *Essai de bibliographie* de N. S. PETROVIĆ.

53. J. GASSOT, *o. c.*, p. 6.

54. M. DEANOVIĆ (*o. c.*) ne signale pas le passage de ce voyageur par Raguse.

55. J. GASSOT, *o. c.*, p. 6.

56. *Ibid.*, p. 6.

57. *Ibid.*, p. 6.

cherchants, s'il n'y a point de larrons, et sonnent vn petit tabourin, qui denote aux passants, qu'il y fait bon, et n'y a aucun danger <sup>58</sup> ». L'attention du voyageur, ainsi que de, tant d'autres, est attirée ensuite par le monastère de Saint-Sava et le corps du saint « encor entier et beau <sup>59</sup> » (J. Gassot, après Chesneau, souligne ici « grand reuerence » et « plusieurs aulmosnes » des Turcs <sup>60</sup>). Ce qui frappe le voyageur dans les environs de Niš (Nisa) — « anciennement bonne ville, maintenant grand village » — ce sont les femmes qui « iusques a ce qu'elles soient mariées, portent les cheueux couppés iusques aux oreilles, et estants mariées, les portent longs, et esendus sur les espauls, ou bien les nouënt à la Schiauonesque, avec vn chapeau sur la teste, qui semble vn grand transchoir, ou elles ont pendues petites patenostres de verre, d'ambre, de perles, d'argent, et d'or percé <sup>61</sup> ». Un peu plus loin, en Bulgarie probablement, l'auteur relève les manifestations de la douleur des femmes après la mort d'un membre de leur famille : elles ont l'habitude, dit-il, de « s'arracher les cheueux, et avec les ongles s'esgratigner tout le visage, tant qu'il en sorte le sang <sup>62</sup> ».

(Notons que les autres voyageurs qui appartiennent à ce groupe autour de d'Aramon — André Thévet d'Angoulesme, Pierre Belon du Mans, Nicolas de Nicolays Daulphinois <sup>63</sup> — ne sont pas passés par la Bosnie-Herzégovine.)

Quelle est la valeur des témoignages de nos deux voyageurs cités ? N. Iorga souligne « une curiosité ardente » de tout ce groupe de voyageurs qui « partent avec le désir de voir le plus possible de choses nouvelles et curieuses et, en même temps, avec un orgueil humain, avec une conscience de la puissance de l'homme que leurs prédécesseurs du xv<sup>e</sup> siècle n'ont jamais connus <sup>64</sup> ». Quant à la partie yougoslave, ces lignes du savant roumain peuvent être appliquées, dans une certaine mesure, aux récits de Thévet, Belon et Nicolas de Nicolays, mais beaucoup moins à ceux de Gassot et, surtout, Chesneau : leurs observations relatives aux pays yougoslaves sont sommaires, et la valeur de leurs récits est assez restreinte.

### III

Un autre voyageur français de cette époque eut le malheur de mourir en Bosnie-Herzégovine. Ce fut l'ambassadeur de France auprès de la Porte (de 1557 à 1559), Jean de la Vigne. Retournant de Constantinople vers son pays, fin 1559, pour informer le roi de la situation politique qui s'était gâtée en Orient, il tomba malade en Herzégovine. Le grand souci de l'infortuné voyageur était de ne pas mourir sur le sol non chrétien : il était un chrétien zélé, et de plus, il méprisait et détestait les Turcs qu'il appelait « ces chiens barbares » et qui étaient, selon lui, « les plus insolents du monde et méritent d'être bien bastonnés <sup>65</sup> ». Il dépêcha un courrier à Raguse chercher un médecin et des médicaments. Ce fut une belle occasion pour les Ragusains, comme l'observe M. Deanović, de manifester « leurs sentiments humanitaires envers les Fran-

58. *Ibid.*, p. 6.

59. *Ibid.*, p. 6.

60. *Ibid.*, p. 7.

61. *Ibid.*, p. 7.

62. *Ibid.*, p. 7.

63. Cf. N. S. PETROVIĆ, *o. c.*, pp. 1-2.

64. N. IORGA, *o. c.*, p. 37.

65. E. LAVISSE, *o. c.*, t. IV, p. 745.

çais <sup>66</sup> » : le gouvernement de la république de Raguse lui envoya tout de suite, le 16 octobre, son médecin d'État Cesare et quelques hommes de suite, ainsi que des remèdes et cinquante aspres « pour les frais éventuels » ; de plus, deux nobles ragusains furent désignés pour aller à sa rencontre <sup>67</sup>. Mais tout fut en vain : la maladie du diplomate s'aggrava, et il décéda en Herzégovine, après avoir dicté son testament (14 et 22 octobre) à son secrétaire Duplessy.

En ce qui concerne l'endroit et la date de la mort du voyageur, les rapports ne sont pas d'accord : ceux des agents français (Gučetić, Miniatti, ministre de France à Raguse) « fixent la mort à la date du 23 octobre, dans les environs de Trebinje <sup>68</sup> » ; les documents des autorités ragusaines prétendent cependant que l'ambassadeur est mort sur le territoire ragusain le 25 octobre. Ce désaccord s'explique, selon J. Tadić, par la position dans laquelle se trouvait la République de Raguse envers l'empire turc : « Les Ragusains savaient qu'en ne déclarant pas la mort du ministre sur le territoire turc, ils avaient commis un acte incorrect envers les Turcs, qui pouvaient éventuellement se venger, non pas sur les Français, mais sur la petite République vassale <sup>69</sup> » [s'ils avaient déclaré la mort du ministre, les Turcs n'auraient pas laissé passer le cortège funèbre sur le territoire ragusain]. En tout cas, l'assertion de Charrière (reproduite aussi par H. Hauser) que Jean de la Vigne mourut à Venise ne correspond donc pas à la réalité <sup>70</sup>.

#### IV

Un autre ambassadeur de France à Constantinople passa par la même route de Raguse à trois reprises, en 1572-1573 : François de Noailles, « évêque d'Acqs » — « un ambassadeur d'une capacité éminente <sup>71</sup> », selon le mot de Charrière. Après avoir fait plusieurs voyages, en diverses missions, dans de différents pays, il fut chargé d'une ambassade en Orient (1571-1574), considérée comme « la phase la plus éclatante » de sa carrière politique <sup>72</sup>.

Allant à Constantinople, il passa en janvier 1572 par la Bosnie-Herzégovine, dans des conditions très difficiles : il lui fallut traverser les régions où « la peste est la plus extrême et eschauffée qu'elle feut, cent ans a, en Levant », ainsi qu'il écrit, le 8 janvier 1572, de Raguse, à Charles IX <sup>73</sup>.

En se rendant de Constantinople pour Paris, à la fin de la même année, Noailles s'arrêta à Raguse, et de là, après avoir appris la nouvelle de la Saint-Barthélemy et les instructions de Charles IX, il retourna à Constantinople par la même voie de terre. Lors de ce dernier passage par les pays yougoslaves,

66. M. DEANOVIĆ, *o. c.*, p. 46.

67. Sur la mort de ce voyageur, voir : Jorjo TADIĆ, *art. cit.* (voir ci-dessus, p. 24, n. 23), où nous avons puisé quelques-uns de nos renseignements.

68. J. TADIĆ, *art. cit.* — Du Fresne-Canaye, qui passa par la même route quelque vingt-quatre ans après Jean de la Vigne, prétend que celui-ci mourut dans un caravansérail « sale et mal commode » à Trnovica. (Cf. Philippe DU FRESNE-CANAYE, *Le Voyage du Levant*, Paris, E. Leroux, 1897, pp. 24-25.)

69. J. TADIĆ, *art. cit.*

70. Ph. DU FRESNE-CANAYE, *o. c.*, p. 25, note.

71. E. CHARRIÈRE, *Négociations de la France dans le Levant*, Paris, Imprimerie nationale, 1848-1860, t. III, p. LIX ; cité par TAMIZAY, *Lettres inédites de François Noailles*, Paris, Auguste Aubry, libraire, 1865, p. 12.

72. Cf. TAMIZAY, *o. c.*, p. 8.

73. CHARRIÈRE, *o. c.*, t. III, p. 240.

qui se place au mois de janvier 1573 (il partit de Raguse le 14 janvier <sup>74</sup> et fut à Foča le 20 du même mois <sup>75</sup>), le diplomate était accompagné par Philippe Du Fresne-Canaye, à qui on doit la description de ce voyage.

Philippe Du Fresne-Canaye <sup>76</sup> était un voyageur fervent. Il avait déjà visité quelques pays (Allemagne, Italie), lorsque à l'âge de vingt et un ans il entreprit son voyage au Levant. En dehors de sa jeunesse, deux faits le distinguent des voyageurs français de cette époque. D'abord, il y fut préparé sérieusement : « il savait du grec, il avait une certaine connaissance de l'antiquité et il avait consulté les livres et les cartes <sup>77</sup> », entre autres, certes, les *Trois livres sur les choses de Turquie* de Benedetto Ramberti — « ce joli manuel du voyageur à travers les Balkans <sup>78</sup> », au dire de Hauser. Ensuite, ce fut (avec Pierre Lescaplier) le seul voyageur du XVI<sup>e</sup> siècle, semble-t-il, qui ait fait un voyage en Turquie « pour son plaisir, pour voir du pays <sup>79</sup> » : « Les gens qui voyagent seulement par désir de savoir n'avaient alors (au XVI<sup>e</sup> siècle) aucun accès dans l'intérieur de l'Empire ottoman », dit C. Jireček <sup>80</sup>. « Canaye fait précisément exception à cette règle », ajoute H. Hauser <sup>81</sup>. Voilà pourquoi son récit de voyage donne des renseignements intéressants et des détails curieux sur les pays par lesquels il est passé, y compris les pays yougoslaves et la Bosnie-Herzégovine.

Canaye composa son récit en italien — « fantaisie de lettré, ou peut-être encore exercice de jeune homme », observe Henri Hauser <sup>82</sup> — « peu de temps après le 20 octobre 1573, en un temps où la mémoire de Canaye gardait encore toutes fraîches les impressions recueillies <sup>83</sup> », ce qui est « une garantie de l'exactitude et de la précision de ses souvenirs <sup>84</sup> » ; le récit ne fut publié (avec des annotations d'une grande érudition) qu'en 1897 par H. Hauser, en français moderne, sous le titre *Le Voyage du Levant* (avec le texte italien en annexe) <sup>85</sup>.

La partie yougoslave de ce voyage embrasse une trentaine de pages <sup>86</sup>, et celle relative à la Bosnie-Herzégovine quelque huit pages <sup>87</sup>. Suivons rapidement notre voyageur dans cette dernière partie de son chemin <sup>88</sup>.

Embarqué avec « une bande de très chers amis et cousins sur un bateau

74. Ph. Du FRESNE-CANAYE, *o. c.*, p. 20.

75. CHARRIÈRE, *o. c.*, t. III, p. 348.

76. Sur Philippe Du Fresne-Canaye, voir l'étude de H. HAUSER (dans le *Voyage du Levant de Philippe Du Fresne-Canaye*, pp. I-XXXVII), à laquelle nous empruntons quelques renseignements.

77. Ph. Du FRESNE-CANAYE, *o. c.*, p. XXVII.

78. *Ibid.*, p. XXVII.

79. *Ibid.*, p. XXVI.

80. « Leute, die nur aus Wissenbegierde reisen, hatten damals in das Innere des Osmanenreiches keinen Zutritt » (C. JIREČEK, *Die Heerstrasse von Belgrade nach Constantinopel...*, Prag, F. Tempsky, 1877, p. 117). Cité aussi par H. HAUSER, *o. c.*, p. XXVI.

81. Ph. Du FRESNE-CANAYE, *o. c.*, p. XXVI. — Notons cependant que Pierre Lescaplier voyagea pour « voir le monde ». — Voir ci-dessous, p. 31.

82. *Ibid.*, p. VII. — Rappelons que, quelques années après, Montaigne écrivit également en italien « à titre d'exercice » une partie de son *Journal de voyage* (cf. *Littérature française* publiée sous la direction de J. Bédier et P. Hazard, Paris, Larousse, 1948, I, p. 285).

83. *Ibid.*, p. XXV.

84. *Ibid.*, p. XXV.

85. Voir ci-dessus, note 76.

86. Pp. 4-34.

87. Pp. 20-28.

88. En s'aidant d'Ami Boué (*Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe*, Vienne, W. Braumüller, 1854, 2 vol.) et de la carte de Kiepert (*Kiepert's grosser Hand-Atlas...*, 3<sup>te</sup> Auflage, Berlin, D. Reiner, s.d.), Hauser a reconstitué l'itinéraire de Canaye : Raguse-Trebinje-Bileće-Trnovica-Foča-Cajnice-Plevlje [Taslidžje]-Prijeopolje-Mileševo-Sjenica-Vučitrn-Kačanik-Skoplje-Philippopol-Andrinople (cf. Ph. Du FRESNE-CANAYE, *o. c.*, p. 22, note 3).

ragusain<sup>89</sup> », le voyageur partit de Venise le 14 octobre 1572. Côtayant le littoral de l'Istrie et de la Dalmatie (comme les autres voyageurs de cette époque), parfois avec les vents « fort violents », de sorte qu'ils éprouvèrent « de grandes infortunes » et qu'ils se trouvèrent souvent « en des périls épouvantables<sup>90</sup> » — « il n'y avait personne qui n'eût le visage d'un mort », — il arriva à Raguse le 2 novembre, mettant ainsi dix-sept « entiers jours » au lieu de quatre ou cinq, comme il le comptait. Après avoir passé presque deux mois et demi (du 2 nov. 1572 au 14 janv. 1573) dans la ville de Raguse, sur laquelle il « fournit d'intéressants renseignements<sup>91</sup> », notre voyageur se mit, avec d'autres, en route pour Constantinople.

Dès qu'ils furent sur le territoire turc, ils commencèrent à « goûter les délicatesses turques<sup>92</sup> » (à « usar le delicatizzate Turchesche<sup>93</sup> », lit-on dans la version italienne), car ne trouvant pas d'abri la première nuit, ils furent obligés de dormir à la belle étoile, ou plutôt de passer « presque toute la nuit sur pied<sup>94</sup> ». Le lendemain ils eurent plus de chance : à Trebinje ils trouvèrent un caravansérail, qui apparut à l'auteur comme « une grande écurie, car hommes et chevaux y restent tous ensemble<sup>95</sup> ».

Chevauchant, selon l'habitude des caravanes en Turquie, douze heures sans s'arrêter, doucement « à cause des bêtes de somme et de la litière du seigneur ambassadeur<sup>96</sup> », par les montagnes pleines de neige<sup>97</sup>, mangeant « des fouaces cuites sous la cendre sans levain<sup>98</sup> » au lieu du pain, les voyageurs arrivèrent à Foča. Au sujet de cette « bonne ville turque », où il vit pour la première fois des mosquées, l'auteur communique entre autres choses que « tous les Chrétiens de cet endroit se sont faits Turcs<sup>99</sup> » — donnée précieuse qui contribue à jeter plus de lumière sur l'islamisation de la Bosnie-Herzégovine au xvi<sup>e</sup> siècle<sup>100</sup>. Après y être restés un jour, — « dans un caravansérail mauvais et puant », ayant « toute la nuit la pluie sur le dos<sup>101</sup> » —, les voyageurs vinrent à Čajniče, ville pleine de « belles mosquées<sup>102</sup> », où ils trouvèrent « très grande abondance d'excellentes poires » appelées « poires de seigneurs, à cause de leur bonté<sup>103</sup> ». A propos du « beau et grand monastère » de Saint-Sava, à Mileševo, l'auteur note que ses « caloyers... s'habillent et vivent à la grecque, mais ils sont Slaves et ignorent toute autre langue<sup>104</sup> ». Et à propos de la forteresse Mileševac [Hisardžik], Canaye ne manque pas de rappeler l'assassinat du sultan par Miloš Obilić sur le champ de Kosovo — événement qui a fait naître tout un cycle de poésies populaires, qui comptent parmi les meilleures

89. Ph. DU FRESNE-CANAYE, *o. c.*, p. 4.

90. *Ibid.*, p. 12.

91. Cf. M. DEANOVIĆ, *o. c.*, pp. 12-13.

92. Ph. DU FRESNE-CANAYE, *o. c.*, p. 21.

93. *Ibid.*, p. 219.

94. *Ibid.*, p. 21.

95. *Ibid.*, p. 23.

96. *Ibid.*, p. 24.

97. L'ambassadeur lui-même se plaignait de Foča, le 20 janvier 1573, au duc d'Anjou, d'« expérimenter » « les montaignes d'Esclavonie [...] plus cruelles et haultes de neiges et glaces qu'on ne les [...] avait représentées » (CHARRIÈRE, *o. c.*, t. III, p. 349).

98. Ph. DU FRESNE-CANAYE, *o. c.*, p. 27.

99. *Ibid.*, p. 28.

100. Voir ci-dessous, pp. 54 et 244.

101. Ph. DU FRESNE-CANAYE, *o. c.*, pp. 27-28.

102. *Ibid.*, p. 28.

103. *Ibid.*, p. 28.

104. *Ibid.*, p. 29.

ballades populaires yougoslaves. « Comte Milo (*sic*), dit-il, [...] tua Sultan Amurath sous son pavillon [...], en feignant de vouloir lui baiser la main <sup>105</sup>. » Cet événement fut, selon lui, « l'origine de l'usage suivi jusqu'à présent que qui veut baiser la main au Grand Seigneur est conduit par deux personnes qui lui tiennent les mains, afin que jamais plus pareil accident n'advienne <sup>106</sup> ». Et ainsi de suite, l'auteur nous renseigne sur tout ce qui frappe en route son esprit curieux.

## V

Un an après le passage de Philippe Du Fresne-Canaye, au mois de mars 1574, un autre voyageur français, Pierre Lescalopier, passa par la Bosnie-Herzégovine, en allant à Constantinople. Doté d'une solide instruction (il a fait ses études à l'Université de Padoue, et il savait le latin, qu'il parlait couramment <sup>107</sup>), et d'esprit curieux, il entreprit un voyage en Orient, pour « voir le monde », comme il dit lui-même <sup>108</sup>, en parcourant de nombreux pays. Il décrit ce voyage dans une relation intitulée : *Voyage fait par moy Pierre Lescalopier l'an 1574 de Venise à Constantinople...* <sup>109</sup>.

Ce récit de voyage est resté jusqu'à nos jours inédit en grande partie (il est conservé à la Bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier <sup>110</sup>) : quelques fragments seulement en ont été publiés par Edmont Cleray, dans la *Revue d'histoire diplomatique* <sup>111</sup>.

Parti de Venise le 1<sup>er</sup> février 1574, P. Lescalopier, « espié » ça et là par des « scochi » (les fameux « uscoques », dont le repaire était Senj en Dalmatie) <sup>112</sup>, côtoie l'Istrie : Rovigno — « toute sur ung Roc au haut duquel est leglise de Ste Eufemie qui semble ung chasteau », « belle ville en isle ou y a quantite dorengers et citronniers » ainsi que « dolives et de raisins <sup>113</sup> » ; Pola [Puola], « une belle et grande ville antique », avec « les ruines dun vieux palais de Diocletian lequel en ses vieux iours quictant l'empire esleut une solitude en celle Province <sup>114</sup> ». L'auteur décrit les ruines de ce palais <sup>115</sup>. Luttant contre le vent, il traverse avec difficulté le périlleux golfe de « Carnaro » (le Quarnero) — « boucherie des hommes qui y perissent iournellement <sup>116</sup> ». Lescalopier arrive, le 21 février, à Zadar, où il reste deux jours. Il a le plaisir de voir, dans cette « ville grande et tres forte », « courir la bague » (au palais du comte de Zadar), « le bal des dames » (chez un colonel qui a servi dans l'armée française), et « les masques » où « tout le monde... estoit Zani ou Pantalon ou francesquine <sup>117</sup> ».

105. *Ibid.*, p. 30.

106. *Ibid.*, p. 30.

107. RHD, XXXV, 1921, p. 21.

108. *Ibid.*, p. 22.

109. Le titre complet en est : *Voyage fait par moy Pierre Lescalopier l'an 1574 de Venise à Constantinople par mer jusques a Raguse et le reste par terre et le retour par Thrace, Bulgarie, Walach, Transilvanie ou Dace, Hongrie, Allemagne, Frioul, et Marche Ivenisane jusques a Venise.*

110. La cote en est : H n° 385.

111. E. CLERAY, *Le voyage de Pierre Lescalopier « Parisien » de Venise à Constantinople, l'an 1574.* RHD, XXXV, 1921, pp. 21-55.

112. Balzac a parlé des uscoques dans son œuvre *Un début dans la vie* (Paris, Dumont, 1844), et George Sand leur a consacré son roman *L'Uscoque* (Paris, J. Hetzel, 1855).

113. *Voyage de Lescalopier* (manuscrit); CLERAY, *art. cit.*, p. 23.

114. CLERAY, *art. cit.*, p. 23.

115. *Voyage de Lescalopier* (manuscrit); E. CLERAY, *art. cit.*, p. 23.

116. *Voyage de Lescalopier* (manuscrit); E. CLERAY, *art. cit.*, p. 23.

117. *Ibid.*, p. 24.

A Split, où il arrive le 26 février, il décrit en détail le palais de Dioclétien : c'est certainement la première description de ce palais, et non, ainsi que le pense K. Prijatelj, celle faite par le D<sup>r</sup> Jacques Spon qui lui est postérieure de plus de cent ans<sup>118</sup>. Par conséquent c'est avec la description archéologique de Lescaplier, faite en 1574, que ce fameux monument antique entra « dans la littérature scientifique de l'Europe<sup>119</sup> ».

Après avoir visité d'autres localités et îles dans l'Adriatique (Lješ, Korčula), notre voyageur arrive le 9 mars à Raguse, où, puisqu'« il n'y a point d'hostellerie en la ville », il est logé chez les cordeliers « fort mal en une chambrette basse où ny avoit aucun meuble<sup>120</sup> ». Lescaplier consacre à cette ville et à ses habitants un long fragment. La ville, où se trouvent « plusieurs bonnes fontaines qui viennent des montagnes voisines<sup>121</sup> », est « mal située au pied d'une montagne don les passants voyent ce qui se faict dans la ville<sup>122</sup> ». Le port « est taillé à main, duquel l'entrée estroite est fermée tous les soirs avec une chaisne ». L'auteur est étonné par l'abondance qu'il y voit. « C'est merveille, dit-il, comme en lieu si necessiteux ilz entretiennent leur estat quasi en despit de la nature et comme en lieu si pauvre et sterile ilz peuvent assembler des richesses et abondances de tous biens<sup>123</sup> ». L'auteur relève la fierté des Ragusains, qui sont « superbes et n'estiment qu'il y ait au monde noblesse si antienne que la leur<sup>124</sup> ». Il est surpris que leurs femmes « sortent rarement » et « les filles jamais<sup>125</sup> », et il se moque de leur « vestement peu avantageux » : « des robes plissées devant et derrière ceintes au dessus des mamelles; sur leur teste une pyramide d'un pied et demy et au bout un long pendant de toille fine. Les gentilzfemmes le portent de soie blanche; leurs chausses sans jartières tombent sur leurs talons, tous portent souliers ferrés<sup>126</sup> ».

Deux jours après, le 11 mars 1574, Lescaplier quitte Raguse. Cheminant « quasi toute la journée à pied pour les chemins rompus », il arrive à Trebinje, qu'il situe en Serbie. Il y trouve un caravansérail, dont il donne, à son tour, une description détaillée. L'auteur y est frappé surtout de trouver « toutes sortes de gens et nations, Arabes, Turcs, Grecs, Juifz, Armeniens, Francs et autres », qui tous « logent si paisiblement que l'un ne se plaint de l'autre<sup>127</sup> ».

Le voyageur continue son voyage à cheval par « la Servia et Bossina beaux pays », cheminant d'ordinaire, dit-il, « du matin iusqu'au soir si quelque ruisseau ou prairie ne vous donne moyen de mettre pied à terre et tirer de la saccoche quelque viande froide et d'un cheval de charge ou de l'arçon de votre selle quelque bouteille de vin, pour repaistre à la legere environ le mydi<sup>128</sup> ».

Le 17 mars, Lescaplier couche à Foča, « ville a la mode turquesque sans murs ni portes » et « fort marchande<sup>129</sup> ». En passant la montagne près de

118. Cf. K. PRIJATELJ, *Le palais de Dioclétien à la lumière de la science et de la littérature française*. AIFZ, 2<sup>e</sup> série, n° 1, 1952, pp. 50-52. — E. CLERAY a aussi publié le fragment relatif au Palais de Dioclétien (p. 25), et N. IORGA l'a signalé (*Les Voyageurs français dans l'Orient Européen*, p. 31).

119. K. PRIJATELJ, *art. cit.*, p. 52.

120. E. CLERAY, *art. cit.*, p. 26.

121. *Ibid.*, p. 26.

122. *Ibid.*, p. 26.

123. *Ibid.*, pp. 26-27.

124. *Ibid.*, p. 26.

125. *Ibid.*, p. 26.

126. *Ibid.*, p. 26.

127. *Ibid.*, p. 28.

128. *Ibid.*, p. 28.

129. *Voyage de Lescaplier* (manuscrit).

Plevlje — « une forest dangereuse pleine de voleurs » — le voyageur remarque à son tour un homme qui monte la garde « au haut de la montagne » et « avec ung petit tabourin de cuivre advertit les passants par autant de coups qu'il void de chevaux ou gens de pied <sup>130</sup> ».

Un peu plus loin, l'auteur lui aussi consacre un petit fragment au monastère de Saint Sava, dont les « caloiers vestus de noir » leur « feirent baiser ung grand os du bras », et les Juifs et les Turcs baisaient « cet os avec autant de reverence que les Chrestiens <sup>131</sup> ».

A Novi-Pazar (où il arrive le 22 mars), P. Lescalopier trouve une colonie de Ragusains, dont l'un dit aux voyageurs « une bonne messe latine en une chambre près le carvanserail <sup>132</sup> ».

Et ainsi de suite, dans chaque ville ou village, le regard de Lescalopier est attiré par quelque curiosité, qu'il note dans son Journal de voyage <sup>133</sup>.

## VI

Le dernier voyageur de ce siècle sur lequel nous allons nous arrêter, c'est Jean Palerne. Après avoir parcouru (« pratiqué ») d'autres pays (France, Flandre, Angleterre, Espagne), il se proposa de faire un voyage au Levant, curieux de « veoir les parties orientales <sup>134</sup> ». En retournant pour la France, après plusieurs mois de *pérégrinations*, le voyageur prit la voie de terre par Sofia et Raguse, et passa par la Bosnie-Herzégovine en août 1581. Il écrivit un récit de voyage qui fut publié vingt-sept ans plus tard, en 1606, à Lyon, sous le titre : *Pérégrinations du s. Jean Palerne* <sup>135</sup>.

Son récit — « d'une charmante simplicité rieuse », selon le mot de N. Iorga <sup>136</sup> — contient une quinzaine de pages consacrées aux pays yougoslaves : Serbie, Bosnie-Herzégovine, Raguse, Dalmatie <sup>137</sup>; mais ce ne sont que des notes assez sommaires sur les diverses localités par lesquelles il est passé, car peu de choses lui « semblaient dignes » d'être notées. Ainsi, au sujet de Novi-Pazar [Noue bazar], il observe que c'est « vn beau grand village, qui a apparence de ville, avec ses hales, bazarts et mosquées <sup>138</sup> ». Un peu plus loin, son attention est attirée par « vn chasteau, qui est sur vn roc <sup>139</sup> », et, dans « vn fort beau monastère de Caloiers [...] riche et bien renté », par « beaucoup de reliques, et chasses d'argent » qui s'y « voyent », ainsi que par le fait que « toutes nations y sont bien receuës, et traictées vn iour entier, sans rien payer <sup>140</sup> ». Le voyageur, y mettant « pied à terre », visita l'église, « belle, toute pleine de peuple », et on

130. *Ibid.*

131. *Ibid.*

132. *Ibid.*

133. Mih. J. DINIĆ a donné une analyse détaillée des récits de voyage de J. Gassot, Ph. Du Fresne-Canaye et de P. Lescalopier (le récit de ce dernier d'après les fragments publiés dans RHD — voir ci-dessus, p. 31, n. 111). Cf. son article *Tri francuska putopisca XVI veka o našim zemljama*, dans *Godišnjica Nikole Čupića*, Beograd, 1940, pp. 85-118.

134. J. PALERNE, *Pérégrinations... où est traicté de plusieurs singularités et antiquités remarquées es provinces d'Égypte, Arabie déserte...*, Lyon, J. Pillehotte, 1606, p. 4.

135. Voir la note 134.

136. N. IORGA, *o. c.*, p. 27.

137. J. PALERNE, *o. c.*, chap. CXXVIII-CXXXI, pp. 503-521.

138. *Ibid.*, p. 508.

139. *Ibid.*, p. 508.

140. *Ibid.*, p. 508.

le « fit disner fort honorablement de viandes à leur vsage <sup>141</sup> ». Près de Plevlje [Tasligje], Palerne, comme Lescalopier, trouva « vn homme en garde », qui, dès qu'il aperçut les voyageurs, « commença à iouer du cornet » les « asseurant [...] que le chemin estoit net de voleurs <sup>142</sup> », et qui les « accompagna iusques hors le bois, tousours cornant <sup>143</sup> ». Il passa par Foča [Othia] sans s'y arrêter, car « on y mouroit fort de peste <sup>144</sup> ». Continuant son chemin tantôt « entre les montaignes comme en Sauoye <sup>145</sup> », tantôt sur des montagnes « fort pierreuses » et « fascheuses » (avant Raguse ce ne furent que « rochers taillés en point de diamant <sup>146</sup> »), Palerne arriva, le 30 août, à Raguse, à laquelle il consacra tout un chapitre <sup>147</sup>. Obligé, par « une grosse fièvre <sup>148</sup> » d'y faire « vn [...] long et fascheux seiour <sup>149</sup> » de quarante-neuf jours, le voyageur s'embarqua le 19 octobre, et en côtoyant la Dalmatie arriva à Venise le 26 du même mois.

Notons enfin qu'à la fin de son récit, Palerne a joint un « petit dictionnaire » français, italien, grec vulgaire, turc, moresque et « esclauon <sup>150</sup> ». Quant à ce dernier, les mots en sont si défigurés qu'on ne peut comprendre que peu de mots sans regarder les équivalents français ou italiens. [Par exemple : cocotiqui (poulets), sestrenes (quatorze), nequiella (dimanche), etc.]

## § 2. VOYAGEURS DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

I. LE FEBVRE. — II. LOUIS GÉDOYN. — III. LOUIS DES HAYES.  
IV. QUICLET. — V. POULLET.

### I

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les voyageurs français, allant à Constantinople, continuent à passer par les pays yougoslaves et la Bosnie-Herzégovine. Nous nous arrêterons sur ceux qui nous ont laissé le récit de leurs voyages : Le Febvre (ou Lefebvre), Gédoyne, Deshayes (ou Des Hayes), Quiclet et Pouillet.

Le premier parmi eux, Le Febvre, traversa nos pays en août-septembre 1611, accompagnant l'ambassadeur Achille de Harlay, baron de Sancy, dont il était secrétaire. (La suite du diplomate comptait vingt personnes <sup>151</sup>.) Le jeune diplomate (il n'avait pas plus de vingt-cinq ans, selon Andréossy <sup>152</sup>) se rendait à Constantinople pour y assumer les fonctions d'ambassadeur, et c'est Le Febvre qui raconta son voyage sous le titre : *Le Voyage de Monsieur de Sancy* <sup>153</sup>.

141. *Ibid.*, p. 509.

142. *Ibid.*, p. 509.

143. *Ibid.*, p. 509.

144-145. *Ibid.*, p. 510.

146. *Ibid.*, p. 512.

147. Chap. cxxx (pp. 515-518). M. DEANOVIĆ (o. c., p. 13) en cite quelques fragments. Voir aussi : L. VOJNOVIĆ, *Jedan francuski putnik po našim zemljama pod kraj XVI vijeka. Šišićev zbornik*, Zagreb, 1929, pp. 351-358.

148. *Ibid.*, p. 514.

149. *Ibid.*, p. 518.

150. J. PALERNE, o. c., pp. 522-554.

151. Bibliothèque Nationale, Mss F. Fr. 7095, p. 11.

152. ANDRÉOSSY, *Constantinople et Bosphore*, Paris, Barrois et Duprat, 1828, p. 195.

153. Le titre complet en est : *Le Voyage de Monsieur de Sancy, ambassadeur pour le Roy en Levant, fait par terre depuis Raguse jusques a Constantinople, l'an 1611. Et escrit par Monsieur Le Febvre, l'un de ses secrétaires.*

Ce récit est resté jusqu'à nos jours inédit en grande partie <sup>154</sup>. Vjekoslav Jelavić en a publié <sup>155</sup> un fragment relatif au passage par l'Herzégovine et une partie de la Serbie <sup>156</sup>.

Ce qu'il consacre à la Bosnie-Herzégovine dans son récit est d'assez faible importance : ce ne sont le plus souvent que des observations sur la nature du pays ou de la route (« lieux aspres et pierreux », pays « excessivement facheux » ou « fort bon », etc.) et l'énumération sèche des villes et des villages par lesquels les voyageurs sont passés. Ça et là cependant apparaissent des détails qui ne sont pas dénués d'un certain intérêt. Ainsi, à Foča, le voyageur évalue le nombre de maisons à « huict cens[...] toutes de bois et fort basses sans fenestres <sup>157</sup> ». Il s'y « fait quantité de cousteaux » qui sont « fort estimez non pour estre bons mais bien fais <sup>158</sup> ». Il évalue aussi le nombre des habitants de Plevlje (Taslicha) (« environ de quatre cens feus <sup>159</sup> »). Les détails que Le Febvre donne sur l'apparence des « caloyers » du monastère Saint-Sava sont intéressants et pittoresques :

Ces Religieux, dit-il, sont pauvrement vestus, et vivent pauvrement, n'ayans qu'une chemise et une mechante robbe de couleur de celles des cappucins en France, fendues sur le devant iusques au nombril; n'ayans ceinture ny boutons, de sorte que l'on leur voit tout le ventre; et la plupart ont encore leur robbe rompue en plusieurs lieux; les uns sans souliers, les autres chaussez, ayant tous un bonnet a deux aureilles, comme ceux que l'on appelle a la coquarde eschancré sur le devant de couleur violet. Ils portent les cheveux fort grands, qui leur pendent mal en ordre sur les espauls : de sorte que avec leur face qui est fort maigre, ces gens font grand pitie a voir <sup>160</sup>.

L'auteur observe cependant que « ce qui est du dedans de leur Église est en assez bon ordre, toute peinte par le dedans, ayans toutefois des ornemens a dire la Messe en assez mauvais estat, tout vieux et la plus part uséz <sup>161</sup> ». Les moines donnèrent aux voyageurs « quantité de prunes de damas noir fort bonnes <sup>162</sup> ».

Ce qu'il y a de plus intéressant, et ce qui présente la plus grande valeur documentaire, dans la partie du récit relative aux pays yougoslaves, c'est sans doute la description, riche en détails et pittoresque, de la grande foire de Pirot, avec toute cette foule bigarrée de quatre mille personnes et toutes sortes d'attractions (« infinité de choses non ordinaires »), où nos voyageurs arrivent le 26 août 1611. Nous nous permettons de faire une petite digression en reproduisant ici *in extenso* ce fragment, étant donné qu'il est resté, à notre connaissance, inédit jusqu'à nos jours :

Ce jour se faisoit une foire en ladite ville, dedans un grand champ voisin, en laquelle y avoit quantité de marchandises, et s'y estoient rendus plus de quatre

154. Il est conservé à la Bibliothèque Nationale, en deux copies qui présentent de petites différences (Mss F. Fr. 7095 et 16172 fol. 131).

155. D'après la copie 16172 fol. 131.

156. Vj. JELAVIĆ, *Kratki francuski putopis kroz Hercegovinu i Novopazarški sandžak iz godine 1611*. GZM, XIX, Sarajevo, 1907, pp. 471-482.

157. Bibliothèque Nationale, F. fr. 7095, p. 14.

158. *Ibid.*, p. 14.

159. *Ibid.*, p. 15.

160. *Ibid.*, p. 17.

161. *Ibid.*, pp. 17-18.

162. *Ibid.*, p. 18.

mil personnes tous paysans et habitans les lieux circonvoisins, lesquels sont chrestiens grecs pour la plus part. Cette foire s'y fait tous les ans en pareil temps, qui est le lendemain de leur Pasque et a la fin d'un caresme de quinze jours qui commence le dixiesme Aoust. En cette foire de Pyrot il y avoit quantité de denrées [,] d'habits de paysans, orfebvrerie d'argent pó [pour] les fenmes, qui y portent des pendans d'oreilles [,] de bossettes d'argent, toutes semblables à celles qui sont es brides de nos chevaux, et aussy grandes; en portent plusieurs en chacune oreilles (*sic*), y en ayant qui en portent cinq ou six en chacune oreille; ou bien des monnoyes du pays quils cousent aussy en de grandes bandes de toilles de six poulces de large, dont ils font par apres des frontaux des chaisnes et sous gorges, qui leur pendent comme la barbe a un bouc. Elles portent tous leur cheveux frisez en un cordon pendant sur l'eschine de son long, et au bout d'iceux y pendent des dites monnoyes d'argent par ornement, avec une frange. Et les plus pauvres qui n'ont moyen de faire cette despense, y pendent de ces petits limaçons de mer, dont les masquignons ornent les brides des chevaux, qu'ils mettent a la monstre. Il y avoit en cette foire de toutes sortes de gens, et entre autres des femmes aveugles qui accompagnoient de leurs voix le son d'un violon, qui estoit fait d'un bout de buche mal dolé et sans table, n'ayant qu'une corde faite de dix ou douze crins de cheval jointcs ensemble sans tordre, laquelle ils faisoient sonner avec un archet de mesme, touchants cette corde des doigts de la main gauche pour diversifier les tons selon leurs chant. Il avoit le son assez haut et agreable. Il y avoit outre cela diverses sortes de basteleurs dont toute la Turquie ne manque pas, et tres adroits, a une infinité de choses non ordinaires en chrestienté <sup>163</sup>.

## II

Beaucoup plus intéressant et riche d'observations sur les pays et les peuples yougoslaves est le récit de voyage de Louis Gédoyne, sieur de Bellan, consul de France à Alep, complété par les lettres qu'il a adressées (des diverses villes qu'il a visitées) à la Cour, ses protecteurs et ses amis. Grâce à son « intérêt tout particulier », ce récit a été édité (avec une introduction), en 1909, par Auguste Boppe, sous le titre : *Journal et correspondance de Gédoyne « le Turc »* <sup>164</sup>. (L'éditeur A. Boppe qualifie ce récit d'« une intéressante relation de voyage » qui donne « sur les hommes et les choses du Levant les informations les plus variées <sup>165</sup> ».) Bientôt après sa publication, Milenko Vesnić en a traduit un fragment (le passage de Gédoyne par la Bosnie), dans la revue *Bosanska Vila* <sup>166</sup>.

Louis Gédoyne, connu aussi en son temps sous le nom de « Gédoyne le Turc » (comme Tallemant des Réaux le note <sup>167</sup>) — qui, selon Gaston, duc d'Orléans, « avait beaucoup d'esprit et grande connaissance des choses du monde <sup>168</sup> » — était secrétaire du baron de Salignac à Constantinople et, plus tard, en 1623-1624, consul à Alep. Nommé à ce poste en septembre 1623, Gédoyne partit de Paris le 25 du même mois et arriva à Constantinople seulement le 12 mars 1624, donc après plus de cinq mois et demi de pérégrinations pleines

163. *Ibid.*, pp. 31-32.

164. *Journal et correspondance de Gédoyne « le Turc »*... Paris, Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1909, xxviii-232 p.

165. *Ibid.*, p. 1.

166. Dr Milenko VESNÍČ, *Jedan Francuz u Sarajevu 1624 godine*, dans *Bosanska Vila*, Sarajevo, 1910, n<sup>os</sup> 3-6, pp. 58-60.

167. Sur Louis Gédoyne, voir la notice dans *Les consulats du Levant* (III, Nancy, 1902, pp. 7-8), et l'Introduction d'A. BOPPE, dans *Journal et correspondance...*, pp. i-xxviii.

168. Cité par A. BOPPE, *o. c.*, p. vii.

de tribulations, qu'il a retracées dans son récit de voyage et dans sa correspondance.

Les parties de ce Journal et correspondance qui se rapportent aux pays yougoslaves, et qui comprennent environ vingt-six pages<sup>169</sup>, contiennent un certain nombre de renseignements, intéressants et précieux, sur la vie des peuples yougoslaves à cette époque. Suivons les étapes principales de son voyage.

De Venise (d'où il partit le 2 décembre 1623) à Split (où il arriva le 13 décembre), le voyage fut « continuellement heureux et plaisant<sup>170</sup> ». Suivant les côtes d'Istrie et de Dalmatie, le voyageur note rapidement çà et là ses impressions. Zadar est qualifié par lui de « la gentille, belle et forte ville<sup>171</sup> ». Cherchant, — pendant deux jours qu'il y passa —, dans son « oisiveté [...] quelque emploi<sup>172</sup> » pour se divertir, il eut une belle aventure avec « une Lucrèce, courtisane de Venise, femme de belle taille et dont la rencontre majestueuse n'est pas sans quelque beauté<sup>173</sup> ». (Gédoyn était « un peu libertin ». Il fréquentait à Paris, comme l'observe A. Boppe, les cabarets à la mode à cette époque avec les jeunes seigneurs, « célébrant avec Théophile de Viau leurs amours, le bon vin ou la bonne chère, ou philosophant avec Des Barreaux<sup>174</sup> ». Rien d'étonnant qu'il ne laissât pas passer l'occasion de cette « belle aventure » dans la ville dalmate.)

À Split, notre voyageur prit une voie différente de celle que prenaient d'ordinaire les voyageurs précédents : au lieu d'aller à Raguse, il prit la route qui conduisait de Split par Klis, Duvno et Konjic au centre de la Bosnie : Sarajevo. Il s'en repentit bientôt : l'hiver était déjà arrivé, avec ses neiges et ses nuits froides, qu'il fallait passer parfois « n'ayant autre plancher que les neiges fort épaisses, ni couverture autre que le ciel<sup>175</sup> ». Il se plaint, de Belgrade (26 janvier 1624), des maux qu'il a « tant souffert » et des hasards qu'il a « tant couru » : « mal-heureux fut le conseil de ceux qui me persuaderent à Venise d'échapper le rencontre (*sic*) des corsaires, en prenant le chemin de terre, où les neiges m'ont accablé plusieurs fois, et les rivières glacées m'ont arrêté plusieurs iours, pendant que ie les faisois rompre à mes despens, et souventesfois iay donné dix escus pour fendre les neiges, et m'ouvrir les chemins par les montagnes<sup>176</sup> ». Ce nouvel itinéraire cependant nous a valu la description de nouvelles localités et des renseignements nouveaux sur les pays yougoslaves.

Dès qu'il fut sur le territoire turc, Gédoyn fit connaissance (ainsi que les autres voyageurs) avec les « caravassari », qu'il identifia (pour les mieux expliquer au lecteur français) avec « une halle ouverte à tous vents<sup>177</sup> ».

L'Herzégovine, qu'il prit pour la Croatie, ressembla pour lui à la Savoie,

169. Pp. 26-52. — La partie relative à la Bosnie-Herzégovine comprend environ huit pages (pp. 36-44).

170. *Journal*..., p. 30.

171. *Ibid.*, p. 27.

172. *Ibid.*, p. 33.

173. *Ibid.*, p. 33.

174. *Ibid.*, p. vii. — Le nom de Gédoyn ne figure pas parmi les libertins érudits qui ont fait l'objet de l'ouvrage : *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*..., par René PINTARD (Paris, Boivin, 1943. In-4<sup>o</sup>, xi-767 p.).

175. *Ibid.*, p. 40.

176. GÉDOYN, *Coppie (sic) d'une lettre écrite de Belgrade*, le 26 janvier..., Lyon, C. Cayne, 1624, pp. 3-4.

177. *Journal*..., p. 40.

au point que « comme si la nature avait pris plaisir d'en faire un original pour en tirer ici la copie <sup>178</sup> », mais à cette différence, ajoute-t-il en exagérant sans doute, que la Savoie est « habitée et bien cultivée jusqu'au sommet de ses montagnes », tandis que « le pays de cette Croatie est presque abandonné par la malignité et la tyrannie des Turcs qui détruisent et n'édifient jamais <sup>179</sup> ». Pourtant, la ville herzégovinienne de Konjic lui apparut comme un « gros bourg de mille feux, au moins, riche et plein de toutes commodités <sup>180</sup> ».

En route pour Sarajevo, Gédoyen eut le malheur de s'égarer, par sa propre faute, avoue-t-il. Car, impatient de gagner le plus tôt possible le gîte, au lieu de cheminer avec la caravane « au petit pas », il « piqua en avant » avec quelques voyageurs; mais son cheval, « recruté d'une telle cavalcade », tomba mort. Surpris par la nuit, le voyageur, assis sur son cheval mort, « les mains [...] gourdes et [...] étourdies par le froid <sup>181</sup> », attendait « seul dans le bois plein d'ours, de loups et d'autres bêtes sauvages, comme leurs pattes fraîchement imprimées sur la neige le démontraient assez <sup>182</sup> », en se « résolvant promptement à tout ce qu'il plairait à Dieu » de lui envoyer, « auquel seul j'attachais, dit-il, mon dernier recours sans apparence d'aucun secours humainement attendu <sup>183</sup> ». Heureusement, on vint le chercher, et il fut sauvé. Faut-il prendre au sérieux ce passage de Gédoyen ? En tout cas ce mauvais souvenir resta lié à la Bosnie, et on en trouve aussi un vif écho dans son *Journal*, où il écrit : « A peine eus-je le pied dans la Bosnie (qui fut un dimanche, dernier jour de l'an 1623), que je mis un pied dans ma fosse et dois pour jamais garder le souvenir d'une si périlleuse journée en laquelle j'eus le temps de discourir sur ma mort présente et d'en attendre le certain événement <sup>184</sup>. »

Une nouvelle étape lui fit atteindre Sarajevo (Bosna-Seraï), où il séjourne sept jours au début de janvier 1624. La capitale de la Bosnie-Herzégovine, dont « l'assiette est très belle <sup>185</sup> », est à ses yeux une « ville grande à l'égal de Venise et secondant aucunement l'étendue de Paris <sup>186</sup> », et « riche et pleine d'un grand nombre de bons hommes <sup>187</sup> », mais, ajoute-t-il malheureusement, « pour servir le Grand Seigneur au besoin ». « Toutes sortes de vivres y abondent à vil prix; les vins y sont excellents, les eaux meilleures et l'air très sain, qui fait que la plupart des habitants y vieillissent jusqu'à cent et six vingts ans <sup>188</sup> »; et « l'ordinaire cours des plus faibles arrive à quatre-vingts et cent ans <sup>189</sup> ». Au sujet de l'attitude des Turcs de Sarajevo à l'égard des chrétiens, le voyageur note que ces derniers « sont assez bien traités <sup>190</sup> » (ou au moins, ainsi qu'il observe ailleurs, ils n'y sont pas beaucoup tiranisés <sup>191</sup>), et qu'ils « s'exemptent facilement du tribut de leurs enfants en payant 30 ou 40 écus aux commissaires

178. *Ibid.*, p. 37.

179. *Ibid.*, pp. 37-38.

180. *Ibid.*, p. 37.

181. *Ibid.*, p. 38.

182. *Ibid.*, p. 38.

183. *Ibid.*, p. 38.

184. *Ibid.*, p. 38.

185. *Ibid.*, p. 41.

186. *Ibid.*, p. 41.

187. *Ibid.*, p. 39.

188. *Ibid.*, p. 39.

189. *Ibid.*, p. 41.

190. *Ibid.*, p. 39.

191. *Ibid.*, p. 41.

députés par le Turc pour en faire la levée <sup>192</sup> ». Il y avait alors à Sarajevo, selon le voyageur, « au moins six cents catholiques romains [...], servis en leur église par Cordeliers Observantins, lesquels ont dans la province cinq ou six célèbres couvents <sup>193</sup> ».

En route pour Belgrade, Gédoyne s'arrêta à Srebrenica (la ville d'Argentine), pour y passer la nuit « dans un beau monastère de cordeliers <sup>194</sup> », qui le « traitèrent fort honorablement dans leur réfectoire sur une vieille table de sapin » — la même, s'il en faut le croire, à laquelle avait soupé le sultan Mehmed II (conquérant de Constantinople) lors de son entrée dans cette ville cent soixante-deux ans auparavant. L'auteur souligne la richesse minérale de cette région, dont les montagnes sont « remplies de mines, dont celles d'argent excellent le plus <sup>195</sup> » ; mais « auxquelles pour ce présent on travaille fort lentement, d'autant que les Turcs, nés pour détruire et perdre, n'en travaillent pas beaucoup à les rechercher, et les malheureux chrétiens qu'ils y emploient sont si injurieusement traités par eux que la plupart abandonnent ce beau pays craignant d'être violentés en cet emploi <sup>196</sup> ».

De l'autre côté de la Drina, en Serbie, admirant les « hautes montagnes et vallons riches et embellis de grandes forêts de sapins et autres beaux bois <sup>197</sup> », le voyageur arrive à Valjevo [Valloia], ville « populeuse, étendue, agréable par une quantité de beaux jardins et sise sur une colline de laquelle on découvre les vastes plaines qui s'étendent jusqu'à Belgrade <sup>198</sup> ». Logeant chez les paysans serbes « à discrétion » (« ce que nous faisons », ajoute-t-il comme pour s'excuser, « à la persuasion d'un janissaire, notre conducteur <sup>199</sup> »), Gédoyne fut témoin du comportement inhumain et brutal des occupants turcs à l'égard des pauvres paysans serbes <sup>200</sup>.

À Belgrade, où il arriva le 24 janvier 1624, Gédoyne logea chez un marchand ragusain (Mathieu Sturanni) (le commerce de Belgrade, ainsi que de tant d'autres villes, était alors pour une bonne part entre les mains des Ragusains <sup>201</sup>), qui le « reçut sans recommandation aucune » et l'« accomoda très honnêtement chez lui <sup>202</sup> ». Notre voyageur vécut « à ses dépens dix-huit jours entiers avec trois chevaux et deux serviteurs » sans dépenser « un quart d'écu <sup>203</sup> », et il noua amitié avec le Ragusain, de sorte que leur séparation ne se fit pas sans quelque regret <sup>204</sup>.

Le voyageur donne quelques renseignements intéressants sur Belgrade, qu'il eut loisir « de voir [...] et considérer » à son plaisir <sup>205</sup>. La ville est, selon lui, « riche, marchande et populeuse <sup>206</sup> ». Tout y « abonde jusqu'à l'excès »

192. *Ibid.*, p. 39.

193. *Ibid.*, p. 39.

194. *Ibid.*, p. 42.

195. *Ibid.*, p. 42.

196. *Ibid.*, p. 42.

197. *Ibid.*, p. 43.

198. *Ibid.*, p. 43.

199. *Ibid.*, p. 43.

200. *Ibid.*, p. 43. — Voir ci-dessous, pp. 175-176.

201. Deshayes, qui passa par Belgrade trois ans avant Gédoyne, écrit : « Tout le trafic de la ville de Belgrade est entre les mains des marchands ragusains qui y demeurent avec beaucoup de liberté. » (Cité par A. BOPPE, *Journal et correspondance de Gédoyne*, p. 44, note 1.)

202. *Journal...*, p. 44.

203. *Ibid.*, p. 44.

204. *Ibid.*, p. 44.

205. *Ibid.*, p. 49.

206. *Ibid.*, p. 48.

même, s'il faut l'en croire, et les vivres sont très bon marché (on y achète « pour un sol » ce qu'on paye en France un écu <sup>207</sup>), surtout le poisson. Gédoyn y évalue le nombre des maisons à trente mille, et fait état de « toutes sortes de gens » qui habitent la ville : « de chrétiens de l'Europe qui arrivaient lors de mon passage à mille communiant, sans comprendre quantité d'autres sectaires calvinistes, luthériens, grecs et autres qui par la proximité de l'Allemagne et Hongrie font passer leurs erreurs jusque-là, où leurs ministres dogmatisent en toute liberté <sup>208</sup> ».

Encore un renseignement recueilli par Gédoyn à Belgrade mérite d'être noté ici : il y « découvre » une « ligue faite en chrétienté » contre la Turquie, et, selon lui, « toute la Serbie et la Bosnie se doivent soulever sitôt que la ligue paraîtra <sup>209</sup> ». Son hôte Ragusain, sur la table duquel il trouve indiscrètement des « lettres déchiffrées », « trame [...] l'entreprise ». Gédoyn constate également à Belgrade « quantité de moines déguisés [...] qui vont prêchant et confortant les peuples sous main, lesquels s'animent avec grande dévotion <sup>210</sup> », ainsi que la présence d'« un jésuite travesti [...] très habile homme et grandement accort », dans la maison qu'il habite lui-même. « Ils me cachent tout, ajoute-t-il à son protecteur Puyieux (lettre du 26 janv. 1624), mais j'en vois assez pour vous pouvoir certainement avertir de leurs desseins <sup>211</sup>. » En souhaitant que l'entreprise ait du succès, il conclut : « Dieu veuille que tout aille à son point et que ce premier essai puisse éveiller les chrétiens qui dorment aujourd'hui que toutes choses s'offrent faciles pour un si glorieux dessein <sup>212</sup>. »

Notons que ces lignes de Gédoyn sont probablement l'écho de ces projets de la libération de Constantinople et de l'alliance de la chrétienté contre l'Empire ottoman, qui commencent à séduire les esprits au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle (l'ambassadeur De Brèves a écrit un « Discours abrégé des asseurez moyens de ruiner la monarchie des princes ottomans <sup>213</sup> ») et qui atteindront leur point culminant en France, à la fin du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, sous le règne de Louis XIV <sup>214</sup>.

Enfin, il n'est pas sans intérêt d'observer que Gédoyn, sur son passage par les pays yougoslaves, a remarqué qu'une même langue était partout parlée : selon lui, ce n'est qu'à Moustapha Chupri <sup>215</sup> que « finit le crédit et l'usage de la langue esclavonne ou illyrique qui avait eu cours depuis Spalato <sup>216</sup> ». Comprehant sous la langue « esclavonne » les langues slaves, l'auteur observe « que cette langue passe et se maintient en beaucoup de royaumes avec réputation et particulièrement en Istrie, Dalmatie, Croatie, Bosnie, Serbie, Bulgarie, Macédoine, Albanie, Pologne, Bohême, Moscovie et même dans Constantinople à la Porte du Grand Seigneur, où les courtisans s'en servent volontiers <sup>217</sup> ».

207. *Ibid.*, p. 48.

208. *Ibid.*, p. 50.

209. *Ibid.*, p. 47.

210. *Ibid.*, p. 47.

211. *Ibid.*, p. 47.

212. *Ibid.*, p. 47.

213. A la suite de *Relation des voyages de Monsieur de Brèves* (Paris, chez Nicolas Gasse, 1628); le discours a 47 pages.

214. Cf. H. OMONT, *Projets de prise de Constantinople et de fondation d'un empire français d'Orient sous Louis XIV*, dans RHD, 1893, pp. 195-246.

215. La ville ainsi appelée, ce qui veut dire : le pont de Moustapha = « Mustafin most ».

216. *Journal...*, p. 55.

217. *Ibid.*, p. 55.

## III

Louis Des Hayes, baron de Courmenin (1592-1632)<sup>218</sup>, diplomate, passa deux fois par les pays yougoslaves : en 1621, par Belgrade et la Serbie (en route pour Jérusalem, où il fut envoyé « pour contrecarrer [...] l'usurpation des autres confessions et y installer un consul, ainsi que pour amener la réconciliation turco-polonaise<sup>219</sup> »), et en mai-juin 1626, par Raguse, l'Herzégovine et la Serbie<sup>220</sup> (en route pour la Perse, où il fut chargé de « traiter avec Schah-Abbas le Grand<sup>221</sup> »). Son voyage fut écrit par un auteur anonyme, qui faisait partie de sa suite, et édité pour la première fois en 1624 sous le titre : *Voiage de Levant...*<sup>222</sup>.

Ce récit, écrit d'un style clair et précis, selon Chateaubriand (qui en a inséré, dans son *Itinéraire*, entre autres, la description du Saint-Sépulcre<sup>223</sup>, la préférant à toutes les autres), contient des pages très intéressantes sur les pays yougoslaves, y compris la Bosnie-Herzégovine<sup>224</sup>. Ainsi, il donne quelques aperçus généraux sur la Bosnie qui sont intéressants dans la mesure où ils représentent une certaine connaissance de ce pays à cette époque.

La *Bosennie* est diuisée en deux, la partie qui regarde le Septentrion s'appelle le Royaume de *Bosennie*, et celle qui est exposé (*sic*) au Midy se nomme *Ersegouine*, qui en Esclauon signifie Duché, le Royaume est le plus fertile; car encor qu'il soit fort montueux, il y a grande quantité de vallées fort abondantes, et mesme le haut des montagnes est tout remply de pasturages, où il se nourrit beaucoup de bestial. La ville principale se nomme *Serrail*, qui est assise dans vn vallon, et sur la pante de trois hautes collines, qui en rendent l'aspect fort agreable : il y a vn *Moula-cady* qui rend la iustice au peuple, et qui gouuerne la ville sous le *Beglerbey* de *Bossena*, lequell demeure à Banialouque<sup>225</sup>.

Au sujet de Foča [Focia], il relève qu' « il y a beaucoup plus de Turcs que de Chrestiens » et il l'explique par l'existence d'une « Vniversité qui [...] [y] attire vn grand nombre de *softa* ou *escoliers* qui y viennent estudier<sup>226</sup> ».

218. Sur Des Hayes, voir les articles dans la *Nouvelle biographie générale* de DIDOT (t. XXIII, Paris, 1861, pp. 661-662) et dans la *Biographie universelle* de MICHAUD (t. X, Paris, 1855, pp. 503-504).

219. N. IORGA, *o. c.*, p. 62.

220. AE, Turquie, 3, ff. 257-258 (Lettre de Deshayes au Roi, en date du 12 juillet 1626).

221. *Nouvelle biographie* de DIDOT, t. XXIII, p. 661.

222. Le titre complet : *Voiage de Levant fait par le Commandement du Roy en l'année 1621 par le sieur D. C. [Des Hayes de Courmenin]*, Paris, chez Adrian Taupinart, 1624. — Il fut réédité, par la même librairie, en 1632 et en 1645. Les biographies de Didot et de Michaud donnent des dates inexactes de la 2<sup>e</sup> et de la 3<sup>e</sup> édition [comme 1629 et 1643]. N. S. Petrović, d'après eux, commet la même erreur en ce qui concerne la 2<sup>e</sup> édition (cf. *Essai de bibliographie*, p. 4, n° 14), prétendant de plus qu'il en existe encore une 4<sup>e</sup> édition.

223. CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Édition critique en deux volumes avec un avant-propos, une bibliographie, des notes, etc., par Émile Malakis. Baltimore (The John Hopkins Press), 1946, t. II, pp. 89-92.

224. La première édition (celle de 1624) ne contient que des pages relatives à la description de Belgrade et la Serbie, tandis que dans les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> se trouvent celles consacrées à la Dalmatie, Raguse et la Bosnie-Herzégovine (cf. l'édition de 1632, pp. 477-495). Jov. N. Tomić a publié la partie yougoslave sous le titre : *Opis dvaju putovanja preko Balkanskog Poluostrva francuskog poslanika De He-a u 1621 i 1626 god. od nepoznatoga pisca*, dans *Spomenik SAN*, XXXVII, Beograd, 1900, pp. 49-96. Pour la description de Raguse, voir : M. DEANOVIĆ, *o. c.*, p. 14.

225. *Voiage de Levant...*, 2<sup>e</sup> éd. (1632), pp. 492-493.

226. *Ibid.*, 2<sup>e</sup> éd. (1632), p. 491.

Passant à l'Herzégovine, le voyageur dit :

L'*Ersegouine* est beaucoup plus montueuse et moins fertile, ce qui est cause qu'elle n'est pas tant habitée : il y croist peu de bled : mais en recompense il s'y nourrit quantité de bestial, et principalement de chevres, qui s'ayment grandement parmy ces rochers. Auant que cette prouince fust reduite en l'obeissance des Turcs, elle auoit vn Duc particulier qui s'appelloit Duc de *Santo Saba*, mais à présent elle est sujette à vn *Sangiac bey*, qui en porte le nom : il a seize mille escus de rente, et recognoist pour Superieur le *Beglerbey* de Bossena <sup>227</sup>.

L'auteur a recueilli probablement certains renseignements sur la Bosnie lors de son premier voyage par les pays yougoslaves, en 1621. Ainsi, après avoir parlé de l'élément catholique à Belgrade et en « Esclauonie <sup>228</sup> », il relate que dans un monastère franciscain, « appelé *nostre-Dame du plomb* <sup>229</sup>, qui est a demie iournée du Royaume de Bossena <sup>230</sup>, il y a vn tableau de la Vierge, fort ancien, lequell estant vne fois l'année porté en procession à trois quarts de lieuë de là où il a esté trouué, il y vient ordinairement vne grande multitude de Chrestiens, tant catholiques que Grecs, pour voir les miracles qui s'y font; les Turcs mesmes l'ont en grande veneration, et bien souuent y reçoient guarison de leur maux <sup>231</sup> ».

N. Iorga fait état à juste titre de l'intérêt de l'auteur pour les catholiques dans l'Empire ottoman comme un « point intéressant de son récit » : « pour la première fois, écrit le savant roumain, un voyageur insiste largement sur l'importance de l'élément catholique parmi les chrétiens d'Orient <sup>232</sup> ».

#### IV

Deux autres voyageurs, Quiclet et Poulet, allant de Venise à Constantinople, passèrent en 1658 par les pays yougoslaves, et dans leurs récits de voyage ils nous présentent leurs impressions.

Quiclet était interprète royal de profession « en langue turquesque ». Vers la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, il fut chargé d'aller au Levant en mission; mais il ne put la remplir, car il fut exécuté, d'une manière tragique et assez mystérieuse : « il fut jeté du haut des murs pour avoir trahi des secrets diplomatiques <sup>233</sup> ». Son récit de voyage, interrompu à son arrivée dans la ville d'Andrinople, fut édité par sa famille, à Paris, en 1664, sous le titre : *Les voyages de M. Qviclet à Constantinople par terre...* <sup>234</sup>, car il contenait, dit-on dans l'Avis au Lecteur, une description des lieux où l'auteur a passé « si curieuse et si exacte qu'on n'a pas voulu en frustrer le public ». Un extrait de ce récit

227. *Ibid.*, p. 493.

228. *Ibid.*, 1<sup>re</sup> éd. (1624), p. 57.

229. Il s'agit certainement de la ville *Olovo*, en Bosnie, où dans un monastère franciscain il y avait en effet un tableau de Notre-Dame — « gospa od Olova ». Cf. STANOJEVIĆ, *Nar. enciklop.* (lat.), t. III, Zagreb, Bibliogr. zavod, 1928, p. 228.

230. Dans la 2<sup>e</sup> édition (p. 57), l'auteur est plus précis : « qui est, dit-il, à demie iournée de la ville de *Serrail*, capitale du Royaume de Bossena ».

231. *Ibid.*, 1<sup>re</sup> éd. (1624), p. 57; 2<sup>e</sup> éd. (1632), p. 57.

232. N. IORGA, *o. c.*, p. 62.

233. *Ibid.*, p. 78.

234. *Les Voyages de M. Qviclet à Constantinople par terre, enrichis d'annotations par le sieur P.M.L.*, Paris, P. Promé, 1664.

(le passage par Raguse et la Bosnie-Herzégovine) a été publié dans *Glasnik Zemaljskog Muzeja* de Sarajevo, en 1905<sup>235</sup>.

Quiclet partit de Paris pour Marseille et puis continua par mer vers Venise, en compagnie de Poulet. Arrivés à Venise, tous les deux devinrent suspects et accusés de porter des instruments de mathématiques et des armes aux Turcs, « que l'on met, dit Poulet, en nos quartiers un peu au-dessous des diables en ce monde aussi bien qu'en enfer<sup>236</sup> ». Ils furent jetés en prison, mais on les laissa sortir au bout de six semaines, sur l'intervention de l'ambassadeur de France. Ils s'embarquèrent alors pour Raguse (le 23 décembre 1657) qu'ils atteignirent après un mois (le 24 janvier 1658), après avoir essuyé plusieurs tempêtes.

À Raguse, Quiclet resta un mois et demi. Il y fut reçu « avec tous les honneurs possibles » au Conseil ragusain, où il eut la chance de parler au Prince (« Rettore ») et aux sénateurs, et passa son temps, avec ses amis français, « fort gaillardement ». Il eut aussi le temps et le loisir de faire des promenades dans la ville et d'y observer les curiosités et les gens, qu'il décrit dans sa relation<sup>237</sup>.

De Raguse (où il se sépara de son compagnon de voyage Poulet), après s'être fait faire des « habits à la turque », Quiclet partit pour Sarajevo, en compagnie de quelques musulmans, et, après être passé par plusieurs emplacements bosniaques-herzégoviniens, que l'auteur indique consciencieusement, il arriva dans la capitale de la Bosnie, le 26 mars 1658.

À Sarajevo [Seraï], où l'on lui permit « d'aller habillé et vestu à la française<sup>238</sup> », — ce qui fut à ses yeux « une profession haute et publique du Christianisme<sup>239</sup> » —, Quiclet fut entouré de « toute sorte de biens, faveurs et courtoisies<sup>240</sup> » de cette ville, où « tout le monde, depuis les plus grands jusques aux plus petits, à l'envie l'un de l'autre, se faisoient nos amis<sup>241</sup> ». Il souligne surtout la curiosité et l'admiration que sa figure et son costume évoquaient chez les femmes : « ... quoy qu'elles aillent tousiours cachées par la ville, dit-il, et qu'elles s'enfuient quand les hommes entre (*sic*) dans leurs maisons, toutefois elles venoient à nostre rencontre, et sortoient pour nous voir, et admirer nos habillemens, et particulièrement nos souliers et nos gands, y ayant mesme de fort vieilles gens qui n'avoient jamais veu de François habillez à leur mode<sup>242</sup> ».

Resté à Sarajevo presque deux mois (du 26 mars au 20 mai), notre voyageur eut l'occasion de faire de « très belles promenades<sup>243</sup> », admirer les nombreux jardins dont la ville était pleine (« y ayans peu de maisons qui n'aye le sien particulier, et tous plains d'arbres fruitiers particulièrement de pommes<sup>244</sup> », ses cent et une mosquées et ses cent soixante-neuf « belles fontaines<sup>245</sup> », « differends Hhammans, ou bains publics » devant lesquels le jeudi et le vendredi

235. Dr Ćiro TRUHELKA, *Opis Dubrovnika i Bosne iz godine 1658*, dans GZM, XVII, Sarajevo, 1905, pp. 415-440.

236. *Nouvelles relations du Levant...* par M. P. A. [POULET], t. I, Paris, L. Billaine, 1667, p. 21.

237. Sur la description de Raguse chez Quiclet voir : M. DEANOVIĆ, *o. c.*, pp. 14-16.

238. *Les Voyages de M. Quiclet...*, p. 72.

239. *Ibid.*, p. 72.

240. *Ibid.*, p. 72.

241. *Ibid.*, p. 73.

242. *Ibid.*, p. 75.

243. *Ibid.*, p. 68.

244. *Ibid.*, p. 70.

245. *Ibid.*, p. 68.

les hommes et les femmes défilaient « comme en procession <sup>246</sup> », et surtout le bazar (la tcharchi), qu'il trouva « une merveille », où le dimanche, jour de marché, on trouvait « une infinité de peuple, et toutes sortes de marchandises à vendre <sup>247</sup> ». Il y visita aussi une tékié (espèce de monastère), où il vit les der-viches danser « en priant Dieu en leur langue <sup>248</sup> » et tourner « au son de trois petits tambours sourds qui les anime davantage <sup>249</sup> ». S'il faut en croire le voyageur, ils « faisoient sans tomber plus de dix milles tours, et s'arrestoient ferme et fixe quand ils vouloient, comme s'ils n'eussent point tournoyé de leur vie, et les regardans, nous ne pouvions souffrir, dit-il, deux de ces tournoyemens sans frayer <sup>250</sup> ».

A Sarajevo, une rare occasion s'offrit à l'auteur de voir, au début de mai, le départ du pacha à la guerre et le cortège solennel qui l'accompagna; il le décrit ainsi :

Tous les seigneurs et officiers de la cour, et tous les bourgeois le conduisirent en pompe, chaque mestier avec sa bannière, sa compagnie et ses armes, et le Pacha et ses officiers armez de fer de pied en cap à cheval, s'en alla avec ce bel ordre au son des *tambours* sans sept ou huit façons différentes, de peau, de bois, de cuivre, etc., et des *fifres*, *haubois*, et deux *tchigours*, ou maniere de *lut* à la turque, avec cinq cordes, et les deux hommes qui en joüoient auprès de luy en l'accompagnant, chantans des chansons de victoire en langue turquesque, et deux pommes d'or portées au devant de luy, qui s'appellent *Tou* <sup>251</sup>, qui est la marque de la marche du general et de son armée en campagne <sup>252</sup>.

Intéressante aussi sa description de la nuit du Prophète Élie (*Leilat et Kadri*) dans la même ville, avec « quantité de lampes à huile qui bruslent toute la nuit, et on voit au travers des fenestres toutes les mosquées éclatantes de lumières, cierges de cires que chacun y envoient (*sic*) selon son pouvoir <sup>253</sup> ».

Quiclet décrit aussi, avec plus ou moins de détails, son passage par d'autres localités bosniaques et les curiosités qui attirent son regard : « serenades » qu'il eut à Zvornik [Quornik] et à Rača <sup>254</sup>, départ de ce dernier lieu au son des tambours et des hautbois qui le « suivoient, les uns devant dans un carrosse, et les autres dans un autre à la queue <sup>255</sup> » de l'équipage, etc. ; mais nous n'avons pas le temps de nous y attarder. Bref, notre voyageur, qui était certes gourmand et économe, semble avoir été très satisfait de son voyage à travers la Bosnie. Il l'avoue ouvertement :

Il ne croy pas qu'il se puisse faire un voyage plus heureux, plus divertissant, avec plus de loisir et de passe-tems, et moins de dépence que celui-cy, n'ayant manqué aucun jour ny de chevaux de selle ou de sommes pour le bagage, d'avoinés,

246. *Ibid.*, p. 74. — Les habitants de Sarajevo avaient donc à cette époque le goût de la propriété assez développé par rapport aux habitants de quelques autres villes européennes : les Parisiens eux-mêmes n'avaient-ils pas « l'horreur de l'eau » vers la même époque ? et tout le débarbouillage du Roi-Soleil ne consistait-il pas à se frotter les mains à une serviette imbibée d'alcool ?

247. *Ibid.*, p. 79.

248. *Ibid.*, p. 76.

249. *Ibid.*, p. 76.

250. *Ibid.*, p. 76.

251. Le *tugh* (queue) : ce fut le pacha à deux queues. Pour l'explication de ce mot voir ci-dessous, p. 186, n. 3.

252. *Les Voyages de M. Quiclet...*, pp. 76-78.

253. *Ibid.*, pp. 70-71.

254. *Ibid.*, p. 99 et suiv.

255. *Ibid.*, p. 101.

de foin, de carrosse, de ris, de poules, d'œufs, de beurre, de chandelle, de mouton, d'agneau, de chevreaux, de miel, bois, et autres provisions, le tout aux dépens du public, en consequence du commandement que j'avois du *Pacha* en ma faveur <sup>256</sup>.

Deux mots seulement sur son passage par Belgrade, qui fut l'étape suivante de son voyage <sup>257</sup>. Cette ville lui semble « fort agreable, ornée de très-beaux marchez <sup>258</sup> ». Il y visite la forteresse, et en donne une description détaillée. Il y fait connaissance avec les tziganes, dont il décrit les danses et la musique : « leur *kementhe*, ou maniere de violon et de sautour, ou espece de manichordion; et leur *tchigour*, ou façon de guitarre à cinq cordes <sup>259</sup> », dont il eut « plusieurs fois le divertissement <sup>260</sup> », pendant son séjour à Belgrade.

Enfin, parti de cette ville le 13 juin, Quiclet passa par d'autres localités serbes, puis par Sofia et Andrinople, et c'est là que son récit s'arrête.

Notons que son itinéraire de Raguse à Belgrade a été dressé par le géographe P. Duval [Du Val] <sup>261</sup>.

## V

Si nous avons très peu de données biographiques sur Quiclet, nous n'en disposons pas davantage sur la personnalité de son compagnon de voyage, Poulet <sup>262</sup>. Même son nom ne figure pas sur son récit de voyage, intitulé : *Nouvelles relations du Levant...*, et édité en 1667-1668 <sup>263</sup>; il l'a signé : Monsieur P. A., et on ne l'identifia que plus tard.

Poulet fit un long voyage, qui dura neuf ans, en Turquie, en Perse et dans d'autres pays du Levant. En route pour Constantinople, il passa par quelques provinces yougoslaves : Dalmatie, Raguse, Bosnie-Herzégovine, Serbie. La partie du récit relative à son passage par Raguse et la Bosnie-Herzégovine a été rééditée dans *Glasnik Zemaljskog Muzeja*, en 1908 <sup>264</sup>.

Quelles sont les raisons qui l'ont poussé à entreprendre cette « route continue de neuf ans » ? L'auteur en donne deux, qui semblent insuffisantes : d'abord, les suggestions d'un Persan et d'un marchand français d'Ispahan; et puis, l'amitié et la compagnie de son ami Quiclet. Cependant, il est plus probable, comme le supposent d'aucuns <sup>265</sup>, qu'il était chargé de quelque mission secrète, politique ou militaire même.

256. *Ibid.*, p. 100.

257. Le passage de Quiclet par la Serbie a été analysé par Milan MARKOVIĆ, *Jedan francuski putopisac u našoj zemlji 1658*, dans *Glasnik Istoriskog društva*, VII, 1-3, 1934.

258. *Voyages de M. Quiclet...*, p. 107.

259. *Ibid.*, p. 116.

260. *Ibid.*, p. 116.

261. *Itinéraire de Raguse à Bosna-Seraï et de Bosna-Seraï à Belgrade, dressé par P. Duval, Géographe du Roy*, dans : Pierre DU VAL, *Cartes pour les Itinéraires et Voies modernes...*, Paris, chez l'Auteur..., 1677. — La route y passe par : Raguse, Trnovica, Bradina, Pazarić, Sarajevo, Mokro, Zvornik, Bijelina, Rača, Mitrovica, Belgrade.

262. Certains dictionnaires biographiques et recueils bibliographiques de voyages donnent l'analyse de son récit (sans dire mot sur la vie de l'auteur). Cf. *Nouv. biogr. gén.* de DIDOT (t. XL, Paris, 1862, p. 926), *Biogr. univ.* de MICHAUD (t. XXXIV, Paris, s. d., p. 220), *Bibliothèque universelle des voyages* par G. BOUCHER DE LA RICHARDERIE (Paris et Strasbourg, chez Treuttel et Würtz, 1808, t. I, pp. 182-183), Johann BECKMANN, *Litteratur der älteren Reisebeschreibungen* (Göttingen, chez Johann Friedrich Röwer, 1808, t. II, pp. 220-231).

263. *Nouvelles relations du Levant... avec un discours sur le commerce des Anglois et des Hollandois, par Monsieur P. A.*, Paris, L. Billaine, 1667-1668, 2 vol. [8° O<sup>8</sup> 41].

264. Vjekoslav JELAVIĆ, *Doživljaji Francuza Pouleta na putu kroz Dubrovnik i Bosnu, godine 1658*. GZM, Sarajevo, XX, 1908, pp. 23-75.

265. Cf. *Nouv. biogr. gén.* de F. DIDOT, t. XL, p. 926.

C'est un voyageur assez curieux : « un révolté contre la routine », comme l'appelle N. Iorga <sup>266</sup>. Il ne veut pas, comme tant d'autres de son temps, « faire des volumes tous entiers de journaux, et de registres des disnées, des couchées et des souppés que j'ay faits dans vne si longue route; pour ne point donner vne seconde fois aux Leuantins sujet de se railler de nous voir continuellement la plume à la main à décrire indifferemment tous les lieux où nous passons. Comme si dans vn meschant bournier, et en vne place qui n'est connuë que par le nom de quelque chasteau rompu, de quelque puits comblé, ou de quelque point à moitié ruiné, nous auions dessein d'y venir vn iour chercher vn thresor <sup>267</sup> ». Mais prétentieux qu'il était, il veut communiquer, comme cela ressort du titre de sa Relation, « plvsievs remarqves fort curieuses non encore observées, touchant la religion, les mœurs et la politique de diuers peuples », qu'il a eu l'occasion de connaître dans « vne route continuelle de neuf années par terre dans toutes les parties de la Turquie, de la Perse et de quelques-vnes au-delà <sup>268</sup> ».

Poullet est un observateur encore meilleur que Quiclet : il donne, souvent d'un ton jovial, plus de détails au cours de son voyage, quoique ce dernier soit plus authentique.

En Dalmatie, il observe les cérémonies religieuses, entend les Dalmates « chanter à pleine teste certaines prieres, moitié en latin, moitié en leur langue dans leurs églises <sup>269</sup> », décrit les danses des paysans « esclavons » qui « s'enlassans les bras de telle sorte qu'ils se soutiennent plus de l'épaule que du coude, et joints aussi près qu'il leur est possible [...], commencent vn bransle de quatre ou cinq heures sans se reposer, au chant d'un texte qui contient tout l'Ancien Testament, ou l'histoire des Turcs, plein de loüanges à l'un, et d'imprécations contre les autres <sup>270</sup> ».

A Raguse, lui aussi observe les habitants, dont « complexion [...], entretien et [...] sang est aussi doux qu'il est beau <sup>271</sup> », et surtout les femmes qui « y sont belles et parfaitement bien faites <sup>272</sup> ».

Poullet partit pour Bosna-Seraï, avec une caravane, en compagnie de quelques marchands grecs, arméniens et mahométans, après s'être accoutré en Turc, sur la proposition de ses compagnons de voyage, et après avoir pris un nom d'emprunt : Ibrahim-beg, car son vrai nom, dit-il, pourrait déplaire aux indigènes.

En route pour Bosna-Seraï, notre voyageur prend des repas avec ses compagnons et il décrit leur façon de manger, qu'il trouve dégoûtante. Il boit aussi à leur façon son « cafué », dont il décrit « l'usage et la vertu ». Cette description est curieuse et elle a à la fois une certaine valeur documentaire : on sait que cette boisson, que nous dégustons tous aujourd'hui, n'était pas à cette époque (en 1658) très répandue en France; elle sera mise à la mode onze ans plus tard (en 1669) par l'ambassadeur de Turquie à Paris, Soliman Muta Ferraca [Fer-

266. N. IORGA, *o. c.*, p. 76.

267. *Nouvelles relations...*, t. I, Préface, p. 4.

268. *Ibid.*, p. 2.

269. *Ibid.*, p. 22.

270. *Ibid.*, pp. 22-23.

271. *Ibid.*, p. 33.

272. *Ibid.*, p. 33. — Sur la description de Raguse chez Poullet, voir : M. DEANOVIĆ, *o. c.*, pp. 16-19. — Sur Quiclet et Poullet, et leurs récits de voyage, voir aussi : N. IORGA, *o. c.*, pp. 76-78.

rika], qui en offrira à ses visiteurs<sup>273</sup>. Et cette boisson sera considérée alors comme une mode passagère : on se souvient de la boutade : *Racine passera comme le café*<sup>274</sup>, attribuée à M<sup>me</sup> de Sévigné, bien qu'elle ne l'ait jamais dite.

Voici ce que Pouillet dit du café, d'un ton jovial et railleur :

[Ils] attendent [ses compagnons de voyage] qu'on leur apporte leur cafué; lequel est fait de certaines petites fèves, qui croissent en Égypte, recuites au four, mises en poudre, et bouillies dans de l'eau. Vn fort habile homme auroit grand'peine à iuger lequel est le plus eminent dans ce broüet, ou la noirceur, ou l'amertume. La bonté est de le prendre dans vne petite tasse de porcelaine, si chaud, qu'elle ne se puisse pas mesme tenir dans les doigts. Mais la beauté est de voir les grimasses et les tortillemens de gueulle qu'on est obligé de faire en le prenant; à cause qu'il n'a point d'effet s'il ne brûle : et pour en amortir l'ardeur ils les hument en retirant leur haleine, et faisant vn gargouillement si bien assorti au reste, que si Scaramouche pouuoit faire vn festin Turc, aussi bien qu'un festin de pierre, il gagneroit plus à cette comédie qu'il n'a iamais fait à toutes les machines<sup>275</sup>.

A Mostar, où il passa cinq jours, Pouillet admira le pont « dont la fabrique, selon lui, est plus hardie, sans comparaison, et de plus d'étendue que n'est pas celle de Realte à Venise, quoy qu'elle y soit estimée vne merveille<sup>276</sup> ». Il y allait au cabaret, non pas pour boire, comme ses compagnons, mais pour avoir l'occasion « de voir les logis, les emmeublemens, les façons d'agir et de causer avec les femmes, qui sont fort jolies, et qu'on n'oseroit enuisager dans les ruës; où elles vont tellement cachées, qu'on n'en peut pas mesme discerner la taille<sup>277</sup> ». Mais ce qui lui plut surtout dans cette ville ce fut « l'usage si accommodant en ce pays-cy que qui a touché à la main d'une femme de son consentement, a droit d'aller coucher avec elle ». Et l'auteur désire qu'on introduise cet usage en France<sup>278</sup>.

A Sarajevo, Pouillet se promena par la ville, ce qui n'était pas d'ailleurs facile avec ses chaussures à la turque, qui allaient « tousiours cinq ou six pas » devant lui<sup>279</sup>, et jouissait de la fraîcheur sur les bords de la rivière Miljacka, qui coule par la ville : la « fraîcheur de ce petit courant, sur les bords duquel regnent quatre rangs d'arbres, meslez de therebinte, qui ne commençoient encore qu'à pousser », l'arrêtait, dit-il, « si agreablement proche de ces moulins [sur la Miljacka] que l'apprehension qu'on me donnoit des Morlaques, qui sont Grecs ou catholiques de rit, brutes de genre, et diables d'inclination, ne pou-

273. Cf. P. MARTINO, *o. c.*, p. 347.

274. Un siècle avant lui, François Pavie, baron de Fourquevaux, « découvre », à Damas, le café, qu'il décrit (cf. N. IORGA, *o. c.*, p. 29). Jean Thévenot en décrit aussi l'effet dans sa *Relation d'un voyage fait au Levant*, publiée en 1664 (cf. N. IORGA, *o. c.*, p. 71).

275. *Nouvelles relations...*, pp. 52-53.

276. *Ibid.*, p. 75.

277. *Ibid.*, p. 79.

278. *Ibid.*, p. 82. — Il est probable que notre voyageur a mal compris ou mal interprété certains faits dont il a entendu probablement parler lors de son voyage en Bosnie. Ainsi, parmi les musulmans de Bosnie, il était si difficile de toucher à une jeune fille que celui qui l'aurait fait, qu'elle soit ou non consentante, l'aurait déshonorée, si bien qu'il était obligé de se marier avec elle, pour sauver sa réputation. Il existe parmi le peuple l'expression : *potegnuti djevojku*, dont le sens primitif est : tirer la jeune fille par la robe, et le sens dérivé : la compromettre, la déshonorer. Les dictionnaires de Karadžić et de l'Académie yougoslave ne donnent pas ce sens du verbe *potegnuti*.

279. *Ibid.*, p. 99.

uoit m'empêcher d'y aller souuent me promener <sup>280</sup> ». Il observa dans la capitale de la Bosnie les cérémonies liées aux prières et à l'enterrement, qu'il décrit. Voici ce qu'il dit par exemple de l'enterrement des chrétiens et des Juifs :

Les mesmes grimasses qui se font à l'enterrement des Turcs se font encore a celuy des Grecs, et des iuifs. Ce qu'il y a de plus à ceux-cy est que les premiers ont des violons le long du chemin, et que les derniers y adjoustent encore la dance, et qu'après qu'ils ont bien pleuré, ils prennent vn air, et vne démarche serieuse, qu'ils animent au son des instrumens, avec toute la iustesse que l'esprit le plus rassis pourroit faire : et tout d'un coup ils passent de la cadence à la crierie, et de la crierie au bal, et poursuient iusqu'à ce qu'ils soient retournez au logis <sup>281</sup>.

Ces cérémonies amusaient l'auteur, qui n'aimait pas les Turcs et les Juifs, au point qu'il s'écria d'un ton railleur et ironique :

En vérité ie prenois tant de plaisir à ces ceremonies, que i'eusse souhaité de tout mon cœur, que ce passe-temps m'eust duré tousiours; quand mesme il en eust dû couster la vie, a tout autant de Turcs qu'il y en a, aussi bien qu'à tous les Iuifs <sup>282</sup>.

Poullet décrit aussi longuement le vêtement des hommes et des femmes. Séduit par ces dernières, et ravi par leur beauté, il écrit :

Ie ne sçay si la finesse de leur linge, ou le desir de voir ce qu'il veut cacher, augmente la force des yeux; mais ie sçay que iamais les satyres de la comedie d'Amarillis, ne parlerent avec plus de goust, des agrémens qu'ils auoient reconnus aux beautez des Nymphes qu'ils vouloient surprendre, qu'on en prendroit à voir celles-cy... <sup>283</sup>.

Puis comme s'excusant d'avoir longuement parlé de ces dames, l'auteur d'ajouter :

Voyez où nous porte l'inclination, mais vous trouuerez pas estrange que la description de ces Dames m'ait écarté de ma narration; n'ayant rien trouué de plus agreable qu'elles, ny rien de plus difforme que la cymetrie de leurs villes <sup>284</sup>.

De Sarajevo, l'auteur arriva à Belgrade (dont il décrit les hans, les bains, les cérémonies religieuses des Turcs, des Serbes, des catholiques, etc.), puis par Niš et Sofia à Constantinople.

### § 3. VOYAGEURS DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

#### *Le comte de Bonneval*

#### I. SA VIE. — II. SON SÉJOUR EN BOSNIE.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'intérêt pour la Turquie et l'Orient loin de faiblir demeure vivant. Le nombre de livres qui y sont consacrés s'accroît; et l'Orient fournit

280. *Ibid.*, p. 104.

281. *Ibid.*, pp. 91-92.

282. *Ibid.*, p. 92.

283. *Ibid.*, p. 117.

284. *Ibid.*, p. 122.

aux philosophes la matière de leurs contes philosophiques, moraux et satiriques. Cependant, nous ne rencontrons pas de voyageurs français en Bosnie; les grandes voies de communication n'y passent plus : les voyageurs prennent plutôt la voie maritime. Un aventurier « de haut parage » fait exception : il s'y égara en 1730, et resta quatorze mois (on sait que justement au XVIII<sup>e</sup> siècle, « dans cette Europe, apparemment pleine de bons sens », les aventuriers trouvaient « un si grand champ pour leur activité et l'occasion de la déployer <sup>285</sup> »).

Ce fut le comte de Bonneval, connu aussi sous le nom d'Ahmed pacha : un personnage réputé, qui correspondait, entre autres, avec Fénelon <sup>286</sup>, Montesquieu <sup>287</sup> et Voltaire <sup>288</sup>, de qui ont parlé, entre autres, Saint-Simon <sup>289</sup> et Sainte-Beuve (dans ses *Causeries du Lundi* <sup>290</sup>), que Lavissee, dans son *Histoire générale*, a caractérisé comme « l'un de ces aventuriers de haut parage, grands remueurs d'idées et faiseurs de projets, au cerveau toujours en ébullition, à l'imagination volcanique, dont l'influence en Europe pendant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle est l'un des traits caractéristiques de cette période <sup>291</sup> »; et, selon P. Martino, ce furent « les extravagances de ce grand original » — qui « ne s'arrêta pas, en fait d'exotisme, aux demi-mesures », mais « se fit Turc et pacha, devint même presque un visir » — qui « contribuèrent pour leur petite part à l'attention qui s'attacha vers 1740 aux choses de Turquie <sup>292</sup> ».

## I

Avant de passer à son arrivée et à son séjour en Bosnie, rappelons quelques faits de sa vie agitée et aventureuse <sup>293</sup>. Né en 1675, d'une vieille famille catholique noble en Limousin (au château de Bonneval), Claude-Alexandre de Bonneval entre dans la marine, et puis sert dans les gardes françaises. A cause d'une querelle avec le secrétaire d'État, Chamillard, il passe (à Venise) au service de l'Autriche, en 1706. Le parlement français le condamne à mort par contumace en janvier 1707. En Autriche, Bonneval prend part, entre autres choses, sous les ordres du prince Eugène, à la bataille de Petrovaradin (Peter-Varadin) contre les Turcs. Obtenant la grâce de sa condamnation à mort en 1715, il revient en France. Il s'y marie avec la fille d'un marquis (M<sup>lle</sup> Judith de Biron, qui selon Sainte-Beuve a été « l'une des plus pures et des plus rares

285. Peter WILDING, *Les grands aventuriers du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Nevers et Paris, L'imprimerie Chassaing, 1938, p. 14.

286. L'article de Sainte-Beuve sur Bonneval (cf. n. 290).

287. Cf. Septime GORCEIX, *Bonneval Pacha*, Paris, Plon, 1953, p. 131.

288. VOLTAIRE, *Œuvres*, t. XLVIII, Paris, Lefèvre et F. Didot, 1832, pp. 338-341; GORCEIX, *o. c.*, p. 156. — Cf. ci-dessous, p. 51.

289. L'article de Sainte-Beuve (cf. n. 290).

290. C. A. SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, t. V, Paris, Garnier Frères, 1852, pp. 397-415.

291. LAVISSE, *o. c.*, t. VII, p. 125.

292. P. MARTINO, *o. c.*, pp. 93-94.

293. Nous empruntons ces renseignements, pour la plupart, à l'article de Septime Gorceix, dans le *Dictionnaire de biographie française*, t. VI, pp. 1031-1032 (Paris, Letouzey et Ané, 1954) et à l'*Histoire générale* de Lavissee, t. VII, pp. 125-126 (Paris, Armand Colin, 1896). — Sur Claude-Alexandre de Bonneval il existe toute une bibliographie (cf. *art. cit.* de Gorceix, p. 1032). Mentionnons, entre autres : Septime GORCEIX, *Bonneval Pacha* (Paris, Plon, 1953); Albert VANDAL, *Le Pacha Bonneval* (Paris, Au Cercle Saint-Simon, 1885); LIGNE, *Mémoire sur le comte de Bonneval* (Paris, Chez M<sup>me</sup> Hérisant Le Doux, 1817); Peter WILDING, *o. c.* (voir ci-dessus, la note 285). — Parmi les auteurs yougoslaves qui en ont parlé, citons : *Ljetopis fra Nikole Lašvanina*, GZM, xxvii, Sarajevo, 1915, p. 73; Safvet-beg BAŠAGIĆ-REDŽEPAŠIĆ, *Kratka uputa u prošlost Bosne i Hercegovine*, Sarajevo, Vlastita naklada, 1900, pp. 93-94; Vjekoslav JELAČIĆ, *Grof Bonneval u Bosni*, dans *Hrvatski dnevnik*, II, Sarajevo, 1907, n<sup>os</sup> 15-19.

figures de femmes sous la Régence <sup>294</sup> »), qu'il abandonne bientôt pour retourner en Autriche et pour prendre part à la prise de Belgrade. A la suite d'une affaire scandaleuse, qui eut pour conséquence de le brouiller avec le gouverneur des Pays-Bas et le prince Eugène, Bonneval est interné un an dans la forteresse de Spielberg. Après sa libération, il se réfugie en Turquie (sur le territoire de la Bosnie), où il embrasse l'islam, et devient Ahmed pacha. Grâce aux services rendus à l'armée ottomane, il se voit décerner les titres de « *chef des bombardiers* (dont il fait un corps d'artillerie modèle), de gouverneur de Caramanie, beglierbey de Roumélie, pacha à deux queues <sup>295</sup> », et plus tard il devient pacha à trois queues. Vers la fin de sa vie il tâche de rentrer en France; mais la mort, en 1747, l'empêche de mener à bien ses projets d'évasion. Les Turcs lui érigèrent un mausolée dans le cimetière de Péra. « Dans ce modeste cimetière, dit son biographe Gorceix, un peu à l'écart, repose, bien loin de la terre natale, le comte Claude-Alexandre de Bonneval qui, après une vie agitée, n'a pu mêler sa cendre aux cendres de ses pères <sup>296</sup>. »

## II

Disons maintenant quelques mots sur le séjour en Bosnie de ce personnage haut en couleurs.

Ne se sentant pas en sécurité à Venise, où il s'était réfugié (elle « était toute ouverte, et [...] il était possible d'y être enlevé <sup>297</sup> ») — d'autant plus qu'il fournissait des renseignements de caractère secret au gouvernement espagnol et que cela n'échappa pas à la vigilance autrichienne <sup>298</sup> — Bonneval décida de quitter cette ville. N'ayant pas, d'une part, de possibilité d'aller dans un autre pays (Suisse, Hollande, Angleterre), soit qu'il manquât d'argent, soit que cela ne fût pas sûr, et d'autre part, ayant depuis longtemps envie de voir Constantinople et la Turquie, il s'embarqua, sous prétexte d'aller voir les fortifications de Corfou, et puis, en débarquant à Raguse, il « passa en Bosnie avec cinq ou six personnes de sa suite <sup>299</sup> ».

Arrivé à Sarajevo, Bonneval fut reconnu par un officier autrichien de Sisak (Esseck), le major du régiment Odward qui s'y trouvait pour des raisons d'affaires. L'officier demanda au commandant de Sarajevo (Ahmed pacha Gazi) qu'on gardât Bonneval dans cette ville « pour le remettre à la Cour impériale lorsqu'elle le redemandera à la Porte Ottomane <sup>300</sup> ». Obligé de prendre toutes les précautions pour que l'Autriche n'eût pas raison de se plaindre de la non-observance du traité de paix de Požarevac (Passarowitz) (selon lequel la Turquie et l'Autriche s'étaient engagées, entre autres choses, à se remettre les transfuges qui auraient passé dans leur territoire réciproque), le pacha de Sarajevo,

294. SAINTE-BEUVE, *art. cit.*, p. 405. — Elle nous a laissé des lettres, adressées à son mari, que le célèbre critique français a qualifiées de « délicates, discrètes, tendres, parfaites de tout point » (*art. cit.*, p. 405). « Nous avons toutefois à Bonneval une obligation (dit Sainte-Beuve) : c'est de nous avoir fait connaître la douce, la pure et touchante figure de sa femme. La comtesse de Bonneval a sa physionomie à part dans la série des femmes françaises qui ont laissé, sans y songer, l'image de leur âme en quelques pages. » (*Art. cit.*, p. 415).

295. LAVISSE, *o. c.*, t. VII, p. 126.

296. S. GORCEIX, *Bonneval Pacha*, Paris, Plon, 1953, p. 230.

297. LIGNE, *Mémoire...*, pp. 189-190.

298. S. GORCEIX, *o. c.*, pp. 136-137.

299. LIGNE, *o. c.*, p. 191; S. GORCEIX, *o. c.*, p. 142.

300. LIGNE, *o. c.*, p. 192.

malgré le bon accueil qu'il fit à Bonneval, malgré l'inclination qu'il sentait envers lui, ne le laissa pas poursuivre sa route pour Constantinople<sup>301</sup>. Bonneval offrit au grand vizir ses services : « comme le métier des armes, que j'ai fait toute ma vie, ne m'a pas empêché de m'appliquer à l'étude des sciences, j'espère, Monseigneur, que, soit en temps de guerre, soit en temps de paix, je pourrai toujours vous être utile; mais quand je ne rapporterais de ce pénible voyage que la satisfaction d'avoir vu dans Votre Excellence le plus grand homme et le plus sage de tous les ministres, je serais satisfait<sup>302</sup>. » Mais ces compliments mêmes, composés dans un style fleuri, restaient sans résultat.

À Sarajevo, Bonneval se trouvait tout le temps dans une situation dangereuse. Car la Cour de Vienne ne cessait de chercher des moyens pour obtenir son extradition : d'un côté, elle tâchait de le faire par l'intermédiaire de son représentant à Constantinople, et de l'autre côté, par les intrigues qu'elle « tramait » à Sarajevo, achetant le Kiaya même, pour « l'enlever mort ou vif<sup>303</sup> ». Mis au courant, par les janissaires, de toutes les « opérations » de ses ennemis à Constantinople et en Bosnie, Bonneval se tenait sur ses gardes, au point de refuser de prendre du café chez le pacha (selon le conseil de ce dernier). « Il commença, écrit De Ligne, par attirer autour de sa maison environ trente gros chiens vagabonds qu'il faisait nourrir avec soin; ce fut là sa première garde; mais elle ne pouvait pas le préserver du poison dont son chef de cuisine, qui était natif de Paris, l'avait préservé trois fois...<sup>304</sup>. »

Exigé par l'Autriche, abandonné par la France (ses lettres adressées à l'ambassadeur de France à Constantinople, dans lesquelles il demandait la protection contre les Autrichiens, restèrent sans réponse<sup>305</sup>), dans une situation pénible et dangereuse, et dans des inquiétudes perpétuelles, Bonneval décida de se convertir à l'islam, à l'âge de cinquante-cinq ans. Il a expliqué lui-même les motifs de cette décision dans une lettre adressée à Voltaire : « ... il est vrai que j'ai toujours pensé qu'il est fort indifférent à Dieu qu'on soit musulman, ou chrétien, ou juif, ou guèbre : j'ai toujours eu sur ce point l'opinion du duc d'Orléans régent [...] et de tous les honnêtes gens avec qui j'ai passé ma vie [...]; enfin il fallait perdre ma tête, ou la couvrir d'un turban<sup>306</sup> ». Mais un peu plus loin, il laisse deviner une de ses arrière-pensées : « je sentais un mouvement de grâce turque intérieure, et que ce mouvement consistait dans la ferme espérance de donner sur les oreilles au prince Eugène, quand je commanderai quelques bataillons turcs<sup>307</sup> ». A la fin, après avoir cité le discours du prêtre musulman, il décrit la cérémonie qui « se fit en présence de deux musulmans qui allèrent sur-le-champ en rendre compte au pacha de Bosnie. Pendant qu'ils faisaient leur message, je me fis raser la tête, et l'imam me la couvrit d'un turban<sup>308</sup> ».

Le nouveau converti, vêtu à la turque, ne devait pas se sentir à son aise en se promenant par les rues de Sarajevo : « il portait, écrit Wilding, une ample tunique de douce soie jaune décorée de petites fleurs; par-dessus, était une sorte

301. S. GORCEIX, *o. c.*, pp. 142-143.

302. Cité par S. GORCEIX, *o. c.*, pp. 144-145.

303. LIGNE, *o. c.*, p. 194.

304. *Ibid.*, p. 195.

305. LIGNE, *o. c.*, pp. 198 sq.; GORCEIX, *o. c.*, pp. 146 sq.

306. VOLTAIRE, *Œuvres*, t. XLVIII, Paris, Lefèvre et F. Didot, 1832, p. 339.

307. *Ibid.*, p. 341.

308. *Ibid.*, p. 341.

de manteau bordé de fourrure, qui touchait presque le sol; un magnifique turban pesant quatre livres complétait son aspect oriental. Il acheta une paire de pantoufles rouges avec les bouts retournés, et laissa pousser sa barbe <sup>309</sup> ».

Obligé de vivre à Sarajevo, d'une pension qu'on lui accorda, et de nature active, Bonneval tâchait de trouver libre cours à son activité en pratiquant, avec des ouvriers bosniaques, qu'il prit à son compte, « des excavations dans les environs de la ville <sup>310</sup> », et « on crut qu'il cherchait de l'or <sup>311</sup> ».

Enfin, grâce au changement survenu à Constantinople, on lui permit d'y aller. Selon le chroniqueur franciscain, il y amena trois cents jeunes Bosniaques pour les initier à l'art de l'artillerie; mais ces jeunes gens rentrèrent bientôt « sans santé, nus et sans métier <sup>312</sup> ».

Telle est, brièvement relatée, l'extraordinaire histoire de ce voyageur qui a passé quatorze mois à Sarajevo et qui, bien qu'issu d'une ancienne famille de fervents catholiques, a embrassé l'islam en Bosnie, homme qui s'est fait « une réputation européenne par ses talents militaires, sa fougueuse bravoure, sa perspicacité politique, son orgueil intraitable et son humeur rebelle à tout frein <sup>313</sup> ».

Notons enfin que « sa vie aventureuse et romanesque a prêté à des mémoires apocryphes fabriqués de son vivant, et qu'il put lire lui-même en haussant les épaules de pitié : « Ce sont de pauvres gens, écrivait-il à son frère (26 septembre 1741), que ces prétendus historiens, qui sans doute paient leurs hôtes et s'habillent à mes dépens <sup>314</sup>. »

#### § 4. VUE D'ENSEMBLE SUR LES VOYAGEURS DU XVI<sup>e</sup> ET DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLES

Après l'analyse des récits des voyageurs français du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles, certaines questions se posent : Qu'est-ce qui a le plus attiré l'intérêt et l'attention de nos voyageurs ? Quelle est l'image qu'ils se sont tracée de la Bosnie-Herzégovine, et quelle est surtout l'image qu'ont pu se composer de ce pays les lecteurs français ? Quelle est la valeur documentaire et artistique de leurs récits ?

Il faut constater avant tout qu'aucun de nos voyageurs, comme on l'a vu, n'est venu en Bosnie-Herzégovine exprès pour l'explorer : ce ne sont que des passagers occasionnels qui voyagent en Orient pour des causes diverses, politiques en premier lieu; seuls Philippe Du Fresne-Canaye et Pierre Lescalopier en font exception, dans une certaine mesure, puisqu'ils voyagent pour voir du pays (en tout cas ils le disent eux-mêmes). En outre, parmi eux, il n'y a pas de ces grands voyageurs qui aient acquis une célébrité universelle, tels un Tavernier, un Chardin, un Bernier, et dont les récits de voyages ont été plusieurs fois réédités et traduits dans les diverses langues européennes <sup>315</sup>.

309. WILDING, *o. c.*, p. 110.

310. GORCEIX, *o. c.*, p. 156.

311. *Ibid.*, p. 156.

312. *Ljetopis Fra Nikole Lašvanina*, GZM, xxvii, Sarajevo, 1915, p. 73.

313. LAVISSE, *o. c.*, t. VII, pp. 125-126.

314. SAINTE-BEUVE, *art. cit.*, p. 397.

315. Tavernier est passé par Belgrade et la Serbie, mais cette partie de son récit est de faible importance.

La plupart des récits de nos voyageurs ont été publiés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, et les quelques relations<sup>316</sup> éditées au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle n'ont eu, le plus souvent, qu'une seule édition.

Puisque ce sont des passagers occasionnels en Bosnie, leur champ d'observation est assez restreint, et leur observation plus ou moins hâtive. Ils voient et décrivent en général ce qui se trouve sur leur route. Or cette route, devenue classique dès le XVI<sup>e</sup> siècle, est suivie par tous; et passant tous par les mêmes localités, ils décrivent tous plus ou moins les mêmes choses : routes pénibles, caravansérails incommodes, monastère de Saint-Sava, etc. D'où, dans leurs récits, certaines répétitions (qui viennent parfois, bien que rarement, de ce qu'ils se lisent probablement les uns les autres), ou dans le meilleur cas, des variations sur le même thème. Pourtant, il faut noter qu'ils tombent rarement dans la monotonie : chez les uns, la monotonie est évitée grâce à leur vive curiosité et à leurs différentes personnalités, qui regardent les mêmes objets à leur façon (tel un Canaye ou un Lescaplier), chez les autres grâce au fait qu'ils s'écartent du chemin habituel (tel un Gédoyne, ou un Quiclet) : leur champ d'observation devient alors différent, ils voient de nouvelles localités, de nouvelles choses, de nouveaux aspects de la vie.

L'intérêt que nos voyageurs portent à ce qu'ils trouvent sur leur route est conforme à leur temps. Aucun d'eux, comme on a pu voir, ne parle des beaux paysages de la Bosnie-Herzégovine, qui sont nombreux et qu'ils ont eu l'occasion de voir; c'est un défaut commun à tous les voyageurs et écrivains de leur époque; ils ne s'intéressent pas, comme ce sera le cas plus tard, à la nature et ses beautés. En conséquence, un des aspects les plus beaux et les plus originaux de la Bosnie-Herzégovine resta inconnu; il sera découvert plus tard.

Au contraire, l'homme et ses usages attirent leur attention, et certains, bons observateurs, décrivent, d'une manière détaillée et parfois intéressante, ce qu'ils observent : aspect physique, vêtements, chants, danses, rapports entre hommes et femmes, l'amour et ses différentes manifestations, mœurs, religions et cérémonies religieuses, système politique et gouvernemental, etc. Tout cela présente une valeur documentaire qu'il ne faut pas sous-estimer, surtout lorsque les descriptions viennent d'un voyageur qui sait voir, tel Canaye, ou qui, tel Quiclet, « sait le turc, le parle, [...] et use de son déguisement oriental pour pénétrer partout où un autre aurait été empêché<sup>316</sup> ».

Bien entendu, dans leurs descriptions et leurs observations, il y a des exagérations et des inexactitudes. N'insistons pas sur l'ignorance de la géographie chez d'aucuns (Gassot prend l'Herzégovine pour la Bulgarie, pour Gédoyne Sarajevo est « frontière des Turcs avec les Vénitiens<sup>317</sup> », etc.) : les cartes géographiques étaient alors rares, et les notions que l'on avait de la géographie et de l'histoire des pays yougoslaves assez vagues. Mais il y a d'autres déformations de la réalité chez eux. Qu'ils décrivent les costumes et les danses, qu'ils parlent des derviches, des cérémonies religieuses ou de l'amour, qu'ils énumèrent les difficultés par lesquelles ils sont passés et les aventures qu'ils ont eues, leur imagination force et déforme la réalité.

Ces exagérations proviennent, en partie, de leur tendance, assez accusée, à chercher en Orient, y compris la Bosnie-Herzégovine — comme d'ailleurs

316. N. IORGA, *o. c.*, p. 78.

317. *Journal et correspondance de Gédoyne...*, p. 39.

tant de voyageurs des siècles postérieurs, — à chercher ce qui n'est pas commun : l'extraordinaire, l'exotique, comme on dira plus tard. Et certains (tel un Pouillet par exemple), quand ils ne se trompent pas eux-mêmes, tiennent moins à la vérité qu'au fait que l'histoire, la description ou l'aventure soient extraordinaires et piquantes. Pour cette raison, il faut être prudent devant certaines de leurs assertions. Qui pourrait par exemple prêter foi aujourd'hui aux histoires incroyables, pleines de détails scabreux, que Pouillet relate sur les femmes de Mostar <sup>318</sup>?

Dans leurs récits on rencontre encore un défaut, qui était aussi commun à cette époque, et l'est encore à la nôtre : les généralisations. « Un cas particulier est souvent pris pour un cas général. » En relevant ce défaut caractéristique des voyageurs de cette époque, Voltaire écrivait : « Il faut lire avec un esprit de doute presque toutes les relations qui nous viennent de ces pays éloignés <sup>319</sup>. »

Ces réserves faites, on peut dire que les renseignements qu'ils donnent sur la Bosnie-Herzégovine (et d'autres pays yougoslaves) sont utiles, même précieux. D'autant plus qu'on ne sait pas grand'chose sur la vie de la Bosnie-Herzégovine à cette époque. C'est pour cela que les historiens yougoslaves les ont publiés ou réimprimés <sup>320</sup>, exploités <sup>321</sup> ou leur ont rendu hommage <sup>322</sup>.

En effet, parfois un détail que nos voyageurs communiquent contribue à jeter plus de lumière sur une question embrouillée. Tel par exemple le fait, que communique Canaye, que tous les chrétiens de Foča ont embrassé l'islam, ou, dans le même ordre d'idées, ce que communiquent les voyages de Des Hayes <sup>323</sup> ou de Gassot <sup>324</sup> sur la vénération des choses saintes chrétiennes, du corps de saint Sava par les Turcs : tous ces détails expliquent mieux l'islamisation en Bosnie-Herzégovine <sup>325</sup>.

En outre, leur observation est parfois pleine de saveur. Malgré leur style un peu lourd et encombré, un certain charme se dégage de quelques récits, charme qui provient à la fois de la naïveté de leurs descriptions pittoresques ainsi que de l'esprit fantastique de leurs explications et de leurs conclusions.

Bref, de leurs relations de voyage on peut tirer même aujourd'hui, selon le mot de Jacques Gassot, « non moins de fruit que de plaisir <sup>326</sup> » : leurs auteurs ont non seulement contribué à faire connaître en France, au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles, la Bosnie-Herzégovine, mais on peut les lire de nos jours non sans utilité et sans intérêt.

318. Voir ci-dessus, p. 47.

319. Cité par P. MARTINO, *o. c.*, p. 74.

320. J. TOMIĆ (voir ci-dessus, p. 41, n. 224), Vj. JELAVIĆ (voir ci-dessus, p. 35, n. 156, et p. 45, n. 264). Ć. TRUHELKA (p. 43, n. 235), etc.

321. Vl. SKARIĆ (dans sa monographie sur Sarajevo, voir ci-dessous, n. 322), Hamdija KREŠEV-LJAKOVIĆ [dans ses travaux, entre autres : *Gradska privreda i esnaf u Bosni i Hercegovini* (od 1463 do 1850). GID, I, Sarajevo, 1949, pp. 183 et 193].

322. Au sujet des notes de Quiclet et de Pouillet sur Sarajevo, Vl. SKARIĆ observe qu'elles sont « très intéressantes et riches par leur contenu ». Cf. *Sarajevo i njegova okolina...*, Sarajevo, 1937, p. 93.

323. Voir ci-dessus, pp. 30 et 42.

324. Voir ci-dessus, p. 27.

325. Voir ci-dessous, pp. 243 et suiv.

326. Jacques GASSOT, *o. c.*, p. 2.

## CHAPITRE II

# ILLYRIE NAPOLEONIENNE

I. L'INTÉRÊT DE LA FRANCE POUR LES PAYS BALKANIQUES ET LA FORMATION DES PROVINCES ILLYRIENNES. — II. RÉALISATIONS DE L'ADMINISTRATION FRANÇAISE EN ILLYRIE. — III. LES VOYAGEURS FRANÇAIS DANS LES PAYS YOUGOSLAVES A CETTE ÉPOQUE. — IV. CHARLES NODIER EN ILLYRIE.

### I

C'est sous le nom d'Illyrie napoléonienne qu'on désigne souvent les régions yougoslaves que les armées napoléoniennes conquièrent et dont furent formées en 1809 les *Provinces Illyriennes*. Notre intention n'est pas ici de raconter l'histoire de ces conquêtes : elle a déjà été racontée, et le sujet a été examiné sous ses divers aspects, par d'autres, tels que Paul Pisani<sup>1</sup>, Melitta Pivec-Stelè<sup>2</sup>, E. Haumant<sup>3</sup> et, plus récemment, par M. Rudolf Maixner<sup>4</sup>. Nous voudrions seulement en rappeler quelques faits, avant d'arriver à nos voyageurs, pour faire mieux comprendre ce qu'on dira dans la suite de notre travail, en particulier pour éclairer les circonstances politiques qui ont incité les Français à faire leur voyage en Bosnie-Herzégovine.

La France commença à s'intéresser aux peuples yougoslaves et aux peuples balkaniques en général dès le xvi<sup>e</sup> siècle. Cet intérêt, d'ordre religieux en premier lieu, porta surtout sur les chrétiens, sujets de la Turquie, les Grecs en particulier. Sous ce nom — en dehors des Grecs proprement dits, pour lesquels cet intérêt est compréhensible, du fait de leurs traditions classiques — on désignait aussi les orthodoxes en général, y compris les Serbes.

La France témoigna cependant d'un vif intérêt pour les pays yougoslaves, aussi bien que pour d'autres pays balkaniques, surtout vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, et cet intérêt fut, en premier lieu, d'ordre commercial : après la perte des possessions des Indes et d'Amérique (1763), ainsi qu'à cause de l'insécurité du marché égyptien, il fallait trouver un débouché pour les produits français, particulièrement pour l'industrie textile du Languedoc et les soieries de Lyon. Le baron Tott, dont la visite aux pays de la Turquie d'Europe fut faite dans ce but, et dont le compte rendu fut examiné les 7 et 8 juillet 1779, « a attiré l'atten-

1. PAUL PISANI, *La Dalmatie de 1797 à 1815*, Paris, A. Picard, 1893.

2. MELITTA PIVEC-STELÈ, *La vie économique des Provinces Illyriennes (1809-1813)*, Paris, éd. Bossard, 1930.

3. E. HAUMANT, *La Formation de la Yougoslavie*, Paris, éd. Bossard, 1930, pp. 239-259.

4. R. MAIXNER, *L'Illyrie française*, dans AIFZ, 1945, n<sup>os</sup> 26-27, pp. 228-242, et *Charles Nodier et l'Illyrie* (Études de littérature étrangère et comparée). Paris, Marcel Didier, 1960.

tion des cercles économiques français sur les possibilités d'activer un commerce rémunérateur avec la Macédoine, l'Albanie et les pays danubiens <sup>5</sup> ». Un autre Français, Marie Descorches, qui fut chargé par le Conseil exécutif, en mai 1793, de préparer l'arrivée de l'ambassadeur de France à Constantinople, fit état (dans ses *Observations faites en route* envoyées au ministre des Affaires Étrangères) de l'utilité des échanges commerciaux entre la Bosnie et la France, dont les économies se complètent, selon lui. Après y avoir énuméré les matières premières essentielles que la Bosnie produit, « et qui sont là presque à vil prix <sup>6</sup> » (Descorches cite le prix des laines qui sont « belles et longues » et qui « ne valent même cette année qu'on les disait chères que 25, 26, 28 francs les trois livres <sup>7</sup> »), et après avoir fait état des articles français que la Bosnie « reçoit en échange pour sa consommation <sup>8</sup> », et mentionné qu'ils viennent tous « des foires d'Italie », Descorches s'écrie : « Combien n'y aurait-il pas à gagner pour la vente qui s'accroîtrait par la diminution des prix et pour les mains qui en seraient les agents, en établissant des échanges directs ? » Il faut pour cela, selon Descorches, « avant tout, s'assurer de la protection du gouvernement <sup>9</sup> ».

Ce fut une des raisons pour lesquelles, en 1793, Marc Bruère-Desrivaux, le fils du consul de France à Raguse et le futur poète croate, connu sous le nom de Marko Bruerović <sup>10</sup>, fut envoyé à Travnik, alors siège du grand vizir, comme agent consulaire de la République française auprès du Pacha de Bosnie. Descorches pensa même que « ce premier pas fait, il ne sera pas difficile de convertir par la suite cet agent en consul, quand on le jugera nécessaire » [ce qui arriva en 1806], et « maintenant il ne reste plus qu'à diriger des spéculations mercantiles de ce côté <sup>11</sup> ».

En dehors de cet intérêt d'ordre commercial, il existait aussi un intérêt de caractère politique : acquérir de l'influence dans les pays balkaniques, et en Bosnie en particulier, pour contrecarrer l'influence des autres puissances : « Puisque nos ennemis entretiennent en Bosnie des adversaires pour nous y attaquer et prévenir le gouvernement contre nous, c'est une nécessité que nous y ayons des agents pour nous défendre », lit-on dans un écrit rédigé pour le Directoire, le 26 Thermidor an IV (13 août 1796), dans lequel on explique la nécessité de la présence de l'agent en Bosnie. Il existait même un projet d'attaquer l'Autriche du côté de la Bosnie : d'après une dépêche d'Aubert du Bayet, en date du 18 vendémiaire an VI (9 octobre 1797), « le grand Seigneur, Sélim III, serait prêt à faire marcher 100.000 hommes qui, par Belgrade et par la Bosnie, se dirigeraient vers la Croatie afin d'y opérer leur jonction avec l'armée française qui marcherait sur Trieste et sur Fiume, pour couper d'abord la retraite des troupes impériales qui sont dans l'Istrie et la Dalmatie et qui seraient attaquées par le Pacha de Scutari, et ensuite, on marcherait sur Vienne <sup>12</sup> ».

Le vrai intérêt des Français pour les pays des Slaves du Sud, cependant, ne s'éveilla réellement que quelques années plus tard, après la conquête de

5. A. DABINOVIĆ, *La France révolutionnaire et les pays balkaniques*, AIFZ, 1937, nos 2-3, pp. 87-88.

6. AE, Turquie, 185, juin 1793.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

10. Cf. ci-dessous, pp. 69 et suiv.

11. AE, Turquie, 185, juin 1793.

12. A. DABINOVIĆ, *art. cit.*, p. 89.

la Dalmatie en 1805. Ce fut donc cette lutte immense, dans laquelle ils furent engagés sous Napoléon, qui amena les Français dans les pays yougoslaves. Après la défaite de la troisième coalition près d'Austerlitz (à laquelle prirent part, comme on sait, l'Autriche, la Russie et l'Angleterre), un traité de paix fut signé à Presbourg, le 25 décembre 1805, aux termes duquel l'Autriche cédait à l'empereur des Français l'Istrie et la Dalmatie (territoires qui, — par le traité de Campo-Formio, conclu le 17 octobre 1797, après la campagne victorieuse de Napoléon contre l'Autriche —, furent donnés à celle-ci, en compensation pour ce qu'elle avait abandonné sur le Rhin). Ces deux régions furent attachées, à titre provisoire, au royaume d'Italie, dirigé par Eugène de Beauharnais (beau-fils de Napoléon) comme vice-roi. Quatre ans plus tard, les possessions françaises dans les pays yougoslaves furent agrandies : par le traité de Schoerbrunn (signé le 14 octobre 1809, après la victoire de Wagram), la France acquit de l'Autriche « le district de Beljak (Villach) en Carinthie, toute la Carniole, le comté de Gorice-Gradiška, la ville de Trieste, l'Istrie autrichienne (district de Pazin), une partie de la Croatie avec le port de Rieka ainsi que la Croatie militaire, composée des régiments confinaires de Petrinja, Glina, Slunj, Gospić, Otočac et Ogulin. En y rattachant deux cantons du Tyrol, alors bavares, l'Istrie ex-vénitienne, la Dalmatie avec les Bouches de Kotor et Dubrovnik (Raguse), dont la République, occupée depuis le 27 mai 1806, fut supprimée le 30 janvier 1808, Napoléon organisa les Provinces d'Illyrie, avec Ljubljana comme capitale <sup>13</sup> ». Étendant ainsi sa domination jusqu'aux Bouches de Kotor, sur la côte adriatique, et jusqu'à Ljubljana et aux portes de Zagreb, à l'intérieur, l'Empire français englobait, d'une part, certaines régions yougoslaves (Slovénie, Croatie), et d'autre part, il se trouvait voisin des autres (Bosnie-Herzégovine, Monténégro).

Quels furent les motifs de la formation de l'Illyrie française ? Tous s'accordent pour admettre qu'ils furent à la fois d'ordre militaire et économique.

En ce qui concerne l'Orient, Napoléon poursuivit en réalité la politique traditionnelle française, dont l'un des traits essentiels fut l'amitié et l'alliance avec la Turquie : pendant des siècles, depuis François I<sup>er</sup> et les capitulations (en 1535 <sup>14</sup>) jusqu'au début du xix<sup>e</sup> siècle, l'alliance de la France avec la Turquie fut presque ininterrompue. Formée d'abord contre Charles-Quint, cette alliance fut dirigée plus tard contre l'Autriche et la Russie. Venant en contact avec l'Empire ottoman, par la conquête des territoires yougoslaves, Napoléon avait de bonnes positions de départ pour les nouvelles campagnes contre les ennemis qui restaient encore invaincus (Russie, Angleterre). La conquête de la Dalmatie le servit déjà dans ce but. Pour lui la Dalmatie, dit Pisani, « c'était une porte et même toute une ligne de portes ouvertes sur la péninsule des Balkans. Par le nord, il se mettait en contact avec l'Insurrection serbe de Karageorges, en traversant la Bosnie, facile à soulever; par le Sud, on passait de Cattaro en Albanie; prises à revers, les îles Ioniennes retombaient sans lutte sous la domination française, et Corfou devenait la rivale redoutable de Malte; de là il était facile de tendre la main aux Hellènes et de hâter leur émancipation. Enfin de tous les points de la Dalmatie pouvaient partir des routes conduisant

13. R. MAIXNER, *art. cit.*, p. 231; cf. E. DRIAULT, *La politique orientale de Napoléon*, Paris, Félix Alcan, 1904, p. 372.

14. Voir ci-dessus, p. 22.

à Constantinople. Devenu le voisin de l'Empire ottoman, Napoléon renouait en Orient les traditions de la politique française; ses ambassadeurs reprenaient le rôle de conseillers attitrés du Sultan; les ports du Levant se fermaient aux Anglais, et les Russes étaient tenus en respect par la menace d'une descente des Turcs en Crimée. Au besoin, même, au cas où la guerre éclaterait de nouveau avec la Russie, une armée française pouvait tourner par le Danube et la mer Noire les positions qu'une autre armée attaquerait de front par l'Allemagne<sup>15</sup> ».

A cause de sa politique orientale, Napoléon fut, en fin de compte, aux conférences de Tilsit et Saint-Petersbourg contre le partage de la Turquie<sup>16</sup>. Pour la même raison, se montrant « très dur pour les Serbes », l'Empereur fut contre l'Insurrection serbe, qu'il considérait comme une cause d'affaiblissement de l'Empire ottoman. En vain Kara-Georges, élu dès le début de l'Insurrection (1804) chef des insurgés, lui adressa-t-il, en août 1809, une lettre et son envoyé Rade Vučinić, en proposant aux Français l'établissement de garnisons en Serbie et en promettant la loyauté des Serbes pour leurs alliés Français; et non seulement des « Serbes de Serbie, mais aussi [de] leur frères de Bosnie et d'Herzégovine et même de Bulgarie. Ils aideront les Français dans leur lutte contre les Autrichiens, en détruisant le *Géant Magyar*<sup>17</sup> ». Napoléon, tout en rendant hommage à l'endurance et au courage du peuple serbe, n'accepta pas la proposition de Kara-Georges : Rade Vučinić languit à Paris pendant quatre ans (jusqu'à la fin de 1813), sans jamais voir Napoléon et, comme le dit E. Haumant, « sans obtenir mieux que le règlement de ses frais personnels<sup>18</sup> ».

De l'autre côté, les Provinces Illyriennes furent une position favorable contre l'Autriche : ce fut comme une sorte de marche qui flanquait le Royaume d'Italie contre l'Autriche. La valeur stratégique des territoires acquis aux termes du traité de Schoenbrunn fut accrue par l'institution des *Confins militaires* dont l'organisation militaire fut conservée et utilisée même sous le régime français, car, au dire de Marmont, elle était « conçue avec profondeur et avec un véritable génie<sup>19</sup> ».

L'autre raison de la formation de l'Illyrie française est d'ordre économique. Napoléon, qui attachait une grande importance aux problèmes économiques, et qui s'y connaissait bien, voulut, par la formation de ce nouvel ensemble de territoires, compléter d'un côté le blocus continental, décidé le 21 novembre 1806 contre l'Angleterre, son principal ennemi, en écartant l'Autriche de la Méditerranée sujette à l'influence anglaise. C'est l'Empereur lui-même qui s'est exprimé d'une manière claire dans ce sens : « Les Provinces Illyriennes (a-t-il dit le 3 décembre 1809, lors de l'ouverture de la session du Corps législatif) portent sur la Save les frontières de mon grand empire. Contigu avec l'empire de Constantinople, je me trouverai en situation naturelle de surveiller les premiers intérêts de mon commerce dans la Méditerranée, l'Adriatique et le

15. P. PISANI, *o. c.*, pp. 145-146.

16. Voir ci-dessous, p. 87.

17. Cité par VI. ČOROVIĆ (*Les liens entre la France et la Dynastie Karageorgevitch*, Paris, Éditions des « Amitiés franco-yougoslaves », 1935, p. 12). — Voir la Résolution du peuple serbe (« непоколебимые мысли или воля сербского народа »), dans Mih. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, n° 403, pp. 465-467.

18. E. HAUMANT, *o. c.*, p. 230.

19. R. MAIXNER, *art. cit.*, p. 232.

Levant <sup>20</sup>. » Et de l'autre côté, son intention fut de remplacer la voie maritime des Indes — par laquelle on transportait les matières premières (le coton, en premier lieu), destinées à l'industrie française, et que menaçaient les Anglais — par une voie terrestre, qui devait relier le Levant à la France, et dont la clé était la Bosnie.

## II

Quels furent les résultats, comment fut le bilan de l'occupation des pays yougoslaves par les Français ?

Rappelons rapidement quelques-unes des réalisations de l'administration française.

D'abord une constatation. En portant une appréciation sur l'administration française d'Illyrie et sur l'œuvre qu'elle y accomplit, il ne faut pas perdre de vue certains faits. Avant tout, celui que le régime français n'y dura que quelques années et qu'il n'eut ni le temps ni les moyens d'accomplir son programme, d'autant plus que les conditions de la guerre en rendaient l'accomplissement encore plus difficile. Puis, certaines décisions, appliquées parfois avec rigidité, ne furent pas appropriées aux circonstances et restèrent inopérantes. Ainsi maint beau projet resta simplement sur le papier. Enfin, quelques réformes suscitèrent un certain mécontentement, surtout parmi les classes privilégiées, mais parfois aussi dans le peuple. Ce fut le cas par exemple de la conscription qui suscita de nombreux réfractaires. Le nouveau système d'impôts provoqua également un mécontentement à tel point qu'en Slovénie le mot *Frank* est devenu et resté jusqu'à nos jours le synonyme de percepteur d'impôts. Imbre Tkalac raconte dans ses *Souvenirs de jeunesse* que son père, Ignaze Stefanović, ne pardonna jamais aux Français d'avoir été obligé de leur faire un prêt forcé de 16 000 francs <sup>21</sup>. D'autre part, la suppression de certains droits et privilèges féodaux de la noblesse et du clergé, ainsi que la politique religieuse en général <sup>22</sup>, fut cause du mécontentement de ces deux classes privilégiées.

L'administration française en Illyrie, en fin de compte, se solde par un bilan positif. On est obligé de tirer cette conclusion surtout si l'on a présent à l'esprit le chaos, l'inégalité et l'état arriéré matériel, social et culturel qui y régnaient avant l'arrivée des Français : certaines régions, anciennes possessions vénitiennes, se trouvaient dans la plus grande misère, non seulement à cause de la pauvreté naturelle du pays (stérilité du sol), mais, surtout, du fait de l'abandon où elles étaient laissées par Venise ; l'état social y était celui du Moyen Âge : il y existait en général deux classes, celle des patriciens et celle des serfs ; les lois variaient de district en district, etc.

L'œuvre accomplie fut imprégnée de l'esprit nouveau, des grands principes de la Révolution française, dont l'Empire fut héritier : c'est donc en novateurs et en réformateurs que les Français agirent dans les pays yougoslaves, comme

20. *Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>*, t. XX, Paris, Imprimerie impériale, 1868, p. 57.

21. I. VON TKALAC, *Jugenderinnerungen aus Kroatien*, Leipzig, Verlag von Otto Wigand, 1894, p. 39.

22. On a quelque peu révisé la thèse d'une politique antireligieuse française en Dalmatie, thèse établie et défendue surtout par les auteurs ecclésiastiques tels que P. PISANI (o. c.), P. G. CVITANOVIC (*Die Franziskanerprovinz Ss Redemptoris und die französische Regierung in Dalmatien*, 1806-1813, München, 1920) et S. ZLATOVIC (*Franovci Države Presv. Odkupitelja*, Zagreb, 1886).

— Sur cette question, voir : R. WARNIER, *Napoléon et les Yougoslaves*, dans le *Monde slave*, mars 1930, pp. 337-370.

d'ailleurs partout où ils vinrent. En proclamant les droits de l'homme et l'égalité de tous, on abattit les cloisons sociales et confessionnelles, on supprima les privilèges des nobles, la différence entre les confessions (les orthodoxes devinrent les égaux des catholiques), la discrimination raciale (les Juifs furent traités comme les autres). On mit en vigueur le Code Napoléon.

Nombreuses furent les réformes, dans les divers domaines, qui toutes eurent pour but de rendre le pays productif et en progrès : dans le domaine de l'agriculture (on essaya d'introduire, entre autres, la pomme de terre), forestier (reboisement), minier (exploitation des mines), commercial (essor du commerce), sanitaire (vaccination, réorganisation des hôpitaux), travaux publics (exploitation des salines, endiguement des rivières, embellissement des villes), etc.

L'œuvre la plus valable dans ce dernier domaine fut certes la construction d'un réseau de routes, dont on se sert, en partie, encore aujourd'hui. Cette œuvre rendit son initiateur Marmont — qui l'exécuta avec peu de moyens financiers, en s'aidant de la main-d'œuvre des paysans, astreints à la corvée, et de ses propres soldats — si populaire que même aujourd'hui on cite le dicton : « Il monta à cheval; quand il en redescendit, la route était faite <sup>23</sup>. »

Mais grandes furent surtout les réalisations françaises dans le domaine de l'enseignement et de la culture. Il est vrai, dans ce domaine également, tous les vastes projets desquels Marmont parle dans ses *Mémoires* n'ont pu être réalisés, faute de temps, de moyens et de cadres; mais ce qui a été accompli mérite une attention particulière. On ouvrit, entre autres, une École centrale pour l'enseignement supérieur à Ljubljana, qui fut le noyau de la première université yougoslave. On envoya comme boursiers les jeunes gens en France pour leur donner la possibilité de compléter leur formation technique et intellectuelle. Par la réforme de l'enseignement on introduisit la langue du pays (slovène et croate) dans les écoles, à côté de l'allemand, de l'italien et du latin, ce qui fut une grande réalisation, la langue « illyrienne » ayant été jusque-là proscrite. On introduisit aussi cette langue dans les journaux qui furent fondés : *Kraglski Dalmatin* (Le Royal Dalmate) a été écrit en croate et en italien, et le *Télégraphe officiel* devait être rédigé en quatre langues — français, allemand, italien et croate, — mais l'édition croate, malgré l'intention, ne fut pas réalisée à cause des difficultés qu'on y rencontrait. (Pourtant on a traduit en croate et en slovène certaines informations et textes officiels parus dans le *Télégraphe Officiel*, et on les a fait répandre sous forme de feuilles volantes <sup>24</sup>.)

Pour rendre la langue illyrienne digne de la place qu'on lui donnait, on a aidé la publication des dictionnaires, des grammaires, des livres scolaires. C'est ainsi que furent édités, avec l'aide de Marmont, entre autres, la grammaire de la langue illyrienne d'Appendini, en 1808 <sup>25</sup>, dédiée à Marmont, le dictionnaire de Stulli, en 1806 <sup>26</sup>, les livres de classe de Valentin Vodnik.

A Karlovac, on a fondé, en 1810, une imprimerie (« Civil i militarsko Knjig-

23. E. HAUMANT, *o. c.*, p. 246; Marko CAR, *Napoleon I. u memoarima Srba primoraca*, dans *Kalendar Prosvjeta za 1914. godinu*, Sarajevo, Stamp. Pijuković i drug, 1913, p. 78.

24. Cf. R[udolf] M[AIXNER], *La version croate du Télégraphe officiel des Provinces Illyriennes a-t-elle existé?* dans AIFZ, n<sup>os</sup> 16-17, janvier-juin 1941, pp. 99-101.

25. Francesco Maria APPENDINI, *Grammatica della lingua illirica*, Ragusa, Presso Antonio Martechini, 1808, in-8°, xxiv-336 p.

26. Ioakim STULLI, *Rjecoslozje...*, Dubrovnik, Ed. Antun Martekini, 1806, 2 vol. in-4° (xxxii-727 pp. et 474 p.).

pritskanje ») où fut imprimée, entre autres, l'ode de Mirko Lopašić sur l'arrivée de Marmont à Karlovac, le 2 février 1810<sup>27</sup>. Pour relever le niveau culturel, on fondait des théâtres (à Raguse<sup>28</sup>), des sociétés (la loge maçonnique des « Amis du Roi de Rome et de Napoléon<sup>29</sup> »), etc. Et comment oublier le grandiose projet de Nodier sur l'organisation d'une « Statistique illyrienne », c'est-à-dire la « description d'un pays relativement à son étendue, à sa population, à ses ressources agricoles, industrielles, intellectuelles, etc. », qui — si ce projet savant et ambitieux avait été réalisé — aurait été une véritable encyclopédie yougoslave.

En un mot, ce fut une espèce de renaissance nationale et culturelle qui justifie d'une part les vers du poète Valentin Vodnik : « Napoléon dit : « *Illyrie, lève-toi !* » Elle se dresse... »<sup>30</sup>, et d'autre part, l'assertion de ce professeur franciscain, Pater Eugen Ribić, que Napoléon a fait dans son pays « en quatre ans seulement plus de bien que le gouvernement autrichien dans autant de siècles<sup>31</sup> ».

### III

Grâce à l'*Illyrie*, de nombreux Français traversèrent les terres yougoslaves (selon les documents de l'époque, à Raguse seulement il y eut vingt-huit généraux qui passèrent<sup>32</sup>) dont certains furent les officiers les plus illustres tels que le maréchal Marmont, les généraux Molitor, Lauriston, Mathieu Dumas, D'Anthouard, Bertrand Clausel, Junot. Les uns y restèrent plusieurs années, d'autres ne furent que de passage.

Un grand nombre d'entre eux ont laissé quantité de renseignements, indications, données, impressions sur les différents pays yougoslaves et leurs peuples, sous forme de rapports, mémoires, lettres, récits de voyage, publiés ou inédits. (Certains de ces voyageurs ont gardé dans leurs portefeuilles leurs observations et notes « par une sorte de pudeur diplomatique », selon le mot de l'un d'eux<sup>33</sup>; plus tard, cependant, lorsque leurs observations perdirent l'importance politique ou militaire, ils les publièrent.)

Deux choses favorisaient surtout cette accumulation de renseignements et de connaissances sur les pays par lesquels on passa. D'abord, ces renseignements étaient nécessaires aux armées françaises pour faciliter, le cas échéant, la conquête de telle ville ou tel pays : pour être informé de la situation géographique, économique, politique, Napoléon envoyait des officiers de reconnaissance et des agents politiques, et leur demandait des renseignements. « Lorsque vous arrivez dans une ville inconnue, écrivait-il à Eugène de Beauharnais, ne vous y ennuyez pas, mais étudiez-la : savez-vous s'il ne vous faudra

27. Cf. P. SKOK, *La littérature croate sous Napoléon*, dans AIFZ, n°s 24-25, 1944, p. 76.

28. Cf. J[ean] D[AYRE], *Le théâtre à Raguse sous le régime français*, dans AIFZ, n°s 16-17, janvier-juin 1941, pp. 95-98.

29. Cf. France KIDRIČ, *Framasonske lože hrvatskih zemelj Napoleonove Ilirije v poročilih dunajskega policijskega arhiva*, dans Rad, knj. 206, Zagreb, 1915, pp. 25-60.

30. Valentin VODNIK, *L'Illyrie ressuscitée*, dans *Anthologie de la Poésie yougoslave des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, par Miodrag Ibrovac, Paris, Librairie Delagrave, p. 4.

31. I. TKALAC, o. c., p. 201; E. HAUMANT, o. c., p. 250; *Id.*, *La Yougoslavie*, Paris, éd. Bossard, 1927, p. 158.

32. Cf. M. DEANOVIĆ, o. c., p. 38.

33. Félix DE BEAUJOUR, *Voyage militaire dans l'Empire Ottoman...*, Paris, F. Didot, 1829, t. I, p. 1.

pas la prendre un jour ? » « Tout Napoléon est dans ces paroles (observe Tarlé) : accumuler des connaissances en vue de leur utilisation pratique<sup>34</sup>. » De là, une quantité d'officiers de reconnaissance envoyés dans les divers coins des Balkans, dès 1806, pour reconnaître les pays, y faire une étude minutieuse des routes, des ressources, des habitants et de leur vie.

En dehors de ce but purement pratique et utilitaire, les relations de voyage eurent une grande vogue à cette époque aussi. « Les goûts sont partagés entre les autres genres de science et de littérature ; les *Voyages* seuls réunissent tous les goûts et plaisent à tous les lecteurs », écrivait le *Journal de l'Empire* au début de 1808<sup>35</sup>. Pour satisfaire à ce goût du public, Malte-Brun commença à publier ses *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, où étaient recueillis les « voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les langues européennes<sup>36</sup> ». Les journaux les plus connus (le *Moniteur universel*, le *Journal de l'Empire*) publiaient des comptes rendus, souvent détaillés et avec de longs extraits, de divers *Voyages* édités. L'Institut de France (classe de la langue et de la littérature française) proposa même, à deux reprises, un prix de poésie pour le sujet : *Voyageur* ; et parmi les nombreux poèmes composés sur ce sujet, l'Académie décerna le prix à trois poésies qui « ont paru réunir à un degré peu commun, mais avec quelque inégalité, le mérite d'une composition ingénieuse et sage, à celui de la variété, du mouvement, de l'élégance et de la couleur dans le style<sup>37</sup> ». Le poème de Ch. Millevoye, qui obtint le premier prix, commençait ainsi :

Gloire à l'homme inspiré que la soif de connaître  
Exile noblement du toit qui l'a vu naître...<sup>38</sup>.

Il serait impossible de donner une liste complète des ouvrages relatifs aux pays yougoslaves écrits par des Français qui les avaient traversés : elle serait trop longue<sup>39</sup>. Rappelons ici seulement les témoignages sur les divers pays yougoslaves de quelques Français de mérite : ceux de Pierre David et Chaumette pour la Bosnie<sup>40</sup>, de L. C. Vialla de Sommières pour le Monténégro<sup>41</sup>, de F. C. H. L. Pouqueville pour Raguse<sup>42</sup>, Mériage pour la Serbie<sup>43</sup>, Marmont et tant d'autres pour la Dalmatie<sup>44</sup>, Charles Nodier pour la Slovénie<sup>45</sup>. La connaissance — géographique, économique, politique, ethnographique, historique — des pays yougoslaves qui étaient jusque-là presque inconnus

34. E. TARLÉ, *Napoléon* (traduit du russe), Paris, Payot, 1937, p. 132.

35. *Le Journal de l'Empire*, 9 janvier 1808, p. 3.

36. *Le Moniteur universel*, 28 octobre 1807, p. 1166.

37. *Ibid.*, 7 avril 1807.

38. *Journal de l'Empire*, 17 avril 1807.

39. Cf. N. S. PETROVIĆ, *o. c.*, notamment pp. 22-37 ; V. YOVANOVITCH, *La Guzla de Prosper Mérimée*, Paris, Hachette, 1911, pp. 65-68.

40. Voir ci-dessous, p. 89 sq. et p. 118 sq.

41. L. C. VIALLA DE SOMMIÈRES, *Voyage historique et politique au Monténégro*, Paris, Alexis Ey-mery, 1820, 2 vol. in-8°.

42. F. C. H. L. POUQUEVILLE, *Voyage dans la Grèce*, t. I, Paris, Firmin Didot, 1820, chap. III, pp. 9-29. (« Raguse. Aperçu sur son gouvernement tel qu'il existait en 1805. Étendue et division de son territoire. Population. »)

43. Auguste BOPPE, *Documents inédits sur les relations de la Serbie avec Napoléon I<sup>er</sup>, 1809-1814...*, Beograd, 1888 ; Mih. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, passim ; Vj. JELAVIĆ, *Pazvan-Oglu od Vidina* (Izvršće francuskog pukovnika Mériage), GZM, XVII, Sarajevo, 1905, pp. 173-216.

44. MARMONT, *Mémoires*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Perrotin, 1857, notamment t. II et III.

45. Cf. entre autres : R. MAIXNER, *Charles Nodier i Ilirija*, dans le *Rad*, knj. 229, Zagreb, 1924, pp. 1-48, et un résumé dans RES, t. IV, 1924, fasc. 3-4, pp. 252-263.

(ou, plus exactement, dont la connaissance était assez élémentaire) marqua un grand progrès. Les pays illyriens, grâce à cette abondance d'ouvrages qui leur furent consacrés, devinrent bientôt si connus que Mérimée, comme il l'avoua lui-même, et ainsi que l'observe V. Jovanović, fut dispensé d'en donner, dans sa *Guzla*, une description géographique, politique, etc.<sup>46</sup>. Certains de ces témoignages français représentent des sources de premier ordre pour l'histoire des terres et des peuples yougoslaves, et ils n'ont pas perdu leur valeur jusqu'à nos jours. (Notons que, dans la deuxième guerre mondiale, les Allemands utilisèrent, entre autres, les itinéraires et d'autres documents des Archives de la guerre, en vue de la connaissance des régions balkaniques qu'ils voulurent envahir<sup>47</sup>.)

## IV

Dans la liste des Français qui vinrent alors en Illyrie, il en est un qui mérite une attention particulière : Charles Nodier. Il arriva à Ljubljana, alors capitale des *Provinces Illyriennes*, à la fin de décembre 1812. Jeune encore (il avait trente-deux ans), poète, romancier et journaliste, il fut chargé à la fois de la direction de la Bibliothèque de la ville et de la rédaction du *Télégraphe officiel* (« mon industrie alimentaire se réduisait à la direction d'une bibliothèque, et à la rédaction d'un journal... », écrira-t-il, dans ses *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*)<sup>48</sup>; mais bientôt il abandonna le premier devoir<sup>49</sup> pour se consacrer entièrement au deuxième, et devint à la fois rédacteur de l'édition française, et rédacteur en chef et administrateur du journal.

A Ljubljana, Nodier se trouva dans un pays pittoresque qui, quoique différend de la France par sa culture, ses mœurs, ses langues, lui parut ressembler à sa patrie : « Je ne crois pas — écrivait-il dès le 28 janvier 1813<sup>50</sup> — qu'il soit un homme qui, en quittant la France pour l'Illyrie, n'ait cru revoir sa patrie au moment où il est entré dans les Alpes Juliennes. Il y a dans la physionomie, dans les mœurs, dans tout le caractère national, je ne sais quelle conformité qui saisit le cœur. » Cette conformité, selon Nodier, « s'étend aux sites, au ciel, à l'air même qu'il respire » ainsi qu'aux habitudes, sentiments, affections, et « si loin de la terre natale, il croira retrouver à chaque pas, cependant, ses bois, ses hameaux, ses compatriotes, ses frères ».

En effet, dans la capitale des *Provinces Illyriennes*, Nodier trouva beaucoup de ses compatriotes, une petite colonie française qui s'y était installée, même une « cour » cosmopolite où figuraient, entre autres, « des ambassadeurs albanais et bosniaques » et dont Louis Madelin a fait un tableau vivant : « A cette époque où l'extension de l'Empire avait créé un réel cosmopolitisme en facilitant les relations et allées et venues de pays à pays, on avait vu apparaître à la « cour » de Laybach plusieurs personnages de la société parisienne qui y apportaient les modes, les bruits et l'air des Tuileries. A côté des officiers et

46. V. JOVANOVIČ, *o. c.*, p. 68.

47. Communication d'un archiviste. — C'est ainsi que certaines liasses de la série *Mémoires historiques et reconnaissances* sont portées disparues.

48. Ch. NODIER, *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*, t. II, Paris, Charpentier, 1850, p. 323.

49. On sait que le maire de Ljubljana protesta contre la nomination de Nodier au poste de bibliothécaire; ce poste fut bientôt occupé par un homme du pays : Kalister.

50. Ch. NODIER, *De la manière d'étudier l'histoire d'Illyrie*, dans le *Télégraphe officiel*, 28 janvier 1813, pp. 31-32.

administrateurs groupés autour du gouverneur général, d'autres fonctionnaires, italiens en grande partie, mais aussi croates, dalmates et istriens, des seigneurs allemands et des chefs slaves, et jusqu'à des évêques grecs ou italiens, jusqu'à des chefs de « pandours albanais », jusqu'à des envoyés de pachas voisins, créaient au palais du gouverneur une cour disparate, originale et assez brillante où se sentait un vague goût d'Orient mêlé aux élégances du faubourg Saint-Honoré, où des auditeurs frais émoulus du Conseil d'État coudoyaient des chanoinesses autrichiennes, des officiers vénitiens, des chefs auxiliaires croates, des prélats « orthodoxes » et des ambassadeurs albanais et bosniaques<sup>51</sup>. »

Esprit curieux et porté au pittoresque, avide d'impressions inédites, le futur précurseur des grands romantiques français trouva dans sa chère Illyrie — dont il évoquera l'image plus tard dans ses œuvres ainsi que dans ses conversations — ce qu'il cherchait : une nature sauvage et un peuple primitif, mais honnête dans ses sentiments, ses opinions et sa manière de vivre :

Il faut l'avoir vu pour le croire! — écrira-t-il, dans son article sur Fouché. Mais celui-là c'était le peuple illyrien, si naïf dans ses impressions, si exemplaire dans ses mœurs, si fidèle à ses affections et à ses croyances, si éclairé pourtant sur toutes les questions qui intéressent la véritable gloire et le véritable bonheur des sociétés; c'était le peuple sans assassins, sans voleurs, sans méchants, dont on peut, suivant le proverbe vénitien, traverser les six provinces avec son argent sur sa main; un peuple auquel nous avons presque enseigné l'usage de la serrure et de la clef, mais qui a refusé, avec une intrépidité à toute épreuve, de recevoir de notre perfectibilité philanthropique l'invention de la guillotine; la meilleure agrégation de bonnes gens que Dieu ait placée sur la terre; celle au milieu de laquelle on voulait mourir<sup>52</sup>.

Sous la direction de Ch. Nodier, le *Télégraphe officiel* changea de caractère et de physionomie : d'un journal officiel, qui ne publiait que des nouvelles de guerre et des décrets, il devint un journal beaucoup plus vivant et plus intéressant, en publiant des variétés littéraires. (Sur le modèle de quelques autres journaux français, Ch. Nodier introduisit dans le *Télégraphe officiel* le feuilleton, ce qui présentait une nouveauté pour les journaux « illyriens ».) C'est dans ce journal que fut publié, en 1811, en « illyrien » et en latin, le fameux poème de Valentin Vodnik (directeur du lycée de Ljubljana) : *Iliria oshivlena*<sup>53</sup>. Mais ce qu'il y avait de plus valable dans ce journal c'étaient des articles de Ch. Nodier lui-même : il en écrivit une quinzaine, entre autres quatre sur « les Poésies illyriennes<sup>54</sup> » et trois sur la « langue illyrienne ».

Des quatre articles de Nodier sur les *Poésies illyriennes*, les trois premiers sont consacrés à la poésie populaire yougoslave. Écrits d'après le *Viaggio in Dalmazia*<sup>55</sup> d'Alberto Fortis, comme l'a démontré R. Maixner<sup>56</sup>, ces articles

51. Louis MADELIN, *Fouché* (1759-1820), t. II, Paris, Plon-Nourrit, 1901, p. 247.

52. Ch. NODIER, *Les souvenirs...*, t. II, Paris, 1850, pp. 326-327.

53. TO, 31 juillet 1811, p. 244. — Cf. la note 30, p. 61.

54. TO, les 11, 22 et 25 avril et le 20 juin 1813. — Ils furent réédités, avec quelques changements, quatre fois : 1° dans le « Journal des Débats de l'Empire », le 4 et le 21 février 1814 (sous le titre « Littérature slave »); 2° dans les « Mélanges de littérature et de critique », Paris, t. II, 1820, pp. 353-371; 3° dans les « Annales romantiques », 1827-1828, pp. 112-118 (sous le titre « Le chant des Morlaques »); 4° dans le « Dictionnaire de la Conversation », Paris, 1836 (sous le titre « Langue et littérature illyriennes »). Cf. Fr. DOBROVOLJC, *Charles Nodier — Statistique Illyrienne...*, Ljubljana, édition « Satura », 1933, p. 138.

55. *Voyage en Dalmatie* par M. l'Abbé FORTIS, t. I, Berne, chez la Société typographique, 1778, pp. 129-136.

56. R. MAIXNER, *o. c.* (cf. ci-dessus, p. 62, note 45).

sont pleins d'éloges de la poésie populaire yougoslave, que Nodier compare à celle d'Homère; l'auteur y invite les Illyriens instruits à recueillir « ces vieux monuments de la poésie illyrique ».

L'un de ces articles de Nodier (le troisième) est consacré à la fameuse ballade bosniaque *Hasanaginica* (La femme d'Hasan). Cette ballade qui a eu une riche fortune dans tous les pays, y compris la France (il en existe quinze traductions françaises<sup>57</sup>), qui a contribué au culte romantique du Volkslied, mais « dont la renommée, selon M. André Vaillant, jusqu'à l'époque actuelle, repose moins sur sa valeur intrinsèque que sur l'honneur qu'elle a eu d'être reproduite par Herder et traduite par Goethe<sup>58</sup> », a séduit aussi Ch. Nodier, qui en a donné une analyse, en 1813<sup>59</sup>, et un peu plus tard, en 1820, une traduction<sup>60</sup>, la deuxième des quinze qui en existent. Il la considère comme « un des poèmes les plus célèbres de la littérature morlaque [...], supérieur à tous ceux qui me sont connus par la vérité des mœurs et le pathétique des sentiments<sup>61</sup> ».

Le *Télégraphe officiel* joua un rôle important dans la vie politique et culturelle de l'Illyrie. Selon l'aveu de Nodier lui-même, d'une part il permit au rédacteur (grâce à ses feuilletons sur la statistique illyrienne) d'établir « de nombreux rapports avec ces hommes studieux et zélés pour les sciences, qui sont partout l'élite des peuples, et que l'Illyrie compte par centaines<sup>62</sup> »; et d'autre part, le journal devint « un moyen de concession progressive et amicale, entre l'occupation et le pays. Il avait adouci quelques mécontentements, apaisé quelques haines, favorisé peut-être le développement de quelques affections<sup>63</sup> ».

Rentré en France, Nodier ne cessera pas de s'intéresser à l'Illyrie. Non seulement, présidant son célèbre salon à la Bibliothèque d'Arsenal, pendant vingt ans, il enchantera souvent ses auditeurs en évoquant sa vie en Illyrie, mais il s'en souviendra à plusieurs reprises dans ses divers écrits et dans ses œuvres littéraires, notamment dans *Jean Stogar*, *Smarra* et *Maïemoiselle Marsan*, trois œuvres où la couleur locale « illyrienne » se peut sentir beaucoup, surtout dans les deux premières<sup>64</sup>.

Quelle image Nodier s'est-il tracé de son Illyrie, ses peuples et leur civilisation ?

Il ne faut pas demander à Nodier ni une couleur locale fidèle, ni des données nouvelles et exactes sur le pays, sur la littérature et la langue « illyriennes » : il est resté peu de temps dans les pays yougoslaves, il n'en a pas connu la langue, et quant à la poésie populaire, qui l'a intéressé particulièrement, il n'a connu ni Vuk Karadžić ni les autres collectionneurs : sa source principale, unique même, a été l'Abbé Fortis. Pour cette raison, beaucoup de ses assertions

57. Cf. V. YOVANOVITCH, *o. c.*, pp. 373-378 (l'auteur y analyse treize traductions); Dinko STAMBUK, *La complainte de la noble femme d'Asan-Aga ou l'invitation romantique au voyage illyrien* dans la RLC, 1948, pp. 296-303. (Il y est question encore de deux nouvelles traductions, trouvées, après la parution de l'ouvrage de V. Yovanovitch.)

58. A. VAILLANT, *Vuk Karadžić et l'Hasanaginica*, RES, t. XIX, 1939, pp. 87-88.

59. TO, 25 avril 1813.

60. *Complainte de la noble épouse d'Asar (sic) Aga*, dans les *Annales de la littérature et des arts*, t. II. — La traduction a été réimprimée à trois reprises : à l'appendice de la « Smarra » (1821), dans « la Foudre » (1821), n° 5, et dans des « Tablettes romantiques » (1823). (Cf. Fr. DOBROVOLJC *o. c.*, pp. 140-141.)

61. Cité par Fr. DOBROVOLJC, *o. c.*, p. 141.

62. Ch. NODIER, *Souvenirs...*, t. II, p. 323.

63. *Ibid.*, p. 333.

64. Cf. R. MAIXNER, *o. c.*

sont exagérées ou même erronées. Il n'en reste pas moins pourtant que Ch. Nodier demeure le premier Français qui a su éveiller en France l'intérêt pour les pays yougoslaves et leurs peuples, ainsi que pour leur littérature, la poésie populaire en particulier, et qui exercera une certaine influence sur l'école romantique française. A cet égard, il peut être considéré en quelque sorte comme le premier slavisant, ou plus exactement comme le premier yougoslavisant français.



Notons, pour finir cette introduction, que l'Illyrie napoléonienne n'est pas restée sans exercer quelque influence sur les pays yougoslaves, dont certaines régions, partagées et séparées jusque-là, se sont trouvées pour la première fois réunies dans un même état (elle fut donc « comme une première ébauche de la Yougoslavie <sup>65</sup> »). Certes, il est exagéré de prétendre que le mouvement croate appelé *Illyrisme* est né exclusivement sous l'influence française, ou que Napoléon, en créant les *Provinces Illyriennes*, eut pour but d'unifier les Yougoslaves et que c'est lui qui éveilla leurs sentiments nationaux. Il reste cependant que l'Illyrie exerça une certaine influence bienfaisante sur le mouvement illyrien croate, et peut-être, dans une certaine mesure, sur l'idée des peuples yougoslaves de posséder leur État national. C'est la conclusion à laquelle arrive l'historien slovène F. Zwitter, après avoir étudié cette question. « Pour l'illyrisme, écrit-il, [...] et dans une certaine mesure pour l'idée nationale chez les Croates et les Slovènes en général, l'Illyrie napoléonienne marque le début — très vague d'ailleurs — d'une époque nouvelle. Le motif national a pu n'être pour rien dans la création des Provinces Illyriennes et dans les desseins de Napoléon, jouer un très faible rôle dans l'opinion générale des Français et des Illyriens. Il reste que, jusqu'à 1809, le slovène et le serbo-croate n'ont nulle part une place considérable dans l'enseignement et dans la vie publique, ce qui est aux yeux des bureaucrates autrichiens l'ordre naturel des choses plutôt que l'effort d'une politique consciente, et que les Français ont changé cet ordre naturel des choses et éveillé dans le sentiment national des Slaves le désir de voir la langue nationale prendre sa place dans la vie publique et même l'idée de posséder un État national. Le sentiment national des Illyriens, jusqu'alors passif, entre pour la première fois dans la politique, très vaguement et comme un épisode, mais un épisode qui n'est pas sans importance pour l'avenir, et les Français de l'Empire qui, les premiers, ont réfléchi sur la question de la langue et de l'illyrisme comme sur une question politique, suivent à cet égard, sans en avoir eux-mêmes conscience, la tradition de la Révolution <sup>66</sup>. »

65. M. IBROVAC, *o. c.*, p. 4, note 1.

66. F. ZWITTER, *Illyrisme et sentiment yougoslave*, dans *Le Monde slave*, 1933, juin, p. 375.

PREMIÈRE PARTIE

LES FRANÇAIS EN BOSNIE  
A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE  
ET AU DÉBUT DU XIX<sup>e</sup>



## A. ÉPOQUE DE L'AGENCE CONSULAIRE A TRAVNIK (1793-1797)

Grâce à l'intérêt de la France pour la Turquie et les pays balkaniques, et pour la Bosnie en particulier, nous rencontrons dans ce pays à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle un certain nombre de voyageurs français. D'une part, c'est un fonctionnaire de l'Agence consulaire à Travnik, qui fut ouverte en 1793 (Marc Bruère Desrivaux, comme on l'a vu, fut désigné comme agent <sup>1</sup>); et de l'autre, ce sont de simples voyageurs qui, en route pour Constantinople, sont passés par la Bosnie, à l'époque de l'Agence consulaire à Travnik, de 1793 à 1797. Nous les passerons en revue, sans être sûr, bien entendu, d'en avoir épuisé la liste.

### CHAPITRE PREMIER

## MARC BRUÈRE DESRIVAUX

### I. SA VIE. — II. SON SÉJOUR EN BOSNIE.

Nous ne prétendons pas traiter ici de la vie et de l'œuvre de cette intéressante et curieuse figure qu'est Marc Bruère Desrivaux, cet agent diplomatique français qui, tout en restant bien Français, s'est tellement adapté, assimilé même, au milieu où il a vécu, tellement « ragusinisé » <sup>2</sup>, qu'il a écrit en croate, dans une langue très pure <sup>3</sup>, et qu'il a occupé une place assez importante dans l'histoire de la poésie ragusaine, sous le nom slavisé de Marko Bruerović. D'autres, dans leurs études, ont traité de ce sujet sous divers aspects, tels que J. Nagy <sup>4</sup>, Jean Dayre <sup>5</sup>, etc. Ce qui nous intéresse surtout à cette occasion c'est le séjour de Marc Bruère en Bosnie. Cependant, avant d'aborder cette période de sa vie, nous croyons utile de brosser brièvement, à grands traits, l'histoire de sa vie : cela nous donnera l'occasion, d'un côté, de fournir quelques renseignements

1. Voir ci-dessus, p. 56.

2. Le mot est de J. Dayre (cf. J. D., *Croatophiles français au XIX<sup>e</sup> siècle*, AIFZ, 4<sup>e</sup> année, nos 14-15, juillet-décembre 1940, p. 250).

3. Cf. Br. VODNIK, *Povijest hrvatske književnosti*, Zagreb, Matica Hrvatska, 1913, p. 319.

4. J. NAGY, *Marko Bruère Desrivaux als ragusanischer Dichter*, *Archiv für slavische Philologie*, XXVIII, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1906, pp. 52-76.

5. Jean DAYRE, *Marc Bruère Desrivaux*, AIFZ, nos 18-19, juillet-décembre 1941, pp. 142-158. — (Pour la bibliographie sur ce poète, voir l'art. cit. de J. Dayre, p. 142, note.) La même étude a été publiée en croate dans le *Hrvatsko Kolo*, t. XXII, Zagreb, 1941.

sur la personnalité et l'individualité de notre voyageur, et de l'autre côté, de discuter deux ou trois questions relatives à la biographie de ce poète qui encore aujourd'hui ne paraissent pas tout à fait éclaircies.

La première de ces questions qui n'est pas encore résolue est le lieu et la date de la naissance de Marc Bruère. Tandis que certains biographes, parmi lesquels figure Šafařík <sup>6</sup>, indiquent, en ce qui concerne la question du lieu, Bambino, en France, — erreur dont J. Dayre a expliqué l'origine probable <sup>7</sup> —, d'autres (Vodnik <sup>8</sup>, Louis Leger <sup>9</sup>) disent que c'est Lyon. Parmi ces derniers, il faut compter aussi Antun Barac qui a récemment indiqué la même ville française comme lieu de naissance <sup>10</sup>. J. Dayre, qui a discuté cette question <sup>11</sup>, n'a pu la résoudre, car, selon lui, à l'époque où il avait écrit son étude, les archives françaises avaient été « inaccessibles faute de communications postales <sup>12</sup> ». Il indique comme lieu probable de naissance : Tours <sup>13</sup>. Nous avons eu la possibilité de consulter, aux Archives du Ministère des Affaires étrangères, le dossier personnel de Marc Bruère; mais nous ne sommes pas malheureusement en mesure de dissiper la confusion qui existe autour de cette question : ni son état de service ni les autres documents qui s'y trouvent n'indiquent le lieu ni la date de naissance; on trouve seulement, dans un *Promemoria*, écrit par Marc Bruère lui-même, le 14 février 1822, cette phrase assez significative : « Le chevalier Marc Bruère Desrivaux [...] né et élevé au Pais étranger <sup>14</sup>. » Ce qui est donc incontestable c'est que Marc Bruère n'est pas né en France, comme tous ses biographes s'accordent pour l'admettre, mais à l'étranger. Où? On ne peut que le conjecturer dans l'état présent des recherches à son sujet. Julien Pillaut, archiviste, dans une notice sur Bruère, écrite à l'aide des renseignements extraits des Archives du Ministère des Affaires étrangères, donne Raguse comme lieu de naissance <sup>15</sup>; mais dans ce cas le poète a dû naître après le 18 août 1772, date à laquelle René-Charles Bruère prit ses fonctions à Raguse <sup>16</sup> (si l'on prend, bien entendu, cette dernière date comme tout à fait exacte). La question reste donc à résoudre.

En ce qui concerne la date de la naissance de Marc Bruère, la confusion n'est pas moindre : la plupart des biographes donnent l'année 1774 <sup>17</sup>, tandis que J. Dayre évite de la préciser (il dit « avant 1770 <sup>18</sup> »), ainsi que J. Pillaut (« vers 1770 <sup>19</sup> »).

Voilà en ce qui concerne cette question litigieuse.

Élevé à Raguse, Marc Bruère eut l'occasion d'acquérir une culture solide et d'apprendre quatre langues au point d'être capable de les parler et de les

6. Pavel Josef ŠAFAŘÍK, *Geschichte der südslawischen Literatur*, t. II, Prag, Friedrich Tempsky, 1865, p. 97.

7. J. DAYRE, *art. cit.*, p. 143, note 1.

8. Branko VODNIK, *o. c.*, p. 319.

9. L. LEGER, *Un consul de France poète serbe, Marc Bruère Derivaux (sic)*, *Journal des savants*, janvier 1915, p. 28.

10. Antun BARAC, *Jugoslavenska književnost*, Zagreb, Matica Hrvatska, 1954, p. 70.

11. Voir la note 7.

12. *Ibid.* — On était déjà en pleine deuxième guerre mondiale.

13. J. DAYRE, *art. cit.*, p. 143, note 1; *Hrvatska enciklopedija*, sv. III, Zagreb, 1942, p. 402.

14. AE, Doss. pers. de Marc Bruère [Les documents ne sont ni ordonnés ni numérotés].

15. *Les consulats du Levant*, Nancy, Imprimerie Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>, 1902, III, p. 59.

16. J. DAYRE, *art. cit.*, p. 142. — Cf. la note 20, p. 71.

17. VODNIK, *o. c.*, p. 319; L. LEGER, *art. cit.*, p. 28; A. BARAC, *o. c.*, p. 70.

18. *Hrv. encikl.*, III, p. 402.

19. Voir la note 15.

écrire : le français (sa langue maternelle), le croate, qu'il apprit dans le pays (c'est dans cette langue qu'il a composé la plupart de ses poèmes), l'italien et le latin, qu'il apprit à l'école. Entré dans la carrière dès 1786, il devint deux ans plus tard, le 29 août 1788, vice-consul à Raguse, fonction qu'il exerça jusqu'au 6 mars 1793<sup>20</sup>.

A Raguse, Marc Bruère lie des amitiés avec des Ragusains, surtout avec Antun Sorkočević (Sorgo), dont il conserva l'amitié jusqu'à sa mort : c'est justement ce dernier, son ami intime, qui sera dépositaire et exécuteur de son testament<sup>21</sup>. C'est à Raguse qu'il commence à composer des poésies : en 1789, il écrit quelques vers publiés sous le titre : *Per nozze del N. S. Nicolo Sorgo colla nobil Dama Contessa Elena Sorgo*<sup>22</sup>. Il y est aussi membre d'une société, *Comical club*, dont le but fut de jouer une adaptation croate de la farce *Maître Pierre Pathelin*, intitulée *Pokrinokrat*. Marc Bruère, en dehors de la fonction d'acteur, remplit aussi celle de trésorier (chacun des participants lui versa quarante ducats de Raguse pour couvrir les frais de la représentation<sup>23</sup>). Donc, quoique sujet français, Marc Bruère se sentait à Raguse comme dans son pays natal. Il est compréhensible alors qu'il se soit plaint (dans une poésie publiée récemment et attribuée à lui) de sa « destinée quinteuse », lorsqu'il fut obligé, en 1793, de quitter Raguse et ses amis, et partir pour la Bosnie :

O! Destinée quinteuse,  
Pourquoi nous séparer!  
Femelle malicieuse,  
Fais-nous donc retrouver...<sup>24</sup>.

Après avoir occupé le poste d'agent consulaire à Travnik, en Bosnie, pendant quatre ans, de 1793 à 1797, ce dont il sera question un peu plus loin<sup>25</sup>, Marc Bruère revient à Raguse, à la fin de 1797. Il y collabore avec son père, remplit des missions pour lesquelles sa connaissance de la langue et des usages turcs le qualifie mieux que personne (mission à Ancône, dont il s'acquitte à merveille<sup>26</sup>), jusqu'à ce qu'il y fût nommé, le 2 juillet 1801, vice-commissaire pour les relations commerciales.

Après l'occupation française de la Dalmatie, le consulat de France à Raguse n'eut plus de raison d'être : Marc Bruère fut bientôt nommé, le 1<sup>er</sup> août 1806, au poste de consul de l'Empire français à Scutari d'Albanie, poste qui, aux yeux des autorités françaises, avait alors une grande importance. Marc Bruère remplit aussi sa fonction délicate en Albanie avec succès. Il fut lui-même très fier « d'y avoir su tenir plus de dix ans, tandis que tous les consuls que d'autres nations ont cherché d'y établir n'ont jamais pu s'y maintenir, ou éviter des catastrophes fatales, ou ignominieuses, dans ce pays bien connu pour être un des plus féroces et moins hospitaliers de la Turquie<sup>27</sup> ».

20. AE, Doss. pers. — Si l'on admettait 1774 comme année de sa naissance, il n'aurait eu que douze ans lorsqu'il commença sa carrière, ce qui est peu probable, et aurait été nommé vice-consul à l'âge de quatorze ans, ce qui est encore moins probable.

21. *Ibid.*

22. J. DAYRE, *art. cit.*, p. 146.

23. Žarko MULJAČIĆ, *Nouvelles données concernant Marc Bruère-Desrivaux*, AIFZ, 2<sup>e</sup> série, n<sup>os</sup> 2-3, 1953-1954, pp. 195-196.

24. Žarko MULJAČIĆ, *art. cit.*, p. 197.

25. Voir ci-dessous, pp. 73 et suiv.

26. Cf. J. DAYRE, *art. cit.*, pp. 149 sq.

27. AE, Doss. pers. de Marc Bruère (demande adressée au ministre en 1819).

Pendant la Restauration, le consulat de Scutari, ayant perdu toute importance, fut supprimé, tandis que celui de Raguse était rétabli. Par son séjour dans cette ville, par ses qualités, de même que par « une espèce de droit à cette place occupée par son père pendant plus de quarante-cinq ans <sup>28</sup> », Marc Bruère était le plus qualifié de tous pour occuper le poste de consul de France à Raguse. Il y fut en effet nommé par le gouvernement français. Cependant, arrivé à Raguse, il ne put exercer ses fonctions, le gouvernement autrichien lui ayant refusé l'*exequatur*. Voici comment le ministre des Affaires étrangères d'Autriche explique ce refus, dans une lettre, en date du 6 décembre 1816, adressée à l'ambassadeur de France à Vienne, qui a « témoigné le désir d'avoir des informations positives sur la nature des griefs mis à la charge du Sieur Marc Bruère » :

D'après les informations prises sur les lieux mêmes, le Sieur Marc Bruère a manifesté dans plusieurs occasions des principes très exaltés et révolutionnaires, et un attachement fort prononcé au gouvernement de Napoléon. Il est d'ailleurs généralement connu dans le pays comme un homme d'un caractère inquiet, turbulent et brouillon, et semblait, à en juger par sa conduite passée, peu disposé à vivre en bonne intelligence avec les autorités du pays... <sup>29</sup>.

(Ce fragment de la lettre du ministre d'Autriche jette plus de lumière, espérons-nous, sur cet épisode de la vie de Marc Bruère qui intriguait le regretté Jean Dayre : à la lumière de cette donnée, plus compréhensible devient le fragment de Josip Bersa cité par J. Dayre, qui lui reprochait à juste titre la « fâcheuse omission » de sources <sup>30</sup>.)

Il est évident que ce refus de l'*exequatur* fut dicté, ainsi que Marc Bruère l'observe lui-même, par « la politique trop ombrageuse d'un gouvernement étranger, par les suggestions haineuses de quelques subalternes méprisables » et qu'il ne fut qu'un « témoignage éclatant », « une conséquence naturelle et honorable du zèle, de l'intelligence et du succès avec lesquels le soussigné [Marc Bruère] avait rempli ses fonctions antérieurement : elles lui avaient imposé tout autre devoir, sans doute, que celui de plaire aux ennemis de la nation qu'il servait <sup>31</sup> ».

Rappelé en France, Marc dut donc quitter Raguse pour s'installer à Paris. Dépaysé, resté sans emploi et sans autre ressource qu'un modeste traitement d'inactivité de cent louis, auquel il fut réduit pendant six ans (de 1816 à 1822) et qui ne lui était point suffisant pour entretenir sa famille et pour « donner une éducation quelconque <sup>32</sup> » à ses enfants « en bas âge », Marc Bruère végétait plus qu'il ne vivait dans cette ville qu'il n'avait pas vue depuis sa première enfance. Nous en trouvons les preuves dans les demandes de service qu'il adressait au Ministre, et où il se plaignait du manque de ressources (« Réduit à l'extrémité », selon ses propres mots, il se voyait « en effet dénué de toute autre ressource, hors la continuation de service <sup>33</sup> ») et manifestait en même temps sa fidélité au nouveau régime <sup>34</sup>. Il tâchait pourtant de trouver une consolation en se créant « un peu d'atmosphère ragusaine » avec son ami

28. *Ibid.* (demande de 1819).

29. AE, Doss. pers. Marc Bruère.

30. J. DAYRE, *art. cit.*, note 5, pp. 155-156.

31. AE, Doss. pers. de Marc Bruère (Demande en date du 23 oct. 1820).

32. *Ibid.* (23 oct. 1820).

33. *Ibid.* (23 oct. 1820).

34. *Ibid.* (23 oct. 1820).

le Ragusain Antun Sorgo et d'autres, et de s'adapter aux nouvelles circonstances en visitant les salons littéraires. A cette époque (vers 1820), comme l'observe J. Dayre, « la curiosité est attirée par les pays de l'Adriatique : en deux ou trois ans paraissent le *Voyage en Grèce*, de Pouqueville, qui contient un bon tableau de Raguse au début du XIX<sup>e</sup> siècle, *Voyage au Monténégro*, du colonel Vialla de Sommière, *Smarra ou les démons de la nuit*, *Songes romantiques*, que Charles Nodier affirme « traduits de l'esclavon », une deuxième édition du *Voyage en Bosnie*, de Chaumette Des Fossés, et d'autres encore. On peut imaginer (continue Dayre) l'intérêt que devaient éveiller les récits de Bruère, ses commentaires des chansons populaires qui commençaient à être à la mode et que nul ne connaissait mieux que lui en France<sup>35</sup> ». En même temps, il tâchait de prouver, par les actes, sa fidélité au régime de Louis XVIII, en chantant la naissance de l'héritier présomptif du trône français (29 sept. 1820), le futur comte de Chambord, comme il a chanté auparavant la chute de Venise, en 1797, et la naissance du Roi de Rome, en 1811<sup>36</sup>. Dans cet intervalle il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Enfin, par l'ordonnance du roi en date du 6 mars 1822, il fut nommé consul à Tripoli de Syrie, où il mourut le 25 novembre 1823<sup>37</sup>.

[Quant à la date de la nomination de M. Bruère au poste de consul, et plus encore en ce qui concerne le lieu et la date de sa mort, il existe une véritable confusion. J. Dayre, dont l'étude est fondée sur une documentation solide, donne 1823 comme date de cette nomination; cependant, du dossier personnel de M. Bruère il ressort qu'il y est nommé en 1822. Quant à la date de sa mort, certains, dont J. Dayre fait partie, admettent l'année 1823, tandis que d'autres, parmi lesquels figurent A. Barac et Vodnik, donnent l'année 1825<sup>38</sup>. Enfin, la majorité des biographes (Ljubić, J. Dayre, A. Barac) font mourir M. Bruère à Chypre, et certains à Alep (Pucić) ou à Tripoli (Kaznačić, Šafařík). L'état de service du dossier personnel de Marc Bruère, que nous suivons, faute d'autres documents plus authentiques, donne Tripoli comme lieu de sa mort<sup>39</sup>, et Julien Pillaut se range à cet avis, tant pour la date de sa nomination au poste de consul à Tripoli, que pour la date et le lieu de sa mort<sup>40</sup>.]

## II

La période de la vie de Marc Bruère qui nous intéresse le plus à cette occasion, c'est son séjour en Bosnie. Pendant quatre ans, d'août 1793 à septembre 1797<sup>41</sup>, il occupa le poste d'agent consulaire de France à Travnik<sup>42</sup>.

Déjà, en qualité de vice-consul de France à Raguse, Marc Bruère passa par la Bosnie, en accompagnant à Constantinople, comme interprète, Marie Des-

35. J. DAYRE, *art. cit.*, pp. 156-157.

36. Cf. *ibid.*, p. 157.

37. AE, Doss. pers. Marc Bruère.

38. A. BARAC, *o. c.*, p. 70; VODNIK, *o. c.*, p. 319.

39. AE, Doss. pers. de Marc Bruère (État de service).

40. *Les Consuls du Levant...*, III, p. 59.

41. Il est nommé à ce poste par la commission, signée par Descorches alors envoyé extraordinaire de la République française à Constantinople, en date du 2 août 1793, et confirmé par un arrêté daté du 28 Frimaire an V (18 déc. 1796) signé par le général Dubayet (AE, Doss. pers. Marc Bruère).

42. Sa correspondance n'est pas conservée aux Archives du ministère des Affaires étrangères.

corches, en mars 1793. Le passage de ce dernier par la Bosnie lui donna l'occasion, d'une part, de reconnaître la nécessité d'un agent consulaire en Bosnie, et d'autre part, d'apprécier toutes les qualités de Marc Bruère, qu'il proposa bientôt comme agent.

Ce qui décida Descorches à envoyer un agent en Bosnie, — s'il en faut croire un mémoire adressé au Directoire plus tard (26 Thermidor an IV, c'est-à-dire 12 septembre 1796), — ce fut le fait qu'il fut retenu à Travnik deux mois, lors de son passage par la Bosnie. Et la raison en était l'influence qu'un médecin italien, créature des Anglais, exerçait sur le pacha : « cet homme, y lit-on, s'étant rendu maître de l'esprit du pacha, lui avait inspiré une grande aversion pour les Français, et armé de son autorité mettait à profit toutes les occasions qui se présentaient de leur nuire. Le citoyen Descorches, sentant la nécessité de contre-balancer cette puissance dès qu'il fut arrivé à Constantinople, résolut d'envoyer un agent à Travnik... <sup>43</sup> ».

Marc Bruère parut à Descorches mieux désigné que personne pour ce poste, grâce à sa connaissance de la « langue illyrique en usage dans cette Province », ainsi qu'à son « zèle » pour le service de la République et à ses autres qualités. « Son âge, dit-il, m'aurait effrayé sans l'espoir que l'exemple et les principes des estimables parents qui l'ont formé seront toujours présents à son esprit, et que l'honnêteté de son cœur concourra de son côté à fixer ce qu'il peut avoir encore de trop volatil. La nature lui a dispensé de reste ce qu'il faut à ses succès : il lui est plus aisé qu'à bien d'autres de devenir très utile à la Patrie, et par conséquent, s'assurer le plus grand bonheur qu'un bon citoyen puisse goûter <sup>44</sup>. » Et faisant une réserve, il conclut : « Cependant mon amitié pour lui est trop sincère pour n'être pas vraie, et pour lui dissimuler qu'il a besoin encore pour y parvenir d'un travail assidu de sa réflexion, afin que le désir de bien faire n'en amène pas quelquefois la présomption, que l'empressement de parler cède à celui de penser, que l'action devienne plus calme, l'observation plus forte, etc. <sup>45</sup>. »

La tâche et l'activité de Marc Bruère en Bosnie, d'après les *Instructions* que lui donna Marie Descorches, le 9 août 1793, et d'après d'autres documents étaient multiples :

En premier lieu, son devoir était « d'ouvrir entre le Levant et la France une correspondance directe et indépendante ». Cette route directe pour la poste entre la France et Constantinople s'imposait pour deux raisons : d'abord, parce que la voie maritime était fermée à cause de la guerre; ensuite, pour éviter la voie de Vienne et « tous les inconvénients de l'inquisition et de la malveillance du gouvernement autrichien <sup>46</sup> », auxquels fut exposée la correspondance française qui suivait cette voie.

Le nouveau service de poste devait se faire, « suivant l'usage et la nécessité résultant des mœurs turques », deux fois par mois : de Constantinople à Travnik, par des tartares (à cheval); de cette ville à Šibenik (Sebenico) (où se trouvait un consul de France, Zulati) par « des piétons morlaques » (à cause des régions montagneuses de la Bosnie et de la Dalmatie); de Šibenik, « ou peut-

43. AN, AF III 75, D 306, 26 Thermidor an IV (13 août 1796).

44. AE, Turquie, vol. 185, p. 217; A. DABINOVIĆ, *art. cit.*, p. 94.

45. AE, *ibid.*, p. 217; A. DABINOVIĆ, *art. cit.*, p. 93.

46. *Ibid.*

être de Zara, par barque jusqu'à Venise »; enfin, « de Venise à travers les Grisons et la Suisse selon les moyens que les ministres de la République dans ces deux résidences combineront pour le mieux <sup>47</sup> ».

En second lieu, l'agent consulaire en Bosnie avait un rôle politique, imposé par la « position de la Province de Bosnie limitrophe des États autrichiens ». Ce rôle était double. D'un côté, en Bosnie elle-même, dit Descorches dans ses instructions, « Marc Bruère s'occupera de bien saisir l'esprit de ses habitants, de pénétrer leurs dispositions, de démêler, dans la conduite du Pacha, le système de la Porte, dans cette partie de l'Empire ottoman : mais il n'emploiera qu'avec la plus grande prudence les moyens de parvenir à ces fins [...] ses apparences et ses liaisons ne seront en un mot que celles d'un homme qui n'a que ses intérêts particuliers à suivre, que des affaires de commerce à traiter... <sup>48</sup> ». De l'autre côté, Travnik servira à Bruère de poste d'écoute : on attendait « de son zèle et de son exactitude toutes les nouvelles qu'il pourra se procurer des pays voisins, tels que la Croatie, la Dalmatie et l'Albanie <sup>49</sup> ».

Le devoir de l'agent consulaire fut aussi d'établir et de développer les rapports commerciaux entre la France et la Bosnie, « un point négligé jusqu'ici, et pourtant très utile à bien connaître et à cultiver, tant par les matières premières qu'elle [la Bosnie] peut nous fournir, que par la consommation de nos denrées et marchandises qui ne s'y font guère maintenant que de la troisième, quatrième ou cinquième main, et qui ne pourrait que s'accroître beaucoup par des opérations directes <sup>50</sup> ».

Enfin, Marc Bruère devait faciliter et assurer le passage des Français qui, allant à Constantinople, ou en revenant, passaient par la Bosnie. Ce furent, pour la plupart, des agents diplomatiques ou commissaires <sup>51</sup>, et ils devaient recevoir « de sa part toutes les prévenances, les secours et les avis ». Cette tâche était très importante, vu les difficultés et l'insécurité que devaient affronter à cette époque ceux qui se rendaient en Bosnie et dans d'autres régions de l'Empire ottoman.

Marc Bruère — aidé pendant un certain temps par un « vice-consul », qui fut yougoslave, Stiepcević <sup>52</sup> [probablement Stijepčević] — s'acquittait bien de toutes ces tâches. Maint Français de passage à Travnik se louait du consul « plein d'intelligence et de civisme » et soulignait « la sagacité de notre agent <sup>53</sup> » et les preuves « de son zèle, de son intelligence, de sa capacité et de son patriotisme <sup>54</sup> ».

Marc Bruère savait aussi protéger les intérêts des Bosniaques, si l'occasion se présentait. Ainsi, lorsque Napoléon étendit son autorité sur Venise, en 1797, les commerçants bosniaques (les Juifs de Sarajevo : Dauvel Vita Levi, Vita Levi, Joseph Papo et Abraham Danon), qui entretenaient des relations commerciales avec cette ville, eurent à payer des taxes beaucoup plus élevées qu'auparavant;

47. AE, Turquie, 185, p. 213.

48. AE, Turquie, 185, p. 218; A. DABINOVIĆ, *art. cit.*, p. 95.

49. AE, *ibid.*, p. 219; A. DABINOVIĆ, *art. cit.*, p. 96.

50. AE, *ibid.*, pp. 218-219; A. DABINOVIĆ, *art. cit.*, p. 95.

51. Voir ci-dessous, p. 78 et suiv.

52. AN, AF III, 75, D. 306, Pl. I, Traunick, 11 Vendémiaire an V (2 oct. 1796).

53. AN, AF III, 75, D. 306, Traunick, 12 Fructidor de l'an IV (29 août 1796).

54. AE, Doss. pers. Marc Bruère, Lettre d'Aubert Dubayet, en date du 28 Frimaire an V (18 déc. 1796).

Marc Bruère demanda à Napoléon, en août 1797, la diminution de ces taxes, et de prendre les commerçants juifs sous sa protection<sup>55</sup>.

Sa vie personnelle à Travnik n'était pas très gaie. Plein de zèle, il aura à faire plus d'une fois l'expérience qu'il était arrivé dans un pays arriéré et fanatique, comme ce sera un peu plus tard le cas du consul général Pierre David. Cependant, doué d'une plus grande faculté d'adaptation que ce dernier, d'une part, et connaissant mieux les « pays illyriens », où il avait déjà passé une partie de sa vie, Marc Bruère saura, par sa manière de vie, atténuer quelque peu les inconvénients nés de l'état arriéré des habitants de Travnik et de leurs préjugés, et même se faire « aimer par ses talents, son esprit et la facilité de se mouler aux manières et aux habitudes des Bosniaques et des Illyriens<sup>56</sup> ». Ainsi, il s'habillera et vivra comme les gens du pays, à la turque. Il se mariera même avec une jeune fille bosniaque, Catherine Hodić, qui à l'occasion du mariage, célébré selon les rites turcs, recevra le nom de Fatia ou Fata<sup>57</sup>. Sa femme était d'origine humble et manquait d'éducation et de manières. Marc Bruère, « cœur simple et bon, semble avoir été indulgent aux lacunes » de l'éducation de sa femme<sup>58</sup>. Il n'en fut pas de même avec son père, Charles Bruère. Selon le Prince polonais Sapieha, Marc Bruère s'est marié à l'insu de son père, et le vieux seigneur de la cour de Louis XV fut consterné lorsqu'il vit pour la première fois sa bru mettre les pieds sur le divan et manger avec les doigts. Le voyageur polonais, qui l'avait entendu parler des Ragusains lors de son passage par leur ville en 1804, porte un jugement flatteur sur Marc Bruère<sup>59</sup>. La femme de Marc Bruère mourut bientôt de phthisie, en lui laissant deux enfants.

La vie de Marc Bruère à Travnik, lourde et « pleine de soucis et de désirs vains », a trouvé un écho dans sa poésie. Citons-en une strophe où le poète y fait allusion :

... Disgiunto io vivo  
Da ogni a me caro oggetto, in mezzo a strane  
Barbare genti, ed a pigliar costretto  
Barbaro anch'io ed abito e costume<sup>60</sup>.

Pourtant son séjour en Bosnie ne fut pas sans quelque utilité pour sa formation littéraire : il « continua [...] avec élan ses études linguistiques slaves » dans cette région, où l'on parle le serbo-croate le plus pur, il élargit et approfondit ses connaissances de cette langue<sup>61</sup>. Ce séjour en Bosnie contribua probablement à la pureté de sa langue<sup>62</sup>.

55. Stjepan ANTOLJAK, *Marc René Bruère (Marko Bruerović) zaštitnik i zagovornik jevrejskih trgovaca u Sarajevu. Židovi, XXII, 1938, 15 avr., pp. 7-8; J. DAYRE, art. cit., p. 148.*

56. Cité par J. DAYRE, *art. cit.*, p. 149.

57. J. DAYRE, *art. cit.*, p. 148; L. LEGER, *art. cit.*, p. 29.

58. J. DAYRE, *art. cit.*, p. 148.

59. Cf. Францев, Польское славяноведение, Prague, 1906, pp. 92-93. — Это был, dit le slavisant, по словам Сапѣги, человекъ чрезвычайно остроумный, прекрасно владѣвший «славѣнскимъ языкомъ» (posiadał język slawianski, jak rodowity Morlack), хорошо знакомый съ литературой Дубровника, изящно, со вкусомъ переводивший произведения на итальянскій языкъ...» (о. с., p. 92); cf. aussi L. LEGER, *art. cit.*, p. 31; J. DAYRE, *art. cit.*, p. 148; Br. VODNIK, o. c., p. 320.

60. J. NAGY, *art. cit.*, p. 63.

61. P. J. ŠAFARIK, o. c., p. 97.

62. Voir ci-dessus, p. 69.

Lorsque la Dalmatie, aux termes du traité de Campo-Formio, en 1797, fut cédée à l'Autriche, la correspondance française ne put plus suivre la voie habituelle, et Marc Bruère, sans emploi, rentra à Raguse (fin 1797). Mais de cette ville même il entretenait des relations avec la Bosnie. Il était, avec son père Charles, « l'âme de la propagande politique en Bosnie <sup>63</sup> », selon Vinko Vlatković, qui comme agent autrichien séjourna à Raguse de janvier jusqu'en août 1805, avec le but d'y recueillir des renseignements sur la situation politique. Le même émissaire prétend que Marc Bruère réussit à exercer en Bosnie une si grande influence que même les pères franciscains louaient Napoléon <sup>64</sup>.

63. D<sup>r</sup> Tomo MATIĆ, *Izvištaj austrijskog političkog emisara o Dubrovniku iz g. 1805. Rešetarov Zbornik*, Dubrovnik, 1931, p. 169.

64. « Patres Franciscaner das ächte römisch-katholische Betragen des Kaisers Napoleon bereits laut loben. » (*Ibid.*, p. 169.) — Sur le séjour de Marc Bruère en Bosnie, voir également : Žarko MULJAČIĆ, *Francuski diplomati u Bosni 1793 god. i osnivanje francuskog konzulata u Travniku*, dans GID, 1954, pp. 307-315.

## CHAPITRE II

### AUTRES VOYAGEURS

En dehors de Marc Bruère, nous rencontrons en Bosnie à cette époque quelques voyageurs français de passage à travers le pays. Ils allaient à Constantinople, et pour s'y rendre, ils choisissaient la route de Bosnie, la voie maritime ou celle de Vienne étant alors presque impraticables.

Ces voyageurs appartiennent à deux groupes différents : envoyés politiques et techniciens.

On a vu qu'avant la Révolution, depuis François I<sup>er</sup>, la France entretenait des relations commerciales et des rapports amicaux avec la Turquie. La Révolution troubla cependant ces relations traditionnelles, en inspirant aux Turcs certaines préventions à l'égard de la France, préventions inspirées d'une part par d'autres puissances ennemies de la France républicaine, et de l'autre par certains Français de Constantinople, parmi lesquels se trouvait également l'ambassadeur de France près la Porte, Choiseul-Gouffier, qui prirent position contre la France révolutionnaire. Ce fut l'exécution de Louis XVI qui en premier lieu toucha le Sultan. « Le Grand Seigneur, instruit jusqu'aux moindres détails de ce crime affreux, en fut si affecté, qu'il en a été malade; tout le Divan, tout le peuple en est saisi d'horreur », relatait le chargé d'affaires prussien le 11 mars 1793 <sup>1</sup>. Mais ce furent surtout quelques grands principes de la Révolution française qui causèrent beaucoup d'inquiétude aux dirigeants turcs (« séparation de l'Église de l'État, abandon des doctrines religieuses, culte de la raison <sup>2</sup> »).

Le Directoire tenait à dissiper ces « préventions » et à renouer des relations amicales avec la Turquie, pour deux raisons. D'abord, par « enthousiasme missionnaire général <sup>3</sup> ». Et puis, pour s'assurer dans ces temps difficiles le secours de l'Empire ottoman dont la force n'était pas encore quantité négligeable <sup>4</sup>.

Pour atteindre ce but, les dirigeants français, entre autres mesures <sup>5</sup>,

1. Bernard LEWIS, *The impact of the French revolution on Turkey*. Cahiers d'histoire mondiale, I, 1953, pp. 122-123.

2. *Ibid.*, p. 123.

3. *Ibid.*, p. 114.

4. *Ibid.*, p. 114.

5. On fonda par exemple à Constantinople, en 1795, une imprimerie qui, selon l'ambassadeur Verninac, « devait servir à remplir deux objets également intéressants, celui d'instruire les nationaux établis en Levant des affaires de la République, et celui de donner aux Turcs connaissance des intérêts qui occupent l'Europe et de leur inspirer par la publication de quelques livres élémentaires le goût des sciences qu'il leur importe le plus d'apprendre » (cité par B. LEWIS, *art. cit.*, p. 116).

envoyèrent comme ambassadeurs des révolutionnaires fervents : Descorches, Verninac et Du-Bayet. Le premier et le troisième, allant à Constantinople, passèrent par la Bosnie.

L'autre groupe des voyageurs français ayant passé en Bosnie à cette époque est constitué par des techniciens. On sait que dès la Renaissance, la Turquie s'est efforcée de mettre à profit certaines acquisitions de l'Europe dans le domaine de l'art militaire. On a vu également les efforts que le comte Bonneval a faits pour réformer l'armée turque. Mais ce fut surtout le sultan Sélim III qui s'était fixé pour but d'exécuter de larges réformes dans l'art militaire. Et il s'adressait entre autres à la France pour l'aider dans cette tâche, en demandant des techniciens, des officiers, des ouvriers. Certains d'entre eux passèrent par la Bosnie.

Disons quelques mots de ces deux groupes de voyageurs français.

## § 1. ENVOYÉS POLITIQUES

I. MARIE DESCORCHES. — II. FÉLIX HÉNIN. — III. AUBERT DUBAYET.

Pour « détruire ces préventions » à l'égard de la France que la Révolution française avait inspirées aux Turcs, pour « réchauffer le cœur des Ottomans », et pour « annoncer au ministère ottoman les véritables dispositions de la République <sup>6</sup> », le Conseil exécutif désigna, au poste d'ambassadeur extraordinaire de France à Constantinople, Charles-Louis Huguet, marquis de Sémonville, en remplacement de Choiseul-Gouffier, « l'homme le plus criminel envers sa patrie, qui jamais été (*sic*) revêtu de caractère <sup>7</sup> ». Le nouvel ambassadeur aura le devoir d'expliquer à la Porte « ce que c'est véritablement que la Révolution française (lit-on dans les *Instructions* qu'on lui donna), il fera voir que nos anciennes liaisons ne tenaient pas à ce que la France eût une forme de gouvernement monarchique plutôt que toute autre [...] que la forme de son gouvernement a changé, mais ses intérêts sont toujours les mêmes », et qu'ils sont « au-dessus des variations des gouvernements <sup>8</sup> », etc. Cependant, les difficultés apparurent : le sultan Sélim, sous l'influence des représentants de la Russie, de l'Autriche et de l'Angleterre, ne lui accorda pas son agrément. Le Conseil exécutif décida alors d'envoyer Marie Descorches « pour préparer les voies ».

### I

Marie-Louis-Henri Descorches <sup>9</sup> (né le 17 sept. 1749, mort le 2 sept. 1830), marquis de Sainte-Croix, homme politique et diplomate français, a rempli plusieurs missions diplomatiques, entre autres celle de ministre plénipotentiaire de France à Varsovie (1791-1792), à Venise (1793), à Constantinople (1793-1795). Quittant ce dernier poste, en avril 1795 (qu'il céda à Raymond de Verninac), il fut pour la deuxième fois nommé au même poste en 1798; mais

6. AE, Turquie, vol. 184, mai 1793.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. Nous empruntons ces renseignements à la *Nouvelle biographie...* de Didot (t. XIII, pp. 790-791) et à la *Biographie universelle...* de Rabbe (t. II, Paris, 1834, pp. 1323-1324).

à cause de l'expédition française en Égypte, cette mission resta sans suite. En 1800, nous le retrouvons à la préfecture de la Drôme (où il resta jusqu'en 1814), et puis, pendant les Cent jours, à celle de l'Aude. Après la chute de Napoléon, il est révoqué (en juillet 1815), et il vit retiré dans ses terres, en Normandie, jusqu'à sa mort.

En se rendant, au début de 1793, à Venise, en qualité de ministre de la République française, il avait reçu des instructions secrètes « pour tâcher de passer à Constantinople, et de s'y faire passer en qualité d'envoyé extraordinaire de France <sup>10</sup> ». Muni de lettres de recommandation, et prenant le nom d'emprunt de Marie-Louis Daubry et la profession de négociant, Descorches arrive à Raguse le 2 mars 1793, « en très bonne santé ». Pendant son court séjour dans cette ville, qui dure sept à huit jours, il s'occupe « à faire ses arrangements pour la suite du très pénible voyage qu'il lui reste à faire, la Bosnie étant en cette saison presque partout couverte de deux ou trois pieds de neige <sup>11</sup> » : il s'assure les chevaux, un janissaire qui lui servira de guide, et un interprète pour « la langue illyrique », Marc Bruère; enfin une lettre de recommandation de la République de Raguse pour le pacha de Bosnie qui est « en relations et bonne intelligence avec elle », et de qui « va dépendre [...] la sûreté de son voyage » : cette lettre lui a été « accordée [...], et de la meilleure grâce du monde » par le Sénat de Raguse, grâce aux démarches du consul. Notre voyageur, ainsi que tant d'autres, utilise aussi ce séjour pour observer la ville, et pour recueillir ses impressions, qu'il enverra bientôt au ministre des Affaires étrangères, sous le titre *Observations faites en route*, où il parle, entre autres, de la Dalmatie, de Raguse et de la Bosnie. Arrêtons-nous d'abord un instant sur ses « observations » relatives à Raguse, qui sont restées inconnues jusqu'à nos jours <sup>12</sup>.

Descorches trouve que la république de Raguse a « des avantages naturels », mais que ces avantages sont « stérilisés à beaucoup d'égards » par « une aristocratie dégoûtante ». Heureusement, cette aristocratie, selon lui, « arrive à son déclin : les lumières la pressent d'un côté, et elle s'affaiblit de l'autre par la chute graduelle de ses colonnes [...] et déjà c'est une idée assez commune qu'ils [les nobles ragusains] ne pourront bientôt plus défendre leurs privilèges contre la masse qui pèse sur eux <sup>13</sup> ».

Raguse intéresse Descorches surtout à deux points de vue : commercial et « philosophique ». En ce qui concerne le commerce, cette ville a, selon lui, toutes les conditions pour « devenir un entrepôt important » (car elle a « un port excellent, le mieux situé de l'Adriatique »), mais, ajoute-t-il, « lorsque le gouvernement appartiendra à la République et non pas la République au gouvernement <sup>14</sup> ». Il pense que la France doit « seconder les amis de la liberté » du commerce ragusain et « refaire dans un autre esprit » le traité de commerce qui existe entre cette république et la France.

Mais, selon le voyageur, « Raguse mérite peut-être encore plus d'attention sous l'aspect philosophique », et la France doit jouer un rôle civilisateur dans ce coin du monde et « rendre à l'humanité, en quelque sorte, plusieurs millions

10. *Biographie...* de Rabbe, p. 1323.

11. AE, Doss. pers. de Marc Bruère, Raguse, 6 mars 1793.

12. M. Deanović n'a pas eu non plus, semble-t-il, la possibilité de les utiliser : il signale seulement le passage de Descorches par Raguse (*o. c.*, p. 10).

13. AE, Turquie, vol. 185, juin 1793.

14. *Ibid.*

d'hommes qui n'en ont que le nom ». Car Raguse, à son avis, quoique « un point imperceptible », peut « exercer une influence salutaire sur un horizon assez étendu », en premier lieu dans les provinces turques voisines du fait que « l'illyrique est la langue naturelle des Ragusais » et des provinces turques : « On aperçoit tout de suite, observe-t-il, le parti qu'on peut tirer de cette similitude [des langues] pour infiltrer dans ces pays les plus barbares de l'Europe, en proie pour la plupart à tous les excès des vices et des crimes, que l'ignorance, la superstition et la férocité réunies peuvent produire, pour y infiltrer, dis-je, les idées propres à leur civilisation <sup>15</sup>. » Ainsi, Raguse servirait d'un « canal » par lequel pénétrerait la civilisation européenne dans les coins les plus reculés de cette partie du monde : « Les Provinces ottomanes illyriennes plus instruites, instruiraient à leur tour, par le turc, les Provinces plus reculées », en rendant de cette manière à l'humanité « plusieurs millions d'hommes qui n'en ont que le nom, dès qu'on aperçoit la moindre apparence de praticabilité <sup>16</sup> ».

Ce qui rend Raguse, aux yeux de Descorches <sup>17</sup>, surtout propre « à servir d'instrument à cette œuvre de bienfaisance », c'est — outre le fait qu'on y parle « très communément le français et l'italien » — « qu'il s'y trouve de l'aptitude en général et déjà quelques hommes distingués par leurs connaissances. Une société littéraire vient de s'y former; mais les communications leur manquent. Ils ne sont informés que mal et très tard de ce qui se passe dans le reste de l'Europe. C'est par où (conclut-il) nous pouvons commencer à les seconder ».

Parti de Raguse, en compagnie de Marc Bruère, vers le 9 mars, Descorches arrive à Travnik le 19. Il y restera deux mois en attendant l'autorisation de Constantinople pour prolonger son voyage. Au début de son séjour dans la ville bosniaque, il se sent bien, comme « au port ». Il y trouve le « même accueil, même empressement, même profession de sentiments français que dans tous les lieux <sup>18</sup> » de son passage. Il constate qu'on y est informé des derniers événements qui se sont passés en France et qu'on en manifeste une compréhension : « l'événement de l'exécution du traître [Louis XVI], dont la tête a tombé (*sic*) le 21 janvier, écrit-il au ministre, sous le glaive de la Justice Nationale, leur est généralement connu, et que partout ils [le] justifient [...] par la justesse des réflexions que cette circonstance leur inspire <sup>19</sup> ». Il observe aussi le pays et son peuple qui montre des sympathies pour la France. « J'ai vu [en Bosnie], un peuple loyal, valeureux, dont les âmes ont une tendance singulière vers les nôtres; qui nous aiment parce que nous sommes Français, parce qu'ils détestent les Allemands; parce qu'ils se plaignent des intrigues qui dominent à leur préjudice et à celui de tout l'Empire, leur propre gouvernement, et qu'ils voient en nous tous les remèdes à leurs maux <sup>20</sup>. » Il reconnaît à la fois une possibilité d'échanges commerciaux directs entre la Bosnie « très étendue, agricole autant qu'une province turque puisse l'être » et la France <sup>21</sup>.

Le pacha de Bosnie, « très affectueux dans ses impressions » pour les Français en général et pour lui en particulier, lui a fait une bonne impression.

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*

18. AE, Turquie, 184, Travnik, le 23 mars 1793.

19. *Ibid.*

20. AE, Turquie, 185, juin 1793 (*Observations...*).

21. Voir ci-dessus, p. 56.

Il le prenait, malgré son *incognito*, pour « un personnage plus important » qu'il ne se montrait; en dehors d'un taïn<sup>22</sup>, il lui a accordé une audience, avec toutes les formalités d'usage, et il lui a manifesté des sentiments d'amitié. Le pacha, il est vrai, ne le laisse pas prolonger sa route vers Constantinople sans en avoir reçu l'ordre de cette ville; notre voyageur s'y résigne cependant « comme à tous les maux sans remède ».

Mais avec le temps, Descorches commence à perdre sa patience et à s'ennuyer dans la bourgade bosniaque. Logé « dans une cahute de bois qui n'avait d'autre étendue que douze pieds en quarré » et couchant, avec six personnes, « sur des planches » dans son manteau<sup>23</sup>, après avoir attendu, en vain, quarante-trois jours « d'une terrible longueur accumulés sur [...] [sa] tête à Travnik », il se plaint au ministre : « Mais sur quoi peut-on compter dans un pays comme celui-ci? Ma patience ne s'étend plus loin que ce terme. S'il s'écoulait encore sans notification, je sache (*sic*) mon sort, je me propose de faire remettre au Pacha une note qu'animeront sûrement les divers sentiments dont je suis oppressé. » Il continue à croire le pacha de Bosnie « honnête et bien intentionné, mais (dit-il) sans aucune expérience, sans caractère, timide en proportion et enlacé par l'intrigue autrichienne qui paraît puissante à la Porte et dont je soupçonne fort un détachement autour de lui ». Cette opinion, selon lui, est partagée aussi par les Bosniaques, et elle « semble faire fermenter assez fortement leurs esprits et leurs cœurs ». « Vous seriez touché, citoyen Ministre — s'écrie-t-il — si vous étiez à portée de les entendre, du ton et des sentiments, dont il n'est point de patriote français qui ne s'honorât, avec lesquels plusieurs d'entre eux m'ont épanché leur indignation. Vous jugerez aisément par là quels sont leurs vœux en notre faveur...<sup>24</sup>. »

Enfin, sa « barque, échouée à Travnik », après y avoir passé plus de deux mois, fut « remise à flot », pour Constantinople, où Descorches arriva le 7 juin<sup>25</sup>. Il y continuera à vivre quelque temps, dans un petit appartement à Galata, *incognito* sous son nom d'emprunt (Marie-Louis d'Aubry, négociant<sup>26</sup>), tant qu'il ne sera pas admis par la Porte comme ambassadeur. Il restera à Constantinople presque deux ans, jusqu'à l'arrivée du nouvel ambassadeur, Verninac, en avril 1795.

## II

Bientôt après, un autre envoyé français, allant à Constantinople, passa par la Bosnie : Félix Hénin, chargé d'affaires de la République française à Venise.

Étienne-Félix Hénin, baron de Cuvillers<sup>27</sup>, diplomate, maréchal de camp et écrivain, joua un assez grand rôle dans la vie publique française de son temps. Né (le 27 avril 1755) à Balloy (Seine-et-Marne), d'une famille noble, il se consacra à la carrière militaire. Mais cette profession lui paraissant « trop peu active »,

22. Sur le sens de ce mot, voir ci-dessous, p. 191.

23. AE, Doss. pers. de Descorches, t. XXIII, p. 82.

24. AE, Turquie, 184, Travnik, le 3 mai 1793.

25. « With the double mission of winning ottoman support for French policy and ottoman sympathy for the French Revolution » (B. LEWIS, *art. cit.*, p. 114).

26. Étienne-Félix HÉNIN, *Sommaire de la correspondance*, Paris, Impr. du dépôt des lois, an IV, p. 6.

27. Sur Félix Hénin, voir : la biographie de MICHAUD (t. XIX, pp. 109-111) et celle de RABBE (t. II, pp. 2057-2058).

il l'interrompit pour se vouer à la carrière diplomatique. Après avoir parcouru, en cette qualité, quelques pays, il fut nommé secrétaire de la Légation de France près l'Électeur de Trèves (en 1785), puis secrétaire d'Ambassade de France à Venise (1786-1788), et chargé d'affaires près la même république (1788-1793). En 1793, il fut envoyé, par la République française, comme ministre chargé d'affaires de France à Constantinople, où il resta deux ans. Retournant en France, en 1795, il reprit la carrière militaire et il joua un rôle important, prenant part à de nombreuses batailles et exerçant diverses fonctions militaires. Il mourut le 2 août 1841.

Hénin est l'auteur de plus de vingt ouvrages.

Chargé de sa mission à Constantinople, Hénin partit de Venise le 17 juin 1793, en compagnie de Sicard, commis au bureau des relations extérieures à Paris, qui lui remit l'ordre du gouvernement. Suivant la route par la Dalmatie et Raguse, ils arrivèrent à Travnik le 2 juillet 1793. Ils furent obligés, ainsi que Descorches, de s'y arrêter, faute du firman; mais ils eurent plus de chance que leur prédécesseur : ils ne restèrent que six jours dans cette ville, « cinquante sekins remis à l'un des ayens du Pacha<sup>28</sup> » ayant fait « applanir » les difficultés qu'ils rencontrèrent. Enfin, partis de Travnik le 8 juillet, ils arrivèrent à Constantinople le 23 du même mois.

En retournant, Sicard suivit la même route (il fut à Venise en janvier 1794) tandis que Hénin (parti de Constantinople le 25 avril 1795) prit une autre voie : par la Roumélie, la Macédoine, la Thessalie et l'Épire, qui est, selon lui, « agréable et commode, et présente aujourd'hui moins d'inconvénients que celle par la Bosnie, la Serbie et la Bulgarie<sup>29</sup> ».

C'est tout ce que nous savons de ces deux voyageurs.

### III

Le dernier Français (que nous connaissons) appartenant à ce groupe des envoyés qui, se rendant à Constantinople, passèrent par la Bosnie fut Aubert Du-Bayet (ou Dubayet), ambassadeur à Constantinople.

Jean-Baptiste-Annibal-Aubert Du-Bayet (Dubayet<sup>30</sup>) (1759-1797) fit d'abord une carrière militaire (qu'il commença, en Amérique, en prenant part à la guerre de l'indépendance) et atteignit, avec le temps, le grade de général de division. Mais il interrompit sa carrière lorsqu'il fut élu membre de l'Assemblée législative, en 1791, et l'abandonna définitivement, en 1796, lorsque, ministre de la guerre, il fut contrarié dans l'exécution de ses projets par le Directoire.

Donnant sa démission de ministre de la Guerre, et nommé ambassadeur de la République française près la Porte ottomane (en février 1796), Aubert Du-Bayet s'embarqua à Toulon pour se rendre à son nouveau poste. Il emmenait avec lui une suite nombreuse, où figuraient, entre autres, quelques officiers qui devaient entrer au service de l'Empire ottoman (généraux Séyo, Menaut, le chef d'escadron Caulincourt<sup>31</sup>, etc.); il s'y trouvait aussi une compagnie d'artillerie légère destinée à rester au service de la Porte.

28. AE, Turquie, 187, pp. 81-82.

29. HÉNIN, *o. c.*, p. 185.

30. Nous empruntons des renseignements à la biographie de MICHAUD (t. II, Paris, 1843, pp. 576-577) et à celle de RABBE (t. I, Paris, Levraut, 1834, pp. 152-153).

31. AN, AF III 75, D 306, Traunick, 12 Fructidor an IV (29 août 1796).

Nous trouvons Du-Bayet en Bosnie en août 1796. Grâce à Marc Bruère, à qui il notifia son arrivée, il y fut bien accueilli : « trois cents hommes à cheval et des compagnies de pandours » le reçurent sur la frontière et l'escortèrent jusqu'à Travnik; un officier fut mis à sa disposition « pour l'ordonnance de tout »; il reçut, sur la route, « par tous les agas, les cadis, les gouverneurs particuliers, les témoignages les plus éclatants de considération et d'une cordiale fraternité »; à une lieue de Travnik, le pacha lui envoya ses chevaux et ses écuyers. Cet accueil cordial lui fit oublier, dit-il, « la contrainte et la cauteleuse diplomatie qui [...] [l'] avaient frappé ailleurs <sup>32</sup> ».

A Travnik, une question qui ne fut pas facile à résoudre, « vu la réserve et la fierté d'un vice-Empereur musulman », et qui « devint l'objet d'une négociation », fut celle du cérémonial de son entrevue avec le pacha (la même question se posera une dizaine d'années plus tard au consul Pierre David <sup>33</sup>). Orgueilleux et plein d'amour-propre, « ambassadeur d'une nation libre et victorieuse », par surcroît, Du-Bayet voulut être reçu par le vizir de Bosnie « non dans une audience solennelle, qui l'eût ravalé en drogman vénitien, portant le tribut annuel, mais d'égal à égal, comme il recevrait, dans une visite d'amitié, un autre vizir en voyage ». Cette question litigieuse fut réglée grâce à la « sagacité » de l'agent consulaire Marc Bruère : « Ce point arrêté, dit Du-Bayet, je partis de la maison de l'agent Bruère, sans aucun officier turc, accompagné des généraux Séyo, Menaut, du chef d'escadron Caulincourt et de notre agent, tous à cheval : six affidés à pied étaient rangés autour de moi. Au moment où j'entraîs dans la salle du divan, le Pacha y entraît aussi, suivi de toute sa cour, afin d'éviter l'inconvénient de se lever ou de rester assis au moment de mon entrée. Tous deux nous montâmes ensemble sur le sofa, deux coussins y furent apportés pour moi, et je m'y assis dessus; les personnes qui m'accompagnaient reçurent chacune un fauteuil, et toute la cour resta debout <sup>34</sup>. » Les serviteurs présentèrent en même temps au pacha et à lui « le café, la confiture de rose, le scherbetti et les parfums ». Les pipes n'étaient pas servies, observe-t-il plein d'orgueil : « et le pacha s'en abstint, parce qu'il savait que je ne fumais point ». Tout cela fut entremêlé de la conversation sur « les victoires de la République sur tous ses ennemis intérieurs et extérieurs », sur le resserrement des liens entre les deux nations. Enfin, l'échange de cadeaux ne manqua pas.

Dans son rapport, adressé au Ministre, Du-Bayet trace, entre autres, en deux mots, la situation politique de la Bosnie, qui est « en fermentation », qui « s'inquiète de son gouvernement » et « s'indigne de quelques concessions, faites sur ses confins, à l'Empereur d'Allemagne, qu'elle n'aime pas <sup>35</sup> ».

## § 2. ARTISTES ET OUVRIERS

En dehors des techniciens qui sont passés par la Bosnie sous la conduite de Du-Bayet, nous rencontrons à cette époque, en Bosnie, un autre groupe d'ouvriers français — « artistes et maîtres ouvriers » — dont quelques-uns furent « hommes précieux », « chefs des meilleurs ateliers de Paris » : en se

32. *Ibid.*

33. Voir : *Les sources historiques...*, II<sup>e</sup> partie, chap. II.

34. AN, *ibid.*

35. *Ibid.*

rendant à Constantinople, sous la conduite de Guion de Pampelonne, ils passèrent par la Bosnie au mois de septembre 1796. (Ils arrivèrent à « Serayo en Bosnie », le 29 septembre.)

Comment ce groupe fut-il amené à passer par la Bosnie ?

Au mois de Brumaire an IV (oct.-nov. 1795) la Porte demanda à la France « quelques artistes propres à la fonte et fabrication des canons, boulets, affûts, platines et batteries de fusils ». Le Directoire, pour rendre l'« alliée naturelle » de la France plus capable de s'« opposer à l'ambition de ses rivaux », décida d'envoyer à Constantinople, sous la conduite de Pampelonne, « des artistes et maîtres ouvriers, au nombre de soixante-dix, nécessaires pour y établir une fonderie de canons, un atelier de construction d'affûts, de fabrication et de réparation de fusils, une poudrerie et salpêtrerie ». Embarquée à Toulon, sur un bateau grec, l'expédition fut poursuivie dans la mer par les Anglais. A Gênes, Pampelonne divisa sa compagnie en deux parties, dont l'une resta sur le bateau, pour prolonger la route par la mer, et l'autre, avec Pampelonne, prit la route de terre par la Dalmatie et la Bosnie<sup>36</sup>.

Quant à leur séjour en Bosnie, nous n'en avons pas de données à notre disposition.

Notons enfin que « l'instruction militaire », ainsi que les envoyés français à Constantinople étaient les plus importants canaux par lesquels les idées de la Révolution française pénétraient en Turquie<sup>37</sup>.

36. AE, Turquie, 196, pp. 191-192.

37. Cf. B. LEWIS, *art. cit.*

## B. ÉPOQUE DU CONSULAT GÉNÉRAL A TRAVNIK (1806-1815)

Dans la période qui va de la suppression de l'agence consulaire de France à Travnik (et du départ de Marc Bruère) à l'ouverture du consulat général dans la même ville, c'est-à-dire entre 1798 et 1805, nous ne rencontrons pas de Français en Bosnie. A notre avis, deux raisons expliquent cette absence.

D'abord, après avoir été rétablis et s'être améliorés entre 1793 et 1797, les rapports franco-turcs sont redevenus mauvais en 1798. C'est surtout l'expédition de Napoléon en Égypte qui a nui aux bonnes relations entre la France et la Turquie. Les efforts de Napoléon pour faire croire aux Turcs qu'il voulait rétablir seulement « l'autorité légitime du Sultan méconnue par les Mamelouks rebelles <sup>1</sup> » restèrent vains : la Turquie déclara la guerre à la France. Ce n'est qu'après l'évacuation de l'Égypte par les troupes françaises que les rapports franco-turcs redevinrent pacifiques (le traité de paix entre la Turquie et la France fut signé le 6 Messidor an X, c'est-à-dire le 25 juin 1802, à Paris); ils deviendront amicaux seulement lorsque Sébastiani viendra à Constantinople en 1806.

La deuxième raison de l'absence des Français en Bosnie dans la période de 1798 à 1805 est l'occupation de la Dalmatie par les Autrichiens (à la suite du traité de Campo-Formio, signé dans la nuit du 17 au 18 octobre 1797) : les voyageurs français qui se rendaient en Orient ne suivirent pas la voie habituelle qui conduisait par la Dalmatie et par la Bosnie.

En 1806, cependant, la situation changea. La cession de la Dalmatie aux Français (à la suite du traité de Presbourg, signé le 26 décembre 1805) eut des répercussions sur les relations entre la France et la Turquie : devenus voisins, ces deux pays se rapprochèrent (le 5 juin 1806, la Porte reconnut Napoléon comme empereur). En s'emparant de l'Istrie et de la Dalmatie, Napoléon s'ouvrait les portes des Balkans et de l'Orient. C'est alors qu'il orienta son attention et ses efforts de ce côté, s'efforçant pendant presque deux ans de résoudre, sans réussir, la question d'Orient. (C'est entre juin 1806 et mars 1808 que se place la politique orientale de Napoléon <sup>2</sup>).

Ce qui contribua surtout au rapprochement entre la France et la Turquie, ce fut le fait que les deux pays eurent des ennemis communs : la Russie et l'Angleterre. La Turquie fut particulièrement utile à Napoléon contre la Russie. Pour l'entraîner dans une guerre contre ce dernier pays, Napoléon envoya, en août 1806, à Constantinople, en qualité d'ambassadeur, un de ses diplomates

1. E. LAVISSE, *o. c.*, t. IX, p. 661.

2. E. DRIAULT, *o. c.*, p. 20.

les plus capables, le général Sébastiani (dont la mission en Orient avait été déjà couronnée de succès en 1802). Et la Turquie reprit la guerre contre la Russie. En outre, grâce à l'influence de Sébastiani auprès du Divan, la flotte anglaise, qui parut dans les Dardanelles, subit une défaite complète. A l'occasion de la défense de Constantinople, qui « marqua l'apogée de l'influence française en Orient<sup>3</sup> », Napoléon écrivait à Sélim (le 3 avril 1807) : « Mon ambassadeur m'apprend la bonne conduite et la bravoure des Musulmans de Constantinople contre nos ennemis communs. Tu t'es montré le digne descendant de Sélim et de Soliman<sup>4</sup>... »

Les circonstances changèrent bientôt. Réconcilié, à Tilsit, avec la Russie, — et plaçant dans l'alliance russe de grands espoirs pour mener à bien son combat contre l'Angleterre —, Napoléon sacrifia quelque peu la Turquie. Cela lui fut d'autant plus facile que Sélim fut détrôné. « Voilà un décret de la Providence, qui me dit que l'Empire turc ne peut plus exister<sup>5</sup> », déclara Napoléon à Alexandre, le jour où il reçut, à Tilsit, la dépêche sur le renversement de Sélim. Mais ce sacrifice fut plus apparent que réel : le partage de la Turquie était une proposition alléchante faite à la Russie pour obtenir son concours contre l'Angleterre, à laquelle Napoléon pensait même en concluant l'alliance avec la Russie : « Le traité de Tilsit, dit E. Driault, est avant tout un gigantesque système de guerre contre l'Angleterre<sup>6</sup>. » En réalité, Napoléon n'a jamais voulu de tout son cœur le partage de l'Empire ottoman, avant d'avoir vaincu l'Angleterre, descient que celle-ci, ainsi que la Russie, s'empareraient, en cas de partage, des morceaux les plus gros de cet empire. Voilà pourquoi la question du partage, posée à plusieurs reprises entre la paix de Tilsit et l'entrevue d'Erfurt, ne fut jamais résolue, pour être finalement, à Erfurt (le 27 sept. 1808), ajournée à une date indéfinie<sup>7</sup>.

La paix de Vienne (signée à Schoenbrunn, le 14 oct. 1809) posa une fois encore la question d'Orient à Napoléon : après la formation des Provinces Illyriennes, et du fait de l'intention de l'Empereur d'ouvrir une voie terrestre de commerce, en remplacement de la voie maritime menacée par les Anglais, les Pays Yougoslaves, la Bosnie en premier lieu, par sa position même, se trouvèrent présenter pour Napoléon le plus grand intérêt.

Telles sont les circonstances politiques qui ont permis le séjour et le passage d'un certain nombre de Français en Bosnie dans cette période de 1806 à 1815.

Ces Français peuvent être répartis en plusieurs groupes, d'après leur profession et le but de leur voyage en Bosnie :

1. Les diplomates. C'est le consul général de France à Travnik, Pierre David, et ses collaborateurs : Amédée Chaumette Des Fossés, César d'Avenat, etc.

2. Quelques envoyés militaires, dont deux érudits (Charles Pertusier et Félix Beaujour) et quelques officiers de reconnaissance (le général Ch. N. d'Anthouard, les capitaines Leclerc, Roux-la-Mazelière, Riollay, etc.).

3. E. LAVISSE, *o. c.*, t. IX, p. 668.

4. Cité par E. LAVISSE, *o. c.*, t. IX, p. 668.

5. Cité par E. DRIAULT, *o. c.*, p. 205.

6. E. DRIAULT, *o. c.*, p. 211.

7. Pour la question de partage de la Turquie, voir M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, pp. 253-259, et E. DRIAULT, *o. c.*, pp. 290-291.

3. Trois généraux en mission spéciale en Herzégovine (Launay, Deviaux, Clausel).

4. Quelques Français de passage, parmi lesquels figurent : les diplomates (Hugues Pouqueville, Antoine-François Andréossy, Antoine-Louis Vasse, Pascal-Thomas Fourcade), les officiers et soldats, ainsi que quelques aventuriers.

Passons-les en revue.

## CHAPITRE PREMIER

# DIPLOMATES

### § 1. PIERRE DAVID.

I. SA VIE. — II. SON ŒUVRE POÉTIQUE. — III. P. DAVID ARRIVE A TRAVNIK.  
— IV. SA MISSION EN BOSNIE. — V. LA VIE DE P. DAVID A TRAVNIK. —  
VI. JUGEMENTS SUR P. DAVID.

#### I

L'un des résidents français qui passa le plus de temps en Bosnie fut le consul général de France à Travnik, Pierre David. Venu dès l'ouverture du consulat, en février 1807, il y resta jusqu'en 1814, donc presque jusqu'à sa fermeture définitive <sup>1</sup>.

Pierre David appartient à cette lignée d'agents diplomatiques français talentueux, entreprenants et dévoués, que la France comptait par dizaines à l'époque napoléonienne, et parmi lesquels Napoléon pouvait et savait choisir pour les envoyer en diverses missions, dans les divers pays.

Arrêtons-nous d'abord sur sa vie <sup>2</sup>.

Pierre-Laurent-Jean-Baptiste-Étienne David est « Normand à tous les titres <sup>3</sup> » : il est né à Falaise, où il passe son enfance, et il étudie à Caen. C'est tout ce que nous savons sur cette période de sa vie <sup>4</sup>.

Venu à Paris, en 1788, il commence une carrière financière, comme employé au Bureau des Fermes Générales. En exerçant cependant ses fonctions administratives, sans y prendre intérêt, il s'occupe surtout de littérature : « Il dévore le « Procès du Collier », s'enthousiasme pour les Mémoires de Beaumarchais, et arrive « sans prévoyance » à la veille de la Révolution <sup>5</sup>. »

1. Voir ci-dessous, pp. 115-116.

2. En ce qui concerne la vie et, dans une certaine mesure, l'œuvre poétique de P. David, nous empruntons des renseignements à la *Notice biographique et littéraire* qu'a publiée sur lui son fils Jules David (dans les *Mémoires de l'Académie... de Caen*, t. XIII, Caen, 1861, pp. 225-316). Nous les complétons par ceux que nous avons puisés dans le dossier personnel de Pierre David (Archives du Ministère des Affaires Étrangères) et dans quelques autres sources que nous citons. Nous avons fait des recherches pour trouver les *Mémoires* et les ouvrages poétiques que P. David a laissés en manuscrit, ainsi que ses papiers personnels. Mais nos recherches n'ont donné jusqu'à présent aucun résultat : les archives de l'Académie et la Bibliothèque universitaire de Caen, où étaient conservées quelques-unes de ses œuvres, ont été détruites pendant la dernière guerre; la mairie de Falaise, ville natale de David, n'en possède guère; et personne n'a pu nous donner d'indications au sujet des héritiers de Pierre David. Le nom fréquent de David rend ces recherches encore plus difficiles.

3. J. DAVID, *art. cit.*, p. 225.

4. Les biographes de P. David passent sous silence cette période.

5. Serge FLEURY, *Un diplomate à l'Assemblée constituante*. RHD, 1926, p. 34.

La Révolution interrompt sa carrière financière, en ouvrant en même temps devant lui « des voies plus larges, plus nobles, plus fécondes <sup>6</sup> ». Se lançant, au début de la Révolution, dans le journalisme, il devient collaborateur parlementaire de deux journaux de l'époque : le *Moniteur*, qui deviendra plus tard l'organe du gouvernement, et le *Logographe*, journal qui s'est fixé pour tâche de consigner « littéralement », d'après une nouvelle méthode, « aussi vite que la parole », les discours prononcés à l'Assemblée, de recueillir « avec exactitude toutes les expressions de l'orateur <sup>7</sup> ». Cette nouvelle méthode logographique consistait en ce que chacun des huit scribes notait une phrase du discours d'un orateur (le premier scribe notait la première phrase, le deuxième, la deuxième, etc.), et réunies à la fin, les notes présentaient le discours. Aujourd'hui, au temps des magnétophones, cette méthode d'« enregistrement » nous paraît un peu naïve; mais à l'époque ce fut une invention ingénieuse <sup>8</sup>.

C'est à cette époque, dit Jules David, avec ses confrères tels que Maret, depuis duc de Bassano, Trouvée, qui fut ambassadeur et préfet, Jourdan, qui devint directeur général des contributions directes, et Sauvo, resté plus de trente ans rédacteur en chef [du *Moniteur*], qu'il entreprit de fixer sur le papier les magnifiques inspirations de Mirabeau, l'esprit de Cazalès, la conscience de Malouet, l'éloquence de Maury, l'enthousiasme de Mathieu Montmorency, la dialectique de Barnave, la vertu de La Rochefoucauld-Liancourt. De pareils modèles étaient bien faits pour élever son âme, encourager son cœur, et le mettre à l'abri, durant sa vie entière, de ces indécisions de caractère, de ces fluctuations d'idées, qui égarèrent ou perdirent un si grand nombre de ses contemporains <sup>9</sup>.

P. David consacre une grande partie des ses *Mémoires* (inédits) à cette période de sa vie. Il y donne libre cours surtout à son admiration pour Mirabeau et son éloquence, si bien que cette partie, comme l'observe Jules David, peut être intitulée : *Mirabeau*. David y parle aussi d'autres choses : il rapporte comment les privilèges de la noblesse furent abolis dans la nuit du 4 août 1789, où « les plus illustres représentants y avaient renoncé librement <sup>10</sup> »; il évoque les jours où « plusieurs Américains vinrent remercier l'Assemblée Nationale du grand exemple qu'elle donnait au monde et des services que les Français avaient rendus à l'Amérique <sup>11</sup> »; il décrit les travaux publics, pleins d'enthousiasme, où prirent part toutes les classes de la société, les habitants de « toutes les conditions et de tout âge », les femmes les plus élégantes ainsi que les abbés et les moines, « armés de pelles et de pioches et animés par une gaîté toute française ». « J'y allais, dit David, comme les autres avec ma société logographique, je voulais me vanter d'avoir remué quelques palletées (*sic*) de terre du Champ de la Fédération, comme d'avoir renversé une pierre de la Bastille <sup>12</sup>. »

6. J. DAVID, *art. cit.*, p. 225.

7. *Logographe*, n° 1 du 27 avril 1791, *nota*.

8. Il est curieux de noter que ce système *logographique* était utilisé en Turquie en 1926, d'après le correspondant du *Temps* (n° du 20 mars 1926) : « ... par manque de tout système abrégé applicable aux caractères arabes, les débats de l'Assemblée d'Angora sont relevés par quelques rédacteurs formant chaîne et écrivant phrase après phrase à tour de rôle, d'après un vieux système logographique » (cité par A. DUMAINE, *Quelques oubliés de l'autre siècle*, Paris, Librairie du Vélín d'Or, s. d. [1931], p. 127).

9. J. DAVID, *art. cit.*, p. 226.

10. RHD, 1926, p. 40.

11. *Ibid.*, pp. 41-42.

12. *Ibid.*, p. 42.

P. David décrit aussi, entre autres, « cette immense et enivrante solennité », qui eut lieu le 14 juillet, et à laquelle il assista :

Le serment des fédérés et du Roi me fit verser des larmes d'attendrissement et d'admiration. Jamais plus grand tableau, jamais plus auguste scène ne s'étaient offerts aux yeux des modernes et n'avaient parlé à leur cœur. Je me croyais aux plus beaux siècles de l'antiquité, oubliant que ces hommes étaient loin d'avoir tous une âme de dix-huit ans <sup>13</sup>.

Il évoque également, en quelques mots, « ces belles fêtes » qui furent organisées, dans les jours qui suivirent le 14 juillet, par la Ville de Paris, « à ses hôtes, les fédérés des départements », fêtes qui « offraient le spectacle de l'union et de l'urbanité parisienne <sup>14</sup> ». Mais il raconte en même temps les émeutes et les insurrections qui eurent lieu et les conséquences qu'elles produisirent ; il évoque « les scènes qui se passaient assez souvent dans cette Assemblée qui comprenait l'élite de la France » et qui faisaient voir, selon lui, « jusqu'à quels excès peuvent être menés les plus honnêtes gens par les passions politiques <sup>15</sup> ».

Pendant la Révolution, Pierre David sut éviter, selon son biographe Jules David, les deux courants contraires (« deux lames de ce dilemme politique ») qui entraînaient les jeunes générations de cette époque : le courant révolutionnaire qui fit perdre à ses adhérents le sentiment de l'humanité, et « le courant réactionnaire », qui compromit « leur qualité de Français ». Sachant « repousser les excès des deux parts », il fut « prêt à combattre pour le vrai, pour le juste, pour la véritable civilisation <sup>16</sup> ».

C'est pour cela que, croyant combattre pour la justice, Pierre David joignit, sur une pétition en faveur de Louis XVI, sa signature aux vingt mille autres. Ce fut la « levée en masse » qui le sauva « de cet antre révolutionnaire » que fut la Terreur : P. David fut envoyé en 1792, comme secrétaire d'un représentant en mission, auprès de l'armée des Pyrénées, où il devint ensuite commissaire adjoint des guerres (on l'envoya en cette qualité à l'armée de Mayence, où il connut Kléber, Gouvion-Saint-Cyr, Desaix et d'autres <sup>17</sup>).

Appelé à Paris, en 1795, P. David entra, le 22 novembre, en qualité de sous-chef de la deuxième division, au Ministère des relations extérieures (les fonctions de ministre étaient remplies par Charles Delacroix, père du peintre romantique), où il restera jusqu'au 18 février 1798 <sup>18</sup>. Les loisirs que lui laissait son office au Ministère, P. David les utilisait à compléter son instruction, que la Révolution avait interrompue : d'une part, il étudiait, observe J. David, « cette science des rapports internationaux qui, comme toute autre, a ses principes, ses règles et ses exceptions <sup>19</sup> », et d'autre part, il suivait, dans la matinée, « les cours des célèbres professeurs du temps <sup>20</sup> » au Collège de France et au Jardin des Plantes.

13. *Ibid.*, pp. 42-43.

14. *Ibid.*, p. 43.

15. *Ibid.*, p. 49.

16. J. DAVID, *art. cit.*, p. 227.

17. *Ibid.*, p. 233.

18. AE, Doss. pers. de P. David, n° 51.

19. J. DAVID, *loc. cit.*, p. 235.

20. *Ibid.*, p. 235.

Lorsque Talleyrand devint ministre des relations extérieures, le jeune sous-chef de division, dont les facultés et la capacité de travail avaient été remarquées et appréciées par le ministre, fut envoyé à Milan, en qualité de premier secrétaire de l'ambassade de France auprès de la République Cisalpine (fondée par le général Bonaparte avec les territoires qu'il avait conservés de ses conquêtes en Italie; l'ambassadeur était Trouvé). P. David exerça ces fonctions quelque neuf mois (du 19 février au 5 décembre 1798 <sup>21</sup>).

La guerre qui éclata en 1799 le fit revenir à Paris. D'après son état de service, il occupa, pendant presque six mois le poste de secrétaire de Légation à Stuttgart (du 6 décembre 1798 au 3 juin 1799) <sup>22</sup> et, durant trois ans (du 20 juin 1799 au 20 juin 1802 <sup>23</sup>) celui d'employé à la première division politique, « chargé par le ministère de rédiger le précis historique des négociations du congrès de Rastadt <sup>24</sup> ». En réalité, il exerçait les fonctions de rédacteur littéraire du *Moniteur* : « Je suis depuis neuf mois sans emploi, écrivait-il au Consul le 22 Pluviose an VIII (11 févr. 1800). Je n'ai d'autre ressource que la partie littéraire du *Moniteur* <sup>25</sup>. » Et quelques mois plus tard, le 7 thermidor an VIII (26 juill. 1800) : « Vous savez que depuis dix-sept mois je suis réduit à la plus désespérante nullité <sup>26</sup>. »

D'abord secrétaire de la Légation, puis chargé d'affaires, du 20 juin 1802 au 30 septembre 1806 <sup>27</sup>, près de l'Ordre de Malte, P. David résida à Malte, puis, comme réfugié, à Naples et à Rome, assistant « à la lente agonie de l'antique chevalerie de Saint-Jean de Jérusalem <sup>28</sup> ».

Son séjour en Italie servit surtout son goût de la poésie et de la littérature. « Tout semblait [...] sourire en même temps à Pierre David (dit son biographe) : un ciel serein, une nature enchanteresse, une société choisie, les arts et leurs prestiges, l'histoire et ses enseignements, l'amitié et ses charmes, la famille et ses douceurs <sup>29</sup>. » Il y rencontra plusieurs personnalités célèbres, parmi lesquelles, à Naples en 1805, — « sur le Vésuve en flamme errant à l'aventure » —, Mme de Staël, à qui il adressa quelques vers, et qui, en réponse, encouragea son talent poétique <sup>30</sup>. Il ne servit pas moins ici la France : « Je fus le premier, écrira-t-il plus tard, qui donnai avis au général chef Masséna, commandant alors l'armée d'Italie, du débarquement des Anglo-Russes à Naples, en octobre 1805 <sup>31</sup>. »

Consul général de France à Travnik, du 12 mai 1806 au 31 décembre 1814 <sup>32</sup>, P. David passa en Bosnie sept ans et demi <sup>33</sup>, en rendant à son pays « des ser-

21. AE, Doss. pers., n° 51.

22. *Ibid.*, n° 51.

23. *Ibid.*, n° 51.

24. PILLAUT, *o. c.*, I, p. 20; A. DUMAINE, *art. cit.*, p. 132.

25. AE, Doss. pers., n° 10.

26. *Ibid.*, n° 16.

27. En ce qui concerne les étapes de la carrière de P. David, nous nous en tenons aux données contenues dans son dossier personnel. D'autres biographes (A. Dumaine, Pillaut) suivent, en général, les indications de Jules David.

28. A. DUMAINE, *art. cit.*, p. 132.

29. J. DAVID, *art. cit.*, p. 274.

30. *Ibid.*, pp. 274-276. Cf. ci-dessous, p. 98.

31. AE, Doss. pers., n° 24.

32. *Ibid.*, n° 2.

33. La durée de son séjour en Bosnie fut d'un an plus court que cela ne ressort de son état de service. (Voir ci-dessous, pp. 103-104 et 115.)

vices de quelque importance » et en méritant « un témoignage de la satisfaction personnelle de Sa Majesté <sup>34</sup> ».

Après la suppression du consulat de France en Bosnie, dès les premiers mois de la Restauration, P. David se trouva sans emploi, et cet état de choses dura presque cinq ans (du 1<sup>er</sup> janv. 1815 au 15 sept. 1819). Resté, « après tant de zèle et de soins », « sans place et sans fortune », avec un traitement modeste, il ne fut pas sans de « vives inquiétudes » pour l'avenir de ses enfants, inquiétudes, dit-il, qu'il espérait n'avoir jamais <sup>35</sup>. Enfin, lorsque le général Dessolle, qui avait connu P. David à l'armée des Pyrénées, devint président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, Pierre David fut nommé consul de France à Smyrne, le 16 septembre 1819.

Arrivé à Smyrne le 31 décembre 1819, P. David y restera jusqu'à sa retraite (30 nov. 1826) : un séjour de presque sept ans, pendant lequel sa vie n'a pas été non plus facile. Et pour plusieurs raisons.

D'abord, dès 1821, commencent le soulèvement grec et la répression. Ces événements — se prolongeant pendant des mois, et dont le principal théâtre était justement Smyrne, « où le commerce a réuni une grande affluence d'individus appartenant aux deux peuples ennemis » — jetèrent « dans la plus complète anarchie » la ville où l'on voulut « exterminer [...] toute la race grecque <sup>36</sup> ». Pierre David joua dans ces événements un rôle important : grâce à son humanité et à sa volonté de secourir les malheureux, ainsi qu'à sa pénétration psychologique, à sa connaissance des foules turques — expérience qu'il avait acquise en partie en Bosnie, où il avait également eu l'occasion de voir la foule en émeute — il réussit à sauver de la rage des Turcs un grand nombre de Grecs (plus de deux mille), avec leurs propriétés <sup>37</sup>. Bravant les dangers personnels, P. David les logea et les nourrit même dans sa maison <sup>38</sup>. Pour ses mérites il reçut plusieurs hommages de reconnaissance, entre autres, celui d'officier de la Légion d'honneur. Cet exploit de P. David fut popularisé par une gravure de l'époque qui porte comme légende : « Le consul de France à Smyrne sauvant un grand nombre de femmes, enfants et prêtres grecs qui s'étaient réfugiés dans sa maison pour se soustraire à la rage des Turcs. Le consul harangue cette troupe de furieux et leur dit avec cette énergie qu'inspire la vertu : « Jamais les infortunés réfugiés sous la protection du pavillon français ne seront livrés. Vous me massacrerez avant d'arriver jusqu'à eux <sup>39</sup>. »

De plus, David était accablé de travail (« de correspondance et de relations horribles ») et de tristesse : en s'en plaignant à son ami Fauvel, il écrivait : « Le cœur souffre, l'esprit s'attriste et les doigts se fatiguent <sup>40</sup>. »

Mais ce qui lui fut le plus difficile à supporter à Smyrne, ce furent de « graves accusations », non fondées, qu'on lança contre lui. Elles furent de deux espèces.

Les unes portèrent « sur la marche générale suivie par M. David dans

34. AE, Doss. pers., n° 24. — Sur la vie et l'activité de P. David en Bosnie, voir ci-dessous, pp. 103-116.

35. *Ibid.*, n° 28.

36. Bibliothèque Nationale, Mss. fr. 22874, 28 novembre 1821.

37. Pour le récit émouvant et impressionnant que P. David en a fait dans ses *Mémoires (Journal)*, voir J. DAVID, *art. cit.*, pp. 260-262.

38. Du 12 mai 1821 au 25 janvier 1822, il distribua 64.150 rations de pain, 300 rations de viande et 300 rations de vin; ses dépenses s'élevèrent au total à 16.157 fr. 50 c. (AE, Doss. pers., n° 36; A. DUMAINE, *art. cit.*, p. 138).

39. Dessin de A. d'Hardivillier. Lithographie de Villain (PILLAUT, *o. c.*, I, pp. 20-21).

40. Bibliothèque Nationale, Mss. fr. 22874, Smyrne, 10 mai 1822.

l'administration du poste » : elles représentèrent le consul de France « comme agissant, depuis l'insurrection des Grecs, dans un esprit tout opposé à celui qui dirigeait l'ambassade, ainsi que les commandants de la marine royale... <sup>41</sup> ». Ses accusateurs, notamment Beaurepaire, chargé d'affaires à Constantinople, reprochaient à David, entre autres, d'avoir favorisé « de tout son pouvoir l'évasion de Smyrne des Rayas, éveillant ainsi contre nous les justes défiances de la Porte » ; d'avoir augmenté « sans mesure le nombre des protégés français, accordant ce titre à des Rayas, à des Vénitiens, à des Zantiotes et autres étrangers... » ; d'avoir donné « à la protection que la France devait naturellement aux catholiques des îles de l'Archipel une extension telle qu'elle pouvait nous compromettre de la manière la plus sérieuse <sup>42</sup> », etc.

Les autres inculpations furent relatives « aux bruits de vénalité dont les actes auraient été multipliés et presque publics » ; elles représentaient le consul français, « ainsi que les membres de sa famille, comme coupables de la plus honteuse vénalité ». Quant à ces accusations, l'enquête qui fut faite constata que les documents manquaient « pour en apprécier l'exactitude », ou pour s'en former quelque opinion <sup>43</sup>.

A cause de ces « plaintes réitérées » portées contre lui par l'Ambassade de France à Constantinople, P. David fut mis à la retraite, le 30 novembre 1826. Les vraies raisons ne lui en furent pas communiquées : sa retraite fut justifiée par « l'ancienneté » de ses services et par le « besoin du repos [...] après une mission si orageuse <sup>44</sup> ». Cependant, à son arrivée à Paris, il se trouva que cette ancienneté n'était plus suffisante pour lui « donner droit à une pension de retraite <sup>45</sup> ».

Considérant cette retraite comme « une grande injustice », comme « un cruel affront », P. David supplia le ministre, « au nom de l'honneur si cher à tout bon Français », de le renvoyer au Levant « ne fût-ce que pour six mois » ; ce sera, pensait-il, la meilleure réponse à ses calomniateurs. Il écrivit aussi une brochure intitulée *Réponse de Pierre David...* <sup>46</sup>, où il mit, en épigraphe de sa défense, ces mots de Desèze, en les changeant quelque peu, que cite Chateaubriand <sup>47</sup> : « Trente années de la plus honorable carrière ne mettent donc pas toujours à l'abri de la calomnie ! Un citoyen qui a vécu estimé de son gouvernement, de son pays et des étrangers, n'est donc pas sûr de mourir tranquille. » En y réfutant les attaques de ses accusateurs et calomniateurs, P. David fit aussi étalage de ses mérites. Mais tout fut en vain : il resta à la retraite.

Avant de passer à la dernière phase de sa vie, mentionnons encore un épisode glorieux de son activité à Smyrne : la part qu'il prit à l'acquisition de la fameuse statue grecque : la Vénus de Milo. Deux conservateurs du Musée du Louvre (qui possède dans ses collections ce précieux objet d'art), Félix Ravaisson et Étienne Michon, lui ont rendu hommage et ont relevé ses mérites. L'histoire de cette acquisition est connue :

41. AE, Doss. pers., n° 39.

42. *Ibid.*

43. *Ibid.*

44. *Ibid.*, n° 44.

45. *Ibid.*

46. *Réponse de Pierre David...* à la pétition du S<sup>r</sup> Marc-Antoine Vigoureux, contre l'administration consulaire du Levant. Paris, Impr. de F. Didot, 1828.

47. En faisant l'éloge de Desèze.

Un paysan grec, Yorgos, labourant son champ sur l'île de Milo afin de trouver des pierres qu'il projetait d'employer pour une construction, trouva la partie supérieure d'une statue de femme. Puisque cette « pierre » ne lui convenait pas, il voulut la recouvrir de terre. Mais un élève de la Marine, M. Vouté, qui cherchait dans le champ des morceaux de sculpture, persuada le paysan de déblayer la cavité : la Vénus de Milo fut découverte.

Informé de la trouvaille faite sur l'île de Milo, qui était dans son ressort, Pierre David en avertit tout de suite, le 25 avril 1820, l'ambassadeur de France à Constantinople, le marquis de Rivière, y ajoutant à la fin de sa lettre cet appel : « Voyez, Monseigneur, si vous voulez prendre sur vous de faire cette acquisition pour le Musée royal. Il sera beau pour Votre Excellence d'avoir enrichi ce grand dépôt des arts...<sup>48.</sup> »

Comme on voit, Pierre David eut aussi une certaine part à l'acquisition de cette fameuse statue<sup>49.</sup>

Après la mise en retraite, à la fin de 1826, P. David rentra à Paris, « ce tourbillon [...] que les uns appellent un Enfer et les autres un Paradis<sup>50</sup> », vers la moitié de 1827. Installé avec sa femme et ses deux fils (le troisième était au Mexique) dans un petit appartement, au cinquième étage d'une maison (une vraie « cage aérienne »), 14, rue Jacob, « presque aussi haut perché qu'un muézin qui appelle à la prière<sup>51</sup> », il menait une vie pleine d'inquiétudes pour l'avenir de ses « successeurs ». Ce qui l'inquiétait surtout c'était la situation politique dans laquelle la France se trouvait en juillet 1830. Il nous en a laissé un témoignage sincère et impressionnant qu'on peut ajouter à tant d'autres consacrés à cette époque troublée de l'histoire française :

Que vous dirai-je de France? — écrivait-il à son ami Fauvel (le 15 juillet 1830). Nous sommes encore comme au premier jour de la Création. Les chemins sont à peine séparés qu'ils cherchent encore à se confondre. Tout le monde crie *fiat lux* et les ténèbres s'épaississent. Les uns semblent vouloir le pouvoir absolu, les autres la démocratie; tous protestent le contraire. On s'accuse, on se menace, on compte aux élections. Les uns crient : au Jésuite, à l'ultra. Les autres à l'athée, au libéral. Les questions s'embrouillent; les hommes se divisent; et tout cela parce qu'on veut dominer, s'arracher le pouvoir, fouiller dans la trésorerie, et donner des habits brodés ou des épaulettes à ses niais de petits neveux, à ses gloutons de commensaux, à ses plats flatteurs, et aux protégés de ses maîtresses ou de ses confesseurs. Tout est remis en doute comme il y a quinze ans, ou en discussion comme il y a quarante...<sup>52.</sup>

Jeté par son âge « du cirque dans les galeries », il est un simple spectateur des événements, et il éprouve un bonheur « bien réel » à ne pas être « exposé à ces vents capricieux qui soulèvent de nouvelles tempêtes, abattent les vieux chênes, et empêchent les arbustes de croître<sup>53</sup> ». « Oh que je me trouve heureux,

48. Cf. Félix RAVAISSON-MOLLIEN, *La Vénus de Milo*, Paris, Hachette, 1871, p. 12; Étienne MICHON, *Les donateurs du Louvre*, le marquis de Rivière et la donation de la Vénus de Milo..., Paris, impr. de Lahure, 1906, p. 10; A. DUMAINE, *art. cit.*, dans la RHD, p. 139.

49. Pour l'histoire de cette acquisition, voir F. RAVAISSON, *o. c.*, pp. 8-17.

50. Bibliothèque Nationale, Mss fr. 22874, 6 juin 1827.

51. *Ibid.*, une lettre de David (s. l., s. d.).

52. *Ibid.*, 15 juillet 1830.

53. *Ibid.*

écrit-il à son ami Fauvel, dans mon cinquième étage, quand je vois de loin le trouble des palais<sup>54</sup> !... »

P. David trouve aussi une grande consolation, et le temps moins long, en s'adonnant à sa « folie poétique », en composant des tragédies où il a l'ambition de « retracer un peu plus fidèlement que Racine et Voltaire les mœurs, les idées et le langage des Turcs<sup>55</sup> » qu'il croit avoir connus en exerçant ses fonctions de consul à Travnik et à Smyrne. Mais il sait d'avance qu'il n'aura pas de lecteurs. Car — écrivait-il à l'époque où la jeune école romantique triomphait — « on n'y cherche [en France] que du nouveau. Politique, littérature, sciences et arts, tout est soumis à la régénération. On traite les hommes mûrs de perruques et les vieillards les plus illustres de momies [...]. Qu'avons-nous à faire dans cette émeute des esprits...<sup>56</sup> ».

A partir de 1834, P. David passe « les trois quarts de l'année » dans sa maison de campagne, à onze lieues de Paris<sup>57</sup> : un « hermitage » — « devenu le musée du canton » — où il vit parmi ses antiquités, ses livres, ses paperasses<sup>58</sup>.

En 1842, il est élu, par ses compatriotes, représentant du Calvados à la Chambre des députés. Il y jouit d'une grande estime. « Sa belle tête de vieillard, écrit son fils, aux longs cheveux blancs, qui rappelaient à la fois Bernardin de Saint-Pierre et Benjamin Constant; son œil limpide et doux, qui avait encore toute la vivacité du premier âge, parce qu'il avait toujours conservé la pureté; sa bouche souriante et calme, qui promettait la bienveillance que sa parole manifestait à chacun, son abord plein d'aménité, tout en lui inspirait la confiance ou commandait la considération<sup>59</sup>. »

Au parlement, P. David prit la parole plusieurs fois<sup>60</sup>. Mais ce fut surtout le 30 janvier 1843, lors du débat sur la question d'Orient, qu'il émut l'auditoire en défendant les droits que la France avait acquis au Levant dans le passé, et en faisant « un tableau émouvant de la cruauté des persécuteurs, des douleurs des persécutés » en Syrie<sup>61</sup> : ce furent ses quinze ans de résidence en Turquie en qualité de consul général qui lui donnèrent le droit d'en parler avec beaucoup de connaissance. Parmi les nombreuses marques d'approbation<sup>62</sup> que son discours lui valut, il faut noter surtout celle de Lamartine qui, sous l'impression des paroles de David, écrivit : « Il appartenait au sauveur de la population grecque de rappeler éloquentement à la France qu'en abdiquant son droit de protection, elle avait abdié son honneur<sup>63</sup>. »

Agé de soixante-quinze ans, P. David mourut à Paris, le 21 juin 1846<sup>64</sup>. Ses obsèques eurent lieu deux jours plus tard, au milieu d'une nombreuse assistance de personnalités éminentes de l'époque<sup>65</sup>.

54. *Ibid.*

55. *Ibid.*

56. *Ibid.*, une lettre de David, s. l., s. d.

57. Cerny (Seine-et-Oise).

58. Bibliothèque Nationale, Mss fr. 22874, 21 août 1834.

59. J. DAVID, *art. cit.*, p. 269; A. DUMAINE, *art. cit.*, pp. 139-140.

60. Notamment aux séances des 30 janvier et 13 juin 1843, et des 24 janvier et 27 mai 1844.

61. J. DAVID, *art. cit.*, p. 270.

62. Cf. *Moniteur universel*, 31 janvier 1843, pp. 180-181.

63. J. DAVID, *art. cit.*, p. 270.

64. *Moniteur universel*, 22 juin 1846.

65. *Ibid.*, 24 juin 1846.

## II

L'œuvre poétique de Pierre David, assez abondante, mais restée en grande partie manuscrite, a fait l'objet de l'étude de Jules David<sup>66</sup>. Nous n'avons pas l'intention d'y revenir; d'autant plus que cette œuvre, ainsi que presque toute la littérature du premier Empire à laquelle elle appartient, est tombée dans un oubli complet. Toutefois, dans une étude où Pierre David prend une des premières places, il ne faut pas, à notre avis, passer sous silence ce côté de sa vie et de son activité.

Pierre David a commencé sa carrière littéraire par les fonctions de rédacteur littéraire du *Moniteur*<sup>67</sup>. Pour gagner sa vie, il était obligé, on l'a vu, pendant trois ans (de 1799 à 1802) de remplir la rubrique littéraire de ce journal par ses articles de caractère très varié et de valeur inégale. Ce furent tantôt des « dissertations », comme celle sur les femmes<sup>68</sup>, qui lui valurent, de la part des femmes, « de plus douces récompenses que n'en obtiendra jamais, peut-être, l'auteur de tel livre excellent, dont la composition a coûté plusieurs années d'études et de travaux »<sup>69</sup>; et tantôt des comptes rendus, avec de longs extraits, sur les livres consacrés aux diverses questions et aux différents domaines : législation<sup>70</sup>, histoire naturelle<sup>71</sup>, beaux-arts<sup>72</sup>, marine française<sup>73</sup>, art théâtral<sup>74</sup>, récits de voyage<sup>75</sup>, géographie<sup>76</sup>, etc. Le plus grand nombre de ces comptes rendus sont relatifs à la poésie contemporaine française (David connaissait personnellement un grand nombre d'auteurs) : Les *Géorgiques*<sup>77</sup> et les *Jardins*<sup>78</sup> de Jacques Delille, *Mon siècle*<sup>79</sup> (Satires) de Louis Damin, *L'Épître à Delille*<sup>80</sup> par Pierre Daru, *Homère, Alexandre*<sup>81</sup> par Louis Lemercier, etc. Parmi les comptes rendus de la poésie étrangère nous rencontrons ceux sur : *Hermann et Dorothee*<sup>82</sup> de Gœthe, *Saisons*<sup>83</sup> de Thomson, *Métamorphoses*<sup>84</sup> d'Ovide, etc. Pierre David a publié parfois dans ce journal ses propres poésies, telle celle intitulée *A Delille*<sup>85</sup>, envoyée de Malte.

Tous ces articles de P. David, publiés dans un grand journal qui était alors le maître de l'opinion littéraire, bien que dénués d'une véritable valeur cri-

66. J. DAVID, *art. cit.*, pp. 271-316.

67. Voir ci-dessus, p. 92.

68. *Moniteur universel*, an VIII (1799-1800), n°s 98, 99, 199.

69. *Ibid.*, n° 199 du 19 Germinal, an VIII (9 avril 1800).

70. *Ibid.*, n° 16 du 16 Vendémiaire, an X (8 oct. 1801).

71. *Ibid.*, n° 328 du 28 Thermidor, an IX (16 août 1801).

72. *Ibid.*, n° 321 du 21 Thermidor, an IX (9 août 1801).

73. *Ibid.*, n° 311 du 11 Thermidor, an IX (30 juill. 1801).

74. *Ibid.*, n° 300 du 30 Messidor, an IX (19 juill. 1801).

75. *Ibid.*, n°s 136 (16 Pluviôse, an X) (5 févr. 1802), 140 (20 Pluviôse) (9 févr. 1802), 151 (primidi 1<sup>er</sup> Ventôse) (20 févr. 1802).

76. *Ibid.*, n° 298 du 28 Messidor, an X (17 juill. 1802).

77. *Ibid.*, n°s 342 (12 Fructidor, an VIII) (30 août 1800), 345 (15 Fructidor, an VIII) (2 sept. 1800), 352 (22 Fructidor, an VIII) (9 sept. 1800), 360 (30 Fructidor, an VIII) (17 sept. 1800), n°s 10 (10 Vendémiaire, an IX) (20 oct. 1800), 17 (17 Vendémiaire, an IX) (9 oct. 1800).

78. *Ibid.*, n°s 102 (12 Nivôse, an XI) (2 janv. 1803), 103 (13 Nivôse, an XI) (3 janv. 1803), 111 (21 Nivôse, an XI) (11 janv. 1803).

79. *Ibid.*, n° 237 (27 Floréal, an IX) (17 mai 1801).

80. *Ibid.*, n° 270 (30 Prairial, an IX) (19 juin 1801).

81. *Ibid.*, n° 48 (18 Brumaire, an IX) (9 nov. 1800).

82. *Ibid.*, n°s 51 (21 Brumaire) (12 nov. 1800) et 53 (23 Brumaire, an IX) (14 nov. 1800).

83. *Ibid.*, n° 89 (29 Frimaire, an X) (19 déc. 1801).

84. *Ibid.*, n° 359 (29 Fructidor, an VIII) (16 sept. 1800).

85. *Ibid.*, n° 117 (27 Nivôse, an XI) (17 janv. 1803).

tique et littéraire, témoignent d'un certain sens critique<sup>86</sup>, et particulièrement de ses connaissances de la littérature contemporaine.

C'est surtout, comme on a dit, son séjour en Italie qui a favorisé l'éclosion de son goût poétique. Une de ses premières poésies, écrites dans ce pays, fut celle qu'il a consacrée à l'auteur de *Corinne*, qu'il rencontra un jour de printemps, en 1805, en gravissant le Vésuve, en compagnie du « Racine de la peinture<sup>87</sup> » :

Je conduisais dans les enfers  
Le Racine de la peinture.  
Sur le Vésuve en flamme errant à l'aventure,  
Nous mesurons des yeux ses gouffres entr'ouverts;  
Quand soudain, au milieu des ombres,  
A la triste lueur de ses feux demi-sombres,  
De Staël nous apparut aux bords du Phlégéon.  
« Eh quoi! vous chez Pluton? »  
S'écria transporté le peintre d'Hippolyte...<sup>88</sup>.

Complimenté par M<sup>me</sup> de Staël pour ses vers (« Je puis vous dire avec la plus parfaite sincérité que vous faites les vers à merveille », lui écrivait-elle<sup>89</sup>), et encouragé à « composer un poème véritable<sup>90</sup> », P. David, obéissant à son conseiller, écrivit, entre autres, un grand poème sur Alexandre : l'*Alexandréide*.

L'*Alexandréide* est un long poème en deux volumes et vingt-quatre chants<sup>91</sup>. Conçu en Italie, « sur le Pausilippe<sup>92</sup>, à l'ombre du tombeau de Virgile<sup>93</sup> », en 1803, « pour appeler l'intérêt d'un grand capitaine sur un peuple illustre et opprimé<sup>94</sup> », le poème fut abandonné avec la chute de Napoléon, en 1814, pour n'être repris qu'en 1821, à Smyrne, « auprès du berceau d'Homère<sup>95</sup> », et terminé en 1826-1829, en vue d'« intéresser un roi éclairé à la tentative héroïque de ce peuple<sup>96</sup> ».

Le but que P. David s'est fixé en entreprenant de composer ce poème fut

86. Certainement, ce serait forcer la vérité que de qualifier David, comme d'aucuns l'ont fait, d'« habile et judicieux critique » (cf. Comte de MARCELLUS, *Souvenirs de l'Orient*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, J. Lecoffre, 1854, p. 556).

87. Sous « le Racine de la peinture » il faut sous-entendre, sans doute, le peintre français Pierre-Narcisse Guérin (1774-1833), auteur des tableaux : *Marcus Sextus*, *Phèdre et Hippolyte*, *Andromaque et Pyrrhus*, *Didon et Énée*, etc. Cet artiste, « amant exclusif de la beauté antique », dont quelques toiles se trouvent au Louvre, fut l'un de ces hommes avec lesquels P. David, pendant son séjour en Italie, entretenait des relations d'amitié et qui, au dire de son fils (*art. cit.*, p. 274), « l'encourageaient ou l'inspiraient ». C'est à Pierre Guérin que nous devons le portrait du consul. (Cf. *Iconographie*, p. 276, n° 3).

88. J. DAVID, *art. cit.*, pp. 274-275. Cf. ci-dessus, p. 92.

89. *Ibid.*, p. 276.

90. *Ibid.*, p. 275.

91. L'*Alexandréide*, ou la Grèce vengée... par Sylvain Phalantée... Paris, F. Didot, 1826-1829, 2 vol. (Sylvain Phalantée, que porte le premier tome, est le pseudonyme de P. David; le tome II a été publié sous son véritable nom.)

92. Colline tout près de Naples.

93. L'*Alexandréide*, t. II, p. v.

94. *Ibid.*, t. II, Avertissement, p. vi.

95. *Ibid.*, t. II, p. v.

96. *Ibid.*

en réalité celui de chanter, selon la mode de ce temps, Napoléon sous les traits d'Alexandre <sup>97</sup> :

Art créateur, rends-nous, parmi tant de guerriers,  
Celui qui succomba sous le faix des lauriers,  
Et que toute une armée, organe de la gloire,  
Nomma si justement l'enfant de la Victoire [...]  
Rends-nous ce chef superbe, Hercule des Gaulois,  
Qui, nouveau Ptolémée, au Nil donna des lois...<sup>98</sup>.

Ce n'est qu'un épisode des guerres d'Alexandre que le poète prit pour sujet de son poème : le siège et la conquête de la ville libyenne de Tyr. Le héros, après avoir conquis l'Asie Mineure, s'avance vers la Perse. Sur sa route, la ville de Tyr lui résiste. Ordonnant à une moitié de ses soldats de rester pour combler le canal qui la sépare du continent, en vue de pouvoir conquérir la ville désobéissante, Alexandre part, avec l'autre moitié de son armée, pour continuer sa conquête. Enfin, après avoir réalisé ses projets, il rentre à Tyr, qui tombe entre ses mains. Le poème ne se termine pas cependant à la prise de Tyr, mais « à la ruine de Darius et la conquête de l'empire des Perses » : l'auteur voulut ainsi « placer Alexandre devant cette reine des mers comme au centre du monde alors connu, c'est-à-dire entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie subjuguées, ou sur le point de l'être <sup>99</sup> ». Le poète lui-même en donne l'explication : « Pour donner à mon héros cette grandeur colossale et presque divine qui convient seule à la majesté de l'épopée, pour intéresser avec vraisemblance les puissances du ciel, de la terre et des enfers à son entreprise, il a fallu le placer sur le théâtre de l'univers. Autrement ne m'aurait-on pas reproché d'être moins épique et moins intéressant que l'histoire <sup>100</sup> ? »

*L'Alexandride* est l'ouvrage de sa vie. Il mit plus de vingt ans à le composer, en profitant des conseils et des critiques qu'on lui fit : ce sont, selon l'aveu de l'auteur, Firmin Didot, Édouard Lefebvre et surtout le savant professeur au Collège de France, P.-F. Tissot, qui ont contribué, par leurs conseils, à la qualité de son poème <sup>101</sup>.

L'auteur fut si fier de cette œuvre qu'il espérait qu'on en mettrait un jour en musique les parties lyriques, « comme on y a mis les chœurs d'Athalie », et qu'on les réciterait « dans nos sociétés, dans nos académies, sur nos théâtres mêmes » ; « nous retrouverions peut-être, dit-il, quelques traces de cet art qui fut nommé divin par les anciens, et qui eut tant d'influence sur leurs mœurs, leur gloire et leur bonheur <sup>102</sup> ». Davantage : ses illusions furent telles que, selon le mot de Dumaine, dans « un court et bizarre accès de vanité », à la fin de 1829, il présenta sa candidature à l'Académie française, disputant « un fauteuil vacant à deux concurrents qui n'étaient autres que le général

97. Le génie militaire de Napoléon rappelait à plus d'un historien celui d'Alexandre. Tarlé place le premier « plus haut que le génie d'Alexandre de Macédoine, d'Annibal, de César, de Frédéric le Grand » (Tarlé, *Napoléon*, pp. 191-192).

98. P. DAVID, *L'Alexandride*, t. I, p. 12.

99. *Ibid.*, Préface, p. 48.

100. *Ibid.*, pp. 48-49.

101. P. F. Tissot en a fait un compte rendu détaillé, dans le *Moniteur* (24 févr. et 19 mars 1830), faisant état de toutes les corrections à faire. Pierre David les a effectuées, et son exemplaire corrigé a été déposé à l'Académie de Caen ; mais la guerre l'a détruit. (Voir ci-dessus, p. 89, note 2).

102. P. DAVID, *L'Alexandride*, t. I, Préface, p. 94.

Philippe de Ségur, l'historien de la *Campagne de Russie...*, et Alphonse de Lamartine. Le 5 novembre 1829, l'auteur des *Méditations* fut élu par dix-neuf voix contre quatorze attribuées à M. de Ségur<sup>103</sup> ».

Malgré ces illusions de l'auteur, le poème, écrit dans l'esprit et le genre de la poésie du Premier Empire (fidèle élève de Boileau et de Delille, P. David s'inspira surtout des maîtres antiques Homère et Virgile), est d'une lecture indigeste et d'une lourdeur extrême : la fatigue qu'on éprouve en le lisant fait tomber le livre des mains du lecteur, à chaque instant ; elle vient surtout des nombreuses allégories et allusions mythologiques, interventions des dieux, éléments merveilleux.

Toutefois, ça et là apparaît un éclair de poésie, presque toujours descriptive et pathétique, dans la vaste mer de ce poème prosaïque. Telle par exemple la description de ce génie du mal, Typhon. Citons-en un fragment :

Auteur de tous les maux des malheureux mortels,  
Tyran à qui la crainte éleva des autels.  
Sur les monts africains est sa caverne immense,  
Palais des vains sanglots, séjour de l'inclemence,  
Où, teints de sang humain, des monceaux d'ossements  
Sont d'un trône de fer les affreux ornements.  
Annoncé par les cris d'une horrible panthère,  
Typhon sort de son antre et fait trembler la terre.  
Son front audacieux de serpents couronné  
Fait pâlir sur son char le soleil étonné.  
Ses yeux ardents, pareils à ces feux des montagnes  
Qu'allume au sein des nuits l'habitant des campagnes,  
De ses sombres sourcils éclairant l'épaisseur,  
Répandent des enfers la lugubre lueur.  
Cent lions ont formé sa garde rugissante ;  
Et le sceptre animé que tient sa main sanglante  
Est un affreux serpent qui, toujours irrité,  
Semble tripler son dard par sa rapidité<sup>104</sup>.

Ou la description du combat des coursiers d'Amyntas et d'un Scythe, Indathyrse :

Leurs coursiers écumants volent, fendent les airs,  
Décrivent en courant mille cercles rapides,  
Les rompent tout à coup, et leurs cœurs intrépides  
Semblent des deux guerriers partager la fureur.  
Ils se couvrent de sang, d'écume et de sueur,  
Heurtent leurs nobles fronts et mordent leurs crinières.  
Pour la première fois leurs bouches meurtrières  
S'enfoncent dans les chairs<sup>105</sup>.

Deux mots encore d'un autre poème de David : *La bataille d'Iéna*<sup>106</sup>.

Ce poème n'est pas inspiré, comme il serait naturel de penser, directement par la victoire d'Iéna que Napoléon remporta sur les Prussiens, le 14 octobre

103. A. DUMAINE, *Quelques oubliés...*, p. 155.

104. P. DAVID, *L'Alexandride*, t. I, p. 275.

105. *Ibid.*, t. II, p. 366.

106. P. DAVID, *La Bataille d'Iéna*... Paris, Hocquet, octobre 1808.

1806, mais, comme l'auteur l'observe, par « le décret impérial qui promet des prix décennaux aux Sciences, aux Lettres et aux Arts », qui est « tombé entre ses mains, au milieu d'un pays agreste et plein de grands souvenirs <sup>107</sup> ».

De même genre, en général, que l'*Alexandride*, qu'il prépare en quelque sorte (selon J. David, il « était comme un prolégomène <sup>108</sup> »), plein d'allégories et d'allusions mythologiques, d'interventions des dieux et des ombres, le poème évoque, en trois chants, la bataille mémorable entre les Français, sous la conduite de Napoléon, et les Prussiens, sous la conduite de Guillaume <sup>109</sup>, à laquelle assistent les ombres des héros du passé. Artificiel et sans grande valeur poétique, la *Bataille d'Iéna* n'est pas pourtant sans quelques qualités. Jules David y voit « des efforts réussis, des inspirations heureuses, de la verve, de la chaleur, et même une certaine énergie cornélienne <sup>110</sup> ». C'est peut-être trop dire. Ce qui est certain, cependant, c'est que le poème est tout imprégné d'admiration pour Napoléon : il glorifie « ce vainqueur, immortel dès son adolescence », que ses actions ont immortalisé, n'omettant pas de relever ses mérites faits aux loisirs de son peuple :

Ce héros revenu triomphant et paisible,  
Du bonheur de son Peuple occupait ses loisirs;  
Il tempérait l'éclat de son regard terrible :  
Les sciences, les arts et leurs nobles plaisirs  
Aux plus doux sentiments le rendaient accessible <sup>111</sup>.

Il n'est peut-être pas sans intérêt d'en mentionner une allusion à la Bosnie — quelques vers écrits en un style ossianesque :

Sur les monts escarpés de l'antique Illyrie,  
Par mes destins errans, tout à coup transporté,  
Seul, les regards tournés vers ma belle Patrie,  
J'aspire, en la chantant, à l'immortalité!  
Tantôt sur le sommet de ces rochers sauvages,  
Tantôt de ces vallons perçant la profondeur,  
Je chante les combats au milieu des orages... <sup>112</sup>.

Mentionnons encore un poème intitulé *Athènes assiégée*, publié sous son pseudonyme en 1827 <sup>113</sup>, ainsi qu'un certain nombre de poésies qui sont restées manuscrites <sup>114</sup>.

P. David a écrit encore quelques ouvrages dramatiques : deux comédies en vers (*Quelques travers du jour* et la *Double hypocrisie ou les Élections* <sup>115</sup>) et cinq tragédies (*les Mages*, *Sélim III*, *Baïractar*, *le Patriarche grec*, *Les mauvais jours de Smyrne*).

107. *Ibid.*, *Préface*, p. 5.

108. J. DAVID, *art. cit.*, p. 279.

109. Frédéric-Guillaume III.

110. *Ibid.*, p. 280.

111. P. DAVID, *La Bataille...*, p. 12.

112. *Ibid.*, p. 9. — Un compte rendu de ce poème a été publié dans le *Journal de l'Empire* (11 janvier 1809, pp. 3-4).

113. Sylvain PHALANTÉE, *Athènes assiégée*, Paris, F. Didot, 1827.

114. Cf. J. DAVID, *art. cit.*, pp. 271-278.

115. Cf. J. DAVID, *art. cit.*, pp. 307-313.

De toutes ces pièces, seule la tragédie *Sélim III* (en cinq actes) a été publiée à Falaise, en 1836 <sup>116</sup>. La pièce a pour sujet l'événement historique — meurtre du Sultan Sélim III — qui eut lieu en juillet 1808 <sup>117</sup>. La tragédie *Sélim III*, ainsi que toutes les tragédies du Premier Empire, est dénuée non seulement de poésie, mais, même au point de vue de la couleur locale, elle reste pâle, malgré la prétention de l'auteur de dépasser à cet égard Racine et Voltaire <sup>118</sup>.

Remarquons au sujet de cette pièce de P. David qu'un personnage, tout à fait accessoire, il est vrai, est bosniaque : c'est Hassan, bostangi du Sérail, qui est resté fidèle au sultan Sélim détrôné; l'auteur l'a fait l'émissaire secret du sultan, à qui il porte, avec des fleurs, un billet de Moustapha Baïraktar [Baïrakdar]. En la personne de Hassan, l'auteur a personnifié toute la race bosniaque et « esclavonne » :

Hassan est esclavon; Hassan saura souffrir.  
Cette race héroïque, aux monts de la Bosnie,  
Oppose à tous les mots son âpre et fier génie.  
Il ne dira rien... <sup>119</sup>.

Au total, l'œuvre poétique de P. David, sans valeur, est tombée dans l'oubli, ainsi que tant d'autres productions poétiques de cette époque. Cependant, sa passion tenace pour la poésie rend sa figure de consul encore plus sympathique, comme l'observe A. Dumaine : « ... ce goût déterminé pour la poésie et les souvenirs classiques, ce labeur acharné d'un rimeur jamais désabusé, si décevants qu'aient été les résultats, n'ajoutent-ils pas quelques traits sympathiques et presque attendrissants à cette belle figure d'agent français en pays ottoman <sup>120</sup> ».

### III

Proposé par le ministre, dès le mois d'avril, au poste de « commissaire général des relations commerciales en Bosnie <sup>121</sup> », Pierre David — qui se trouvait à Rome, en qualité de chargé d'affaires près l'ordre de Malte — fut nommé consul général de France en Bosnie le 12 mai 1806 <sup>122</sup>.

Cette nomination ne fut pas sans provoquer chez P. David une certaine déception : ce ne fut pas chose simple et facile que de « quitter la terre des arts pour une des provinces les moins policées, échanger une vie de bien-être et de poésie pour une existence rude et isolée, la plus aimable des sociétés pour des rapports ordinaires avec des barbares <sup>123</sup> ». Nous trouvons quelques traces de cette déception même dans la réponse qu'il envoya de Rome à Talleyrand <sup>124</sup> : sa nouvelle destination l'a étonné, dit-il, à cause de sa « petite famille » : il

116. P. DAVID, *Sélim III*, Falaise, impr. de Brée d'Ainé, 1836.

117. P. David, qui fut consul à Travnik, en parle dans ses rapports. Voir : *Les sources historiques...*, II<sup>e</sup> partie, chap. VIII.

118. Voir ci-dessus, p. 96.

119. P. DAVID, *Sélim III*, p. 31.

120. A. DUMAINE, *Quelques oubliés...*, p. 156.

121. AE, Turquie, 211, 14 avril 1806; GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 44.

122. AE, Doss. pers., n<sup>o</sup> 19. — L'acte de sa nomination a été signé par Napoléon au Palais de Saint-Cloud.

123. J. DAVID, *art. cit.*, p. 241.

124. AE, Turquie, 211, le 20 mai 1806.

craint qu'une « femme d'une santé délicate et deux enfants en bas âge [...] ne fassent une suite contraire à l'esprit, aux besoins, aux conjonctures probables » de sa mission; mais ses premières inquiétudes s'affaiblirent bientôt et l'amour du devoir l'emporta : « le désir de mériter cette nouvelle marque de confiance de notre auguste souverain, dit-il, me fera, je le sens, supporter plus facilement les embarras inséparables de la qualité de père de famille, au milieu de ce pays d'orage <sup>125</sup> ».

P. David dut partir de Rome tout de suite après sa nomination, pour se rendre à son nouveau poste; mais avec les « firmans d'usage », que le ministre demanda à la Porte, son voyage traîna, de sorte que nous le retrouvons, avec sa femme et ses deux enfants, à Zadar seulement le 28 décembre 1806 <sup>126</sup>.

Le consul passe le mois de janvier 1807 dans cette ville. Il y voit souvent le providéiteur de la Dalmatie Dandolo, tâchant de « tirer parti de sa conversation » pour s'instruire; il en brosse un bref portrait, en relevant sa vanité, ses manières hautaines, son charlatanisme : « C'était, dit-il entre autres, un Vénitien, beau parleur, et qui se croyait au moins vice-roi. Ses manières hautaines me déplurent d'abord, je vis ensuite que ce n'était que du charlatanisme et de la vanité. Je lui pardonnai tacitement ces niaiseries italiennes <sup>127</sup>... »

De Zadar, dès les premiers jours de son arrivée, P. David écrivit au pacha de Bosnie pour lui annoncer sa mission et pour le prier de lui « faciliter l'accès dans sa province »; mais ne recevant pas de réponse, il partit, en compagnie de Hugues Pouqueville, — qui allait chez son frère, François Pouqueville, consul de France à Janina, et qu'il rencontra à Zadar —, le 29 janvier, en y laissant sa femme, enceinte, et ses deux enfants <sup>128</sup>.

Le voyage de Zadar à Travnik ne se fit pas sans difficultés : après vingt jours de tribulations et d'embarras <sup>129</sup>, nos voyageurs entrèrent à Travnik, escortés d'un maître des cérémonies, « entourés de quelques autres pages, qui tirèrent plusieurs coups de pistolets en signe d'honneur et de joie <sup>130</sup> »; ils vinrent tous au-devant d'eux, à quelques heures de chemin de Travnik.

La femme du consul n'arriva à Travnik qu'un mois et demi après son mari, le 4 avril 1807 <sup>131</sup>.

#### IV

P. David commença son activité de consul en Bosnie par la visite solennelle au vizir, qui eut lieu le 21 février; entre le 17 et le 21 février, période de la fête de Baïram, le consul resta enfermé dans son logement provisoire, chez le Juif Joseph Baruch (Baruk). Cette visite a été décrite en détail dans le *Journal* de P. David <sup>132</sup>, ainsi que dans le *Journal de l'Empire* <sup>133</sup>. Citons ici seulement

125. *Ibid.*

126. *Extraits du Journal de Pierre David*, RHD, 1924, p. 141.

127. *Ibid.*, p. 142.

128. *Ibid.*, p. 143.

129. Sur les tribulations de voyage de P. David et de H. Pouqueville, voir ci-dessous, p. 169 et suiv.

130. *Ibid.*, p. 149.

131. Sur son voyage dramatique, où elle donna naissance à un garçon, voir ci-dessous, pp. 170-171.

132. *Extraits...*, pp. 150-153.

133. 28 avril 1807, p. 1.

quelques phrases d'une description qui est moins connue, sans être moins intéressante, celle qui a été publiée dans *Il Regio Dalmata* <sup>134</sup> :

Il console generale di Francia, Sig. David, ha fatto l'entrata sua solenne il giorno 21 Febbraio. Era preceduto dalla guardia nobile, da paggi del Pascià, seguitato dalla Cavalleria dei Mamaluchi, e di tutti i grandi uffiziali della Corte. Egli era montato sopra un superbo cavallo bianco, tutto bardato in oro, con sella e staffe d'oro, con gual drappa, che pendeva sino a terra, tutta ricamata di frondi di lauro, frammiste a foglie d'oro e di perle. Arrivato alla Corte del Visir, nello scendere a terra fu salutato con sette colpi di cannone, e dopo aver presentato il Firmano fu trattato a dolci, con profumi di odorosi balsami dell'Arabia, indi con caffè e pippa. Fù nel congedarsi vestito di una pelliccia di zebelino, onore, che si fa soltanto ai Pascià e Ambasciatori... <sup>135</sup>,

La mission de P. David en Bosnie, pareille à celle de Marc Bruère, fut d'ordre commercial et politique à la fois. En ce qui concerne la partie commerciale de cette mission, le consul avait à accroître et à développer les relations commerciales entre la Bosnie et l'Empire français, il devait chercher « à connaître tout ce qui peut devenir l'objet de ce commerce, tout ce qui peut l'agrandir et multiplier dans tous les sens les relations de deux frontières <sup>136</sup> », « C'est un nouveau cours à ouvrir aux opérations de nos négociants : vous pouvez contribuer à leur succès et au bien-être qui en résultera pour quelques provinces de Sa Majesté <sup>137</sup> », écrivit, dans ses instructions, le ministre à David.

Le caractère politique de sa mission fut cependant encore plus important et plus étendu : on a souligné plus d'une fois dans la correspondance qui lui était adressée que sa mission était « plus politique que commerciale <sup>138</sup> ». Car, comme on a déjà dit, après la conquête de la Dalmatie, la Turquie et les pays balkaniques étant devenus voisins de l'Empire français, Napoléon voulut être informé de ce qui se passait dans son voisinage <sup>139</sup> ; or, du fait de sa position géographique, la Bosnie était un excellent poste d'écoute : elle-même « pays d'orage », elle se trouvait au carrefour d'autres « pays d'orage » : la Serbie, qui à cause de l'insurrection « depuis trois ans est un théâtre de troubles » ; l'Albanie, « dont les affaires ont souvent inquiété la Sublime Porte » ; le Monténégro, dont les habitants, aidés par les Russes, entreprenaient des attaques contre la Dalmatie, etc. ; en conséquence, « leur proximité pourrait nuire à la tranquillité de la Dalmatie sans la prévoyance et la surveillance la plus attentive ». De plus, la Bosnie, « une des provinces ottomanes, où les Turcs sont le plus en nombre, et où les nations qui sont leurs tributaires exercent le moins d'influence », intéressait l'Empereur des Français en elle-même : il voulait être informé de la situation de ce pays, « de l'état actuel de ses relations avec la Porte, de l'opinion qui y domine, du plus ou moins de tranquillité qui y règne », « de toutes les causes de déchirement et de troubles », etc. « Tout ce que vous aurez observé, écrit le ministre à David, pourra servir à faire mieux apprécier ce que peut être encore la nation turque, quelles sont ses affections, sa poli-

134. Sur ce journal, voir ci-dessus, p. 60.

135. *Il Regio Dalmata*, le 14 mars 1807, p. 81.

136. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 46.

137. *Ibid.*, p. 46.

138. *AE*, Turquie, 211, 23 avril et 12 mai 1806.

139. Voir ci-dessus, pp. 61-62.

tique, son caractère et quelle serait, dans un état de paix intérieure, sa consistance en Europe. » Enfin, un des devoirs du consul sera aussi de « rendre favorable aux Français, que leurs affaires appelleraient en Bosnie, l'opinion du pacha <sup>140</sup> ».

P. David a rempli son rôle de représentant de Napoléon en Bosnie très consciencieusement. Une des preuves en est la correspondance volumineuse qu'il entretenait avec le Ministère des Affaires Étrangères, ainsi qu'avec celui des Manufactures et du Commerce, avec l'Ambassade de France à Constantinople, avec les autorités françaises en Dalmatie (à Raguse, Split et Zadar), avec les consuls des pays voisins (Venise, Janina) <sup>141</sup>.

Quant à sa mission politique, P. David tâchait d'« étudier la Bosnie <sup>142</sup> » et d'autres pays voisins, d'être renseigné de tout ce qui s'y passait, ce qui n'était pas facile. Il suivait attentivement surtout les événements en Serbie et fournissait des renseignements très détaillés sur l'insurrection serbe, si bien que ses rapports, ainsi que ceux des autres agents français, représentent une des sources capitales pour l'étude de la première insurrection serbe <sup>143</sup>.

P. David suivait également avec intérêt tout ce qui se passait en Bosnie (et en Turquie en général), tous les échos que trouvaient dans cette province les événements internationaux et les réactions que provoquaient les vicissitudes de la politique napoléonienne. De sorte que ses rapports représentent également une source importante pour la connaissance de la Bosnie de cette époque.

Le consul de France en Bosnie s'occupait aussi des Français qui passaient par ce pays. Ils étaient nombreux : un va-et-vient continu entre l'Adriatique et Constantinople; et P. David s'efforçait de leur faciliter le passage par la Bosnie, de rendre « l'opinion du pacha » favorable à tous.

Mais c'est surtout dans le domaine commercial que le consul obtint de réels succès. Dès son arrivée à Travnik, il s'efforçait d'« ouvrir et faciliter le débouché » pour le commerce français en Bosnie, qui était alors « à peu près nul <sup>144</sup> ». Dans ses rapports, il attirait l'attention sur les marchandises qui auraient pu avoir un débouché dans cette province, et proposait de « supplanter » l'Autriche, qui « s'est enrichie de ces branches de commerce [draps] avec la Bosnie », ce qui sera facile « si nous faisons pour cela quelques efforts <sup>145</sup> ». Il développa en particulier les relations commerciales entre la Bosnie et la Dalmatie. De nombreux négociants dalmates achetaient en Bosnie, entre autres, des bestiaux (bœufs, moutons, chèvres, chevaux) et des cuirs <sup>146</sup>.

Sa grande activité et son succès dans ce domaine se placent cependant dans les années 1811-1813. C'est, en grande partie et surtout, grâce au concours du consulat français de Travnik qu'on établit « une nouvelle route », route terrestre de commerce qui reliait le Levant aux Provinces Illyriennes, et qui passait

140. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, pp. 45-47. — Dans le même sens à peu près, et vers la même époque, s'exprime Talleyrand dans une lettre, en date du 11 avril 1806, adressée au chargé d'affaires à Constantinople, Ruffin. (Cf. AE, Turquie, 211, 11 avril 1806.)

141. Pour les archives où la correspondance de P. David est conservée, voir la *Bibliographie* (p. 267, I-II); cf. également ci-dessous, p. 117, n. 230.

142. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 246.

143. Cf. ci-dessous, p. 117, n. 230.

144. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, pp. 244-245.

145. *Ibid.*, p. 245.

146. AZ, Intendenza, 1813, Filza XI, n° 2562.

justement par la Bosnie<sup>147</sup> : un des agents les plus fervents du commerce avec le Levant, qui considérait le « transit levantin » « comme son œuvre capitale [...] auquel il travailla avec passion<sup>148</sup> », et sur lequel Napoléon même comptait beaucoup, ce fut justement Pierre David.

Pour vaincre les difficultés auxquelles se heurtait le commerce avec le Levant, et pour en écarter les inconvénients, P. David se rendit, en 1813, à Sarajevo. Sa visite à « cette ville turbulente » de la Bosnie mérite d'être résumée ici.

Le consul partit de Travnik, avec sa famille, le 12 juillet 1813. Ayant appris « à moitié chemin » que la capitale, à cause de l'explosion d'une forteresse, était « dans la consternation », il décida de « détourner de la route », pour se rendre « à l'un des trois couvents de Bosnie », à Fojnica. Il le fit d'une part pour ne pas « arriver le lendemain d'un malheur public », et d'autre part, parce qu'on avait répandu des rumeurs qu'il venait « avec six mille Français », en profitant « de l'absence du plus grand nombre des janissaires partis pour l'armée ».

Au couvent de Fojnica, P. David passa trois jours. Il y fut bien reçu et il y fit chanter *Te Deum* pour les victoires de Napoléon, « le premier [...] qui jamais ait été entonné en Bosnie pour la gloire de ses armes ». Et M<sup>me</sup> David y fit un don de seize thalers (98 groschen) pour l'église. Le chroniqueur de ce monastère crut digne de noter cette visite du consul français et de sa femme<sup>149</sup>.

P. David arriva à Sarajevo le 16 juillet, avec sa famille et ses secrétaires « pour toute armée ». Il y fut accueilli cordialement. A sa grande surprise, il traversa la ville « au milieu d'un peuple nombreux, sans insultes directes ou indirectes, sans qu'un enfant même proférât une parole injurieuse contre le nom français<sup>150</sup> ». Quantité de présents lui furent faits de la part des agas et des effendis : moutons pour lui, confitures et crèmes pour ses enfants, sacs d'orge pour ses chevaux<sup>151</sup>. L'échange de visites et de dîners de part et d'autre ne manqua pas. P. David profita de cette occasion pour « recommander les intérêts » du commerce français, pour « demander la répression du brigandage », pour « faire sentir combien ce commerce est avantageux à la Bosnie<sup>152</sup> ». A un dîner à la française qu'il donna au Molla de Sarajevo, le consul eut même le plaisir de faire boire du vin à « l'un des chefs de loi musulmane<sup>153</sup> », et à un des anciens ennemis des Français.

Après y avoir passé trois semaines, P. David partit le 4 août pour Travnik. Il fut également cordialement escorté non seulement par les personnalités officielles, mais encore par le « peuple très nombreux » qui se trouva sur son passage et qui lui offrit « plus de soixante tasses de café qu'on répandait à terre, suivant l'usage<sup>154</sup> » ; et « au lieu d'entendre proférer une injure par ce peuple, qui naguère nous accablait d'outrages, dit-il, il ne sortit de sa bouche que des vœux favorables<sup>155</sup> ». Le consul paya largement et convenablement ces

147. Voir ci-dessous, p. 219 et suiv. — Sur le commerce levantin, cf. PIVEC-STELÈ, *La vie économique...*, pp. 146-188.

148. M. PIVEC-STELÈ, *o. c.*, p. 171.

149. Cf. KRSTIĆ, *Bosanske crkve i njihovo opskrbljivanje*, Napredak, Sarajevo, 1937, p. 148.

150. AE, Travnik 3, 18 juillet 1813.

151. *Ibid.*, 10 août 1813.

152. *Ibid.*, 24 juillet 1813.

153. *Ibid.*, 10 août 1813.

154. *Ibid.*, 10 août 1813.

155. *Ibid.*, 10 août 1813.

politesses en répandant de l'argent et des aumônes « afin que la première impression, dit-il, que le consulat français faisait dans cette capitale, si longtemps opposée à son établissement, décidât l'opinion publique en sa faveur et laissât un long et agréable souvenir <sup>156</sup> ».

P. David remporta de Sarajevo l'impression que sa visite à la capitale de la Bosnie avait non seulement « rectifié les idées que les chefs de cette capitale se faisaient de nous, dissipé leurs préjugés et leurs soupçons <sup>157</sup> », mais qu'elle avait aussi « consolidé notre considération dans cette Province, l'influence du consulat », et même « l'établissement de la nouvelle route commerciale, celui de la factorerie française à Serai <sup>158</sup> ». D'autant plus profonds furent ses sentiments de déception et de tristesse lorsqu'il vit, un peu plus tard, la fin de cette grande entreprise qu'il avait fait naître et qu'il avait soutenue avec tant de passion et de fermeté <sup>159</sup>.

## V

La vie que mena P. David dans sa « triste Bosnie » ne fut ni gaie ni facile. Nombreuses furent les difficultés qu'il y rencontrait pendant qu'il occupait son poste de consul à Travnik.

Ces difficultés étaient de différentes espèces. Elles venaient, en premier lieu, des vicissitudes de la politique napoléonienne. Tout changement de la politique française à l'égard de la Turquie trouvait son écho aussi en Bosnie. Ce fut le cas par exemple du rapprochement de la France et de la Russie, après la paix de Tilsit, en juillet 1807. Avant le traité de Tilsit, avons-nous vu, Napoléon avait réussi à brouiller la Turquie avec l'Angleterre; après la défaite des Anglais dans les Dardanelles, il écrivit au sultan Sélim une lettre adroite et flatteuse. Mais après Tilsit, l'attitude de Napoléon changea subitement, en apparence au moins sinon au fond. Au point qu'il fut question, à plusieurs reprises, du partage de la Turquie. Caulaincourt, ambassadeur de France en Russie, et Rumiantsof, ministre russe des Affaires étrangères, « causant familièrement [...] refont la carte d'un monde : ils se disputent ou s'abandonnent plus de villes, de provinces, de royaumes, que n'eut jamais à en répartir congrès solennellement assemblé. A vous, dit Caulaincourt, la Moldavie, la Valachie, la Bulgarie; à nous la Bosnie, l'Albanie, la Grèce; on ferait à l'Autriche un lot intermédiaire... <sup>160</sup>. » Et ce qui est encore plus grave, le partage ne fut pas seulement l'objet d'entretiens entre Napoléon et Alexandre, et leurs représentants, mais les journaux en parlèrent <sup>161</sup>.

En liaison avec cette nouvelle attitude de la France à l'égard de la Turquie, Marmont, selon les instructions du major général, faisait des préparatifs en Dalmatie : il recueillait des renseignements « les plus circonstanciés » — géographiques, administratifs, militaires — sur « la Turquie d'Europe, sur sa population et les revenus de ses différentes provinces [Bosnie, Macédoine, Thrace, Albanie, Grèce], sur ses communications et les opérations militaires que sa

156. *Ibid.*, 18 juillet 1813.

157. *Ibid.*, 10 août 1813.

158. *Ibid.*, 10 août 1813.

159. Voir ci-dessous, pp. 219 et suiv.

160. E. LAVISSE, *o. c.*, t. IX, pp. 136-137.

161. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 245; *Journal de l'Empire*, 18 avril 1808, p. 3.

conquête rendrait nécessaires<sup>162</sup> »; il faisait continuer les travaux pour la construction des routes, arrêtés par l'insurrection dalmate de juin 1807 et par la marche sur Kotor; il faisait grossir son armée de nouvelles recrues, etc.<sup>163</sup>. « Tout annonçait, écrivait Marmont, la conquête de la Turquie d'Europe et son partage; tout me promettait une campagne brillante<sup>164</sup>. »

Il est compréhensible que les bruits de ces événements soient parvenus jusqu'en Bosnie et qu'ils y aient produit de l'effet non seulement sur la population, mais aussi chez les dirigeants turcs, que « la paix de Tilsit inquiète prodigieusement<sup>165</sup> ». Le vizir même, Khosrew Mehmed pacha, ami de la France, éprouvait de vives inquiétudes au sujet des « articles secrets » du traité de Tilsit : « Tous mes raisonnements, écrit P. David, n'ont pu dissiper ses inquiétudes sur ces articles secrets et sur les destinées futures de l'Empire ottoman<sup>166</sup>. » Et le caïmacan Sulaiman pacha dira à David six mois et demi plus tard : « Je sais que l'armée française doit être considérablement augmentée en Dalmatie; on y parle d'une expédition dans l'Inde. L'armée qui la ferait passerait-elle par la Bosnie? [...] Savez-vous [...] que l'on est persuadé ici que ce projet n'est qu'un prétexte pour obtenir avec plus de facilité l'entrée dans notre province dont les Français s'empareraient, lorsqu'ils y auraient réuni des forces suffisantes : mais ce sont des discours populaires auxquels je ne fais nulle attention. » Et P. David d'ajouter : « L'accent avec lequel il disait ces paroles prouvait cependant qu'il y ajoutait foi<sup>167</sup>. » C'est au consul français que ces bruits causeront beaucoup d'ennuis, comme nous le verrons, car on le regardera dès son arrivée à Travnik, et à plus forte raison après Tilsit, comme l'élément avancé de l'invasion, « comme chargé de prendre possession » de la Bosnie<sup>168</sup>.

Un exemple frappant des vicissitudes de la politique napoléonienne et de ses conséquences désagréables pour Pierre David furent les événements qui se produisirent en 1809-1810 au sujet de quelques villes à la frontière franco-croate. Résumons-les brièvement.

Une partie du territoire qui se trouvait près de la frontière franco-croate, dans la Bosnie de l'ouest, fut souvent disputée entre les Bosniaques et les Croates. Puisque ce territoire avait appartenu tantôt à la Turquie, tantôt à la Croatie, les habitants faisaient souvent des « incursions les uns chez les autres, même lorsque leurs gouvernements étaient en paix<sup>169</sup> ». Profitant de la guerre entre la France et l'Autriche, en 1809, les Bosniaques s'emparèrent des villes Cetin (Czettin), Vakuf et Bihać. Ils le firent sur l'instigation de P. David, conseillé lui-même par Marmont. Grâce à ces attaques, qui constituaient une diversion contre les armées autrichiennes, Marmont put rejoindre à temps la Grande Armée, prendre part à la bataille de Wagram, et contribuer

162. MARMONT, *Mémoires*, t. III, Paris, 1857, p. 35.

163. P. PISANI, *o. c.*, pp. 287-291.

164. MARMONT, *o. c.*, p. 35.

165. AE, Turquie, 214, 15 août 1807, p. 370.

166. *Ibid.*, 29 août 1807, p. 404.

167. *Ibid.*, t. 216, 15 mars 1808.

168. AE, Traunik 1, 2 mars 1807. — Pour les bruits sur l'invasion de la Bosnie par les Français, voir aussi : A. Ivić, *Spisi bečkih arhiva o prvom ustanku*, V, Subotica, 1939, *passim*; S. ANTO-LJAK, *Renseignements autrichiens sur la Dalmatie française en 1806-1808*, AIFZ, n° 13, avril-juin 1940, pp. 61-79, et n° 14-15, juillet-décembre 1940, pp. 184-199.

169. AE, Turquie, 219, 20 juin 1809.

ainsi à la victoire de Napoléon. Il y fut récompensé en obtenant son bâton de maréchal.

La conquête de « quinze heures du pays » en Croatie autrichienne par les Bosniaques provoqua un vif enthousiasme en Bosnie. « Les Bosniaques qui, il y a un mois, étaient prêts de prendre les armes contre nous, nous regardent maintenant comme leurs meilleurs amis », écrivait le consul le 17 mai 1809 <sup>170</sup>.

Mais les choses changèrent bientôt après le traité de Schoenbrunn. Marmont, devenu gouverneur général des Provinces illyriennes, auxquelles fut rattachée aussi la Croatie militaire, crut devoir réclamer pour les Croates, qu'il voulait protéger, les territoires qui leur avaient été pris auparavant, sur sa propre instigation. Et ce qui fut le plus grave c'est que P. David lui-même, sur l'ordre de Marmont, dut demander la reconstitution de ces territoires : « vous lui direz [au vizir de Bosnie], écrivait Marmont à David, que j'attends de sa justice qu'il fasse rendre immédiatement aux Croates (qui aujourd'hui sont sujets de l'Empereur) le territoire et le fort de Czetin qu'ils ont usurpé sur eux pendant la guerre dernière <sup>171</sup> ». P. David, mis dans une situation très ingrate, attirait l'attention du ministre sur les mauvaises conséquences de cette demande qui, selon lui, pouvait « mettre en feu une grande partie de la Bosnie, répandre l'alarme dans le reste de cette province, faire renaître les soupçons, les craintes et les haines que j'ai eu tant de peine à calmer, annuler la considération du consulat français en jetant sur lui l'odieux et le mépris [...], interrompre nos communications commerciales avec un pays si nécessaires... <sup>172</sup> ». « Si pourtant, ajouta-t-il à la fin, de plus grands intérêts exigent que cette demande soit faite, permettez-moi, Monseigneur, de former le vœu que ce soit par un autre organe, et de vous supplier de m'accorder mon changement pour cette époque <sup>173</sup>. »

Les supplications de P. David ne restèrent pas sans résultat : Marmont reçut (le 15 mai 1810) l'ordre qui lui défendait d'intervenir avec les troupes françaises et de laisser les Croates eux-mêmes régler cette affaire <sup>174</sup>. Ce fut cependant trop tard : par une brillante campagne, il avait déjà repris les territoires contestés. Et dans ses *Mémoires*, il écrivait à l'adresse de P. David :

Le consul de France, David, dont j'avais jusque-là constamment à me louer, et reconnu le zèle et la capacité, se conduisit mal en cette occasion. Au désespoir d'être forcé de tenir un langage qui le mettait en contradiction avec lui-même, il ne voulait pas comprendre que souvent la politique commande des actions réprouvées par la stricte équité et défendues à un homme privé... <sup>175</sup>.

Ainsi, comme l'observe Jules David, « le pauvre consul resta seul exposé aux récriminations du pacha qu'il avait compromis, à l'animadversion de son collègue autrichien qu'il avait joué, et aux nouveaux dangers qu'allait faire courir le soulèvement prochain de la Dalmatie <sup>176</sup> ».

170. *Ibid.*, t. 218, 17 mai 1809; M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 426.

171. *AB*, Traunik 1, 9 février 1810.

172. *Ibid.*, le 9 février 1810.

173. *Ibid.*

174. Cf. P. PISANI, *o. c.*, p. 401.

175. MARMONT, *Mémoires*, t. III, p. 224. — Sur l'action militaire de cet événement, voir : MARMONT, *Mémoires*, t. III, pp. 223-227; P. PISANI, *o. c.*, pp. 339-401; R. LOPAŠIĆ, *Oko Kupe i Korane*, Zagreb, Matica Hrvatska, 1895, pp. 101-124.

176. J. DAVID, *art. cit.*, p. 252.

Il y avait en outre les Autrichiens. L'ouverture du consulat de France en Bosnie avait éveillé chez eux l'intérêt pour ce pays et pour le consul français. Leur service de renseignements à Saint-Georges signale, le 2 novembre 1806, le passage de ce dernier « per Maare nacher Zara <sup>177</sup> ». Et un peu plus tard, ils ouvrirent à leur tour le consulat d'Autriche à Travnik (« Österreichisch-Kaiserliches Konsulat in Bosnien »). Les instructions, en date du 24 décembre 1807, que la chancellerie d'État donna à Mittesser, nommé consul, avant de se rendre en Bosnie, précisent en quatre points sa tâche dans cette province.

Il est obligé, lit-on dans ces instructions <sup>178</sup>, d'observer les événements politiques et militaires en Bosnie, en y faisant une attention particulière à l'influence française : le consul David, comme on dit, exerce une grande influence sur le pacha et son entourage, surtout sur son médecin; il fait effort pour acquérir les sympathies du clergé catholique, qui exerce une grande influence sur la population, mais il n'a pas eu de chance jusqu'à présent; David entretient des rapports avec quatre officiers français qui, habillés d'uniformes serbes, se trouvent chez Kara-Georges, etc.; — le consul autrichien tâchera de recueillir des renseignements sur ces faits ainsi que sur les plans des Français en Bosnie en général.

Son devoir sera aussi, d'après les mêmes instructions, d'acquérir la confiance de la population catholique, qui depuis longtemps témoigne d'un attachement profond à la cour autrichienne; et pour y parvenir, il faut « für sich zu gewinnen » leurs prêtres, vu leur grande influence sur leurs ouailles.

Enfin, au point de vue commercial, il tâchera, d'une part, de développer les rapports entre l'Autriche et la Turquie, sur la base des traités de commerce existants, et d'autre part, de connaître de près les intentions et les actions de David et celles de ses collaborateurs <sup>179</sup>.

A cette époque, pendant le séjour de P. David à Travnik, deux personnages occupèrent le poste de consul d'Autriche en Bosnie : Paul von Mittesser et Jacob von Paulich. Le premier y arriva le 10 mai 1808 <sup>180</sup>, après presque cinq mois de tribulations de voyage <sup>181</sup>, et resta à Travnik jusqu'au début de mai 1811 <sup>182</sup>. Von Paulich, cependant, y arriva le 30 avril 1811 <sup>183</sup>, et resta en Bosnie jusqu'en 1817 <sup>184</sup>.

Les deux consuls autrichiens, par toutes sortes de contre-mesures et d'intrigues, tâchaient de paralyser le travail du consul français : ils intriguaient auprès des vizirs contre les Français, en faisant répandre des nouvelles sur les « prétendus projets de partage de la Turquie d'Europe <sup>185</sup> »; leurs agents parcouraient la Bosnie et prodiguaient des présents, « en répandant les fausses nouvelles et les soupçons contre nous <sup>186</sup> »; ils entretenaient des rapports

177. A. Ivić, o. c., t. III, Subotica, SAN, 1937, pp. 519-520.

178. Nous les suivons, parfois de très près, ou mot à mot.

179. AV, Travnik, Fasz. 39<sup>a</sup>, 24 décembre 1807.

180. *Ibid.*, 17 mai 1808; AE, Turquie, 216, 3 juin 1808; M. GAVRILOVIĆ, o. c., p. 331.

181. Il partit de Zemun le 18 janvier 1808 (AV, Travnik, 39<sup>a</sup>, 25 janv. 1808). — Sur ses tribulations de voyage, cf. *Les Sources historiques...*, II<sup>e</sup> partie, chap. IV.

182. Son dernier rapport de Travnik est daté du 2 mai 1811 (AV, Travnik, Fasz. 42, 2 mai 1811).

183. AE, Traunik 2, 4 mai 1811. — Le premier rapport de Von Paulich porte la date : 2 mai 1811 (AV, Travnik, Fasz. 42, 2 mai 1811).

184. AV, Personalial, Paulich, Fasz. 15, *Auszug aus dem Nationale und den Dienstjahren des ehemaligen Kaiserlich-Königlichen Obersten Jacob von Paulich*.

185. M. GAVRILOVIĆ, o. c., p. 378; A. Ivić, o. c., t. V, *passim*.

186. M. GAVRILOVIĆ, o. c., p. 414.

étroits avec les moines bosniaques, qui, « endoctrinés » par eux, « peignaient les Français comme des hérétiques, qu'il faut craindre plus que les Turcs <sup>187</sup> » ; ils répandaient même en Bosnie « un anathème du pape contre les Français et contre leurs adhérents <sup>188</sup> », et cette pièce, selon David, a fait une telle impression sur les Bosniaques chrétiens que le consul a été « obligé de mettre aux fers plusieurs d'entre eux pour réprimer leur insolence <sup>189</sup> ». Toutes ces actions et intrigues des consuls autrichiens furent facilitées, dans une certaine mesure, par leur connaissance de la langue du pays et du pays même. P. David tâchait, bien entendu, de contrecarrer ces intrigues, si bien qu'il s'engagea entre les consuls autrichiens et lui « un véritable duel — presque tragi-comique, puisque, en tant qu'Européens, en Turquie, ils devaient tout de même parfois faire cause commune <sup>190</sup> ».

De nombreux inconvénients que P. David connut en Bosnie étaient dus au caractère des dirigeants turcs et des habitants de la Bosnie.

Les rapports entre les représentants turcs et français à Travnik étaient assez amicaux et cordiaux. Car, malgré certaines vicissitudes de la politique napoléonienne, dont il a déjà été question, les relations franco-turques restaient au fond assez amicales : la Turquie, alliée de la France, devait être aidée, selon Napoléon, pour contrebalancer l'Autriche et, plus tard, la Russie.

Pendant le séjour de P. David à Travnik, trois vizirs exercèrent successivement les fonctions de gouverneurs de Bosnie dans cette ville : Khosrew Mehmed pacha (du 20 mars 1806 <sup>191</sup> au 2 janv. 1808 <sup>192</sup>) ; Ibrahim Halimi pacha (du 7 avr. 1808 <sup>193</sup> au 10 avr. 1813 <sup>194</sup>) ; Siliktar Ali pacha (du 17 mai 1813 <sup>195</sup> à mars 1815 <sup>196</sup>).

Ces trois vizirs tâchaient, plus ou moins, selon leurs propres caractères et selon les circonstances, de témoigner leur amitié et leur respect à l'empereur des Français et à son représentant en Bosnie. Mais c'est surtout avec les deux premiers que P. David entretint des rapports d'amitié. Khosrew Mehmed pacha n'était pas seulement l'admirateur de Napoléon mais aussi un ami sincère des Français, et P. David exerçait sur lui une grande influence. Quant au deuxième vizir, « le bon, l'excellent Ibrahim Halimi pacha <sup>197</sup> », — comme David l'appelait —, il témoigna lui aussi au consul estime et amitié. P. David ne cessera d'entretenir « la correspondance la plus affectueuse <sup>198</sup> » avec ces deux vizirs même après son départ de Travnik. Cependant, les rapports du consul français avec le dernier des trois vizirs se refroidirent quelque peu, malgré des protestations de l'« estime personnelle » du vizir pour le consul, et

187. *Ibid.*, p. 386.

188. *Ibid.*, p. 478.

189. *Ibid.*, p. 478.

190. PIVEC-STELË, *o. c.*, p. 173.

191. Cf. S. BAŠAGIĆ, *Kratka uputa u prošlost Bosne i Hercegovine*, Sarajevo, Vlastita naklada, 1900, pp. 120-122.

192. *Extraits...*, p. 321.

193. AE, Turquie, 218, 8 avril 1808 ; M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 316.

194. AE, Traunik, 3, 10 avril 1813. — Selon S. Bašagić, ce fut à la fin de février que Ibrahim Halimi pacha céda le poste de gouverneur de Bosnie à Ali pacha.

195. *Ibid.*, 18 mai 1813. — Pendant la période du 10 avril au 17 mai 1813, les fonctions de vizir furent exercées, par intérim, par Sulaiman pacha Alipašić.

196. S. BAŠAGIĆ, *o. c.*, p. 129.

197. *Réponse de Pierre David...* à la pétition du S<sup>r</sup> Marc-Antoine Vigoureux. Paris, F. Didot, 1828, p. 54.

198. *Ibid.*, p. 54.

de « sa prédilection pour les Français <sup>199</sup> ». La raison en fut, certes, en partie le caractère brutal de ce vizir, et en partie aussi le déroulement des événements qui se précipitèrent la dernière année du séjour de P. David à Travnik <sup>200</sup>.

Grâce à l'attitude, plus ou moins bienveillante, de ces trois vizirs à l'égard du consul français, les difficultés de P. David, dans l'accomplissement de ses fonctions consulaires, furent quelque peu diminuées. P. David lui-même signalait au ministre que par exemple Ibrahim Halimi pacha lui accordait tout ce qu'il lui demandait « de plus difficile et de plus délicat pour l'intérêt de la France et de l'Illyrie <sup>201</sup> ». Mais les difficultés ne furent pas totalement éliminées : les vizirs manquaient de pouvoir dans cette province périphérique de l'Empire ottoman, et le contrôle leur échappait souvent au profit de l'oligarchie féodale. Aussi, malgré toute leur bonne volonté qu'ils prouvaient, maintes mesures restaient infructueuses, telles celles d'Ibrahim pacha pour lever les obstacles qui paralysaient le commerce français de transit.

En revanche, les rapports entre David et les Bosniaques n'étaient pas amicaux. Les sentiments des habitants, quelle que fût leur confession, à l'exception des Juifs, dans une certaine mesure, n'étaient pas favorables au représentant de Napoléon et aux Français. Incontestablement, l'élément orthodoxe (Serbes) était mécontent de la politique de Napoléon envers l'Empire ottoman et envers l'insurrection serbe. Les catholiques (Croates), de leur côté, surtout leurs prêtres franciscains, mécontents de la politique religieuse de Napoléon, et de plus « endoctrinés par les consuls autrichiens », voyaient en David le représentant d'une nation hérétique, jacobine, sans religion. Les musulmans (Turcs et Slaves islamisés), cependant, n'avaient pas confiance en lui, car ils le prenaient non seulement pour un « dgiaour » (infidèle), mais aussi, comme on l'a vu, pour un héraut de l'occupation de la Bosnie par les troupes françaises, qui campaient dans leur voisinage, en Dalmatie. La construction des routes que faisait le duc de Raguse, le passage des soldats et des officiers français qui, allant à Constantinople, traversaient la Bosnie, éveillaient chez eux encore plus de méfiance à cet égard. Seuls les Juifs éprouvaient quelques sympathies envers P. David. Ces sympathies étaient un écho des sympathies des Juifs de France, et du monde entier, envers Napoléon, qui leur avait rendu les droits civiques.

Donc, la situation dans laquelle se trouvait David à Travnik, et la vie qu'il y menait étaient difficiles. Jeté dans un pays étranger, arriéré, où régnait encore le Moyen Âge, il fut mal compris, méprisé même par la population. Il s'en aperçut, — hélas ! — le premier jour qu'il sortit dans la rue de Travnik, allant chez le vizir : malgré sa « brillante escorte », on lui adressait des malédictions, on cracha même sur lui : en arrivant chez le pacha, il avait — sur son « costume resplendissant d'or » — « plusieurs marques » de ce mépris. Et le consul rencontrera, au cours de tout son séjour en Bosnie, surtout dans les premières années, de grandes difficultés pour résoudre les questions les plus simples. Pour lui, ce fut un problème que de trouver un interprète ou un serviteur ; car chacun « refusait de travailler pour un dgiaour ». Il n'osait souvent pas s'éloigner de la ville. Et en hiver, parfois pendant des mois, il fut obligé de garder la maison,

199. AE, Traunik 3, 12 février 1814.

200. Sur le portrait des trois vizirs, voir ci-dessous, pp. 191 et suiv.

201. AE, Doss. pers. de P. David, n° 24.

cloué dans sa chambre. On essaya aussi plus d'une fois d'incendier sa maison et de l'empoisonner<sup>202</sup>. Sa vie fut donc souvent en danger à Travnik, « cette sentinelle [...] égarée de la diplomatie<sup>203</sup> ».

Ce danger devenait imminent surtout lorsqu'un événement grave secouait la Turquie. Telle fut par exemple la déposition du sultan Sélim en mai 1807 : David fut alors molesté par les Turcs qui, vers minuit, pénétrèrent dans sa maison et, l'entourant, la « gardèrent à vue le reste de la nuit<sup>204</sup> ». Souvent en proie à différentes vexations, il s'en plaignait au ministre : « Je puis dire comme Mahomet : ma vie est un combat. Les enfants de ce prophète ne se lassent point de me faire la guerre<sup>205</sup>. »

Pour rendre sa vie en Bosnie plus supportable et moins exposée aux outrages et aux vexations, P. David demandait au ministre « d'autoriser le consulat à passer l'hiver sur la frontière » de la Bosnie, l'expliquant par le fait qu'il a « fait déjà deux fois l'expérience de l'humeur des Bosniaques pendant cette saison » qui a « toujours été le temps le plus fécond en outrages » (raison pour laquelle « les Vénitiens et les Ragusais n'entretenaient [...] point un envoyé à Travnik pendant l'année entière »<sup>206</sup>). Cependant, lorsque la deuxième révolution (meurtre de Sélim III, en juillet 1808) éclata à Constantinople, le consul eut un moment de faiblesse et, en proie à la peur devant les « montagnards turbulents », il quitta, avec sa famille, sa résidence (le 10 août), sans attendre la réponse du ministre. Pendant son séjour de plus de deux mois et demi en Dalmatie<sup>207</sup>, il continua, assez naïvement, à tenir le ministre au courant des événements qui se passaient en Bosnie, dont il fut informé, entre autres, par le consul d'Autriche, avec lequel il correspondait<sup>208</sup>. Dans un de ses rapports (en date du 5 septembre 1808) envoyé de Sinj, il écrivait entre autres :

Le bon Ibrahim continue à m'assurer par écrit de son amitié, comme il m'en assurait quand j'étais assez près de lui sur son divan [...]. Il a cru que j'avais été assassiné par les Bosniaques, et il a été enchanté d'apprendre que je ne lui avais pas causé ce nouvel embarras<sup>209</sup>.

Le ministre, comme l'observe A. Dumaine, « ne prit pas l'affaire avec autant de bonne humeur<sup>210</sup> ». Il admonesta son consul sérieusement :

... je ne r<sup>ais</sup> suis point expliqué comment vous aviez pu quitter votre résidence. Aucune de mes lettres ne vous y a autorisé, et les nouvelles de Constantinople [meurtre de Sélim III] qui ont précipité votre départ devaient au contraire vous faire paraître plus nécessaire votre séjour en Bosnie. Nos rapports avec la Turquie sont indépendants de ses révolutions intérieures [...]. Vous vous plaignez de la faiblesse du Pacha; mais sera-t-elle moindre en votre absence? Si les autorités françaises en Dalmatie ont quelque demande à lui faire, qui pourra les appuyer? Vos lettres auront-elles plus d'efficacité que vos démarches? Je connaissais les désagréments de votre position; mais d'autres consuls n'en ont-ils pas éprouvé

202. *Extraits...*, p. 322.

203. J. DAVID, *o. c.*, p. 241.

204. *Extraits...*, p. 312.

205. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 333.

206. *Ibid.*, p. 370.

207. David partit de Zadar pour Travnik le 28 octobre 1808.

208. AV, Travnik, 39<sup>a</sup>, 3 octobre 1808.

209. AE, Turquie 217, 5 septembre 1808.

210. A. DUMAINE, *art. cit.*, p. 135.

de plus grands ? C'est dans les résidences difficiles que la présence d'un agent de Sa Majesté est le plus nécessaire [...] le service de l'Empereur est la première considération dont ses agents doivent être frappés. Toutes les démarches sont interprétées et ils n'en font aucune d'importantes sans qu'on ne l'attribue aux instructions de leur gouvernement. Le consul d'Autriche est resté ; sa position était la même <sup>211</sup>.

Après avoir reçu ces « observations » du ministre, P. David reconnut sa « faute » et demanda pardon :

J'ai fait une faute. Elle sera bientôt réparée. Je vais rentrer en Bosnie [...]. La lettre dont vous m'avez honoré le 13 septembre, Monseigneur, m'a pénétré d'un profond chagrin. C'est la première improbation qui m'est adressée depuis quinze ans que je parcours sans reproche la carrière diplomatique. Je prie Votre Excellence de regarder ma démarche comme une erreur et de la juger avec indulgence [...]. Ainsi donc, pénétré de regret d'avoir commis une erreur, je vais faire tout au monde pour la réparer, pour mériter votre indulgence... <sup>212</sup>.

A ces tribulations il faut ajouter d'autres. Celles qui venaient d'un isolement de son pays, qu'il n'avait pas vu depuis 1802 (il se considérait comme « le pauvre Français isolé parmi des demi-sauvages <sup>213</sup> »), et d'une solitude pénible dans laquelle il languissait : « La solitude absolue pendant six mois de l'année, la réclusion pendant les six autres, nulle société : telle est ma position », écrivait-il en décembre 1809 <sup>214</sup>. Et ce qui fut encore plus difficile à supporter pour lui : cette « espèce d'abandon » dans lequel il était laissé, parfois pendant des mois, par son gouvernement même. Le 22 mai 1810 il se plaignait au ministre que depuis onze mois il n'ait rien reçu de lui, même pas « d'accusé de réception de cent dépêches » qu'il lui a adressées depuis un an <sup>215</sup>.

Puis les tribulations dues au malheur de sa famille : la perte de trois enfants <sup>216</sup> (des quatre que sa femme a mis au monde en Bosnie), et l'impossibilité de donner une instruction aux trois autres dans ce « pays barbare », où, dit-il, « nul instituteur ne veut me servir et où je suis trop occupé pour leur en servir moi-même <sup>217</sup> » (P. David était en effet débordé de travail) ; la santé de sa femme et la sienne propre qui s'altérait : recourant à une hyperbole, il écrivait en 1809 (le 4 déc.) : « Je vieillis de dix ans chaque année, et mes forces morales décroissent chaque jour <sup>218</sup> » ; et quelques années plus tard (le 15 févr. 1812) : « cinq ans de Bosnie m'ont vieilli de vingt ans <sup>219</sup> ».

En outre, la cherté de la vie provoquée par le commerce de transit même, qui pour une bonne part était l'œuvre de David lui-même : le pauvre consul se vit « presque ruiné par le renchérissement subit que produisit en Bosnie le commerce qu'il avait ouvert », et il se comparait, non sans raison, avec un

211. AE, Turquie, 217, 13 septembre 1808 ; A. DUMAINE, *art. cit.*, p. 135.

212. AE, Turquie, 217, 16 octobre 1808 ; A. DUMAINE, *art. cit.*, p. 135.

213. *Extraits...*, p. 319.

214. AE, Turquie, 219, 4 décembre 1809.

215. AE, Traunik 1, 22 mai 1810.

216. AE, Traunik 3, 11 mars 1813.

217. AE, Traunik 2, 15 février 1812.

218. AE, Turquie, 219, 4 décembre 1809.

219. AE, Traunik 2, 15 février 1812.

cultivateur « englouti dans les eaux auxquelles il a ouvert la digue pour fertiliser les champs des autres <sup>220</sup> ». Etc.

On comprendra alors que, dans ces conditions, P. David n'ait pas éprouvé de sentiments favorables à la Bosnie et aux Bosniaques, et que ses sentiments ne puissent être considérés, toujours et tout à fait, comme impartiaux. Les difficultés de son service et de sa vie, « mille chicanes » et vexations dont il fut l'objet, devaient influencer, bien entendu, sur son attitude envers le pays et ses habitants. Il n'est pas étonnant qu'il soit sévère, que dans l'état d'esprit où il se trouvait pendant presque huit ans il ait été enclin à généraliser; il faut faire la part de pas mal d'exagération dans ses rapports, d'autant plus qu'il ne se mêla pas beaucoup au peuple, qu'il l'observait un peu de loin, et sous son angle : voilà pourquoi il n'épargnait pas les mots les plus durs, les plus outrageants à propos de la Bosnie et des Bosniaques : chaque page pour ainsi dire respire le mépris à leur adresse, les expressions telles que *peuple ignorant, ombrageux, farouche, cruel, pays barbare, sauvage* sont comme un leitmotiv qui revient à chaque page, si bien qu'on s'en fatigue : en effet, rien de plus fastidieux que ses lamentations continuelles sur la Bosnie et sur les Bosniaques, ses jérémiades sur sa vie dans leur pays et parmi eux.

Malgré cela, il y a dans les rapports de P. David quelque chose qui touche : un accent sincère et spontané, une confession triste d'un homme en proie à mille difficultés, hostilités et intrigues, une sincérité qui avoisine la brutalité.

Il y a plus : P. David s'est proposé la noble tâche de corriger les Bosniaques, d'adoucir leurs mœurs, d'ennoblir leur caractère, de les civiliser en quelque sorte, ou du moins de les habituer à voir les Français, et les Européens en général, d'un œil plus bienveillant. S'il faut l'en croire, à force de persévérance, il y a réussi dans une certaine mesure. « Je les avais tellement adoucis — écrivait-il, non sans orgueil, après son retour à Paris (le 8 mai 1815) — que ce peuple farouche qui ne pouvait apercevoir un Européen sans l'insulter, qui n'en laissait pénétrer aucun à la frontière sans les ordres les plus formels du sultan ou du pacha, qui n'en pouvait souffrir dans sa capitale, fut amené à les accueillir même sans passeports; ne fit plus aucun outrage à notre habit; laissa s'établir des négociants français à Bosna-Seraï; traitait nos privilèges et voyait sans jalousie les autorités nous honorer et nous rendre justice <sup>221</sup>. »

Pourtant, il tardait à P. David de quitter ce poste — un des « plus difficiles qu'un homme isolé puisse occuper <sup>222</sup> ». Il suppliait souvent le ministre d'être muté de « ces horribles contrées » : toutes ses supplications restaient sans résultat. Enfin, la chute de Napoléon décida du sort du consulat de France en Bosnie et de celui du consul.

Les derniers mois de P. David à Travnik furent particulièrement durs pour lui. Il se trouvait, en effet, dans une « position affreuse », non seulement au point de vue moral mais aussi bien matériel. Il soutenait le consulat, pendant quelque temps, de ses propres ressources, sans recevoir aucun ordre, aucune nouvelle. Puis, arrivé « au terme de ses moyens », il décida de quitter le pays : il partit de Travnik le 10 août 1814, emportant de Bosnie « une réputation sans tache et [...] le sentiment d'y avoir fait honneur au nom français <sup>223</sup> », et en y

220. AE, Traunik 3, 25 novembre 1814.

221. AE, Doss. pers. de P. David, n° 24 (Etat de service...).

222. *Extraits...*, p. 305.

223. AE, Traunik 3, 1<sup>er</sup> août 1814.

laissant d'Avenat comme « gérant du Consulat de France ». Mais, se souvenant probablement de la réprimande de 1808, il suppliait le ministre de croire qu'il a « tenu jusqu'à la dernière extrémité » et que c'est « avec un véritable chagrin » qu'il se voit forcé de quitter son poste « avant d'en avoir reçu l'autorisation <sup>224</sup> ». En réalité, le consulat de France avait déjà été supprimé par ordonnance en date du 13 juin 1814 <sup>225</sup>.

Reportant, au contraire de ce qui se passa à son arrivée en Bosnie, il reçut les assurances de l'estime des Bosniaques, sur sa route depuis Travnik jusqu'à la frontière, à Kostajnica. Mais, en continuant son voyage, il eut le malheur de tomber malade, et il arriva à Paris vingt-cinq jours plus tard qu'il n'espérait : nous l'y retrouvons le 6 octobre 1814 <sup>226</sup>.

## VI

Ce qui frappe surtout dans la noble et belle figure de P. David c'est son dévouement à la cause française, c'est le zèle pour le service de la France, la ténacité avec laquelle il a défendu ses intérêts et son honneur au Levant, le courage qui n'a pas fléchi, malgré de nombreuses difficultés et vexations auxquelles il s'est heurté, malgré les défaillances temporaires qu'il a connues. Du côté français, maintes grandes personnalités lui ont rendu hommage. Citons ici deux textes seulement, entre tant d'autres. Le premier vient de l'un de ses collaborateurs, témoin oculaire de son travail, Jacques Fraissinet. Après avoir rendu hommage à la « protection toute particulière » que P. David a accordée aux Français que leurs affaires ont amenés en Bosnie, Fraissinet écrit :

Grâce à vos soins, les Français sont aujourd'hui en Bosnie ce qu'ils ne sont plus nulle part sur les autres échelles du Levant. Ce peuple sauvage qui nous a d'abord méprisés a appris enfin à connaître nos droits, à les respecter et nous craindre, il a été lui-même surpris des privilèges que son gouvernement nous accorde, et tandis que sur d'autres échelles, des chefs rebelles aux ordres du sultan s'acharnent à détruire nos prérogatives, soit en revant nos marchandises de droits arbitraires, soit par tout autre moyen, la nation bosniaque, fidèle à son souverain, accorde tous les jours de plus en plus à notre commerce une protection particulière qu'on chercherait en vain sur les autres échelles du Levant. Vous serez vous-même étonné, Monsieur le Consul, de cette observation, mais j'ai l'honneur de vous assurer que je ne suis pas le seul qui l'ait faite et qu'elle ait été partagée par beaucoup de voyageurs qui ont comme moi parcouru le Levant <sup>227</sup>.

Le deuxième jugement est dû à Alfred Dumaine qui a terminé sa notice sur « cette belle figure du consul en pays ottoman » par cet hommage :

Il professa le culte de sa carrière, en plaça la dignité au-dessus de ses plus chers intérêts, fut un modèle de conscience professionnelle, d'endurance, de courage et ne chercha pour récompense qu'à contribuer au prestige de la France en Orient <sup>228</sup>.

224. *Ibid.*, 1<sup>er</sup> août 1814.

225. AE, Traunik 3, 30 septembre 1814.

226. *Ibid.*, 6 octobre 1814.

227. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, pp. 810-811.

228. A. DUMAINE, *art. cit.*, pp. 140-141.

Du point de vue yougoslave, le jugement sur P. David doit être aussi favorable. Que P. David se soit souvent mal exprimé sur la Bosnie et sur sa population, qu'il ait jugé avec une impitoyable sévérité leurs faiblesses et leurs tares, qu'il se soit montré incapable de les comprendre, c'est incontestable. Mais toutes les brutalités qu'il a dites à l'adresse des peuples yougoslaves ne l'ont pas empêché d'acquiescer des titres à leur reconnaissance : « c'est à lui que nous devons, comme l'observe à juste titre Milan Prelog, maints précieux renseignements sur la situation trouble de la Bosnie à cette époque <sup>229</sup> », ainsi que, on peut ajouter, sur les pays yougoslaves en général, et l'insurrection serbe en particulier. C'est pour cette raison que la correspondance de P. David a été à plusieurs reprises éditée <sup>230</sup>.

Naturellement, il ne faut pas demander toujours à P. David une exactitude complète de ses renseignements, surtout de ceux dont il n'a pas lui-même été témoin : dans ce dernier cas, il relate les événements par oui-dire, d'après des récits que d'autres, souvent les fonctionnaires turcs eux-mêmes, lui ont faits. De plus, il lui arrivait dans « son zèle pour le service de Sa Majesté » de se tromper, comme il l'avouait lui-même, « en hasardant des conjectures générales fondées sur des faits particuliers et sur des observations faites dans un horizon fort étroit <sup>231</sup> ». Il n'est pas moins vrai que sa correspondance est d'un intérêt incontestable <sup>232</sup>; d'autant plus que d'une part les renseignements recueillis par P. David, destinés à un cercle étroit de fonctionnaires d'État, sont sincères, dévoilent les secrets, disent toute la pensée sur les événements; et d'autre part, ces observations viennent d'un homme qui a fait un séjour de sept ans et demi dans le pays, à la différence d'autres voyageurs qui n'y sont restés d'ordinaire que quelques mois ou même quelques jours.

Enfin, *last but not least*, la correspondance et le journal de P. David, où le consul note souvent ses impressions quotidiennes, sont écrits « d'une plume alerte, en un style simple et direct », mais vigoureux et parfois savoureux, si bien qu'« avec plaisir on peut encore les lire ». A titre d'exemple, nous nous permettons de citer ici le passage pittoresque et impressionnant sur J. Racine :

Dans nos longs entretiens, Kosrew s'informait de tous les détails de notre administration civile et militaire [...]. Il allait jusqu'à me parler de nos mœurs, de nos usages, de notre littérature. Il me dit un jour : « On m'a rapporté que vous représentiez sur vos théâtres des actions qui se sont passées chez nous. Je voudrais bien avoir une idée de ces choses-là. »

Je me rendis le lendemain chez le vizir, ayant le second volume de Racine dans ma poche. Après le service du café et des pipes, il renvoya tout son monde, et l'on crut que nous allions entrer tous deux dans une conférence politique bien secrète et bien importante. Je lui expliquai d'abord ce que c'était qu'un théâtre, comment les acteurs étaient vêtus, et comment leurs gestes, leurs discours, leur

229. M. PRELOG, *Povijest Bosne u doba osmanlijske vlade*, t. II, Sarajevo, Naklada J. Studničke, s. d., p. 22.

230. Notamment par Mih. GAVRILOVIĆ (*o. c.*) ; par Vj. JELAVIĆ (GZM, xvi, Sarajevo, 1904); Iv. PAVLOVIĆ (*Spomenik*, Beograd, 1890); André BLANC, *Neobjavljeno dopisivanje francuskog konzula u Travniku — Pierra Davida* (*Starine Jugosl. akad.*, Zagreb, 1956, pp. 63-95).

231. AE, Traunik 2, 15 novembre 1811.

232. Le providiteur Dandolo la trouvait « précieuse à tous égards, en y trouvant réunis l'intérêt du sujet, l'utilité pour la circonstance, et l'agrément dans la manière » (AZ, Archivio Segreto della Proveditura generale, 1807, Fasc. XI, n° 563, 4 mai 1807); et P. PISANI : « une lecture attrayante » (*o. c.*, p. 267).

imitation des passions humaines allaient jusqu'à produire l'illusion. Après cela, j'ouvris mon livre et je commençai à lire la tragédie de *Bajazet*. Je m'arrêtai à chaque couplet, pour que l'interprète pût la traduire en turc.

Dès la première scène, le vizir m'arrêta à ces vers :

*Ainsi donc, pour un temps Amurat désarmé  
Laisse dans le sérail Bajazet enfermé.  
Il partit, et voulut que, fidèle à sa haine  
Et des jours de son frère arbitre souveraine,  
Roxane au moindre bruit et sans autres raisons,  
Le fît sacrifier à ses moindres soupçons.*

« Jamais, me dit Kosrew, un sultan n'a confié et ne confère un pareil pouvoir à une femme de son harem, fût-elle sultane. »

Trois vers après, il m'arrêta encore :

*J'entretins la sultane...*

« Que dites-vous donc là? Est-ce qu'un grand vizir pénètre jamais dans le harem du sultan? Où donc était le kislar aga?... »

Quels autres éclats, quelles observations piquantes ne me fit pas mon critique ottoman! C'étaient tour à tour des rires moqueurs ou des mouvements de surprise. J'étais tout honteux de voir traiter ainsi notre grand Racine. Je me rejetai sur la beauté de son style.

« Eh! que m'importe son style, me répondit l'impitoyable censeur, si ce qu'il dit est déraisonnable! J'ai vu des fous très éloquents. Nous en avons parmi nos santons et nos derviches, mais nous ne faisons aucun cas de ce qu'ils disent. Vous nous connaissez bien mal en France, si c'est d'après ces tableaux que vous nous jugez. »

Voilà comme il traita *Bajazet*; qu'eût-il dit si je lui avais lu *Zaïre* <sup>233</sup> ?

## § 2. CHAUMETTE DES FOSSÉS

### I. SA VIE. — II. SON VOYAGE EN BOSNIE.

Parmi les collaborateurs de P. David au consulat de France à Travnik, il en est un qui mérite une attention particulière : Chaumette Des Fossés, chancelier du consulat dans les années 1807-1808. C'est à sa curiosité intellectuelle que nous devons un beau livre sur la Bosnie-Herzégovine.

#### I

De la vie de Jean-Baptiste-Gabriel-Amédée Chaumette Des Fossés nous ne savons pas grand'chose <sup>234</sup>. Né à Paris le 18 juin 1782 <sup>235</sup>, « d'une famille

233. *Extraits...*, pp. 317-318.

234. Nous empruntons ces renseignements à la *Biographie universelle* de MICHAUD (t. VIII, Paris, 1854, pp. 41-43), que nous avons vérifiés et complétés par ceux que nous avons trouvés aux Archives du ministère des Affaires Étrangères (Dossier personnel de Des Fossés). Il existe sur la vie de ce voyageur et diplomate encore quelques notices (où nous avons aussi puisé quelques renseignements), mais elles donnent, en général, les mêmes faits qui sont contenus dans l'article cité de Michaud; ce sont : *Biographie universelle et portative...* de RABBE (t. II, Paris, 1836, p. 1331); *Nouvelle biographie générale...* de F. DIDOT (t. X, Paris, 1863, pp. 140-141); *Bulletin de la Société de géographie* (t. XVII, Paris, 1842, pp. 161-174); *Catalogue des livres...* de Chaumette (Paris, H. Labitte, 1842, pp. v-viii).

235. AE, Doss. pers. n° 1; MICHAUD, *o. c.*, p. 41. — La *Biographie...* de RABBE (p. 1331) donne sans doute une fausse date de naissance : « vers 1777 ».

honorable et dans l'aisance <sup>236</sup> », il fit ses études au collège de Navarre, où il remporta, à l'âge de neuf ans, « le premier prix de mémoire <sup>237</sup> ». Il y témoigna déjà d'un goût vif pour les livres et les études. « Son désir d'apprendre, dit un de ses biographes, son amour pour la science alla jusqu'à lui faire échanger, dans les temps de disette, le pain que lui donnaient ses parents contre des livres <sup>238</sup>. »

Chaumette entra ensuite à l'*École spéciale des langues orientales vivantes*, fondée quelques années avant, en mars 1795, par la Convention (cette école, comme l'observe Jean Deny, absorba « une institution analogue, de deux siècles plus ancienne, à savoir l'École des Jeunes de langues <sup>239</sup> »). Il y suivit « avec autant d'assiduité que de succès » les cours de langues arabe, persane et turque <sup>240</sup>. Se destinant aux fonctions d'interprète, il partit, en vue de se perfectionner dans les langues orientales, pour Constantinople, où il fut admis, le 28 octobre 1802, à l'*École des jeunes de langues*, établie dans cette ville, sous la direction de l'ambassadeur de France, le général Brune. Mais malgré cela, s'il faut en croire son chef P. David, il aura quelques difficultés à comprendre le turc tel que les fonctionnaires en Bosnie le parlaient : « Il savait le turc du collège Louis-le-Grand, mais il savait peu celui de la Turquie; et il pouvait m'être bien plus utile comme suppléant que comme interprète », écrivait P. David dans son Journal <sup>241</sup>. (On sait que le turc était enseigné au Lycée Louis-le-Grand dès le règne de Louis XIV <sup>242</sup>.)

Chaumette Des Fossés commença sa carrière diplomatique le 20 décembre 1803, par le poste de chancelier du consulat général de France à Bucarest. Il occupa ensuite successivement les postes de chancelier du consulat général à Travnik, en Bosnie (le 5 juillet 1807), de gérant (le 6 septembre 1810) et puis (le 31 décembre 1811) de consul à Stettin. Il déploya, dans cette dernière ville surtout, une grande activité, apportant, entre autres, « le zèle et l'exactitude [...] à instruire le gouvernement des travaux que firent, en 1811, les Prussiens à Colberg, et à la suite desquels, et sur un rapport particulier de M. Chaumette, le gouverneur prussien fut obligé de destituer le maréchal Blücher <sup>243</sup> ». Mais ce « zèle » lui valut bientôt des ennuis : après l'évacuation par l'armée française de la Poméranie prussienne, il fut arrêté dans cette province (le 17 mars 1813) et envoyé, comme prisonnier, en Russie, où il resta jusqu'au 28 mai 1814 <sup>244</sup>.

Rentré, après sa libération, à Paris, Chaumette Des Fossés entra, le 1<sup>er</sup> juin 1814, au ministère des Affaires étrangères en qualité de rédacteur à la division commerciale.

Après la Restauration, il remplit les fonctions de consul à Goeteborg, en Suède (le 16 décembre 1815), de « consul supérieur » en Norvège (le 22 octobre 1817), d'agent consulaire (le 31 décembre 1825) et puis de consul (le 1<sup>er</sup> mars 1826) à Lima, au Pérou. Destitué de ses fonctions en mai 1830, Chaumette

236. *Biographie...* de RABBE, p. 1331.

237. *Catalogue...*, p. v.

238. *Ibid.*, p. v.

239. Jean DENY, *L'École Nationale des langues orientales*, dans *Cent-cinquantiennaire de l'École des langues orientales*, Paris, Impr. Nationale de France, 1948, p. 1 (*jeunes de langues* est la traduction du turc *dil oglanı*).

240. AE, Doss. pers., n<sup>os</sup> 4 et 5.

241. *Extraits...*, p. 322.

242. Jean DENY, *art. cit.*, pp. 3 et suiv.

243. AE, Doss. pers., n<sup>o</sup> 27.

244. *Ibid.*, n<sup>o</sup> 34.

resta au Pérou encore onze ans, en explorant le pays. En route pour la France, il contracta une fièvre et mourut, le 4 octobre 1841, sur le bateau.

Infatigable voyageur, esprit curieux, Chaumette Des Fossés s'intéressa à chacun des pays où il séjourna, et il y rassembla des renseignements, des livres, des manuscrits. Une des preuves de sa vive curiosité intellectuelle et de sa large culture (il connaissait, selon certains biographes <sup>245</sup>, plus de vingt langues) fut aussi sa bibliothèque, qui compta plus de deux mille livres des domaines les plus divers (théologie, jurisprudence, histoire, arts, belles-lettres, linguistique, etc.). Membre de plusieurs académies et sociétés savantes, il publia deux livres : *Voyage en Bosnie dans les années 1807 et 1808* <sup>246</sup>, et *Essai sur le commerce de la Norvège* <sup>247</sup>.

## II

Ce dont les Yougoslaves savent le plus de gré à Chaumette Des Fossés, c'est de son ouvrage sur la Bosnie. Grâce à lui surtout (à côté de P. David) nous savons aujourd'hui, dans une certaine mesure, ce que furent ce pays et ses habitants à une époque éloignée de la nôtre de presque cent cinquante ans.

Ce livre de Chaumette est le résultat de son séjour en Bosnie. Il ne séjourna pas longtemps dans ce pays, quelque sept mois en tout (son séjour à Travnik eut lieu du 31 décembre 1807 <sup>248</sup> au 27 juillet 1808 <sup>249</sup>). Et nous ne savons, malheureusement, rien sur ce séjour : comment il passa son temps, ce qu'il fit, qui il connut <sup>250</sup>. Cependant, à en juger par son livre, il a dû saisir toutes les occasions pour parcourir et pour connaître de nombreuses régions du pays, pour observer les divers aspects de la vie bosniaque, pour en rassembler de nombreux faits et renseignements.

Mais, pour composer son ouvrage, il a mis à profit en même temps les observations des autres, en premier lieu les mémoires des officiers de reconnaissance <sup>251</sup>, quoiqu'il ne le dise pas. Nous avons retrouvé aux Archives historiques de la guerre un de ces mémoires, celui de Roux-la-Mazelière <sup>252</sup> : entre ce mémoire et le *Voyage* de Chaumette il y a des coïncidences textuelles frappantes. Mettons-en quelques fragments en regard :

Roux-la-Mazelière :

*L'immense quantité de prairies et de pâturages qui couvrent cette province donne les moyens d'élever des chevaux, des bœufs, des vaches, des moutons et autres bestiaux en fort grand nombre et d'en faire un objet de commerce très avantageux* <sup>253</sup>.

245. Didot, o. c., p. 141 ; *Catalogue...*, p. v.

246. Paris, F. Didot, 1816 et 1822.

247. Lima, 1827, in-8°, xi-88 p. [L'éditeur n'est pas indiqué]. — On a de lui encore : *Curso de derecho romano*, Lima, impr. de J. M. Masias, 1834, in-8°, iv-196 p.

248. Quoique le décret de sa nomination au poste de chancelier du consulat en Bosnie ait été signé, comme on l'a vu, le 5 juillet 1807, Chaumette n'est arrivé à Travnik que le 31 décembre. Cf. *Extraits...*, p. 322.

249. AV. Travnik, 39<sup>a</sup>, 4 août 1808.

250. Nous avons fait quelques recherches, mais en vain, pour trouver des papiers de Chaumette.

251. Voir ci-dessous, pp. 142 et suiv.

252. AG, *Mém. et reconn.*, 1618, *Mémoire statistique et topographique sur la Bosnie en 1808*. — Ce mémoire a été publié par Vj. JELAVIĆ dans GZM (XVIII, Sarajevo, 1906, pp. 317-328) ; voir ci-dessous, pp. 143-144.

253. GZM, xviii, Sarajevo, 1906, pp. 317-318.

Chaumette (p. 13) :

*La quantité de prairies et de pâturages qui couvre cette province donne le moyen d'élever du gros et du menu bétail en très grand nombre, et d'en faire un objet considérable de commerce.*

Roux-la-Mazelière :

*La Bosnie est arrosée par une très grande quantité de petites rivières ou plutôt de torrents qui la coupent en autant de vallées étroites et de peu de longueur. Lorsque ces vallées s'élargissent des contreforts ou des mamelons détachés en occupent une partie* <sup>254</sup>.

Chaumette (p. 10) :

*La Bosnie est arrosée par un grand nombre de petites rivières, ou plutôt de torrents, qui la divisent en autant de vallées étroites. Lorsque ces vallées s'élargissent, des collines peu élevées en occupent une partie.*

Roux-la-Mazelière

Elle [l'habitation] *pourrait être trois ou quatre fois plus considérable* <sup>255</sup>.

Chaumette (p. 13) :

*Le nombre de ses habitants pourrait être trois ou quatre fois plus considérable.*

Roux-la-Mazelière :

*Il n'y a presque de défriché que le fond des vallées et le pied des coteaux* <sup>256</sup>.

Chaumette (p. 13) :

*Aussi n'y a-t-il de cultivé que le fond des meilleures vallées et le pied des coteaux.*

Le *Voyage en Bosnie* de Chaumette paraîtra, à Paris, huit ans après son retour du pays, en 1816 (la première édition, qui passa inaperçue, semble-t-il <sup>257</sup>), et en 1822 (la deuxième édition), quoique la rédaction en ait été terminée en mars 1809 <sup>258</sup>.

Ces deux éditions présentent de très légères différences, comme l'a montré, le premier, Jovan N. Tomić <sup>259</sup> : le texte même n'a été ni retouché ni refondu, et les différences ne se rapportent qu'à la préface; de plus, la deuxième édition contient un registre, tandis que la première porte l'indication que le livre a été écrit à Berlin, en février 1812, etc. (Cette dernière indication a été consi-

254. *Ibid.*, p. 317.

255. *Ibid.*, p. 318.

256. *Ibid.*, p. 318.

257. Cette édition manque dans le catalogue de la B. N.; nous l'avons consultée à la *Bibliothèque de l'Université de Zagreb* [58.219/147].

258. CHAUMETTE, *o. c.*, 1<sup>re</sup> éd., p. vi.

259. Dans *Godišnjak SAN*, xxxvii, Beograd, 1928, pp. 303-304.

dérée, faussement, par nombre d'érudits, comme l'année de l'édition du *Voyage* <sup>260</sup>.)

Le but que Chaumette s'est proposé en écrivant son *Voyage en Bosnie* est précisé par l'auteur lui-même : c'est le désir, dit-il, de « fournir des documents sur un pays intéressant, et dont la description n'avait point encore été faite <sup>261</sup> ».

En réalité, il y a lieu de croire que ce *Voyage* contient l'essentiel, sinon tout, d'un mémoire sur la Bosnie, d'une « statistique complète » de ce pays, que Chaumette offrit, en juin 1809 (la rédaction du *Voyage* fut alors achevée, comme on l'a vu) au ministre des Affaires étrangères; et un an plus tard, « au mois de juillet ou d'août 1810 », ce mémoire — qui selon un fonctionnaire du ministère attestait « l'intelligence et le zèle » de l'auteur — fut remis à Napoléon <sup>262</sup>.

Quoi qu'il en soit, le livre de Chaumette n'est pas présenté en forme d'un récit de voyage (l'auteur ne nous conduit pas, comme c'est le cas dans les relations de voyage, de place en place), mais en forme d'une monographie, où l'auteur traite des différentes questions. Si ce procédé permet à Chaumette d'être plus ordonné, plus systématique et plus complet, son livre est exempt de ce charme fait de spontanéité et de fraîcheur qui est caractéristique des récits de voyage, où l'auteur nous parle des « choses vues » chemin faisant. Le titre du livre est donc impropre, et en intitulant son ouvrage *Le Voyage*, l'auteur a suivi probablement la mode de son temps <sup>263</sup>. Cependant, quoique composé évidemment avec une certaine ambition scientifique, cet ouvrage de Chaumette n'est pas un traité abstrait et impersonnel, mais un livre où la personnalité de l'auteur se fait sentir souvent, plus ou moins ouvertement, un livre dont l'auteur, esprit curieux et bon observateur, sait voir et rendre les choses concrètes et vivantes.

Le *Voyage en Bosnie* de Chaumette se divise en trois parties : 1<sup>o</sup> état physique; 2<sup>o</sup> état politique; 3<sup>o</sup> commerce.

Dans la première partie, qui s'ouvre sur le chapitre intitulé « Étendue et limites de la Bosnie », et qui est la plus courte (elle occupe une quinzaine de pages), l'auteur parle de l'étendue de la Bosnie, de ses montagnes, rivières, lacs, de son sol et de ses productions, de son climat. Il y marque un intérêt particulier pour l'industrie, en attirant l'attention sur sa « principale branche » : les mines de divers métaux, « dont ce pays abonde », et qui, selon l'auteur, deviendraient « sous une autre domination, une source intarissable de richesse <sup>264</sup> ». Il fait état aussi des autres richesses du pays, entre autres, de celles des terres « qui sont d'une grande fertilité <sup>265</sup> », en déplorant en même temps l'indolence

260. Cette erreur apparaît dans : MICHAUD (o. c., p. 43); *Catalogue...* (p. 95); Ilija M. JELIČ (*Godišnjak...*, p. 303); V. YOVANOVITCH (*La Guzla de Prosper Mérimée*, Paris, Hachette, 1911, p. 255); Tih. R. ĐORĐEVIĆ (*Naš narodni život*, knj. VI, Beograd, Geca Kon, 1932, p. 44, n<sup>o</sup> 5); St. STANOJEVIĆ (*Narodna enciklopedija...* [en caract. lat.], t. IV, Zagreb, Bibliografski zavod 1929, p. 713); R. WARNIER (*La découverte des pays balkaniques par l'Europe occidentale de 1500 à 1815*, dans *Cahiers d'histoire mondiale*, II, n<sup>o</sup> 4, Paris, 1955, p. 943), etc.

261. CHAUMETTE, o. c., 1<sup>re</sup> éd., p. v.

262. AE, Doss. pers. de Chaumette, n<sup>o</sup> 27. — Nous avons fait faire des recherches aux archives du Ministère des Affaires Étrangères ainsi qu'aux Archives Nationales pour retrouver ce mémoire; mais nos efforts ont été vains : nous n'avons trouvé qu'un *Extrait d'un mémoire sur la Bosnie*, dont l'auteur, anonyme, à en juger les faits exposés, a été sans doute notre voyageur (cf. AE, Turquie, 219, juin, 1809).

263. Sur la mode des récits de voyage à cette époque, voir ci-dessus, p. 62.

264. CHAUMETTE, o. c., p. 3.

265. *Ibid.*, p. 10.

des habitants, leur « apathie [...] et leur peu de soin à profiter des engrais <sup>266</sup> ».

L'auteur fait dans cette partie, çà et là, de graves erreurs (compréhensibles d'ailleurs étant donné l'état des recherches géographiques à cette époque en général, et des pays yougoslaves en particulier). Ainsi il parle des volcans actifs sur la montagne Prolog et échafaude une « théorie » sur l'origine des tremblements de terre en Bosnie, qu'il attribue à ces volcans : « Rien n'est plus commun que ces terribles frémissements de la nature... <sup>267</sup>. » Cependant, quelques lignes après, l'auteur lui-même, se contredisant, admet que « ces terribles frémissements » « causent rarement des malheurs » et qu'une seule secousse, pendant l'hiver 1807-1808, « fut assez violente pour faire tomber une carafe de dessus [...] [sa] table <sup>268</sup> ». Quand il affirme que les rivières bosniaques (la Bosna, le Vrbas, la Drina, la Lašva) « roulent en abondance des particules d'or natif <sup>269</sup> », il ne se trompe pas ; mais l'expression *en abondance* est sujette à caution. Etc.

La deuxième partie, dans laquelle Chaumette s'intéresse à l'aspect politique de la Bosnie, est beaucoup plus précieuse pour nous. Cette partie est à la fois la plus longue (elle comporte une centaine de pages). Après un court « précis de l'histoire de Bosnie », l'auteur traite de l'organisation politique, militaire, judiciaire et religieuse de la Bosnie, et il parle des habitants, de leur caractère, de leurs usages et mœurs, de leur langue.

Les chapitres consacrés au passé de la Bosnie <sup>270</sup> ne présentent presque aucune valeur. Ces pages, pour lesquelles l'auteur a utilisé certainement des données qu'il avait trouvées dans les ouvrages historiques de ses prédécesseurs, bien qu'il ne les cite pas, témoignent à la fois de l'état rudimentaire des connaissances historiques sur les peuples yougoslaves et sur les Slaves en général. Chaumette a fait quelques erreurs qui peuvent être facilement corrigées aujourd'hui. Telle son assertion que les Avars, les Madjars et les Petchénègues [chez Chaumette : « Patzinaks »] sont Slaves <sup>271</sup> ; que le dernier roi de Bosnie était Étienne Thomas II <sup>272</sup>, personnage inconnu dans l'histoire bosniaque, au lieu de Stjepan [Étienne] Tomašević (1461-1463), et que Radivoj était le fils de Thomas (alors qu'il était son frère <sup>273</sup>) ; que les ponts sur la Neretva (« Narenta ») et sur la Drina ont été construits par les Grecs au XII<sup>e</sup> siècle au plus tard <sup>274</sup>, alors qu'ils ont été bâtis sous la domination turque, quelques siècles plus tard <sup>275</sup> ; que le nom de la ville *Mostar* dérive de « *moststar* signifiant *pont vieux*, dans la langue esclavone <sup>276</sup> » [au lieu de *mostar* signifiant *pontonier*], etc. Il ne faut donc pas demander à l'auteur du *Voyage en Bosnie* de nous instruire

266. *Ibid.*, p. 10.

267. *Ibid.*, p. 6.

268. *Ibid.*, p. 6.

269. *Ibid.*, p. 3.

270. *Ibid.*, pp. 19 et suiv.

271. *Ibid.*, p. 47.

272. *Ibid.*, p. 23.

273. *Ibid.*, p. 22. — Radivoj était l'oncle du dernier roi bosniaque Stjepan Tomašević. (Cf. entre autres : VI. ČORVIĆ, *Bosnai Hercegovina*, Beograd, SKZ, 1925, p. 60). — Il est curieux de constater que DU CANGE (dans son *Illyricum vetus...*, Posonii, 1746, p. 123) et Joseph LAVALLÉE (dans *Le voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie...*, Paris, 1802, p. 38) disent exactement que Radivoj a été le frère et non le fils de Thomas.

274. *Ibid.*, p. 25.

275. Voir ci-dessous, pp. 184 et suiv.

276. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 25.

sur le passé des Bosniaques, et ses lecteurs ne tirèrent certainement pas de son livre grand profit à cet égard.

Il en est tout autrement des chapitres où Chaumette décrit ce qu'il a vu ou vécu lui-même en Bosnie, où il nous expose les résultats de « ses faibles observations ». On y voit un homme qui prend contact avec le pays, qui s'approche de ses habitants, qui observe leur vie et leurs mœurs, qui recueille et note ce qu'il voit et entend, — bref, dans ces chapitres, les plus intéressants du livre, nous voyons une expérience vécue, des choses et des faits personnellement observés ou constatés. Ce qui présente encore, par endroits, un charme particulier, c'est le parallélisme qu'il s'efforce d'établir entre la vie bosniaque et celle des autres provinces turques : Chaumette fut, dans une certaine mesure, familier de la vie turque, ayant passé cinq ans dans d'autres régions de la Turquie, avant de venir en Bosnie; par conséquent, il put « remarquer les usages propres » à ce dernier pays.

Parmi les pages les plus intéressantes de cette partie, il faut compter en premier lieu celles où l'auteur trace la description des Bosniaques (de leurs traits physiques et moraux) et où il peint leurs mœurs <sup>277</sup>.

Chaumette parle çà et là avec admiration de la beauté physique des habitants de la Bosnie en général, ne faisant aucune distinction entre les différents groupes : musulmans, orthodoxes, catholiques : « la race bosniaque est si belle <sup>278</sup> »; « les Bosniaques ont en général les traits de la physionomie réguliers et bien prononcés, et l'on ne voit guère chez eux de ces figures tartares, si fréquentes dans presque toute la Turquie. Leur stature est au-dessus de la médiocre [...]. Comme tous les habitants des montagnes, les Bosniaques sont très robustes <sup>279</sup>. »

Mais ce jeune homme de vingt-cinq ans est sensible surtout aux qualités physiques des femmes, qu'il admire :

Les femmes bosniaques sont ordinairement d'une belle taille; et beaucoup d'entre elles sont remarquables par des traits réguliers, une belle carnation, et une blancheur éblouissante <sup>280</sup>.

Faisant état des traits moraux des Bosniaques, l'auteur rend justice à certaines de leurs qualités : ils sont, à ses yeux, « francs et hospitaliers [...], braves, prisant par-dessus tout la qualité de Bosniaque, et très constants dans leurs affections <sup>281</sup> ». Mais il souligne aussi leurs qualités négatives : la constance dans leur haine, « leur extrême opiniâtreté », une certaine dureté de cœur (ils ont « une tête de fer [...] et un cœur de pierre <sup>282</sup> »), etc.

Quant aux qualités négatives des Bosniaques, l'auteur fait preuve d'une certaine indulgence, et tâche de comprendre et expliquer certains défauts. Ainsi, par exemple, il explique la dureté et la férocité des musulmans bosniaques par « l'âpreté du climat », par la position géographique du pays et par la menace des privilèges de certaines classes :

En effet, le Bosniaque qui, dans toute la Turquie, passe pour être d'un bon caractère, est féroce dans son pays, soit par une suite de l'âpreté du climat, soit

277. Paragraphes 6 et 7, pp. 47-67.

278. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 79.

279. *Ibid.*, p. 47.

280. *Ibid.*, p. 48.

281. *Ibid.*, p. 49.

282. *Ibid.*, p. 49.

plutôt à cause de la défiance que leur inspire sa position dangereuse entre trois grands empires [...]. Ils se sont trouvés voisins des Français, qu'ils aimaient assez autrefois, mais dans lesquels, depuis l'expédition d'Égypte, ils ne veulent plus voir que des ennemis, revêtus d'apparences amicales. Les Autrichiens bordent leurs frontières au nord. Les Russes, si redoutables pour tout ce qui est musulman, se trouvent à portée de leur territoire, par la mise en armes des Serviens et par celle des Monténégrins, qui les ont tout à coup isolés du reste de l'Empire. Cette position, en exaltant leurs terreurs, les a rendus méchants avec tout le monde. Elle leur a inspiré la crainte de voir leurs Rayas se révolter : pour les contenir, ils ont eu recours à la barbarie...<sup>283</sup>.

Bien entendu, il y a également chez Chaumette des exagérations : dans son *Voyage* apparaissent, à l'adresse des Bosniaques, un peu trop souvent peut-être, les expressions telles que *farouche*, *féroce*, *cannibal*. Une des raisons en est probablement le fait que de telles conceptions mettaient en valeur le rôle civilisateur de l'Empire français, et en fin de compte, elles pouvaient servir de motif à l'occupation éventuelle de la Bosnie : ce pays et ses habitants « sous une autre domination » deviendraient autres, répète l'auteur sous différentes formes, à plusieurs reprises<sup>284</sup>. Pourtant, au total, l'opinion de Chaumette sur les Bosniaques est plus nuancée et plus favorable que celle, sans nuances, de P. David ; et chez lui nous ne rencontrons pas cette attitude de supériorité d'un « civilisé » en face d'un peuple « primitif », « sauvage », « féroce », — attitude si caractéristique du consul français ; le chancelier du consulat témoigne en somme de beaucoup plus de compréhension et d'indulgence à l'égard des Bosniaques et les voit moins en noir que son chef, de sorte que ses jugements en sont plus sympathiques et à la fois plus impartiaux, plus justes, plus dignes de foi.

Chose curieuse : Chaumette tâche d'expliquer la « férocité » des Bosniaques aussi par « leur manière de se nourrir » :

Au reste, dit-il, cette férocité des habitants paraît moins extraordinaire à celui qui connaît leur manière de se nourrir. Leur régime se compose principalement de crudités, d'aliments salés, et d'eau-de-vie : toutes choses propres à exciter l'effervescence et l'âcreté du sang<sup>285</sup>.

Et, se laissant entraîner par un certain goût de caricature, rare chez lui, l'auteur continue, en généralisant :

Quand un Bosniaque se lève, il commence par boire un grand verre d'eau-de-vie de prunes sauvages (slivovitz). Un peu avant le dîner, il en boit au moins deux autres, en mangeant des pâtisseries. Pour étouffer la chaleur épouvantable que cette boisson lui donne à l'estomac, il dévore son potage à l'oignon et aux navets, coupés par petits morceaux, et sans pain ; son ragoût horrible de viande de mouton fumée grossièrement (paçterma) et ses choux aigres. On sert ensuite une copieuse soupe aux haricots ; et le repas finit par un renouvellement de boisson d'eau-de-vie<sup>286</sup>.

Et si le Bosniaque est enclin à l'ivrognerie dans une si grande mesure, c'est que, selon Chaumette, on accoutume un jeune homme à boire cette « princi-

283. *Ibid.*, pp. 49-50.

284. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 3.

285. *Ibid.*, p. 51.

286. *Ibid.*, pp. 51-52.

pale boisson » qu'est l'eau-de-vie, « comme ses pères, du moment qu'il atteint l'âge de puberté <sup>287</sup> ».

« Évidemment, — écrivait V. Jovanović à propos de ces lignes, — Chaumette-Desfossés exagérait. L'ivrognerie, sans doute, n'est pas rare chez les Serbo-Croates; elle n'est pas pour autant un vice général dont la nation tout entière se trouve profondément atteinte <sup>288</sup>. »

Consacrant des développements plus ou moins étendus, mais toujours intéressants, à d'autres coutumes des Bosniaques, l'auteur ne se désintéresse pas non plus de leur langue, « l'illyrique », dont sa culture linguistique lui permet de remarquer la parenté avec d'autres langues slaves <sup>289</sup>. Même, ce qui est curieux, certaines qualités de la langue serbo-croate telle qu'on la parle en Bosnie ne lui échappent pas non plus : cette langue, « riche et sonore », est en même temps la plus pure de toutes les langues slaves (« moins chargée de mots étrangers que les autres dialectes de l'esclavon <sup>290</sup> », selon ses propres termes).

(Ces jugements de Chaumette sur la langue serbo-croate, ainsi que le fait qu'il intercale çà et là quelque mot de cette langue, ont fait probablement prétendre à un savant yougoslave, Milenko Filipović, que l'auteur du *Voyage en Bosnie* avait quelques connaissances de serbo-croate <sup>291</sup>. Les faits dont nous disposons ne nous permettent pas de confirmer cette assertion : Chaumette est resté peu de temps en Bosnie, quelque sept mois, et avant d'y venir il n'a jamais fait de serbo-croate; de plus, dans le catalogue de sa bibliothèque riche en ouvrages de toutes les langues ne figure aucun livre relatif à la langue serbo-croate, même pas la grammaire de F. M. Appendini <sup>292</sup>, ou le dictionnaire de Stulli <sup>293</sup>, édités à Raguse à cette époque.)

Les chapitres où nous découvrons peut-être le mieux la personnalité de Chaumette Des Fossés, et ce sont à la fois des pages curieuses, sont ceux qui traitent des « religions et des superstitions » des Bosniaques <sup>294</sup>. L'auteur s'y montre un esprit de son temps, un adepte de la raison et des philosophes encyclopédistes. Il s'étonne de « la situation des esprits, au sujet de la religion » qui lui rappelle « les mœurs des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ». Il s'amuse quelque peu des « absurdités » que les moines franciscains disent à leurs fidèles catholiques : « J'ai entendu, écrit-il, le jour de la Pentecôte 1808, un des prédicateurs en réputation, venu tout exprès de Foinitza à Dolatç, chercher à prouver méthodiquement, dans son sermon, que Mahomet était le même que Satan, revêtu d'une forme humaine; et dire ensuite, en parlant d'un moine de Cressevo, absent, que c'était un homme tellement aimé du ciel, qu'il se passait rarement

287. *Ibid.*, pp. 52-53.

288. V. JOVANOVIĆ, *o. c.*, p. 257.

289. Voir ci-dessous, p. 241.

290. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 48. — Rappelons ici en passant le beau passage qu'un autre voyageur de cette époque, Vialla de Sommières, a consacré, dans son récit de voyage au Monténégro, à « la langue illyrienne » qui est, selon lui, « à la fois riche et laconique, énergique et harmonieuse ». « Elle sied (continue le voyageur) également dans la bouche des deux sexes, et s'emploie aussi heureusement à chanter les douceurs de l'amour, que les hauts faits et les sanglants trophées de Mars. Elle réunit le nombre à la mesure; elle est sonore, noble, oratoire, véhémence; c'est, au fait, le langage des héros. » (L.-C. VIALLA DE SOMMIÈRES, *Voyage historique et politique au Monténégro*, Paris, Alexis Eymery, Libraire, 1820, t. II, pp. 125-126.)

291. M. FILIPOVIĆ, *A. Šomet de Fose i njegovo delo o Bosni, Pregled*, VI, Sarajevo, 1932, p. 209.

292. Francesco Maria APPENDINI, *Grammatica della lingua illirica*, Ragusa, Presso Antonio Martechini, 1808 (In-8°, xxiv-336 p.).

293. Ioakim STULLI, *Rjecoslođe...*, Dubrovnik, Antun Martekini, 1806, 2 vol. (In-4°, xxxii-727 et 674 pp.).

294. Deuxième partie, § 8, pp. 67-76.

deux dimanches, sans qu'une colombe lui apportât quelque billet de la part de la Sainte Vierge <sup>295</sup>. » Mais il est surtout frappé par la crédulité « extraordinaire » des fidèles, « de voir des auditeurs assez grossiers pour qu'il ne s'élève pas un doute dans leur esprit, lorsqu'on débite de pareilles absurdités <sup>296</sup> ».

Ce rationaliste prend la même position à l'égard d'« une foule de superstitions », qui sont aussi l'objet de ses traits acérés. Ces superstitions, que « l'ignorance des habitants a fait éclore », sont entretenues, selon lui, par les prêtres, « pour leur profit » : « Là, personne ne doute de l'existence des sorciers, des revenants, des loups-garous, des vampires : là, chacun cherche dans la religion un appui contre des terreurs imaginaires <sup>297</sup>. »

Il prend à partie les prêtres catholiques bosniaques surtout : imprégné d'esprit jacobin, Chaumette n'a aucune tendresse pour eux et leurs méthodes de correction, qu'il stigmatise : abusant de la docilité de leurs ouailles, ces prêtres « corrigent les hommes en leur donnant des coups de bâton <sup>298</sup> ». Mais ce sont en premier lieu les femmes sur lesquelles « s'exerce » leur despotisme, selon le voyageur : « Une malheureuse, pour une faute quelquefois très légère, recevra l'ordre de jeûner rigoureusement, et de porter à la messe, pendant un ou plusieurs dimanches, une espèce de bâillon bien plus incommode que les nôtres » ; et cet instrument, qui « ressemble beaucoup à celui que les médecins vétérinaires emploient pour les chevaux » (lorsqu'ils veulent faire une opération sur leur langue), maintient la langue des femmes pendue hors de bouche. Et, ce qui est pire encore, ce n'est là, selon lui, « qu'une faible esquisse des libertés que prennent les prêtres », qui « se mêlent de tout : du gouvernement des ménages, du maniement des biens » ; et, conclut-il, « malheur à celui qui n'aurait pas assez de bassesse pour plier sous le joug ! Il est alors persécuté sans relâche <sup>299</sup> ».

Chaumette profite aussi d'autres occasions pour vitupérer ces « despotes » rapaces, auxquels « les malheureux catholiques » de la Bosnie donnent « tout ce qu'ils peuvent sauver de la rapacité des Turcs <sup>300</sup> ». Aussi, prétend-il, les moines « tiennent-ils fermement au pays, malgré la tyrannie des Musulmans » ; car « c'est obtenir une grande faveur que d'être admis à suivre la carrière monacale dans leurs retraites, où véritablement ils mènent une vie assez agréable, et ont une bonne table, avantage que la rareté rend précieux <sup>301</sup> ».

En déplorant l'intolérance religieuse qui règne entre les catholiques et les orthodoxes, l'auteur en rend responsables « les ministres de deux cultes » qui entretiennent, selon lui, cette « haine décidée ». Ils « se racontent des horreurs les uns sur les autres. Un [prêtre] catholique, en voyant passer un grec [un prêtre orthodoxe], ne manque pas de lâcher un *pása vjerro* (foi de chien), et d'en recevoir l'équivalent <sup>302</sup> ».

Voilà quelques-unes des pointes anticléricales qu'on trouve dans le *Voyage en Bosnie*.

Mais Chaumette n'épargne pas non plus la férocité des autres tyrans. C'est

295. CHAUMETTE, *o. c.*, pp. 70-71.

296. *Ibid.*, p. 71.

297. *Ibid.*, p. 74.

298. *Ibid.*, p. 71.

299. *Ibid.*, p. 72.

300. *Ibid.*, p. 73.

301. *Ibid.*, pp. 73-74.

302. *Ibid.*, p. 75.

surtout dans le chapitre consacré aux supplices qu'il dresse, en stigmatisant les « cannibales » turcs, deux ou trois brefs et saisissants tableaux. Telle cette horrible description de l'étranglement cruel d'un homme qui est rendue avec une concision et une précision remarquables<sup>303</sup>. (Le témoignage oculaire de l'auteur en est d'autant plus précieux que cette espèce de supplice était assez rare en Turquie, le supplice d'empalement, ainsi que d'autres, non moins cruels, y ayant été plus communs<sup>304</sup>.)

Un autre centre d'intérêt pour notre voyageur, ce sont les villes et les forteresses, les ponts et les chemins. Il donne à ce sujet, dans son *Voyage*, une série de renseignements d'étendue et d'importance inégales. La plupart de ces renseignements, accompagnés souvent de chiffres, pouvaient offrir un intérêt particulier aux stratèges français de cette époque, à l'Empereur en premier lieu, qui voulait être toujours bien informé sur ces objets dans les pays voisins de l'Empire français. D'où le caractère sec et incolore de ces renseignements. Mais ils ne nous sont pas non plus tout à fait indifférents. Ils nous renseignent, par exemple, au sujet des villes principales, sur le nombre de leurs habitants, sur les métiers et les arts qu'on y exerce, etc.<sup>305</sup>. Et même ça et là l'aspect pittoresque de telle ou telle ville n'échappe pas à l'auteur. Ainsi, Sarajevo, au dire de Chaumette, « présente un coup d'œil très pittoresque [...], chaque maison a son jardin contigu et planté d'arbres, qui, se dessinant parmi les édifices, font un effet très gracieux. De grandes mosquées et de nombreux minarets [il y en avait alors quatre-vingts, selon lui] ajoutent à la variété du tableau...<sup>306</sup> ».

Il en est de même avec bien d'autres chapitres de cette deuxième partie du livre que nous n'avons pas la possibilité d'analyser ici, et encore moins d'en citer les fragments caractéristiques; d'autant plus qu'il en sera encore question dans la deuxième partie de ce travail.

Chaumette fait une place spéciale au commerce, auquel il consacre toute la troisième partie de son livre<sup>307</sup>. Bourrée de chiffres, cette partie donne une idée de ce que fut le commerce bosniaque de cette époque. Mais sa « statistique », quoique probablement exacte, ne peut pas être considérée comme complète; car le nombre de charges ne fut certainement pas enregistré par la douane, comme l'observe à juste titre M. Filipović<sup>308</sup>.

Deux mots encore sur le style de ce *Voyage*. Le style de Chaumette manque en général de pittoresque, d'images, de couleurs. L'auteur du *Voyage en Bosnie* est dépourvu d'imagination et de sentiment de la nature, et il ne faut pas chercher dans son livre d'évocations poétiques de la nature et des hommes. Cependant, son style vaut par d'autres qualités positives et attrayantes : propriété des termes, concision, une certaine vigueur. Bon observateur, esprit concret, il sait parfois rendre en quelques mots, comme on l'a vu, l'aspect réel d'une chose ou d'une personne.

303. *Ibid.*, pp. 111-112. Voir : les *Sources historiques...*, II<sup>e</sup> partie, chap. ix.

304. Tihomir Đorđević, dans son article consacré aux supplices turcs, ne mentionne pas celui d'étranglement. (Cf. Tih. R. ĐORĐEVIĆ, *Naš narodni život*, V, Beograd, Geca Kon, 1932, pp. 47-69.)

305. Voir ci-dessous, pp. 224-239.

306. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 33.

307. *Ibid.*, pp. 125-142.

308. *Art. cit.*, p. 211. — MM. Seid M. TRALJIĆ et Ismet ŠARIĆ ont donné un compte rendu détaillé de la troisième partie du livre de Chaumette Des Fossés dans un article intitulé *Trgovina Bosne i Hercegovine na početku XIX. stoljeća*, et publié dans le *Hrvatski dnevnik*, n° 1460 du 26 mai 1940, pp. 13-14. — La « charge » est de 100 okes  $\equiv$  128 kg.

Quelle est la valeur documentaire de ce *Voyage*? Chaumette est-il un témoin toujours digne de foi, et quel crédit faut-il accorder à ses témoignages? On a déjà montré que l'auteur du *Voyage en Bosnie* avait commis quelques erreurs<sup>309</sup>, assez graves aujourd'hui, qu'il avait exagéré aussi parfois. On peut ajouter qu'il y a chez lui çà et là des explications bizarres : par exemple son opinion que « les familles nombreuses » en Bosnie sont dues au manque d'un vice (qui « y est presque inconnu ») : l'homosexualité<sup>310</sup>. De plus, il n'a pas embrassé dans son champ d'intérêt et d'observation tous les aspects de la vie bosniaque de cette époque. Sur la culture en général par exemple, il dit peu de chose, et de certains de ses aspects, rien (il ne dit mot par exemple de la littérature bosniaque, qui comptait à cette époque un certain nombre d'écrivains, ou de la poésie populaire qui était alors très riche en Bosnie, ou de l'enseignement, etc.<sup>311</sup>); et c'est bien regrettable, surtout si l'on considère la culture solide de Chaumette et ses dons d'observation. On a vu également qu'il n'avait aucun goût pour la nature et les paysages. Ces défauts, cependant, n'empêchent pas que son petit livre (il n'a que cent quarante-cinq pages), très rare aujourd'hui (à la Bibliothèque Nationale il est gardé à la Réserve du Département des imprimés), représente un témoignage de grande valeur, et qu'il offre un réel intérêt même aujourd'hui. C'est la première monographie française sur la Bosnie (et une des premières sur ce pays en général), une des études les plus complètes, les plus approfondies et les plus impartiales qui ait été écrite jusqu'alors. Elle marque ainsi un grand progrès en France, une date, dans la connaissance de la Bosnie. Avant Chaumette, tel ou tel voyageur ou écrivain français ne consacra qu'un petit nombre de pages à la Bosnie dans un ensemble d'autres pays; lui, cependant, est le premier Français qui consacre tout un livre à ce pays. Donc, Chaumette est de tous les Français celui qui a le plus contribué à faire connaître en France ce petit pays exotique, alors province turque<sup>312</sup>; c'est lui qui a soulevé, du moins un peu, le voile d'ombre qui recouvrait le visage de la Bosnie ainsi que celui de la femme bosniaque. Et son mérite devient encore plus grand si l'on tient compte de la rapidité de son séjour en Bosnie, et, surtout, des difficultés des voyages et de celles, encore plus graves, de recueillir des renseignements : celui qui le faisait était sûr de devenir suspect, d'être accusé de préparer l'invasion, observent de nombreux voyageurs en Bosnie.

Son livre n'attira pas l'attention tout de suite après sa parution : la deuxième édition seulement devait susciter l'intérêt<sup>313</sup>. Et dès lors, de nombreux savants et littérateurs yougoslaves et étrangers lui ont rendu hommage et y ont puisé. Citons parmi les Yougoslaves : Milenko Vesnić, ancien représentant de Serbie à Paris qui, le premier dans les pays yougoslaves, a attiré l'attention sur ce livre<sup>314</sup>; Mihajlo Gavrilović, qui l'a qualifié de « très bel

309. Cf. également ci-dessous, p. 196, n. 90.

310. CHAUMETTE, *o. c.*, pp. 56-57.

311. Voir ci-dessous, p. 262.

312. Sur la connaissance de la Bosnie-Herzégovine en France au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, cf. ci-dessous, p. 264.

313. Cf. ci-dessus, p. 120, n. 246.

314. Il a découvert, dans la *Bibliothèque de la cour* à Copenhague, une copie de ce livre, don d'un Russe : B. Zimmermann. En publiant un compte rendu de sa découverte, dans une revue herzégovinienne, en 1898, il a donné en même temps une petite notice biographique sur Chaumette, d'après la *Nouvelle biographie générale* de DIDOT. (Cf. Dr. Milenko VESNIĆ, *Jedan « rukopis » o Bosni i Hercegovini*, dans *Zora*, Mostar, 1898, 22 février, pp. 77-79.)

ouvrage sur la Bosnie <sup>315</sup> »; Jovan Skerlić, grand critique littéraire serbe, pour qui ce fut un « livre intéressant <sup>316</sup> »; Vojislav Jovanović (Voyslav Yovanovitch), historien de la *Guzla* de Mérimée, qui écrivit : « Chaumette Des Fossés était excellent observateur et son travail sur la Bosnie abonde en documents de premier ordre, relatifs à la géographie, au commerce, aux institutions et aux coutumes de cette contrée <sup>317</sup> »; Tih. R. Đorđević, ethnologue serbe réputé, qui a qualifié Chaumette de « bon connaisseur de la Bosnie <sup>318</sup> » et qui a souvent puisé des faits dans son livre <sup>319</sup>; Hamdija Kreševljaković, bon connaisseur du passé de la Bosnie, pour qui le *Voyage* de Chaumette est « un ouvrage intéressant », qu'il a aussi utilisé çà et là <sup>320</sup>, etc. Et parmi les étrangers : Malte-Brun, qui dans les pages de son *Précis de la géographie universelle* consacrées à la Bosnie a mis à profit, presque exclusivement, le *Voyage en Bosnie* de Chaumette <sup>321</sup>; François Pouqueville, qui l'a presque pillé sans le dire <sup>322</sup>; Émile Haumont, qui l'a utilisé <sup>323</sup>, etc.

Mais il y a mieux. Le *Voyage en Bosnie* de Chaumette Des Fossés a pour nous encore le mérite d'avoir attiré l'attention et servi de source à un écrivain français et à un romancier yougoslave. Les récits de voyage ont été souvent, on le sait, une des sources principales d'information pour certains écrivains. De nombreux auteurs français y ont puisé au XVII<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup> <sup>324</sup>. Il en sera de même au XIX<sup>e</sup> siècle. Or, Chaumette Des Fossés, de son vivant, eut l'honneur d'être lu par un jeune écrivain français qui deviendra un peu plus tard célèbre, Prosper Mérimée : celui-ci a lu son *Voyage en Bosnie* dès la parution de sa deuxième édition, et il y a puisé abondamment pour son recueil de poésies *La Guzla*. L'histoire dramatique de cette mystification à propos de poésies populaires yougoslaves est suffisamment connue, la question ayant été traitée par M. Vojislav Jovanović, dans son étude intéressante et documentée consacrée à *La Guzla* <sup>325</sup>. Nous n'avons pas l'intention d'y revenir. Nous allons rappeler ici seulement comment Mérimée, selon sa propre confession, fut amené à lire le *Voyage en Bosnie* par Chaumette.

Mérimée, qui se disait romantique et qui, à la recherche de la couleur locale, mourait « d'envie d'aller l'observer là où elle existait encore <sup>326</sup> », établit, avec son ami J.-J. Ampère, le plan de voyage « le plus original, le plus beau, le plus neuf » (« sauf la question d'argent <sup>327</sup> », ajoute l'auteur de *Colomba*) : visiter la Dalmatie, longeant « lentement la Mer Adriatique jusqu'à Raguse <sup>328</sup> ». Et

315. M. GAVRILOVIĆ, o. c., p. VIII.

316. J. SKERLIĆ, *Francuski romantičari i srpska narodna poezija*, Mostar, izd. Male Biblioteke, 1908, p. 76.

317. V. YOVANOVITCH, o. c., p. 255.

318. Tihomir R. ĐORĐEVIĆ, *Položaj žene*, dans *Naš narodni život*, knj. IV, Beograd, Geca Kon, 1931, p. 16.

319. Cf. Tihomir R. ĐORĐEVIĆ, *Naš narodni život*, Geca Kon, knj. II (1930), pp. 119 et 158; knj. IV (1931), pp. 15-16 et 26; knj. VI (1932), pp. 11, 39, 44, 52.

320. Cf. Hamdija KREŠEVLJAKOVIĆ, *Kapetanije u Bosni i Hercegovini*, Sarajevo, Naučno društvo NRBiH, knj. V, 1954 (308 p. in-8°), pp. 14-15 et p. 44.

321. MALTE-BRUN, *Précis de la géographie universelle...*, t. VI, Paris, chez Aimé-André, libraire, 1826, pp. 219-230.

322. Voir ci-dessous, pp. 152-153.

323. Cf. E. HAUMANT, *La Formation...*, pp. 88, 213, et Chaumette, o. c., pp. 74, 43, etc.

324. Cf. Pierre MARTINO, o. c.

325. Voyslav M. YOVANOVITCH, o. c.

326. P. MÉRIMÉE, *La Guzla...* Paris, Charpentier, 1842, Avertissement, p. 347.

327. *Ibid.*, pp. 347-348.

328. *Ibid.*, p. 347.

pour trouver les moyens pécuniaires d'exécuter ce projet, l'idée leur vint « d'écrire d'avance notre voyage, dit-il, de le vendre avantageusement, et d'employer nos bénéfices à reconnaître si nous nous étions trompés dans nos descriptions <sup>329</sup> ». Ampère alors chargea Mérimée « de recueillir les poésies originales des Illyriens <sup>330</sup> », et pour s'y préparer, Mérimée lut, en dehors du *Voyage en Dalmatie* par l'Abbé Fortis <sup>331</sup>, « une assez bonne statistique des anciennes provinces illyriennes, rédigée, je crois (dit-il), par un chef de bureau du ministère des Affaires étrangères. J'appris cinq à six mots de slave, et j'écrivis en une quinzaine de jours la collection de ballades que voici <sup>332</sup> ». Or, cette « statistique » ne fut autre que le *Voyage en Bosnie* de Chaumette Des Fossés, — c'est Jovan Skerlić qui l'a identifié le premier en 1904 <sup>333</sup>.

M. V. Jovanović a montré dans quelle mesure Mérimée a utilisé le récit de voyage de Chaumette comme source pour les quatre ballades de son recueil, relatives à l'histoire bosniaque : *La Mort de Thomas II*, *La Vision de Thomas II*, *Le Combat de Zenitza-Velika* et *Le Cheval de Thomas II* <sup>334</sup>. Nous lui empruntons, à titre d'exemple, deux passages :

Chaumette (p. 20) :

Ce fut pendant cet intervalle que l'hérésie des *Paterniens* se propagea en Bosnie. Ces sectaires, qui se donnaient le nom de *Bogou-Mili* (agréables à Dieu), excitèrent plusieurs guerres civiles par leur grand nombre et leur fanatisme, et finirent par causer la ruine de leur patrie... Leurs principales erreurs consistaient à regarder l'homme comme l'ouvrage et le séjour du démon, à rejeter les prêtres, l'eucharistie, et presque tous les livres de la Bible. Ils disaient encore que, pour être sauvé, il suffisait d'avoir la volonté d'être baptisé. On entrevoit dans ce dernier principe la raison de leur facilité à embrasser l'islamisme <sup>335</sup>.

Mérimée (pp. 28 et 31 <sup>336</sup>) :

Et les Grecs et ceux qui se faisaient appeler *agréables à Dieu* nous ont trahis et ils se sont rendus à Mahomet, et ils travaillaient à saper les murailles... En illyrique, *bogou-mili* ; c'est le nom que se donnaient les Paterniens. Leur hérésie consistait à regarder l'homme comme l'œuvre du diable, à rejeter presque tous les livres de la Bible, enfin à se passer de prêtres <sup>337</sup>.

Chaumette (pp. 22-23) :

[1460]... Peu après, Thomas fut assassiné par ses deux fils naturels, Étienne et Radivoï.

Étienne, l'un des meurtriers, fut couronné sous le nom d'*Étienne Thomas II*, sans que son parricide fût connu. Radivoï, se voyant exclu du trône, révéla le crime du roi et le sien. Cette découverte, en rendant le roi odieux, ne l'empêcha pourtant pas de régner. Mais la fortune l'abandonna bientôt. L'évêque de Mo-

329. *Ibid.*, p. 348.

330. *Ibid.*, p. 348.

331. Abbé Albert FORTIS, *Voyage en Dalmatie*, traduit de l'italien, Berne, 1778, 2 vol.

332. P. MÉRIMÉE, *o. c.*, p. 348.

333. J. SKERLIĆ, *o. c.*, p. 76.

334. V. YOVANOVITCH, *o. c.*, pp. 254-261.

335. *Ibid.*, p. 264.

336. Ed. 1827.

337. V. YOVANOVITCH, *o. c.*, p. 265.

drussa, légat apostolique de la Cour de Rome en Bosnie, persuada à Thomas II qu'il devait cesser de payer aux Turcs le tribut qu'ils avaient imposé sur le royaume. Mahomet II, irrité, vint fondre sur la Bosnie, à la tête d'une armée formidable. On prétend que, dans cette occasion, les hérétiques paterniens et les Grecs [Serbes orthodoxes], aigris depuis longtemps par les persécutions des catholiques, ne firent aucune résistance. Quoi qu'il en soit, le royaume dévasté n'offrit bientôt qu'une image d'un désert. Le roi, contraint à se réfugier dans la forteresse de Kloutch, y fut assiégé par les Ottomans. Il était réduit à l'extrémité, lorsque Mahomet lui offrit la paix, ainsi qu'à tous les grands, sous la condition de lui prêter serment de fidélité, et de lui payer l'ancien tribut. Ces offres avantageuses ne pouvaient être rejetées. Thomas II, suivi des principaux de sa cour, se rendit au camp de l'empereur ottoman. Arrivés là, on leur signifia que, pour première preuve de sincérité, ils eussent à se faire circoncire, et à professer l'islamisme. Tous ceux qui ne prirent pas ce parti éprouvèrent une mort cruelle. Le roi fut de ce nombre. On frémit d'horreur au récit de son supplice. Après avoir été écorché vif, on le lia à un pieu, où il servit de but aux flèches des Turcs. Par sa mort, les Ottomans, restés maîtres du royaume, y établirent un Beylerbey. Cette forme de gouvernement subsiste encore aujourd'hui<sup>338</sup>.

#### Mérimée :

Thomas I<sup>er</sup>, roi de Bosnie, fut assassiné secrètement, en 1460, par ses deux fils Étienne et Radivoï. Le premier fut couronné sous le nom de Étienne-Thomas II; c'est le héros de cette ballade. Radivoï, furieux de se voir exclu du trône, révéla le crime d'Étienne et le sien, et alla ensuite chercher un asile auprès de Mahomet.

L'évêque de Modrussa, légat du pape en Bosnie, persuada à Thomas II que le meilleur moyen de se racheter de son parricide était de faire la guerre aux Turcs.

Elle fut fatale aux Chrétiens : Mahomet ravagea le royaume et assiégea Thomas dans le château de Kloutch en Croatie, où il s'était réfugié. Trouvant que la force ouverte ne le menait pas assez promptement à son but, le sultan offrit à Thomas de lui accorder la paix, sous la condition qu'il lui paierait seulement l'ancien tribut. Thomas II, déjà réduit à l'extrémité, accepta ces conditions et se rendit au camp des infidèles. Il fut aussitôt arrêté, et sur son refus de se faire circoncire, son barbare vainqueur le fit écorcher vif et achever à coups de flèches<sup>339</sup>.

Notons que Prosper Mérimée, en puisant chez Chaumette, en a repris les fautes de toponymie et d'orthographe, ainsi que des erreurs matérielles de ce dernier dans son texte. Ainsi, par exemple, au sujet du dernier roi bosniaque et son oncle Radivoje, les mêmes erreurs apparaissent chez Mérimée que chez Chaumette<sup>340</sup>. Alexandre Pouchkine, cependant, qui a traduit, parmi onze ballades de *La Guzla*, deux relatives à Thomas, a corrigé, en partie, ces erreurs : il supprime le faux nom de Thomas II, et intitule ses traductions : Видѣніе Кородѣи<sup>341</sup> (La vision de Thomas II) et Конь<sup>342</sup> (le cheval de Thomas II); cependant, il laissa l'erreur au sujet de Radivoje : « Thomas fut assassiné secrètement par ses deux fils Étienne et Radivoje », dit-il en note<sup>343</sup>.

338. *Ibid.*, pp. 258-259.

339. *Ibid.*, pp. 258-259.

340. Voir ci-dessus, pp. 234-235.

341. *Sočinenija Puškina*, t. III, izd. P. V. Annenkova, 1885, pp. 495-498.

342. *Ibid.*, pp. 532-533.

343. *Ibid.*, p. 495.

Un écrivain yougoslave a également puisé dans le *Voyage en Bosnie* de Chaumette, et a fait passer et immortalisé ce personnage dans un de ses chefs-d'œuvre, *La Chronique de Travnik* : c'est le romancier Ivo Andrić. Il en est question dans notre thèse complémentaire<sup>344</sup>.

### § 3. CÉSAR D'AVENAT ET AUTRES

César d'Avenat a exercé les fonctions d'interprète du consulat de France à Travnik pendant sept ans et demi, et après le départ de P. David il fut chargé des affaires du consulat. Le consul français l'a trouvé à Travnik, où il servait, en qualité de médecin, chez le vizir Mehmed pacha.

C. d'Avenat fut pour le consulat de France en Bosnie « une acquisition précieuse », selon le mot du consul lui-même<sup>345</sup>. Piémontais d'origine<sup>346</sup>, il connaissait, en dehors de son dialecte piémontais, beaucoup de langues : le français (cette langue est parlée, comme on sait, par quantité de Piémontais), le turc, l'arabe, le grec. Mais il possédait d'autres qualités : il a vécu en Turquie plus de seize ans, et il était bon connaisseur des usages des Turcs ; sa qualité de médecin, — profession très estimée par les Turcs, — lui permettait de pénétrer dans les maisons de toutes les couches sociales, même chez les femmes, — elle « lui donne, souligne P. David, un libre accès partout, et le met au courant de toutes les nouvelles du Pays, dont il me serait difficile d'être informé sans son entremise<sup>347</sup> » ; enfin, il avait deux qualités qui aux yeux du consul étaient « les plus sûrs garants du succès des affaires » : esprit conciliant et politesse affectueuse.

Grâce à ces qualités, César d'Avenat a joué un rôle qui dépassait beaucoup celui d'un interprète du consulat. Citons deux fragments de P. David qui mettent en lumière le rôle considérable et important de d'Avenat dans les affaires du consulat.

On peut savoir le turc aussi bien que M. d'Avenat ; mais il est rare de connaître aussi bien les Ottomans, leur pays, leurs mœurs, leurs usages, leurs préjugés, leurs faiblesses, de savoir aussi bien traiter avec eux et même d'avoir des connaissances aussi variées et autant d'esprit et d'habileté que ce premier interprète<sup>348</sup>.

C'est à son entremise [de d'Avenat], écrit P. David ailleurs, que j'ai dû l'amitié de Méhémet ; c'est lui dont le talent persuasif a déterminé Ibrahim à rendre au nom français des honneurs extraordinaires. C'est à son ouvrage, à son énergie que nous devons d'être sortis avec bonheur de toutes les circonstances difficiles, et notamment de la dernière où, sans lui, un des gardes du consulat était pendu sous nos yeux, à la honte du nom français. Cet excellent serviteur de l'État, ce drogman peut-être impossible à remplacer...<sup>349</sup>.

Après le départ de P. David de Travnik (le 10 août 1814) César d'Avenat fut chargé « provisoirement » des affaires de France en Bosnie<sup>350</sup>. Il y resta jusqu'à

344. Voir : les *Sources historiques...*, I<sup>re</sup> partie, chap. II ; II<sup>e</sup> partie, chap. IX, et *passim*.

345. AE, Traunik 1, 31 mars 1808.

346. *Ibid.*, 1<sup>er</sup> février 1808.

347. *Ibid.*, 31 mars 1808. — P. David s'exprime de la même manière au sujet de d'Avenat dans son rapport du 3 décembre 1807 (AE, Turquie, 215).

348. AE, Traunik 1, 1<sup>er</sup> juillet 1810.

349. *Ibid.*, 1<sup>er</sup> juillet 1808.

350. AE, Doss. pers. de d'Avenat, n° 4, 9 août 1814.

la fin d'avril 1815. Puis, à la suite de la suppression du consulat (l'ordonnance en fut signée dès le 13 juin 1814), il partit de Travnik avec son fils et avec les effets du consulat, et après quarante-six jours de tribulations et de dangers (leur caravane fut exposée, à plusieurs reprises, aux attaques « des Serviens dirigés par Knes Miloš<sup>351</sup> »), il arriva à Salonique (le 16 juin) où il déposa, entre les mains du consul général Cousinery, deux caisses contenant des papiers du consulat de France à Travnik<sup>352</sup>.

Grâce au zèle et au succès avec lesquels il exerçait ses fonctions en Bosnie, César d'Avenat resta au service de la France : pendant quelque temps, il occupa le poste de drogman de l'ambassade de France à Constantinople<sup>353</sup>, et puis il fut nommé drogman auprès du vice-consul d'Alexandrie<sup>354</sup>. Enfin, sur l'intervention de P. David, il obtint « une récompense si bien méritée », étant nommé agent consulaire de France dans l'Isle de Stanchio, pour en exercer les fonctions sous la direction de Pierre David, alors consul de France à Smyrne<sup>355</sup>.

\*  
\* \*

Parmi les autres employés français du consulat de France à Travnik, il faut mentionner : Delmas d'Avenat, fils de César d'Avenat, qui y remplit les fonctions d'élève chancelier-interprète<sup>356</sup>, et Nicolas Charles Delarue, « chancelier substitut » du consulat<sup>357</sup>. Les fonctions d'interprète pour la langue « illyrique » étaient exercées par un Bosniaque : Moïse Attias<sup>358</sup>.

\*  
\* \*

Disons encore quelques mots sur le séjour d'un diplomate français à Sarajevo : Pierre-Honoré Félix<sup>359</sup>.

Une des mesures qui furent prises — grâce à P. David, pour une bonne part — pour faciliter et protéger le commerce levantin, fut celle de l'ouverture d'un vice-consulat à Sarajevo (Bosna-Seraï). Le vice-consul dans cette ville, ainsi que ceux d'Andrinople et de Priština, selon une note présentée à la Porte par l'ambassadeur Andréossy, devaient « surveiller la marche des caravanes qui transportent par la Bosnie les riches convois de marchandises qu'ils reçoivent d'Europe et qu'ils y envoient », et donner « l'assistance et la protection nécessaires aux courriers extraordinaires et à la poste ordinaire de France qui passent par cette voie<sup>360</sup> ».

Au poste de vice-consul fut nommé, en 1811, Pierre-Honoré Félix (le décret lui fut expédié par le ministre le 12 janvier 1812), qui exerça jusqu'en 1810

351. AE, Traunik 3, 29 septembre 1815.

352. *Ibid.*, 18 septembre 1815. — L'acte de remise à été fait le 18 septembre 1815.

353. AE, Doss. pers. de d'Avenat, n° 8, 14 octobre 1820.

354. Par ordonnance du 4 septembre 1816. Cf. AE, Doss. pers. de d'Avenat, n° 6, 11 septembre 1816.

355. AE, Doss. pers. de d'Avenat, n° 8 (14 oct. 1820) et n° 10 (19 nov. 1821).

356. AE, Doss. pers. de P. David, n° 27, 14 juin 1816.

357. AE, Traunik 2, 2 juin 1811.

358. AE, Traunik 3, 29 sept. 1815.

359. AE, Doss. pers. de Pierre-Honoré Félix. — Julien PILLAUT a donné le deuxième prénom inexact : Henri. (Cf. *Les consulats du Levant*, I, Nancy, Imprimerie Berger-Levrault, 1902, p. 19.)

360. AE, Turquie, 226, 23 sept. 1812.

les fonctions de vice-consul à Messine. Félix se rendit, comme il le dit lui-même, « immédiatement sur les frontières de la Bosnie » pour y attendre son firman <sup>361</sup>, et puis de là, selon toute vraisemblance, puisque le firman n'arrivait pas, à Sarajevo <sup>362</sup>. Mais il ne put « entrer en fonctions » de vice-consul : le firman, malgré les interventions du gouvernement français, ne lui fut jamais envoyé, probablement parce que « les chefs de Bosna-Seraï, qui voyaient avec peine un agent français s'établir auprès d'eux, en aient (*sic*) empêché l'expédition à Constantinople <sup>363</sup> ». De santé fragile (il avait « la poitrine délicate <sup>364</sup> »), il contracta à Sarajevo une maladie nerveuse (il tomba « dans une maladie de langueur », selon ses propres mots <sup>365</sup>), qui l'obligea de partir pour Ljubljana et Trieste pour y soigner sa santé. Bientôt le commerce reprit sa voie accoutumée de mer, et le vice-consulat de Sarajevo devint « sans objet d'utilité ».

Notons qu'un autre Français a vécu pendant deux ans à Sarajevo : Jacques Fraissinet, gérant de la maison de commerce « Les Frères Fraissinet <sup>366</sup> ». La vie qu'il y mena ne fut pas facile : elle fut, selon lui, « trop pénible » et « trop cruelle pour y rester longtemps <sup>367</sup> ».

361. AE, Doss. pers. de P.-H. Félix, 10 juin 1814.

362. *Ibid.*, 12 février 1824.

363. AE, Doss. pers. de P.-H. Félix, 10 juin 1814.

364. AE, Traunik 2, 12 novembre 1812.

365. AE, Doss. pers. de P. H. Félix, 10 juin 1814.

366. Voir ci-dessous, pp. 228 et suiv.

367. AE, Traunik 3, le 4 août 1813.

## CHAPITRE II

### QUELQUES ENVOYÉS MILITAIRES

En dehors des diplomates, résidant en Bosnie, nous y rencontrons une autre catégorie de Français à cette époque : les envoyés militaires, chargés de « reconnaître » le pays.

Cette « reconnaissance » de la Bosnie-Herzégovine a été imposée par Napoléon et ses plans de conquête. On a déjà relevé son désir d'être renseigné sur le pays conquis et ceux qui l'avoisinent. En ce qui concerne les pays yougoslaves, ce désir apparaît dans sa correspondance, plus d'une fois, dès la conquête de la Dalmatie. Ainsi, le 9 mars 1806, il écrit au prince Eugène :

Je désire que vous m'envoyiez l'itinéraire du corps du général Molitor, jour par jour, avec des notes qui me fassent connaître en détail la route qu'il a suivie, les habitants et la nature du terrain [...]. Chargez les ingénieurs de faire une reconnaissance des routes de Zara et de Raguse à Constantinople et à Belgrade. Envoyez d'Anthouard passer trois mois dans les montagnes de la Dalmatie pour les reconnaître et faire un mémoire sur les points dont on pourrait partir pour attaquer la Turquie [...]. Que toutes les reconnaissances qu'on fera soient faites sans apparence et sans alarmer les Turcs et les autres puissances <sup>1</sup>.

Trois mois plus tard, le 14 juin 1806, il sera encore plus catégorique : fâché de ne pas recevoir les mémoires demandés de la part des aides de camp du prince Eugène, il s'écrie en colère : « Ils dorment donc, ou ils n'ont rien vu ; car je n'ai vu aucun rapport <sup>2</sup>. »

Pour cette raison, nous rencontrons en Bosnie, dès 1806, des officiers français en mission de reconnaissance : d'Anthouard, Leclerc et d'autres.

Cependant, c'est surtout après la signature de la paix de Tilsit que la Bosnie, ainsi que d'autres provinces de la Turquie d'Europe, se trouvent au centre de l'intérêt de l'empereur. Il s'agissait de deux plans éventuels, dont aucun n'était encore mûr. L'un était le partage de l'Empire ottoman — plan discuté à plusieurs reprises entre les représentants français et russes, ainsi qu'entre Napoléon et Alexandre eux-mêmes <sup>3</sup>. Un autre plan fut « la gigantesque expédition », avec une coopération de la Turquie, vers l'Inde, « pour y atteindre au cœur les intérêts du commerce anglais, en reprenant l'itinéraire d'Alexandre le Grand <sup>4</sup> ». Mais « dans l'un et l'autre cas, écrit P. Pisani, l'armée de Dalmatie était aux avant-postes et devait être la première à entrer en Bosnie par Travnik

1. *Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>*, t. XII, Paris, Impr. Impériale, 1862, pp. 210-211.

2. *Ibid.*, p. 572.

3. Voir ci-dessus, p. 87.

4. P. PISANI, *o. c.*, p. 287.

et Mostar, pendant que l'armée de Corfou, venue du royaume de Naples, marcherait soit sur Salonique, soit sur la Grèce <sup>5</sup> ».

L'un des préparatifs importants de ces deux plans fut la « reconnaissance » des provinces turques. Marmont reçut l'ordre « d'envoyer les renseignements les plus circonstanciés sur la Turquie d'Europe, sur sa population et les revenus de ses différentes provinces, sur ses communications et les opérations militaires que sa conquête rendrait nécessaires <sup>6</sup> ». Le jour même de la signature du traité de Tilsit (le 8 juillet 1808), le major général Berthier expédia une dépêche à Marmont, où il est dit entre autres :

Occupez-vous essentiellement à obtenir des renseignements, soit par des officiers que vous enverrez, soit de toute autre manière, que vous enverrez directement à l'Empereur, pour lui faire connaître par des officiers sûrs :

1<sup>o</sup> Géographiquement et administrativement, ce que vous pourrez obtenir sur la Bosnie, la Macédoine, la Thrace, l'Albanie et la Grèce ?

2<sup>o</sup> Quelle population turque, quelle population grecque ? Quelles ressources ces pays offriraient en habillements, vivres, argent, pour une puissance européenne qui posséderait ce pays ? Enfin, quel revenu on pourrait tirer de suite, au moment de l'occupation, car les rêves des améliorations sont sans base ?

Le second mémoire sera un mémoire militaire. Si deux armées européennes entraient à la fois, une par Cattaro et la Dalmatie, dans la Bosnie, l'autre par Corfou, dans la Grèce, quelle devrait être la force de toute arme pour être sûr de la réussite. Quelle espèce d'arme est la plus avantageuse ? Comment passerait l'artillerie ? Comment pourrait-on la remonter ? Comment se recruterait-on ? Quel serait le meilleur temps pour agir [...]. Envoyez des officiers ; faites tout ce qui sera possible pour bien connaître le pays <sup>7</sup>.

Marmont obéit à l'ordre, et il put écrire plus tard : « J'avais étudié le pays avec tant de soins, je m'étais fait fournir des itinéraires et rendre des comptes si détaillés par tous les officiers que j'avais fait voyager par diverses routes, que dès le 1<sup>er</sup> août, je fus à même d'envoyer à l'Empereur une grande partie des mémoires demandés <sup>8</sup> ».

Voilà pourquoi nous rencontrons en Bosnie à cette époque quelques envoyés militaires français, avec la mission de reconnaître le pays. Les résultats de leurs « reconnaissances » ils les ont communiqués sous forme de mémoires ou de récits de voyage, dont certains ont été publiés, par les auteurs eux-mêmes, ou par d'autres, tandis qu'un certain nombre est resté inédit. Ces mémoires sont de valeur inégale : les uns, de caractère purement technique, ne contiennent que des notes sèches et incolores ; les autres, cependant, plus substantiels, donnent parfois des renseignements de premier ordre sur la Bosnie-Herzégovine.

Disons quelques mots sur ces mémoires et leurs auteurs.

5. *Ibid.*, p. 287.

6. MARMONT, *Mémoires*, t. III, Paris, Perrotin, 1857, p. 35.

7. *Ibid.*, pp. 67-68.

8. *Ibid.*, p. 35.

## § 1. DEUX ÉRUDITS

I. CHARLES PERTUSIER : SA VIE; SON OUVRAGE SUR LA BOSNIE. — II. FÉLIX BEAUJOUR : SA VIE; SES IMPRESSIONS DE VOYAGE EN BOSNIE.

Commençons par ces deux voyageurs érudits, qui ont laissé derrière eux quantité de travaux d'une valeur incontestable. Les impressions sur leur voyage en Bosnie ont été publiées par eux-mêmes.

## I

Charles Pertusier <sup>9</sup> (1779-1836), après avoir terminé ses études à l'École polytechnique, commença sa carrière militaire dans l'artillerie légère, avec le grade de sous-lieutenant. La conquête de la Dalmatie le fit venir à Zadar, « à la tête d'un détachement ». Selon ses biographes, il y profita de son séjour et de ses loisirs pour s'initier à la littérature et aux antiquités de ce pays. Il fut attaché ensuite à l'ambassade de France à Constantinople. A l'époque de la Restauration, il se retrouva en France, comme officier de l'armée royale.

Membre de la Société de géographie et de l'Académie de Besançon, il est l'auteur de plusieurs ouvrages. Mentionnons-en deux seulement : *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore, suivies d'une Notice sur la Dalmatie* <sup>10</sup>, dont N. Iorga dit qu'elles « représentent, non pas l'expérience superficielle du voyageur, mais celle, plus large, d'un homme qui a vécu dans le pays <sup>11</sup> », et *La Bosnie considérée dans ses rapports avec l'Empire ottoman* <sup>12</sup>.



Cette dernière œuvre de Ch. Pertusier fut conçue de manière à faire partie d'un ouvrage intitulé : *Le Tableau politique et moral de l'Empire ottoman*, que l'auteur se proposait d'éditer en trois volumes. Ch. Pertusier dit lui-même ce qui l'a « enhardi » à publier son livre sur la Bosnie : d'un côté, c'est l'ignorance où l'on est à l'égard de ce pays, qui est telle, selon lui, que cette contrée est « bien moins connue que beaucoup d'autres qui sont à de grandes distances de nous <sup>13</sup> » (la première édition de 1816 du *Voyage* de Chaumette a passé inaperçue comme on l'a vu); et de l'autre côté, le fait « que la Bosnie à chaque instant peut sortir de l'oubli où le Moyen Age et la domination ottomane l'ont plongée <sup>14</sup> ».

Pour écrire son livre, l'auteur a mis à contribution, ainsi qu'il l'a avoué lui-même (à la différence de Chaumette qui a complètement passé sous silence ses sources d'information), « les reconnaissances militaires de plusieurs officiers

9. Nous empruntons ces renseignements à la *Biographie* de DIDOT (t. XXXIX, Paris, 1862, p. 674) et à celle de RABBE (t. IV, Paris, 1836, p. 902).

10. Paris, H. Nicolle, 1815, 3 vol.

11. N. IORGA, *o. c.*, p. 123.

12. Paris, Ch. Gosselin, 1822. — Sur les autres œuvres de Ch. Pertusier, voir la *Biographie* de DIDOT, *art. cit.*

13. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 9.

14. *Ibid.*, p. 9.

de l'armée de Dalmatie <sup>15</sup> », mais encore certainement quelques ouvrages de ses prédécesseurs, qu'il n'a pas mentionnés. Il y a mêlé, dans une certaine mesure, ses propres souvenirs et les faits recueillis pendant son séjour en Turquie et en Bosnie.

Quelle est la part de son expérience propre, de ses observations et de ses souvenirs personnels en Bosnie, quelle est la part d'originalité dans son livre sur la Bosnie, il est impossible de le dire : nous ne savons presque rien sur son séjour dans ce pays. Il ressort cependant de son ouvrage qu'il y est passé en 1812, faisant partie de la suite nombreuse <sup>16</sup> de l'ambassade d'Andréossy. Et il est peu probable qu'il y ait séjourné plus que n'a duré ce passage, c'est-à-dire plus d'une dizaine de jours. Pour cette raison, au contraire du *Voyage* de Chaumette, riche en souvenirs personnels et en expérience vécue, l'ouvrage de Ch. Pertusier est dénué de tout contact intime avec la réalité du pays et de son peuple.

L'ouvrage de Ch. Pertusier, qui se divise en sept chapitres, commence par « La partie historique » de la Bosnie, où l'auteur expose, à grands traits, d'une manière sommaire et générale, l'histoire de la Bosnie, en y traçant à la fois, brièvement, l'histoire de l'Illyrie, des guerres entre Rome et les Illyriens, de la conquête de l'Illyrie par les Romains, de l'arrivée des Slaves dans les Balkans, etc. Sur ces derniers, Pertusier donne une rapide caractéristique, soulignant leur amour de l'indépendance ainsi que la « valeur brillante » de tous les membres de leur grande famille,

Plus intéressant est cependant le chapitre suivant (deuxième), consacré à la « géographie, physique, statistique, situation relative et économie rurale » de la Bosnie. Faisant état des richesses naturelles de ce pays, l'auteur à son tour déplore, « l'état d'abandon » dans lequel se trouvent, sous la domination ottomane, « tant de provinces jadis florissantes <sup>17</sup> ». « Le voyageur, écrit-il, qui promène sur cette contrée l'œil de l'observation, ne peut manquer de se sentir attristé à l'aspect de ces immenses forêts, aussi anciennes que le monde, et qui empiètent sur l'agriculture [...]. Il se demande pourquoi les nombreux cours d'eaux qui s'opposent à son passage ne sont pas utilisés par le commerce ou l'industrie... <sup>18</sup> ». Les ressources « en masse » de la Bosnie et « les minces efforts qu'il faudrait faire pour la rendre opulente <sup>19</sup> », expliquent à son avis « les regards de convoitise que Bonaparte, maître des Provinces Illyriennes, dirigeait sur elle <sup>20</sup> ». Et, chose curieuse, prévoyant alors l'occupation autrichienne de la Bosnie, qui aura lieu soixante-six ans après son voyage dans ce pays, en 1878, Pertusier fait état des circonstances à la fois militaires et économiques qui concouraient « pour suggérer à l'Autriche des vues d'agrandissement sur la Bosnie <sup>21</sup> » : à ses yeux, la Bosnie, réunie à la Croatie et à la Dalmatie, « doublerait la valeur de ces [dernières] possessions autrichiennes <sup>22</sup> ».

Ch. Pertusier, dans le troisième chapitre de son ouvrage, fait quelques observations intéressantes sur le caractère des Bosniaques. Le fait qu'une grande

15. *Ibid.*, p. 9.

16. Voir ci-dessous, p. 154.

17. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 86.

18. *Ibid.*, p. 86.

19. *Ibid.*, p. 87.

20. *Ibid.*, p. 87.

21. *Ibid.*, p. 88.

22. *Ibid.*, p. 88.

partie des musulmans de la Bosnie sont Slaves ne lui échappe pas non plus, et il souligne certains traits, physiques et moraux, communs aux Bosniaques de diverses confessions : belle stature, constitution robuste, sobriété, tempérance, austérité des mœurs, piété religieuse<sup>23</sup>.

Un trait du caractère bosniaque est l'objet particulier de son respect : l'hospitalité, et il s'y arrête pour souligner que lui-même et ses compagnons, lors de leur passage par la Bosnie, furent bien reçus partout, même à Sarajevo « qu'on peut citer comme le foyer de l'intolérance et la capitale du fanatisme<sup>24</sup> » : quelques pierres lancées par les enfants et quelques « épithètes peu gracieuses » adressées par les femmes furent les seuls « griefs » qu'on leur fit dans cette ville<sup>25</sup>. L'auteur relate, non sans quelque sentiment de satisfaction, que leur hôte de Banja-Luka « a tenu caché dans la maison, pendant plusieurs mois, et rendu à leur patrie, deux malheureux Français qui étaient tombés entre les mains des Turcs<sup>26</sup> », lorsque les Français étaient en guerre avec eux.

Mais le voyageur ne manque pas non plus de relever une chose qui « fait ombre au tableau » : les conditions difficiles des rayas bosniaques et « le régime rigoureux » auquel ils sont soumis : dénonçant cet état des chrétiens bosniaques, qui provoque chez lui sympathie et compassion, l'auteur constate que « la situation de cette classe infortunée doit être insupportable<sup>27</sup> ».

L'ouvrage de Ch. Pertusier contient quantité d'autres renseignements intéressants sur les divers aspects de la vie bosniaque : commerce et industrie (chap. iv), gouvernement et administration (chap. v), finances et impôts (chap. vi); mais nous ne nous attarderons pas à les analyser : nombre d'entre eux ont été utilisés pour composer la deuxième partie de notre travail.

Au total, quoique de moindre valeur que le *Voyage* de Chaumette, l'ouvrage sur la Bosnie de Ch. Pertusier présente d'autant plus d'intérêt que l'auteur consacre une attention toute particulière à la vie politique et économique du pays, si bien que son livre complète dans une certaine mesure celui du chancelier du consulat de Travnik, dont la deuxième édition a paru la même année que *La Bosnie considérée dans ses rapports avec l'Empire ottoman*.

## II

Le baron Louis-Félix de Beaujour<sup>28</sup> (1765-1836) fit ses études militaires à Tournon de 1777 à 1783. Mais au lieu de se consacrer à la « profession des armes » pour laquelle il eut « des attraites », selon ses propres mots<sup>29</sup>, il entra dans la carrière ecclésiastique, selon le désir de ses parents. « Dégoûté » bientôt pendant la Révolution de l'état ecclésiastique, qui « humiliait trop<sup>30</sup> » sa fierté, il entra, en 1789, dans la carrière diplomatique<sup>31</sup>. Il y occupa, non sans quel-

23. *Ibid.*, p. 91.

24. *Ibid.*, p. 95.

25. *Ibid.*, pp. 95-96.

26. *Ibid.*, p. 96.

27. *Ibid.*, p. 97.

28. Il porta d'abord le nom de Félix; mais, en 1800, pour se faire distinguer de son frère, qui se trouvait alors comme lui en Suède, il y ajouta Beaujour. Consulter sur lui: les biographies de MICHAUD (t. III, Paris, 1843, pp. 388-389) et de DIDOT (t. IV, Paris, 1859, p. 932); *Consulats du Levant...* I, pp. 18-19; AE, Doss. pers., 5, p. 333.

29. *Consulats...* I, p. 18.

30. *Ibid.*, p. 18.

31. AE, Doss. pers. 5, p. 333.

ques interruptions, différents postes : secrétaire des légations de France à Munich et à Dresde, puis consul à Salonique (1794), à Stockholm (1800), aux États-Unis (1803), à Smyrne (1815)<sup>32</sup>.

Bien que, selon son propre aveu, « appelé par sa place à administrer plutôt qu'à écrire<sup>33</sup> », et quoiqu'il ne cherchât pas « les jouissances toujours coûteuses de la vanité littéraire<sup>34</sup> », il fut un écrivain politique très fécond et réputé : il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages<sup>35</sup>.

\* \* \*

Le livre qui nous intéresse tout particulièrement, c'est *Le Voyage militaire dans l'Europe Othomane ou description de ses frontières*<sup>36</sup> : l'auteur y a consacré une trentaine de pages à la Bosnie<sup>37</sup>.

Quand Félix Beaujour a-t-il visité la Bosnie, et combien y est-il resté ? On ne peut que le conjecturer. Exerçant ses fonctions en Orient, pendant de longues années, il a visité et « décrit, dit-il, les forteresses turques (*sic*), telles qu'elles étaient au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, depuis 1800 jusqu'en 1817<sup>38</sup> » ; c'est tout ce que nous savons. S'il s'est décidé à publier ses observations, recueillies à cette occasion, seulement en 1829, la raison en a été politique : il ne voulait pas de ses mains « soulever [...] le voile mystérieux qui couvrait encore la faiblesse d'un empire » allié de la France depuis longtemps.

Dans les pages consacrées à la Bosnie, ainsi que dans tout l'œuvre, l'auteur présente une espèce « d'instruction topographique et militaire<sup>39</sup> ». Il y décrit les forteresses, les routes (par exemple description détaillée de la route qui conduisait de Trieste à Constantinople, par la Bosnie), les rivières, les villes et leurs habitants. Il y raconte en détail comment la Bosnie peut être attaquée de trois côtés : par l'« Esclavonie », la Croatie et l'Herzégovine<sup>40</sup> (l'attaque par la Croatie lui semble la moins difficile), en y faisant état de tout ce qu'il faudrait entreprendre pour que l'attaque réussisse. Ses descriptions, bien que sèches et incolores d'ordinaire, ne sont pas pour autant sans intérêt. Ça et là l'auteur saisit l'aspect pittoresque d'une localité : telle sa brève description de Sarajevo<sup>41</sup>. Parfois il énonce une idée intéressante et perspicace : telle son opinion, semblable à celle de Pertusier, que les Turcs ne pourront conserver dans l'avenir la Bosnie, malgré son importance militaire, mais qu'ils devront la céder à l'Autriche qui, « en réunissant à elle la Bosnie, s'arrondirait<sup>42</sup> ». Telle ou telle proposition, pour fortifier les frontières par exemple, n'est pas non plus sans valeur. Cependant, comme l'observe N. Iorga, « quelles que soient ces propositions, dont certaines peuvent être vraiment intéressantes, quelqu'un qui a vécu pendant de longues années en Turquie, et qui connaît son commerce et l'état de ses places fortes, est, sans doute, un témoin de tout premier ordre<sup>43</sup> ».

32. *Consulats...* I, pp. 18-19.

33. *Moniteur universel*, 9 Prairial an VIII (29 mai 1800), p. 1008.

34. *Ibid.*

35. Voir la *Biographie* de MICHAUD.

36. Paris, Firmin-Didot, 1829, 2 vol.

37. Vol. I, pp. 387-423.

38. Félix de BEAUJOUR, *o. c.*, t. I, p. 7.

39. *Ibid.*, p. 2.

40. *Ibid.*, pp. 416-419.

41. Voir ci-dessous, p. 182.

42. Félix de BEAUJOUR, *o. c.*, t. I, p. 421.

43. N. IORGA, *o. c.*, p. 120.

## § 2. OFFICIERS DE RECONNAISSANCE

I. UN GÉNÉRAL : CH.-N. D'ANTHOUDARD. — II. TROIS CAPITAINES : LECLERC, ROUX-LA-MAZELIÈRE ET RIOLLAY. — III. AUTRES OFFICIERS

## I

Parmi les officiers français qui viennent en Bosnie pour la « reconnaître » nous trouvons, avant tous les autres, le général d'Anthouard.

Le comte Charles-Nicolas d'Anthouard de Vraincourt <sup>44</sup> naquit à Verdun, le 7 avril 1773, d'une ancienne famille de Bourgogne. Sorti lieutenant de l'École militaire de Pont-à-Mousson, il se distingua dans plusieurs campagnes (Italie, Égypte) et obtint de Napoléon le grade de général à l'âge de trente-trois ans (en février 1806). Il fut envoyé alors en Dalmatie pour y remplir les fonctions d'aide de camp du Prince Eugène, avec « la mission spéciale d'en étudier les ressources stratégiques, et aussi pour renseigner le vice-roi [...] sur tout ce qui se passait dans la province <sup>45</sup> ». Après avoir occupé d'autres postes dans l'armée française, il fut nommé gouverneur général des Provinces Illyriennes, le 16 juillet 1813; mais la guerre avec l'Autriche l'empêcha de remplir ces fonctions. Adhérant au nouveau régime, après la chute de Napoléon, il fut fait grand officier de la Légion d'honneur, et puis, après la Révolution de 1830, pair de France. Il mourut à Paris le 14 mars 1852.

Le séjour de ce voyageur en Bosnie se place autour du mois de juin 1806 : son *Mémoire sur la Bosnie*, où il exposa les résultats de sa reconnaissance, porte : Monze, le 14 juin 1806 <sup>46</sup>; il a été édité dans *Glasnik Zemaljskog muzeja* à Sarajevo <sup>47</sup>.

Dans ce mémoire, qui contient vingt-quatre pages en manuscrit, l'auteur décrit la position géographique (étendue) et la nature de la Bosnie, sa production (légumes, bestiaux, minerais), la température (saisons) et les maladies qui y sont liées, la population (l'auteur évalue le nombre des habitants de chaque confession). Il y parle aussi des chemins (leur qualité et leur praticabilité pour les divers genres d'armes), indique les débouchés par lesquels une armée pourrait pénétrer en Bosnie, soulignant les différents itinéraires à suivre pour arriver au centre du pays, ainsi que ceux qui conduisent à Belgrade et à Constantinople. A propos de toutes les villes qui se trouvent sur ces itinéraires, l'auteur donne des renseignements de caractère différent (nombre de maisons, appartenance aux diverses confessions, points fortifiés, etc.).

En somme, comme on voit, c'est un mémoire qui présente au fond un intérêt géographique et statistique.

44. Nous empruntons la plupart de ces renseignements à l'article d'A. Sauzay, dans la *Biographie de Didot* (t. XIII, Paris, 1863, pp. 51-52). Voir aussi sur lui : C. MULLIÉ, *Biographie des célébrités militaires* (Paris, chez Poignavant et C<sup>ie</sup>, 1851), t. I, pp. 347-350.

45. P. PISANI, *o. c.*, p. 150.

46. AG, *Mémoires historiques et Reconnaissances*, 1617.

47. Vj. JELAVIĆ, *Francuska izviješća o Bosni*, GZM, XVIII, Sarajevo, 1906, pp. 309-316.

## II

Quelques mois après, en août de la même année, la Bosnie fut explorée par le capitaine d'artillerie Jean Leclerc de Montpye (1771-1812).

Nous ne savons presque rien sur lui<sup>48</sup>, sinon qu'il fut aide de camp de Marmont. Son voyage en Bosnie, à ce qu'il paraît, eut lieu dans des conditions beaucoup plus difficiles que celui de d'Anthouard : il fut précédé par le bruit qu'on répandit que la Bosnie avait été trahie et vendue à Napoléon, « qu'un mulet chargé d'or avait apporté au caïmacan et au pacha le prix de leur trahison<sup>49</sup> ». Pour cette raison, son arrivée en Bosnie ne manqua pas de provoquer « une vive inquiétude », surtout « parmi la basse classe », et il fut injurié par la population<sup>50</sup>. Dans ces conditions, notre voyageur n'a pu reconnaître toutes les régions qu'il désirait : il n'a pas visité par exemple Sarajevo, bien qu'il soit passé à quatre lieues de cette ville, le caïmacan n'ayant pu « répondre de la sûreté » de sa personne<sup>51</sup>. Malgré cela, il a parcouru, en Bosnie, beaucoup plus de régions que d'autres officiers.

Son « Mémoire sur la Bosnie », qui contient vingt et une pages en manuscrit, daté : août 1806<sup>52</sup>, a été édité aussi dans *Glasnik Zemaljskog muzeja* à Sarajevo<sup>53</sup>. L'auteur parle, pour une bonne part, des mêmes objets que celui du mémoire précédent (le but de leur séjour était en effet le même) : montagnes et rivières, débouchés qui conduisent de la Dalmatie en Bosnie, chemins, forteresses, ressources du pays, population, etc. Cependant, le mémoire de Leclerc est beaucoup plus intéressant à plusieurs égards, et il a une plus grande valeur que celui de d'Anthouard, non seulement par les nouveaux détails que l'auteur apporte, mais surtout du fait que son champ d'observation a été plus large, et a comporté plus de régions et de localités.

Les chapitres où l'auteur traite de la situation politique du pays (observation sur les « colons » bosniaques<sup>54</sup>, sur « le corps des janissaires<sup>55</sup> », etc.) donnent une valeur particulière à son mémoire.

Leclerc a joint à son mémoire un « Itinéraire de Sign à Traunick et de Traunick à Raguse », où il a donné une description détaillée des chemins.

Le même voyageur passa par la Bosnie, à notre connaissance, encore une fois, en janvier 1807 : il allait à Constantinople, en compagnie des capitaines Coustailloux et Boutin, pour se mettre à la disposition du général Sébastiani<sup>56</sup>.

\* \* \*

Sur le troisième officier de reconnaissance, Théodore Roux-la-Mazelière (1778-1824), nous ne savons presque rien non plus<sup>57</sup>. Capitaine du génie, en

48. Cf. *Ibid.*, p. 309.

49. AG, *Mém. et reconn.*, 1617, p. 17; GZM, XVIII, Sarajevo, 1906, p. 337.

50. AG, p. 17; GZM, p. 337. — Voir ci-dessous, pp. 177-178.

51. AG, p. 15; GZM, p. 336, n. 2.

52. Voir ci-dessus, p. 142, n. 46. — Par conséquent, l'indication : *Dubrovnik*, le 15 septembre 1806, que porte la traduction allemande de ce mémoire, conservée aux Archives de Zadar, ne semble pas être exacte. (Cf. H. KAPIDŽIĆ, *Jedan francuski izvještaj o Bosni iz 1806 godine*, GID, IV, 1952, p. 256.)

53. Vj. JELAVIĆ, *art. cit.*, GZM, XVIII, Sarajevo, 1906, pp. 329-340.

54. AG., *loc. cit.*, p. 11.

55. *Ibid.*, p. 19.

56. AG. Armée de Dalmatie, C<sup>o</sup> 3 (les rapports de Vignolle des 10 et 20 janv. 1807).

57. Cf. GZM, XVIII, Sarajevo, 1906, p. 309.

service en Dalmatie de 1807 à 1809, il vient en Bosnie, pour une mission spéciale, envoyé auprès du vizir Mehmed pacha, en janvier 1808 (il se trouve à Travnik le 26 de ce mois<sup>58</sup>). Son arrivée aussi inspire aux habitants « une trop grande méfiance », si bien que lui non plus ne peut pénétrer dans certaines parties du pays : « l'esprit ombrageux des Turcs y a mis un obstacle invincible<sup>59</sup> ».

Son *Mémoire statistique et topographique sur la Bosnie*, daté de 1808<sup>60</sup>, a été aussi édité dans la même revue que les deux précédents. Il se divise en deux parties, dont la première est consacrée aux observations générales du pays : position géographique, principales villes, ressources, population, routes, etc. ; et la deuxième n'est que la description des principales routes.

Le mémoire de Roux-la-Mazelière contient çà et là des observations intéressantes sur les différents groupes ethniques en Bosnie ; mais son principal intérêt est de caractère géographique et topographique.

\* \* \*

Mentionnons encore l'arrivée en Bosnie, dans le premier quart de 1810, du capitaine du génie Riollay. Son *Mémoire sur la reconnaissance faite dans la partie nord-ouest de la Bosnie*, qui compte dix-neuf pages en manuscrit, et qui porte l'indication : Laybach, 15 mars 1810, a été édité récemment dans *Godišnjak Istoriskog društva Bosne i Hercegovine*<sup>61</sup>.

Le mémoire contient quantité d'observations sur les routes et leur usage en cas de guerre (la plus grande partie en est consacrée aux villes bosniaques, à la situation politique du pays, etc.<sup>62</sup>).

### III

En dehors de ces quatre officiers de reconnaissance, dont les mémoires ont été publiés, d'autres officiers français passèrent par la Bosnie, mais les descriptions de leurs itinéraires, de moindre valeur, sont restées inédites jusqu'à nos jours. Cesont : Louis de Zamagna, qui, allant à Constantinople, en compagnie du colonel du génie Sorbier, traversa la Bosnie du 2 au 11 mai 1807, et, de retour, du 16 au 20, et qui laissa le *Journal* de son voyage, sans importance<sup>63</sup> ; Boutin, capitaine du génie, qui passa par le pays en mars 1807<sup>64</sup>

58. *Extraits...*, pp. 323-324. — Il a été en Bosnie encore en juillet 1807 : de Travnik il a adressé à Marmont une lettre en date du 6 juillet (cf. AG, Armée de Dalmatie, C<sup>3</sup> 3, juil. 1807). Mais nous ne savons rien sur ce séjour.

59. AG, *Mém. et reconn.*, 1618, p. 25 ; GZM, XVIII, Sarajevo, 1906, p. 328.

60. Vj. JELAVIĆ, *art. cit.*, GZM, XVIII, Sarajevo, 1906, pp. 317-328. — L'éditeur a omis de le dater.

61. Hamdija KAPIDŽIĆ, *Jedan francuski izvještaj o Bosni iz 1810 godine*, GID, IV, Sarajevo, 1952, pp. 253-268. — Le carton 1619 (AG, *Mém. et reconn.*), qui contient ce mémoire, a disparu pendant la deuxième guerre mondiale (cf. ci-dessus, p. 63, n. 47). H. Kapidžić l'a publié, dans la traduction serbo-croate, d'après la traduction allemande, qu'il a trouvée aux Archives de Zadar (Prezidijalna akta Namjesništva, br. 1796 IX iz godine 1840) ; mais il n'a pu donner le nom de son auteur, puisque la copie allemande ne le mentionne pas. Nous avons identifié son nom d'après le *Catalogue des manuscrits* des bibliothèques publiques de France (« Archives de la Guerre ») par Louis TUEY (2<sup>e</sup> éd., Paris, Ateliers d'impressions de l'armée, 1954).

62. H. KAPIDŽIĆ, *loc. cit.*, p. 256.

63. *Journal de mon voyage à Constantinople* par Louis de Zamagna, 22 avril 1807 (18 pages), AG, *Mém. et reconn.* 1618.

64. AG, *Mém. et reconn.*, 1618, *Itinéraire de Sign à Constantinople par Boutin*, Constantinople, 28 mars 1807 (4 pages).

(le même officier donne encore un itinéraire, en date de janvier 1808 <sup>65</sup>); le capitaine Victor de Tracy <sup>66</sup>, « officier du génie de la plus grande distinction », selon le mot de Sébastiani <sup>67</sup>. Ce dernier (fils du philosophe Destutt de Tracy), qui joua un rôle considérable dans la vie publique française, était, sans doute, cet ami de Stendhal que Sarah Newton, amie de l'écrivain, épousa en secondes noces, après la mort de son premier mari le général Le Tort, tué quelques jours avant la bataille de Waterloo <sup>68</sup>.

En ce qui concerne l'adjudant-commandant Clermonjoie, qui a écrit un *Mémoire sur le Pachalick de Bosnie* <sup>69</sup>, daté : Ljubljana le 23 novembre 1810, les données nous manquent pour dire s'il est venu en Bosnie, ou s'il a fait son mémoire d'après les renseignements des autres.

Mentionnons enfin deux ou trois mémoires ou itinéraires dont les auteurs sont anonymes, mais qui par leurs observations présentent un intérêt. Ce sont : *Mémoires sur la Bosnie* (Raguse, 24 août 1806) <sup>70</sup>; *Itinéraire* de Sign à Constantinople par la Bosnie... <sup>71</sup>; *Journal de voyage* (de Sign à Constantinople), du 16 mai au 20 juin 1807 <sup>72</sup>, dont l'originalité consiste en ce qu'il donne le dessin de deux ponts en Bosnie : celui de Sarajevo, sur la Miljacka, qu'il trouve « très élégant <sup>73</sup> », et celui de Goražda <sup>74</sup>, sur la Drina, qui est, à son avis, « remarquable par sa construction <sup>75</sup> ». Etc. <sup>76</sup>.

65. *Ibid.*, *Itinéraire de Spalato à Constantinople par Boutin, chef de bataillon du génie*. Paris, janvier 1808 (12 pages).

66. Voir sur lui une petite notice biographique dans : A. DEBIDOUR, *Le Général Fabvier...* (Paris, Plon-Nourrit, 1904), p. 21, n. 2.

67. AN, AF IV, 1688, 6<sup>e</sup> dossier, le 12 juillet 1808.

68. Cf. STENDHAL, *La Chartreuse de Parme* (Classiques Garnier, 1954), p. 567, n. 250, et la *Grande Encyclopédie*, t. XIV, p. 298.

69. AE, Traunik 1, Laybach, 23 novembre 1810.

70. AG, *Mém. et reconn.*, 1617, *Mémoire sur la Bosnie*, Raguse, le 24 août 1806 (12 pages).

71. *Ibid.*, 1625, *Itinéraire de Sign à Constantinople par la Bosnie, la haute Macédoine et la Vallée de la Maritza*.

72. *Ibid.*, 1618 (25 pages).

73. *Ibid.*, p. 4.

74. *Ibid.*, p. 6.

75. *Ibid.*, p. 5.

76. Pour d'autres mémoires, voir : AG, *Mém. et reconn.*, cartons n<sup>os</sup> 1598, 1611, 1617, 1618, 1625. Les cartons n<sup>os</sup> 1619 et 1662, qui contiennent aussi quelques mémoires sur la Bosnie-Herzégovine, ont disparu pendant la deuxième guerre mondiale (communication de l'archiviste).

## CHAPITRE III

# TROIS GÉNÉRAUX EN MISSION SPÉCIALE EN HERZÉGOVINE

I. FIGURE DE HADŽI-BEG RIZVANBEGOVIĆ. — II. LES GÉNÉRAUX LAUNAY, DEVIAUX ET CLAUSEL LUI PORTENT SECOURS. — III. DEUX ŒUVRES LITTÉRAIRES CONSACRÉES A CE PERSONNAGE HERZÉGOVINIEN.

Trois généraux français — Launay, Deviaux et Clausel — vinrent à cette époque en Herzégovine, en mission spéciale, pour porter secours, en munitions et en vivres, à un beg herzégovinien, Hadži-beg [Mehmed-beg] Rizvanbegović, assiégé dans sa forteresse de Hutovo. Le récit de leur expédition, ainsi que celui du siège de Hadži-beg, méritent d'être racontés ici, d'autant plus qu'il s'agit d'un personnage légendaire, auquel sont liées de nombreuses traditions, encore vivantes en Herzégovine, et dont la figure a même attiré un des grands poètes croates.

## I

Hadži-beg (1768-1832) <sup>1</sup>, connu aussi sous le surnom de *Hadžun*, fut un des frères aînés du fameux vizir herzégovinien Ali pacha Rizvanbegović-Stočević (1761-1850). Selon les traditions, dont certaines ont été recueillies, c'était une figure curieuse et originale. Dans sa jeunesse il s'intéressait à la science, entre autres, à l'astronomie et à la médecine. Renvoyé par son père, à cause de sa désobéissance, il voyagea beaucoup, et il visita, entre autres pays, la Syrie (où, à Akka, il entra au service d'Ahmed pacha Djezar, Herzégovinien d'origine), la Mecque (d'où son titre : Hadži), Constantinople <sup>2</sup>. En Asie, il entendit déjà parler de Napoléon, dont la figure héroïque l'attira. De retour en Herzégovine, il jouissait de la réputation d'un tyran sanglant, connu par ses excès commis sur les rayas. Selon Vukasović, il régnait, dans son fort de Hutovo, en maître indépendant dans sa région, semblable aux seigneurs féodaux allemands de l'époque de Maximilien I<sup>er</sup>, tyrannisant ses voisins et les voyageurs occa-

1. Sur lui, voir : Hamdija KREŠEVLJAKOVIĆ, *o. c.*, pp. 266-270; Safvet-beg BAŠAGIĆ, *Znameniti Hrvati Bošnjaci i Hercegovci u Turskoj carevini*, Zagreb, Izvanredno izdanje Matice hrvatske, 1931, pp. 42-43; V[id] V[uletić] VUKASOVIĆ, *Gavran u Počitelju i Hadži-beg u Hutovu*, *Bosanska Vila*, Sarajevo, 1899, pp. 89-90 et 104-106; Iv. TRTANJ, *Hadžibeg, Osvit*, II, Mostar, 1899, 4 novembre, p. 1; K. HÖRMANN, *Hadžibegova Kula u Hutovu*, *GZM*, II, Sarajevo, 1890, pp. 165-175 et 268-271 (le même article a paru, en allemand, dans *Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Hercegovina*, II, Wien, 1894, pp. 301-313); Martin GJURGJEVIĆ, *Memoari sa Balkana* (1858-1878), Sarajevo, chez l'auteur, 1910, pp. 16-19.

2. K. HÖRMANN, *art. cit.*, pp. 170-171; S. BAŠAGIĆ, *o. c.*, p. 42.

sionnels<sup>3</sup>. A tel point qu'il ne se contentait pas des supplices turcs traditionnels (empalement, etc.), mais en inventait d'autres, encore plus cruels<sup>4</sup>. Admirateur de Napoléon, il entretenait des relations d'amitié avec les Français, et correspondait entre autres avec Marmont, Launay, Lauriston, Clausel.

En Herzégovine, on peut voir même aujourd'hui les ruines de son fort à Hutovo.

## II

Voyons maintenant comment les trois généraux français furent amenés à porter secours à Hadži-beg.

Lors de l'occupation de la Dalmatie du Sud, en 1806-1807, les Français ont rencontré, comme on sait, la résistance des Monténégrins et des Russes. Les combats furent acharnés surtout aux environs de Raguse. Pour menacer les Français, les Monténégrins, au nombre de 1 500, et les Russes, au nombre de 400, bloquèrent la forteresse de Klobuk, le 10 juin 1807<sup>5</sup>, qui se trouvait sur le territoire herzégovinien, dans l'arrière-pays de Raguse. En vue d'empêcher les adversaires d'exécuter leurs plans, Marmont — qui dès son arrivée en Dalmatie s'était mis en rapport et en « relations d'amitié avec les commandants turcs de la frontière<sup>6</sup> » — envoya le général Launay, avec mille soldats d'infanterie, qui dégagea Klobuk, à l'aide des soldats turcs. Les Monténégrins se retirèrent dans les montagnes, tandis que les Russes, qui voulurent sauver leurs pièces, furent surpris et coupés par cent cinquante cavaliers turcs. Ces derniers en firent « un massacre affreux » : les têtes des quatre-vingt-un Russes tués furent « exposées à Klobuk ou envoyées au pacha de Bosnie<sup>7</sup> », tandis que les Français en sauvèrent soixante-dix « moyennant des sequins », s'il faut en croire Marmont, qui, relatant cet événement dans ses *Mémoires*, écrit :

... le général Launay se hâta de se rendre propriétaire des malheureux qui restaient, en donnant un louis d'or pour homme. Il en sauva ainsi un bon nombre. Les Turcs, ensuite au désespoir de les avoir vendus, venaient offrir au général Launay trois à quatre louis pour les ravoïr et se donner le plaisir de couper des têtes. Mais, on le devine, le général Launay ne se livra pas à cet horrible trafic, et ces malheureux prisonniers conservèrent la vie<sup>8</sup>.

Durant tous ces combats en Dalmatie, de 1806 à 1807, entre les Français, d'un côté, et les Monténégrins et les Russes, de l'autre, Hadži-beg et son frère Mustafa-beg furent du côté des Français. Entretenant « les relations de la meilleure intelligence<sup>9</sup> » avec eux, et avec le général Launay en particulier, qu'il appelait « son compagnon de guerre<sup>10</sup> », Hadži-beg a prouvé son amitié par des actes, et ceci à plusieurs reprises : pendant le siège de Raguse, il a accordé son aide aux Ragusains qui lui ont demandé « asile et protection, avec leurs effets et leurs bestiaux, les a garantis de toute insulte, les a nourris et les a laissés

3. K. HÖRMANN, *art. cit.*, p. 166.

4. Cf. Martin GJURGJEVIĆ, *o. c.*, p. 18.

5. AG, Armée de Dalmatie, C<sup>o</sup> 3, rapport de Vignolle du 20 juin 1807.

6. MARMONT, *o. c.*, t. III, p. 6.

7. AG, Armée de Dalmatie, C<sup>o</sup> 3, rapp. de Vignolle du 20 juin 1807.

8. MARMONT, *o. c.*, t. III, pp. 53-54; cf. aussi : P. PISANI, *o. c.*, p. 280. — L'événement a été rapporté aussi dans le *Journal de l'Empire* du 11 juillet 1807.

9. AG, Armée de Dalmatie, C<sup>o</sup> 2, le 26 juin 1806.

10. AG, Arm. de Dalm., C<sup>o</sup> 4, juillet 1808. (*Lettre de Hadži-beg au chef de l'Armée de Dalmatie.*)

retourner chez eux sans en exiger aucune rétribution <sup>11</sup> »; et à l'occasion des combats de Klobuk, il se mit aussi en marche pour soutenir les Français, mais il arriva trop tard <sup>12</sup>. Même, après la déposition du sultan Sélim III, auquel il fut « fort attaché », voyant que « l'Empire ottoman croulait de toute part » et que « le moment de sa chute arrivait », il pensa à « s'attacher à la cause des Français » et à « offrir ses services » à Napoléon, qu'il admirait <sup>13</sup>.

Pour l'attitude bienveillante et amicale de Hadži-beg à l'égard des Français, plus d'un commandant français rendra hommage à ce « Turc, fort distingué par son caractère et par son esprit <sup>14</sup> », de s'être montré « dans toutes les circonstances » l'ami des Français et de leur avoir rendu « tous les services qui dépendaient de lui <sup>15</sup> ». Il y a mieux : Marmont récompensera son attitude d'amitié en lui rendant service à son tour, et à plusieurs reprises.

La première occasion s'offrit au début de juillet 1808, lorsque Hadži-beg se trouva dans une situation difficile. Lui et son frère aîné, Mustafa-beg, capitaine de Stolac, étaient en guerre, depuis quelque temps, avec leurs deux frères cadets, Omer-beg et Ali-aga [Ali Pacha], à cause de leur héritage (ces derniers étaient nés du second mariage de leur père). A bout de forces, Hadži-beg dut se réfugier dans son fort de Hutovo, où il fut bloqué. En y résistant aux attaques de ses ennemis, il demandait des secours aux Français : en février 1808, il se plaignait au général Launay de « ces maudits brigands » qui se comportaient « comme s'ils étaient des Monténégrins <sup>16</sup> », en lui demandant, entre autres, « dix ocques de tabac, et dix ocques de café <sup>17</sup> »; et en juin de la même année, il s'adressa à Clausel. Ne voulant pas se mêler de choses qui ne le regardaient pas, Marmont hésita d'abord à répondre à la demande de Hadži-beg. Cependant, lorsqu'il apprit — à l'occasion de sa visite à Raguse — « la dernière extrémité » où se trouvait Hadži-beg, il donna l'ordre à Launay de partir avec un bataillon de six cents hommes du 79<sup>e</sup> régiment et un convoi de vivres et de munitions <sup>18</sup> pour secourir l'homme qui a été constamment « l'ami des Français <sup>19</sup> ». En même temps, en l'avertissant de ce secours, — dans une lettre, en date du 2 juillet 1808, qu'il lui envoya par son aide de camp Leiler [Leclerc ?], — il souligna que c'était le « juste prix » de son « procédé plein d'humanité et de justice envers les Ragusais, lorsqu'ils étaient chassés de leur propriété par les Monténégrins <sup>20</sup> ».

C'est ainsi que Hadži-beg fut sauvé et ravitaillé. Ses ennemis ne s'opposèrent pas à la marche des Français, et le pacha de Bosnie n'en témoigna aucun mécontentement. Telle ne fut pas cependant l'attitude des « autres grands du pays » qui dans la demande de secours de Hadži-beg aux Français virent un nouvel acte de trahison. Hadži-beg fut regardé, dit Vignolle, « comme un traître qu'il faut exterminer, et leur esprit vindicatif, joint à la férocité de leur

11. AG, Arm. de Dalm., C<sup>e</sup> 4 (rapport de Marmont à Napoléon, en date du 14 juillet 1808).

12. *Ibid.*, C<sup>e</sup> 3, rapp. de Vignolle du 20 juin 1807.

13. *Ibid.*, C<sup>e</sup> 4, rapp. de Marmont à Napoléon, en date du 14 juillet 1807.

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*

16. AR, Dragomanski arhiv, V-64, 24 février 1808.

17. *Ibid.*

18. AG, Arm. de Dalm., C<sup>e</sup> 4 (rapp. de Marmont à Napoléon, en date du 14 juillet 1808); *Ibid.*, rapp. de Vignolle, 15 juillet et 13 août 1808.

19. AG, Arm. de Dalm., C<sup>e</sup> 4 (rapp. de Marmont à Napoléon, en date du 14 juillet 1808).

20. Cette lettre de Marmont a été reproduite dans : GZM, 1890, p. 174; WM., II, Wien, 1894, pp. 309-310; Guillaume CAPUS, *A travers la Bosnie et l'Herzégovine...* Paris, Hachette, 1896, chap. XIII, p. 344.

caractère, porte à croire qu'ils feront tout pour y parvenir<sup>21</sup> ». Une cinquantaine d'entre eux tinrent même une réunion (« divan ») à Bugojno, où ils jurèrent la mort de Hadži-beg « pour avoir appelé les Français sur le territoire turc — crime irrémissible à leurs yeux », conclut Vignolle<sup>22</sup>. Ils y décidèrent aussi « de se réunir en armes sur les frontières pour empêcher les Français de le secourir une autre fois<sup>23</sup> ».

En effet, les soldats français rencontrèrent une opposition, lorsque Hadži-beg, enfermé dans son fort avec cinquante hommes, resta de nouveau sans munitions et sans vivres, vers le milieu de septembre de la même année, et que le général de brigade Deviaux marcha, « avec environ huit cents hommes du 79<sup>e</sup> régiment et deux petites pièces de campagne<sup>24</sup> », pour lui porter du secours en munitions et pour faciliter l'entrée des cent soixante Albanais, recrues que Hadži-beg attendait dans son fort : le 20 septembre, quand Deviaux vint dans la plaine de Popovo (Popovo polje), Omer-beg, frère de Hadži-beg, mécontent surtout à cause des recrues albanaises et des munitions, commença une fusillade avec ses huit cents hommes environ, et blessa quelques soldats français. Répondant à l'attaque, le général Deviaux, sous la protection de ses troupes, fit entrer les recrues et les munitions dans Hutovo, puis il rentra. Les Français eurent un mort et quinze blessés, et Omer-beg une vingtaine de tués et encore plus de blessés<sup>25</sup>.

Marmont n'abandonna pas non plus son « protégé » pour la troisième fois, lorsque celui-ci s'adressa à lui : « touché de sa déplorable situation<sup>26</sup> », il donna l'ordre au général Clausel de marcher au secours de Hadži-beg avec « toute sa division ». Parti le 2 novembre 1808, il fut déjà de retour à Raguse le 6 du même mois, sans avoir eu besoin de « tirer un coup de fusil<sup>27</sup> ».

Dans ses *Mémoires*, Marmont expliqua ainsi son attitude à l'égard de Hadži-beg, non sans quelque paradoxe : « Je ne pouvais pas laisser périr un homme dont j'avais soutenu les intérêts avec tant de constance, car on s'attache plus par les bienfaits accordés que par les services reçus ; en agissant ainsi, on défend son propre ouvrage<sup>28</sup>. »

### III

Les rapports que ce personnage historique et légendaire entretenait avec les Français ont trouvé un écho dans une « tragédie historique en cinq actes », intitulée : *Hadži-beg Rizvanbegović*, publiée en 1905 dans la revue bosniaque *Behar*<sup>29</sup>. L'auteur en est un Bosniaque musulman, connu comme collectionneur de la poésie populaire musulmane : Riza-beg Kapetanović. Résumons brièvement ce drame, dont l'action se place au début du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui repré-

21. AG, Arm. de Dalm., C<sup>4</sup> 4 (rapp. de Vignolle du 15 juillet et du 13 août 1808).

22. *Ibid.*

23. *Ibid.*

24. AG, Arm. de Dalm., C<sup>4</sup> 4, rapp. de Vignolle du 30 septembre 1808.

25. *Ibid.*

26. AE, *corr. cons.*, Raguse 8, 3 novembre 1808.

27. *Ibid.*, 6 novembre 1808.

28. MARMONT, *o. c.*, t. III, p. 80.

29. RIZABEG KAPETANOVIĆ, *Hadžibeg Rizvanbegović*, dans *Behar*, list za pouku i zabavu, V, Sarajevo, 1904-1905.

sente la destinée tragique du beg herzégovinien, en suivant d'assez près les événements qui viennent d'être racontés.

Le capitaine herzégovinien Zulfikar Rizvanbegović partage, avant sa mort, sa propriété entre ses cinq fils. L'un d'eux, Mehmed-beg, connu aussi sous le nom de Hadži-beg<sup>30</sup>, obtient entre autres le fort de Hutovo, en Herzégovine. Mécontents du partage, ses trois frères cadets l'attaquent. Il est assiégé, pendant des mois, dans son fort, et ce n'est que grâce aux Français qu'il est sauvé : ceux-ci lui portent aide en récompense des services qu'il leur a rendus à Klobuk. Hadži-beg, trop ambitieux, tend à devenir le vizir de Mostar, et trouve enfin la mort sur le champ de bataille.

Parmi les personnages de cette tragédie figurent deux soldats, un aide de camp (Leiler) (*sic*) et un général français (Launay) ; ce dernier apparaît deux fois sur la scène : d'abord, lors du mariage de Hadži-beg avec une chrétienne (dont celui-ci fait la connaissance à Klobuk, grâce aux Français) : le général français apporte à Hadži-beg des félicitations et des cadeaux de la part du « glorieux général Marmont » (« od presvijetlog Marmon generala ») ; et puis, plus tard, à l'occasion du siège de Hutovo.

Le nom de Bonaparte y est aussi mentionné : l'auteur le qualifie de « héros gaillard » (« delija junačka ») et de « faucon » (soko), qui

..... od « Tarik-brijega »  
Do Hutovskog grada svuda širom  
Svojim pandžam carevine skući<sup>31</sup>.

La tragédie, composée en vers décasyllabes, — vers de la poésie populaire serbo-croate —, qui n'a aucune valeur littéraire ni dramatique, a figuré souvent au répertoire des troupes de théâtre d'amateurs musulmanes en Bosnie-Herzégovine jusqu'à la fin de la première guerre mondiale.

Mais il y a davantage : le héros du fort de Hutovo séduisit l'imagination poétique et l'esprit emphatique du poète croate réputé Silvije Strahimir Kranjčević. S'inspirant d'un article sur Hadži-beg publié dans *Wissenschaftliche Mittheilungen*<sup>32</sup>, ce poète avait déjà fait un plan pour une œuvre littéraire sur ce sujet (un roman ou une épopée), sous le titre : *Zadnji vitez sa Hutova* (le dernier chevalier de Hutovo), quand la mort survint, emportant l'idée dans le tombeau : il en est resté à ce plan<sup>33</sup>.

30. Voir ci-dessus, p. 146.

31. KAPETANOVIĆ R., *o. c.*, p. 342. — Traduction : « ... de ses griffes conquiert tous les empires de Gibraltar au fort de Hutovo. »

32. Voir la note 1, p. 146.

33. Ce plan est conservé à la Bibliothèque Nationale de Sarajevo, parmi les papiers de S. S. Kranjčević (Ms. 637).

## CHAPITRE IV

# QUELQUES FRANÇAIS DE PASSAGE EN BOSNIE

Une autre catégorie de Français qui vinrent en Bosnie à cette époque furent des voyageurs de passage qui se rendaient dans d'autres villes de la Turquie. Ils peuvent être répartis *grosso modo* en trois groupes : diplomates allant occuper leur poste; officiers et soldats envoyés à Constantinople; aventuriers que le hasard a amenés en Bosnie. Disons quelques mots de ceux qui méritent quelque attention.

### § 1. DIPLOMATES

I. HUGUES POUQUEVILLE. — II. ANTOINE-FRANÇOIS ANDRÉOSSY. — III. ANTOINE-LOUIS VASSE. — IV. PASCAL-THOMAS FOURCADE.

#### I

Hugues Pouqueville — frère du diplomate, historien et archéologue réputé, François Pouqueville, auprès duquel, lorsque celui-ci était consul à Janina, il remplissait les fonctions de chancelier <sup>1</sup> — exerçait les fonctions de vice-consul (d'Arta) ou de consul (à Patras et à Carthagène <sup>2</sup>). Il passa par la Bosnie au début de 1807.

Parti de Paris en décembre 1806, pour rejoindre son frère à Janina, H. Pouqueville rencontra à Zadar P. David, qui se rendait à son poste, et il fit, en sa compagnie, le voyage jusqu'à Travnik <sup>3</sup>. Puis, après y avoir passé treize jours, il quitta cette ville, le 1<sup>er</sup> mars 1807, pour se rendre en Albanie. « M. David, dit-il, me voyait partir à regret, et j'aurais cédé aux instances de cet excellent ami, qui m'engageait à rester près de lui jusqu'au printemps, si le désir de revoir mon frère ne l'avait emporté sur toutes les considérations possibles <sup>4</sup>. »

Selon l'usage, H. Pouqueville a décrit son itinéraire « depuis Travnik jusqu'à Guilan, frontière de la Macédoine <sup>5</sup> », qui est resté en manuscrit. Et c'est son frère, François Pouqueville, qui l'a inséré dans son *Voyage dans la Grèce* <sup>6</sup>, en y ajoutant, dans la première édition (1820) entre autres, un chapitre qui man-

1. Cf. *Biographie* de MICHAUD, t. XXXIV, p. 338, note 2.

2. *Ibid.*

3. Voir ci-dessus, p. 103.

4. F. C. H. L. POUQUEVILLE, *Voyage dans la Grèce*, 1<sup>re</sup> éd., t. II, Paris, Firmin-Didot, 1820, p. 463.

5. *Ibid.*, chap. LXI, pp. 463-485.

6. *Ibid.*, pp. 463-485.

quait au journal de H. Pouqueville<sup>7</sup>, écrit d'après les matériaux fournis par P. David<sup>8</sup>, et dans la deuxième édition (1826) en y insérant pas mal d'autres choses<sup>9</sup>, comme on le verra un peu plus loin<sup>10</sup>.

La description de l'itinéraire de Hugues Pouqueville — « un des plus complets qu'on ait encore publiés », selon le mot de son frère<sup>11</sup> — présente en général un intérêt plutôt topographique. La route y est décrite, d'une manière sèche et incolore, mais précise, de poste en poste : villes et villages, rivières et montagnes, avec les distances en heures. Pourtant çà et là apparaît un petit fragment pittoresque, quelques phrases savoureuses : telle la description de Travnik ou, encore plus savoureuse, celle de Sarajevo<sup>12</sup>.

Cependant, beaucoup plus intéressante est la partie (surtout dans la deuxième édition) que François Pouqueville a écrite lui-même sur la Bosnie, quoiqu'il ne l'ait pas du tout visitée (c'est le pacha de Trebinje qui s'est opposé à son passage<sup>13</sup>). Pour l'écrire, l'auteur a mis à profit, en dehors de quelques sources historiques (entre autres les annales de Raguse par Lukarević<sup>14</sup>), plusieurs récits de voyageurs précédents (Chesneau, Deshays, Quiclet et Poulet), qu'il cite, ainsi que celui de Chaumette Des Fossés, sans le dire. A ce dernier récit de voyage, Pouqueville a emprunté des développements entiers sur l'histoire bosniaque, ainsi que sur le fanatisme du clergé catholique et sur les superstitions en Bosnie<sup>15</sup>.

Mettons en regard deux ou trois fragments, qui trahissent des coïncidences textuelles frappantes :

Chaumette (pp. 23-24) :

L'évêque de Modrussa, légat apostolique de la cour de Rome en Bosnie...

[Puisque nous avons déjà reproduit ce fragment de Chaumette, nous n'avons qu'à y renvoyer : cf. ci-dessus, pp. 131-132, « L'évêque de Modrussa... flèches des Turcs. »].

F. Pouqueville (t. III, pp. 121-122)<sup>16</sup> :

Depuis 1355 jusqu'en 1460, la Bosnie fut une arène de discordes, et l'évêque de Modrissa (*sic*), légat apostolique du Saint-Siège, ayant conseillé de cesser

7. Chap. LX (pp. 455-462), intitulé *Itinéraire depuis les frontières de la Dalmatie à travers la Bosnie et la Macédoine, jusqu'à Mezzovo dans le Pinde. Route depuis la Cettina jusqu'à Travnik. Passage du mont Prolog, Livno, Snitzza, ou Svitzza, Kouprès, Scopia, Travnik. Situation de cette ville* (F. POUQUEVILLE, *o. c.*, 1<sup>re</sup> éd., t. II, Paris, F. Didot, 1820).

8. *Ibid.*, 1<sup>re</sup> éd., t. II, p. 455, note 1.

9. Cf. F. C. H. L. POUQUEVILLE, *Voyage de la Grèce*, 2<sup>e</sup> éd., t. III, Paris, Firmin-Didot, 1826, pp. 118-168.

10. Stojan Novaković en a publié quelques fragments dans *Godišnjica Nikole Čupića* (II, Beograd, 1878, pp. 270-279), en attribuant à notre voyageur un prénom inexact : Henri (cf. p. 271); de plus, l'historien serbe prétend, faussement, que H. Pouqueville apassé à Travnik « les mois d'hiver » [« zimске mesece »] (*o. c.*, p. 272).

11. F. POUQUEVILLE, *o. c.*, 2<sup>e</sup> éd., t. III, p. 118.

12. Voir ci-dessous, p. 183 et 234, etc.

13. Fr. POUQUEVILLE, *o. c.*, 1<sup>re</sup> éd., t. I, p. 30. — Cf. ci-dessous, p. 177.

14. Giacomo di PIETRO LUCCARI (Lukarević), *Copioso ristretto degli annali di Ragusa*, Venetia, A. Leonardi, 1605.

15. Cf. Fr. POUQUEVILLE, *o. c.*, 2<sup>e</sup> éd., t. III, pp. 121-122, p. 133, et CHAUMETTE, *o. c.*, pp. 23-24, et p. 72, p. 74. — Il n'est pas sans intérêt de noter que la première éd. du *Voyage dans la Grèce*, publiée en 1820, ne contient pas de ces développements, quoique le livre de Chaumette (1<sup>re</sup> éd.) ait paru en 1816. Cela confirme le fait que la 1<sup>re</sup> édition du *Voyage en Bosnie* est passée inaperçue.

16. Deuxième édition.

de payer tribut aux Turcs, le vainqueur de Constantinople, Mahomet II, se précipita sur la Bosnie, suivi de ses hordes altérées de carnage. On prétendit alors que les Paterniens et les Grecs, poussés au désespoir par les persécutions des catholiques, avaient appelé les Turcs. Quoi qu'il en soit, ils ne furent pas plus épargnés que les autres habitants, et le pays dévasté ne présenta bientôt qu'une scène de ruines et de désolation. Thomas II, qui régnait alors, fut contraint de se retirer dans la palanque de Clutch, où il dut accepter les conditions du vasselage qui lui furent proposées par Mahomet. Il se rendit, muni du traité qui lui garantissait le trône à ce prix, au seuil impérial de la tente du sultan. Il comptait sur la foi jurée; mais au lieu de recevoir son serment, on lui signifia, ainsi qu'aux grands, d'embrasser l'islamisme et de se faire circoncire. Le devoir d'un prince chrétien était de mourir! Thomas devait cet exemple au monde et à la postérité. Il fut livré aux bourreaux, écorché vif, et attaché ensuite à un poteau, où il servit de but aux flèches des Mahométans...

(Notons en passant que, comme on voit, F. Pouqueville, après Chaumette, répète la même erreur au sujet du dernier roi, *Thomas II* (!), bien que Luccari, qu'il a aussi consulté, en donne le nom exact <sup>17</sup>.)

Chaumette (p. 72) :

Une malheureuse pour une faute quelquefois très légère, recevra l'ordre de eûner rigoureusement, et de porter à la messe [...] une espèce de bâillon [...] [qui] a au milieu un vide à travers lequel on fait passer la langue, et qui la maintient ainsi pendue hors de la bouche.

Pouqueville (t. III, p. 133).

Qui pourra jamais justifier les jeûnes excessifs imposés à des femmes; l'usage de leur faire porter à la messe un bâillon, au milieu duquel on fait passer la langue qui reste pendante hors de la bouche.

Chaumette (p. 74).

L'ignorance des habitants a fait éclore une foule de superstitions [...]. Là, personne ne doute de l'existence des sorciers, des revenants, des loups-garous, des vampires...

Pouqueville (t. III, p. 133) :

Tout Bosniaque est superstitieux. C'est le pays où règnent les sorciers, les revenants, les loups-garous et les vampires.

Ce qui donne encore un intérêt tout particulier à la partie du récit composée par l'auteur du *Voyage de la Grèce*, c'est qu'il y cite en traduction française la fameuse ballade bosniaque sur *Hasanaginica*, à laquelle il donne le titre : le *Divorce*, et dont il dit qu'elle « arrache encore des larmes aux sauvages bosniaques <sup>18</sup> ». La traduction de la « chanson d'Asan » lui a été donnée à Raguse par Marc Bruère <sup>19</sup>.

17. Voir ci-dessus, p. 123.

18. F. POUQUEVILLE, *o. c.*, 2<sup>e</sup> éd., t. III, pp. 135-137.

19. *Ibid.*, p. 135. — Son assertion que la ballade « avait été communiquée à l'abbé Fortis par M. Bruère, qui a laissé une quantité de poésies slaves inédites qu'il avait recueillies et traduites » (*o. c.*, 2<sup>e</sup> éd., t. III, p. 135), est certes inexacte : Marc Bruère, lors du passage de Fortis à Raguse, en 1774, n'avait que quelques années. (Cf. V. YOVANOVITCH, *o. c.*, p. 31.)

## II

Dans la première moitié de juillet 1812, une ambassade, à la tête de laquelle se trouvait le lieutenant général Andréossy, passa par la Bosnie, en route pour Constantinople.

Le comte Antoine-François Andréossy (1761-1828) fut un personnage qui joua un grand rôle dans la vie publique de la France <sup>20</sup>; entre autres, son nom figure sur l'arc de triomphe de l'Étoile <sup>21</sup>. En dehors de sa brillante carrière militaire, au cours de laquelle il a occupé des postes importants, il s'est signalé aussi comme savant et écrivain fécond, laissant de nombreux livres et de nombreux écrits <sup>22</sup>. Il fut envoyé, en 1812, à Constantinople comme ambassadeur, et il exerça ces fonctions avec succès pendant deux ans.

C'est en allant à Constantinople pour assumer ces dernières fonctions qu'il traversa la Bosnie. En plus de sa femme qui était enceinte <sup>23</sup> (il avait épousé, en septembre 1810, la fille d'un marquis et pair de France : Marie-Florimonde-Stéphanie de Fay de La Tour-Maubourg<sup>24</sup>), il était accompagné d'une nombreuse suite de vingt-trois personnes <sup>25</sup>, surtout de plusieurs officiers du génie et de l'artillerie, parmi lesquels figurait aussi Charles Pertusier, qui a décrit le voyage de cette ambassade <sup>26</sup>.

Selon Ch. Pertusier, à travers la Bosnie, l'ambassade fut reçue partout, dès la frontière, à Kostajnica (elle y fut le 2 juillet <sup>27</sup>), très solennellement, avec un « cérémonial oriental et sa teinte antique <sup>28</sup> » : dans chaque ville, des hommes montant des « chevaux de race, richement caparaçonnés », accompagnés d'une nombreuse escorte (il lui fallut en Bosnie cent-cinquante chevaux <sup>29</sup>), et les femmes portées en litière. L'ambassade entra le 6 juillet à Travnik <sup>30</sup>, la nuit, aux flambeaux et « au son d'une musique composée d'instruments criards » qui cherchaient à « jouer l'air de Marlborough sans pouvoir en venir à bout, quelques efforts qu'ils fissent pour éviter les divagations <sup>31</sup> », et elle y fut bien régalée : au souper à la turque — qui eut lieu chez le consul de France, et pour la préparation duquel « tous les cuisiniers du pacha avaient été employés » — on servit des « mets substantiels, tels que des volailles bouillies ou apprêtées avec du riz, du mouton au naturel et déguisé de plusieurs manières », ainsi qu'« une série innombrable de plats couverts de pâtisseries et de sucreries, où la variété s'était épuisée tant sous le rapport des formes que du goût <sup>32</sup> ». Des réceptions et des cadeaux ne manquèrent pas non plus.

L'ambassadeur ne fut pas, semble-t-il, insensible aux plaisirs de la table. S'il faut en croire le consul d'Autriche, von Paulich, « il restait deux heures à

20. Sur lui, voir l'article d'E. FRANCESCHINI, dans le *Dictionnaire de biographie française* (sous la direction de J. Balteau, t. II, Paris, Librairie Letouzey et Ané, 1936, pp. 974-976), où nous empruntons quelques renseignements.

21. *Ibid.*, p. 976.

22. *Ibid.*, p. 976.

23. AV, Travnik, Fasz. 43, 9 juillet 1812.

24. *Dictionnaire de biographie...*, p. 976.

25. AV, Travnik, 43, 9 juillet 1812.

26. Voir ci-dessus, p. 138 sq.

27. AV, *ibid.*

28. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 282.

29. Voir ci-dessous, pp. 171-172.

30. AV, Travnik, 43, 9 juillet 1812.

31. Ch. PERTUSIER, *o. c.* p. 298.

32. *Ibid.*, p. 298.

table, mangeait beaucoup, buvait beaucoup également tant à table qu'ailleurs<sup>33</sup> ». Tandis que, selon le même témoin, Andréossy « manquait quelque peu d'amabilité » (« etwas unfreundlich seye<sup>34</sup> »), sa femme, au contraire, fit une très bonne impression par sa « Freigebigkeit und Jovialität », ainsi que par ses sentiments de pitié (en route de Kostajnica à Travnik, elle donna un thaler à chaque mendiant qu'elle rencontra); mais elle témoigna aussi d'une ignorance des usages en offrant à un accompagnateur musulman un salami italien et une bouteille de liqueur<sup>35</sup>.

Au total, l'arrivée de ces personnages de marque à Travnik n'a pas manqué de provoquer une certaine sensation : après leur départ, la ville tomba, selon von Paulich, de nouveau dans le même calme d'autrefois (« die vorige ernste Stille<sup>36</sup> »).

### III

Antoine-Louis Vasse 1782-1857), après avoir été drogman, exerça les fonctions de vice-consul dans différentes villes : Priština (1811), Hull (1822), Mahon (1823-1830), Odessa (1833), Larnaca (1834)<sup>37</sup>. Nommé vice-consul de France à Priština, il passa par la Bosnie, en allant à son poste. Il arriva à Travnik vers le 10 juillet 1812<sup>38</sup>, où il dut attendre un mois « son firman, sans trop savoir quand il viendra<sup>39</sup> ». Il en partit cependant, après le 9 août, sans firman, et fut à Priština le 23 du même mois<sup>40</sup>. Il a laissé quelques rapports relatifs à ce voyage, que Stojan Novaković a résumés et publiés<sup>41</sup>.

### IV

Le dernier voyageur de ce groupe fut Pascal-Thomas Fourcade, dit aussi Fourcade aîné.

Fourcade (1769-1813)<sup>42</sup> occupa le poste de consul dans plusieurs villes de la Turquie (La Canée, Sinope, Salonique). De large culture, connaissant les langues anciennes et versé dans plusieurs sciences (histoire, géographie, botanique, minéralogie), doué d'une imagination fougueuse, et poète par surcroît, il explora plusieurs régions où il séjourna (Paphlagonie, Castambol, Sinope). Quelques-uns de ses mémoires relatifs à ces explorations furent lus à l'Institut, et valurent à l'auteur le titre de membre correspondant.

Nommé le 6 janvier 1812 consul à Salonique<sup>43</sup>, il ne partit qu'à la fin de l'année, et arriva à Salonique seulement au mois d'avril 1813. C'est en allant

33. AV, Travnik, Fasz. 43, 9 juillet 1812.

34. *Ibid.*

35. *Ibid.*

36. *Ibid.*

37. *Consulats du Levant...*, II, p. 12.

38. L'assertion de Stojan Novaković que Vasse se trouvait à Travnik le 11 juin 1812 est inexacte : d'une part, ainsi que le savant serbe le dit, il n'a pas rejoint l'ambassadeur à Travnik, qui s'y trouvait le 6 juillet; et de l'autre, P. David écrit, le 9 août, que le vice-consul de Priština est à Travnik « depuis un mois » [cf. St. NOVAKOVIĆ, *Franc. služb. bel...*, p. 145 (voir p. 156, n. 48); AV, Travnik, Fasz. 43, 9 juillet 1812; AE, Traunik 2, 9 août 1812].

39. AE, Traunik 2, 9 août 1812.

40. St. NOVAKOVIĆ, *art. cit.*, p. 145.

41. *Ibid.*, pp. 145-152.

42. Nous empruntons ces renseignements à la *Biographie* de MICHAUD (t. XIV, Paris, 1856, pp. 519-520) ainsi qu'au dossier personnel de Fourcade (AE, t. XXXI).

43. AE, Doss. pers.

à Salonique qu'il passa par la Bosnie, où il resta trois mois environ <sup>44</sup>. Il profita de son séjour pour étudier les différents problèmes du pays : il communiqua le résultat de ses études dans son journal de voyage, ainsi que dans quantité de rapports et mémoires adressés au ministre des Affaires étrangères <sup>45</sup> et à celui des Manufactures et du Commerce <sup>46</sup>. Ses observations sur la Bosnie sont d'autant plus précieuses qu'elles viennent d'un homme doué et expérimenté, qui connaît bien l'Orient, y ayant passé dix-huit ans <sup>47</sup>, et qui a déjà exploré plusieurs pays et écrit quantité de mémoires. Du fait de leur valeur, certaines de ses observations ont déjà été publiées par le savant serbe Stojan Novaković <sup>48</sup>.

Ces observations sont de caractère divers. La plupart sont relatives au commerce et à tout ce qui concerne la nouvelle route. Certaines de ces observations ont une grande valeur et une grande importance, même de nos jours, pour la connaissance et l'étude de la vie économique en Bosnie à cette époque. C'est le cas surtout du mémoire, intitulé : *Aperçu du commerce général de la Bosnie* <sup>49</sup>, écrit à Sarajevo le 21 février 1813 et resté inédit jusqu'à nos jours. Nous l'avons mis largement à profit pour composer le chapitre sur la vie économique, dans la deuxième partie de notre travail.

Non moins intéressantes sont les impressions contenues dans son journal de voyage : ce sont, au dire de l'auteur lui-même, qui s'en fait responsable, « des renseignements tout à fait neufs et positifs » sur le pays, recueillis « au pas ordinaire de cheval, la montre et la boussole à la main, avec un thermomètre, un baromètre, etc. <sup>50</sup> » ; l'auteur s'arrêtait toutes les trois heures pour rédiger son journal.

Ce journal se divise en deux parties. La première traite de l'état physique de la Bosnie « autant qu'on peut en juger à la vue et s'en rapporter à des habitants ignares <sup>51</sup> ». Quoiqu'elle ne contienne que des généralités, elle est, selon l'auteur, « d'un intérêt majeur pour la géographie, pour les voyageurs, pour les militaires, pour le gouvernement qui veut être instruit de l'esprit public et des affections des hommes en place <sup>52</sup> ». St. Novaković en a publié des fragments relatifs à « la description du peuple », car ces observations de Fourcade lui paraissaient « pénétrantes et intéressantes <sup>53</sup> ». La deuxième partie du journal <sup>54</sup> est consacrée aux « détails particuliers » concernant le voyage de l'auteur, à l'accueil qu'on lui a fait, aux usages dont il a été témoin, à l'état politique des chrétiens, etc. <sup>55</sup>.

44. Nous le trouvons à Kostajnica le 22 décembre 1812, et à Prača le 13 mars 1813 (AE, Salonique, 17, pp. 1-44).

45. *Ibid.*

46. AN, F<sup>13</sup> 1850A, Consulat de Salonique.

47. *Ibid.*, Bosna-Seraglio, 28 février 1813.

48. St. NOVAKOVIĆ, *Francuske službene beleške o zapadno-balkanskim zemljama iz 1806-1813*, *Spomenik SAN*, xxxi, 1898, pp. 138-143.

49. AE, Salonique, 17, pp. 10-14 et 33-38.

50. *Ibid.*, 6 février 1813, p. 5.

51. *Ibid.*

52. *Ibid.*

53. St. NOVAKOVIĆ, *loc. cit.*, p. 138.

54. Nous avons fait faire des recherches aux Archives du ministère des Affaires étrangères, pour retrouver ce Journal de Fourcade ; mais elles n'ont donné aucun résultat.

55. AE, Salonique 17, Sarajevo, 6 février 1813, p. 5.

## § 2. OFFICIERS ET SOLDATS

## I. LE LIEUTENANT FABVIER. — II. LE PASSAGE DE SIX CENTS CANONNIERS.

Le deuxième groupe de ces voyageurs occasionnels en Bosnie est constitué par des officiers et des soldats. On a déjà vu qu'il existait « un mouvement actif de va-et-vient entre le Bosphore et l'Adriatique <sup>56</sup> », et qu'il avait lieu par la Bosnie. Mais il y avait plus : selon le désir de Napoléon, il s'agissait de faire passer par ce pays des troupes entières, au nombre de 25 000 Français, sous la conduite de Marmont, en vue d'aider les Turcs dans leur campagne contre la Russie. Le sultan Sélim y fut enclin; mais telle ne fut pas l'attitude de ses pachas : même Mehmed pacha, bien que grand ami des Français, ne fut pas favorable à ce passage, ne voulant pas en prendre la responsabilité. Enfin, pour éviter des inquiétudes et des troubles, on y renonça. « Puisque la Porte ne veut pas de troupes à Constantinople, écrivait l'Empereur à Talleyrand, ni par la Bosnie, vous pouvez assurer l'ambassadeur qu'il n'en sera plus question. » Le projet, selon le désir de Sélim, fut remplacé par l'envoi d'un nombre d'officiers et six cents canonnières <sup>57</sup>. (Sélim III, dès 1792, avait entrepris de réformer et moderniser les forces armées, et les officiers et les techniciens français y contribuaient beaucoup <sup>58</sup>.)

## I

L'un de ces officiers est le lieutenant Fabvier, à qui A. Debidour a consacré une grande monographie documentée et intéressante <sup>59</sup>. Fabvier se trouvait, en 1806-1807, en Dalmatie, d'abord à Zadar (Zara), puis à Raguse. En mai 1807, cependant, il fut envoyé à Constantinople et il traversa la Bosnie, en compagnie de quelques officiers : Foy, Destutt de Tracy et d'autres <sup>60</sup>.

Si nous ne savons rien sur le passage de Fabvier par la Bosnie, nous avons à notre disposition quelques renseignements relatifs à son séjour à Raguse où, dans l'impossibilité de satisfaire l'ambition de gloire militaire dont il était dévoré, il employait ses « loisirs forcés » à courtiser les Ragusaines et à écrire à son frère des lettres, dans lesquelles il mettait sur le papier ses impressions spontanées, pleines de saveur et d'esprit, sur Raguse et les Ragusains. Puisque ces impressions sont restées, à ce qu'il semble, inconnues à nos érudits yougoslaves <sup>61</sup>, nous nous permettrons une petite digression en citant ici deux fragments :

Sais-tu, écrit-il à son frère, le 2 septembre 1806, que c'est une ville charmante que Raguse ? A l'exception des choses dont on a besoin, on y trouve tout au monde. Par exemple des femmes sages, ou au moins des demoiselles [...]. Les femmes, vous les voyez assez; mais à quoi cela vous avance-t-il ? Il y a toujours le mari ou un frère qui se trouve là et qui n'en bouge non plus qu'un terme. Quant

56. *Corresp. de Napoléon*, t. XIV (Paris, Impr. impériale), pp. 518-519.

57. Cf. E. DRIAULT, *o. c.*, p. 167.

58. Cf. B. LEWIS, *art. cit.*, p. 110.

59. A. DEBIDOUR, *Le Général Fabvier*, Paris, Plon-Nourrit, 1904.

60. A. DEBIDOUR, *o. c.*, p. 21; AE, Turquie 214, 20 mai 1807; *Extraits...*, p. 303 (P. David signale leur passage par Travnik, le 18 mai).

61. Ni J. TADIĆ (*o. c.*), ni M. DEANOVIĆ (*o. c.*) n'en font aucune mention.

aux demoiselles, elles ne sortent absolument pas. Aussi je t'assure qu'elles sont blanches, et si jolies! Oh! mon cher, il y a de quoi se damner mille fois. On n'a pas d'idée de la surveillance de ces mamans-là. Imagine que ces nigauds d'hommes, maris et pères [...] ne font exactement rien tant que le jour dure que fumer leur pipe et boire du café. Que le diable les emporte! Sitôt qu'un tourne la tête, faites un signe à la femme, vous êtes sûr qu'elle le reçoit avec plaisir. Mais si vous faites une démarche un peu hardie, elles n'osent plus, parce qu'elles craignent les vengeance, qui sont terribles. Et puis d'autres sont coquettes et vous rouent horriblement. Cela crie vengeance. Elles ont la mise de Paris, la tournure la plus élégante. Et tout cela, où le prennent-elles? Il n'y a que le diable qui puisse le leur donner pour faire enrager les pauvres Français. Pour les hommes, il y a une vingtaine de familles qui sont à la tête du gouvernement. Il n'y a nulle part un despotisme égal à celui dont ces faquins-là écrasent le peuple. Imagine que ces imbéciles-là sont, je crois, au nombre de quarante sénateurs, dans le costume le plus fou que tu puisses imaginer, de grandes perruques à trente-six marteaux, des robes noires, un ridicule d'une main et un éventail de l'autre; c'est encore pis que les médecins de Molière. Quelquefois ces cadets-là vont faire des visites en corps, et là vous voyez dessous leurs robes de bure noire, bien sales, l'un avec des pantalons de nankin et des bas, l'autre des bottes, etc. Nous nous moquons assez d'eux; cela fait rire ces dames, mais cela fâche les maris et cela redouble la surveillance. Il est diabolique de penser que ces faquins, avec leurs perruques et leurs robes, vont caresser de si jolies petites femmes, tandis que nous nous trouverions trop heureux de leur baiser la main <sup>62</sup>.

Un peu plus tard, il revient à un sujet un peu plus sérieux (dans une lettre, en date du 1<sup>er</sup> décembre, adressée à son père) :

C'était peut-être de toute la terre le peuple le plus heureux. Ils n'avaient ni troupes, ni presque d'impôts; protégés par les Turcs, dont leur patrie est presque entourée, ils les chargeaient du soin de leur défense et se livraient tout entiers au commerce, qui faisait vivre tout le monde dans l'abondance. Maintenant tout cela est bien changé. Leurs vaisseaux sont répandus chez toutes les nations. Ceux qui sont dans nos ports n'osent se mettre en mer, crainte des ennemis. Ceux qui sont chez l'ennemi ne peuvent venir; nous occupons tous les ports. Il faut une paix bien prompte, si l'on veut empêcher leur ruine totale. Cela me fait beaucoup de peine. C'est un si bon peuple! Et puis ils n'ont de ressource que dans la mer. Il n'y a pas même de chemins par lesquels on puisse arriver chez eux qu'à pied et avec beaucoup de peine. On ne sait ce que c'est qu'une route, et il n'y a que les voyageurs qui aient vu des voitures <sup>63</sup>.

Parmi d'autres officiers de passage en Bosnie, mentionnons encore Charles de Montigny, qui y passa dans la première moitié de 1807. Il en laissa des impressions assez sommaires dont certaines pourtant ne sont pas sans quelque intérêt <sup>64</sup>.

## II

Disons maintenant quelques mots sur le passage dramatique des six cents canonniers français.

62. A. DEBIDOUR, *o. c.*, pp. 15-16.

63. *Ibid.*, p. 18.

64. AG, *Mém. et reconn.*, 1618 (Rapport du chef d'escadron C. de Montigny sur sa mission en Turquie, 19 mai 1807, 26 pages). — Voir ci-dessous, p. 193.

A la demande du sultan Sélim, Napoléon décida d'envoyer des artilleurs français à Constantinople. Mais ni leur nombre, ni le mode de leur passage par la Bosnie n'ayant été précisés, il s'engagea à ce sujet une longue discussion entre Marmont et le pacha de Bosnie. Le dernier point fut surtout l'objet des controverses : le vizir demandait de faire passer les canonniers par petits détachements de douze à quinze soldats et en habits turcs, tandis que Marmont voulait les faire marcher ensemble en habits français<sup>65</sup>. Pour cette raison, la chose traîna, et les six cents canonniers, sous le commandement du sous-chef de l'État-major de Marmont, le colonel Delort, n'entrèrent en Bosnie que le 6 juin 1807.

Leur entrée alarma tout le pays : tous les agas depuis Travnik jusqu'à Kupres, réunis au divan, déclarèrent « que toutes les peuplades étaient en armes, qu'elles s'opposeraient au passage d'une pareille troupe...<sup>66</sup> ». Les canonniers vinrent pourtant, sans incident, à Travnik, où ils suscitèrent une grande curiosité. Selon P. David, ce fut surtout une chose qui surprit les habitants de Travnik : « nouveauté [...] d'y entendre tous les jours battre la retraite » ; « ils ne pouvaient, écrit-il, revenir de leur étonnement en voyant la confiance de ces tambours isolés qui allaient battant leur caisse dans toutes les rues de la ville, sans s'inquiéter de l'air farouche dont on les regardait. Ces tambours rappelaient à la caserne cette foule de soldats, sans peur et sans reproche, qui s'en allaient deux à deux, quatre à quatre, se promenant tranquillement comme dans nos villes de garnison, et qui observaient avec curiosité, mais sans indiscretion, un pays si différent du leur<sup>67</sup> ».

Pendant le séjour des canonniers à Travnik, « aucune scène fâcheuse » n'eut lieu. Il n'en fut pas de même cependant plus loin : lorsque la colonne arriva à Busovača, le bruit de la déposition du sultan Sélim y étant déjà parvenu, le mécontentement contre les Français explosa : « pour mieux célébrer cet événement à leur manière, observe le consul, les Turcs se permirent d'insulter ouvertement les Français<sup>68</sup> ».

Ce fut surtout P. David qui eut des ennuis. La colonne rappelée, le consul se donna beaucoup de peine, et il eut pas mal d'ennuis, pour sauver l'honneur de l'armée française, en faisant passer la colonne « tambour battant dans les rues de Travnik », au lieu de la faire repasser, ainsi que les autorités turques de Travnik le demandaient, « par les montagnes », pour éviter le passage par la ville. Décidé à rester à son poste, « à la merci des événements », il voulut mettre en sûreté sa famille et les papiers les plus précieux du consulat, et il passa toute la nuit, du 12 au 13 juin, à trier ses archives et à préparer le départ de sa famille en Dalmatie, avec la colonne. Tous les préparatifs terminés, lui et sa famille furent levés dès l'aurore pour attendre le passage de la colonne. Il fut déçu : les canonniers ne passèrent pas devant sa maison. Se souvenant, plus tard, de ses attentes, pleines d'émotion, et de sa déception, il écrit :

Nous entendons de loin les tambours français : le bruit augmente ; ils entraînent dans la ville. Je fais mes adieux à ma famille : nos chevaux sont chargés à la

65. MARMONT, *Mémoires*, t. III, p. 46 ; *Extraits...*, p. 165.

66. *Extraits...*, p. 308.

67. *Ibid.*, p. 308.

68. *Ibid.*, p. 310.

porte; on attend; rien ne paraît; le bruit des tambours part d'une rue parallèle à la mienne; il s'éloigne, il s'éteint. Nous sommes abandonnés <sup>69</sup>.

La colonne des canonniers partit pour la Dalmatie, et le pauvre consul subit la nuit quelques vexations de la part des Turcs : « Vers minuit, écrit-il, une foule de Turcs se firent ouvrir ma maison et vinrent me déclarer avec insolence que, par l'ordre du Kiaya, rien ne devait sortir du consulat. On entourra ma maison et on me garda à vue le reste de la nuit. J'avoue que je crus alors que j'étais prisonnier et que la guerre était déclarée <sup>70</sup>. »

### § 3. UN AVENTURIER

Parmi les nombreux aventuriers français que le hasard amena en Bosnie à cette époque <sup>71</sup>, un surtout mérite l'attention : il est connu sous les différents noms de Ibrahim Manzour-Efendi, Ismaïl-Raïf, Mendelsheim Serfbeer. Ce personnage n'a pas eu seulement une vie aventureuse, mais il a aussi joué un certain rôle en son temps, comme adversaire de Napoléon.

Que savons-nous de lui ? Les biographies du XIX<sup>e</sup> siècle, à plus forte raison celles d'aujourd'hui, ne font aucune mention de ce personnage. Cependant, c'est lui-même qui a raconté une partie de sa vie mouvementée dans la préface de ses *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie* <sup>72</sup>. Cet ouvrage présente un certain intérêt pour l'histoire de nos peuples, et Stojan Novaković en a publié quelques fragments, dans la traduction serbe <sup>73</sup>.

Voici ce que l'auteur nous apprend, en substance, dans une notice <sup>74</sup> consacrée à lui-même :

Après avoir pris part à la campagne d'Égypte, l'auteur, qui ne dit pas son nom, revient à Paris. Éprouvant pour le régime de Bonaparte une profonde aversion, il part pour Constantinople. Il y devient colonel de l'armée turque, embrasse l'islam, se marie avec une femme turque. Mais dégoûté du service en Turquie, où il éprouve « mille désagréments », il quitte ce pays. Quoique sentant « une grande répugnance à rentrer en France à cause de Bonaparte », il y vient pourtant en 1809; mais il la quitte bientôt « avec la détermination de ne pas y rentrer tant qu'elle gémirait sous le joug de l'usurpateur ». Il passe ensuite quelque temps dans d'autres pays : Russie, Suède, Westphalie. Dans ce dernier, il change de nom, adopte celui de Mendelseim (*sic*), « d'une terre de mon aïeul, dit-il, car je craignais que la police de Bonaparte ne me fit encore éprouver des vexations, ce qui serait infailliblement arrivé sous mon vrai nom <sup>75</sup> ». Il se rend ensuite à Vienne (il y arrive le 1<sup>er</sup> juin 1813). Il quitte cependant bientôt l'Autriche à cause de la guerre qui se prépare entre ce pays

69. *Ibid.*, pp. 311-312.

70. *Ibid.*, p. 312.

71. Voir : les *Sources historiques...*, II<sup>e</sup> partie, chap. XIII.

72. Ibrahim MANZOUR-EFENDI, *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie*, pendant le gouvernement d'Ali-Pacha, Paris, chez Paul Ledoux, Pontieux et H. Langlois, 1827. — L'auteur a exposé aussi sa vie dans une lettre, en date du 29 septembre 1813, adressée au général Moreau, et conservée aux Archives d'État de Vienne (Travnik, Fasz. 44, 29 sept. 1813).

73. Stojan NOVAKOVIĆ, *Iz memoara Ibrahim-Manzur Efendije o nekim događajima u Bosni i Srbiji iz 1813 i 1814*, *Spomenik*, XXII, Beograd, 1893, pp. 45-54.

74. Ibrahim MANZOUR-EFENDI, *o. c.*, pp. I-LXXVII.

75. *Ibid.*, p. XXIV.

et la France, craignant que sa qualité de Français pût lui attirer des désagréments. A Brod, il apprend que la guerre a éclaté, passe en Turquie et part pour Travnik « habillé à l'européenne, mais coiffé du turban », qu'un cadi lui a donné. Il veut y résider sous le nom d'Ismâïl Raïf. « Mais craignant le pouvoir sans borne du consul de France », Pierre David, il va à Bugojno (Scopia), où il trouve l'hospitalité dans la famille de Sulaïman-pacha : il devient l'ami de son fils, Mustafa pacha. Il y reste quelque temps, change son nom d'Ismâïl Raïf contre celui d'Ibrahim, par sympathie pour le fils de Sulaïman pacha, avec qui il entretient une grande amitié. Enfin, après la chute de Belgrade entre les mains des Turcs, il s'installe dans cette ville. Il y est témoin, entre autres, des massacres que les Turcs ont commis sur les Serbes, « pour les punir de leur révolte ». En se promenant, dit-il, il était obligé de « détourner toujours de la grande route [...], pour éviter l'horrible spectacle de quelques centaines de cadavres, pendus ou empalés, et d'autres hachés en morceaux, dont les chiens dévoraient les restes <sup>76</sup> ». A Belgrade, il ajoute à son nom celui de « Manzour », qu'il a depuis « toujours continué à porter ». Après beaucoup d'autres tergiversations et aventures, il « tomba entre les mains d'Ali-Pacha », et c'est là que sa notice biographique s'arrête. L'auteur assure qu'il a tout communiqué « avec la plus exacte véracité ».

76. *Ibid.*, p. XL.

## CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Si l'on promène un regard d'ensemble sur les voyageurs français qui sont venus en Bosnie à cette époque, on peut faire les constatations suivantes :

1. On en peut distinguer deux grands groupes : ceux qui viennent dans la période de l'Agence consulaire à Travnik, de 1793 à 1797, et ceux qui viennent pendant le consulat, entre 1806 et 1815. L'arrivée des deux groupes en Bosnie a été en rapport avec les plans politiques de la France en Orient : soit de la France révolutionnaire (première période), soit de la France impériale (deuxième période). Les voyageurs qui appartiennent au premier groupe sont peu nombreux, il y en a seulement cinq ou six, et sauf Marc Bruère, qui reste en Bosnie quatre ans, tous sont de passage; ceux du deuxième groupe cependant sont beaucoup plus nombreux — il y en a une vingtaine — et quelques-uns d'entre eux font un séjour plus ou moins prolongé en Bosnie.

En ce qui concerne la période de 1798 à 1805, il n'y a pas de Français en Bosnie à cette époque comme on l'a vu. La raison en est la campagne d'Égypte et la détérioration des rapports franco-turcs qui y suivit. (On sait que par exemple Mehmed Saïd Halet Efendi, qui exerçait les fonctions d'ambassadeur de Turquie à Paris de 1802 à 1806, n'éprouvait aucune sympathie pour la France <sup>1</sup>.)

2. Il existe une grande différence entre les voyageurs français de cette période (fin XVIII<sup>e</sup> et début XIX<sup>e</sup> siècle) et leurs prédécesseurs (XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles). Ces derniers, comme on l'a vu, étaient des voyageurs occasionnels : ils avaient le plus souvent des missions spéciales à remplir au Levant et ils passaient par la Bosnie, qui était en dehors de leurs préoccupations principales : ils notaient dans leurs récits de voyage ce qu'ils observaient et apprenaient en cours de route. De plus, c'était surtout l'extraordinaire qui attirait leur attention, et en racontant leurs aventures et les choses extraordinaires qu'ils avaient vues ou vécues ils voulaient surtout plaire et amuser.

Il en est tout autrement des voyageurs de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>. En dehors de ceux qui étaient de passage ou des aventuriers, tous viennent en Bosnie avec un but précis : en vue de l'explorer, de la « reconnaître », d'enquêter sur elle. Parmi eux, il n'y a pas malheureusement de littérateurs ou de poètes, qui, attirés par le pittoresque, laissent jouer leur imagination : tel un Ch. Nodier, qui vient en Slovénie, ou un Lamartine, qui passe, plus tard, par la Serbie. Nos voyageurs n'ont pas le sens du pittoresque ni beaucoup de temps pour observer les beautés naturelles; ils sont presque tous sans ambitions littéraires, et ils ne donnent jamais libre cours à leur imagination. Ils se tiennent à la terre, et leurs observations sont assez sèches et incolores. L'essentiel pour eux est de s'informer, pour informer le Ministère.

3. Leur information et leur exploration sont de caractère différent : le carac-

1. Cf. B. LEWIS, *art. cit.*, p. 123.

tère en est déterminé par leur profession et par le but de leur voyage. Le plus souvent elle est militaire, économique et politique. Et elle est plus ou moins approfondie et précise : cela dépend de la personnalité et de la culture de l'explorateur. Un chercheur expérimenté et cultivé, tel un Fourcade, est capable de rassembler une riche documentation, d'évaluer la capacité économique du pays d'après les indications qu'on lui donne, de calculer et d'interpréter les faits qu'il apprend. Ou un esprit fort et bon observateur, tel un Chaumette, sait voir et noter ce qui est caractéristique du pays. Tel ou tel officier de reconnaissance notera des faits géographiques, topographiques, et autres, jusqu'aux détails, d'une manière précise, qu'il s'agisse du caractère des routes, des distances entre les villes, du nombre d'habitants de diverses confessions, etc. Cependant, il faut noter que d'autres domaines de la vie bosniaque n'ont pas retenu leur attention : la vie intellectuelle en premier lieu.

4. Ils communiquent le résultat de leur exploration ou de leur enquête le plus souvent sous forme de rapports, mémoires, itinéraires. Tous ces écrits sont destinés aux dirigeants et aux fonctionnaires, et leurs auteurs disent le plus souvent tout ce qu'ils ont appris et pensé. Ces écrits sont restés inédits ; c'est seulement plus tard que certains d'entre eux ont été publiés, du fait de leur valeur documentaire. Quelques voyageurs cependant ont publié leurs observations sous forme de récits de voyage. Mais ces derniers aussi, destinés d'abord aux fonctionnaires, et publiés plus tard, sont plutôt des mémoires et des dissertations que des récits de voyage proprement dits.

5. Parmi tous ces voyageurs, il n'y a pas de grands hommes qui occupent une place de première importance dans l'histoire de la civilisation française. Pourtant quelques-uns parmi eux ont joué un rôle plus ou moins important en leur temps, et ont acquis plus ou moins de titres de gloire : telles les « célébrités militaires » : d'Anthouard, Bertrand Clausel, Andréossy<sup>2</sup>. D'autres, plus oubliés aujourd'hui, ne méritent pas moins notre hommage, grâce à leur travail et leurs écrits : P. David, Chaumette, Fourcade. Notons enfin le cas de Marc Bruère, curieux et unique : ce Français s'est acquis, par ses œuvres poétiques, une place importante dans l'histoire de la littérature yougoslave.

6. Étant donné la politique officielle française de cette époque, tous ceux qui sont venus en Bosnie ont pris contact avec les représentants des Autorités Turques, ont entretenu de bonnes relations avec elles. Quant au peuple lui-même, ils ont eu, en général, moins d'occasion d'entrer en contact avec lui, de le connaître de près. Ce contact a dû être limité pour certaines raisons : attitude, assez défavorable, de tous les groupes ethniques des habitants à l'égard des Français ; court séjour des Français en Bosnie ; ignorance de la langue du pays. Chaumette Des Fossés, cependant, fait exception, dans une certaine mesure.

7. Ce dernier point a limité leurs informations et en a diminué, en partie, la valeur : les Autorités Turques, ou ceux qui leur ont été proches, ont été souvent la source principale de ces informations. Et leurs témoignages sont parfois sujets à caution. Cependant, certains de nos voyageurs ont relaté ce qu'ils ont vu et constaté eux-mêmes, et ce sont des témoins de tout premier ordre<sup>3</sup>.

2. Cf. la *Biographie des célébrités militaires* par C. MULLIÉ, Paris, Poignavant, 1851, 2 vol,

3. Pour la valeur documentaire de leurs témoignages, cf. ci-dessous, pp. 262-265.



DEUXIÈME PARTIE

LA BOSNIE  
A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE  
ET AU DÉBUT DU XIX<sup>e</sup>  
VUE PAR  
LES VOYAGEURS FRANÇAIS



## CHAPITRE PREMIER

# TRIBULATIONS DE VOYAGE

Le voyage en Bosnie-Herzégovine, et c'est le cas de bien d'autres pays dans le monde, est de nos jours beaucoup plus facile et agréable que jadis. On arrive par exemple de Paris à Sarajevo, après trente-six heures de voyage, dans un train express, muni de wagons-lits et d'un wagon-restaurant, sans en sortir si l'on veut, et par avion en un jour. Les agences de voyage françaises et yougoslaves s'empressent pour vous rendre le déplacement moins fatigant, pour vous installer dans les hôtels les plus confortables, pour vous procurer des interprètes qui parlent plusieurs langues, pour vous rendre le séjour agréable en établissant un programme du plus haut intérêt. Et pourtant, on se plaint souvent, et à juste titre, des petites fatigues et des désagréments que l'on a peut-être dû subir.

C'était — hélas! — bien autre chose à l'époque qui nous occupe. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> — cette période trouble de l'histoire bosniaque — le voyage en Bosnie-Herzégovine était long et lent, fatigant et pénible, plein de vexations de toutes sortes, de dangers même, comme l'attestent les témoignages de nos voyageurs, et les récits qu'ils nous ont laissés de leurs pérégrinations. De sorte qu'entreprendre un tel voyage c'était déjà un acte de courage, presque un exploit. Les voyageurs français se plaignent, avec raison, de maints désagréments et tribulations qu'ils ont eu à subir dans leur voyage, on trouve souvent dans leurs relations de curieux détails, des renseignements qui ont une valeur documentaire incontestable : grâce aux témoignages de nos voyageurs nous savons mieux aujourd'hui comment on voyageait en Bosnie-Herzégovine à cette époque.

Vu les difficultés de ce voyage et les conditions particulières à cette époque, rien d'étonnant si les Français que nous rencontrons à cette époque en Bosnie-Herzégovine étaient ceux qui étaient obligés d'y venir : ce furent, selon le mot d'un fervent voyageur du XVII<sup>e</sup> siècle — Thévenot — « le négoce ou les emplois » et non pas la « curiosité et la passion d'apprendre » qui les firent voyager<sup>1</sup>. En effet, tous, comme on l'a vu, étaient soit chargés d'une mission quelconque en Bosnie-Herzégovine (consuls, employés du consulat, officiers de reconnaissance, marchands), soit de passage, se rendant à Constantinople. Pas un seul, parmi eux, qui soit venu dans ce pays slave sous la domination ottomane pour son propre compte, en curieux ou en touriste; et, ce qui est encore plus à regretter, pas un seul qui ait été un écrivain de quelque réputa-

1. Cf. P. MARTINO, *o. c.*, p. 49.

tion. Ce n'est pas qu'ils soient tous insensibles à un certain exotisme et à l'inédit de l'Orient ainsi qu'à bien d'autres choses : chez quelques-uns d'entre eux, comme on l'a vu, perce cette curiosité. Mais l'époque romantique n'était pas encore venue pour leur faire entreprendre des voyages lointains, et pénibles, à la recherche de la couleur locale et du romantique. Et même, un peu plus tard, certains qui se disaient romantiques et qui « mouraient d'envie » d'aller observer cette couleur locale « là où elle existait <sup>2</sup> », tel un Mérimée, se contentaient de faire un voyage imaginaire en Bosnie.

Avant d'aborder leurs difficultés et leurs tribulations, voyons d'abord quelles routes nos voyageurs prenaient pour venir en Bosnie-Herzégovine.

Les voyageurs français de cette époque venaient presque tous en Bosnie par la Dalmatie. Or, de plusieurs routes qui conduisaient de Dalmatie en Bosnie-Herzégovine, trois surtout étaient importantes et fréquentées <sup>3</sup>.

La première était celle de Raguse. On sait que de cette ville florissante sur le littoral adriatique partaient les routes importantes vers les pays de l'intérieur et de l'Orient dès le Moyen Âge et surtout à partir du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle : considérée comme une des routes les plus sûres pour Constantinople, elle fut utilisée, on l'a vu, par de nombreuses ambassades françaises qui allaient en Orient. Certains de nos voyageurs qui se rendaient à Constantinople, entre 1794 et 1797, s'en servirent aussi — Marie Descorches et Aubert Du-Bayet entre autres <sup>4</sup>.

La deuxième route conduisait par Zadar, Knin, Sinj, Bilibrig, Livno, Kupres, Travnik, Sarajevo, Novi Pazar, etc. <sup>5</sup>. Elle servit pour pénétrer en Bosnie surtout entre 1806 et 1809, c'est-à-dire après la conquête de la Dalmatie par les Français jusqu'à la formation des Provinces Illyriennes : P. David, Chaumette Des Fossés, les officiers de reconnaissance et d'autres l'utilisèrent à cette époque.

Enfin, la troisième, appelée aussi la *nouvelle route*, fut surtout empruntée après la formation des Provinces Illyriennes. Elle passait en Bosnie par les villes : Kostajnica, Novi, Banja Luka, Travnik, Sarajevo, Novi Pazar (puis par Priština et Skopje pour Salonique ou Constantinople). Ce fut la route dont se servaient les caravanes et la poste françaises <sup>6</sup>; mais c'est par là que passèrent aussi quelques voyageurs français « de marque » de cette époque : Andréossy, Fourcade aîné, etc. <sup>7</sup>.

Chacun de ces trois itinéraires (entre lesquels les voyageurs devaient choisir compte tenu des conditions du moment) était pénible et plein de difficultés.

Ces difficultés commençaient déjà avant la frontière bosniaque, en Dalmatie. Dès son arrivée sur le territoire dalmate, P. David par exemple fut choqué du caractère sauvage du pays, où, selon lui, s'arrêtait la civilisation. « Tu ne peux avoir idée, écrivait-il à un de ses amis, de la sauvagerie de toute cette côte de l'Adriatique <sup>8</sup>. » « Les habitations humaines, le commerce, tout ce qui caractérise la civilisation » finissait, d'après lui, « à peu près » dans la « jolie

2. P. MÉRIMÉE, *La Guzla...*, 2<sup>e</sup> éd. (1842), p. 347. — Voir ci-dessus, pp. 130 et suiv.

3. Voir la carte II.

4. Voir ci-dessus, p. 79 sq et p. 83 sq.

5. Carte II. Cf. également PIVET-STELÈ, *o. c.*, carte I.

6. Carte II; PIVET-STELÈ, *o. c.*, carte II. — Sur les routes par la Bosnie, voir aussi : Ch. PERTUSIER, *o. c.*, pp. 390-393.

7. Voir ci-dessus, p. 154 et suiv.

8. P. DAVID, *Journal*, p. 141.

ville » de Trieste, d'où l'on passait « en Croatie, pays affreux où l'on ne voit que d'énormes entassements de pierres et de rochers, presque sans aucun mélange de végétation <sup>9</sup> ».

Notons, en passant, à propos de cette assertion du consul français, deux choses. D'abord, au sujet de la fin de la civilisation à Trieste, que les anciennes possessions vénitiennes étaient misérables non seulement parce qu'elles se trouvaient « dans la zone stérile du Karst », mais encore parce que Venise les avait laissées à l'abandon <sup>10</sup>. Ensuite, au sujet du paysage dalmate, les paroles de P. David peuvent être expliquées non seulement par son état d'esprit, le mécontentement qu'il a éprouvé en remplaçant l'Italie par la Bosnie, mais aussi par le fait qu'il n'a vu qu'une partie de ce pays. Félix Beaujour, qui l'a mieux connue, et à la même époque, ne s'accorde pas avec le consul français : il trouve la Dalmatie, avec « ce mélange de montagnes nues et de vallées ombragées, ce passage brusque de la nature brute à la nature vivante et animée », le pays « le plus pittoresque de l'Europe <sup>11</sup> ».

Bientôt, P. David éprouva lui-même cette « sauvagerie » : en route pour la Bosnie, lui et son compagnon de voyage, Hugues Pouqueville, venus dans un « misérable village » dalmate, Benkovac, furent obligés de passer la nuit dans une hutte sans cheminée, avec plusieurs « Morlaques armés qui ressemblaient à des brigands », dormant, comme eux, autour d'un grand feu, dont la fumée sortait par le toit, « assis sur des escabelles », au bruit d'une forte tempête <sup>12</sup>. Et dans un autre village dalmate ils durent coucher « sur la paille dans une misérable chaumière à jour <sup>13</sup> », et ils y furent « désagréablement impressionnés » de la saleté et de la laideur des femmes : « [...] il n'y a rien de plus sale ni de plus laid que les échantillons que nous en vîmes », dit-il <sup>14</sup>.

Les vraies difficultés cependant commençaient seulement à la frontière de la Bosnie : ce furent ces « délicatesses turques » (« delicatezze turchesche ») que « goûtaient » dans l'Empire ottoman les voyageurs français précédents et dont parlait spirituellement Du Fresne-Canaye <sup>15</sup>. Elles furent très variées.

Elles venaient avant tout des moyens de transport. Dans la Bosnie-Herzégovine de cette époque, ainsi que dans presque toute la Turquie, les transports des hommes et des marchandises se faisaient à dos de cheval ou de mulet. Les routes n'étaient praticables que pour ce mode de locomotion : elles étaient très mauvaises, malaisées, mal entretenues, fangeuses, présentant à chaque pas « des montées et des descentes fort raides <sup>16</sup> ». Presque tous les voyageurs s'en plaignent : Roux-la-Mazelière exprime l'opinion commune lorsqu'il écrit dans son mémoire sur la Bosnie que « tout ce qui a rapport aux routes est négligé <sup>17</sup> ».

Il y avait, il est vrai, dans les plaines une espèce de voitures — chariots — qui parcouraient le pays « dans tous les sens et en tous les temps, excepté au temps des crues d'eau considérables <sup>18</sup> ». Mais ces chariots, semblables à ceux

9. *Ibid.*, p. 141.

10. Cf. E. HAUMANT, *o. c.*, p. 244.

11. F. BEAUJOUR, *o. c.*, p. 386.

12. P. DAVID, *Extraits du Journal*, p. 143.

13. *Ibid.*, p. 144.

14. *Ibid.*, p. 144.

15. Philippe du FRESNE-CANAYE, *o. c.*, p. 21. — Voir ci-dessus, p. 28 et suiv.

16. Ch. PERTUISIER, *o. c.*, p. 246.

17. Vj. JELAVIĆ, *o. c.*, p. 320.

18. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itin.*

de la Dalmatie, construits « grossièrement », sans « ferrures », avec des roues « très basses », et qui avaient « cinq à six pieds de voye », étaient employés, selon un voyageur, « presque exclusivement pour les travaux agricoles et pour les transports de denrées à des distances rapprochées <sup>19</sup> ».

Il y avait aussi, selon le même voyageur, en Turquie de cette époque, et probablement en Bosnie également, des « voitures de luxe » : des fourgons dorés traînés par des bœufs; mais ce n'étaient que les femmes et les vieillards qui s'en servaient : « Il serait honteux à un Musulman robuste et bien portant de monter dans un arabah <sup>20</sup>. » La voiture comme moyen de locomotion était alors si rarement utilisée, même par les « grands », qu'un voyageur, Leclerc, note comme une curiosité qu'« un pacha est venu en carrosse [arabah] de Serrajo à Traunick <sup>21</sup> ». Cela peut paraître étonnant, car au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle l'emploi du carrosse n'était pas si rare, au moins dans les plaines. Voici ce que Quiclet en dit :

Nous partîmes de *Quornik* [Zvornik] [...] avec un équipage de quatorze carrosses à trois chevaux chacun à quatre rouës, celles de devant presque aussi hautes que celles de derrière, fort proches l'une de l'autre, le dedans du carrosse est d'ozier, la couverture ou imperiale est de belle grosse toille assez claire, ils sont ainsi jusques en *Constantinople* par tous les chemins, six personnes y peuvent tenir fort à l'aise, et quelques hardes, ou quatre personnes fort commodément, avec beaucoup de hardes... <sup>22</sup>.

Pour les femmes (mais, certes, celles du vizir seulement) il y avait encore en Bosnie un moyen de transport, dont se servaient fréquemment, pour se déplacer, les seigneurs et les dames en France au Moyen Âge : la litière. On a vu que M<sup>me</sup> Andréossy, femme de l'ambassadeur de France à Constantinople, ainsi que les femmes de la suite de l'ambassadeur, à l'occasion du passage de celui-ci par la Bosnie, en 1812, étaient transportées, à travers ce pays, en litières couvertes, portées (chacune) par deux mulets, que le pacha de Bosnie avait « la galanterie » de leur céder <sup>23</sup>. M<sup>me</sup> David, femme du consul de France en Bosnie, en route pour Travnik, eut aussi le privilège d'être portée dans une espèce de litière, à cause de son état de santé (elle était enceinte). Son voyage, plein de péripéties, presque aventureux, pendant lequel elle donna naissance, « deux mois avant son terme », à un garçon, a été raconté en détail par son mari, dans une lettre de remerciement que celui-ci adressa au Provéditeur de Dalmatie V. Dandolo. Ce récit intéressant et touchant, qui représente en même temps un témoignage vivant et haut en couleurs des tribulations qu'avaient à subir parfois les voyageurs en Bosnie à cette époque, mérite d'être cité ici *in extenso* :

Ma femme, écrit P. David, craignant beaucoup d'accoucher à Knin [en Dalmatie], je me déterminai à lui envoyer une escorte et des *portatives* [*sic*], pour la faire passer en Bosnie, selon ses désirs. Vous avez été informé sans doute de son départ de Knin. Elle brava les monts, les neiges, la bora, et vint à cheval jusqu'au pied du Proloco en Bosnie. Là, elle trouva les portatives qui n'avaient

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*

21. Vj. JELAVIĆ, *o. c.*, p. 331.

22. QUICLET, *o. c.*, pp. 93-94.

23. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 283; AE, Traunick 2 (s. l., s. d.) [juil. 1812]. Cf. ci-dessus, p. 154.

pu le passer, et entra dedans pour continuer son voyage; mais les détestables boîtes, portées par des mulets, lui ont été fatales. Elle y devint malade comme si elle eût été sur mer pendant une tempête. Le temps était affreux. Les chemins presque impraticables. Elle eut pourtant le courage de poursuivre sa route. A Kuprès, elle commença à ressentir ses douleurs inquiétantes. Elle y resta un jour. Elle m'envoya avertir. Je partis le premier avril pour aller au-devant d'elle; mais ce même jour, se trouvant mieux, elle voulut continuer son voyage, et je la rencontrai près de Scopia [Bugojno], dans ces portatives, et au milieu des boues horribles, produites par le dégel. Nous fûmes à peine arrivés à Scopia, qu'elle ressentit de nouvelles douleurs, produites par l'excès de la fatigue, et surtout par les violentes secousses qu'elle avait éprouvées dans les portatives. Ses douleurs continuèrent pendant toute la nuit, et le lendemain matin, 2 avril, elle mit au monde un troisième petit garçon, deux mois avant son terme. Elle fut assistée par des femmes chrétiennes du pays; ma présence l'encouragea, et son accouchement fut heureux. Mais on peut dire qu'il s'est fait dans une espèce de crèche, comme celui de la Vierge Marie. Le 4, je la fis apporter à Travnik, dans une litière construite à la hâte et portée par des hommes...<sup>24</sup>.

Pour l'infortuné Français qui avait à faire ce voyage pénible à travers la Bosnie, et la Turquie en général, la manière la plus commode de le faire fut « de prendre la qualité d'officier envoyé à la réquisition de la Porte<sup>25</sup> ». Dans ce cas, maintes « incommodités de la route » lui étaient épargnées : il ne devait pas « se ruiner en présents », il n'était pas retardé par le manque de chevaux, il était moins exposé au danger, car les voleurs de Roumélie attaquaient le plus souvent les caravanes. Mais pour faire ce voyage seul, il fallait être robuste : « un homme faible, accoutumé à trouver ses aises, observe un voyageur, [...] [courait] risque de périr de fatigue et de misère<sup>26</sup>. » Voilà pourquoi, dans la plupart des cas, on était obligé de faire ce voyage « en caravanes ». C'étaient des caravanes qui transportaient des marchandises et qui comprenaient d'ordinaire de vingt à cinquante chevaux, mais il y en avait qui comptaient parfois jusqu'à cent cinquante. Accompagnée toujours de vingt à quatre-vingts hommes armés jusqu'aux dents « comme s'ils allaient combattre une armée », pour pouvoir résister aux attaques des brigands, une caravane avait à sa tête un « capezi-bachi »; son chef cependant était le marchand qui avait le plus de marchandises chargées sur les chevaux<sup>27</sup>. Le voyage en caravane avait, parmi d'autres inconvénients, celui d'être « extrêmement long » et « fatigant par la gêne qu'on se cause l'un à l'autre aux endroits de repos<sup>28</sup> ».

C'était surtout le manque de chevaux qui causait beaucoup d'ennuis à nos voyageurs. Bien entendu, s'il s'agissait d'un « voyageur de marque », on tâchait d'en trouver, le plus tôt possible, d'une manière quelconque. Ainsi pour procurer des chevaux à l'ambassadeur Andréossy, à qui, pour son passage par la Bosnie, il n'en fallait pas moins de cent cinquante, les autorités turques de cette province réquisitionnèrent toutes les caravanes de Bosnie, qui transportaient du coton et des marchandises coloniales pour la France<sup>29</sup>, ce qui fut

24. AZ, Archivio Segreto della Proveditura generale, 1807, Fasc. XII, Filza II, n° 563 (le 6 avril 1807).

25. AN, AF III 75, D. 306.

26. *Ibid.*

27. St. NOVAKOVIĆ, *Francuske služb. bel...*, p. 143.

28. AN, AF III 75, D 306.

29. Voir ci-dessus, p. 154.

« une calamité pour le commerce » français <sup>30</sup> (car « cette avanie à la turque s'est étendue, selon P. David, sur toute la route jusqu'en Macédoine <sup>31</sup> »). Mais les voyageurs de moindre importance étaient obligés, en général, d'attendre des chevaux pendant des jours et des semaines quelquefois. Le défaut de chevaux prolongea de plusieurs jours le séjour de Fourcade aîné à la frontière de la Bosnie, à Kostajnica, et à l'intérieur, à Sarajevo <sup>32</sup>.

Une autre difficulté du voyage à cette époque : le manque d'auberges. Ce fut le cas surtout avant l'ouverture de la « nouvelle route » : il n'y avait pas d'auberges car les voyageurs étaient rares. Cependant, dès que cette « nouvelle route » fut établie, le commerce levantin imposa la nécessité de construire des espèces d'auberges qu'on appelait *caravanseraïls* ou *hans*. En 1813, la route de Travnik à Sarajevo par exemple était, selon Fourcade, « bien fournie de khans » ; « et depuis quelques mois, ajoute-t-il, on construit partout de nouvelles auberges <sup>33</sup> ».

Ces auberges, en Turquie, fondées le plus souvent « par des grands ou par des hommes riches », étaient très primitives, et n'offraient aucun confort au voyageur, comme on peut le supposer ; mais ce dernier était heureux pourtant d'y trouver un abri en payant « avec modique rétribution à l'homme préposé à leur conservation <sup>34</sup> ». Voici comment un de nos voyageurs les décrit :

Ce sont, dit-il, de grands édifices quadrangulaires construits en moellons, en pierres, en briques ou en bois et couverts d'un toit. Il n'y a dans l'intérieur ni cloisons, ni planches, ni meubles. Les trois quarts de la longueur du mur sont garnis de mangeoires pour les chevaux, sur l'autre quart il y a une estrade en terre haute de deux pieds et large de douze destinée au logement des hommes. Des cheminées sont pratiquées dans le mur de vingt en vingt pieds partout où règne l'estrade, on s'étend sur des nattes autour de ces cheminées [...]. Il faut tirer du dehors ou apprêter soi-même les vivres dont on a besoin pour les chevaux et pour les hommes <sup>35</sup>.

Le même voyageur ajoute qu'il y avait d'ordinaire encore de véritables auberges appartenant à des particuliers ou à des communes, où l'on pouvait trouver « pour l'usage des voyageurs qui veulent les payer quelques misérables chambres sans meubles et sans vitres aux fenêtres <sup>36</sup> ».

Dans la Bosnie de cette époque, les hans étaient à peu près les mêmes que dans le reste de la Turquie. Ils y ressemblaient, au dire de Pertusier, « aux métairies du mont Jura <sup>37</sup> ». Composés d'un grand bâtiment carré et vide, ce furent en réalité des « espèces de hangars, ouverts à quatre vents, où pourtant il faut passer la nuit, couché [sur] sa peau d'ours. On s'y sèche auprès d'un grand feu où il n'y a point de cheminée <sup>38</sup> ». Ces « hôtels » n'offraient au voyageur — en Bosnie pas plus qu'ailleurs — que « le couvert et quelques nattes pour

30. Ch. SCHMIDT, *o. c.*, p. 345.

31. AN, F<sup>12</sup> 1850<sup>B</sup> (Consulat de Travnik), 28 juillet 1812.

32. AN, F<sup>12</sup> 1850<sup>A</sup> (Consulat de Salonique), Bosna-Seraglio, le 28 février 1813.

33. AN, F<sup>12</sup> 1850<sup>A</sup> (Consulat de Salonique), Bosna-Seraglio, le 28 février 1813.

34. AG, *Mém. et recom.*, 1625, Itin.

35. *Ibid.*

36. *Ibid.*

37. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 319.

38. AE, Doss. pers. de Marc Bruère, le 6 mars 1793.

se reposer; reste à sa charge la sollicitude de pourvoir à tous les autres besoins de la vie<sup>39</sup> ».

Ces hans étaient donc à peu près les mêmes que celui qu'a décrit Du Fresne-Canaye (qui passa par l'Herzégovine, on l'a vu, en janvier 1573) et qu'il qualifia de « grande écurie », où « il ne faut pas penser à trouver aucune commodité<sup>40</sup> ».

Or nos voyageurs étaient obligés de chercher refuge pour la nuit dans de tels « hôtels ». Et plus d'un s'en plaint. Ainsi P. David, en route pour Travnik, fut désolé de passer la nuit, avec Hugues Pouqueville, dans un « khan » isolé, entre Livno et la frontière dalmato-bosniaque. Dans cet « immense abri », en bois, où « les hommes sont infiniment moins bien logés et traités que les animaux », on les fit « par grâce » coucher dans « une cellule absolument vide » : ils étaient obligés de monter leurs nattes pour s'asseoir et les selles de leurs chevaux pour leur servir d'oreillers. « Nous demandâmes, écrit le consul, inutilement à manger; il n'y avait rien; nous aurions dû tout apporter selon l'usage des caravanistes<sup>41</sup>. »

Dans un tel han il fallait parfois rester tout le temps que l'on séjournait dans une ville (ce fut à Sarajevo le cas de Hugues Pouqueville, qui n'osa pas sortir de son han à cause de la population « turbulente » de cette ville<sup>42</sup>), ou écrire même son rapport au ministre (cela arriva à Fourcade, qui, dans un han à Prača, près de Sarajevo, l'écrivit sur ses genoux<sup>43</sup>). On peut comprendre facilement alors la joie d'un voyageur débarrassé de ces « hôtels » à l'orientale. « Vous jugerez mieux que je ne l'exprimerais, citoyen Ministre, à quel point mon âme jouit dans cette position [chez lui, à Constantinople] lorsque je la compare à mon triste han de Travnick<sup>44</sup> », écrivait Descorches.

Il y avait pis : les hans n'existaient pas partout, sur la route, surtout avant 1809; et dans ce cas, il fallait trouver un autre abri. Dans la belle saison, ce n'était pas chose difficile : on s'installait dans une forêt, près d'une source, où l'on faisait le feu, en laissant ses chevaux dans la prairie<sup>45</sup>. Ce n'était même pas sans quelque attrait. Pertusier raconte que l'ambassadeur Andréossy et sa suite, pendant tout leur trajet en Bosnie, prenaient leurs repas du matin « sous les ombrages, au bord d'un clair ruisseau », où on leur apportait « un déjeuner abondant composé de laitage, de pilaw, de vin blanc, de moutons et de volailles rôties<sup>46</sup> ». Si la saison ne permettait pas de passer la nuit à la belle étoile, il fallait chercher abri dans une maison particulière.

Dans ce dernier cas, grâce aux « vertus hospitalières » qui, selon Pertusier, « semblaient appartenir plus particulièrement au sol de la Bosnie<sup>47</sup> », un étranger ne rencontrait pas toujours de grandes difficultés pour trouver cet abri, et non seulement pour une nuit, mais encore même pour des mois<sup>48</sup>. Mais très souvent le fanatisme et les préjugés religieux l'emportaient sur l'hospitalité, même si l'on était muni de « titres et de recommandations ». François Pou-

39. PERTUSIER, *o. c.*, p. 319.

40. Du FRESNE-CANAYE, *Voyage...*, p. 23. — Voir ci-dessus, p. 28 et suiv.

41. P. DAVID, *Extraits...*, p. 146.

42. FR. POUQUEVILLE, *o. c.*, 1<sup>re</sup> éd., t. II, p. 467.

43. AN, F<sup>12</sup>, 1850<sup>A</sup> (Consulat de Salonique), le 6 mars 1813.

44. AE, Turquie, 185, Constantinople, le 9 juin 1793.

45. ST. NOVAKOVIĆ, *art. cit.*, p. 140.

46. PERTUSIER, *o. c.*, p. 283.

47. *Ibid.*, p. 96.

48. *Ibid.*, p. 96. — Cf. ci-dessus, p. 140.

queville cite une « aventure » qui est arrivée à son frère Hugues Pouqueville et à Pierre David, lors de leur passage par une bourgade bosniaque, à Livno, en février 1807 : « Vous brûlerez plutôt notre ville, disaient les habitants de Livno, à deux Français porteurs de firmans du Grand seigneur et d'ordres du vizir de la province, que de loger chez nous. Vous êtes des impurs (caffres), et ceux qui vous ont introduits dans nos murs mériteraient d'être pendus <sup>49</sup>. »

Parfois aussi l'hospitalité qu'on offrait au voyageur lui coûtait cher : les *bakchich* ruinaient tout voyageur sur la terre turque. On se souvient du mot piquant de Des Hayes, qui au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle prétendait qu'il fallait tirer sa bourse en entrant en Turquie et la garder à la main jusqu'à la sortie <sup>50</sup>. P. David nous narre comment, à Livno, après avoir été « régala », il fut « écorché » à la turque chez un Turc qui lui offrit « l'hospitalité ». Citons son récit, qui est un tableau pittoresque, haut en couleurs, de ce qui arrivait parfois aux voyageurs français en Turquie à cette époque :

Notre hôte habitait une petite maison comme celle de nos plus minces bourgeois de campagne. Il était accroupi dans sa chambre quand nous y arrivâmes. Il ne daigna pas se lever, mais il nous dit avec un geste : « Entrez et asseyez-vous. » Nous nous plaçâmes, Pouqueville et moi, sur un mauvais tapis, et deux sales coussins nous appuyèrent le dos et les bras. Alors notre hôte, se donnant des airs de dignité, nous offrit sa pipe. Il fallut accepter, car c'est une politesse. Nous en tirâmes chacun une bouffée de fumée qui nous fit tousser, et nous la lui rendîmes. Il nous fit comprendre qu'il était chargé de nous donner l'hospitalité du grand seigneur, et qu'il allait nous faire servir à dîner pour rien. Il fit préparer, je ne sais où, une gamellée de viande coriace mêlée de riz. On nous donna du pain cuit sous la cendre et dur comme une brique. On plaça le tout sur une petite table ronde élevée à quatre ou cinq pouces au-dessus du sol, on nous jeta deux serviettes sales, l'une sur les genoux, l'autre sur l'épaule, on nous fit laver les mains, et notre hôte en nous disant : *Bouyouroum* (mangez), allongea ses gros doigts dans le plat et nous donna l'exemple; il fallut bien se soumettre à l'usage et manger à cette gamelle sauvage, sans cuiller ni fourchette. Quand on eut levé la table et balayé le plancher, en nous couvrant de poussière, on nous laissa dans cette chambre pour y dormir; mais avant de pouvoir fermer la porte, il fallut subir la curiosité d'une foule de gamins turcs qui venaient se planter devant nous et nous observer comme des animaux curieux. Enfin, notre hôte nous délivra de ces importuns en leur distribuant force coups de pied et de poing. Nous passâmes la nuit tout habillés sur un mauvais tapis. Notre hôte nous avait donné tout pour rien, mais sous la condition tacite que nous lui donnerions pour rien dix fois la valeur de sa dépense. C'est ce qui arriva le lendemain. Nous ajoutâmes à ce tribut un petit cadeau de quelques piastres à son fils. Le père le frappa pour l'avoir reçu et nous en remercia d'un signe de tête. Nous ne pûmes nous expliquer cette contradiction autrement que par la nécessité de concilier l'orgueil avec le profit <sup>51</sup>.

Dans la même ville, P. David et H. Pouqueville eurent une autre mésaventure : ils ne purent se faire comprendre du frère du capitaine de la ville, à qui ils furent conduits. Leur interprète dalmate, trop ignorant, parlait « illyrique » aux Turcs, et rendait leur réponse « en détestable italien de Dalmatie » au consul et à son compagnon de voyage. « Les trois quarts du temps, dit David,

49. FR. POUQUEVILLE, *o. c.*, 1<sup>re</sup> éd., t. IV, Paris, F. Didot, 1820, pp. 372-373.

50. Cf. E. HAUMANT, *o. c.*, p. 175.

51. P. DAVID, *Extraits...*, pp. 147-148.

il n'entendait pas le nôtre, car nous n'avions ni le dialecte, ni l'accent vénitien. Que de bêtises il a dû nous prêter! Nous pouvions en juger par les non-sens qu'il prêtait aux Turcs<sup>52</sup>. » Et le consul, après avoir souligné qu'« il n'est guère de tourment plus grand, plus continuel dans le Levant que l'impossibilité de se faire entendre<sup>53</sup> », évoque dans une image la position désolante dans laquelle ils se trouvaient : « Nous étions, dit-il, devant ce grave Ottoman, M. Pouqueville et moi, comme deux oiseaux d'Amérique devant un oiseleur, nous agitant sans but dans notre cage et parlant entre nous sans être compris<sup>54</sup>. »

La même mésaventure leur arriva à Bugojno (Scopia), où ils eurent bien des difficultés à comprendre la lettre du vizir : heureusement « il se trouva qu'un des Tatars était un peu lettré; il lut [la lettre], le maître de la maison qui était Turc et Bosniaque, comprit, et répéta la chose en illyrique, et mon vieux drogman dalmate, dit David, me rendit ou crut me rendre le fond des choses en italien » [que P. David ne connaissait pas tout à fait bien]. « Jamais, sans doute, ajoute le consul, interprétation n'eut tant de cascades et n'arriva plus troublée à celui qui devait l'entendre<sup>55</sup>. »

Cette dernière tribulation était presque commune aux voyageurs français : rares furent ceux qui eurent la chance d'être accompagnés d'un interprète connaissant à la fois le français, le turc et la langue du pays, comme ce fut le cas de Descorches accompagné par Marc Bruère<sup>56</sup>.

Pour procurer un abri pendant la nuit à un voyageur de quelque importance, les Autorités Turques n'hésitaient pas, s'il le fallait, à chasser le propriétaire de sa maison. Cela arriva à Fourcade, dans un village chrétien du district de Kozarac [non loin de Banja Luka], où l'aga de cette dernière localité fit déloger un paysan pour installer le voyageur français dans sa maison. On y alluma du feu et on y apporta tout ce qu'il fallait à manger<sup>57</sup>.

La pratique d'être logé et de vivre « à discrétion » chez les rayas, lorsqu'on était en voyage, était connue chez les Turcs depuis longtemps, et les janissaires y prenaient plaisir et se faisaient un « passe-temps » de les y forcer s'ils s'y opposaient. Gédoyen (qui passa, comme on l'a vu, par les pays yougoslaves en décembre 1623 et en janvier 1624) raconte comment en Serbie, non loin de Belgrade (à Valjevo), un janissaire, d'une manière brutale et cruelle, força « de sang-froid » un paysan serbe à leur donner à manger : « [...] notre janissaire préparé de longue main contre tels artifices [refus du paysan], faisait premièrement loger nos chevaux à couvert, et puis, de sang-froid, comme il avait accoutumé, avec le bâton et la courbache en main, qu'il appliquait rudement sur les reins de l'hôte, il faisait aussitôt changer cette rude parole *nayma* [il n'y a point] en celle d'*ayma* [ima] qui signifie *nous en avons*, et bientôt après nous étions servis abondamment, selon notre besoin, mais surtout de vins excellents et les plus délicats que jamais j'aie bus en autre part du monde<sup>58</sup>. » En éprouvant et exprimant sa sympathie et sa pitié pour les paysans (« Je ne laissais pas de compatir à ces violences », dit-il<sup>59</sup>), le voyageur leur donnait

52. *Ibid.*, p. 147.

53. *Ibid.*, p. 147.

54. *Ibid.*, p. 147.

55. *Ibid.*, p. 149.

56. Voir ci-dessus, pp. 73 et suiv., pp. 79 et suiv.

57. St. NOVAKOVIĆ, *Franc. služb. bel...*, p. 142. — Cf. ci-dessous, pp. 248 et suiv.

58. GÉDOYEN, *Journal...*, p. 43.

59. *Ibid.*, p. 43.

« sous main [...] quelque peu d'argent pour les dédommager<sup>60</sup> », ce qu'il faisait « en cachette de peur d'irriter les compagnons qui prenaient un grand plaisir à ce passe-temps que nous continuâmes jusqu'à Belgrade<sup>61</sup> ».

Certains voyageurs, bien qu'assez rarement, trouvaient un refuge dans des couvents franciscains. Ainsi, P. David, on l'a vu, en route avec toute sa famille pour Sarajevo, fut l'hôte, pendant trois jours, des franciscains au couvent de Fojnica. Son séjour y fut, selon ses propres mots, une « bénédiction » pour les moines, car « il leur épargna le logement des troupes turques qui les auraient ruinés » ; et « ils chantèrent, dit le consul français, un autre *Te Deum* [le premier fut chanté « pour les victoires de Sa Majesté »] pour rendre grâces à Dieu de cette heureuse conjoncture<sup>62</sup> ».

Cependant, il y avait parfois pis que les ennuis relatifs à l'abri pour la nuit : les brigands. La sûreté des routes, ainsi que les conditions de voyage en général, variaient quelque peu dans cette période : la sûreté dépendait, pour une bonne part, de la situation politique du pays. Le brigandage était répandu, semble-t-il, surtout sous le règne des sultans Sélim III et Moustapha : les routes étaient alors infestées de brigands et l'insécurité était telle que, s'il en faut croire Leclerc, on volait et assassinait « aux portes de Traunick ». « De cette résidence (écrit-il) à Serrajo [Sarajevo], et de Serrajo à Mostar on ne voyage plus qu'en petites caravanes. J'ai traversé le pays avec une escorte de dix hommes qui marchaient quelquefois avec la même précaution que s'ils eussent été chargés de faire une découverte en présence de l'ennemi<sup>63</sup>. » On attribuait, selon lui, « ces désordres à quelques brigands du pays, mais, surtout, à ceux qui vont à l'armée et à ceux qui en reviennent<sup>64</sup> ».

Le brigandage fut, de tout temps, « indigène en Turquie<sup>65</sup> ». Pour rendre les routes tant soit peu sûres, les autorités prenaient quelques mesures : il y avait des *pandours* spéciaux dont le devoir était de « faire la guerre aux voleurs de grands chemins » ; ils occupaient « les postes distribués à cet effet sur les différentes communications » et étaient entretenus par les provinces<sup>66</sup>. Faute de pandours, il y avait des « karaouls », postes où les habitants eux-mêmes montaient la garde. Mais ces mesures, qui étaient parfois peu efficaces, ne suffisaient pas : un voyageur devait prendre toujours une escorte, même peu nombreuse : « quelquefois il suffit aux brigands, pour s'abstenir de tout attentat, de savoir que le voyageur est sous la protection immédiate<sup>67</sup> ».

Malgré toutes ces précautions, on était parfois victime des brigands. Un officier français, de nationalité polonaise (Michel Chlévinski), fut « dépouillé complètement » dans un han entre Goražde et Plevlje par douze brigands qui, après l'avoir menacé « vingt fois de la mort », lui enlevèrent tout son argent, ses habits et les documents qu'il portait<sup>68</sup>. L'interprète du consul français à Travnik, César d'Avenat, échappa à peine, après « mille difficultés », avec les effets du consulat (après sa liquidation), aux « brigands », grâce à une escorte

60. *Ibid.*, p. 43.

61. *Ibid.*, p. 43. — Cf. ci-dessus, pp. 36 et suiv.

62. AE, Traunick 3 (le 10 août 1813). — Cf. ci-dessus, p. 106.

63. Vj. JELAVIĆ, *o. c.*, p. 337.

64. *Ibid.*, p. 337.

65. AG, 1625, *Mém. cit.*, n. 4.

66. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 329.

67. AG, 1625, *Mém. cit.*, n. 4.

68. AE, Traunick 2 (26 août 1812).

de quatre-vingts hommes bien armés que le commandant d'une bourgade bosniaque (Goražde) lui donna<sup>69</sup>.

Notons que ces « brigands » dont parlent nos voyageurs étaient le plus souvent des hors-la-loi yougoslaves (« haïdouks ») qui s'étaient réfugiés dans les forêts devant l'envahisseur turc, qu'ils combattaient. Pour vivre, ils étaient obligés, bien entendu, d'attaquer parfois des caravanes et des voyageurs.

Ce n'était pas encore assez d'avoir à subir tous ces désagréments : on trouvait d'autres difficultés, celles qui venaient des autorités turques et de la population même. Malgré les bonnes relations qui existaient entre les gouvernements français et ottoman, les autorités turques faisaient parfois « toutes les chicanes imaginables<sup>70</sup> », selon le mot de P. David. Descorches dut rester à Travnik deux mois, attendant l'autorisation de Constantinople pour pouvoir continuer son voyage<sup>71</sup>, et cette interminable attente — des jours « d'une terrible longueur dans un triste han » — finit par l'énerver<sup>72</sup>. La même chose arriva à d'autres (Vasse, par exemple). Un voyageur — Félix, nommé vice-consul de France à Sarajevo — attendit son firman, sans jamais l'obtenir, et pour cette raison sans jamais pouvoir remplir ses fonctions de vice-consul, malgré les interventions de l'ambassadeur de France à Constantinople<sup>73</sup>.

Pour faire un voyage par la Bosnie-Herzégovine, il fallait parfois obtenir le consentement des pachas des diverses régions. François Pouqueville, en route pour Janina, dut prendre la voie de mer, bien qu'elle fût « couverte de croiseurs ennemis », parce que le pacha de Trebinje était « peu disposé » à le laisser passer par l'Herzégovine<sup>74</sup>. Ainsi, l'attitude défavorable de ce pacha nous priva probablement de la description d'une traversée de l'Herzégovine.

Certains désagréments venaient aussi de la méfiance qu'éprouvait la population bosniaque, surtout musulmane, à l'égard des voyageurs français, qui tous étaient considérés à cette époque comme « précurseurs des conquérants ». Cette méfiance était d'ailleurs, dans une grande mesure, naturelle, et certains voyageurs la comprenaient. Tel Ch. Pertusier qui relève que le Bosniaque « n'est point assez borné pour ne pas reconnaître des envoyés politiques dans ces voyageurs travestis, qui parcouraient sa terre natale sous différents prétextes, mais dont le but notoire est d'observer l'état des routes, les ressources du pays, et la marche que devrait tenir une armée envahissante<sup>75</sup> ». Le voyageur ajoute que « la Russie et Bonaparte ont usé plus d'une fois de ces moyens perfides envers leur fidèle alliée la Turquie<sup>76</sup> ».

La méfiance des Bosniaques envers les voyageurs français se manifestait de façon différente. Leclerc — qui a été retenu à Livno presque comme prisonnier par le capitaine de la ville — a été logé dans la maison du faubourg « la plus éloignée » afin qu'il ne pût voir la ville : « lorsque je sortis de ma hutte, écrit-il, pour prendre l'air et me promener, les paysans se chargeaient de m'y faire rentrer par des injures ou même des voies de fait, sous prétexte

69. AE, Traunik 3 (29 sept. 1815). — Cf. ci-dessus, p. 134.

70. AN, F<sup>13</sup> 1850<sup>B</sup> (Consulat de Travnik), 20 juin 1812.

71. AE, Turquie 184 (Travnik, le 3 et le 16 mai 1793).

72. *Ibid.* — Voir ci-dessus, pp. 81 et suiv.

73. AE, Turquie, 226 (1812, pp. 126-127). — Cf. ci-dessus, pp. 134 et suiv.

74. Fr. POUQUEVILLE, *o. c.* (1<sup>re</sup> éd.), t. I, p. 30.

75. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 94.

76. *Ibid.*, p. 94.

que je cherchais à observer la place<sup>77</sup> ». Son arrivée excita partout en Bosnie, comme il l'avoue lui-même, « la plus vive inquiétude » et fit « la matière de toutes les conversations<sup>78</sup> ». Lors de son séjour à Travnik, on a fait répandre à son compte toutes sortes de bruits<sup>79</sup>.

Les voyageurs étaient injuriés et assaillis surtout par les femmes et les enfants, d'autant plus que les autorités turques toléraient ces injures<sup>80</sup>. Plusieurs voyageurs s'en plaignent. « Partout j'ai été [...], écrit Leclerc, injurié par les femmes, assailli par les enfants à coups de pierre, toutes les fois que je sortais de chez moi, sans ma sauvegarde, même à Traunick. J'ai entendu mille fois des hommes de la populace exprimer le désir de me couper la tête, malgré le Pacha, le Caïmacam et tous les traités dont j'étais protégé<sup>81</sup>. » Lorsqu'il s'agissait d'injurier et d'assaillir les étrangers, les enfants bravaient même les châtiements que leurs pères leur distribuaient « sans ménagement ». Ch. Pertusier, rendant justice à l'hospitalité des habitants de Sarajevo, qu'il qualifie de « capitale du fanatisme », cite comme « ombre au tableau », non sans indulgence d'ailleurs, les « griefs » que leur firent les enfants et les femmes : « Pendant que les chefs de famille, sortis à notre rencontre, nous guidaient vers leur ville, avec tous les égards auxquels on peut prétendre de la part des hôtes les plus débonnaires, les enfants retranchés derrière des haies, nous lançaient des pierres. Leurs pères irrités se mettaient à leur poursuite et les châtaient sans ménagement; mais à peine avaient-ils repris place dans le cortège, que les pierres volaient de nouveau vers nous. Quelques femmes aussi nous adressaient dans les rues des épithètes peu gracieuses; voilà au total les griefs que nous pouvons citer contre les Bosniaques<sup>82</sup>. » Le tableau le plus haut en couleurs des réactions que provoquait le passage des voyageurs français a été fait par P. David, qu'on a déjà eu l'occasion de citer ailleurs<sup>83</sup>.

Pour faciliter tant soit peu son voyage, on se procurait des recommandations des pachas et du vizir, ainsi que des guides janissaires. Mais le moyen le plus sûr d'éviter maintes chicanes était de s'habiller en Turc. Certains de nos voyageurs le faisaient en effet : tel Hugues Pouqueville, persuadé que le costume turc pouvait seul le « mettre à l'abri d'un peuple féroce<sup>84</sup> ».

Dans le concert de ces plaintes presque unanimes il y a cependant une note discordante : la réception de P. David à Sarajevo, en juillet 1813, dont il a déjà été question<sup>85</sup>.

\*  
\* \*

Toutes ces tribulations que nous avons évoquées ici, et bien d'autres imprévues, certainement, nos voyageurs les supportaient avec courage, et pendant des semaines, aussi longtemps que durait leur voyage, en observant et en s'informant, parfois la montre et la boussole à la main, s'arrêtant de temps

77. VJ. JELAVIĆ, *o. c.*, p. 340.

78. *Ibid.*, p. 337.

79. *Ibid.*, p. 337. — Voir ci-dessus, p. 143.

80. P. DAVID, *Extraits...*, p. 151. — Cf. ci-dessous, p. 258.

81. VJ. JELAVIĆ, *o. c.*, p. 337.

82. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, pp. 95-96.

83. Voir les *Sources historiques...*, II<sup>e</sup> partie, chap. II.

84. POQUEVILLE, *o. c.*, 1<sup>re</sup> éd., t. II, p. 463.

85. Voir ci-dessus, p. 106.

en temps pour noter leurs observations et informations <sup>86</sup>. Ils ne manquaient pas de se plaindre, comme on l'a vu, des conditions difficiles du voyage (jambes affaiblies, manque de confort, diverses querelles, dangers, etc.); mais toutes les difficultés et les tribulations ne les empêchaient pas de faire leur voyage, car ils ne manquaient ni de zèle, ni de patience, ni d'abnégation <sup>87</sup> — qualités indispensables en effet pour faire à cette époque un voyage si pénible dans ces pays arriérés.

86. AN, F<sup>12</sup> 1850 A (Consulat de Salonique), Bosna-Seraglio, le 28 février 1813.

87. *Ibid.*, le 30 avril 1813.

## CHAPITRE II

### ASPECT PITTORESQUE ET DÉCORATIF DU PAYS

I. CONTRASTE ENTRE LA BOSNIE ET L'HERZÉGOVINE. — II. L'ASPECT PITTORESQUE  
DU PAYSAGE BOSNIAQUE ET DES VILLES : SARAJEVO, TRAVNIK ET MOSTAR. —  
III. ANTIQUITÉS EN BOSNIE

#### I

Il faut avant tout constater une chose : les témoignages sur la Bosnie de cette époque sont assez nombreux, tandis que ceux sur l'Herzégovine sont très rares. C'est facile à expliquer : d'une part, la France n'a pas eu de représentant en Herzégovine comme en Bosnie, et, d'autre part, la majorité des voyageurs de cette époque ont pris la route qui passait par la Bosnie<sup>1</sup>.

Cependant, ceux de nos voyageurs qui sont venus en Herzégovine, et qui ont écrit leurs impressions de voyage, soulignent le contraste — « opposition tranchante » — que le paysage bosniaque, plein de verdure et arrosé de rivières, fait avec les rochers arides et grisâtres herzégoviniens. « La végétation nulle part n'est plus florissante et aussi vigoureuse » qu'en Bosnie, écrit Ch. Pertusier, tandis qu'en Herzégovine on ne rencontre que « des amas de pierres<sup>2</sup> ». Maint voyageur est déçu, après « de très beaux bois et d'excellents pâturages », qui couvrent la Bosnie, de trouver, en arrivant en Herzégovine, un pays stérile qui « ne présente à l'œil qu'une masse informe de rochers, sillonnée par des vallées sans eau<sup>3</sup> » ; plus d'un est désolé par le caractère aride du paysage herzégovinien qui « n'offre à l'œil qu'une immense masse de pierres où le rocher est nu presque partout et parsemé quelquefois de chétifs arbrisseaux qui forment la pâture des chèvres<sup>4</sup> ». Le voyageur est captivé, et il exprime sa joie, s'il y rencontre pourtant quelque trace de vie : une « vallée riante », comme celle de la Neretva, près de Mostar, « un vignoble fertile<sup>5</sup> », qu'il quitte non sans regret lorsque, après ces agréables oasis, « l'aspect sauvage » et l'aridité recommencent.

1. Voir ci-dessus, p. 168.

2. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 70.

3. F. BEAUJOUR, *o. c.*, t. I, p. 388.

4. LECLERC, *Mémoire sur la Bosnie*, GZM, XVIII, Sarajevo, 1906, p. 330.

5. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 265.

## II

Nos voyageurs — qui par leur formation intellectuelle et état d'esprit appartiennent tous *grosso modo* au XVIII<sup>e</sup> siècle (leurs notes sur la Bosnie viennent du début du XIX<sup>e</sup>) — ne regardent pas la nature bosniaque en artistes, mais en hommes pratiques : au lieu d'être émus devant sa beauté (une des plus originales), au lieu de chercher à traduire les sentiments que la fraîcheur et l'originalité des paysages alpestres — dans un cadre oriental, plein de pittoresque et de couleurs — font naître en eux, comme ce sera le cas des voyageurs romantiques, ils tâchent de « reconnaître » le pays, s'efforcent d'explorer ses ressources, d'apprendre ce que la nature bosniaque-herzégoviniennne produit, quel est son aspect physique, bref : de recueillir des renseignements qui, le cas échéant, peuvent être utiles à ceux qui les ont envoyés. De là parfois leurs recherches sérieuses et les descriptions minutieuses qu'ils donnent du terrain, des routes, montagnes, rivières, ponts, forteresses, etc. — descriptions dont certaines n'ont pas encore perdu leur valeur : quelques-unes ont été éditées récemment <sup>6</sup>.

Malgré cela, certains des voyageurs qui nous occupent ne sont pas restés insensibles devant la fraîcheur et le charme d'un paysage bosniaque, devant l'aspect pittoresque de telle ou telle ville au cachet oriental. Ch. Pertusier admire la vallée, qu'il qualifie de « très pittoresque », de la rivière Vrbas, de Banja Luka à Jajce, que tout voyageur d'aujourd'hui doit admirer, et la Pliva elle-même avec « plusieurs chutes d'eau encadrées dans un paysage dont tous les accessoires concourent à produire un grand effet <sup>7</sup> ». La même rivière est l'objet de l'admiration d'un autre voyageur, F. Beaujour : « En sortant de Gheul-Hissar [Jezero], la Pliéva, plus libre dans son cours, se déploie en une belle nappe d'eau, et roule ensuite de cascades en cascades jusque dans la vallée profonde du Vrbaz <sup>8</sup> » ; selon le même voyageur, les cascades de cette rivière « sont aussi renommées, dans la Bosnie, que celles de la Cettina et de la Kerka le sont dans la Dalmatie <sup>9</sup>. » D'autres voyageurs sont impressionnés par d'autres paysages : à Roux-la-Mazelière, reconnaissant la route Kupres-Bugojno, n'échappe pas « une vue des plus pittoresques qui s'étend sur les montagnes de la Bosnie <sup>10</sup> » ; et H. Pouqueville ne cache pas son émotion lorsque, du mont Prolog, à ses yeux s'offrit, comme un abîme, la plaine de Livno, baignée par une rivière « qui circule entre les pâturages couverts de troupeaux <sup>11</sup> ».



Mais c'est surtout le pittoresque des villes bosniaques de Sarajevo et de Travnik, et de la ville herzégoviniennne de Mostar, qui attira le regard des voyageurs français de cette époque.

La vue de la capitale de la Bosnie, Sarajevo, arrache à plusieurs voyageurs

6. Voir ci-dessus, p. 144, n. 61, et p. 117, n. 230.

7. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 293.

8. F. BEAUJOUR, *o. c.*, t. I, p. 402.

9. *Ibid.*, p. 402.

10. ROUX-LA-MAZELIÈRE, *Mémoire sur la Bosnie*, GZM, XVIII, Sarajevo, 1906, p. 323.

11. Fr. POUQUEVILLE, *o. c.*, 1<sup>re</sup> éd., t. II, p. 456.

un cri d'admiration : à leurs yeux elle offre « un magnifique coup d'œil <sup>12</sup> », « une superbe position <sup>13</sup> », le « coup d'œil le plus enchanteur <sup>14</sup> », etc. Citons quelques-uns de leurs témoignages :

Sarajevo, écrit un auteur anonyme, « est dans une situation charmante sur les deux rives de la Migliaska, à l'endroit où cette rivière s'échappe des rochers pour arroser une plaine fertile. Les maisons remplissent la vallée et s'étendent en demi-cercle sur la croupe des montagnes; les ponts de pierre, les mosquées, les bains, les hans, les établissements publics de toute espèce sont en grand nombre. Les maisons placées en amphithéâtre et les murs crépis en chaux donnent un éclat et une fraîcheur qu'on ne trouve pas dans les autres villes turques; ses rues qui vont en pente très rapide ont un pavé menu, assez bien conservé, mais très mauvais, et sont généralement larges <sup>15</sup> ».

Aux yeux de Ch. Pertusier, la capitale de la Bosnie présente aussi « un riche amphithéâtre où les ombrages forment avec les fabriques, avec les minarets une composition pittoresque des plus heureuses », tandis que « la vaste prairie qui s'offre en avant-scène, et dans laquelle les eaux affluent de toutes parts; les hauteurs qui encadrent ce bassin spacieux et contribuent puissamment à l'orner par la variété des aspects, complètent un tableau dont l'ordonnance est marquée au coin du grandiose <sup>16</sup> ».

Chose curieuse, Chaumette Des Fossés, si dénué qu'il soit de goût pour le pittoresque, ne manque pas non plus de souligner à son tour « un coup d'œil très pittoresque » de cette ville <sup>17</sup>.

Citons enfin le témoignage de F. Beaujour qui met en lumière la variété des aspects de cette ville, qui est, selon lui, une des plus belles villes de la Turquie : « le vert foncé des arbres se mêle agréablement aux dômes et aux minarets blanchâtres des mosquées. La belle et riante prairie, qui s'étend comme un immense glacis devant la ville et où les eaux affluent de toutes parts, les collines qui entourent ce bassin et qui l'embellissent par la variété de leurs aspects, donnent à ce tableau un air de vie et de grandeur, qui fait du site de Bosna-Seraï un des plus beaux de la Turquie <sup>18</sup> ».

Cependant, lorsque les voyageurs arrivent dans la ville même, ils sont plus ou moins déçus par la saleté et la misère dont ils sont témoins. Ainsi H. Pouqueville, enthousiasmé, de loin, par « le coup d'œil le plus enchanteur », ne cache pas sa déception lorsqu'il voit la ville de près : « à mesure qu'on approche, dit-il, le charme disparaît, et au tableau le plus riant succède celui de la malpropreté et de la misère. Quoiqu'il fit encore très froid <sup>19</sup>, le dégel qui commençait contribuait à augmenter la fange de la ville, et je vis, dans les rues que nous traversâmes, des bœufs et des chevaux crevés, dont les cadavres exhalaient une odeur insupportable, sans que les Turcs eussent l'air d'en être incommodés <sup>20</sup> ».

12. AG, *Mém. et reconn.*, 1618 (Journal du voyage du 16 mai au 20 juin 1807).

13. *Ibid.*

14. POQUEVILLE, *o. c.*, 1<sup>re</sup> éd., t. II, p. 466.

15. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire de Sign à Constantinople par la Bosnie, la Haute Macédoine et la vallée de la Maritza*, n. 21.

16. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 311.

17. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 33; cf. ci-dessus, p. 128.

18. F. BEAUJOUR, *o. c.*, t. I, p. 403.

19. H. POQUEVILLE y passa au début de mars 1807. Voir ci-dessus, pp. 151 et suiv.

20. Fr. POQUEVILLE, *o. c.*, 1<sup>re</sup> éd., t. II, p. 466. — Sur d'autres aspects de Sarajevo, voir ci-dessous, pp. 198 et suiv., et pp. 224 et suiv.



Nous rencontrons chez les voyageurs le même enchantement et désenchantement au sujet de Travnik.

Travnik, écrit Pouqueville, comme toutes les villes turques, vue dans son ensemble, des hauteurs qui la dominent, est, surtout en été, pittoresque et agréable. De grands arbres qui s'élèvent autour des toits bleuâtres des maisons, des minarets qui élancent dans les airs leurs pinacles dorés, un château délabré servant de prison d'État, des quartiers groupés par étages, des eaux tombant de toutes parts, présentent des points de vue charmants et vraiment romantiques. Mais aussitôt qu'on pénètre dans ses rues mal pavées et fangeuses; dès qu'on voit de près ses maisons de bois mal construites, leurs fenêtres fermées de doubles grilles comme celles des prisons, le charme cesse, et de tristes réalités font place à d'agréables illusions <sup>21</sup>.

Ch. Pertusier constate le même contraste : d'un côté « ses dehors plantés en arbres fruitiers, cultivés avec soin et remarquables par leur fertilité [...] forment un coup d'œil très agréable <sup>22</sup> ». D'un autre côté, « rien de plus triste que son intérieur. Les rues sont tortueuses, mal tenues et inondées quand le torrent grossit. A chaque pas la vue rencontre des cimetières parsemés de pierres grisâtres, dont l'aridité n'est pas tempérée, comme dans la capitale et la généralité des provinces, par ces ombrages qui étendent un voile mélancolique et répandent une teinte consolante sur les sépultures des orientaux <sup>23</sup> ». L'auteur ajoute que, pour achever la peinture de cette ville, « il faut joindre à ce mélange bizarre de cimetières et d'habitations, des vergers nombreux, qui soulagent un peu les yeux et ramènent le sourire <sup>24</sup> ». Trouvant dans ce contraste l'explication du caractère du peuple même qui y vit, et ne cherchant pas à dissimuler ce que ces régions et leurs habitants comportent d'énigmatique et de mystérieux pour un homme d'une autre civilisation, l'auteur conclut : « Ces oppositions fréquentes révèlent la pensée, les mœurs, les habitudes, en deux mots donnent l'intelligence de ces êtres énigmatiques qui forment une opposition morale si prononcée avec le reste de l'espèce humaine <sup>25</sup>. »



Parmi les rares descriptions de la ville de Mostar qui nous viennent des voyageurs français de cette époque, citons celle de Félix de Beaujour. L'auteur décrit d'abord la position de cette ville, située sur la rivière Neretva, « au milieu d'une vallée cultivée en oliviers et en vignes », et « divisée par la rivière en deux quartiers, liés l'un à l'autre par un pont de pierre et enveloppés tous deux par une enceinte crénelée, flanquée de tours, les unes rondes, les autres carrées, quelques-unes casematées et couronnées de plates-formes, où l'on a hissé du canon <sup>26</sup> ». Puis, en admirant sa beauté extérieure, F. Beaujour continue :

21. *Ibid.*, p. 461.

22. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 295.

23. *Ibid.*, pp. 295-296.

24. *Ibid.*, p. 296.

25. *Ibid.*, p. 296. — Pour d'autres renseignements sur Travnik, voir ci-dessous, pp. 236-237.

26. F. BEAUJOUR, *o. c.*, t. I, p. 389.

« L'aspect extérieur de la ville est agréable, parce que ses maisons, entremêlées d'arbres verts, sont surmontées par les coupoles et les minarets des mosquées <sup>27</sup>. » Malheureusement, l'impression du voyageur, comme ce fut le cas des autres villes, fut gâtée lorsqu'il découvrit l'intérieur de Mostar qui est « sale et dégoûtant, comme celui de toutes villes turques, où les maisons ne sont pas dispersées en groupes <sup>28</sup> ».

### III

Certains voyageurs, Chaumette et Pouqueville en premier lieu, ont le goût des antiquités, qu'ils cherchent à satisfaire aussi en Bosnie; mais vu l'état rudimentaire des recherches archéologiques ils n'y trouvent presque rien. Pour Chaumette, « la Bosnie offre peu de curiosités en ce genre <sup>29</sup> » : il n'y mentionne que les « restes d'un très beau chemin », dans la vallée de Spreča, que, selon lui, Trajan [!] « avait fait construire pour faire passer en Dacie les légions stationnées dans l'Illyrie <sup>30</sup> », et qui est formé « de grandes pierres plates, et de largeur de quinze pieds environ <sup>31</sup> ». Pouqueville et Pertusier, d'accord avec lui, vont encore plus loin : selon le premier, en Bosnie on ne retrouve « aucunes traces d'antiquité <sup>32</sup> »; et le second, après avoir relevé que la Bosnie, sous le rapport archéologique, ne lui avait pas offert « le plus léger souvenir », en trouve l'explication dans le fait que cette contrée « était inconnue aux anciens [?!], ou qu'elle fut dédaignée par ce peuple conquérant qui a laissé cependant des traces de son passage partout où il a pénétré <sup>33</sup> ».

Probablement dans leur désir de trouver quelque vestige antique en Bosnie, certains de nos voyageurs attribuent faussement aux Grecs (ou aux Romains) deux ponts construits à l'époque turque. Ainsi, au sujet du pont sur la Drina, près de Višegrad — qu'a fait construire, comme on sait, au xvi<sup>e</sup> siècle (en 1571) <sup>34</sup>, « un des plus célèbres grands vizirs de l'Empire ottoman <sup>35</sup> », Mehmed pacha Sokolović (connu sous le nom de Sokolli Muhammed pacha), d'origine bosniaque <sup>36</sup> — Chaumette écrit :

Le pont de Vichgrad, sur la Drina, d'une construction plus moderne, est le monument ancien le mieux conservé. Il fut bâti par les Grecs dans le xii<sup>e</sup> siècle, pendant leur domination passagère en Bosnie depuis 1163 jusqu'en 1180 <sup>37</sup>. Ce pont, formé de cinq arches, a presque la figure d'un triangle, tant la partie du milieu est élevée et terminée en pointe [...]. La solidité de ce pont est prouvée par sa durée, après tant de siècles, dans un endroit où la Drina est singulière-

27. *Ibid.*, pp. 389-390.

28. *Ibid.*, p. 390. — Pour d'autres renseignements sur cette ville, voir ci-dessous, pp. 237-238.

29. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 24.

30. *Ibid.*, p. 24. — Jusqu'à présent on n'a pas trouvé trace d'un chemin romain dans la vallée de Spreča; toutefois certaines trouvailles d'objets entre Tuzla et Doboj paraissent confirmer son existence. (Communication de M. Esad Pašalić.)

31. *Ibid.*, p. 24.

32. POUCQUEVILLE, *o. c.*, 2<sup>e</sup> éd., t. III, p. 135.

33. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 356.

34. VI. ČOROVIĆ, *Bosna i Hercegovina*, Beograd, SKZ, 1925, p. 162.

35. *Encyclopédie de l'Islam*, t. III, Paris, 1934, p. 495.

36. Sur lui voir l'*Encycl. de l'Islam*, t. III (Paris), pp. 495-496; S. BAŠAGIĆ, *Znameniti...*, pp. 48-49.

37. En réalité, l'occupation « passagère » de la Bosnie par Byzance va de 1167 à 1180 (cf. *Enciklopedija Jugoslavije*, t. II, p. 39).

ment rapide. Les pierres de meulière qui le composent sont d'une grande dimension<sup>38</sup>.

Chaumette fait la même erreur au sujet du pont de Mostar — qu'il qualifie de « remarquable par la solidité et surtout par la hardiesse de sa construction, car il n'est composé que d'une seule arche, qui est à la vérité fort élevée<sup>39</sup> » — lorsqu'il l'attribue au même peuple. Or, comme on sait, ce chef-d'œuvre de construction, qui fait l'objet de l'admiration des touristes d'aujourd'hui, a été construit en 1566-67 par un constructeur du pays, s'il faut en croire un historien turc. Curieuse est l'histoire de cette construction relatée par le grand historien ottoman du XVII<sup>e</sup> siècle : Mustafa Ben 'Abd Allah Hâdjîdî Khâlîfa (Hadschi Chalfa) († octobre 1657). Voici ce qu'il en dit<sup>40</sup> : On traversait la Neretva, sur la rive de laquelle se trouvait la plupart des jardins, à l'aide d'un pont de bois suspendu à des chaînes, qui, n'ayant pas de piliers, tremblait tellement qu'on ne le traversait qu'en redoutant la mort. Après la conquête de l'Herzégovine par les Turcs, les habitants demandèrent au sultan Sulâiman [Soliman II] de leur faire construire un pont de pierre. Le sultan envoya alors un célèbre architecte, Sinan, mais celui-ci aurait déclaré qu'il était impossible de construire le pont à cet endroit. On avait ainsi renoncé à la construction. Mais plus tard, un architecte du pays aurait construit un pont, en une seule arche, « ein Kunstwerk, das alle Baumeister der Welt schachmatt machte<sup>41</sup> ».

Notons que d'autres voyageurs font la même erreur, en attribuant ce pont aux Grecs ou aux Romains : Ch. Pertusier<sup>42</sup>, Vignolle (celui-ci l'attribue à Trajan<sup>43</sup>).

38. CHAUMETTE, *o. c.*, pp. 24-25. — Un romancier contemporain yougoslave, Ivo Andrić, a consacré à ce pont historique un roman intitulé *Na Drini ćuprija* (Beograd, Prosveta, 1945). Cette œuvre — où l'auteur a peint la construction du pont sur la Drina et quantité d'événements et de destinées humaines qui lui sont liés — compte neuf éditions en Yougoslavie, et des traductions française, allemande, tchèque, hongroise et bulgare, jusqu'en 1954. Elle a été traduite en français par le professeur Georges Luciani, sous le titre : *Il est un pont sur la Drina* (Paris, Plon, 1956).

39. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 25.

40. Nous suivons de près son récit, parfois mot à mot.

41. Hadschi CHALFA [HÂDJÎ KHÂLÎFA], *Rumeli und Bosna geographisch beschrieben*, traduit par Joseph von Hammer, Wien, In Verlage des Kunst und Industrie-comptoirs, 1812, pp. 175-176; *Encyclopédie de l'Islam*, t. III, Paris, 1936, p. 649; Robert MICHEL, *Mostar*, Prag, C. Bellmann, 1909, p. 14. — Les historiens bosniaques attribuent la construction de ce pont (qu'ils placent en 1568) à un élève de Sinan : Hairudin II (cf. *Enciklopedija Jugoslavije*, t. II, p. 78).

42. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 356.

43. AG, *Mém. et reconn.*, 1618, *Aperçu sur la Bosnie* par le général de division Vignolle, 26 juillet 1807.

### CHAPITRE III

## GOVERNEMENT ET ADMINISTRATION DE LA BOSNIE

Si nos voyageurs sont en général dépourvus d'imagination et du sentiment de la nature, comme on l'a vu, s'ils ne donnent que ça et là, et exceptionnellement, une évocation pittoresque d'un paysage, d'un endroit, ils témoignent, en revanche, d'un vif intérêt pour la vie politique, économique, sociale du pays, plusieurs d'entre eux parlent de l'organisation militaire, civile, religieuse, judiciaire de la Bosnie, ainsi que du fonctionnement des différents organismes administratifs de l'époque. Les renseignements qu'ils donnent sur les divers aspects de la vie politique et administrative du pays sont d'autant plus précieux qu'ils viennent d'hommes qui ont vu sur place le fonctionnement de la machine politique et administrative turque : ils nous initient « dans les secrets des gouvernements et des nations, de manière à connaître avec détail les différents ressorts en vertu desquels les premiers se meuvent et les autres obéissent <sup>1</sup> ».

Comment la Bosnie était-elle gouvernée à cette époque ?

Selon les témoignages de nos voyageurs, l'organisation politique et administrative apparaît dans ses grandes lignes comme suit :

A la tête de toute l'administration du pachalik de Bosnie-Herzégovine — « le plus important de la Turquie d'Europe après celui de Romélie <sup>2</sup> », au dire de Chaumette — se trouvait un vizir (beylerbey), qui représentait le Grand Seigneur en Bosnie, et à qui était confiée toute son autorité dans ce pays. Toujours pacha à trois queues <sup>3</sup>, le vizir, en dehors des fonctions de gouverneur de la province, exerçait aussi celles de commandant d'armée, en cas de guerre (« sers-askers »); il réunissait, dit F. Beaujour, « comme les proconsuls romains, le pouvoir civil au pouvoir militaire : *potestas cum imperio* <sup>4</sup> ».

Dans chacun des arrondissements (il y en avait alors quarante-huit dans le pachalik, selon nos voyageurs) résidait un commandant militaire : soit un pacha à deux queues (leur nombre, au dire de Chaumette, était de huit à douze, et cette place s'obtenait « souvent par l'argent, et quelquefois par le mérite <sup>5</sup> »), soit un capitaine (à cette époque il y en avait trente-six, selon Chaumette,

1. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 7.

2. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 80.

3. Le titre leur vient de ce qu'en guerre ils se font précéder, selon l'habitude tartare, de trois queues de cheval (tûgh), et en paix, de trois chevaux de main dans les cérémonies (cf. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 197).

4. F. BEAUJOUR, *o. c.*, p. 415.

5. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 93.

et trente-neuf en réalité<sup>6</sup>), soit un autre chef militaire : un mousselim. Expliquant les fonctions de ces derniers, Chaumette écrit :

On doit faire remarquer [...] que, quoiqu'il n'y ait en Bosnie que deux Sandjakats dont les titulaires soient nommés directement par la Porte, le Beylerbey peut cependant, quand il lui plaît, envoyer des Pachas à deux queues dans certaines villes. Mais ces Pachas n'ont que le titre de *Mousselims*, ou gouverneurs pour le vizir dans leurs districts, et ne sont pas reconnus par la Porte. Ils sont toujours choisis parmi les dix ou douze Pachas à deux queues qu'il y a ordinairement dans cette province<sup>7</sup>.

Le même voyageur ajoute qu'en son temps les mousselims du vizir résidaient à Banja Luka, Srebernik, Novi Pazar et Trebinje<sup>8</sup>.

L'administration civile était confiée à six ministres (« ridjals »). (Chaumette donne des renseignements sur leurs fonctions et leurs revenus.)

A la tête des autorités religieuses se trouvait le *Molla*, qui résidait à Sarajevo. Nommé par le Mufti de Constantinople, pour un an, il jouissait, selon le même voyageur, « d'une grande considération dans toute la province<sup>9</sup> ».

Il y avait encore, bien entendu, d'autres organes et organismes militaires, politiques et administratifs : janissaires, conseil que le vizir présidait, etc. Nous ne prétendons pas énumérer ici tous ces organismes, et encore moins exposer leur fonctionnement : nous voudrions dire quelques mots seulement des principaux d'entre eux — vizirs, capitaines, janissaires, en premier lieu — sur lesquels nos voyageurs nous ont laissé des témoignages.

## § 1. IMPUISSANCE DES VIZIRS

### I. LEUR AUTORITÉ. — II. LEUR RÉSIDENCE. — III. LEUR SUITE ET LEURS REVENUS

#### I

Étant donné l'importance du pachalik de Bosnie, d'une part, et sa position périphérique (éloignement de Constantinople et voisinage des États chrétiens) d'autre part, le poste de gouverneur de cette province turque était toujours confié aux « hommes d'une fidélité éprouvée<sup>10</sup> ». Bien entendu, ce devaient être en règle générale de vrais Turcs. Cependant, quelques Bosniaques ont aussi exercé ces fonctions : selon Chaumette, dans la liste des vingt derniers vizirs en figuraient quatre qui étaient nés en Bosnie<sup>11</sup>. La raison en était (au dire du même voyageur) que la Porte, sentant, surtout depuis un demi-siècle, « décliner sa puissance, a cherché à s'affectionner davantage les naturels, en leur donnant pour chef un compatriote<sup>12</sup> ».

La situation dans laquelle se trouvait le vizir de Bosnie différait considérablement de celle des gouverneurs d'autres provinces turques. Tandis que ces

6. Cf. ci-dessous, p. 196, n. 90.

7. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 32.

8. *Ibid.*, p. 32.

9. *Ibid.*, p. 109.

10. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 211.

11. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 86.

12. *Ibid.*, p. 86.

derniers recevaient « avec la pelisse d'investiture, le libre exercice de la puissance temporelle attribuée sans aucune restriction au grand-seigneur <sup>13</sup> », la puissance du beylerbey de Bosnie était réduite « presque à rien <sup>14</sup> » : selon Chaumette, « le vizir n'a de pouvoir réel qu'à Travnik et dans ses environs; encore son autorité y dépend-elle de son énergie. Sa véritable juridiction ne s'étend pas plus loin <sup>15</sup> »; le manque de pouvoir du vizir en Bosnie, selon le même témoin, va au point que « les commandements mêmes du grand-seigneur y restent souvent sans exécution <sup>16</sup> ». D'accord avec lui, P. David écrit que « le pacha de Bosnie n'a qu'un fantôme de puissance <sup>17</sup> ».

A quoi tient cette impuissance du vizir?

En dehors de la faiblesse (« peu de vigueur ») du gouvernement central, qui se répercutait aussi dans les provinces, l'impuissance du vizir en Bosnie tient aux privilèges que la Porte concède à la Bosnie. Voulant « s'affectionner les habitants » de « cette province frontière », « pour s'en faire un rempart contre les Européens <sup>18</sup> », la Porte ménage « singulièrement » les Bosniaques : « leurs plaintes à la Porte, écrit Chaumette, restent très rarement sans effet; leurs impôts sont presque nuls; les chefs ont des apanages considérables dans le domaine de la couronne <sup>19</sup> ». Et l'inconvénient de « cette manière d'agir » est que « les habitants, ombrageux et certains d'être écoutés, font destituer leur vizir, dès qu'il paraît montrer de la fermeté, et l'envie de connaître les ressources de son gouvernement <sup>20</sup> » : en de telles occasions, les chefs militaires et civils bosniaques (pachas à deux queues, ridjals et capitaines) — « qui redoutent l'activité d'un Beglerbey, parce qu'elle les porterait à examiner leur conduite, et à leur faire rendre compte des terres immenses de la couronne, dont ils ont usurpé les revenus <sup>21</sup> » — s'unissent avec la population — que grâce à « l'avantage d'être nés dans le pays » ils mettent avec facilité « dans leur parti, en lui persuadant que, si le vizir cherche à s'instruire des ressources de son pachalik, c'est afin d'y exercer sa rapacité <sup>22</sup> » — et ils adressent à Constantinople un rapport où ils exposent la situation politique du pays (un « Arz-Mahzar »), dénonçant le vizir « comme coupable de cent crimes imaginés, surtout de liaison avec les puissances européennes <sup>23</sup> ». La conséquence en est la destitution de ce dernier, ce qui « arrive presque toujours <sup>24</sup> ». Voilà pourquoi les vizirs changeaient souvent à cette époque.

Il y a cependant encore une raison de leur fréquent changement : même si les habitants ne se plaignent pas de lui, le vizir ne peut pas rester longtemps au poste de gouverneur de Bosnie, car le Divan de Constantinople, « dans la crainte qu'un pacha aimé ou respecté ne se rende indépendant, à l'aide d'une puissance européenne, et n'ouvre un passage jusque dans le cœur de l'Empire, proroge rarement sa commission au-delà de deux ans <sup>25</sup> ». Et par suite de la

13. CH. PERTUSIER, *o. c.*, p. 195.

14. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 82.

15. *Ibid.*, p. 88.

16. *Ibid.*, p. 82.

17. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 341.

18. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 82.

19. *Ibid.*, p. 82.

20. *Ibid.*, pp. 82-83.

21. *Ibid.*, p. 83.

22. *Ibid.*, p. 83.

23. *Ibid.*, p. 83.

24. *Ibid.*, p. 83.

25. *Ibid.*, p. 84.

brièveté des pouvoirs des vizirs, les chefs des districts bosniaques, surtout ceux qui sont éloignés de Travnik, « ont presque secoué » toute l'autorité des vizirs <sup>26</sup>.

## II

Par suite de sa position spéciale en Bosnie, le vizir ne réside pas à Sarajevo qui « en sa qualité de capitale devrait être le siège du pouvoir <sup>27</sup> », mais dans une bourgade bosniaque, à Travnik. A Sarajevo, qui forme, en réalité, « une véritable république <sup>28</sup> », le vizir ne peut rester qu'en « qualité de mouçafir » (hôte), trois jours, en arrivant en Bosnie, et en la quittant. « C'est dans cette capitale, écrit Chaumette, qu'il [le vizir] commence à s'apercevoir qu'il ne sera pas le maître. Lorsqu'il en approche, tous les personnages marquants vont à sa rencontre, suivis de la presque totalité des Turcs en état de porter les armes. On le reçoit avec toutes les apparences de la considération; mais, dans sa suite, on ne laisse des armes qu'à deux cents personnes : ses autres commensaux sont désarmés. Le vizir, ainsi que son monde, est logé et nourri, pendant trois jours, après lesquels il reprend le chemin de Travnik, escorté par les janissaires de la ville, et suivi de ses gens, auxquels on a restitué leurs armes. S'il quitte la Bosnie, il éprouve le même traitement <sup>29</sup>. » C'est aussi à « cette mesure impolitique », pense l'auteur du *Voyage en Bosnie*, « qu'il faut attribuer le peu d'autorité du vizir dans la province <sup>30</sup> ».

A Travnik, on a construit une maison qui a servi de palais au vizir. Deux voyageurs français de l'époque en ont donné une description, qui — étant donné l'importance de l'endroit d'où on a gouverné la Bosnie, pendant plus de cent cinquante ans <sup>31</sup> — mérite d'être citée.

La description de l'extérieur du palais nous vient de Pouqueville :

Le sérail, ou palais du pacha, situé sur le bord de la rivière [Lašva], est un vaste bâtiment en bois, sans architecture et d'une construction fort grossière. La cour, remplie de fumier, est entourée d'écuries, au-dessus desquelles tourne une galerie qui conduit à plusieurs cellules, dans lesquelles logent les gens du satrape, qui y sont entassés. Dans un des angles et sur une des façades, se trouvent le divan, et plusieurs appartements pour le vizir, et l'ensemble de cet édifice a la coupe d'une grande auberge de Suisse ou d'Allemagne; mais les toits, construits en planches, noircis par la fumée et la moisissure, ont une couleur d'ardoise qui donne à cette masse incohérente la couleur lugubre d'une demeure habitée par une horde de Tartares nouvellement sortis de leurs forêts <sup>32</sup>.

Ajoutons qu'aux yeux de Leclerc « le palais du pacha et tous les bâtiments qui en dépendent [...] construits suivant le goût du pays » ressemblaient « beaucoup plus à de bonnes barques ou à l'établissement passager fait dans un camp, qu'à la résidence habituelle du vice-roi d'une vaste province <sup>33</sup> ».

26. *Ibid.*, p. 84. — Voir ci-dessous, pp. 196 et suiv.

27. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 211.

28. *Ibid.*, p. 212. — Voir ci-dessous, pp. 198 et suiv.

29. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 87.

30. *Ibid.*, p. 87.

31. Voir ci-dessous, p. 200.

32. F. POUQUEVILLE, *o. c.*, 1<sup>re</sup> éd., t. II, pp. 460-461. — Ce palais a été détruit il n'y a pas longtemps.

33. LECLERC, *o. c.*, p. 333.

La deuxième description est relative à l'intérieur du sérail, et l'auteur en est un officier français qui visita la Bosnie en 1807 :

L'extérieur du palais, dit-il, n'a rien d'imposant; quant à l'intérieur, je n'en connais que le salon d'entrée où se tiennent les officiers du palais, et le salon d'audience, où nous fûmes reçus. Le salon des officiers est une grande pièce carrée n'ayant pour tous meubles que des mauvais sofas. Celui où nous fûmes reçus est aussi une pièce carrée, mais ses meubles sont plus recherchés. Un beau tapis en couvre le parquet, des riches sofas sont rangés tout autour. Les croisées ont des rideaux en soie; les murailles et le plafond sont peints...<sup>34</sup>.

### III

Du fait de son séjour relativement court en Bosnie, le vizir y amène rarement son harem. « Il se regarde comme un prisonnier; et malgré l'amour des Turcs pour l'argent, il en est peu qui voient arriver avec chagrin l'ordre d'abandonner » la Bosnie<sup>35</sup>.

Sa suite se compose, selon Chaumette, de cinq à six dignitaires, à la tête desquels se trouve le Kehaya-Bey (lieutenant). Ils n'ont pas de gages. « Leurs profits consistent dans les commissions lucratives que le vizir leur fait remplir dans son gouvernement, et dans les présents qu'ils reçoivent de leur maître, ou de ceux qui lui font la cour<sup>36</sup>. »

Le pacha est encore entouré, nous apprend Ch. Pertusier, de trois à quatre mille hommes qui constituent sa « maison militaire »; et « cet entourage n'est guère que d'apparat en Bosnie : il serait loin en effet de pouvoir en imposer au grand nombre de janissaires, de timariotes et de zaimes que la province compte parmi ses habitants, liés d'ailleurs entre eux par un pacte fédératif à l'égard du pacha<sup>37</sup> ». Parmi ces hommes qui constituent la maison militaire d'un vizir, il y a toujours, selon le même voyageur, une partie d'Albanais qui « lui obéissent aveuglément<sup>38</sup> ».

Certains voyageurs nous renseignent aussi sur les revenus des vizirs et des différents fonctionnaires, ainsi que sur les façons dont ils se les procurent. Selon Chaumette, les revenus d'un vizir en Bosnie, « dans les circonstances ordinaires », montent à 1 800 000 piastres (2 700 000 francs-or) — somme fabuleuse! — dont la plus grande partie (1 200 000 piastres, ou 1 800 000 francs-or) viennent des rayas de Bosnie et de Rascie<sup>39</sup>. Du fait de leur court séjour dans cette province, les vizirs tâchent d'« extorquer » le plus possible, et le plus vite possible, de leur pachalik : « Les exactions, écrit Leclerc, auxquelles se livrent communément les nouveaux venus pour se rembourser des sommes dont ils ont payé leur emploi, avant qu'un autre vienne les remplacer, ont mécontenté les habitants de toutes les classes<sup>40</sup>. » Ch. Pertusier donne une explication analogue de la rapacité des pachas :

34. AG, *Mém. et reconn.*, 1618, *Journal de mon voyage à Constantinople* par Louis de ZAMAGNA, 22 avril 1807.

35. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 88.

36. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 213.

37. *Ibid.*, p. 213.

38. *Ibid.*, p. 195.

39. CHAUMETTE, p. 89.

40. LECLERC, *Mém. sur la Bosnie*, *loc. cit.*, p. 336.

Le privilège qu'ils s'arrogent, sous différents prétextes, de lever des contributions, sans que leur conduite soit soumise à l'examen, pourvu qu'ils conservent les dehors de la soumission; cette existence précaire, qui leur rappelle à tous les instants que leur grandeur est la plus fragile des grandeurs humaines, deviennent autant de considérations puissantes qui, se liguant avec tous les moyens d'opprimer dont ils sont investis, aiguïssent chez eux une avidité à laquelle les malheureux rayas servent de pâture de préférence aux vrais croyants <sup>41</sup>.

En dehors de ces revenus en argent, le vizir reçoit une quantité de vivres en nature (« *tayin* »), qui lui sont fournis par Travnik et ses environs : beurre, œufs, pain, viande, volaille, riz, fruits, légumes, café, etc. Chaumette évalue le nombre de *tayins*, consommés par la cour du vizir par jour, à environ mille cinq cents <sup>42</sup>. Il y avait aussi des *tayins* pour les chevaux du vizir, qui consistaient en orge, paille, etc.

## § 2. FIGURES DE TROIS VIZIRS

### I. KHOSREW MEHMED PACHA. — II. IBRAHIM PACHA. — III. ALI PACHA

Les dirigeants turcs de la Bosnie sont une classe que nos voyageurs connaissent bien : presque tous ont eu, plus ou moins, des contacts avec eux. C'est surtout le cas de Pierre David, qui travaillant avec eux pendant sept ans et demi a eu l'occasion et la possibilité de les voir et de les connaître dans les circonstances les plus variées. Pour cette raison, le portrait qu'il en a tracé, dans ses rapports et dans son journal, présente un témoignage de premier ordre et un vif intérêt.

#### I

Le portrait que P. David a esquissé sur Mehmed pacha est le plus complet et le plus riche en détails.

Le consul a donné, avant tout, quelques renseignements sur sa vie. Mehmed pacha appartient à cette catégorie des pachas à trois queues qui sont sortis des rangs des esclaves. Né en Géorgie, il a été acheté, dans son enfance, par le capitain-pacha Küçük-Husain, et élevé dans sa maison. Ainsi, « de simple esclave du sultan Sélim, il était parvenu par son esprit et son adresse à s'élever de grade en grade jusqu'à celui de vizir [...], gouverneur de province <sup>43</sup> ». Après avoir occupé, pendant quelque temps, le poste de pacha du Caire, et de gouverneur d'Égypte, il en fut chassé « par la trahison de son boulouk bachi Mehemet-Ali, qui souleva la populace du Caire contre son maître et l'obligea à quitter ce gouvernement où l'usurpateur s'est maintenu <sup>44</sup> ». Il passa alors quelque temps à Constantinople, et puis fut nommé vizir de Bosnie, en 1806 <sup>45</sup>. C'est à ce poste que P. David le trouva à Travnik.

P. David a esquissé en quelques traits le portrait physique de ce vizir :

41. CH. PERTUSIER, *o. c.*, p. 195.

42. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 91.

43. *Extraits...*, p. 152.

44. *Ibid.*, p. 152.

45. Cf. ci-dessus, p. 111.

âgé de trente-cinq ans, petit de taille (« cinq pieds au plus <sup>46</sup> »), boiteux (on l'appelait pour cela Topal-pacha), mais malgré cela « excellent écuyer » et maniant « parfaitement le cimeterre <sup>47</sup> ».

Beaucoup plus riche et intéressant est son portrait moral.

Ce qui frappa P. David, lors de son premier contact avec Mehmed pacha, ce fut de trouver en lui « un Turc si poli, si spirituel, [...] même si civilisé <sup>48</sup> », après tout ce qu'il avait « vu d'Ottomans jusqu'à cet instant <sup>49</sup> ». Élevé à la cour de Constantinople, ce vizir, selon David, « n'avait rien de commun avec la fierté brutale des Bosniaques <sup>50</sup> » ; « il était moins grave, plus communicatif que les Osmanlis ; et chose rare parmi eux, il souriait en parlant <sup>51</sup> ». Ce trait d'amabilité du vizir n'échappa d'ailleurs pas non plus à d'autres voyageurs qui l'approchèrent : Roux-la-Mazelière constate lui aussi que « ce pacha a le ton et les manières les plus aimables <sup>52</sup> ».

D'autres traits de ce vizir, que plus d'un voyageur souligne, sont : son admiration pour Napoléon, ses rapports amicaux avec Marmont, son dévouement aux Français. Après avoir parlé « avec admiration » à David — à l'occasion de sa première audience — de l'Empereur et de ses victoires, le vizir lui exprima ses sentiments d'amour pour les Français : « Il y a dans mon cœur, lui dit-il, je ne sais quoi qui m'attire vers eux <sup>53</sup>. » Et le consul français note : « Il me parut, en effet, que Kosrew Pacha avait autant de rapport avec un Français qu'un Turc peut en avoir <sup>54</sup>. »

Ce vizir prouva d'ailleurs, plus d'une fois, par ses actes, ce dévouement. Ainsi, lorsque les Bosniaques, dont il se défiait (« dont il n'entendait pas la langue et dont il n'était pas entendu <sup>55</sup> »), l'accusèrent — à cause de son attitude amicale à l'égard des Français et de leur consul — d'être « vendu aux Français » et d'être « dgiaour <sup>56</sup> », le vizir, au dire de P. David, indigné, rassembla en divan les pachas, beys, capétans, agas et autres officiers qui se trouvaient à Travnik [...] et les menaça avec courage et de son cimeterre et de l'autorité du Seigneur et de la vengeance des Français : « Je suis Turc, leur dit-il, et non dgiaour comme vous le dites : mais j'aime les Français parce qu'ils sont les amis les plus anciens et les plus sincères de l'Empire ottoman. Il n'y a de dgiaour parmi nous que ceux qui sont assez mauvais musulmans pour ne pas partager cette opinion ; malheur à vous si vous irritez les Français ; malheur à ceux qui m'offenseront, et les insulter, c'est m'offenser. S'il éclatait ici quelque sédition contre eux, je monterais à cheval avec mes mame-luks, je prendrais à mes côtés le consul, je frapperais les séditeux, et j'irais à Constantinople demander vengeance contre toute la province <sup>57</sup>. »

Mehmed pacha fut également détesté par les Bosniaques, selon P. David, car il avait « chargé d'impôts la Province pour les frais de la guerre des Serviens <sup>58</sup> ».

46. *Ibid.*, p. 152.

47. *Ibid.*, p. 152. — Cf. aussi : *Les sources historiques...*, I<sup>re</sup> partie, chap. IV.

48. *Ibid.*, p. 152.

49. *Ibid.*, p. 152.

50. *Ibid.*, p. 152.

51. *Ibid.*, p. 152.

52. ROUX-LA-MAZELIÈRE, *o. c.*, p. 328.

53. *Extraits...*, p. 152.

54. *Ibid.*, p. 152.

55. *Ibid.*, p. 157.

56. *Ibid.*, p. 157.

57. *Ibid.*, p. 157.

58. AE, Traunik 1, 22 mars 1807.

D'autres traits de caractère de ce vizir ont été relevés par nos voyageurs. Montigny par exemple le qualifie de « seul Gascon de la Turquie [...], adroit, délié et... [sachant] promettre et se dégager avec facilité <sup>59</sup> ». Et P. David nous a laissé un récit dramatique qui, en mettant en lumière cette « adroitesse » du vizir, et son don de dissimuler, éclaire en même temps la lutte sournoise et impitoyable qui était menée souvent entre les diverses factions à Constantinople : c'est le récit impressionnant du meurtre du capidji-bacha que nous avons reproduit ailleurs <sup>60</sup>. Intéressante est aussi la conversation, reproduite par P. David, entre le vizir et le consul sur l'art dramatique : d'un côté, elle met en relief l'esprit vif et curieux du vizir, et de l'autre côté, son manque de culture littéraire et, dans une certaine mesure, son primitivisme <sup>61</sup>.

De ce portrait de Mehmed pacha jeune, que P. David a tracé, il n'est peut-être pas sans intérêt de rapprocher celui du même personnage, vieilli (approchant de quatre-vingts ans, selon Marmont) <sup>62</sup> que Marmont nous a laissé : ce fut à l'occasion de son passage à Constantinople en 1834 que l'ancien, et le premier, gouverneur des Provinces Illyriennes rendit visite à l'ancien vizir de Bosnie, avec lequel il avait entretenu des relations amicales en 1807, et auquel il avait fourni, sur l'ordre de Napoléon, des armes et des munitions contre les insurgés serbes. Mehmed pacha fit à Marmont un accueil très tendre : « Il me reçut, écrit le duc de Raguse, avec des attentions extraordinaires, m'embrassant à plusieurs reprises, et me serra dans ses bras à m'étouffer. » Voici ce que Marmont dit, entre autres choses, de Mehmed pacha :

Cosrew est d'un âge très avancé, et qui approche, dit-on, de quatre-vingts ans. Petit et trapu, il est d'une complexion forte et vigoureuse : son activité est extrême, son regard perçant. Son esprit est vif, fin, rusé, et personne ne sait conduire aussi habilement les intrigues les plus compliquées. Il a opéré le prodige de traverser une longue suite d'années au milieu de changements de règnes, et de révolutions sanglantes de toute nature, en ajoutant constamment à son pouvoir et à son crédit, et cela sans faire aucune des actions qui éveillent l'admiration et appellent la reconnaissance publique. Pour arriver à ses fins, ce ne sont pas les ressorts nobles du cœur humain qu'il fait mouvoir de préférence. On le dit bien plus occupé de ses intérêts propres que de ceux de l'empire, et il faut convenir qu'il a mieux conduit ses affaires que celles de son maître et de l'État <sup>63</sup>.

## II

Bien que le portrait que P. David trace d'Ibrahim pacha n'ait pas autant de relief que celui de Mehmed pacha, il n'est pas non plus sans intérêt. Ce vizir, dans une large mesure, faisait le plus frappant contraste avec son prédécesseur. Au contraire du caractère énergique et de l'esprit vif et éveillé de Mehmed pacha, son successeur avait « l'âme assoupie », le « caractère léthargique », les « manières efféminées <sup>64</sup> » ; ce fut « un roseau qui plie à tous les vents <sup>65</sup> ».

59. AG, *Mém. et reconn.*, 1618, *Rapport de C. de Montigny...*

60. Voir : les *Sources historiques...*, II<sup>e</sup> partie, chap. III.

61. Cf. ci-dessus, p. 117-118.

62. Marmont a certes beaucoup exagéré, en évaluant l'âge de Mehmed pacha : s'il faut en croire P. David, Mehmed pacha n'avait que trente-cinq ans en 1807 ; or, en 1834, lorsque Marmont fit ce voyage, il ne pouvait avoir plus que soixante-deux ans.

63. *Voyage du maréchal Duc de Raguse*, t. II, Paris, chez Ladvocat, libr., 1837, pp. 61-62.

64. AE, Turquie, 217, 26 juillet 1808.

65. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 339.

P. David souligne, surtout au début de son travail à Travnik, la faiblesse et l'impuissance du nouveau vizir, trait dont le pauvre consul fit l'expérience, et sur lequel il revint à plusieurs reprises : « Montesquieu a bien raison de dire (écrivait-il le 30 juin 1808) : lorsque le despote se relâche de son autorité, c'est le peuple qui s'en empare. Nous en faisons l'expérience depuis que Ibrahim est pacha de Bosnie. Ce vizir perd tous les jours de son pouvoir, et tous les jours la populace devient plus insolente <sup>66</sup> ». Et une dizaine de jours plus tard (le 11 juillet 1808) : « La Bosnie, sous le faible Ibrahim, célèbre des vraies saturnales : ce sont aujourd'hui ces esclaves qui sont les maîtres <sup>67</sup>. »

Avec le temps, cependant, Ibrahim pacha devint aussi l'ami de la France et se lia d'amitié avec le consul. P. David souligne souvent « tant de titres à l'amitié des Français » dont le vizir témoigna, et tant de « bienfaits » qu'il fit à la France <sup>68</sup>.

D'un autre côté, le consul parle plus d'une fois de l'attitude des Bosniaques à l'égard de ce vizir : il était aussi craint, détesté par eux, bien que probablement un peu moins que son prédécesseur, grâce à une certaine « justice » et « douceur de son administration <sup>69</sup> ». Ibrahim pacha confia à P. David (le 8 avril 1810) « qu'il attendait une troupe d'Arnautes qu'il tiendrait à sa solde et avec laquelle il pourrait commander l'obéissance à ces rebelles de Bosnie » : « il [les] craint et déteste autant que je les abhorre », dit le consul <sup>70</sup>. La désobéissance des Bosniaques, selon P. David, fut telle que « ceux mêmes qui viennent se prosterner à ses pieds, et baiser le bas de sa robe, se relèvent pour lui désobéir <sup>71</sup> » ; « à peine, ajoute David, est-il servi dans son palais par ses propres esclaves <sup>72</sup> ».

Le consul français, évoquant à plusieurs reprises ses longs entretiens avec le vizir, peint, entre autres choses, la déception de celui-ci, après la mort tragique du sultan Sélim III, sa foi en Dieu, et surtout une certaine lassitude de la Bosnie, des Bosniaques, et de la vie en général, qui caractérisait ses dernières années passées dans ce pays <sup>73</sup>.

### III

Une grande date de l'histoire de Bosnie du XIX<sup>e</sup> siècle est marquée par l'avènement de Siliktar Ali pacha, successeur d'Ibrahim pacha au poste de vizir. Cet « ancien bandit », selon le mot d'un historien bosniaque <sup>74</sup>, arriva en Bosnie avec l'intention, bien arrêtée, non seulement d'étouffer l'insurrection serbe, mais encore de dompter « l'humeur rebelle et insolente des Bosniaques <sup>75</sup> », de réduire les privilèges séculaires et les droits féodaux des begs de Bosnie, dont les vizirs rencontraient toujours l'opposition.

Quelques renseignements que P. David, dans ses rapports, donne sur le nouveau vizir mettent en lumière surtout le trait principal de ce despote

66. *Ibid.*, p. 336.

67. *Ibid.*, p. 339.

68. AE, Traunik 3, 21 mars 1813.

69. *Ibid.*, 8 avril 1813.

70. AE, Traunik 1, 8 avril 1810.

71. AE, Turquie, 217, 26 juillet 1808.

72. *Ibid.*, 26 juillet 1808.

73. Pour plus de détails relatifs au portrait d'Ibrahim pacha, voir : les *Sources historiques...*, I<sup>re</sup> partie, chap. IV.

74. S. BAŠAGIĆ, *Kratka uputa...*, p. 123.

75. AE, Traunik 3, 20 mai 1813.

sanguinaire : sa férocité et sa brutalité qui dépassent tout ce qu'on a vu jusqu'à lui dans cette province.

Dès son arrivée en Bosnie, Ali pacha veut faire peur aux Bosniaques, « leur donner une idée du sort qui les attend, s'ils lui désobéissent <sup>76</sup> », et « il se fait précéder par la terreur <sup>77</sup> » : « dès son entrée sur le territoire bosniaque, écrit P. David, ce Vizir a fait décapiter quelques officiers turcs qui n'avaient pas fait leur devoir. Il a fait enchaîner un cadî et un pacha à deux queues, sur je ne sais quelles plaintes. Il a tué de sa main un des canonniers qui avait insulté des femmes <sup>78</sup>. »

En arrivant à Sarajevo, le nouveau vizir jette la ville « dans la consternation <sup>79</sup> » par sa brutalité : il y vient avec « douze cents Albanais d'assez mauvaise mine » et avec des canons (« deux grosses pièces de campagne ») à sa suite, « ce qui a surtout effrayé les Bosniaques <sup>80</sup> ». « Contrairement à une vieille coutume », Ali pacha a refusé de recevoir « au premier pont de la Miliaska » la délégation de cette ville qui est venue à sa rencontre et lui a apporté « le café et les rafraîchissements », et il a fait un discours qui a « terrassé les personnes de la députation qui se sont empressées de retourner en ville <sup>81</sup> ». Il a déclaré qu'il ne s'y arrêterait pas, selon l'usage établi, trois jours seulement, en qualité de *mouçaphir*, mais « qu'il était le maître de passer six mois à Serai et six mois à Travnik et qu'il ferait ce que bon lui semblerait », et « on ne lui a fait aucune objection <sup>82</sup> ». En jetant leurs chefs en prison, il a fait aux Juifs « quelques avances », de sorte qu'il a emporté de cette ville mille bourses (500 000 piastres) ou même, selon d'autres, mille cinq cents <sup>83</sup>.

Son arrivée et ses premiers gestes à Travnik n'ont pas provoqué moins de terreur : au grand divan qui, dès son arrivée, s'était réuni, Ali pacha, a « poignardé un de ses gens, en présence de tous les grands de Travnik, pour avoir manqué à son devoir. Cette sévérité si prompte les a frappés de terreur. Il allait mettre à mort son propre Kiaya bey pour une autre faute; mais ses principaux officiers, en le retenant et en le suppliant à genoux, lui ont sauvé la vie <sup>84</sup> ».

Voilà la férocité et la brutalité du nouveau vizir bien mises en relief par P. David. Cependant, si brutal que le nouveau vizir ait été, il a dû à la fin capituler devant les beys bosniaques révoltés, ce que le consul français a également raconté dans ses rapports, et ce dont il sera question un peu plus loin <sup>85</sup>.

P. David mentionne aussi quelques autres traits de caractère de ce vizir : la franchise et la bienveillance que « ses traits annoncent <sup>86</sup> », son rire auquel « contre l'ordinaire des Turcs de ce rang, il s'abandonne assez souvent <sup>87</sup> »

76. *Ibid.*, 20 mai 1813.

77. *Ibid.*, 8 mai 1813.

78. *Ibid.*, 8 mai 1813.

79. *Ibid.*, 8 mai 1813.

80. *Ibid.*, 8 mai 1813.

81. *Ibid.*, 8 mai 1813.

82. *Ibid.*, 8 mai 1813.

83. Plusieurs renseignements de P. David sur l'arrivée d'Ali pacha à Sarajevo ont été mis à profit par l'historien de la capitale de Bosnie, Vladislav SKARIĆ, dans sa monographie : *Sarajevo...*, p. 168.

84. *AE*, Traunik 3, 20 mai 1813.

85. Voir ci-dessous, pp. 200-201.

86. *AE*, Traunik 3, 20 mai 1813.

87. *Ibid.*, 20 mai 1813.

et « qu'excite un souvenir plaisant ou une idée agréable<sup>88</sup> »; mais ces qualités du satrape turc, mentionnées en passant, sont pâles à côté de la peinture, haute en couleur, de sa férocité<sup>89</sup>.

### § 3. ESPRIT D'INDÉPENDANCE ET DE FÉROCITÉ DES CAPITAINES

#### I. FONCTIONS ET DÉSOBÉISSANCE DES CAPITAINES.

#### II. LEURS EXCÈS SUR LES RAYAS.

#### I

La Bosnie-Herzégovine avait à cette époque, selon Chaumette, trente-six capitaineries, dont vingt-quatre en Bosnie et douze en Herzégovine<sup>90</sup>. Ce furent, ainsi que l'observe H. Kreševljaković, des espèces d'institutions féodales propres à la Bosnie-Herzégovine (elles n'existaient dans aucune autre province de l'Empire ottoman)<sup>91</sup>. A leurs têtes se trouvaient des capitaines, espèces de seigneurs féodaux bosniaques. Leurs fonctions avaient une grande importance. Voici ce que le même voyageur en dit :

Leur autorité, toute de détail, est par cela même très importante. Ils font la répartition des charges et des impôts publics entre les habitants de leurs arrondissements; ils y font cultiver, au profit du grand-seigneur, des terres de la couronne qui ne sont pas converties en Timars; ils y exercent l'autorité de police; et, lorsqu'il y a guerre, ils marchent à la tête des militaires de leurs cantons, sous les ordres des pachas à deux queues ou du beylerbey<sup>92</sup>.

Ils sont précédés par une *queue* de cheval en guerre, ou par un cheval de main, en paix<sup>93</sup>.

Les fonctions de capitaine sont héréditaires : elles passent du père au fils aîné. Si ce dernier est en bas âge, c'est le membre le plus âgé de la famille qui devient son tuteur. Dans ce cas, « tous les actes d'autorité sont promulgués au nom du jeune capitaine; et, en cas de guerre, il doit aller en personne à l'armée, soit à cheval, soit dans un berceau<sup>94</sup> ».

Lors du changement du vizir, les capitaines se rendent à Travnik, avant son arrivée, et vont au-devant de lui « jusqu'à une lieue de la ville<sup>95</sup> ». Ils assistent, — prenant rang « suivant l'ancienneté de fonctions de leurs districts<sup>96</sup> » —, au divan convoqué « pour entendre la lecture du ferman d'investiture du nouveau vizir<sup>97</sup> ». On y procède aussi au renouvellement de leurs titres de capitaines.

Cependant, ce n'est qu'une formalité : tous les capitaines sont plus ou moins

88. *Ibid.*, 20 mai 1813.

89. Pour plus de détails relatifs au portrait d'Ali pacha, voir : *Les Sources historiques...*, II<sup>e</sup> partie, chap. xv.

90. Chaumette a énuméré toutes ces trente-six capitaineries. Cf., *o. c.*, pp. 28-29. — H. Kreševljaković a signalé l'erreur de Chaumette en ce qui concerne le nombre des capitaineries en Bosnie-Herzégovine : il y en avait trente-neuf en tout (cf. H. KREŠEVLJAKOVIĆ, *o. c.*, pp. 13-16).

91. Cf. H. KREŠEVLJAKOVIĆ, *o. c.*, p. 7.

92. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 104.

93. Voir ci-dessus, p. 186, note 3.

94. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 105.

95. *Ibid.*, p. 104.

96. *Ibid.*, pp. 104-105.

97. *Ibid.*, p. 104.

indépendants dans leurs capitaineries; et certains parmi eux se dispensent même de venir à Travnik, pendant des années, « pour y assurer le beylerbey de leur obéissance <sup>98</sup> ». (Ce fut le cas par exemple de plusieurs capitaines de l'Herzégovine, comme Chaumette le relève <sup>99</sup>.) Si le vizir n'est pas content d'un capitaine, il ne peut pas, il n'ose pas le destituer. Un voyageur anonyme communique qu'en 1807 Mehmed pacha, mécontent du capitaine de Livno, « ne voulait pas le destituer parce qu'il savait que cet acte d'autorité n'aurait d'exécution qu'en l'appuyant avec des troupes »; cependant, « il n'aurait employé la force des armes qu'avec une extrême répugnance, et parce qu'il avait à craindre que la résistance du capitaine de Livno ne fût l'occasion d'un soulèvement général dans le pachalik <sup>100</sup> ».

Chaumette cite quelques exemples du comportement des capitaines qui prouvent le peu d'autorité du vizir en Bosnie. Entre autres, le voyageur fait état des « guerres sourdes ou déclarées » que se font quelques capitaines entre eux, « sans avoir égard aux remontrances ni aux ordres des vizirs <sup>101</sup> », telles les batailles auxquelles s'étaient livrés, en 1807, le capitaine de Gradačac et l'Aga de Gračanica, ou les querelles entre les cinq frères Rizvanbegović.

« Depuis cinq années, observe Chaumette au sujet de ces derniers, que les trois plus jeunes frères de cette famille font la guerre aux deux aînés, et qu'ils bouleversent l'Herzégovine, les beylerbeys de la Province ont tâché en vain de rétablir le calme, dans cette portion de leur pachalik. La Porte elle-même n'y a pas réussi davantage, quoique, d'après les réclamations de l'ambassadeur de France, elle eût envoyé sur les lieux, il y a neuf mois, un Koul-Kéhayaci (lieutenant-général des janissaires) pour y ramener l'ordre <sup>102</sup>. »

Chaumette Des Fossés cite encore un exemple intéressant qui met en lumière à la fois l'esprit d'indépendance et celui de brigandage des capitaines turcs :

Au mois d'avril 1808, les Turcs de Banialouka saisirent le prétexte de l'assassinat commis sur leur capitaine pour chasser tous les Grecs [Serbes] de la ville, et pour s'emparer de leurs biens. Les exilés allaient se retirer en Esclavonie. Le vizir Ibrahim, qui perdait beaucoup à la retraite de ces rayas, dont il tirait une partie de ses revenus, envoya, à Banialouka, le Defterdar-Efendi, grand-trésorier, et un des hommes les plus considérés de la province, afin d'obtenir que les bannis fussent rétablis dans leurs possessions. Les Turcs de cette ville, pour toute réponse, se firent amener treize des principaux Grecs, et les décapitèrent en présence de l'envoyé du pacha, qu'ils forcèrent ensuite de partir, en lui refusant le *tayin* <sup>103</sup>.

## II

Malheureusement, les pauvres rayas surtout étaient l'objet de la férocité de ces seigneurs puissants qui avaient « droit de vie et de mort sur leurs vassaux <sup>104</sup> ». D'abord, ils « extorquaient » des produits de leur travail et de leur peine : « marchant sur les traces de leurs chefs [...], ces oiseaux de proie s'en-

98. *Ibid.*, p. 105.

99. *Ibid.*, p. 105.

100. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, « Itinéraire de Sign à Constantinople par la Bosnie... ».

101. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 84.

102. *Ibid.*, p. 86. — Sur cette querelle, voir ci-dessus, p. 148 et suiv.

103. *Ibid.*, p. 85.

104. *Extraits...*, p. 146.

graissent [...] aux dépens des contribuables<sup>105</sup> », c'est-à-dire, pour la plus grande partie, aux dépens de leurs rayas.

Il y avait cependant un moyen de remédier, dans une certaine mesure, aux « avanies si habituelles envers les rayas<sup>106</sup> » : laisser « un des Turcs puissants de l'endroit » devenir protecteur de la maison du raya, si on a la chance que la femme de celui-ci ait « quelques attraits » aux yeux de ce Turc. Voici ce que Chaumette en rapporte :

A Bosna-Seray, et dans presque toutes les villes de Bosnie, il s'est conservé une coutume qui semble se rapporter au droit vexatoire de cuissage de nos temps féodaux. Lorsqu'un Grec [lisez : Serbe] aisé se marie, principalement si sa femme a quelques attraits, on voit bientôt arriver un des Turcs puissants de l'endroit. Il se déclare le protecteur de la maison ; et, à ce titre, il y entre et en sort quand il lui plaît. Toutes les fois qu'il s'y trouve, surtout aux heures qui ne sont pas celles des repas, le mari a soin de ne pas entrer chez lui jusqu'au départ du Musulman. Ces patrons, à leur tour, sauvent leurs clients des avanies si habituelles envers les Rayas, et contribuent même ordinairement à soutenir le ménage<sup>107</sup>.

Il arrive parfois, bien entendu, qu'un mari « bizarre » — malgré sa « qualité de raya », et malgré cet usage « presque général » — ne « plaisante » pas « sur cet article » : Chaumette relate qu'en avril 1808 un Serbe de Banja Luka, « irrité contre le capitaine du district, qui venait voir très souvent sa femme, l'attendit un soir et l'assassina<sup>108</sup> ». Le voyageur explique cet acte de vengeance, « dont un raya n'eût jamais eu l'idée autrefois », comme « la suite de la hardiesse, inspirée aux Grecs de Bosnie par les succès des Serviens<sup>109</sup> ».

Citons encore un exemple de la barbarie de ces satrapes cruels, raconté par le même voyageur — témoignage d'« un degré de férocité », d'un sadisme sans exemple : « Le capitaine de Gradatchatç, écrit Chaumette, faisait emprisonner, sous les plus légers soupçons, les rayas de son district ; et les vendredis, en sortant de la mosquée, son plaisir était de se faire amener quelques-uns de ces malheureux, sur lesquels il exerçait sa force, vraiment extraordinaire, en les coupant en deux d'un seul coup de sabre, au défaut des reins. » Le chancelier ajoute que le vizir Mehmed pacha, ne pouvant le punir « juridiquement de ces atrocités, le fit périr dans une action contre les Serviens, en le laissant exposé à leur feu, au mois d'août 1807<sup>110</sup> ».

Tel fut l'esprit d'indépendance et de férocité des capitaines, selon les voyageurs français de l'époque.

#### § 4. SARAJEVO : RÉPUBLIQUE ARISTOCRATIQUE

Dans toute la Bosnie, la ville de Sarajevo (Bosna-Seraï), du point de vue politique, occupait une position particulière. Son indépendance à l'égard des vizirs et des Autorités Centrales était telle qu'on la considérait, avec raison, comme une république aristocratique.

105. CH. PERTUSIER, *o. c.*, p. 198.

106. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 62.

107. *Ibid.*, p. 62.

108. *Ibid.*, p. 63.

109. *Ibid.*, p. 63.

110. *Ibid.*, p. 50.

Maint voyageur de cette époque est frappé par cette position spéciale de la capitale de la Bosnie, et plus d'un en fait état. P. David qualifie Sarajevo d'« espèce de république oligarchique, qui affecte de contrarier en toutes choses le vizir <sup>111</sup> », et qui « ne reconnaît plus l'autorité du pacha <sup>112</sup> ». Fourcade constate que « les habitants de Bosna Seraglio sont indépendants, ennemis du pacha, et très peu portés à exécuter ses ordres <sup>113</sup> ». Roux-la-Mazelière et Pouqueville vont encore plus loin : le premier relève que la Bosnie « se régit d'après l'esprit et l'impulsion des habitants de Seraglio qui sont presque toujours en opposition avec les vizirs <sup>114</sup> » ; et selon le second, cette ville est « une des métropoles [...] la plus séditieuse de la Turquie d'Europe. Sa population [...] est renommée par sa turbulence <sup>115</sup> ».

A cause de cette position spéciale, Sarajevo, bien que capitale, n'est pas le siège du vizir : celui-ci ne s'y arrête, comme on a vu, qu'en « qualité de mouçaphir <sup>116</sup> ».

Quelle en est la raison ? Nos voyageurs ne sont pas tout à fait d'accord à cet égard. Pour Chaumette, c'est la maladie d'un vizir résidant à Sarajevo, maladie qui aurait été provoquée par « la mauvaise qualité des eaux », comme raison principale :

En 1772, écrit-il, un vizir, prorogé depuis plusieurs années dans son gouvernement, se trouvait habituellement malade à Bosna-Seray. On attribuait sa maladie à la mauvaise qualité des eaux. Les eaux pures de Latchva, l'air plus vif, les belles promenades, rétablirent la santé du pacha, et mirent en réputation la salubrité de son séjour. Le vizir qui vint ensuite y fixa également sa résidence ; et depuis cette époque les habitants de Bosna-Seray ont eu le crédit de faire passer en usage, ce qui veut dire loi chez les Turcs, que le Beylerbey ne pourrait plus demeurer dans leur ville <sup>117</sup>.

Pouqueville pense au contraire que Sarajevo cessa d'être la résidence du vizir pour la raison qu'« un de ces satrapes ayant fait décapiter une partie des principaux seigneurs de la ville, les habitants obtinrent qu'à l'avenir ils ne résideraient plus parmi eux <sup>118</sup> ». Enfin, selon Ch. Pertusier, se trouvant à Sarajevo « dans une situation critique semblable à celle du pacha d'Égypte, lorsque les bays le tenaient prisonnier de la citadelle du Caire <sup>119</sup> », et « effrayé par les nombreux janissaires qui composent la population de cette cité, et qui dirigent l'opinion de la province entière, le pacha de Bosnie s'est vu forcé de l'abandonner pour aller fixer sa résidence à Traunik <sup>120</sup> ».

Où est la vérité ? L'histoire nous apprend que Sarajevo a cessé d'être le siège du vizir dès 1582, et que Banja Luka l'est devenu. Les raisons en furent plutôt stratégiques : placer la capitale, en tant que base d'opération, plus près de la

111. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 268. — H. Kreševljaković attribue cette position privilégiée de Sarajevo à sa puissante organisation des artisans. Cf. H. KREŠEVLJAKOVIĆ, *Esnafi i obrti u Bosni i Hercegovini*, Zagreb, 1935, pp. 81-82.

112. *Ibid.*, p. 336.

113. AE, Salonique 17, 6 février 1813.

114. ROUX-LA-MAZELIÈRE, *o. c.*, p. 319.

115. FR. POUQUEVILLE, *o. c.*, I<sup>re</sup> éd., t. II, pp. 466-467.

116. Voir ci-dessus, p. 189.

117. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 38.

118. POUQUEVILLE, *o. c.*, I<sup>re</sup> éd., t. II, p. 467, n. 1.

119. CH. PERTUSIER, *o. c.*, p. 211.

120. *Ibid.*, pp. 211-212.

frontière de l'ennemi<sup>121</sup>. Plus tard cependant, en 1639, lorsque les Turcs commencèrent à se retirer, les vizirs s'installèrent à Travnik<sup>122</sup>, et ceci dura (excepté une interruption de 1832 à 1838) jusqu'en 1850.

Le vizir envoie à Sarajevo un mousselim qui y gouverne en son nom. Ce poste est confié par le pacha à « un des principaux seigneurs du pays<sup>123</sup> ». Ce représentant du vizir a entre ses mains l'administration et la police, mais il « n'y peut exercer son pouvoir que sur les rayas<sup>124</sup> » ; quant aux musulmans, « son autorité est nulle<sup>125</sup> » : c'est en réalité « une espèce de conseil oligarchique composé des principaux agas<sup>126</sup> » qui y gouverne. Selon Leclerc, Sarajevo forme « une espèce de république sans chef, sans gouvernement fixe, où personne ne commande, où personne n'obéit, mais où chacun s'accorde à méconnaître l'autorité du pacha qui n'ose pas même donner des ordres dans le territoire dont elle est le chef-lieu<sup>127</sup> ». Il arrive même que le représentant du pacha en est chassé « sous les plus légers prétextes<sup>128</sup> ».

D'où vient cette position particulière de Sarajevo ?

Cette ville joue à cette époque un rôle important au point de vue militaire et commercial : elle « compte dans ses murs près de vingt mille janissaires, parce que presque tous les habitants [musulmans adultes] le sont<sup>129</sup> » ; et elle renferme « des richesses immenses » ; c'est là que résident « les agas les plus riches et les plus puissants<sup>130</sup> ». Mais Sarajevo jouit aussi de « nombreux privilèges » politiques : « Les habitants de cette ville, écrit Chaumette, soutiennent leur influence au divan par l'envoi annuel, à Constantinople, de deux députés choisis dans leur sein. Ces agents, que la Porte reconnaît pour capoukchayaci (représentants) de Bosna-Seraï, sont chargés de porter à la sultane Validèh le *pachmaqliq*<sup>131</sup>, que lui doit la ville, et qui monte à 25 000 piastres (37 500 francs-or) environ. Ils apportent en outre pour le grand-seigneur en présent les six plus beaux chevaux de la province, et 8 000 sequins turcs (environ 88 000 francs-or). On leur confie également une quantité d'objets précieux, tels que brocards d'or et d'argent, velours, etc., qu'ils distribuent à tous les gens en place<sup>132</sup>. » Voilà par quel « moyen et séduction » les habitants de Sarajevo peuvent « souvent obtenir ce qu'ils demandent pour la ville<sup>133</sup> ». C'est surtout par l'intervention et par l'influence de la sultane Validèh [Walide] — c'est-à-dire Sultane mère, qui, jouissant d'une partie des revenus de Sarajevo, est devenue sa protectrice — que leurs demandes et réclamations sont satisfaites<sup>134</sup>.

Aux vizirs qui voulaient la soumettre, la ville de Sarajevo sut opposer une

121. Cf. VI. ČOROVIĆ, *Bosna i Hercegovina*, Beograd, SKZ, 1925, p. 68.

122. *Ibid.*, p. 68. — Selon d'autres, ce fut en 1697. Cf. Evlija ČELEBIJA, *Putopis...* (voir ci-dessous, p. 237, n. 120), p. 142, n. 11.

123. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire de Sign à Constantinople par la Bosnie...*

124. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 36.

125. *Ibid.*, p. 36.

126. AE, Traunik 2, 27 mai 1811.

127. LECLERC, *o. c.*, p. 336.

128. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 36.

129. LECLERC, *o. c.*, p. 336. — Voir ci-dessous, pp. 201 et suiv.

130. ROUX-LA-MAZELIÈRE, *o. c.*, p. 319.

131. D'après CHAUMETTE, « le revenu attribué aux principales dames du Harem sur certaines villes de l'Empire » (*o. c.*, p. 37).

132. CHAUMETTE, *o. c.*, pp. 36-37.

133. *Ibid.*, p. 37.

134. *Ibid.*, pp. 35-36.

résistance acharnée, même armée. Ce fut le cas au mois de novembre 1814 avec Sliktar Ali pacha, « valeureux guerrier » qui, après avoir étouffé l'insurrection serbe, voulut « mettre à raison » les rebelles de Sarajevo<sup>135</sup>. Il obtint du sultan — avec un « candgiar, couronné de diamants [...], l'augure de tout bon succès<sup>136</sup> », — le « plein pouvoir de disposer de toutes les forces qu'il croira nécessaires à son service<sup>137</sup> ». Il rassembla une quantité de forces « si considérable et si peu proportionnelle à l'affaire de Bosna-Seraï », que le consul français pensa que le vizir avait en réalité « un autre objet » et que les rebelles de Sarajevo n'étaient que le prétexte (selon le rapport de D'Avenat il y avait « quarante mille hommes de troupes bosniaques, outre les Rasciens<sup>138</sup> »). Même sur l'ordre du vizir, « malgré la mauvaise disposition où était toute la Bosnie de marcher contre sa propre capitale, les troupes des autres cantons arrivaient au camp du vizir, établi à Vitès, à une lieue de Travnik<sup>139</sup> ». C'étaient celles de Zvornik, de Gradiška, Bugojno, Herzégovine, etc. (tandis que celles de Banja Luka, mécontentes, se soulevèrent contre leur pacha, de sorte que celui-ci dut se retirer, avec ses trois cents Albanais). Cependant, certaines de ces troupes passèrent aux insurgés de Sarajevo, qui ainsi renforcés réussirent à battre l'armée du vizir, si bien que le vizir subit une défaite (il fut même obligé de quitter Travnik); il dut enfin traiter avec les insurgés et leur sacrifier « quelques victimes pour faire la paix » (entre autres, le vizir fut obligé de « faire partir [...] [son] Kiaya qu'il aimait beaucoup, et de licencier les troupes albanaises qu'il avait à sa solde<sup>140</sup> »). Cette « guerre » et la peste qui y a régné à cette époque « ont tellement dépeuplé Travnik et ses environs (selon le rapport de D'Avenat) que les terres demeurent sans culture et qu'on ne peut pourvoir aux besoins les plus ordinaires de la vie<sup>141</sup> ».

## § 5. ORGANISATION DES JANISSAIRES BOSNIAQUES

Quelques-uns de nos voyageurs, Chaumette Des Fossés et P. David entre autres, parlent çà et là des janissaires bosniaques; mais c'est surtout à un officier de reconnaissance, Leclerc, que nous devons quelques renseignements précieux sur « le corps de janissaires », et son organisation et caractère spécifique en Bosnie-Herzégovine.

Le corps de janissaires bosniaques, — « le premier corps militaire de la province<sup>142</sup> » —, qui, selon Leclerc, « ne ressemble à rien de ce qui existe ailleurs<sup>143</sup> », n'est « ni troupe réglée, ni milice, ni garde nationale : c'est une espèce de noblesse, un corps privilégié dans l'État dont les membres, honorés de leurs concitoyens, favorisés par les lois, vivent dans leurs familles sans être assujettis à aucune espèce de discipline ni de règlement, sans s'occuper de l'exercice et du métier des armes d'une manière plus particulière que

135. AE, Traunik 3, 20 novembre 1814.

136. *Ibid.*, 29 décembre 1814.

137. *Ibid.*, 20 novembre 1814.

138. *Ibid.*, 29 décembre 1814.

139. *Ibid.*, 29 décembre 1814.

140. *Ibid.*, 3 mars 1815.

141. *Ibid.*, 3 mars 1815.

142. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 114.

143. LECLERC, *o. c.*, p. 338.

leurs compatriotes dont ils ne sont distingués que par leurs privilèges<sup>144</sup> ».

Le nombre des janissaires en Bosnie, — où le « titre de janissaire est commun à presque tous les habitants turcs des villes<sup>145</sup> », — s'élevait, d'après l'évaluation de Chaumette, à 78 000 « individus, inscrits sur les rôles de ce corps<sup>146</sup> ». Cependant, « dans ce nombre, 16 000 seulement reçoivent une paye<sup>147</sup>, et font un service réel; les autres sont des artisans, des bourgeois, des marchands, qui se font adjoindre à cette profession, pour avoir part à ses privilèges, et donnent pour cela quelque argent, ainsi que pour s'exempter annuellement du service<sup>148</sup> ». Un autre Français de l'époque constate que les janissaires possédaient en Bosnie « chacun une certaine quantité étendue de terrain qui leur est concédé par le grand Seigneur et qui retourne au fisc à leur mort<sup>149</sup> ».

Les janissaires, qui peuvent être fantassins ou cavaliers (ils « servent à pied ou à cheval », dit Leclerc<sup>150</sup>), sont organisés par compagnies de cent hommes environ. Chaque compagnie a deux officiers qui la commandent : un aga (chef de la compagnie) et un baïrakdar (porte-drapeau).

Le nom de janissaire avait en Bosnie, au dire de P. David, « un pouvoir magique » sur les « esprits féroces » des Bosniaques<sup>151</sup>. Le consul relate qu'un janissaire, au moment d'être exécuté, a réclamé « son droit de janissaire », et que rien qu'à « ce nom de janissaire [...] l'exécution a été suspendue<sup>152</sup> ».

Parmi les privilèges des janissaires, il en est surtout un « dont ils sont le plus jaloux : c'est d'aller à la guerre ou de le refuser<sup>153</sup> ». Leclerc rapporte avoir été « assuré qu'on ne peut les contraindre<sup>154</sup> », et il ajoute que « l'honneur ne leur permet que rarement de refuser<sup>155</sup> ». Cependant, il semble qu'il convienne d'accorder plus de crédit au témoignage de Chaumette (il a séjourné en Bosnie alors que Leclerc y est seulement passé), qui — après avoir relevé que « l'état de dissolution où se trouve l'Empire s'est communiqué à toutes les parties de l'administration<sup>156</sup> », et que « les janissaires de Bosnie offrent la preuve de ce désordre<sup>157</sup> » — écrit : « En temps de guerre, il n'y a que les plus pauvres qui servent; et, parmi les agas ou officiers, il en est peu qui ne se fassent exempter d'aller en campagne, en donnant quelque argent à l'Alay-Bey (seigneur de la marche des troupes<sup>158</sup>). » Le voyageur ajoute que pour cette raison la place d'alay-bey est lucrative, et qu'on « ne l'accorde qu'à un jeune homme très favorisé, et ordinairement fils d'un pacha<sup>159</sup> ».

Lorsque les janissaires vont à la guerre, ils sont « vêtus et armés selon le goût et les facultés de chacun, portant à la fois, s'ils le veulent, les pistolets, le cou-

144. *Ibid.*, p. 339.

145. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 114.

146. *Ibid.*, p. 114.

147. Lors du passage de Leclerc en Bosnie, en août 1808, cette taxe était, selon le voyageur, de 22 piastres (33 francs-or).

148. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 114.

149. AG, *Mém. et reconn.*, 1617, « Mémoire sur la Bosnie », Raguse, 24 août 1806.

150. LECLERC, *o. c.*, p. 338.

151. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 335.

152. *Ibid.*, p. 335. — Voir les *Sources historiques...*, II<sup>e</sup> partie, chap. VI.

153. LECLERC, *o. c.*, p. 339.

154. *Ibid.*, p. 339.

155. *Ibid.*, p. 339.

156. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 115.

157. *Ibid.*, p. 115.

158. *Ibid.*, p. 115.

159. *Ibid.*, p. 115.

teau, le sabre, la lance, le fusil et même la hache d'armes <sup>160</sup> ». C'est Leclerc qui les a vus partir pour le camp de la Drina « dans cet accoutrement <sup>161</sup> ». En route, la compagnie des janissaires est « nourrie et défrayée partout aux dépens de son aga ou du pays qu'on traverse jusqu'à ce qu'elle arrive à l'armée, volant, pillant dans les lieux où l'on s'arrête <sup>162</sup> », et, ce qui pis est, « coupant la tête et les oreilles des infidèles » que la compagnie rencontre, « pour essayer les sabres <sup>163</sup> ». Rien de surprenant alors que la colonne de six cents soldats français disciplinés, — « soldats sans peur et sans reproche » —, lors de leur passage à Travnik, ait provoqué, selon P. David, une admiration des habitants de la ville et, surtout, l'étonnement de « ces janissaires indisciplinés qui ravageaient leur propre pays quand ils le parcouraient en troupe <sup>164</sup> ».

Leclerc donne en même temps quelques renseignements sur un autre corps en Bosnie qui, bien que « mieux doté, [...] [jouit de] beaucoup moins de considération » que celui des janissaires : les spahis. Selon le voyageur, ces derniers « jouissent, leur vie durant, de la dîme du produit des terres de l'arrondissement ou spahilick <sup>165</sup> » qui leur est donné « sous la condition d'entretenir un cheval et d'aller à la guerre, soit par eux-mêmes, soit par représentant, toutes les fois qu'ils y sont appelés <sup>166</sup> ». Dans sa terre, un spahi jouit de « certains droits seigneuriaux », et après sa mort, « la cour dispose de nouveau de ces fiefs, assez ordinairement en faveur de leurs [des spahis] enfants <sup>167</sup> ».

Du fait des plus grands privilèges et de la plus grande considération dont jouissent les janissaires, « les plus riches des spahis cherchent toujours à se faire inscrire <sup>168</sup> » dans leur corps.

## § 6. ANARCHIE FÉODALE EN BOSNIE

La Turquie a passé de tout temps, comme on sait, pour la terre d'élection de l'anarchie, pour un État non « policé ». A plus forte raison l'anarchie régnait dans une de ses provinces qui se trouvait, telle la Bosnie, à la périphérie d'un vaste empire qui s'étendait en Asie, en Afrique et en Europe, une province qui de toutes celles de la Turquie d'Europe entretenait « le moins de rapports avec la capitale de l'Empire turc <sup>169</sup> ». Cette anarchie était favorisée souvent par le concours de circonstances dont il a déjà été question : impuissance des vizirs, insoumission des chefs bosniaques des districts, indiscipline des janissaires.

L'anarchie fut caractéristique de toute cette période de l'histoire de Bosnie qui nous occupe. Aubert Du-Bayet, à l'occasion de son passage à Travnik <sup>170</sup>, en 1796, observe que « la Bosnie est en fermentation » et qu'« elle s'inquiète

160. LECLERC, *o. c.*, p. 339.

161. *Ibid.*, p. 339.

162. *Ibid.*, p. 339.

163. *Ibid.*, p. 339.

164. *Extraits...*, pp. 308-309. — Cf. ci-dessus, pp. 158 et suiv.

165. LECLERC, *o. c.*, p. 339.

166. *Ibid.*, p. 339.

167. *Ibid.*, p. 339.

168. *Ibid.*, p. 339.

169. M. GAVRILOVIĆ, p. 341.

170. Voir ci-dessus, pp. 83 et suiv.

de son gouvernement <sup>171</sup> ». Mais il semble que cette anarchie ait pris des proportions considérables en 1807-1808. En 1807, n'entendant parler que « des têtes coupées », P. David se croyait « encore en 1793 », à la seule différence, ajoute-t-il, que la terreur en Turquie était perpétuelle <sup>172</sup>. Et en 1808, dans les rapports du consul apparaît souvent, comme un leitmotiv, la constatation que sous le « faible Ibrahim » la Bosnie est « dans une anarchie complète », et que, conséquence entre autres de cet état de choses, les assassins infestent toutes les routes et massacrent des voyageurs <sup>173</sup>. S'il faut en croire le consul, — lorsque celui-ci s'est enfui en Dalmatie, devant la « fureur » des Bosniaques, — « le bon Ibrahim » a cru qu'il avait été assassiné; le vizir a été « enchanté d'apprendre » que le consul ne lui avait pas « causé ce nouvel embarras <sup>174</sup> ».

D'autres témoins confirment ces nouvelles sur l'anarchie. Ainsi, en juillet 1808, Vignolle (d'après le rapport des témoins oculaires, certes) relève qu'en Bosnie « le grand seigneur et ses vizirs n'ont qu'une autorité imaginaire » et qu'il y règne « depuis trois mois [...] l'anarchie la plus complète <sup>175</sup> ». Le même témoin ajoute que « chaque village de la Bosnie a maintenant son roi », et que « toutes les routes de Traunick à Constantinople sont infestées d'assassins <sup>176</sup> ».

Durant cette période d'anarchie, il y eut de temps en temps des émeutes en Bosnie, surtout à Sarajevo et à Travnik. Un rien pouvait les provoquer : le passage d'un étranger, l'insulte d'une femme ont suffi pour donner lieu à « un soulèvement populaire très dangereux <sup>177</sup> ». Et alors, fermant leurs boutiques et leurs maisons, tous les habitants musulmans de la ville — hommes, femmes, enfants — de se porter « en masse et en armes » dans les rues, ou au palais du vizir, pour demander vengeance, pour crier, jurer, menacer, assiéger le consulat de France.

Nos Français ont été témoins de plus d'une de ces révoltes en Bosnie, et ils nous en ont raconté quelques-unes <sup>178</sup>. Citons ici le récit d'une révolte qui se produisit à Travnik à la fin d'octobre et au début de novembre 1814, alors que le pacha était Siliktar Ali, réputé pour la terreur qu'il faisait régner : ce mouvement est considéré comme « le prélude » de la guerre qui éclata contre ce pacha une dizaine de jours plus tard, en novembre 1814 <sup>179</sup>. La révolte a été décrite par D'Avenat :

Le 26 octobre au matin, un soldat albanais [du vizir Ali pacha] ayant tué un boulanger, parce que celui-ci lui demandait le paiement du pain qu'il lui avait fourni, les habitants de Travnik, qui étaient déjà mal disposés contre ces troupes, s'armèrent en secret et attendirent un nouveau prétexte pour fondre sur elles. Les Albanais le leur fournirent dès le lendemain : ces soldats ayant pris plusieurs charges de foin à des paysans sans les leur payer, les cris de ces paysans au milieu du marché devinrent le signal d'un soulèvement général. Les insurgés fermèrent les boutiques, barricadèrent leurs maisons et ne pouvant surprendre la forteresse qui était gardée par les Arnauts, ils se divisèrent en trois corps. L'un s'empara de la grande mosquée; l'autre d'une butte escarpée qui est au centre de la

171. AN, AF III, 75, D. 306.

172. *Extraits...*, p. 306.

173. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 315, n. 1; pp. 346-347.

174. AE, Turquie 217, 5 septembre 1808.

175. AG, Armée de Dalm., C<sup>e</sup> 4, juillet 1808.

176. *Ibid.*

177. Cf. AE, Traunick 2, 28 août 1811 et 31 mai 1812.

178. Voir les *Sources historiques...*, II<sup>e</sup> partie, chap. vi.

179. Voir ci-dessus, p. 201.

ville et qui la domine; le troisième, des collines qui dominent le palais du pacha et son arsenal. Tout était disposé pour un combat sanglant, quand le mousselim de Bagnaluca, suivi de trois cents hommes de troupes albanaises, arriva par hasard dans la ville et se rangea du côté du vizir. Alors le Kiaya prit des mesures pour n'être pas enveloppé par les habitants. Il fit distribuer aux Arnauts des flambeaux de résine, s'avança vers les insurgés avec ces troupes ainsi armées, et les menaça de brûler la ville s'ils ne rentraient à l'instant dans l'ordre. Cette menace, si près d'être exécutée, paralysa les révoltés et les dissipa vers la fin du jour <sup>180</sup>.

## § 7. JUSTICE ET SUPPLICES OTTOMANS

Certains voyageurs font assez grand cas de la justice et des supplices en Bosnie à cette époque. C'est surtout Chaumette qui nous a laissé quelques témoignages précieux à ce sujet.

Ce qui frappa avant tout ce voyageur, ce fut le fait qu'en Bosnie les citoyens n'étaient pas surveillés par la police, comme dans d'autres États, mais par eux-mêmes : le gouvernement a suppléé à la police « en rendant les sujets cautions les uns pour les autres <sup>181</sup> » :

Chaque village, écrit Chaumette, et, dans les villes, chaque rue, est sous l'inspection d'un de ses habitants, choisi ordinairement d'après son âge. Se commet-il un meurtre dans une rue de ville ou dans un village ? toutes les maisons de la rue ou du village sont taxées arbitrairement par le chef du pays, pour n'avoir pas prévenu ou empêché le crime. Cela s'appelle *payer le prix du sang* ; et c'est l'ancien qui fait, dans son arrondissement, la répartition de la taxe <sup>182</sup>.

Chaumette ajoute qu'« on punit de même la ville ou le village le plus voisin du champ où il y aura eu quelqu'un d'assassiné <sup>183</sup> », et les autorités turques « profitent largement » de ces avanies qui se font à leur profit <sup>184</sup>.

Selon le même voyageur, cette responsabilité collective n'a pas manqué d'influer sur la manière de construire les maisons en Bosnie <sup>185</sup>.

La justice est aux mains des cadis (juges), qui jugent, d'après le Coran, les affaires civiles et criminelles. Dans le chef-lieu de chaque arrondissement il y a un cadi.

Comment étaient ces juges, d'après nos voyageurs ? Il va sans dire qu'il ne faut pas demander à un cadi d'être un juge modèle. La justice dépendait beaucoup des circonstances elles-mêmes. Preuve : ce cawas [kawwas] du consulat de France, acquitté par un cadi, et le lendemain, à la demande de la foule ameutée, condamné à mort, par le même cadi <sup>186</sup>. P. David, qui a eu tant de mal avec des voleurs de coton, fait état de la vénalité d'un de ces cadis, à propos d'une de ces innombrables affaires de voleurs. « On avait mis l'affaire, écrit le consul, entre les mains d'un cadi qui prétendait lire dans l'alcoran que nous

180. AE, Traunik 3, 29 décembre 1814.

181. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 58.

182. *Ibid.*, p. 58.

183. *Ibid.*, p. 59.

184. *Ibid.*, p. 59.

185. *Ibid.*, p. 59. — Voir ci-dessous, p. 254.

186. Voir : les *Sources historiques...*, II<sup>e</sup> partie, chap. vi.

avions tort, parce qu'il avait reçu de l'argent et des promesses pour donner cette interprétation de la loi<sup>187</sup>. »

L'impartialité d'un *cadi* était sujette à caution, surtout s'il s'agissait de juger un infidèle. Fourcade, selon lequel, à Sarajevo, tout était contre les chrétiens, écrit : « La religion consacre comme des représailles tous les attentats contre les infidèles, de manière que le juge, libre de remords et de craintes, les commet quand il le peut impunément, avec sang-froid et plaisir<sup>188</sup>. »

Un inculpé, mis dans les fers, était emprisonné. Certaines forteresses servaient de prison. Les plus connues en étaient celle de Travnik, où le pacha enfermait, entre autres, « les Bosniaques récalcitrants<sup>189</sup> », et celle de Vranduk : cette forteresse occupait « une position avantageuse<sup>190</sup> », car elle était bâtie « sur la cime d'un rocher isolé<sup>191</sup> », et c'est là qu'on étranglait, selon Chaumette, les janissaires et les autres musulmans dont le pacha voulait « se débarrasser<sup>192</sup> ».

Pour des fautes légères, le supplice ordinaire était des coups de bâton. Cette sentence était exécutée d'ordinaire sous les yeux du *cadi*, qui a prononcé la sentence : « à chaque troisième ou quatrième coup, dit Chaumette, on le voit se lever en colère, dire des injures à l'exécuteur, et lui répéter sans cesse : *plus fort donc*<sup>193</sup> ! »

La même punition était appliquée, pour des fautes légères, aux femmes des rayas : on leur donnait des coups de bâton « sur les cuisses, le dos et le derrière, après les avoir attachées, tout habillées, à la queue d'un cheval, les pieds en haut et la tête en bas<sup>194</sup> ».

Pour des fautes graves, on appliquait la peine capitale. En dehors de la potence<sup>195</sup>, Chaumette fait mention d'un autre supplice qu'on pratiquait surtout lorsqu'on voulait, « par l'effet d'une vengeance », faire périr un coupable : celui-ci est alors « placé dans un caveau profond, très petit, et construit de façon que le sol est toujours couvert d'un ou de deux pouces d'eau. Le criminel est attaché contre une muraille humide par des fers épais qu'on lui met aux pieds, aux mains, aux reins, et au cou<sup>196</sup> ». Ces chaînes, selon le même témoin, pesaient au moins soixante livres. Un prisonnier, laissé dans « cette situation où il lui est impossible de dormir, meurt avant le huitième jour<sup>197</sup> ».

Pour un raya, le supplice était encore aggravé. A Travnik par exemple, il y avait des arbres spéciaux où l'on pendait des chrétiens<sup>198</sup>, et après l'exécution on jetait leurs corps à la voirie, au lieu de les enterrer<sup>199</sup>. On les laissait aussi pendre, à un pied de terre, pour que les chiens les dévorent<sup>200</sup>.

187. AN, F<sup>12</sup> 1850<sup>B</sup>, Consulat de Travnik, 20 juin 1812; Ch. SCHMIDT, *Napoléon et les routes balkaniques*, La Revue de Paris, 1912, 15 novembre, p. 342.

188. AE, Salonique 17, 21 févr. 1813.

189. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 296.

190. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 44.

191. *Ibid.*, p. 44.

192. *Ibid.*, pp. 44-45.

193. *Ibid.*, p. 110.

194. *Ibid.*, p. 113.

195. Pour la description de ce supplice chez Chaumette, voir les *Sources historiques*.... II<sup>e</sup> partie, chap. IX.

196. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 110.

197. *Ibid.*, p. 110.

198. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 334.

199. *Ibid.*, p. 334.

200. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 112.

Fourcade relate comment les autorités turques de Sarajevo, pour extorquer de l'argent des Juifs, laissèrent, en 1813, le cadavre d'un de leurs coreligionnaires, attaché à la porte de la synagogue, jusqu'à sa putréfaction. Voici le saisissant récit de cette « avanie cruelle », dont l'auteur, dit-il, a « presque été témoin <sup>201</sup> »; il met en relief le cannibalisme, aussi cynique que cruel, des envahisseurs turcs de cette époque :

Un misérable Juif venait de tuer un Turc dans son comptoir, dans le dessein de le voler. Pris en flagrant délit, il fut condamné à être pendu. Ce n'était point le compte du Mollah [chef religieux] et du janissaire aga [commandant des janissaires]. Le Juif tenait à une famille trop pauvre pour qu'on pût traiter le rachat du sang avec les parents du Turc assassiné et avec les gens de la justice. Ces derniers ne pouvant rien tirer du condamné jugèrent à propos, sous le spécieux prétexte d'une punition exemplaire, de faire attacher le cadavre à la porte de la synagogue jusqu'à putréfaction. Il fallut que les pauvres Juifs rachetassent les restes de celui qui n'avait pu racheter sa vie. Il leur était impossible de fréquenter leur temple, de chanter les psaumes, de se livrer enfin à l'exercice de leur religion. Les prétentions du Mollah s'élevèrent d'abord à 100 000 piastres <sup>202</sup>. Mais quelques grands du pays et surtout le bon Scherifitch se rendirent médiateurs, et la pauvre communauté en fut quitte pour 30 000 piastres <sup>203</sup>. La somme s'est également partagée entre le mollah, le mousselim [représentant du vizir] et le janissaire aga <sup>204</sup>.

Il y avait aussi un supplice spécial pour les femmes condamnées à mort : elles étaient jetées à l'eau « dans un sac rempli de pierres et solidement cousu <sup>205</sup> ».

Mais il y a mieux : les lois turques, toutes cruelles qu'elles aient été, n'étaient pas toujours appliquées. On massacrait, parfois en masse, sans aucune sentence. Ce fut le cas particulièrement à cette époque d'« effervescence générale » provoquée par l'insurrection serbe. On a vu jusqu'à quel point allait parfois la férocité des capitaines turcs <sup>206</sup>. On procédait souvent aux arrestations et aux exécutions des Serbes bosniaques en masse. P. David se plaint qu'il ait eu « le dégoût de voir arriver à Travnik et exposer dans les rues des dizaines de têtes serviennes et des guirlandes d'oreilles qu'on avait coupées aux morts et même à des vivants <sup>207</sup> ». « Ces abominables trophées » servaient, selon lui, de pâture aux chiens et roulaient sous les pieds de ses chevaux <sup>208</sup>. D'autres spectacles « également hideux » ne manquaient pas : allant en promenade par exemple, il voyait des chrétiens pendus et laissés « très longtemps aux gibets <sup>209</sup> ».

201. AE, Salonique 17, 21 févr. 1813, p. 34.

202. 150 000 francs-or.

203. 45 000 francs-or.

204. *Ibid.*, p. 34.

205. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 113.

206. Voir ci-dessus, pp. 197 et suiv.

207. *Extraits...*, p. 162.

208. *Ibid.*, p. 162.

209. *Ibid.*, p. 162.

## CHAPITRE IV

# LA VIE ÉCONOMIQUE

Presque tous les Français qui sont venus en Bosnie au début du xix<sup>e</sup> siècle se sont intéressés aux divers aspects de la vie économique : ressources du pays, métiers, commerce. Étant donné l'importance de la position géographique et stratégique que ce pays avait à cette époque, le plus grand nombre d'entre eux — consuls et officiers de reconnaissance en premier lieu — sont venus justement en Bosnie afin d'examiner ses possibilités économiques. De là, l'image qu'ils ont tracée de cet aspect de la vie bosniaque est assez riche et variée.

## § 1. RESSOURCES DU PAYS

### I. AGRICULTURE. — II. GIBIER ET ÉLEVAGE DES ANIMAUX. — III. MINÉRAIS ET LEUR EXTRACTION

#### I

Tous les voyageurs s'accordent pour souligner — en même temps que la fertilité du sol — les méthodes primitives utilisées en agriculture et la grande quantité des terrains incultes<sup>1</sup>, et tous sont d'accord pour dire qu'on pourrait retirer du sol beaucoup plus qu'il ne donne, et que le pays, quoique « proportionnellement plus peuplé que les autres provinces de la Turquie d'Europe », pourrait nourrir une population plusieurs fois plus nombreuse : trois ou quatre fois, de l'avis de Chaumette<sup>2</sup>, et dix fois, selon Pertusier<sup>3</sup>. Félix de Beaujour évalue le revenu annuel de l'agriculture en Bosnie à quatre-vingts millions de francs-or<sup>4</sup>.

Plusieurs voyageurs donnent un inventaire plus ou moins détaillé des cultures et produits agricoles.

Parmi les céréales, on cite : le froment, le maïs et l'orge, qui sont « les principales productions en grains » et dont on « récolte beaucoup au-delà de la consommation du pays<sup>5</sup> » (on en exporte le surplus). La Bosnie produit aussi du sarrasin et, surtout, du millet. Ce dernier élément y est cultivé en grande quantité non seulement parce que les Bosniaques en mangent souvent dans

1. Voir ci-dessus, pp. 122-123 et 139.

2. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 13.

3. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 75.

4. F. de BEAUJOUR, *o. c.*, t. I, p. 415.

5. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 12; LECLERC, *o. c.*, p. 333.

leur pain, mais encore parce qu'ils en font un usage particulier : ce grain se conserve plus longtemps que les autres, et « ils en font le principal approvisionnement de leurs forteresses <sup>6</sup> ». Quant à l'avoine, Chaumette et D'Anthouard se contredisent : le premier prétend que la Bosnie en produit peu <sup>7</sup>, le dernier qu'elle y abonde <sup>8</sup>.

En ce qui concerne les légumes, ce sont surtout les choux, les haricots et les oignons qui y sont cultivés en grandes quantités <sup>9</sup>. Mais on y trouve, dans les jardins potagers, beaucoup d'autres légumes. Chaumette les énumère : « les melons, les concombres, les melons d'eau, les citrouilles, les carottes, les betteraves rouges et blanches, les fèves [...], les pois, l'aubergine, l'ail, d'énormes navets <sup>10</sup> ».

Une espèce de légume mérite une attention particulière : la pomme de terre. Selon Fourcade, les Bosniaques la transplantèrent de Dalmatie, où, à cette époque, elle fut répandue grâce au providiteur général V. Dandolo <sup>11</sup>.

Parmi les arbres fruitiers, le prunier est « l'arbre de prédilection des vergers <sup>12</sup> ». On rencontre cependant aussi d'autres arbres fruitiers, dont les principaux sont, au Nord : le cerisier, le poirier, le pommier, le noyer, le cognassier, le noisetier; et au Sud, encore : le pêcher, l'abricotier, le figuier, l'amandier <sup>13</sup>. Tous ces fruits, selon Chaumette, sont de bonne qualité, « quoique les arbres ne soient jamais taillés ni greffés <sup>14</sup> ». Surtout les pommes et les poires sont « d'une grosseur et d'une délicatesse remarquables <sup>15</sup> ». La vigne est cultivée surtout en Herzégovine; mais en Bosnie, on la trouve, selon certains voyageurs, le long de la Drina et à Banja Luka <sup>16</sup>. A propos du manque de vigne en Bosnie, un voyageur fait état d'une tradition populaire qui veut que les Turcs y aient arraché les vignes à l'époque de la conquête de cette province <sup>17</sup>. Différente en cela de ce qu'elle est aujourd'hui, l'Herzégovine méridionale produisait alors encore des olives, en quantité suffisante, s'il faut en croire Chaumette, pour subvenir aux besoins de la province <sup>18</sup>. Quels étaient toutefois ces besoins, le voyageur ne le dit pas.

Mentionnons enfin que la Bosnie, selon certains de nos voyageurs, était alors riche en plantes médicinales, qui y étaient « communes » : « S'il était permis, écrit Chaumette, à des Européens d'y faire des recherches, il est probable que ses montagnes fourniraient en ce genre des découvertes précieuses <sup>19</sup> ».

6. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 12.

7. *Ibid.*, p. 12.

8. D'ANTHOUPARD, *o. c.*, p. 310.

9. CHAUMETTE, *o. c.*, pp. 11-12; ROUX-LA-MAZELIÈRE, *o. c.*, p. 317.

10. *Ibid.*, p. 11.

11. St. NOVAKOVIĆ, *Francuske služb...*, pp. 141-142.

12. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 74.

13. CHAUMETTE, *o. c.*, pp. 10-11.

14. *Ibid.*, p. 11.

15. *Ibid.*, p. 11.

16. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 11; D'ANTHOUPARD, *o. c.*, p. 310.

17. AG, *Mém. et reconn.*, 1617, *Mémoire sur la Bosnie*, Raguse, 24 août 1806.

18. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 11. — Selon un voyageur turc du XVII<sup>e</sup> siècle (Evlija Čelebija), l'olivier était cultivé aux environs de Mostar déjà à cette époque (cf. H. KREŠEVLJAKOVIĆ, *Gradska privreda i esnaf u Bosni i Hercegovini*, GID, I, Sarajevo, 1949, p. 176).

19. *Ibid.*, p. 13.

## II

La grande richesse de la Bosnie, ce sont ses forêts, avec le gibier qui y habite, et ses prairies, qui nourrissent de nombreux troupeaux.

Plus d'un voyageur admire en Bosnie les « forêts magnifiques <sup>20</sup> », avec « de magnifiques arbres <sup>21</sup> ». Au dire de Chaumette, tous les arbres forestiers des climats français s'y trouvent, excepté le châtaignier, qu'il n'a vu, dit-il, nulle part <sup>22</sup>. Ce sont, entre autres, le chêne, l'orme, le frêne, le hêtre, le peuplier, le charme, l'érable, le bouleau, le tremble — dans les régions les moins élevées des montagnes <sup>23</sup>, tandis que « le sapin, l'if, le mélèze en couronnent les cimes <sup>24</sup> ». Mais malheureusement, les arbres y « pourrissent sur pied parce qu'il n'y a ni routes, ni canaux pour les exporter <sup>25</sup> »; et ils seraient « propres aux constructions de la marine <sup>26</sup> ».

Une autre source de richesse du pays, ce sont ses « belles prairies » et ses pâturages qui donnent aux habitants « une très grande facilité pour l'éducation du bétail <sup>27</sup> ». Les plaines de Banja Luka et de Bijelina « sont surtout employées à cet usage <sup>28</sup> ». Plus industriels que les Dalmates, selon un voyageur, les Bosniaques ne se contentent pas d'avoir une grande quantité de moutons et de chèvres, mais ils élèvent aussi des bœufs, en grand nombre <sup>29</sup>. Ces derniers sont « assez beaux, quoique inférieurs aux bœufs de la Haute-Hongrie <sup>30</sup> ». Quant aux moutons, ils sont « plus remarquables par leur grosseur que par la finesse et la blancheur de leur laine », et leur chair est « plus succulente dans leur pays que partout ailleurs <sup>31</sup> ». Selon Chaumette, les contrées méridionales de la Bosnie-Herzégovine « nourrissent beaucoup de buffles, qui remplacent avantageusement les bœufs pour les travaux de la campagne <sup>32</sup> ».

Mais c'est surtout sur les qualités des chevaux bosniaques que tous les voyageurs s'étendent : rien d'étonnant si l'on songe que ces renseignements ont été précieux pour l'armée française, en vue de « remonter » des régiments de cavalerie. Parmi les chevaux que fournissent les provinces d'Europe, « les chevaux bosniaques sont les plus estimés <sup>33</sup> », relève un voyageur; ils « sont meilleurs qu'ils ne sont beaux <sup>34</sup> », dit autre (Chaumette). La description que leur consacre Ch. Pertusier peut résumer toutes les autres. Les chevaux bosniaques, « d'une taille médiocre », sont, selon lui, « pleins de cœur, sobres, infatigables, et font à chaque pas preuve d'adresse, dans les chemins du pays, dont eux seuls ont le secret. Un voyageur, on peut le dire, leur confie son existence. En route il suffit de les débrider une heure vers le milieu du jour,

20. AG, *Mém. et reconn.*, 1617, *Mém. sur la Bosnie*, Raguse, 24 août 1806.

21. CHAUMETTE, o. c., p. 13.

22. *Ibid.*, p. 14.

23. *Ibid.*, p. 13.

24. *Ibid.*, p. 14.

25. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire de Sign à Constantinople par la Bosnie...*, note 14.

26. *Ibid.*

27. AG, *Mém. et reconn.*, 1617, *Mém. sur la Bosnie*, Raguse, 24 août 1806.

28. CHAUMETTE, o. c., p. 13.

29. Voir la note 27.

30. CHAUMETTE, o. c., p. 129.

31. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire...*, note 27.

32. *Ibid.*, p. 14.

33. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire...*, note 11.

34. CHAUMETTE, o. c., p. 130.

dans la première prairie qu'on rencontre, pour leur rendre toute la vigueur qu'ils avaient au départ. On les emploie comme bêtes de somme, mais ils n'ont point l'habitude de tirer. Ce genre de service est réservé exclusivement aux bêtes à cornes<sup>35</sup> ». Bref, toutes les qualités qu'ils possèdent les rendent « éminemment propres au service de la cavalerie légère<sup>36</sup> », au dire d'un voyageur (Bigex).

En dehors des chevaux bosniaques, il y avait en Bosnie encore ceux de race arabe, et les seigneurs bosniaques en étaient propriétaires. A Glamoč se trouvaient à cette époque les haras d'où sortait « une excellente race », et ils appartenaient à un beg (Ibrahim-beg, fils de Sulaiman pacha), selon un voyageur, à qui le propriétaire fit don d'« une jument gris-pommelée, de toute beauté », née dans ces haras<sup>37</sup>.

Les autres animaux dont les voyageurs font mention sont : les lynx, renards, loups, écureuils, chats sauvages, martres, loutres, castors. Ce dernier, qui a disparu aujourd'hui<sup>38</sup>, se trouvait, selon Chaumette, « quelquefois [...] dans les îles de la Save et de la Bosna<sup>39</sup> ».

Le même voyageur mentionne comme principaux poissons des lacs et des rivières : les brochets, les carpes, les lottes et les truites, qui sont « tous excellents, ainsi que les canards sauvages et les sarcelles qui fréquentent leurs bords<sup>40</sup> ».

N'oublions pas enfin les « nombreuses ruches » que les habitants de la Bosnie entretenaient<sup>41</sup>.

### III

Selon de nombreux témoignages des voyageurs français de l'époque, la Bosnie abondait en métaux différents : on y trouvait, selon D'Anthouard, « tous les métaux, excepté l'étain<sup>42</sup> ».

Plusieurs voyageurs se sont intéressés en premier lieu aux métaux précieux, et certains d'entre eux mentionnent des mines d'or exploitées jadis. Se référant à la tradition, « confirmée par une foule d'indices<sup>43</sup> », Chaumette pense que « plusieurs montagnes situées à peu de distance de Zvornik et de Varech » renferment des mines d'or<sup>44</sup>.

Quant aux mines d'argent, il y en avait un grand nombre qui étaient exploitées sous le règne des rois bosniaques, et que les Turcs ont cessé d'exploiter. « Les principales se trouvaient, dit Chaumette, dans le voisinage de Rama, [...] de Cressevo, de Foïnitza, et de plusieurs villes et villages nommés, pour cette raison, Srébrn, Srébernik et Srébernitza<sup>45</sup>. »

D'autres mines sont aussi signalées par nos voyageurs : celles d'arsenic,

35. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 74.

36. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Observations sur l'itinéraire en Turquie du capitaine adjoint Bigex*.

37. *Mémoires sur la Grèce...* par IBRAHIM-MANZOUR-EFENDI, Paris, 1827, p. xxxiv.

38. Cf. H. KREŠEVLJAKOVIĆ, *Gradska prireda...*, p. 178.

39. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 14.

40. *Ibid.*, p. 14.

41. *Ibid.*, p. 14.

42. D'ANTHOUDARD, *o. c.*, p. 310.

43. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 3.

44. *Ibid.*, p. 3.

45. *Ibid.*, pp. 3-4.

d'orpiment, de plomb (à Olovo)<sup>46</sup>, celles de cuivre, de vif-argent (près de Kreševo)<sup>47</sup> et de cristal de roche.

Les mines de fer étaient nombreuses et elles étaient exploitées. Il y en avait, selon les voyageurs, dans les environs de Sarajevo, — à Fojnica, Kreševo, Vareš, — et dans le territoire de Banja Luka (Stari Majdan). Tandis que la qualité du fer de cette dernière mine était « fort supérieure » à celle des premières<sup>48</sup>, les mines de Fojnica, Kreševo et Vareš étaient « les plus considérables<sup>49</sup> »; elles occupaient « plus de deux mille ouvriers, dont le tiers est occupé de catholiques, et le reste de Bohémiens<sup>50</sup> ».

En ce qui concerne les méthodes d'extraction, elles étaient en général primitives : « tout particulier qui croit avoir du minerai de fer dans son champ le fouille à la surface, charge ses chevaux de terre et l'apporte au fourneau le plus voisin où elle lui est achetée de gré à gré et payée comptant<sup>51</sup> ». Si on ne fouille pas la terre, c'est parce que chez les Turcs « la paresse est encore plus puissante que l'avarice<sup>52</sup> ».

Certains voyageurs mentionnent aussi des eaux minérales, surtout celle de Kiseljak, non loin de Sarajevo<sup>53</sup>.

Bref, « la nature s'est plu à combler la Bosnie de ses faveurs et il ne manquerait à cette contrée qu'une autre administration pour acquérir l'état le plus glorieux<sup>54</sup> ».

## § 2. INDUSTRIE ET MÉTIERS

L'industrie de la Bosnie était à cette époque rudimentaire, — « plus retardée que dans la plupart des autres provinces de l'Empire ottoman<sup>55</sup> », selon Ch. Pertusier. Constatant cet état, qu'il attribue à l'indolence, le même voyageur remarque tout de suite que ce pays, — vu sa situation géographique (« distance médiocre » de l'Adriatique, route qui y passait), et surtout étant donné sa richesse en matières premières (laine, métaux), — pourrait développer son industrie et exporter ses matières premières « converties en produits manufacturés<sup>56</sup> ». Un autre voyageur, F. Beaujour, évalue le revenu annuel de l'industrie bosniaque à trente millions de francs-or au plus, donc de cinquante millions de francs, moins que celui de l'agriculture<sup>57</sup>.

Quels produits étaient « manufacturés » en Bosnie à cette époque ?

En premier lieu, certains produits métalliques en fer : c'était l'industrie principale. Le fer était fondu dans des fourneaux, — dont les propriétaires étaient « des Turcs spéculateurs et possessionnés dans le pays<sup>58</sup> », — et travaillé

46. *Ibid.*, p. 4.

47. AG, voir ci-dessus la note 27, p. 210.

48. ROUX-LA-MAZELIÈRE, *o. c.*, p. 318.

49. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 4.

50. *Ibid.*, p. 4.

51. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire...*, n. 20.

52. *Ibid.*, n. 20.

53. CHAUMETTE, *o. c.*, pp. 7-8; AG, voir ci-dessus la note 27, p. 210.

54. AG, voir ci-dessus la note 27, p. 210.

55. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 109.

56. *Ibid.*, p. 109.

57. F. BEAUJOUR, *o. c.*, t. I, p. 415.

58. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire...*, n. 20.

dans des forges, tenues par « des chrétiens latins <sup>59</sup> ». Les forges « les plus actives » du pays se trouvaient à Fojnica <sup>60</sup>, et les principales manufactures à Kreševo, Fojnica et Sutjeska <sup>61</sup>. On y faisait entre autres : fusils, pistolets, yatagans (sorte de poignard), clous, fers de cheval, instruments aratoires <sup>62</sup>, qu'on exportait « dans les états voisins <sup>63</sup> », et surtout en Dalmatie. Chaumette relate que, lors de la construction de « ces magnifiques routes » en Dalmatie, Marmont envoya un capitaine du génie à Fojnica, « qui y fit fabriquer les pelles, râtaux et autres instruments en fer, dont on avait besoin pour la confection des chemins projetés <sup>64</sup> ». A certains objets fabriqués dans ces manufactures on donnait « le dernier poli » à Sarajevo, où on excellait surtout « à parer les armes de ces ornements à l'orientale, dont on est obligé d'admirer le fini et la solidité <sup>65</sup> ».

Une manufacture d'armes « de toute espèce » se trouvait aussi à Vareš et une autre « d'armes blanches et de coutellerie » à Foča <sup>66</sup>. A Kreševo, cependant, on fabriquait également « une très grande quantité de poêles, marmites, fours de campagne et autres ustensiles de fer qui s'exportent en Albanie et même en Égypte <sup>67</sup> ».

Parmi d'autres manufactures de fer on mentionne à Travnik celle de « lames de sabres, réputées par la trempe <sup>68</sup> », et celle de canons, où, autrefois, « tout le travail s'exécutait en plein air, ou dans deux petits hangards <sup>69</sup> ». Lorsque Leclerc visita Travnik, il y avait, dans la tour de cette ville, « un nombreux atelier occupé à confectionner des munitions <sup>70</sup> » ; le voyageur prétend avoir vu « charger et partir sur des chevaux une grande quantité de caisses, pour le camp de la Drina <sup>71</sup> ». Dans la même ville se trouvait, pendant l'insurrection serbe, une fonderie (P. David et Ch. Pertusier en parlent), qui a plus tard « totalement suspendu ses travaux <sup>72</sup> ».

A côté des manufactures traitant le fer, celles où l'on travaille le cuivre, à Sarajevo, méritent une attention particulière, et il en sera question un peu plus tard <sup>73</sup>.

Les voyageurs parlent aussi d'autres fabrications, notamment celle du cuir, de la pelleterie, des toiles et de produits alimentaires.

Selon l'auteur d'un mémoire sur la Bosnie, les Bosniaques pratiquaient à cette époque « avec succès l'art de la tannerie <sup>74</sup> ».

Les meilleures tanneries se trouvaient à Sarajevo <sup>75</sup>, où « un grand nombre d'ouvriers de toute espèce » travaillaient « sur cuir et sur maroquin <sup>76</sup> ». On y préparait et l'on y teignait « en rouge et en jaune une grande quantité de peaux

59. ROUX-LA-MAZELIÈRE, *o. c.*, p. 318.

60. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 110.

61. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 137.

62. *Ibid.*, p. 137.

63. *Ibid.*, p. 137.

64. *Ibid.*, p. 138.

65. *Ibid.*, p. 137.

66. AG, *Mém. et reconn.*, 1617, *Mémoire sur la Bosnie*, Raguse, 24 août 1806.

67. *Ibid.*

68. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 111.

69. LECLERC, *o. c.*, p. 333.

70. *Ibid.*, p. 333.

71. *Ibid.*, p. 333.

72. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 111 ; AE, Traunik 1, le 16 février 1810.

73. Voir ci-dessous, p. 233 et suiv.

74. Voir la note 66.

75. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 131.

76. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 110.

de moutons et de chèvres<sup>77</sup> ». Le cuir et le maroquin étaient « consacrés » à des emplois variés; le dernier article fut employé surtout pour les chaussures de la population<sup>78</sup>. Il y avait aussi des tanneries à Visoko (près de Sarajevo), d'où sortaient « des produits considérables<sup>79</sup> ». Notons aussi que, selon Fourcade, les maroquins fabriqués en Bosnie n'étaient pas estimés (ceux qui servaient à la chaussure, — pour des personnes aisées, sans doute, — venaient, dit-il, de Constantinople, de la Bulgarie et de la Macédoine), tandis que les cordouans bosniaques étaient « très beaux », et on les exportait aussi<sup>80</sup>.

On fabriquait en Bosnie « un grand nombre de pelisses ». C'étaient des pelisses communes, fabriquées avec les peaux des animaux qui vivaient dans les montagnes du pays (le lynx, le chat sauvage, le loup, le renard, le chacal, la martre, l'écureuil, la loutre, le castor, le mouton), et « presque toutes employées par la classe moyenne et pauvre<sup>81</sup> ». « Quoique bien inférieures à celle de Russie et de Pologne », ces diverses pelleteries étaient « assez belles<sup>82</sup> ». Cependant, les riches du pays ne s'en contentaient pas : ils faisaient usage des fourrures plus belles et plus chères (la zibeline, le petit gris, l'hermine surtout), tirées de la Russie ou du Mont Tauris, et envoyées, en petite quantité, par Constantinople<sup>83</sup>.

Les Bosniaques avaient aussi à cette époque des manufactures de toile et de drap; mais étant donné la consommation énorme de ces articles, les toiles et les draps fabriqués en Bosnie ne suffisaient pas à la consommation du pays (et l'on complétait par des articles importés<sup>84</sup>). De plus, c'étaient des « étoffes grossières à l'usage de la classe moyenne<sup>85</sup> ». On fabriquait à Sarajevo « une quantité considérable de couvertures grossières<sup>86</sup> », nommées *Esclavines*<sup>87</sup>; elles étaient « employées par les habitants pauvres », mais on en exportait aussi « beaucoup en Dalmatie<sup>88</sup> ».

En ce qui concerne l'industrie agricole et alimentaire, la Bosnie n'en manquait pas non plus à cette époque.

Avant tout la viande boucanée et salée, connue sous le nom de *pačertina* (en Dalmatie : *castradina*); on en exportait en Dalmatie et dans les États autrichiens<sup>89</sup>.

Certaines espèces de fruits (prunes, poires, pommes) étaient séchées (et exportées, ce qui fournissait « une source abondante de richesse pour la province<sup>90</sup> »).

La prune était utilisée pour faire, après fermentation, une boisson qui suppléait au vin, et qui est restée une des spécialités bosniaques jusqu'à nos jours : le raki ou la slivovits (eau-de-vie de prunes). Selon Fourcade, le meilleur

77. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 131.

78. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 131; Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 110.

79. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 110.

80. AE, Salonique, 17, p. 35.

81. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 132; AE, Salonique 17, p. 35.

82. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 132.

83. AE, Salonique 17, p. 35.

84. Voir ci-dessous, pp. 216 et suiv.

85. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 110.

86. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 134.

87. AG, voir n. 66, p. 213.

88. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 134.

89. *Ibid.*, p. 130.

90. AG, voir la note 66, p. 213.

raki était fabriqué alors (début de 1813) par les Juifs, mais point en quantité suffisante <sup>91</sup> (et l'auteur le regrette), bien qu'il y eût partout des pruniers.

On faisait aussi du vin çà et là : « le long de la Drina et dans l'Herzégovine <sup>92</sup> », selon Chaumette; mais le vin de Mostar était le plus estimé <sup>93</sup>.

On a déjà mentionné la fabrication de l'huile <sup>94</sup>.

La Bosnie produisait également du miel, dont la consommation était très grande : on l'employait pour toute sorte de confitures (« madjouns », pâtisseries, boissons). Chaumette fut surpris quelque peu, semble-t-il, de constater que le miel de Bosnie n'était jamais pur : « les habitants le vendent, sans le purger de la cire et des immondices <sup>95</sup> ». Le meilleur miel, selon le voyageur, était celui que l'on recueillait sur les bords de la Save <sup>96</sup>.

La production du sel se trouvait concentrée aux environs de Tuzla. Il y avait deux salines : la grande (« Touzla-Velika »), avec 70-80 puits d'eau salée, et la petite (« la petite Touzla ») qui contenait 40-50 puits. Le sel qui en était extrait — par évaporation de l'eau dans de grandes chaudières — était « de la meilleure qualité »; mais à cause de son prix très élevé (vingt paras l'ocque, ou 75 centimes les deux livres trois quarts), il était « seulement à la portée des gens aisés <sup>97</sup> ». Il est curieux de noter que les anciens Slaves avaient les mêmes procédés d'extraction du sel, et que ces procédés se sont conservés en Bosnie (ainsi qu'en Galicie) jusqu'à l'époque récente <sup>98</sup>.

A proximité du village de Tarčin il y avait aussi « des mines de sel gemme », mais elles n'étaient pas exploitées <sup>99</sup>.

Mentionnons enfin la fabrication des tuyaux de pipes, qui était favorisée par « les superbes forêts » qui couvraient « le quart de la province <sup>100</sup> ». Ils étaient fabriqués, pour la plupart, de bois de cerisiers et de faux jasmin. Selon Chaumette, on en exportait annuellement 400 000 au moins dans la Roumélie et les États européens <sup>101</sup>.

### § 3. COMMERCE

#### I. ARTICLES D'IMPORTATION. — II. ARTICLES D'EXPORTATION. — III. COMMENT ON FAISAIT DES ÉCHANGES. — IV. LE COMMERCE DE TRANSIT : RELATIONS FRANCE-SALONIQUE et VIENNE-SALONIQUE

La Bosnie-Herzégovine avait une position géographique importante à cette époque : d'un côté, elle n'était pas éloignée de la mer : « le rivage de l'Adriatique n'est qu'à une distance médiocre de ses frontières <sup>102</sup> », constate Ch. Pertusier; et de l'autre côté, elle était placée au carrefour — « embranchement » — de

91. St. NOVAKOVIĆ, *Franc. služb. bel.* ..., p. 141.

92. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 11.

93. *Ibid.*, p. 11.

94. Voir ci-dessus, p. 209.

95. *Ibid.*, p. 135.

96. *Ibid.*, p. 135.

97. *Ibid.*, pp. 4-5.

98. Cf. L. NIEDERLE, *Manuel de l'antiquité slave*, t. II, Paris, Champion, 1926, p. 242. — L'auteur a reproduit la photo d'une « saunière ancienne à Tuzla en Bosnie », fig. 94.

99. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 5.

100. *Ibid.*, p. 139.

101. *Ibid.*, p. 139.

102. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 109.

plusieurs routes qui menant de la Dalmatie, de l'Albanie, de la Macédoine, de la Serbie, conduisaient aux États autrichiens et à la Roumélie : « la route du commerce, écrivait Pertusier, ne se refuse pas à la traverser [la Bosnie] pour établir une grande relation entre la Macédoine, la Roumélie et les États autrichiens <sup>103</sup> ». De là vient à cette époque la grande importance de la Bosnie pour le commerce entre l'Occident et l'Orient, d'autant plus grande que les voies maritimes étaient alors menacées ou fermées. Plusieurs voyageurs, conscients de cette importance, s'y sont intéressés. « Les relations de cette province centrale, écrivait Fourcade le 21 février 1813, avec l'Autriche, la Serbie, les Iles de l'Adriatique soumises aux Anglais sont d'une importance majeure pour la police générale, pour l'industrie de la nation française <sup>104</sup>. » Voilà pourquoi nous trouvons sur le commerce de Bosnie, qui a retenu peut-être le plus leur attention, de nombreux renseignements et détails qui sont parfois très précieux.

## I

Les articles importés en Bosnie (ainsi que le volume et l'origine de ces importations) n'ont pas été, bien entendu, les mêmes durant toute la période qui nous occupe : ils ont varié, plus ou moins, selon les circonstances.

Selon l'auteur anonyme d'un mémoire, la Bosnie importait, dans la première moitié de 1806 : du sel de la Dalmatie (de Raguse, Ston [Stagno], Kotor), des marchandises coloniales (riz, café, épices, sucre) et des draps ordinaires (« secondaires ») de Vienne; enfin certains autres articles (soies, velours, satins, galons d'or et d'argent, mousselines, alun, indigo, papier, verrerie, acier, quincaillerie) étaient importés d'Italie (de Gênes et de Livourne, où les marchands bosniaques allaient s'en procurer « assez ordinairement <sup>105</sup> »).

Chaumette énumère aussi les articles que la Bosnie importait alors annuellement, indiquant la valeur totale de chacun de ces articles. Ce sont : riz, sel, café, sucre, citrons et oranges, drogues et épices, draps (fins, demi-fins et ordinaires), toiles (peintes et ordinaires), mousselines, soieries et gazes, pelisses, glaces et verreries, bijouterie, horlogerie, papier à écrire et d'emballage, papier huilé. La plus grande somme est donnée pour le café (1 500 000 piastres) et le riz (750 000 piastres) <sup>106</sup>. Selon ce voyageur, le riz, les drogues et les épices arrivaient de Constantinople et de Salonique, tandis que le sel, le café, le sucre, les citrons, les oranges, le papier et les soieries venaient d'Italie, par la Dalmatie <sup>107</sup>. Chaumette évalue la totalité des importations à 4 602 000 piastres (6 903 000 francs-or) <sup>108</sup>.

Un autre voyageur, Félix de Beaujour, qui passa par la Bosnie un peu plus tard <sup>109</sup>, évalue la totalité des marchandises importées à 4 millions de francs-or <sup>110</sup>.

C'est surtout Fourcade qui donne des renseignements précis et précieux

103. *Ibid.*, p. 109.

104. AE, Salonique 17, 21 février 1813, p. 10.

105. AG, *Mém. et reconn.*, 1617, *Mémoire sur la Bosnie*, Raguse, 24 août 1806.

106. CHAUMETTE, *o. c.*, pp. 140-141.

107. *Ibid.*, pp. 141-142.

108. *Ibid.*, p. 141.

109. Voir ci-dessus, pp. 140 et suiv.

110. F. BEAUJOUR, *o. c.*, t. I, p. 415.

sur les articles qu'on importait alors en Bosnie <sup>111</sup> : toiles, bonnets (fez), produits coloniaux (café), armes, montres, etc.; il en sera question un peu plus tard <sup>112</sup>.

## II

Nos Français donnent aussi la liste des articles que la Bosnie exportait à cette époque dans les divers pays, soit comme matières premières, soit sous forme de produits fabriqués dans les manufactures bosniaques.

Selon Chaumette, la Bosnie exportait annuellement, en Dalmatie ou dans les États autrichiens, ces marchandises : grains (1 000 000 de quillots ou environ 250 000 setiers de Paris), bestiaux (40 000 bœufs, 20 000 vaches, 250 000 moutons, 15 000 porcs), cuirs (40 000 cuirs de bœuf et de vache), souliers (15 000 à 20 000 paires), bottes (2 000 à 3 000 paires), peaux de lièvre (300 000 au moins), pelisses de renard et de martre (6 000 en Dalmatie et 2 000 à 3 000 en Croatie et en Slavonie), laine (1 000 000 à 1 200 000 ocques), couvertures de laine (60 000), suif (3 000 quintaux), miel (6 000 quintaux), cire (2 500 à 3 000 quintaux), des objets travaillés en cuivre et en fer (instruments aratoires, fers à cheval, limes, couteaux, cadenas, etc.), fer en nature (20 000 quintaux de 44 ocques), orpiment (10 000 à 12 000 ocques), tuyaux de pipes (400 000 au moins), etc. <sup>113</sup>. On exportait même, selon le même voyageur, de l'eau minérale de Kiseljak : la réputation en était si grande qu'elle dépassait les frontières de la Bosnie, et on en « transportait chaque année une quantité considérable à Raguse <sup>114</sup> ».

Certains de ces articles (laine, grains, bœufs) étaient expédiés dans les divers ports de l'Adriatique : Rijeka (Fiume), Trieste, Venise, jusqu'à Marseille <sup>115</sup>.

La valeur de la totalité des exportations s'élevait, selon Chaumette, à 9 500 000 piastres (14 250 000 francs-or) <sup>116</sup>. Ainsi, la balance, positive, était de 4 902 000 piastres (7 353 000 francs), en faveur de la Bosnie <sup>117</sup>.

Ces chiffres, comme on l'a déjà noté <sup>118</sup>, ne peuvent pas être considérés comme complets : les droits de douane étaient parfois trop élevés (par exemple, 2 piastres 3 paras pour une peau de lièvre qui ne coûtait que 45 paras, c'est-à-dire la moitié du montant des droits de douane) pour qu'on n'ait pas fait passer des bestiaux ou des marchandises « par la voie secrète <sup>119</sup> ».

L'excédent de la balance en faveur de la Bosnie est confirmé aussi par F. Beaujour, et il s'élève à 2 000 000 de francs-or : « La Bosnie exporte, écrit-il, dans les états autrichiens et particulièrement en Dalmatie pour 6 000 000 de francs en grains, bestiaux, cuirs, laines et fer, et elle importe pour 4 000 000 en sucre, café, épicerie, draps et bonnets <sup>120</sup>. »

L'auteur anonyme du mémoire en date du 24 août 1806 (Raguse) <sup>121</sup> ajoute

111. Cf. *Aperçu du commerce général de Bosnie* par FOURCADE aîné (AE, Salonique, 17, pp. 10-14 et 33-38).

112. Cf. ci-dessous, pp. 225 sqq.

113. CHAUMETTE, *o. c.*, pp. 128 et suiv.

114. *Ibid.*, pp. 7-8.

115. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 134; AE, Traunik 1, 23 novembre 1810.

116. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 142.

117. *Ibid.*, p. 142.

118. Voir ci-dessus, p. 128.

119. Cf. AZ, Intend., 1813, F. XI, n° 2562.

120. F. BEAUJOUR, *o. c.*, t. I, p. 415.

121. AG, *Mém. et reconn.*, 1617, *Mém. sur la Bosnie*, Raguse, 24 août 1806.

à la liste de Chaumette bien d'autres articles : noix, noisettes, prunes, poires et pommes séchées sont exportées en Égypte <sup>122</sup>; « une grande quantité de bois de construction » était vendue « aux chantiers de l'Adriatique », ainsi que « du fustel qui s'emploie aussi avantageusement dans les tanneries que dans la teinture, et qui se vend à Raguse <sup>123</sup> »; des « laines grossières et demi-fines » étaient expédiées en Esclavonie », et « un peu de superfines » pour Scutari <sup>124</sup>; plus de 60 000 chevreaux étaient vendus annuellement à Kotor (d'où, salés, ils étaient envoyés à Venise et dans d'autres ports adriatiques <sup>125</sup>). Le fer était exporté, en dehors de la Dalmatie et de Raguse, en Albanie <sup>126</sup>. Certains objets fabriqués en fer à Kreševo (ustensiles, marmites) étaient exportés en Albanie et en Égypte <sup>127</sup>; des objets en cuivre, travaillés à Sarajevo (coupes, aiguères, vases) étaient envoyés à Constantinople, Salonique, Smyrne, Égypte, Hongrie <sup>128</sup>. Tapis, sacs et tapis de poil de chèvres étaient aussi exportés <sup>129</sup>.

### III

Pour faciliter des échanges de marchandises, les autorités turques avaient introduit quelques mesures qui avaient rendu le commerce plus libre, dans une certaine mesure. Ainsi, par exemple, « les douaniers des frontières et des lieux de péage », au dire de Chaumette, ne faisaient « jamais ouvrir les ballots de marchandises qui sont sur les chevaux <sup>130</sup> » : ils percevaient les droits de douane (70 paras par charge, ou 2 fr. 62 c.), « sans examiner le contenu ». La raison de cette mesure, qui correspond mal à certains traits du caractère turc, en est, selon le voyageur, que les Turcs, malgré leur rapacité, ont senti que ce moyen était le seul qui pût favoriser « le commerce », car « l'ouverture des ballots, qui renferment quelquefois des objets précieux, aurait pu exciter l'avidité des Turcs, toujours prêts à s'emparer de ce qui appartient aux Rayas <sup>131</sup> ».

Selon quelques voyageurs (Chaumette, Fourcade), certains traits caractéristiques des habitants de la Bosnie (manque de confiance envers les étrangers, « insociabilité ») rendaient difficile l'échange des marchandises. « Les Francs n'ont ni comptoir ni établissement en Bosnie, écrit un de nos Français, et il serait difficile d'y en établir. D'abord ils seraient souvent plus exposés aux vexations des pachas et à tous les excès où se porte le peuple pendant les révoltes fréquentes dans ces contrées. En outre, la défiance des habitants que le voisinage de la mer n'a point poli rendrait les relations difficiles avec eux <sup>132</sup>. » Aussi, des échanges se font-ils soit par l'intermédiaire des Juifs bosniaques <sup>133</sup>, soit, le plus souvent, et depuis longtemps (de l'époque de Venise), aux frontières

122. *Ibid.*

123. *Ibid.*

124. *Ibid.*

125. *Ibid.*

126. *Ibid.* — Le général Sébastiani, dans un mémoire sur la Turquie, la Russie et l'Autriche, en date du 12 juillet 1808, évalua l'exportation du fer de la Bosnie à « 1 ou 2 millions tournois » (cf. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 341). (*Tournois* est le nom d'une ancienne monnaie française. Cf. *La Grande Encyclopédie*, t. XXXI, p. 247.)

127. *Ibid.*

128. *Ibid.*

129. *Ibid.*

130. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 126.

131. *Ibid.*, p. 126.

132. AG, voir la note 121, p. 217.

133. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 126.

mêmes « des pays civilisés qui les [Bosniaques] entourent <sup>134</sup> : à Brod (du côté de l'Autriche) et à Bilibrig, ou près de Duvno (du côté de la Dalmatie). « Les lundis et jeudis de chaque semaine, les négociants turcs viennent dans ces divers endroits pour y débiter les produits de leur province. Ils reçoivent en retour des sequins vénitiens, des écus d'Empires, et des taleris ou piastres fortes d'Espagne, avec un certain nombre d'objets de luxe ou de besoin <sup>135</sup>. » Cette manière de faire subsista, dans une grande mesure, même plus tard, lorsque des maisons de commerce étrangères s'installèrent en Bosnie <sup>136</sup>.

Les échanges étaient difficiles aussi à cause des transports, qui ne se faisaient à cette époque en Bosnie qu'à dos de cheval. Il y avait certains moments, surtout en 1811-1813, où les chevaux étaient presque introuvables pour le transport des marchandises bosniaques (ils étaient tous occupés à transporter du coton). Un fragment de la lettre de P. David, en date du 10 février 1813, met en lumière cette difficulté : le consul relate au Ministre des manufactures et du commerce qu'il y avait en Bosnie « un parti puissant » qui voulait « renverser le pacha » pour avoir aidé à ouvrir la « nouvelle route », qui « ne sert qu'au transit des cotons et des denrées coloniales », tandis que « les produits bosniaques, tels que les peaux, cires, laines, etc., qui s'exportaient jadis en Illyrie à si bon marché et avec tant d'avantages pour ce pays, ne trouvent plus même de caravanistes qui veuillent s'en charger <sup>137</sup> ». P. David relève aussi que « les prix de transport jusqu'à la frontière, égalant presque la valeur des charges, rendent ces objets trop chers pour être vendus comme autrefois en Italie », et il exprime à la fois sa crainte que « cette inégalité de partage ne fasse naître des troubles et de nombreux obstacles dans ce pays peu soumis à son gouvernement <sup>138</sup> ».

Selon le même témoin, les Juifs et les Serbes sont « la seule classe des habitants » de Bosnie qui font du commerce à l'européenne, et c'est avec eux seulement qu'on peut entretenir des relations commerciales. Ces commerçants eux-mêmes vont à Vienne, Trieste, Venise pour acheter des marchandises <sup>139</sup>.

#### IV

Plus important encore était à cette époque le commerce de transit par la Bosnie : c'est par ce pays que passait d'une part la route de Salonique aux Provinces Illyriennes, et de l'autre, celle qui conduisait de Salonique à Vienne. La Bosnie était donc la clef entre l'Orient et l'Occident.

Voyons d'abord ce que fut le commerce entre les Provinces Illyriennes et Salonique, appelé aussi « commerce levantin ».

L'idée de ce commerce levantin par la Bosnie appartient à Napoléon même : il fallait, comme on l'a déjà dit, remplacer la voie maritime (par laquelle l'industrie française s'approvisionnait de matières premières, de coton en premier lieu), menacée par les Anglais, par la voie terrestre. (La crise du coton, selon Tarlé, fut en France, en 1811, si violente que cette matière première coûtait

134. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 139; St. NOVAKOVIĆ, *Francuske službene beleške...*, p. 141.

135. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 140.

136. St. NOVAKOVIĆ, *o. c.*, p. 141.

137. AN, F<sup>12</sup> 1850B, Consulat de Travnick, 10 février 1813.

138. *Ibid.*

139. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, pp. 285 et 501.

« à peu près son poids d'or <sup>140</sup> ».) Pour mettre à exécution ce projet, toutes les mesures furent prises : calculs détaillés (un grand mémoire de Marmont y fut consacré <sup>141</sup>), consultation des négociants de Trieste et de Sarajevo, propagande par la presse <sup>142</sup>, construction de lazarets et de caravansérails, mesures douanières, etc.; même la proposition de placer des vice-consuls de France à Priština, Skopje, Sarajevo et Banja Luka fut soumise à l'Empereur <sup>143</sup>. Et P. David a été justement un des exécutants les plus fervents et les plus actifs de cette politique commerciale : il considérait le transit levantin « comme son œuvre capitale [...] auquel il travaillait avec passion <sup>144</sup> ».

La route empruntée passait par les villes de Kostajnica — Novi — Banja Luka — Travnik — Sarajevo — Novi Pazar — Priština — Vranje [Vrana]. Dans ce dernier lieu, éloigné quelque peu de Priština, la route bifurquait, et une branche conduisait à Constantinople, tandis que l'autre allait à Salonique, passant par Skopje et Štip.

Les caravanes de chevaux, au nombre de cent à cent cinquante chacune, à l'aide desquelles les marchandises étaient transportées (chaque cheval portait environ 150 kilogrammes), mettaient pour faire cette route, d'après les renseignements recueillis par P. David : de Kostajnica à Sarajevo : six à sept jours; de Sarajevo à Skopje : vingt à vingt-deux jours; et de là à Salonique : six à huit jours, — en été, en hiver, cependant, à cause de la neige, « le voyage d'une caravane qui ne dure qu'un mois en été, y consume deux mois <sup>145</sup> ».

On a une idée de l'ampleur de ce commerce et de la quantité des marchandises transportées par cette route, en songeant que dans la période du 17 décembre 1811 au 26 décembre 1812, plus de 21 000 charges de coton passèrent par Travnik <sup>146</sup>.

Sur le même itinéraire, — après beaucoup de discussions et une correspondance volumineuse entre les divers facteurs, — on établit un service de poste, qui commença à fonctionner régulièrement à partir du 1<sup>er</sup> mai 1812. L'établissement de la poste faisait gagner du temps et de l'argent : auparavant, les lettres étaient expédiées par Vienne et Brod. Le départ des courriers français de Constantinople pour Kostajnica, et vice versa, avait lieu deux fois chaque mois aux jours fixés <sup>147</sup>. Ce qui est encore intéressant, c'est que le maréchal Marmont aurait proposé, selon le baron de Mériage, de faire circuler en Bosnie et en Turquie, « par les mêmes moyens », les journaux imprimés « en français ou en illyrien », auxquels on joindrait « des bulletins commerciaux ou de change », en vue d'« agir par ce moyen sur le moral du peuple, particulièrement des Esclavons et Grecs, même des Turcs marchands, en les habituant aux relations avec l'Empire français <sup>148</sup> ». Cette idée de Marmont, — qui devait contrebalancer au sud l'influence que les Russes exerçaient au

140. E. TARLÉ, *Napoléon*, trad. du russe, Paris, Payot, 1937, p. 275.

141. AE, Autriche 55, 13 mars 1810. — Voir l'analyse détaillée de ce mémoire dans : PIVEC-STELÉ, *o. c.*, pp. 148-154.

142. Voir, entre autres, le TO du 20 octobre 1810.

143. AE, Traunik 2, 23 février 1811.

144. PIVEC-STELÉ, *o. c.*, p. 171.

145. AE, Traunik 1, 31 juillet 1810. — Pour des détails relatifs au commerce levantin, voir les *Sources historiques...*, II<sup>e</sup> partie, chap. XI.

146. V. POPOVIĆ, *Trgovina i promet Bosne u Napoleonovo doba*, Spomenik, LXIX, Beograd, 1929, p. 91.

147. Cf. TO du 3 juin 1812; PIVEC-STELÉ, *o. c.*, pp. 113-117.

148. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 625.

nord de l'Empire ottoman, — fut-elle réalisée? Nous n'en savons rien.

Cependant, malgré tous les calculs et les bonnes prévisions, malgré la bonne volonté de tous les facteurs français, en premier lieu celle de Pierre David, le commerce levantin de transit se termina, en fin de compte, par un fiasco complet. Les raisons en furent nombreuses et diverses. Les unes tenaient à la nature du pays, ainsi qu'au caractère de ses dirigeants et de sa population; les autres étaient dues aux contremesures et aux intrigues des ennemis de la France, notamment à celles des Autrichiens et des Anglais, qui s'efforcèrent à tout prix de paralyser ce commerce levantin.

Le pays était montagneux et les caravanes étaient souvent attaquées, durant leur traversée, par des brigands. Sur la route, il y avait plusieurs « lieux dangereux », entre autres, surtout, Prijepolje, Plevlje, Sjenica, Vučitrn, Novi Pazar, Priština. Les voleurs Arnauts de ce dernier pachalik furent redoutables : « Sur la frontière du pacha de Priština, écrit Fourcade, dans le district d'Uskup, les voleurs Arnauts se blottissent dans les forêts et les défilés des rives du Vardar. Comme une heure les ramène en deçà de la rivière et dans leur pays, ils attaquent sans cesse les voyageurs et les caravanes <sup>149</sup>. »

En Bosnie, il y avait aussi des passages dangereux où les caravanes étaient exposées au pillage et à d'autres inconvénients. La route entre Vakuf (Vacoup) et Prijedor était surtout « très mauvaise » : tracée par « le caprice des premières caravanes », elle traversait « des montagnes élevées et une forêt presque continue », et « des arbres de haute futaie, des arbustes épineux et des lianes » la barraient à chaque instant. « Le chemin est si étroit, écrit Fourcade, qu'un mulet chargé passe difficilement dans certains défilés. Les branches épineuses déchirent, ouvrent les balles de coton dont à chaque pas on trouve des poignées suspendues aux buissons <sup>150</sup>. De plus, entre Sarajevo et Skopje, « les communes presque indépendantes se permettent [...] de dégrader les routes et les ponts, afin d'estorquer des sommes aux caravanistes <sup>151</sup> ». De même, pour percevoir un droit à son profit (7 piastres par charge), le commandant turc de Prijedor fit en 1812 « enlever le pavé du pont sur l'Unna » afin de forcer les caravanes de prendre, au lieu de la route par terre, « la voie de la rivière » Sana <sup>152</sup>. Des accidents pareils eurent lieu, la même année, à Goražde et à Prijepolje <sup>153</sup>.

Les pertes, éprouvées du fait de la négligence et des vols des caravaniers, furent aussi très grandes. De Sarajevo à Salonique, les voituriers, selon Fourcade, étaient assez exacts : « pressés d'arriver dans leurs familles, ou presque assurés de trouver un chargement, ils exécutent leur contrat avec assez de loyauté <sup>154</sup> ». Il en était tout autrement vice versa : pour faire le voyage de Salonique à Sarajevo, ils mettaient parfois quatre mois, en s'arrêtant plusieurs fois en route et en commettant « toutes sortes de désordres <sup>155</sup> » : « On en a vu, écrit Fourcade, qui ont abandonné leurs marchandises au milieu des grands chemins, d'autres plus scélérats encore mettre leurs charges en gage pour se

149. AN, F<sup>12</sup> 1850A, Consulat de Salonique, 30 mars 1813; Ch. SCHMIDT, *Napoléon et les routes balkaniques*, dans la *Revue de Paris*, 1912, 15 novembre, p. 340.

150. AN, F<sup>12</sup> 1850A, Consulat de Salonique, 28 février 1813; St. NOVAKOVIĆ, *Franc. služb. bel. ...*, p. 140; Ch. SCHMIDT, *art. cit.*, p. 340.

151. AN, F<sup>12</sup> 1850A, Cons. de Salon., 28 février 1813; Ch. SCHMIDT, *art. cit.*, p. 340.

152. AN, F<sup>12</sup> 61, 13 mars 1813; PIVEC-STELÈ, *o. c.*, p. 179.

153. AE, Salonique 17, p. 13.

154. *Ibid.*, p. 13.

155. *Ibid.*, p. 13.

procurer des fonds, payer leurs dettes, spéculer sur les denrées coloniales, faire un voyage à Brood et venir plusieurs mois après retirer les premières marchandises pour acquitter enfin leur premier contrat <sup>156</sup> ». D'autres, cependant, selon P. David, volaient (ou laissaient voler) des quantités considérables de coton, en y substituant du foin et des pierres <sup>157</sup>.

Les autorités turques, sur l'intervention de P. David surtout, poursuivaient les voleurs, tâchaient de les faire punir et de les forcer à rembourser les pertes. Mais les résultats ne furent pas spectaculaires : le concours des circonstances l'empêchait. D'abord, dans la Bosnie de cette époque, selon David, il était « plus facile de faire pendre un homme que d'y recouvrer une piastre <sup>158</sup> ». Ensuite, les voleurs de coton enfermés étaient acquittés souvent par les cadis, enclins à la vénalité <sup>159</sup>. Enfin, et surtout, le brigandage était encouragé par certains « Grands » de Sarajevo, aux intérêts desquels le commerce levantin portait préjudice, et par les habitants, qui dans leur fanatisme ne pouvaient pas supporter les étrangers parmi eux.

Les « Grands » de Sarajevo regardaient les Français d'un mauvais œil dès l'arrivée de ces derniers en Dalmatie. Une des raisons en était qu'avec la prise de possession de la Dalmatie et de Raguse par les Français, les Grands de Bosnie avaient perdu quelques avantages : présents annuels, sel à bon marché, débouché de leur commerce à Raguse <sup>160</sup>. Mais ce fut surtout le commerce levantin qui porta préjudice aux intérêts de quelques-uns d'entre eux. (On a vu qu'ils ne pouvaient trouver de chevaux pour exporter leurs marchandises en Dalmatie <sup>161</sup>.) Certains négociants bosniaques, jaloux du commerce levantin, provoquèrent à Sarajevo en 1812 des émeutes contre le commerce européen; on y assaillit le caravansérail où habitaient les Français en criant : « point de Français, point de négociants infidèles <sup>162</sup> ». Et le mollah de Sarajevo, empêché par le vizir (qui protégeait le commerce levantin) de faire payer au commerce français les droits élevés de douane, fit signer par les agas de la capitale de la Bosnie une requête où l'on demandait le rappel du vizir <sup>163</sup>.

Certaines erreurs, au sujet de ce commerce, furent commises aussi du côté français. Les commissionnaires de Kostajnica par exemple, en prenant les plaintes des spéculateurs français trop au sérieux, vérifiaient trop sévèrement le poids du coton, ne tenant même pas compte de la nature de cette marchandise sujette à des variations de poids selon la saison. Les voituriers furent ainsi persécutés « pour le manque de quelques okes de coton »; on refusait de les payer, on les maltraitait même, comme l'observe Fraissinet <sup>164</sup>. Les voituriers, fâchés, ne voulurent plus transporter des marchandises pour la maison de commerce française de Sarajevo.

A ces inconvénients il faut en ajouter d'autres : celui de la cherté du transport par exemple, due d'une part aux droits de douane élevés et à d'autres droits différents perçus par les autorités turques, et d'autre part, et surtout, à la concurrence des Autrichiens et des Anglais auprès des caravanistes, qui fai-

156. *Ibid.*, p. 13.

157. AE, Traunik 2, 30 juin 1812.

158. Cité par Ch. SCHMIDT, *art. cit.*, p. 342.

159. Voir ci-dessus, p. 205.

160. Cf. M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 408.

161. Voir ci-dessus, p. 219.

162. AN, F<sup>12</sup> 1850<sup>B</sup>, Consulat de Travnick, 18 et 28 avril 1812.

163. *Ibid.*, 20 octobre 1812.

164. AE, Traunik 3, Extrait de J. Fraissinet, s. d. [1813]; M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 809.

saient augmenter le prix des chevaux. Fourcade constate, lors de son passage par la Bosnie, au début de 1813, que « les frais de lazareth, les sommes qu'il faut payer aux commissionnaires de Costainizza, et du reste de la route, le droit perçu par le gouvernement doublent le total formé par le prix d'achat, et par les dépenses extraordinaires <sup>165</sup> ». Les transports, ainsi que « tous les objets de première nécessité », devinrent chers, surtout lorsque — à cause de la fermeture de la route entre Salonique et Vienne par Vidin et Orsova — le commerce prit le chemin de la Bosnie. « L'orge se vend, écrit P. David, jusqu'à 30 paras l'oke, à peu près 75 centimes les 2 livres et demie [...]. Le foin 10 paras. Toutes les marchandises s'élèvent en proportion et le peuple murmure. Les marchands, les caravanistes et les propriétaires de terres sur la route commerciale trouvent seuls leur avantage à cet état de choses <sup>166</sup>. »

On a vu aussi quels dommages avaient causés au commerce le passage de l'ambassadeur Andréossy et la réquisition des chevaux <sup>167</sup>.

Voilà pourquoi, malgré la « fermeté » de P. David et la bonne volonté du vizir, malgré toutes les mesures prises pour protéger le commerce, les affaires marchèrent si mal (le bilan des importations et des exportations se soldait par un déficit de plus de 20 000 000 par an, dont la France et l'Italie faisaient les frais <sup>168</sup>), que la maison Fraissinet à Sarajevo dut liquider au 1<sup>er</sup> septembre 1813 <sup>169</sup>. P. David lui-même dut l'avouer : « la Maison française [Fraissinet], — écrivait-il, le 20 août 1813 —, dégoûtée de ses bénéfices mêmes, par mille chicanes de détail sans cesse renaissantes, par les mauvais procédés des Bosniaques, par les nombreux désagréments et le profond ennui d'un séjour prolongé dans ce triste pays, se détermina à dissoudre son établissement, tout avantageux qu'il est <sup>170</sup> ». Bientôt, les Provinces Illyriennes ayant été occupées par les Autrichiens, le trafic cessa. Le commerce français reprit ses vieilles voies maritimes.

\*  
\* \*

Deux routes reliaient Salonique à Vienne : l'une passait par Niš, Vidin, Orsova et Pest; l'autre par Skopje, Sarajevo, Brod et Bude. Cette dernière fut favorisée à l'époque, dans une certaine mesure, par les troubles de la Serbie (l'insurrection serbe rendait entre autres la navigation du Danube « peu sûre <sup>171</sup> »); mais elle fut favorisée surtout par la guerre entre les Russes et les Turcs, ainsi que par l'occupation de quelques ports baltiques par les Français, qui fermèrent la route par Orsova et Vidin <sup>172</sup>. Sarajevo fut alors, pendant dix-huit mois, « le magasin général du transit des denrées coloniales qui de Salonique et de Scutari étaient envoyées à Brood, pour de là passer à Vienne <sup>173</sup> ». Il en sera question un peu plus tard <sup>174</sup>.

165. AE, Salonique 17, p. 13.

166. AN, F<sup>13</sup> 1850<sup>B</sup>, Consulat de Travnick, 3 janvier 1813.

167. Voir ci-dessus, pp. 171-172.

168. Ch. SCHMIDT, *art. cit.*, p. 345.

169. Dans une lettre adressée à David, qui selon Pivec-Stelè représente « le meilleur commentaire du fonctionnement du commerce par caravanes en Bosnie » (PIVEC-STELÈ, *o. c.*, p. 180), J. Fraissinet a exposé les motifs de la fermeture de sa maison de commerce. Voir l'analyse de ce document dans : PIVEC-STELÈ, *o. c.*, pp. 180-181. — Sur l'activité de la maison de commerce de Fraissinet, voir ci-dessous, pp. 228 et suiv.

170. AN, F<sup>13</sup> 1850<sup>B</sup>, Consulat de Travnick, 20 août 1813.

171. AE, *Mém. et docum.*, Autriche 55, 13 mars 1810.

172. AE, Salonique 17, p. 33.

173. *Ibid.*, p. 33.

174. Voir ci-dessous, pp. 227 et suiv.

## CHAPITRE V

# VILLES ET VIE CITADINE

Grâce à sa position favorable et à son commerce, la Bosnie connut à cette époque une prospérité qui favorisa, entre autres, le développement rapide de quelques villes. Plusieurs de nos voyageurs, qui y passèrent, parlèrent, dans leurs écrits, de l'activité et de la vie urbaines, et certains d'entre eux étudièrent sérieusement quelques villes. A ce sujet, nous devons surtout à Fourcade aîné des renseignements précieux sur l'activité économique et commerciale de la capitale de la Bosnie : Sarajevo.

### § 1. UNE VILLE FLORISSANTE : SARAJEVO

I. IMPORTANCE COMMERCIALE. — II. ARTICLES IMPORTÉS. — III. COMMERCE DE TRANSIT. — IV. PRINCIPALES MAISONS DE COMMERCE : FRANÇAISE, AUTRI-CHIEENNE, GRECQUES, BOSNIAQUES. — V. MANUFACTURES. — VI. ASPECT EXTÉ-RIEUR DE LA VILLE

#### I

Une ville surtout connut un véritable essor économique à cette époque, Sarajevo (Bosna-Seraï) : ce n'était donc pas seulement à son aspect pittoresque et à ses privilèges politiques que cette ville devait d'occuper une position particulière en Bosnie<sup>1</sup>, mais aussi à sa valeur économique et commerciale<sup>2</sup>.

Tous les voyageurs sont d'accord en ce qui concerne l'importance et les dimensions de cette ville : aux yeux de Félix de Beaujour elle passe « pour une des plus grandes villes de la Turquie<sup>3</sup> » ; selon Bigex, c'est la ville qui « fait un grand commerce » et qui est « la plus riche » de la Bosnie<sup>4</sup> ; Vignolle (d'après les témoignages de ses subordonnés) la proclame « une ville florissante non seulement par son commerce avec les autres parties de l'Empire ottoman, mais encore avec l'Étranger<sup>5</sup> » ; et P. David : « une grande ville commer-çante<sup>6</sup> », etc.

1. Voir ci-dessus, pp. 181 et suiv., et pp. 198 et suiv.

2. Au point de vue commercial, Sarajevo jouait un rôle important déjà au xvir<sup>e</sup> siècle. Selon Hadjdji Khalifa, cette ville était alors « le rendez-vous des commerçants de l'Europe » (cf. Hadschi CHALFA, *o. c.*, p. 159).

3. F. BEAUJOUR, *o. c.*, t. I, p. 396.

4. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Observations...*

5. *Ibid.*, 1618, *Aperçu sur la Bosnie*, 26 juillet 1807.

6. AE, Traunik 2, 27 mai 1811.

Sarajevo doit sa prospérité en premier lieu à sa situation favorable, qui l'a faite « l'entrepôt d'un négoce considérable », le possesseur « d'assez grands capitaux », « le centre de très grandes affaires <sup>7</sup> ». « Bosna-Seraglio, — écrivait Fourcade en février 1813 —, comme centre du commerce entre la Turquie et la France, comme lien de Vienne et de Malthe, de Zemlin [Zemun] et de l'Adriatique est une ville très importante <sup>8</sup> », et le voyageur s'y arrête pour étudier et pour « bien connaître le commerce général de la Turquie d'Europe <sup>9</sup> ». D'autres — Clermonjoie <sup>10</sup>, Ch. Pertusier <sup>11</sup> — s'expriment en termes semblables.

Sarajevo servait d'intermédiaire pour toutes les exportations et importations bosniaques : c'est dans cette ville qu'étaient rassemblés les articles destinés à l'exportation et ceux qui étaient importés en Bosnie de l'étranger : France, Allemagne, Autriche, Suisse, Italie, Angleterre, ainsi que des divers pays de l'Empire ottoman. « Bosna-Seraï, écrivait Chaumette avant 1809, est le centre du commerce de la Bosnie, ce qui la rend très riche. Ses caravanes vont chercher à Salonique, à Constantinople, en Allemagne, et dans les états ci-devant vénitiens, des objets manufacturés, qu'elles échangent contre les productions de leur pays <sup>12</sup>. »

Dépôt de tout le commerce, cette ville approvisionnait toute la Bosnie : les commerçants des autres villes bosniaques y venaient acheter des produits ; c'était, selon Ch. Pertusier, « le grand marché de la province : ses bazars, ses tchiartchis, ses bésistins approvisionnent ceux de Bagna-Lucka, de Traunik, de Mostar, généralement de toutes les villes, de tous les bourgs, qui à leur tour répandent dans les campagnes les différents objets de consommation à l'usage du pays <sup>13</sup> ».

## II

Quels articles étaient importés de l'étranger à Sarajevo ?

Ce furent avant tout des draps. La consommation de cet article en Bosnie, ainsi que dans tous les pays ottomans, était alors immense, selon Fourcade. Pour y satisfaire, il fallait importer des draps, l'industrie bosniaque ne produisant qu'une petite quantité de draps ordinaires. De quels pays ?

On importait : « les draps fins de Flandre et du Brabant, quelques soieries de la Toscane, les étoffes brochées de Lyon, les fez ou bonnets à la turque <sup>14</sup> ». Ce fut surtout le dernier article [les fez] qui était fort recherché en Bosnie. Il était fourni par des manufactures de Gênes, Marseille, Florence et surtout par celles d'Orléans, qui « fort au goût » des Bosniaques « absorbaient au moins les trois quarts de la fourniture » : au cours d'un mois Fraissinet en a vendu « pour trente mille francs <sup>15</sup> ». Selon les calculs, faits par Fourcade, au début de 1813, la somme annuelle des importations françaises en Bosnie ne s'élevait pas

7. AE, Traunik 1, 23 novembre 1810.

8. AN, F<sup>12</sup> 1850<sup>A</sup>, Consulat de Salonique, 26 février 1813.

9. *Ibid.*

10. Voir la note 6, p. 224.

11. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 314.

12. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 35.

13. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 110.

14. AE, Salonique, 17, p. 10.

15. AN, F<sup>12</sup> 1850<sup>B</sup>, Consulat de Travnick, 1<sup>er</sup> novembre 1812.

tout à fait à 500 000 francs <sup>16</sup>, partagés ainsi : 200 000 francs de draps mi-fins du Languedoc et du Brabant, 250 000 francs de fez, 40 000 francs de soieries, galons et étoffes brochées. (Ces chiffres, ainsi que d'autres cités ici, ne peuvent pas être considérés comme tout à fait précis : les négociants bosniaques, comme l'observe Fourcade, cachant leurs bénéfices, ne tenaient pas de livres, et la douane turque ne gardait pas de notes. Cependant, grâce à toutes les précautions qu'il a prises, Fourcade affirme qu'il « ose garantir » que tous les chiffres qu'il donne « approchent beaucoup de la vérité <sup>17</sup> »).

Cependant, la plus grande partie des draps — draps communs — était fournie par les manufactures d'Allemagne, et surtout celles de la Moravie : leurs fournitures annuelles étaient, selon Fourcade, quatre fois plus grandes ; la consommation annuelle des draps de Moravie à Sarajevo était de 90 000 pics <sup>18</sup> (52 000 aunes de France). Une certaine quantité de draps était aussi importée d'Autriche <sup>19</sup>. De plus, « la Saxe et Malthe envoient à Bosna-Serai quelques toiles peintes pour rideaux et couvertures de sofa. Mais elles s'y vendent en petite quantité. Le bas prix et la bizarrerie des dessins font préférer les étoffes de Constantinople et de l'Asie Mineure. Il en est de même des mousselines ou Tulbent pour la coiffure. La Suisse ne peut pas à cet égard soutenir la concurrence avec les manufactures de la Turquie <sup>20</sup> ».

Fourcade nous dit aussi quelles couleurs étaient préférées par les habitants de Sarajevo : c'étaient « les couleurs verte et rouge de toutes les nuances <sup>21</sup> », tandis que « le jaune et l'écarlate ne sont pas aussi recherchés qu'en Natolie <sup>22</sup> ». De plus, les Musulmans demandaient le bleu clair pour leurs larges pantalons, et les Juifs et les chrétiens des couleurs sombres <sup>23</sup>.

En dehors des draps, on importait à Sarajevo des denrées coloniales, du café en premier lieu. Cet article était celui « de nécessité première <sup>24</sup> » pour les habitants de cette ville (et du pays tout entier), selon Fourcade, et il s'y faisait « une consommation immense de café <sup>25</sup> ». « Le plus pauvre musulman, écrivait ce voyageur, vit sans peine de mauvais pain, de fruits et de légumes sauvages. Mais il a besoin de prendre plusieurs tasses de café <sup>26</sup>. » Cet article était fourni par les Anglais, et « le magasin général de la Bosnie » en fut à cette époque l'île de Vis [Lissa], dans la mer Adriatique, surnommée alors « la Petite Malthe <sup>27</sup> ».

Parmi les autres marchandises importées, mentionnons : l'étain, fourni par l'Angleterre ; le zinc, envoyé par l'Allemagne ; le cuivre, importé de Constantinople, et quelque peu de la Bulgarie ; les verreries de Bohême et de Venise ; médicaments, confitures, petits miroirs, « une immense quantité de papier commun », drap appelé chalon (« dont les Turcs font des pantalons d'été »)

16. Lisez toujours : francs-or.

17. AE, Salonique 17, p. 11.

18. Un pic (mesure de longueur) = 0,68 m.

19. AE, Salonique 17, p. 11.

20. *Ibid.*, p. 35.

21. *Ibid.*, p. 11.

22. *Ibid.*, p. 11.

23. *Ibid.*, p. 11.

24. A. Hangi relève qu'il avait connu un prêtre musulman à Livno qui avait l'habitude de prendre, presque chaque soir, au mois de ramadan, cinquante à cent tasses de café noir. (Cf. Antun HANGI, *Život i običaji muhamedanaca u Bosni i Hercegovini*, Mostar, Tisak Hrvatske dio-ničke tiskare, 1900, p. 102.)

25. AE, Salonique 17, p. 33.

26. *Ibid.*, p. 33.

27. *Ibid.*, p. 33.

étaient aussi fournis par cette dernière ville; fourrures fines (zibeline, petit gris, hermine) (« tirées de la Russie ou du Mont Tauris ») de Constantinople; les maroquins qui servaient à la chaussure venaient, en dehors de Constantinople, de la Bulgarie et de la Macédoine; tabac à fumer de Macédoine et d'Esclavonie autrichienne; harnais de cheval « un peu riches » de Constantinople, etc.<sup>28</sup>.

Deux articles d'importation méritent une attention particulière : les armes et les montres. « Les armes de luxe et les montres sont recherchées avec avidité et se vendent très bien », écrit Fourcade<sup>29</sup>. Notre voyageur profite de cette avidité : aux seigneurs puissants bosniaques, dont il cherchait à gagner la confiance, il distribua toutes les armes qu'il eut, si bien que « dépouillé » à Sarajevo par « les demandes indiscrettes des Turcs », il fut obligé, « à la veille de longer la Serbie », de racheter des armes « pour sa sécurité<sup>30</sup> ».

Il en fut de même des montres. Le voyageur relève le goût des Bosniaques pour les montres, qui sont en Bosnie « l'objet constant du désir du plus pauvre et son premier achat de luxe », puis il continue : « Je n'avais jamais été assez riche pour faire des heureux; mais depuis que je suis en Bosnie, j'ai eu le plaisir d'en faire quelques-uns à peu de frais, et ce sont ceux à qui j'ai pu donner une montre ou des armes de nos manufactures<sup>31</sup> ». Fourcade assista à une scène qui témoigna de cette « passion favorable » des habitants de Sarajevo pour les montres : une caisse de montres de Genève, qui était restée « invendue » à Leipzig, et que Fraissinet reçut à Sarajevo, fut vendue deux fois plus cher que leur prix (80 francs au lieu de 35 francs, la pièce). « Il y avait foule au khan à la première nouvelle, et quelques-unes [de ces montres] étaient revendues deux heures après avec bénéfice de 25 pour 100<sup>32</sup>. »

### III

« Entrepôt général de tout le commerce de la Turquie d'Europe avec l'Autriche, l'Italie et l'Empire français<sup>33</sup> », Sarajevo était surtout le magasin du transit des marchandises coloniales, du coton en premier lieu. C'est par cette ville que passaient d'un côté des marchandises destinées à la France (commerce levantin), par les Provinces Illyriennes, et de l'autre côté, celles qui étaient envoyées à Vienne par Brod. Les caravanes qui venaient à Sarajevo étaient, s'il faut en croire la tradition, parfois longues de 1 kilomètre. La tradition de cette ville a conservé aussi des expressions, telles que « pamučna godina » (l'année du coton) et « pamučni put » (la route du coton)<sup>34</sup>.

De grandes quantités de denrées coloniales furent transportées de Salonique et de Scutari à Vienne, surtout pendant la guerre entre la Turquie et la Russie<sup>35</sup>. Une maison autrichienne de Salonique « seule avait expédié dans une

28. *Ibid.*, p. 35.

29. *Ibid.*, p. 10.

30. *Ibid.*, p. 10.

31. *Ibid.*, p. 35.

32. *Ibid.*, p. 35.

33. AE, Traunik 2, 27 mai 1811.

34. Cf. Vladislav SKARIĆ, *Iz sarajevske prošlosti*. Bilješke pok. Gligorija H. AVAKUMOVIĆA, *Bosanska vila*, XXVIII, Sarajevo, 1913, n<sup>os</sup> 15-16 (30 août), p. 223; *Id.*, *Iz prošlosti Bosne i Hercegovine XIX. vijeka*, GID, I, Sarajevo, 1949, p. 19; *Id.*, *Sarajevo...*, p. 163.

35. Voir ci-dessus, p. 223.

année trente mille charges <sup>36</sup> ». Le sucre, le café, les cotons filés composaient « la majeure partie de ces envois », tandis que quelques autres marchandises — la cochenille, l'indigo, les percales, les mousselines, les nankins — furent transportées « comme objets de pacotille <sup>37</sup> ».

C'est dans cette ville aussi que les caravanes bosniaques étaient remplacées par celles de Macédoine ou de Roumélie <sup>38</sup>.

#### IV

L'essor économique que Sarajevo connut à cette époque, et l'occasion « des gains énormes » qui s'y offraient attiraient des commerçants étrangers et bosniaques-herzégoviniens, qui y ouvraient leurs maisons de commerce. Il y avait, entre autres : une maison française, une maison autrichienne, plusieurs commissionnaires grecs, et plusieurs maisons de commerce bosniaques.



Pour faciliter le commerce levantin, une entreprise française — la maison marseillaise *Gourjon, Bacuet et C<sup>ie</sup>* — ouvrit, dans la deuxième moitié de 1811 <sup>39</sup>, une succursale à Sarajevo, sous le nom : Fraissinet et C<sup>ie</sup> (elle avait déjà établi auparavant une succursale à Split). Ce fut la première maison française qui « osa » former un établissement en Bosnie <sup>40</sup>. Elle fut dirigée par J. Fraissinet, « un jeune homme bien élevé, originaire de Marseille, fils de l'ancien consul de Hollande à Alger <sup>41</sup> ». Parmi le personnel de la maison il y avait un Français, Marseillais aussi, qui en fut sous-gérant : Frainet, et un Ragusain, Raphaël Garbich [Grbić?], qui fut à la fois courtier, magasinier et drogman. Ce dernier, selon Fourcade, était à craindre, à cause de ses « affections » et de « ses habitudes » anglaises. « Actif, rusé, faux comme la plupart de ses compatriotes », connaissant la langue et les Bosniaques, il faisait mieux, au dire du voyageur, ses propres affaires que celles de la maison, mais ses chefs, ignorant la langue, furent « bien obligés de continuer à l'employer », d'autant plus que par ses qualités il « rachetait » ses défauts.

La maison s'occupait en général de la commission. Elle recevait, d'un côté, des marchandises diverses des fabriques françaises (soieries, merceries, quincailleries, verroteries, livres imprimés, mousselines, armes, tabac, et, surtout, fez et draps — ces deux derniers articles représentaient 99 % de toutes les marchandises); pour en avoir une idée, disons que la quantité de marchandises reçues du 12 mars 1812 au 15 février 1813 s'élevait à 955 charges. De l'autre côté, elle recevait des denrées coloniales du Levant; du coton avant tout.

Étant donné la situation particulière dans laquelle elle se trouvait (elle était obligée d'avoir un interprète, un janissaire, — qu' « il serait dangereux de renvoyer », dit Fourcade, quoique les Bosniaques s'habituent aux Français —, de faire des cadeaux aux agas de la ville), ses dépenses annuelles étaient assez

36. AE, Salonique 17, p. 33.

37. *Ibid.*, p. 33.

38. AE, Traunik 2, 27 mai 1811.

39. *Ibid.*, 13 octobre 1811 et 10 janvier 1812.

40. *Ibid.*

41. AE, Salonique 17, p. 36.

élevées : Fourcade les évaluait à dix-huit ou vingt mille francs <sup>42</sup>. Mais malgré cela, en ce qui concerne les bénéfices, la maison n'avait pas « à se repentir de son établissement » à Sarajevo : « Les aveux du gérant, dit Fourcade, me font apercevoir depuis dix-huit mois, toutes dépenses prélevées, un bénéfice net de 100 000 francs <sup>43</sup> ». « Je parle, ajoute-t-il, du bénéfice légitime ou légal, résultant de la commission perçue sur les marchandises venant de France ou sur les cotons et les laines qu'on expédie de Salonique. J'ignore les avantages qu'a pu leur procurer la commission sur les denrées coloniales <sup>44</sup>. » Ce qui fit procurer surtout « les gains énormes » à cette maison, ce furent « les opérations de banque » (dont les maisons bosniaques, à l'exception de celle de Leon Levi <sup>45</sup>, à cause de « leur ignorance », étaient privées <sup>46</sup>).

Fourcade reproche à la maison Fraissinet « d'avoir peu compté sur la nouvelle route, d'avoir manqué de hardiesse, de n'avoir songé qu'à la commission. Riche en capitaux, faisant des bénéfices assurés et journaliers, ayant du crédit, elle aurait pu faire mieux connaître nos manufactures, augmenter nos importations et les besoins de consommation, accréditer nos armuriers et nos horlogers, etc. <sup>47</sup> ». Mais après ces reproches, le voyageur n'hésite pas à rendre hommage à cette maison et à ses chefs : « Ils se sont bien conduits comme Français dans le pays, ont accueilli les voyageurs, protégé les Dalmates, fait estimer la nation et rendu le service d'accoutumer à nous les habitants <sup>48</sup>. » Soulignant, un peu plus loin, ce dernier point, il ajoute qu'« on doit toujours leur savoir gré d'avoir ouvert la route, d'avoir les premiers labouré cette terre épineuse et supporté la mauvaise humeur des Bosniaques <sup>49</sup> ».

Aux yeux de Fourcade, il serait à désirer qu'une seconde maison soit ouverte à Sarajevo. « Deux maisons se surveilleront mutuellement et l'émulation sera doublée. Ce que l'une ne fera pas pour certains de nos produits deviendra la branche des spéculations et des bénéfices de l'autre <sup>50</sup>. » Et alors, croit-il, on parviendra à tripler les fournitures françaises et à « remplacer insensiblement » les produits étrangers par les produits français et « à diminuer ainsi l'exportation du numéraire qu'absorbent les frais pour l'achat et le transport des cotons retirés de Smyrne et de Salonique <sup>51</sup> ».

\*  
\* \*

Le propriétaire de la maison autrichienne, qui exista pendant un certain temps à Sarajevo, était : Louis Rosenfeld de Klagenfurt. (La même maison avait une commandite à Scutari, sous le nom de Levinski et C<sup>ie</sup>.) La maison y fut établie au temps où les denrées coloniales passaient de Salonique et de Scutari à Vienne par Sarajevo et Brod. Mais, dès que les anciens chemins furent réouverts, et que la voie Sarajevo-Brod fut abandonnée, elle devint inutile et ferma. (La maison Fraissinet fut chargée de cette liquidation.) Son proprié-

42. *Ibid.*, p. 36.

43. *Ibid.*, p. 36.

44. *Ibid.*, p. 36.

45. Voir ci-dessous, pp. 230 et suiv.

46. AE, Salonique 17, p. 36.

47. *Ibid.*, pp. 36 et 34.

48. *Ibid.*, p. 36.

49. *Ibid.*, p. 34.

50. *Ibid.*, p. 34.

51. *Ibid.*, p. 34.

taire, qui, selon Fourcade, dans un court laps de temps, acquit « une fortune considérable », s'en alla « jouir de la fortune acquise <sup>52</sup> ».

\*  
\* \*

Les commissionnaires grecs à Sarajevo étaient : Basileo Simeon, père et fils, Alessio Constantin et Georges Nicolo Riso. Le capital du premier s'élevait, selon Fourcade, à 100 000 francs <sup>53</sup>, tandis que celui des deux autres était inconnu. Le dernier commissionnaire faisait aussi « beaucoup d'affaires directes », avait « des intéressés à Brood et à Vienne » et se livrait beaucoup, et « à un grand crédit », au commerce de denrées coloniales <sup>54</sup>.

Ces commissionnaires recevaient des marchandises de la France, de Vienne (toiles) et de l'Allemagne (quincaillerie), pour Salonique et Constantinople, et de Salonique (cotons) pour la France. En dehors de ces affaires qu'ils faisaient pour le compte des autres, ils profitaient aussi « de la circonstance pour spéculer sur les denrées coloniales » pour leur propre compte. Plus sages et plus modérés dans ces spéculations que d'autres (Juifs bosniaques), ils n'ont pas subi de perte <sup>55</sup>.

\*  
\* \*

Le commerce bosniaque était tout entier entre les mains des Juifs (surtout le commerce des draps et des soieries) et des Serbes, appelés aussi Grecs à cette époque.

La maison bosniaque la plus importante à Sarajevo était celle de Leon Levi et Cie. Son capital connu, selon Fourcade, s'élevait à 150 000 sequins, ou près de 2 000 000 de francs, et elle avait des commandites à Vienne, Venise et Salonique. Elle faisait, en gros et au détail, le commerce du drap, du coton, des soieries et des denrées coloniales. En ce qui concerne ces dernières, le propriétaire de la maison a été, selon Fourcade, « plus sage et plus retenu que ses compatriotes <sup>56</sup> ». Cependant, à la différence des autres négociants bosniaques, il a fait beaucoup d'opérations de banque, ce qui lui a procuré, comme à Fraissinet, des « gains énormes » : d'après les calculs du voyageur, une seule opération de ce genre faisait gagner à un négociant 850 piastres sur 12 500 <sup>57</sup>. Le même témoin donne une petite caractéristique de ce commerçant : il est « adroit [...], âpre au gain, comme tous ses co-sectaires, mais plus coulant avec les Français et les Autrichiens. Ses voyages à Venise et en Autriche, ses liaisons avec toute la chrétienté ont poli ses mœurs bosniaques et diminué la haine que comme Juif il doit en conscience aux autres nations <sup>58</sup> ». Il était « tellement gâté par la fortune » que, selon son propre aveu, « les affaires qui ne lui rapportaient pas douze à quinze pour cent par mois ne lui convenaient pas <sup>59</sup> », et il les refusait.

52. *Ibid.*, p. 34.

53. Il faut lire toujours : francs-or.

54. *Ibid.*, p. 37.

55. *Ibid.*, p. 37.

56. *Ibid.*, p. 34.

57. *Ibid.*, p. 37.

58. *Ibid.*, p. 34.

59. *Ibid.*, p. 34.

Il y avait à Sarajevo encore deux maisons de commerce juives, « presque aussi fortes » que la première : celle de Vita Danon et C<sup>ie</sup>, et celle de Calme Schinazzi [Eskenazi ?] et C<sup>ie</sup>, mais leur capital n'a pas été indiqué. Le dernier faisait surtout le commerce des denrées coloniales qui étaient envoyées de Salonique et de Scutari à Vienne. « Comme il était seul, dit Fourcade, et soutenu par de fortes maisons de Vienne, il fit d'abord des bénéfices énormes; mais la baisse subite l'a beaucoup dérangé. On le croyait au moment de faillir. Cependant, il se soutient et fait face <sup>60</sup>. »

S'il faut en croire le même voyageur, il y avait encore à Sarajevo deux mille juifs environ, qui étaient « de petits marchands en détail, courtiers, emballeurs, etc. Tous, alléchés par l'exemple de Calme-Schinazzi, se sont adonnés, mais un peu plus tard, au commerce du sucre et du café. Ils en sont aujourd'hui les victimes <sup>61</sup> ».

Notons encore que les Juifs de Sarajevo, ainsi que l'observe Chaumette, « brocantent sur tout, et font le métier de prêter de l'argent, sur gages, à dix et à douze pour cent d'intérêt par mois <sup>62</sup> », et, ainsi que l'observe Fourcade, ils sont « tous unis et se soutiennent mutuellement <sup>63</sup> ».

Parmi les négociants serbes de Sarajevo, Fourcade cite les suivants : Budimlić (capital 1 000 000 de francs), Dimitrović (capital 800 000), Gabriel Demirović frères (capital 650 000 francs) (ces derniers avaient aussi une maison à Split), Lazar Lazić (capital 60 000 [?]) et Jovo et Djuro Mičić (le capital n'est pas connu, mais ils étaient « très riches <sup>64</sup> »).

Ces négociants faisaient le commerce du coton pour leur propre compte (ils achetaient le coton du Levant et ils l'envoyaient à Vienne ou à Kostajnica, « selon les circonstances »). De plus, ils faisaient « presque tout le commerce de la Province avec Raguse et Dalmatie <sup>65</sup> » : leurs commis voyageurs parcouraient « les marchés de la Bosnie pour faire la cueillette de peaux de lièvres, de la cire, du miel et de tous les autres articles à faire passer en chrétienté <sup>66</sup> ».

Les négociants serbes faisaient, selon Fourcade, « peu d'affaires avec les Turcs de compte à demi ». La raison en était que les Turcs n'avaient pas « la moindre confiance en eux ». Cependant, les négociants serbes étaient toujours dupes, « malgré leur finesse » : « Ils n'ont jamais raison devant les tribunaux », dit Fourcade <sup>67</sup>.

Ils s'occupaient aussi, ainsi que les négociants juifs, de spéculations avec les denrées coloniales, café et sucre surtout. Voici ce que notre voyageur en dit :

Les Grecs et les Juifs de la Bosnie, en voyant les demandes de Vienne se multiplier et des maisons de commerce s'enrichir dans quelques mois, voulurent spéculer, abandonnèrent leurs habitudes, réalisèrent des capitaux et conver-

60. *Ibid.*, p. 34.

61. *Ibid.*, p. 34.

62. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 66.

63. *AE*, Salonique 17, p. 34.

64. *Ibid.*, p. 37. — Chez Fourcade, ces noms, défigurés quelque peu, sont écrits ainsi : *Boudilmischit*, *Dimitrovicht*, *Dimirovicht*, *Lazzicht*, *Mitchitch*. Ces données de Fourcade sont d'autant plus précieuses qu'elles étaient inconnues jusqu'à présent : l'historien de Sarajevo, VI. Skarić, ne cite que deux négociants serbes de cette époque : Budimlić et Selak. Cf. VI. SKARIĆ, *Iz prošlosti Bosne i Hercegovine XIX vijeka*, GZD, I, Sarajevo, 1949, p. 19.

65. *AE*, Salonique 17, p. 37.

66. *Ibid.*, p. 37.

67. *Ibid.*, p. 37.

tirent leur fortune en sucre et café, qu'ils allaient acheter à Scutari, à Lissa, à Malthe même <sup>68</sup>.

En raison de la baisse subite du prix de ces denrées, ils éprouvèrent « de grandes pertes ». Cependant, étant riches, « ces fortes maisons ont le temps d'attendre <sup>69</sup> ». Voilà pourquoi « la place était encombrée de plus de six mille charges de café <sup>70</sup> ».

Par rapport aux maisons de commerce étrangères, les maisons bosniaques se trouvaient, en partie, dans une meilleure situation : elles n'avaient besoin ni d'interprète, ni de janissaire ni de courtier; un commis leur suffisait. Elles ne payaient pas le logement : le plus pauvre avait « sa maison, son magasin et sa boutique <sup>71</sup> ». Jouissant « de la plus grande liberté », rares étaient ceux d'entre eux qui tenaient des livres de commerce. Et « les droits sur les marchandises sont si modérés que les Juifs même ne pensent pas à faire la contrebande <sup>72</sup> ».

D'un autre côté, cependant, les négociants bosniaques, les Juifs aussi bien que les Serbes, étaient exposés à toutes sortes de vexations, et « sujets de cruelles avanies <sup>73</sup> ». Non seulement certains fonctionnaires turcs, en achetant chez eux, ne payaient souvent pas, mais les dirigeants — tels que le *cadi*, janissaire-*aga*, *mousselim* — saisisaient « tous les prétextes pour extorquer des sommes à leurs sujets <sup>74</sup> ». Les négociants juifs et serbes, selon Fourcade, devaient acheter en Bosnie « comme une grâce ce qui serait justice ailleurs », et surtout payer « leur part des avances faites continuellement à la communauté <sup>75</sup> ». Le voyageur relate, entre autres, le rachat du sang au sujet d'un Juif — exemple qui illustre, dit-il, « le génie inventif des Turcs » lorsqu'il s'agissait d'extorquer de l'argent des Juifs qui cependant étaient « moins mal vus que les Chrétiens par les Osmanlis <sup>76</sup> ».

Fourcade fait état aussi de l'attitude des négociants bosniaques à l'égard des négociants étrangers. Cette attitude, comme on a déjà vu, n'était pas favorable : les Bosniaques considéraient les étrangers comme leurs concurrents les plus redoutables. Ils allaient, dans leur jalousie et envie, jusqu'à exciter contre eux des émeutes <sup>77</sup>. Voilà une des raisons pour laquelle Fourcade ne ménage pas les négociants bosniaques, et emploie à leur adresse des expressions dures. Selon lui, les Français n'avaient pas d'ennemis plus dangereux que les Serbes : « Ces lâches esclaves, écrit-il, sont pour les Russes ce que le brave Polonais est pour nous. Ils aiment les Anglais par intérêt. Tous les latins sont l'objet de leur haine, les Allemands comme les Français et les Italiens <sup>78</sup>. »

Quant aux Juifs, le voyageur est un peu plus indulgent :

Les Juifs ne sont pas, dit-il, nos ennemis comme les Grecs. Ils détestent et craignent les Russes. Mais ils craignent pour le moins autant la concurrence

68. *Ibid.*, p. 33.

69. *Ibid.*, p. 33.

70. *Ibid.*, p. 33.

71. *Ibid.*, p. 36.

72. *Ibid.*, p. 36.

73. *Ibid.*, p. 34.

74. *Ibid.*, p. 36.

75. *Ibid.*, p. 36.

76. *Ibid.*, p. 34. — Voir ci-dessus, p. 207.

77. AN, F<sup>12</sup> 1850<sup>B</sup>, Consulat de Travnick, 18 et 28 avril 1812. — Voir ci-dessus, p. 222.

78. AE, Salonique 17, p. 37.

de nos compatriotes. Ils ne répandent pas comme les Grecs des nouvelles favorables aux Anglais et aux Moscovites; mais ils dégoûtent le plus qu'ils peuvent nos négociants et nos commissionnaires par des mensonges, des renseignements faux, en formant une ligue pour vendre et pour acheter, en nous suscitant des tracasseries aux douanes, etc.<sup>79</sup>.

\* \* \*

Fourcade donne aussi quelques indications sur la monnaie en circulation à Sarajevo, sur la cote de change et la base de paiement<sup>80</sup>.

Selon lui, la base de paiement, ainsi qu'« un objet considérable d'importation », étaient des sequins de Hollande (il valait 13 piastres 1/4), d'Autriche, de Venise (13 piastres 1/2), ainsi que des piastres d'Espagne et des thalers [talaris] d'Autriche (ces deux dernières pièces valaient 6 piastres chacune) : aux marchés de la frontière bosniaque-croate ou bosniaque-illyrienne, les comptes se soldaient en cette monnaie; ce fut le cas aussi des caravaniers : on devait se procurer les mêmes pièces d'or ou d'argent pour les payer. On voyait aussi, dit Fourcade, dans la circulation quelques écus de Bavière, de Saxe, de l'ancienne République de Venise; mais ces pièces « gagnaient » beaucoup moins et n'étaient pas si recherchées.

Du mémoire de Fourcade il ressort aussi que des lettres de change étaient tirées sur Sarajevo, et que cette ville avait un change ouvert avec Augsbourg — « tout à l'avantage du preneur de papiers<sup>81</sup> ».

## V

Nos voyageurs font moins de cas des manufactures de Sarajevo (et en Bosnie en général) que de son commerce. La raison en est, d'une part, que les produits des manufactures bosniaques les intéressaient moins que les articles de commerce; et d'autre part, la fabrication des objets de manufacture était alors assez rudimentaire : Chaumette observe qu'on trouve à Sarajevo « peu de manufactures » et que « leurs produits sont grossièrement fabriqués<sup>82</sup> ». Malgré cela, nous devons à nos Français quelques renseignements à ce sujet, qui ne sont pas sans intérêt.

A Sarajevo, nos voyageurs furent attirés avant tout par les objets fabriqués en cuivre. « A Seraglio on travaille le cuivre parfaitement », écrit l'un d'eux<sup>83</sup>. Cette ville recevait alors, selon Chaumette, environ deux mille quintaux de cuivre de Trébizonde, et presque toute cette quantité était employée « dans les soixante boutiques de chaudronneries qu'il peut y avoir à Bosna-Seray<sup>84</sup> ». On y fabriquait « des aiguères, des bassins pour laver les mains, des zarfs, ou dessous de tasses à café, des soucoupes pour supporter les bois de pipes, etc.<sup>85</sup> ». Bien travaillés, ces objets étaient « remarquables surtout par la beauté de la dorure »; car les artisans de Sarajevo, selon le même voyageur, excellaient

79. *Ibid.*, p. 34.

80. *Ibid.*, p. 37.

81. *Ibid.*, p. 37.

82. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 35.

83. AG, *Mém. et reconn.*, *Mém. sur la Bosnie*, Raguse, 24 août 1806.

84. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 136.

85. *Ibid.*, p. 136.

« à appliquer l'or » sur ces objets : « ils ont acquis en ce genre une grande réputation dans la Turquie septentrionale <sup>86</sup> ». Au dire de P. David, Sarajevo fournissait « à toute la Romélie des ustensiles en cuivre étamé et en cuivre doré, qu'elle a la réputation de fabriquer mieux qu'aucune autre ville de Turquie <sup>87</sup> ». Et un autre témoin relève que les fabriques de la capitale de la Bosnie faisaient « de très grands envois à Constantinople, Salonique, Smyrne, l'Égypte et même la Hongrie <sup>88</sup> ».

Les ouvrages fabriqués en fer à Sarajevo n'étaient pas mal non plus, selon Fourcade; mais ils valaient « beaucoup moins » que ceux de Jajce et de Travnik <sup>89</sup>. Le fer retiré des mines bosniaques était utilisé surtout à Sarajevo, pour la fabrication des armes. Du fait du goût des Bosniaques pour les armes (« l'habitant le plus pauvre, dit le même voyageur, a son fusil, son sabre, un poignard et une paire de pistolets <sup>90</sup> »), il y avait à Sarajevo, selon lui, quatre-vingt-dix arquebusiers (en 1813); et dans ses « bezeistins » : plus de deux cents orfèvres, « dont l'occupation majeure » était de « damasquiner les armes blanches et les armes à feu <sup>91</sup> ».

Fourcade attire l'attention également sur les selliers de Sarajevo, qui étaient, à son avis, « d'assez bons ouvriers », mais qui ne faisaient « que des ouvrages communs », tandis que « tous les harnais de cheval un peu riches » venaient de Constantinople. Le voyageur ajoute que les peaux employées par les selliers étaient « préparées sur les lieux mêmes », et « d'un apprêt convenable et de durée <sup>92</sup> ». Un autre voyageur relève un assez grand nombre de cordonniers à Sarajevo, en l'évaluant à cinq cents <sup>93</sup>.

## VI

Tous les voyageurs furent frappés de l'aspect vivant de Sarajevo. À Pouqueville elle s'annonça déjà de loin « avec sa magnificence sauvage de capitale de la Bosnie, par le nombre de ses villages, de ses troupeaux, et l'affluence des caravanes qui fréquentent son bazar <sup>94</sup> ». Un autre voyageur y est surpris par le grand nombre de « grands propriétaires », de bazars et de « bezestins » « bien fournis », ainsi que par « un grand commerce de détail » qu'on y fait <sup>95</sup>. Disons, en passant, que selon Ch. Pertusier, ce commerce de détail se partageait « entre les individus de trois religions <sup>96</sup> ».

Plus d'un de nos voyageurs attire l'attention aussi sur un grand nombre d'établissements publics : mosquées, tekkés, bains publics, fontaines, hans <sup>97</sup>. Chaumette donne le nombre de quelques-uns : quatre-vingts mosquées, dix tekkés, vingt-quatre bains publics et plus de deux cents fontaines; il y avait aussi, selon lui, « un tcharchi (marché) et un Atméidan (hippodrome), tous deux

86. *Ibid.*, p. 35.

87. AE, Traunik 2, 27 mai 1811.

88. Voir la note 83, p. 233.

89. AE, Salonique 17, p. 35.

90. *Ibid.*, p. 35.

91. *Ibid.*, p. 35.

92. *Ibid.*, p. 35.

93. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire...*, note 21.

94. F. POUQUEVILLE, *o. c.*, 1<sup>re</sup> éd., t. II, p. 466.

95. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire...*

96. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 314.

97. AG, *Mém. et reconn.*, *Itinéraire...*, note 25.

très vastes, et quatre bezestans ou marchés couverts<sup>98</sup> ». Ces derniers étaient, selon un voyageur, « de grands corridors bordés d'échoppes en pierres et voûtés » et ils ressemblaient « plus à une foire passagère qu'à un établissement permanent<sup>99</sup> ».

Ch. Pertusier exprime son jugement sur certains de ces établissements publics : les mosquées sont à ses yeux « d'une construction élégante », et « son besestin et ses tchiarchis l'emportent de beaucoup sur tous ceux qu'on a vus jusqu'ici<sup>100</sup> ». Les maisons de Sarajevo, à l'avis du même voyageur, l'emportent sur celles des autres villes : blanchies à l'extérieur, elles ont « un air de propreté et de fraîcheur qui distingue cette ville<sup>101</sup> », elles donnent à la ville « un éclat et une fraîcheur qu'on ne trouve pas dans les autres villes turques<sup>102</sup> ». Ce sont surtout leurs jardins contigus et plantés d'arbres qui, « se dessinant parmi les édifices, font un effet gracieux<sup>103</sup> ».

Combien d'habitants avait alors la capitale de la Bosnie ?

Nos voyageurs ne sont pas d'accord à ce sujet, et il y a de grandes différences entre leurs évaluations, qui vont de trente à quatre-vingt mille habitants. Ceux qui sont certes les plus dignes de foi à cet égard sont Fourcade et P. David : le premier évalue ce nombre à quarante mille<sup>104</sup>, et le second à quarante-cinquante mille<sup>105</sup>. Pouqueville, suivant ce dernier, donne le même chiffre<sup>106</sup>. Les voyageurs ne sont pas non plus tout à fait d'accord quant à la proportion des chrétiens et des musulmans. Ch. Pertusier prétend qu'il y avait « plus de deux tiers » de musulmans<sup>107</sup>, tandis qu'un autre voyageur évalue ce nombre à trois quarts<sup>108</sup>.

En revanche, en ce qui concerne certains traits moraux des habitants de la capitale, ils sont tous d'accord à relever leur caractère turbulent, séditionnaire, factieux. Pouqueville résume l'opinion générale lorsqu'il écrit que Sarajevo est « après Andrinople, une des métropoles [...] la plus séditionnaire de la Turquie d'Europe », et que sa population est « renommée par sa turbulence<sup>109</sup> ».

Un autre voyageur relève leur fanatisme, trait confirmé aussi par d'autres : « On est Turc à Bosna Serraiio plus que partout ailleurs, nul dans la ville ne porte l'habit franc. On a une profonde horreur de l'étranger<sup>110</sup>. »

A propos de Sarajevo, encore un détail qui est mentionné par certains voyageurs et n'est pas sans quelque intérêt : on se servait alors de la rivière Miljacka, lors de ses crues, pour « faire flotter » et amener le bois « destiné au chauffage des habitants<sup>111</sup> ».

98. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 33. — Selon H. Kreševljaković, il n'y avait que trois bezistans à Sarajevo. Cf. H. KREŠEVLJAKOVIĆ, *Naši bezistani*, Sarajevo, 1954, p. 233.

99. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire...*, note 21.

100. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 313.

101. *Ibid.*, p. 313.

102. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire...*, n. 21.

103. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 33.

104. AE, *Salonique* 17, p. 10.

105. AE, *Traunik* 2, 27 mai 1811.

106. POUQUEVILLE, *o. c.*, 1<sup>re</sup> éd., t. II, p. 467.

107. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 313.

108. AG, voir la note 102.

109. POUQUEVILLE, *o. c.*, 1<sup>re</sup> éd., t. II, pp. 466-467.

110. Voir la note 102.

111. ROUX-LA-MAZELIÈRE, *o. c.*, p. 328; AG, *Mém. et reconn.*, *Itinéraire...*

## § 2. LES AUTRES VILLES

I. TRAVNIK. — II. BANJA LUKA. — III. MOSTAR. — IV. JAJCE. — V. VISOKO.

Nos Français nous ont laissé quelques renseignements sur d'autres villes bosniaques-herzégoviniennes de cette époque, mais ils ne sont ni aussi substantiels ni aussi intéressants que ceux relatifs à Sarajevo. La plupart des localités dont ils parlent se trouvaient sur « la nouvelle route ». Résumons ici l'image qu'ils se sont tracée de quelques-unes de ces villes.

## I

Tous les voyageurs visitent Travnik — ville qui était alors le siège du vizir et qui se trouvait sur la « nouvelle route » — et tous lui consacrent quelques mots. Ils sont d'accord que cette ville « n'a d'importance que celle que lui donne la résidence du vizir <sup>112</sup> » : ce fait fit transformer un bourg de deux mille habitants en « une ville assez considérable <sup>113</sup> » de sept à huit mille, habitée par le pacha et « par ceux des grands propriétaires qui ont intérêt à se rapprocher du pouvoir <sup>114</sup> ».

Du point de vue commercial, à la différence de Sarajevo, la ville viziriale ne jouait aucun rôle : « Son commerce ne consiste que dans les objets vendus à la cour du vizir <sup>115</sup> », dit Chaumette, qui lui prédit en même temps un avenir sans perspective : « La position de cette ville, écrit-il, dont les abords sont très difficiles, l'empêchera toujours de devenir le centre d'un commerce considérable. Quand elle cessera d'être la résidence des pachas, elle rentrera en peu de temps dans son obscurité primitive <sup>116</sup>. » Il faut constater que les prédictions du voyageur ont été réalisées.

Maints voyageurs donnent une description de cette ville. Citons ici celle de Leclerc qui date de 1806 : « Elle est bâtie sur le ruisseau de la Sora (!) [Lašva] dans le fond de la vallée, partie sur la rampe des collines qui la resserrent. Des vergers et des cimetières y occupent le meilleur terrain, au centre même de la ville, et la divisent en différents quartiers qui présentent l'aspect de trois ou quatre villages réunis. Toutes les maisons y sont construites en bois ou en pisé d'un seul étage, et couvertes de planches. Celles des grands ont à peine l'élégance extérieure des habitations des paysans riches de l'Europe civilisée <sup>117</sup>. »

Il est intéressant de rapprocher cette description de Leclerc de celle qu'un autre grand voyageur français donnera de la même ville : Ami Boué y passera en effet quelque trente-cinq ans plus tard (en 1840); voici ce qu'il en dit :

Les rues sont étroites, tortueuses et mal pavées; un grand nombre sont montantes. Les maisons, en grande partie en bois, ont des toits de planches et sont blanchies en dehors. Quoiqu'il y ait quelques assez grandes mosquées, il n'y a pas de beaux édifices, ni de grands bazars, comme à Sarajevo. Le Konak ou

112. AE, Traunik 2, 27 mai 1811.

113. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire...*114. *Ibid.*115. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 39.116. *Ibid.*, p. 39.117. LECLERC, *o. c.*, p. 333.

Sérail du Vizir n'est lui-même qu'un bâtiment d'un étage en grande partie en bois et très délabré, il entoure une grande cour, où croît de l'herbe, ce qui cadrait encore assez avec la description qu'en fit en 1806 Mr H. Pouqueville. De plus il est placé sur les bords marécageux du Laschva, où se trouve une petite prairie avec des dépendances appartenant aussi au vizir <sup>118</sup>.

Et le chercheur, étonné, de conclure : « On ne comprend guère qu'on ait pu choisir une habitation si dénuée d'agrément et de salubrité dans un pays plein de beautés naturelles <sup>119</sup>. »

Combien l'impression d'Ami Boué est loin de celle d'un grand voyageur turc du XVII<sup>e</sup> siècle, Ewlyā Čelebī qui passa par Travnik en 1660 : la ville lui parut « belle comme le paradis <sup>120</sup> ».

Notons enfin que Chaumette trouve la rivière Lašva, qui coule par Travnik, « remarquable par ses truites et par la limpidité de ses eaux <sup>121</sup> », et les montagnes dans les environs « délicieuses pour le coup d'œil <sup>122</sup> ».

## II

Située dans « un canton renommé pour la bonté de ses grains et de ses pâturages <sup>123</sup> », Banja Luka fait « un riche commerce de grains, de bestiaux et de tabac <sup>124</sup> ».

En ce qui concerne le nombre des habitants de cette ville, les chiffres qu'en donnent quelques-uns de nos voyageurs diffèrent diamétralement : Chaumette lui donne cinq mille habitants <sup>125</sup>, Pertusier six à sept mille <sup>126</sup>, F. de Beaujour sept à huit mille <sup>127</sup>, et P. David va jusqu'à douze à quinze mille <sup>128</sup>.

Les maisons, en ce qui concerne les matériaux, le style et la disposition, y sont, ainsi qu'à Sarajevo et à Travnik, « presque une répétition de ce qu'on peut voir en ce genre dans les autres provinces, sans même en excepter la capitale <sup>129</sup> » [Constantinople], observe Ch. Pertusier : « La différence la plus saillante consiste, selon lui, dans les poêles en briques qui, en Bosnie, font parties intégrantes des maisons, à l'instar de l'Allemagne, tandis qu'ailleurs on se contente d'échauffer les appartements avec des brasiers <sup>130</sup>. »

## III

Nos voyageurs trouvent agréable la ville de Mostar, située sur les rives de la Neretva (dans une vallée « cultivée en oliviers et en vignes »), et dont les « mai-

118. AMI BOUÉ, *Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe*, Vienne, W. Braumüller, 1854, t. II, p. 229. — Pour la description de Travnik chez Pouqueville, voir ci-dessus, p. 183.

119. *Ibid.*, p. 229.

120. Šejh Sejfudin KEMURA, *Is sejahatname Evlije Čelebije*, GZM, 1908, p. 193; Evlija ČELEBIJA, *Putopis*, odlomci o jugoslavenskim zemljama (preveo, uvod i komentar napisao Hazim Šabanović), Svjetlost, Sarajevo, 1954, p. 142.

121. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 38.

122. *Ibid.*, p. 39.

123. *Ibid.*, p. 41.

124. AE, *Traunik* 2, 27 mai 1811.

125. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 41.

126. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 286.

127. F. de BEAUJOUR, *o. c.*, t. I, p. 398.

128. AE, *Traunik* 2, 27 mai 1811.

129. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 289.

130. *Ibid.*, p. 289. — Sur les poêles en Bosnie, voir ci-dessous, p. 254.

sons, entremêlées d'arbres verts, sont surmontées par les coupoles et les minarets des mosquées <sup>131</sup> » ; mais elle a aussi son revers, comme toutes les villes turques : l'intérieur en est « sale et dégoûtant <sup>132</sup> ».

Certains (Chaumette) relèvent l'importance économique de cette « ville riche », « centre d'un commerce assez considérable », « célèbre, dans les derniers temps, par ses fabriques d'excellentes armes à la façon de Damas <sup>133</sup> ».

F. de Beaujour et Chaumette évaluent le nombre de ses habitants à dix mille-douze mille, dont les deux tiers, selon le second, étaient Serbes. Le même voyageur souligne les bons rapports et « bonne intelligence » entre les musulmans et les chrétiens, si bien que, s'unissant « dans les occasions importantes » ils « s'opposent, d'un commun accord, aux volontés des vizirs, quand elles leur déplaisent <sup>134</sup> ». A titre d'exemple, l'auteur cite un pacha de Bosnie, Kukavica, qui « en fit une funeste expérience en 1783 » : « Il voulait entrer de vive force à Mostar, pour s'y faire payer le *miri* [espèce de tribut]. Les habitants s'armèrent, et le massacrèrent avec presque toute sa troupe <sup>135</sup>. » Le voyageur ajoute que « ce meurtre a intimidé les Beylerbeys, qui n'exercent plus dans cette ville qu'une autorité d'opinion <sup>136</sup> ».

Cette ville fut aussi le siège « d'un évêché grec, le plus ancien de tout le royaume <sup>137</sup> ».

#### IV

Un renseignement de Chaumette concernant la ville de Jajce, ancien siège des rois bosniaques, mérite d'être relevé : on y voyait en son temps « le tombeau d'un évêque catholique qui y fut martyrisé par les Turcs, il y a deux siècles environ <sup>138</sup> », et « les miracles qu'on lui attribue font accourir, à Yaitça, le 8 mai de chaque année, une foule de pèlerins catholiques, pour y entendre le service que l'on célèbre pour l'anniversaire de sa mort <sup>139</sup> ».

#### V

Mentionnons enfin la description pittoresque d'une ville assez insignifiante : Visoko (à une trentaine de kilomètres de Sarajevo) ; nous la devons à Charles Pertusier. Cette ville, « contraste marqué » avec les villages « bruyants » français, apparut à l'auteur dans toute sa « pureté des mœurs » et avec son « calme parfait », qui lui firent rappeler « ce premier âge du monde, où le bonheur sans nuage habitait [...] parmi les humains <sup>140</sup> ». L'auteur la voit et la peint sous un jour idyllique : « Les arbres fruitiers entourent la modeste demeure de chaque famille ; les eaux courantes arrosent les rues, et contribuent encore à entretenir la fraîcheur ; chaque ombrage recèle une multitude d'oiseaux, qui

131. F. de BEAUJOUR, *o. c.*, t. I, p. 389.

132. *Ibid.*, p. 390.

133. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 43.

134. *Ibid.*, p. 43.

135. *Ibid.*, p. 43.

136. *Ibid.*, p. 43.

137. *Ibid.*, pp. 43-44. — Sur l'aspect pittoresque de cette ville, voir ci-dessus, p. 183.

138. *Ibid.*, p. 44.

139. *Ibid.*, p. 44.

140. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 308.

font entendre les accents du contentement : jamais leurs concerts ne sont interrompus par le plomb meurtrier <sup>141</sup>. » Et quant aux habitants, ils sont sobres : « Bacchus et ses joyeux transports ne sont point admis dans leurs réunions taciturnes »; s'ils « se convient, c'est pour savourer le café de l'Yémen; pour mêler son arôme aux parfums du tabac et de l'aloès <sup>142</sup>. »

141. *Ibid.*, p. 308.

142. *Ibid.*, pp. 308-309.

## CHAPITRE VI

# LES BOSNIAQUES ET LEUR VIE

Quelques-uns des voyageurs qui nous occupent ont exprimé leurs impressions et leurs opinions sur les Bosniaques et leur vie. C'est une chose, il est vrai, très délicate et complexe que de porter un jugement sur un peuple : pour que ce jugement soit juste et impartial, il faut non seulement bien connaître le peuple, mais encore être dénué de tout préjugé racial, religieux, politique, social. Nos voyageurs sont venus en Bosnie dans des conditions particulières, ils y ont vécu dans des circonstances anormales, et l'image qu'ils ont pu se faire des peuples qui y vivaient ne pouvait pas être tout à fait objective et fidèle. Il n'en reste pas moins vrai que certains d'entre eux peuvent être considérés comme des témoins dignes de foi : grâce à eux nous connaissons aujourd'hui mieux ce qu'ont été les Bosniaques d'il y a presque cent cinquante ans, quels ont été leurs vertus et leurs défauts, leur vie religieuse et sociale, leurs mœurs et habitudes.

### § 1. COMPLEXITÉ RACIALE ET RELIGIEUSE

#### I. PAYS HABITÉ PAR PLUSIEURS PEUPLES APPARTENANT A UNE COMMUNAUTÉ. —

#### II. RELIGIONS, CROYANCES ET CULTE

La Bosnie et l'Herzégovine sont deux régions très complexes à maints points de vue, comme nous l'avons déjà souligné : dans aucun pays des Balkans on ne trouve une si grande diversité et un mélange aussi inextricable de peuples, de religions et d'influences culturelles : dès l'arrivée des Slaves dans ces régions, on y trouve des Serbes et des Croates; aux catholiques et aux orthodoxes, qu'on y rencontre dès le schisme du <sup>x</sup><sup>i</sup><sup>e</sup> siècle, il faut ajouter les bogomiles et, plus tard, les musulmans (dès le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle) et les Juifs (dès le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle); enfin les diverses influences culturelles venant de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud ont fait de ces deux régions des ensembles encore plus complexes <sup>1</sup>.

Cette complexité, cette diversité raciale, religieuse et culturelle n'échappa pas à certains de nos voyageurs, qui en firent état dans leurs écrits.

### I

D'un côté, les voyageurs constatent en Bosnie un mélange racial. Ainsi, Chaumette relève que « les révolutions, dont cette province a été le théâtre, ont nécessairement mélangé les races de ses habitants <sup>2</sup> ».

1. Cf. ci-dessus, p. 11 et suiv.

2. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 47.

De l'autre côté, cependant, le même voyageur remarque non seulement une certaine similitude et communauté de mœurs chez les Croates (catholiques) et les Serbes (orthodoxes) (il identifie parfois ces derniers aux premiers), mais en ce qui concerne les musulmans, il fait une distinction entre les vrais Turcs (Osmanlis) et les Slaves islamisés. Ces derniers, traités, selon lui, par les Osmanlis « de barbares et de nouveaux convertis (potour) <sup>3</sup> », n'ont en réalité que « l'extérieur du musulmanisme » : ils n'ont, dit-il, « ni les mœurs ni la langue des autres Osmanlis, pour lesquels ils nourrissent, au contraire, un véritable éloignement <sup>4</sup> ». Et pour prouver son assertion, le voyageur fait état de la différence qui existe en Bosnie entre l'apparence et les mœurs chez les musulmans bosniaques et chez les vrais Turcs : absence de « ces figures tartares si fréquentes dans presque toute la Turquie <sup>5</sup> » ; manque de polygamie <sup>6</sup>, et d'autres « vices des voluptueux musulmans d'Asie et de Constantinople <sup>7</sup> » ; égards des hommes envers les femmes ; port du voile <sup>8</sup>. Pour P. David, cependant, tous les Musulmans sont des Turcs. (Rien de surprenant d'ailleurs, puisque le langage populaire serbo-croate les appelait ainsi jusqu'à naguère.)

Mais il y a plus : nos voyageurs ont relevé en Bosnie une similitude de langue, de religion et d'usages avec d'autres « Esclavons ».

En ce qui concerne la langue qu'on parle en Bosnie, ils sont tous d'accord (Chaumette, Pouqueville, Pertusier) que c'est une langue « esclavonne » ou « slave ». Pour Pertusier, « la langue bosniaque » est « un dialecte illyrique [...] qui rentre dans cette famille nombreuse connue sous le nom générique des langues esclavonnes <sup>9</sup> ». Et Pouqueville, en le complétant, écrit : « on parle le slave dans toute l'Illyrie proprement dite, au Monténégro, dans le Chelmo ou Herzégovine, en Bosnie, Serbie, Bulgarie, dans le nord de la Macédoine, en Liburnie ou Croatie, en Bohême, Silésie, Pologne, Russie... <sup>10</sup> ».

(On a déjà vu l'opinion de Chaumette sur la langue parlée en Bosnie <sup>11</sup>.)

Quant à la langue turque, bien que ce soit « la langue du pouvoir », elle est connue à peine par un « vingtième de la population <sup>12</sup> » ; et même ceux des fonctionnaires bosniaques qui parlent turc, « y sont si peu exercés » et usent, en parlant, de tant de « locutions barbares » que les vrais Turcs (Osmanlis) réussissent à peine à les comprendre <sup>13</sup>. Et les autres ? « Les habitants des villes, selon Pertusier, la comprennent dans l'éducation bornée qu'ils daignent recevoir. Les rayas de leur côté se trouvent dans l'obligation d'acquérir la connaissance des expressions qui se rattachent à leurs intérêts <sup>14</sup> » ; « mais, observe-t-il, l'intelligence de ce vocabulaire fiscal leur revient bien cher <sup>15</sup> ».

Puisque les idées qu'on avait sur la race slave étaient assez vagues à cette époque, il est compréhensible que quelques-uns de nos voyageurs, tout en

3. *Ibid.*, p. 53.

4. *Ibid.*, p. 88.

5. *Ibid.*, p. 47.

6. *Ibid.*, p. 55.

7. *Ibid.*, p. 56.

8. Voir ci-dessous, pp. 258 et suiv.

9. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 105.

10. Fr. POUQUEVILLE, *o. c.*, 2<sup>e</sup> éd., t. I, p. 49, note 2.

11. Voir ci-dessus, p. 126.

12. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 48.

13. *Ibid.*, p. 48.

14. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, pp. 105-106.

15. *Ibid.*, p. 106.

remarquant que la Bosnie est habitée par les Slaves, commettent certaines erreurs assez graves aujourd'hui. Ainsi pour P. David les Albanais et les Transylvains ont une conformité de langage et de religion et « tant de rapports », au même titre que les Croates et les Dalmates, avec les Russes <sup>16</sup>. Et Chaumette, comme on a vu, a compté les Avars, les Madjars et les Petchénègues parmi les Slaves <sup>17</sup>.

Notons enfin que la présence des Tziganes et des Juifs n'a pas non plus échappé à nos voyageurs. Selon Chaumette il n'y a pas en Bosnie « de ville ou de village dans lequel on ne trouve plusieurs familles de Tchinguèneh, ou Bohémiens; on en rencontre même en quelques endroits occupant seuls de méchants villages <sup>18</sup> »; tandis que les Juifs ont été « établis seulement à Bosna-Séray, et dans les villes les plus commerçantes de la Province <sup>19</sup> ».

## II

Nos voyageurs ont laissé pas mal de renseignements relatifs à la situation des différentes religions et croyances en Bosnie : catholique, orthodoxe, musulmane, juive, et de leur clergé. A cet égard, nous devons à Chaumette quelques données intéressantes.

Ce voyageur nous parle surtout de la religion catholique. A sa tête se trouvaient deux évêques : ceux de Trebinje et de Duvno. Le premier, « choisi par le pape entre les moines jacobins de Raguse », habitait dans cette dernière ville (les Turcs ne lui permettaient pas de « s'établir chez eux <sup>20</sup> »); le second résidait en Bosnie, au couvent franciscain de Fojnica, et il était considéré comme chef de la religion catholique dans ce pays. Ce dernier choisissait trois vicaires-généraux, nommait les supérieurs des trois monastères catholiques bosniaques et les curés des villes <sup>21</sup>.

Les catholiques avaient à cette époque, selon nos voyageurs, trois monastères, appartenant à l'ordre des Mineurs-Observantins : à Fojnica, Kreševo et Sutjeska. Le premier, le plus grand, comptait cent cinquante moines, tandis que dans les deux autres il y en avait quatre-vingts environ <sup>22</sup>. Chaumette souligne le zèle et le courage « qu'ils apportent dans l'exercice de leurs fonctions <sup>23</sup> », et cite « plusieurs privilèges » que la Cour de Rome leur a accordés en récompense : élection de leur évêque, qui doit être Bosniaque; envoi, chaque année, de quatre sujets à Rome, pour y être élevés « aux dépens de la Propagande »; subsides annuels de Rome <sup>24</sup>.

Quant aux églises catholiques, il n'y en avait d'autres que celles dans les couvents. Pour cela, le plus souvent, « les saints mystères » étaient célébrés en Bosnie « en plein air, sous les ombrages, comme dans les premiers siècles du christianisme <sup>25</sup> » : on dressait ordinairement dans le cimetière un petit autel

16. Mih. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 635; Cf. Jean HUMBERT, *Témoignages français sur les populations yougoslaves (1804-1814)*, dans le *Monde slave*, juillet 1933, pp. 24-61.

17. Cf. ci-dessus, p. 123.

18. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 31.

19. *Ibid.*, p. 31.

20. *Ibid.*, p. 67.

21. *Ibid.*, p. 68.

22. *Ibid.*, p. 68.

23. *Ibid.*, pp. 68-69.

24. *Ibid.*, p. 69.

25. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 83.

portatif « autour duquel se placent les hommes, et derrière eux les femmes <sup>26</sup> ». Cette simplicité des cérémonies religieuses ne faisait pas cependant diminuer la piété des fidèles : selon Pertusier, « la ferveur des assistants et leur recueillement ne laissent rien à regretter de la pompe qui accompagne chez nous les cérémonies religieuses <sup>27</sup> ». Ajoutons que pour pouvoir faire le service religieux, il fallait, au dire de Chaumette, acheter fort cher le consentement des autorités turques <sup>28</sup>. Le voyageur pense que « toutes ces entraves contribuent peut-être autant que l'ignorance à entretenir, parmi les catholiques, le fanatisme pour leur culte <sup>29</sup> ».

Le voyageur s'attaque, comme on a déjà vu, à ce fanatisme, dont il rend responsable le clergé <sup>30</sup>. Stigmatisant les diverses « vexations » que le clergé imposait aux fidèles catholiques, Chaumette relate un événement dont il fut témoin : « De mon temps, écrit-il, plusieurs catholiques, poussés à bout par des vexations de ce genre, prirent le parti de se faire musulmans. Dans le nombre, se trouvait une pauvre veuve de Foinitça, qui avait été tellement tourmentée, que le Vizir indigné voulut punir les moines de leur barbarie », et il fit payer aux moines une grande avanie (22 500 francs); il voulut même profiter de cette occasion pour les détruire, mais ce fut P. David qui les sauva <sup>31</sup>.

On a vu qu'il avait rendu responsables des prêtres catholiques « d'une foule de superstitions », qui avaient existé alors en Bosnie <sup>32</sup>.

Quant aux orthodoxes de Bosnie, nos voyageurs nous apprennent que le chef de leur clergé, le métropolitain (archevêque), résidait à Sarajevo, « dans un couvent très considérable <sup>33</sup> », et qu'il avait sous ses ordres quatre évêques, dont les sièges étaient à Sarajevo, Mostar, Zvornik et Novi-Pazar <sup>34</sup>; qu'il y avait en Bosnie-Herzégovine à cette époque quatorze monastères orthodoxes, dont douze en Herzégovine et deux en Bosnie (à Banja Luka et Derventa).

Mais certains renseignements que les voyageurs nous donnent sur les Musulmans sont surtout significatifs. Avant tout, ceux qui font état des « traces évidentes des anciennes traditions du catholicisme <sup>35</sup> », c'est-à-dire ceux qui font voir les traces de ce qu'on a appelé en russe *dvoeverie* (double religion), — islamisme mêlé de traces de christianisme. Citons-en seulement un fragment :

Les Turcs eux-mêmes [Musulmans], aussi superstitieux que leurs rayas, n'oublient pas, dans cette circonstance, qu'ils sont chrétiens d'origine : ils achètent, avec une égale dévotion, les petits carrés de papier, sur lesquels les prêtres écrivent, avec des caractères bizarres, les noms de quelques saints, qu'ils vendent ensuite chèrement pour des préservatifs infaillibles contre les malices du démon, et contre plusieurs maladies.

Avec la pratique de quelques traditions du catholicisme, les Musulmans de Bosnie conservent pour ce culte une sorte de penchant dont ils donnent des preuves fréquentes. Il arrive souvent que les Turcs font dire plusieurs messes devant les

26. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 70; LECLERC, *o. c.*, p. 334.

27. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 83.

28. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 70.

29. *Ibid.*, p. 70.

30. Voir ci-dessus, pp. 126 et suiv.

31. CHAUMETTE, *o. c.*, pp. 72-73.

32. Voir ci-dessus, pp. 127 et suiv.

33. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 76.

34. *Ibid.*, pp. 76 et 43-44; cf. Vl. SKARIĆ, *Iz prošlosti...* p. 31.

35. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 53 et suiv.

images de la Sainte Vierge, quand ils sont attaqués d'une maladie grave; et, si le mal augmente, ils font venir un prêtre catholique qui leur administre le baptême et l'extrême-onction, avec d'autant plus de complaisance, que ces services sont ordinairement bien payés. Je dois remarquer que les Musulmans dégénérés de Bosnie se cachent si peu de ces onctions, contraires à leur loi, que nous avons vu, en pareille occasion, les principaux de Travnik s'adresser directement au Beylerbey, afin qu'il laissât venir chez eux le curé catholique, qu'ils représentent à la vérité comme habile médecin...<sup>36</sup>.

Ce témoignage de notre voyageur, ainsi que ceux où il fait état de la différence entre les mœurs chez les vrais Turcs et les musulmans de Bosnie (appelés par les Turcs « poturs<sup>37</sup> »), nous sont très précieux et méritent une attention particulière : ils réfutent la thèse défendue par d'aucuns récemment (Glušac<sup>38</sup>) et selon laquelle les musulmans de Bosnie n'ont rien à voir avec les Slaves, qu'ils ne sont pas des Slaves islamisés mais des Turcs arrivés en Bosnie après 1683 (date à laquelle commença la décadence de l'Empire ottoman), thèse réfutée par A. Solovjev<sup>39</sup>. En effet, si ces « traces évidentes » des anciennes traditions chrétiennes ont pu être remarquées par Chaumette au début du XIX<sup>e</sup> siècle, à plus forte raison devaient-elles exister auparavant<sup>40</sup>.

Intéressantes sont également les données de Chaumette sur ce qu'on a appelé « l'église bosnienne » (« ecclesia Bosnensis »), c'est-à-dire sur les bogomiles dont Chaumette dérive le nom ainsi : Bogou-Mili = agréables à Dieu<sup>41</sup> (leur nom vient, semble-t-il, du pape Bogumil, d'après Théophilacte<sup>42</sup>). Voici ce qu'il dit par exemple sur l'islamisation des bogomiles :

Vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les hérésies des Paterniens avaient eu beaucoup de prosélytes. Dans un siècle d'ignorance, et chez un peuple barbare, ces idées nouvelles produisirent les effets ordinaires : un fanatisme outré parmi leurs sectateurs, et la haine de ceux qui les avaient rejetées. Cette diversité d'opinions occasionna des querelles sanglantes. Depuis plus d'un siècle, les Paterniens et les catholiques se faisaient une guerre de religion, lorsque les premiers, réduits à l'extrémité, appelèrent les Turcs à leur secours. Les Musulmans mirent fin aux dissensions des deux partis en s'emparant du royaume. Ils proposèrent ensuite aux naturels de leur restituer leurs biens, s'ils embrassaient l'islamisme. Les Paterniens seuls acceptèrent cette proposition, et consentirent à se confondre avec les conquérants. Mais le turc n'ayant jamais été la langue du peuple en Bosnie, il en est résulté, entre les nouveaux Musulmans et ceux des contrées plus méridionales, une ligne de démarcation sensible. Elle s'est encore accrue, par des usages différents, sur plusieurs points importants...<sup>43</sup>.

(L'auteur explique ces « usages différents<sup>44</sup> ».)

Ailleurs, Chaumette explique les « principales erreurs » du bogomilisme, dont l'une surtout, selon lui (celle qui consistait à croire que « pour être sauvé,

36. CHAUMETTE, *o. c.*, pp. 74-75.

37. Voir ci-dessus, p. 241.

38. Cf. Vaso GLUŠAC, *Istina o bogomilima*, Beograd, Štamparija « Luč » Mitrović i Lazarević, 1941 (1945), pp. 154 et suiv.

39. A. SOLOVJEV, *Nestanak bogomilstva i islamizacija Bosne*, GID, I, Sarajevo, 1949, pp. 42-79.

40. Voir ci-dessus, p. 27, 30, 42, 54.

41. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 20.

42. Cf. St. STANOJEVIĆ, *Nar. encikl.* (en cyrillique), t. I, p. 213.

43. CHAUMETTE, *o. c.*, pp. 53-54.

44. Voir ci-dessus, p. 241.

il suffisait d'avoir la volonté d'être baptisé »), fut « la raison de leur facilité à embrasser l'islamisme <sup>45</sup> ».

Notons à propos de ces lignes de notre voyageur que les savants d'aujourd'hui qui font autorité en matière de bogomilisme pensent que ce sont les bogomiles surtout qui ont été islamisés <sup>46</sup>.

Adeptes des philosophes français du XVIII<sup>e</sup> siècle sur la tolérance religieuse, certains de nos voyageurs sont frappés par l'intolérance qui existait (et qu'ils stigmatisent) entre les fidèles des diverses religions. Avant tout, les autorités turques usaient de vexations à l'égard des chrétiens. Il fut défendu par exemple aux catholiques d'habiter Travnik : leur « résidence » fut Dolac, un village à proximité de cette ville; ils ne pouvaient avoir de couvents ou d'églises autant qu'ils en voulaient, et « l'existence » même de ceux qu'ils avaient était, selon Chaumette, « un sujet perpétuel d'avaries entre les mains des vizirs et de leurs kehayas, indépendamment des sommes fixes qu'ils reçoivent, chaque année, pour la tolérance accordée à ce culte <sup>47</sup> ». S'il faut en croire Pouqueville, les Bosniaques musulmans de cette époque entraient « en fureur à la vue seule d'un chapeau » (il relate « l'aventure » qui arriva à Livno, au début de 1807, à son frère — Hugues Pouqueville — et à P. David <sup>48</sup>).

Mais ce qui étonnait et désolait encore davantage certains de nos voyageurs ce fut la « haine décidée » qui régnait en Bosnie entre les catholiques et les orthodoxes. Fourcade communique que ces derniers, après avoir épuisé, en se disputant entre eux, toutes les injures, « se traitent de catholiques », et (ajoute le voyageur) « c'est la plus grave des insultes et celle qui ne se pardonne pas <sup>49</sup> ». Chaumette relate aussi quelques exemples de cette intolérance <sup>50</sup>.

Notons enfin que certains voyageurs donnent des « évaluations approximatives » de la population appartenant aux différentes confessions en Bosnie. Bien que ces chiffres doivent être pris avec réserve, ils ne sont pas sans intérêt, d'autant plus que, selon A. Solovjev, pour le XVIII<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XIX<sup>e</sup>, nous manquons de données sur la proportion des habitants des diverses confessions en Bosnie <sup>51</sup>. Selon Chaumette, par exemple, sur 1 250 000-1 300 000 habitants en Bosnie, il y avait : 120 000 catholiques, plus de 500 000 orthodoxes, 600 000 musulmans, 1 200 juifs et 30 000 Bohémiens <sup>52</sup>. Le même voyageur dit à la fois comment la population des diverses confessions est répandue : « Les Turcs habitent de préférence dans les villes, qui contiennent environ la moitié de la population musulmane. Les Grecs [Serbes] sont principalement répandus dans la Rachie, ainsi que sur les bords de la Save et de la Drina. Dès que l'on a passé cette dernière rivière, on ne voit plus de catholiques; et le nombre des Turcs va toujours en diminuant jusqu'à Yeni-Bazar <sup>53</sup>. » Ch. Pertusier, cependant, qui passe par la Bosnie un peu plus tard, donne des chiffres très différents : il évalue la population à 820 000 âmes, dont 470 000 musulmans, 190 000 orthodoxes, 150 000 catholiques, 2 000 Juifs

45. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 20. Cf. ci-dessus, p. 131.

46. A. SOLOVJEV, *art. cit.*

47. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 70.

48. Voir ci-dessus, p. 174.

49. AE, Salonique 17, p. 37.

50. Voir ci-dessus, p. 127.

51. A. SOLOVJEV, *art. cit.*, p. 71.

52. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 30.

53. *Ibid.*, pp. 30-31.

et le reste Bohémiens <sup>54</sup>. (Ces différences viennent de ce que — en dehors d'un recensement des chrétiens du sexe masculin, pour le *kharadj* <sup>55</sup> — il n'y avait en Turquie rien qui aurait ressemblé à une espèce de statistique ou de recensement : les voyageurs évaluent les chiffres tout à fait approximativement, ainsi que certains d'entre eux le disent.)

Voilà où en était la situation religieuse en Bosnie à cette époque, selon les témoignages de nos voyageurs.

## § 2. SOCIÉTÉ BOSNIAQUE

### I. NOBLESSE. — II. PAYSANS. — III. COMMERÇANTS ET ARTISANS

La société bosniaque était au fond, à cette époque, une société féodale, semblable à celle du Moyen Age en Europe <sup>56</sup>. Il y avait avant tout deux classes sociales les plus nombreuses : d'un côté, les begs bosniaques, qui représentaient en réalité la noblesse, et de l'autre côté, les paysans, pour la plupart chrétiens (le *raya*), qui constituaient une espèce de serfs (ou colons et métayers). De plus, dans les villes, était déjà née une autre couche sociale, composée de grands et de petits commerçants, d'artisans ou même, dans des « centres industriels », d'ouvriers (les mines de fer à Fojnica et à Kreševo occupaient, selon Chaumette, on l'a vu, « plus de deux mille ouvriers <sup>57</sup> »). Voyons quel tableau nos voyageurs nous ont tracé de ces diverses couches sociales.

#### I

La noblesse bosniaque était constituée de « seigneurs propriétaires » (begs), dont certains jouissaient « de beaucoup de fiefs », selon Roux-la-Mazelière <sup>58</sup>. Nos voyageurs (D'Anthouard) les font descendre des chrétiens « qui se sont faits mahométans pour conserver leurs biens <sup>59</sup> ». (Notons, en passant, que, par cette assertion, le voyageur simplifie quelque peu la chose : l'origine de la noblesse bosniaque est plus complexe que ne le pense le général français <sup>60</sup>.) Mais le même voyageur croit que ces « seigneurs propriétaires » deviendraient « renégats avec la même facilité » que leurs ancêtres; et il cite les paroles que l'un d'eux prononça lorsqu'on répandait des bruits que les Français, installés déjà en Dalmatie, conquerraient aussi la Bosnie : « Le seigneur de Glamosch dit alors : « Eh, quelle est donc cette croix des Chrétiens ? Est-elle si lourde, qu'on ne puisse la porter <sup>61</sup> ? »

Faisant état de quelques-unes de leurs qualités morales, certains de nos voyageurs soulignent surtout leurs défauts : l'ignorance « la plus crasse »,

54. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 78.

55. Voir ci-dessous, p. 248.

56. A. Boué qualifie la Turquie d'Europe de 1840 et de 1854 d'« État assez voisin de celui du Moyen Age chez nous » (cf. A. BOUÉ, *Recueil d'itinéraires...*, t. I, p. IX).

57. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 4, cf. ci-dessus, p. 212.

58. ROUX-LA-MAZELIÈRE, *o. c.*, p. 319.

59. D'ANTHOUPARD, *o. c.*, p. 311.

60. Sur cette question voir : Vasa ČUBILOVIĆ, *Poreklo muslimanskog plemstva u Bosni i Hercegovini*, *Jugoslavenski istorijski časopis*, I, Beograd, 1935, pp. 368-403.

61. D'ANTHOUPARD, *o. c.*, p. 311.

la paresse « la plus grande <sup>62</sup> », et surtout la fierté de noblesse, doublée de celle d'appartenir à la religion des dominateurs : « leur morgue », insupportable et dégoûtante, aux yeux de Leclerc, « paraît poussée plus loin que ne le fut jamais celle de la noblesse héréditaire dans le Moyen Âge des monarchies modernes <sup>63</sup> ». Les pauvres paysans chrétiens furent surtout les victimes de leur « orgueil insolent », comme on l'a vu <sup>64</sup> : rien d'étonnant alors qu'ils éprouvassent « pour leurs oppresseurs l'horreur la plus profonde <sup>65</sup> ».

Presque toute l'activité d'un seigneur bosniaque, selon Pertusier, consistait à « chasser à outrance la bête fauve », à « fatiguer son cheval », à « s'appliquer à se servir de ses armes », et à « faire preuve d'une adresse rare dans tout ce qui est du domaine de la guerre <sup>66</sup> ».

## II

La majorité de la population de la Bosnie était faite de paysans, qui vivaient soit comme des serfs, colons (ou métayers), rassemblés autour de leur maître et dépendant de lui <sup>67</sup> (paysans chrétiens), soit comme des « Turcs campagnards », qui cultivaient eux-mêmes leurs champs <sup>68</sup>. Ces derniers formaient, selon Pertusier, « une classe assez nombreuse en Bosnie <sup>69</sup> », car, comme l'observe à juste titre V. Ćubrilović, « beaucoup de paysans ont embrassé l'islam <sup>70</sup> ». Cependant, il faut noter que les chrétiens n'étaient pas non plus, selon notre voyageur, « privés de la faculté de posséder <sup>71</sup> », bien que « le lot » d'entre eux exerçât « la profession de métayer <sup>72</sup> ».

Certains voyageurs font état des conditions dans lesquelles les paysans bosniaques cultivaient la terre du seigneur (beg). Selon Leclerc, le propriétaire prend pour lui le tiers, le quart, la moitié ou même seulement le sixième du produit, suivant ce qu'il fournit en semences, en bestiaux, instruments aratoires, ou prestations du même genre, suivant la nature et quantité des « contributions qui restent à la charge du métayer <sup>73</sup> ». En général, pense notre voyageur, le paysan serait content et même « heureux » de la quantité du produit qu'on lui laissait; mais il « avait continuellement à craindre ou à essayer, de la part de son maître, des avanies particulières également dangereuses pour son honneur, sa personne et sa bourse <sup>74</sup> ». Un autre voyageur, en généralisant, exprime à peu près la même pensée : « Nulle part, écrit-il, les impôts réguliers ne sont si modérés qu'en Turquie. Nulle part il n'y a autant de moyens de pressurer et d'opprimer les habitants et surtout les sujets dans leurs personnes et dans leurs biens <sup>75</sup>. » Ces moyens d'oppression sont parfois si durs que le

62. AG, *Mém. et reconn.*, 1618, *Journal de Zamagna*.

63. LECLERC, *o. c.*, p. 338.

64. Voir ci-dessus, pp. 197 et suiv.

65. LECLERC, *o. c.*, p. 338.

66. CH. PERTUSIER, *o. c.*, p. 92.

67. *Ibid.*, p. 80.

68. *Ibid.*, p. 82.

69. *Ibid.*, p. 82.

70. V. ĆUBRILLOVIĆ, *o. c.*, pp. 376-377.

71. CH. PERTUSIER, *o. c.*, p. 79.

72. *Ibid.*, p. 79.

73. LECLERC, *o. c.*, p. 334.

74. *Ibid.*, p. 334.

75. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire...*, n. 10.

seigneur bosniaque boit à son colon raya « la sueur et jusqu'au sang <sup>76</sup> », énonce Ch. Pertusier, non sans quelques sympathies pour les opprimés.

Quelques-uns de nos voyageurs s'étendent longuement sur toutes sortes d'impôts perçus soit au profit de la Porte soit à celui du pacha. Mais étant donné les proportions et le caractère de notre étude, nous nous bornerons à citer ici un détail qui est resté, à ce qu'il semble, insuffisamment éclairci jusqu'à nos jours <sup>77</sup> (en renvoyant à nos voyageurs <sup>78</sup>) : que le montant du *kharadj* <sup>79</sup> en Bosnie, en 1807, était de trois piastres <sup>80</sup>.

Quelle était la vie d'un paysan bosniaque, sur qui pesait le joug de son maître orgueilleux, dont il « arrosait de sueur le champ <sup>81</sup> » ? Elle était, bien entendu, dure et misérable : les témoignages de nos voyageurs nous apprennent que le paysan bosniaque à cette époque était mal logé et mal nourri.

C'est à Fourcade que nous devons la description détaillée de l'intérieur d'une maison ou plutôt d'une chaumière qui appartenait à un paysan du district Kozarac (non loin de Banja Luka), où le voyageur passa la nuit (l'aga de Kozarac, comme on l'a vu, a logé ce dernier, après avoir chassé son propriétaire <sup>82</sup>). La cabane, qui était la meilleure dans tout le village, était d'une simplicité rudimentaire <sup>83</sup>. Elle n'avait qu'une petite pièce (20 pieds de long, 12 pieds de large et 15 pieds de haut), sans cheminée, sans fenêtres; deux ouvertures, à l'est et à l'ouest, servaient de portes. Construite avec des troncs d'arbre, non équarris, le toit en planches (le toit était recouvert parfois de paille ou de mousse). Il n'y avait pas de poêle : le feu était fait sur le sol au milieu, et les membres de la famille étaient assis autour. Dans le toit, un trou était percé, par lequel la fumée s'échappait : on l'ouvrait lorsque la fumée commençait à gêner les gens. Pour tout mobilier la maison avait des coffres où l'on gardait les vêtements de cérémonie et les armes. La viande fumée et quelques ustensiles en cuivre ou en argile étaient suspendus aux murs. Le sol était de terre battue, sans plancher. Quelques poignées de foin ou de paille servaient de lits. La maison était ouverte de tous les côtés : la neige et le vent y entraient par mille ouvertures, et surtout par le toit et par la porte, qu'on ne pouvait pas du tout fermer à cause de la fumée. Le feu ne s'éteignait jamais sur l'âtre (c'était l'hiver, et il faisait froid) : on y dormait les pieds tournés vers le foyer, enveloppé dans des peaux de mouton, mangé de vermine. La maison était habitée par une famille nombreuse, et pendant le froid elle abritait aussi des animaux domestiques <sup>84</sup>.

Comme on voit, la maison était, dans une certaine mesure, plus primitive qu'une habitation slave d'il y a dix siècles <sup>85</sup>.

76. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 106.

77. Cf. VI. SKARIĆ, *Iz prošlosti...*, GID, 1949, p. 25.

78. Voir notamment : CHAUMETTE, *o. c.*, pp. 120-124; LECLERC, *o. c.*, p. 335; AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire...*, n. 10; AG, *Mém. et reconn.*, 1617, *Mém. sur la Bosnie*, Raguse, 24 août 1806.

79. Espèce de tribut auquel étaient soumis les chrétiens (cf. *Encycl. de l'Islam*, t. II, Paris, 1927, p. 955).

80. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire...*, n. 10. — Cette donnée est confirmée par une étude récente sur cette question (cf. H. HADŽIBEGIĆ, *Džizija ili harač, Prilozi za orijentalnu filologiju...*, Sarajevo, t. III-IV, 1953, pp. 55-135, et t. V, 1955, pp. 43-102).

81. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 92.

82. Voir ci-dessus, pp. 175 et suiv.

83. Nous suivons de près le texte de Fourcade. (Cf. St. NOVAKOVIĆ, *Služb. franc. bel.*, p. 142.)

84. St. NOVAKOVIĆ, *Služb. franc. bel.*, p. 142; CHAUMETTE, *o. c.*, p. 80.

85. L. NIEDERLE, *Manuel...*, t. II, p. 96 et suiv.

Le paysan bosniaque n'était pas non plus mieux nourri : pain de millet ou de seigle, cuit sous la cendre, lait, fromage — c'était à peu près son menu quotidien (dans les villages, seuls les spahis mangeaient du pain de froment, tandis que la viande de mouton, poisson et volailles n'étaient servis que dans les maisons des riches begs<sup>86</sup>).

### III

La vie des habitants des villes dépendait, bien entendu, de leurs ressources matérielles qui variaient : il existait une grande différence, au point de vue des moyens financiers, entre les puissants fonctionnaires ou les riches négociants de Sarajevo d'une part, et les pauvres ouvriers à Fojnica ou Kreševo d'autre part. Cependant, tout en étant en général plus élevé que celui des paysans, le niveau de vie des citadins était *grosso modo* assez bas par rapport à celui qui existait ailleurs : maisons de bois ou de pisé (bien que plus solides et avec plusieurs pièces), ameublement assez primitif (bien qu'il y ait existé un certain confort : poêles, etc.), nourriture assez ordinaire, selon Fourcade, ni bonne ni saine (pain mal pétri et mal cuit, mais cher : à Travnik par exemple un pain d'une oke coûtait 15 centimes<sup>87</sup>; la viande de bœuf dure; la viande fumée de mouton et de porc sont des plats servis « dans les meilleurs repas », etc.).

Nos voyageurs font état également des vexations et humiliations auxquelles les chrétiens et les Juifs des villes étaient exposés. Non seulement ils étaient obligés de payer le kharadj, et ils se voyaient souvent extorquer de l'argent par les pachas et les dirigeants turcs (selon David, Ali-pacha Siliktar avait levé sur les Juifs de si « fortes contributions » que leurs ressources pécuniaires étaient « taries<sup>88</sup> »); mais il leur était défendu même de se vêtir comme ils voulaient : ils « ne purent ni porter la barette ni se vêtir de la couleur verte, marque distinctive de leurs maîtres<sup>89</sup> ». Cependant, leur position était beaucoup plus favorable que celle des paysans chrétiens. Le même Français relève qu'« à ces humiliations près [...] [ils] conservèrent leur indépendance et leur liberté. Exclus de toutes les places, ils sont cependant maîtres de leur industrie, de leurs personnes, peuvent s'adonner au commerce et posséder des biens fonds et sont en un mot les esclaves du grand seigneur et non les serfs de ses grands vassaux<sup>90</sup> ».

Notons enfin qu'en Bosnie de cette époque il y avait deux sortes de Bohémiens : les uns menaient une vie nomade, errante, naissant et mourant sous les tentes<sup>91</sup>; les autres avaient leurs abris fixes et habitaient les villes ou les villages. Nos voyageurs leur ont consacré quelques fragments. Voici comment les premiers ont été décrits, non sans quelque sympathie, par Hugues Pouqueville, qui a rencontré, sur le plateau de Kupres, tout couvert de glace, quelques-unes de ces familles des « Zingari » errants :

On rencontre fréquemment, écrit le voyageur, dans cette solitude, des cabanes de bois, couvertes d'écorces d'arbres, posées sur des roues, que traîne d'un lieu

86. St. NOVAKOVIĆ, *art. cit.*, p. 141.

87. *Ibid.*, p. 141.

88. AE, *Traunik* 3, 1<sup>er</sup> août 1814.

89. AC, *Mém. et reconn.*, 1617, *Mém. sur la Bosnie*, Raguse, 24 août 1806.

90. *Ibid.*

91. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, pp. 78-79.

à l'autre un attelage de dix ou douze bœufs, tandis que toute la famille suit à pied sa demeure ambulante. Ces sortes d'habitations tartares sont dans la Bosnie celles des Zingari, ou Bohémiens, qui professent une espèce de mahométisme, se livrent à différents métiers, et aussi pauvres que méprisés, vivent sans patrie et sans résidence fixe <sup>92</sup>.

Les Bohémiens des villes exerçaient « les professions mécaniques » : celles de potier, de chaudronnier, d'ouvrier en fer <sup>93</sup> (dans les mines de Kreševo et de Fojnica, parmi deux mille ouvriers, il y avait deux tiers de Bohémiens, on l'a vu <sup>94</sup>). Mais certains de ceux qui vivaient dans les campagnes s'adonnaient aussi à d'autres « professions » : selon Chaumette, ils n'hésitaient pas à « détrousser et même à égorger les voyageurs, lorsqu'ils en trouvent l'occasion <sup>95</sup> ». Quant aux femmes bohémiennes, les jeunes sont « les courtisanes du pays : la plupart savent jouer de quelque instrument populaire, et exécuter des danses avec les gestes les plus lubriques. Les vieilles sont entremetteuses des jeunes, se mêlent de magie, prédisent l'avenir et donnent aux pauvres gens des médecines de cheval <sup>96</sup> ».

Les Bohémiens de Bosnie professaient l'islam, mais plutôt en apparence, ne se faisant, dit Chaumette, « aucun scrupule de vendre du vin publiquement <sup>97</sup> ». A cause de leurs mauvaises mœurs, ils étaient souvent objet d'avanies, et étaient « tellement méprisés, qu'il leur est défendu d'entrer dans les mosquées, et qu'on leur fait payer un *kharadj* plus fort que celui des rayas <sup>98</sup> ». Bref, il était impossible, au dire de Chaumette, de « voir des gens plus misérables et plus dégoûtants » qu'eux <sup>99</sup>.

### § 3. TRAITS PHYSIQUES ET MORaux DES BOSNIAQUES

#### I. CONSTITUTION PHYSIQUE. — II. PORTRAIT MORAL

Nos voyageurs nous ont retracé, bien qu'en passant, le portrait physique et moral des Bosniaques de cette époque. Quel est ce portrait ?

#### I

Le portrait physique est assez flatteur : dans les écrits de plusieurs voyageurs nous rencontrons des jugements favorables sur les traits physiques des Bosniaques. Tous s'accordent à dépeindre la « race bosniaque <sup>100</sup> » comme saine, de « belle stature » et de « constitution robuste <sup>101</sup> ». Citons le jugement de Chaumette :

Leur stature, écrit le voyageur, est au-dessus de la médiocre; et il est très ordinaire de rencontrer des hommes de 5 pieds, 8 ou 10 pouces, d'une carrure

92. Fr. POUQUEVILLE, *o. c.*, 2<sup>e</sup> éd., t. III, pp. 127-128 (1<sup>re</sup> éd., t. II, p. 458).

93. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 79.

94. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 4; cf. ci-dessus, p. 212.

95. *Ibid.*, p. 65.

96. *Ibid.*, pp. 65-66.

97. *Ibid.*, p. 65.

98. *Ibid.*, p. 65.

99. *Ibid.*, p. 65.

100. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 79.

101. PERTUSIER, *o. c.*, p. 91; St. NOVAKOVIĆ, *art. cit.*, p. 138.

proportionnée à leur haute taille. Comme tous les habitants des montagnes, les Bosniaques sont très robustes et vivent longtemps <sup>102</sup>.

D'autres trouvent aussi les Bosniaques : agiles, grands, robustes <sup>103</sup>.

Certains voyageurs soulignent particulièrement la santé et la résistance de la population bosniaque. Fourcade pense qu'un Bosniaque est plus insensible au froid qu'un *mužik* (paysan) russe même : il va, en plein hiver, chemise déboutonnée et la poitrine exposée au froid <sup>104</sup>, tandis que ses enfants, dès l'âge de quatre ou six ans, courent sur la neige et sur la glace « tête et pieds nus », et souvent avec un sarrau de grosse toile pour tout vêtement <sup>105</sup>. Ce dernier usage explique, aux yeux de Chaumette, « pourquoi la race bosniaque est si belle : puisque tous les individus faibles ne peuvent que succomber à un pareil régime <sup>106</sup> ».

Le même voyageur ne manque pas de donner quelques détails sur les traits de leur physionomie (qui sont « réguliers et bien prononcés »), sur la couleur de leurs cheveux (qui sont blonds ou châains, dans les régions montagneuses, et noirs, dans la plaine <sup>107</sup>), ainsi que d'énoncer un jugement flatteur sur les femmes <sup>108</sup>.

## II

Le portrait moral des Bosniaques peint par les voyageurs français en Bosnie à cette époque est loin d'être aussi flatteur : excepté quelques-unes de leurs vertus qu'ils mentionnent çà et là, plutôt en passant, ce sont surtout leurs défauts que nos voyageurs mettent en relief et sur lesquels ils s'étendent parfois longuement. Dans ce portrait, il entrerait peut-être une certaine rancune que les voyageurs gardaient aux habitants de la Bosnie qui les accueillaien parfois, on l'a vu, avec des épithètes peu flatteuses, et même avec des pierres.

En ce qui concerne les qualités, les voyageurs relèvent avant tout l'esprit militaire et belliqueux, ainsi que le courage des Bosniaques. Ces qualités leur valurent, selon Roux-la-Mazelière, la réputation d'être avec les Albanais « les meilleures troupes de l'Empire ottoman <sup>109</sup> ». (Notons en passant que cette réputation a fait donner, à ce qu'on pense, le nom de *Bosniaques* à un bataillon de cavalerie dans l'armée danoise, bien qu'ils n'aient eu rien à voir avec de vrais Bosniaques <sup>110</sup>.)

Parmi d'autres traits moraux, soulignés par nos voyageurs, mentionnons : la franchise, l'hospitalité (qualités qui se manifestent plutôt entre eux, selon Chaumette), la constance dans les affections <sup>111</sup>, « la sobriété, la tempérance, l'austérité des mœurs et la piété religieuse <sup>112</sup> », et même « le caractère laborieux », selon d'aucuns <sup>113</sup> (bien que la majorité relève la qualité contraire : la paresse).

102. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 47.

103. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Observations... de Bigex*; LECLERC, *o. c.*, p. 338.

104. St. NOVAKOVIĆ, *art. cit.*, p. 138.

105. *Ibid.*, p. 138; CHAUMETTE, *o. c.*, p. 78.

106. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 79.

107. *Ibid.*, p. 47.

108. Voir ci-dessus, p. 124.

109. ROUX-LA-MAZELIÈRE, *o. c.*, p. 319.

110. Cf. VI. ČOROVIĆ, *Bosna i Hercegovina*, Beograd, SKZ, 1925, p. 156.

111. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 49. — Voir ci-dessus, p. 124.

112. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 91.

113. *Ibid.*, p. 92.

Cependant, tout en reconnaissant certaines de ces qualités, c'est surtout des défauts qu'ils parlent le plus souvent. D'aucuns voient les Bosniaques tout en noir. Fourcade en arrive à les prendre (et les Slaves, en général) pour l'incarnation de l'esprit du mal : « S'il existe en effet l'esprit du mal, c'est lui qui a créé les Slaves », s'écrie-t-il dans son journal de voyage <sup>114</sup>. Et chez Pierre David, les défauts des Bosniaques apparaissent dans chacun de ses rapports, comme un leitmotiv.

Quels défauts des Bosniaques nos voyageurs prennent-ils à partie le plus souvent ?

En premier lieu, c'est la « sauvagerie » et la « barbarie » qu'ils attaquent : le thème, avec de nombreuses variations, est développé chez plusieurs de nos voyageurs, et surtout chez le consul français. Il considère les habitants de la Bosnie comme l'un des peuples « les plus farouches de la Turquie <sup>115</sup> », les compare avec les Scythes et les Hyperboréens <sup>116</sup>, se plaint de leur « excessive barbarie <sup>117</sup> », et s'attriste de vivre « au milieu des barbares <sup>118</sup> » qui « jouent avec les hommes comme les tigres rassasiés avec leur proie <sup>119</sup> ». Et Jacques Fraissinet, après s'être plaint de sa vie « trop pénible » et « trop cruelle » à Sarajevo, faisant écho à David, qualifie les Bosniaques (en oubliant « les gains énormes » qu'il a eus parmi eux) de « faux, orgueilleux, barbares et de mauvaise foi <sup>120</sup> ».

Un autre défaut des Bosniaques relevé par les voyageurs fut leur défiance, leur haine des étrangers. Ce défaut prenait des formes différentes, et le plus souvent celle d'insultes et d'injures. On insultait, comme on a vu, les voyageurs français, en proférant « hautement contre eux les injures les plus humiliantes et les plus atroces <sup>121</sup> » ; on leur jetait « les pierres et les ordures <sup>122</sup> » ; on leur faisait « le signe de leur trancher la tête <sup>123</sup> ». Le consul français, plus que les autres, en fit l'expérience : il lui fallut « trois cœurs » pour rester à Travnik comme représentant du grand Napoléon et d'un pays qui entretenait de bonnes relations avec la Turquie. Autrement, selon Chaumette, « tout étranger qui s'arrêtait plus de trois jours dans un endroit, sans en avoir la permission des autorités turques, était pendu comme espion <sup>124</sup> ».

L'ignorance de la population a aussi frappé maints voyageurs : « Les gens du pays sont extrêmement ignorants », déclare l'un d'eux <sup>125</sup> ; ils [les Turcs de Bosnie] « passent pour être beaucoup moins civilisés que ceux de Levant <sup>126</sup> », si bien qu'ils « sont traités d'ignorants et de barbares <sup>127</sup> » même par d'autres Turcs — « ceux de la Macédoine, de la Grèce et de Constantinople <sup>128</sup> ».

Quelques voyageurs essaient de distinguer certaines qualités caractéristiques des différents groupes confessionnels en Bosnie. Ainsi Ch. Pertusier,

114. St. NOVAKOVIĆ, *art. cit.*, p. 139.

115. AE, Traunik 1, 2 mars 1807.

116. *Ibid.*, 1<sup>er</sup> septembre 1810.

117. AE, Turquie, 219, 24 juin 1809 ; M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 447.

118. AE, Turquie, 215, 17 octobre 1807 ; M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 246.

119. AE, Turquie, 217, 3 août 1808 ; M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 353.

120. AE, Traunik 3, 4 août 1813.

121. AE, Turquie, 216, 4 février 1808 ; M. GAVRILOVIĆ, *o. c.*, p. 274.

122. Voir la note 121.

123. Voir la note 121.

124. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 51.

125. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire...*

126. LECLERC, *o. c.*, p. 338.

127. *Ibid.*, p. 338.

128. *Ibid.*, p. 338.

après avoir fait état des vertus et des défauts communs à tous les Bosniaques, sans égard à la confession <sup>129</sup>, relève que le Bosniaque musulman a « une attitude fière, un regard méprisant, farouche même, qu'on ne trouve jamais chez le raya, dont le regard humble et l'attitude mal assurée semblent au contraire solliciter la commisération <sup>130</sup> ». Quant à la piété religieuse, le musulman bosniaque, à l'avis du voyageur, « pousse la foi jusqu'au fanatisme le plus outré, et nulle part n'est aussi intolérant à l'égard des autres croyances, tandis que la dévotion du chrétien dégénère en une superstition stupide <sup>131</sup> ». En ce qui concerne les vertus guerrières, selon le même voyageur, « l'éducation du musulman, toute militaire, contribue autant à le rendre redoutable que celle de son affranchi se montre ennemie déclarée des vertus guerrières <sup>132</sup> ». De même, la vertu de l'hospitalité, au dire de Pertusier, « est plus apparente chez le musulman, pour la raison toute naturelle qu'elle se trouve favorisée dans ce cas-ci par une aisance dont le raya généralement ne jouit pas <sup>133</sup> ».

Nos voyageurs stigmatisent en général beaucoup plus les défauts des musulmans de Bosnie, qu'ils appellent le plus souvent les Turcs, en confondant ainsi les Slaves islamisés et les vrais Turcs, mais ils s'attaquent aussi aux Bosniaques chrétiens. Ainsi Fourcade, en parlant de l'ignorance qui règne en Bosnie, dirige ses attaques particulièrement contre ces derniers, qui, à son avis, ne sont pas plus cultivés que les sauvages immédiatement après leur conversion au christianisme. Il est choqué surtout par le manque de pitié chrétienne, ainsi que par quelques autres défauts (leur goût du désordre, leur mépris du travail), qu'il attribue, en généralisant, à la race slave <sup>134</sup>. Roux-la-Mazelière estime, de son côté, que les Turcs ont « réduit [les chrétiens bosniaques] à un tel état d'abjection et d'abrutissement qu'il faudra longtemps pour retremper ces âmes avilies <sup>135</sup> ». Et en cas d'invasion de la Bosnie par les Français, il faudra, pense-t-il, « les traiter à la turque », pour obtenir d'eux « les moindres secours en vivres <sup>136</sup> ». Pouqueville, allant encore plus loin, voit dans les « chrétiens orthodoxes », aux environs de Travnik, entre autres, des « voleurs de grands chemins <sup>137</sup> ». [Ce sont probablement des haïdouks <sup>138</sup>.]

Voilà comment, dans les grandes lignes, les voyageurs français voyaient les Bosniaques de cette époque.

#### § 4. MŒURS ET HABITUDES

I. LA MAISON : STRUCTURE ET AMÉNAGEMENT INTÉRIEUR. — II. LE VÊTEMENT ET LA CHAUSSURE. — III. L'ALIMENTATION. — IV. LA POSITION SOCIALE DE LA FEMME. — V. DÉLASSEMENTS

Certains voyageurs français de cette époque ne sont pas restés indifférents aux coutumes propres à la Bosnie, et ils nous ont laissé des témoignages sur

129. Voir ci-dessus, p. 140.

130. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 91.

131. *Ibid.*, p. 91.

132. *Ibid.*, p. 93.

133. *Ibid.*, pp. 95-96.

134. St. NOVAKOVIĆ, *art. cit.*, pp. 138-139.

135. ROUX-LA-MAZELIÈRE, *o. c.*, p. 319.

136. *Ibid.*, p. 319.

137. POUQUEVILLE, *o. c.*, 2<sup>e</sup> éd., t. III, p. 131.

138. Cf. ci-dessus, p. 177.

les mœurs et habitudes qui ont été vivaces, et se sont conservées parfois à l'état primitif dans ce pays yougoslave, si bien qu'on y peut découvrir même quelques survivances des vieilles coutumes slaves. C'est Chaumette surtout qui a été le plus sensible à ce côté de la vie des Bosniaques, et c'est à lui que nous devons maints renseignements précieux à cet égard.

## I

Nous avons déjà reproduit la description, due à Fourcade, d'une maison primitive paysanne et de son aménagement intérieur, description qui a une grande valeur documentaire <sup>139</sup>.

En ce qui concerne l'habitation des citadins, nos voyageurs ne nous apprennent pas grand'chose. Pourtant, parmi les renseignements qu'ils ont notés, il y en a deux ou trois qui méritent d'être cités.

Chaumette relève, à propos de Sarajevo, comme on a vu, « l'usage turc » selon lequel chaque maison avait son jardin, planté d'arbres <sup>140</sup>, qui faisait « un effet très gracieux ». Le même voyageur fait état aussi d'une particularité dans la construction qui provient, selon lui, de la « responsabilité réciproque, qui rend chacun très attentif aux actions de ses voisins » : c'est « l'usage, général en Turquie, d'avoir toujours au premier étage de chaque maison, donnant sur la rue, une partie de la chambre bâtie en saillie, au-dessus du rez-de-chaussée, entourée de vitres et formant lanterne, afin que l'on puisse voir de là tout ce qui se passe dans la rue <sup>141</sup> ». Notons, à propos de cette particularité, qu'aux yeux de P. David, les maisons de Travnik « en bois, avançant leur premier étage à plusieurs pieds du rez-de-chaussée », faisaient ressembler cette ville « au premier coup d'œil [...] à une ville de Bretagne <sup>142</sup> ».

Les maisons des « gens aisés » sont « toutes en bois », et « la bâtisse en est presque aussi légère que celle de la Turquie méridionale, dont elles imitent la distribution intérieure <sup>143</sup> ». C'est dommage que Chaumette, qui fut un bon observateur, ne dise mot sur l'intérieur de ces maisons, dont la boiserie était parfois faite avec beaucoup de goût artistique <sup>144</sup>.

Un témoignage de Chaumette est surtout intéressant : celui sur les poêles bosniaques. Voici ce qu'il en dit :

Ces poêles, d'une très grande dimension, sont presque aussi élevés que la chambre, et s'allument par le dehors de l'appartement. Ils sont construits en argile, et l'on y incruste du haut en bas des pots de terre vernissés, semblables à ceux de nos jardins, dont le fond rentre dans l'intérieur du poêle, et répand une grande chaleur, parce que la flamme les rougit bientôt, de manière à les rendre transparents <sup>145</sup>.

A propos de ce « poêle bosniaque », que Quiclet a trouvé aussi en Bosnie (à Bijeljina et « autres lieux <sup>146</sup> »), il est curieux de noter que c'est en réalité le

139. Voir ci-dessus, p. 248.

140. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 33. — Cf. ci-dessus, p. 128.

141. *Ibid.*, p. 59.

142. *Extraits...*, pp. 149-150.

143. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 79.

144. Cf. VI. ČOROVIĆ, *Bosna i Hercegovina*, Beograd, SKZ, 1925, p. 166.

145. CHAUMETTE, *o. c.*, pp. 79-80.

146. Cf. QUICLET, *o. c.*, pp. 95-96.

vieux poêle russe et slave, qui chauffait l'*istüba* (la chambre chaude) et se garnissait de l'extérieur, *sëni* (vestibule<sup>147</sup>). Le même type de poêle s'est conservé en Bosnie presque jusqu'à nos jours<sup>148</sup>.

Mentionnons enfin que, selon Chaumette, « les pauvres emploient le papier huilé, en guise de vitres, pour les fenêtres<sup>149</sup> ».

## II

Deux voyageurs, Chaumette et Pertusier, nous ont donné une description détaillée du vêtement que les habitants de la Bosnie (musulmans et chrétiens, hommes et femmes) portaient alors.

Selon les témoignages du premier, les musulmans « d'une condition ordinaire sont habillés à l'albanaise, c'est-à-dire qu'ils ont un pantalon large et plissé du haut, étroit et boutonné du bas; une veste qui ressemble assez au gilet de dessus de nos hussards<sup>150</sup> ». Les vêtements du Bosniaque, par rapport à ceux de l'Asiatique, sont en général moins amples; et la raison en est, à l'avis de Pertusier, le fait que la vie en Bosnie est plus active : les pantalons du Bosniaque « sont plus appropriés à la marche<sup>151</sup> ». Sa tenue de cérémonie, comme celle du Turc asiatique, consiste en « pelisses, béniches, antéris<sup>152</sup> ». A sa ceinture, il porte, « en tout temps », une paire de pistolets et un handjar, incrusté « de cuivre, d'argent, de vermeil, de pierres vraies ou factices, selon ses facultés<sup>153</sup> ». Pertusier observe qu'on pourrait même se tromper au sujet de la richesse d'un Turc bosniaque si l'on ne juge que d'après ses armes, « car le Turc, en Bosnie surtout, place son luxe dans ces objets de prédilection<sup>154</sup> » (ainsi que « dans la composition de son écurie<sup>155</sup> »). Comme chaussures, il porte « des papoutch (souliers en maroquin) sur la jambe nue », et comme coiffure : « un simple feç (calotte de drap), accompagné quelquefois d'une mousseline légère plissée en forme du turban<sup>156</sup> ». Chaumette observe qu'« en voyage et dans l'habillement de gala » les janissaires se reconnaissent « à un bonnet noir très élevé », et entièrement semblable à un pain de sucre, tronqué à l'extrémité<sup>157</sup>. Selon le même voyageur, « les Turcs de Bosnie aiment beaucoup à employer la couleur rouge dans leur coiffure et dans leurs habillements; et à la différence des autres Osmanlis, ils abandonnent aux Rayas l'usage de la couleur blanche<sup>158</sup> ».

147. Cf. NIEDERLE, *Manuel...*, t. II, pp. 120 et suiv.

148. Cf. Dr Rudolf MERINGER, *Das Volksthümliche Haus in Bosnien und der Hercegovina. Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Hercegovina*, VII, Wien, 1900, pp. 258-259. — On y dit entre autres : « Die Stube, soba, wird von Kachelofen (*furuna, peč*), Figur 30, 31, 32, beherrscht. Er hat so ziemlich im ganzen Lande ähnliche Formen, das heisst prismatischen, meist dreitheiligen, nach oben sich verfügenden Aufbau [...]. Der Kachelofen wird zumeist zu altherthümlicher Weise von aussen, das heisst vom Herde der Küche aus geheizt; sonst ist ein Heizloch in der Stube... ». Cf. aussi NIEDERLE, *o. c.*, t. II, p. 107.

149. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 141.

150. *Ibid.*, p. 66.

151. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 98.

152. *Ibid.*, p. 98.

153. *Ibid.*, p. 98.

154. *Ibid.*, p. 98.

155. *Ibid.*, p. 98.

156. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 66.

157. *Ibid.*, p. 66.

158. *Ibid.*, p. 66.

Nous devons à Ch. Pertusier la description du costume des paysans chrétiens de Bosnie. Il est, selon le voyageur, « à quelques différences près, le même que celui des Dalmates » : il « se compose d'un pantalon hongrois, coupé dans une étoffe grossière; d'un gilet, d'une veste à manches, taillés aussi à la hongroise; d'une calotte de laine, qui forme tout l'ornement de son chef, et d'une ceinture en poil de chèvre <sup>159</sup> ». En hiver, ajoute Pertusier, il porte « un manteau d'un drap imperméable <sup>160</sup> ».

Quant au vêtement des femmes musulmanes, il est, au dire du voyageur, « le même que celui usité à Constantinople, dans la Turquie d'Europe et dans l'Asie Mineure <sup>161</sup> », et « se compose d'étoffes de soie plus ou moins riches, de fourrures plus ou moins rares, de cachemires dont la valeur se règle sur les facultés <sup>162</sup> ». Quand elles sortent, elles sont « affublées d'un ample surtout en drap qui les couvre depuis les épaules jusqu'aux talons, et d'un voile blanc qui leur enveloppe la tête à l'exception des yeux <sup>163</sup> ». Chaumette, qui estime que cet usage des femmes musulmanes bosniaques de se couvrir complètement vient de ce qu'elles « sont obligées de s'observer [en Bosnie] plus encore qu'ailleurs <sup>164</sup> », précise cette manière de se voiler le visage en Bosnie : « Une femme mariée, dit-il, y porte sur le visage deux mouchoirs, dont l'inférieur couvre le menton, la bouche et le nez tout entier; le supérieur voile le front, les yeux, et s'abaisse sur l'autre : de sorte que la femme ne voit que par l'interstice existant entre les deux linges, et uniquement dans la direction des pieds <sup>165</sup>. » Une femme ainsi voilée doit paraître quelque peu ridicule lorsqu'elle veut « regarder au visage une personne de sa hauteur <sup>166</sup> », car dans ce cas « elle est forcée de jeter la tête fort en arrière <sup>167</sup> ». Le même voyageur observe (ce qui est très intéressant) qu'en Herzégovine « les femmes musulmanes ne se [...] couvrent le visage que dans les villes, et y jouissent d'une plus grande liberté que dans le reste du Pachalik <sup>168</sup> ».

Encore un détail noté par le même voyageur est curieux : les femmes musulmanes de Bosnie employaient à cette époque « le blanc et le rouge pour la peau, le noir pour les sourcils et les cheveux, et le rouge-brun pour la teinture des ongles <sup>169</sup> ».

Chaumette nous a laissé également la description du costume des femmes chrétiennes : « Les femmes des rayas ont une redingote de drap qui couvre la chemise, et le long caleçon qu'elles portent habituellement. Des sandales, ou plutôt une espèce de brodequin, composent leur chaussure. Leur coiffure ordinaire consiste dans une grande serviette pliée en six ou huit, fixée sur leurs têtes, et dont les extrémités flottent par derrière <sup>170</sup>. »

(Notons en passant que cette coiffure décrite par notre voyageur ressemblait

159. CH. PERTUSIER, *o. c.*, pp. 98-99.

160. *Ibid.*, p. 99.

161. *Ibid.*, p. 99.

162. *Ibid.*, p. 99.

163. *Ibid.*, p. 99.

164. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 56.

165. *Ibid.*, p. 56.

166. *Ibid.*, p. 56.

167. *Ibid.*, p. 56.

168. *Ibid.*, p. 63.

169. *Ibid.*, pp. 66-67.

170. *Ibid.*, p. 67.

au voile — *zavoj, povoј, ubrusi* — dont la tête des femmes slaves était couverte<sup>171</sup>.)

### III

Nos voyageurs nous ont laissé peu de données sur l'alimentation des habitants de la Bosnie de cette époque. C'est à Chaumette et Fourcade que nous devons quelques renseignements à ce sujet; nous en avons déjà cité quelques-uns<sup>172</sup>. En ce qui concerne l'alimentation, il ressort des écrits de nos voyageurs que le Bosniaque de cette époque n'était ni gourmand ni gourmet. La nourriture, même celle des familles aisées, était assez simple. Les musulmans, selon Pertusier, se montraient « recherchés en friandises », mais, à son avis, on ne pouvait non plus « les accuser d'être gourmands<sup>173</sup> ». Ce qui étonne surtout nos voyageurs c'est de ne trouver presque pas de vin en Bosnie : cette boisson est remplacée par une autre « faiblement fermentée, peu spiritueuse<sup>174</sup> » (« *slibovitz* »), que certains voyageurs trouvent « peu agréable à boire<sup>175</sup> », et que les musulmans boivent « sans scrupule<sup>176</sup> ». L'assertion du voyageur sur le manque de vin à Sarajevo prouve que l'habitude de boire du vin avait régressé au cours des deux derniers siècles : au XVII<sup>e</sup> siècle, on se souvient, un de nos voyageurs (Gédoyn) admirait et louait justement le vin de Sarajevo<sup>177</sup>.

### IV

La position dans laquelle se trouvait la femme bosniaque à cette époque était difficile et humiliante. Ch. Pertusier la définit lorsqu'il écrit : En Bosnie « les femmes, qu'elles soient chrétiennes ou musulmanes, sont comptées pour peu de chose, par une suite de l'influence de l'opinion qui constitue la loi en Turquie<sup>178</sup> ».

La femme bosniaque, surtout paysanne chrétienne, devait faire les travaux les plus pénibles. Choqué de ce qu'il vit dès son arrivée en Dalmatie, P. David écrivait à un de ses amis : « Les femmes y servent de bêtes de somme. On voit ces malheureuses chargées de fardeaux comme des mulets gravir péniblement ces montagnes et parcourir des espaces immenses, le front courbé vers la terre. Elles sont souvent suivies de leur mari portant un sabre à un baudrier noir et ne les aidant pas plus que le cheval de la fable n'aide son humble compagnon de voyage<sup>179</sup>. » Quelques jours plus tard, à Klis, — chez un médecin dalmate qui les reçut lui et son compagnon de voyage, H. Pouqueville, « de la meilleure grâce du monde » —, le voyageur fut surpris que la maîtresse de la maison n'ait pas pris part au souper sous prétexte que « ce n'était point l'usage du pays, et que les femmes n'y prenaient leur repas qu'après leur mari, et jamais en compagnie des étrangers<sup>180</sup> ».

171. Cf. NIEDERLE, *o. c.*, t. II, p. 81.

172. Voir ci-dessus, p. 249.

173. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, pp. 298-299.

174. AG, *Mém. et reconn.*, 1625, *Itinéraire...*, n. 15.

175. *Ibid.*

176. *Ibid.* — Voir aussi ci-dessus, pp. 125-126.

177. Voir ci-dessus, p. 38.

178. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 99.

179. *Extraits...*, p. 141.

180. *Ibid.*, p. 145.

En Bosnie, nos voyageurs constatent la même chose. Fourcade plaint la mère bosniaque, qui doit en même temps nourrir et soigner ses enfants, faire la cuisine pour son mari et cultiver le champ<sup>181</sup>. Et Chaumette stigmatise l'attitude « grossière » du Bosniaque catholique à l'égard de sa compagne : « Rien n'indique mieux, écrit le voyageur, la grossièreté des rayas catholiques que leur mépris excessif pour leurs femmes<sup>182</sup>. » Ce mépris se manifeste de diverses façons : « Les maris ne les citent jamais qu'en se servant d'une expression qui répond au *sauf votre respect* de nos paysans. Dans un ménage pauvre, où il n'y aura qu'une méchante couchette, le mari ne souffre pas que sa femme y soit avec lui, et la laisse coucher sur le plancher, ou sur un banc de bois, même quand elle est enceinte [...]. Dans un repas, le maître de la maison commence par servir tous les hommes, sans faire attention aux femmes. Ensuite la maîtresse sert les personnes de son sexe, qui sont réunies au bas bout de la table<sup>183</sup>. » Cette « ligne de démarcation » entre l'homme et la femme en Bosnie existe même à l'église, malgré le proverbe qui dit que « tous sont égaux devant Dieu » : « A l'endroit où l'on dit la messe, continue Chaumette, les hommes réunis occupent les parties plus rapprochées de l'autel ; derrière eux, et à quelque distance, sont placées toutes les femmes<sup>184</sup>. » La même inégalité en ce qui concerne l'héritage : après la mort du père de famille, les fils « s'emparent de l'héritage entier », sans avoir « aucune attention ni pour leur mère ni pour leurs sœurs, qui restent chez eux, et y sont traitées comme de véritables servantes<sup>185</sup> ». Bref, conclut le voyageur, « les rayas catholiques n'offrent, à cet égard, aucun rapport avec les habitants de nos pays civilisés<sup>186</sup> ».

La position de la femme musulmane en Bosnie était aussi difficile. Les femmes y étaient considérées, ainsi que les enfants, comme des êtres « d'une faible raison ». Pierre David, faisant sa première visite au vizir, fut surpris de subir des « démonstrations du fanatisme religieux » surtout de la part des femmes, qui lui adressaient des malédictions et crachaient sur lui ; mais il apprit bientôt que lorsque ces « démonstrations » « viennent des femmes et des enfants, il est d'usage de les tolérer comme partant d'individus qui ne sont doués par Dieu que d'une faible raison sujette à s'égarer, et qui a besoin d'indulgence<sup>187</sup> ».

Tout de même, semble-t-il, — cela ressort des écrits de nos voyageurs —, la position de la femme musulmane de Bosnie a été meilleure que celle de sa coreligionnaire des autres parties de l'Empire ottoman : selon Pertusier, le Bosniaque, « le plus intraitable de tous les musulmans sur l'article de la croyance et des préjugés nationaux, pousse plus loin [...] qu'aucun musulman » les vertus familiales<sup>188</sup>. De là certains privilèges dont jouit la femme bosniaque, au dire de nos voyageurs.

Tout d'abord, c'est la monogamie. Selon Chaumette, en Bosnie, à la différence de l'Orient, chaque homme n'a « qu'une femme à laquelle il s'attache uniquement. Aucun individu ne profite ici de la faveur de la loi pour avoir

181. St. NOVAKOVIĆ, *art. cit.*, p. 139.

182. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 64.

183. *Ibid.*, p. 64.

184. *Ibid.*, p. 64.

185. *Ibid.*, pp. 64-65.

186. *Ibid.*, p. 65.

187. *Extraits...*, p. 151. — Cf. ci-dessus, p. 178.

188. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, pp. 97-98.

des concubines; et, parmi les plus riches mêmes, il est rare de trouver quel-  
qu'un qui soit le mari de deux femmes <sup>189</sup> ».

Ensuite, la liberté de choisir un époux. Tandis que, selon le même voyageur,  
« partout ailleurs [en Orient], avant que deux individus s'unissent, le mari  
ne connaît ni le visage ni le caractère de sa future compagne <sup>190</sup> », en Bosnie  
une jeune fille musulmane choisit librement son époux : dès l'âge d'être marié,  
elle « reste à sa fenêtre sur la rue, ayant le visage découvert, et converse publi-  
quement avec les jeunes gens qui lui font la cour. Un choix est bientôt formé;  
et si les parents réciproques y consentent, l'union a lieu <sup>191</sup> ». Cependant, si  
les parents s'opposent au mariage, il arrive que la jeune fille musulmane se  
fasse « enlever par son amant, qui d'ailleurs l'épouse toujours, après un pareil  
éclat <sup>192</sup> ».

(Notons, en passant, à propos de ces dernières lignes, que cette forme de  
mariage qu'est l'enlèvement, ainsi que l'observe L. Niederle, a été « longtemps  
et largement répandue » chez certaines tribus slaves et que « de nombreuses  
survivances de rituels d'enlèvement [...] se sont conservées en Russie, en  
Bohême, en Pologne et dans les Balkans jusqu'à la période historique <sup>193</sup> ».)

Chaumette nous dit aussi en détail comment les Bosniaques musulmans  
« préparent » leurs filles au mariage. Selon lui, l'éducation de ces jeunes filles a  
« presque uniquement pour but les agréments physiques » : les facultés morales  
en sont tout à fait négligées, on ne leur apprend même pas à lire. Chaque  
mère tâche avant tout de satisfaire au goût d'un mari. Et « comme les Turcs  
recherchent principalement, dans les femmes, la grande jeunesse unie à  
l'embonpoint même excessif, rien n'est épargné pour l'acquisition de ce dernier  
charme <sup>194</sup> ». Le voyageur raconte ensuite qu'une jeune fille, dès l'âge de sa  
puberté, reste toute la journée, immobile, « fixée sur un sofa », ne faisant que  
dormir et manger : « Elle passe à dormir le peu de temps qu'elle n'emploie  
pas à se bourrer d'aliments substantiels <sup>195</sup>. » « Une mère de famille, ajoute-t-il, a  
bien rempli ses devoirs, lorsque sa demoiselle, âgée de treize à quatorze ans,  
présente un embonpoint sans mesure aux yeux d'un époux enivré. Elle a  
également l'attention de lui faire perdre de bonne heure cette élasticité des  
chairs, prisée encore dans quelques coins de l'Europe, mais que les Turcs  
n'aiment point. Les bains d'étuves, qui relâchent beaucoup le tissu cellulaire  
de la peau, procurent assez facilement cet avantage; et d'ailleurs les jeunes  
filles, qui veulent aussi, de leur côté, contribuer au perfectionnement de leur  
beauté, ont grand soin de passer sans cesse les mains sur leur gorge, afin de la  
faire descendre davantage <sup>196</sup>. »

Il y a aussi d'autres privilèges, dont jouissent les femmes musulmanes de  
Bosnie, que Chaumette énumère brièvement : elles « sont traitées avec plus  
d'égards que dans les autres provinces de l'Empire; leur existence n'est point  
tourmentée par la présence des eunuques; elles se visitent sans cesse, se sou-

189. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 55.

190. *Ibid.*, p. 55.

191. *Ibid.*, p. 55.

192. *Ibid.*, p. 60.

193. L. NIEDERLE, *o. c.*, t. II, p. 14.

194. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 61.

195. *Ibid.*, p. 61.

196. *Ibid.*, pp. 61-62.

tiennent mutuellement, et font véritablement corps entre elles <sup>197</sup> ; elles peuvent se remarier avec facilité, si leurs maris meurent <sup>198</sup>, etc.

Cependant, la médaille a son revers : l'adultère d'une femme, ainsi que d'ailleurs celui d'un homme, « est puni cruellement <sup>199</sup> ». En cas d'adultère, « l'homme est pendu sans rémission <sup>200</sup> ». Quant à la femme qui en est seulement « fortement soupçonnée », elle « est abandonnée à la vengeance de l'époux irrité : et chez ce peuple féroce, dit le voyageur, on a vu des maris écorcher vives leurs femmes, d'autres les couper par morceaux <sup>201</sup> ». Et ce qui est curieux, « ces horreurs », si inhumaines soient-elles, « s'exécutent sans réclamation <sup>202</sup> ». Chaumette relate un saisissant exemple de cette punition, dont il fut témoin lui-même, en avril 1808 :

Un aga des janissaires était allé faire un voyage à Bosna-Séray, laissant sa femme à Travnik. Pendant son absence, un jeune Grec [Serbe] vint plusieurs fois chez lui, et fut aperçu par les voisins, qui épient toujours, suivant l'usage turc, ce qui se passe dans une maison dont le chef est absent. Au retour de l'aga, ses voisins lui dénoncèrent le Grec. En conséquence, ils se rendirent avec lui au Mèkkèmèh (tribunal de justice); et, sur leurs dépositions, le Grec fut pendu, et la coupable abandonnée à la vengeance du mari. Cet époux offensé avait des enfants de sa femme, et l'aimait beaucoup, disait-on. Il se contenta de lui couper le nez et les oreilles. Mais les voisins, indignés de cette conduite qui leur paraissait trop indulgente, en portèrent plainte au Divan; et le vizir Ibrahim, accédant à leur réclamation, fit mettre la femme dans un sac avec des pierres, et la fit jeter dans la rivière, vis-à-vis de l'endroit où son amant avait été exécuté <sup>203</sup>.

(Les peines pour l'adultère, on le sait, étaient aussi très sévères chez les Slaves <sup>204</sup>.)

## V

Comment les Bosniaques se délassaient-ils à cette époque ? Nous n'en savons pas grand'chose : nos voyageurs nous apprennent très peu à ce sujet.

P. David mentionne les jeux de *girit*, espèce de tournoi <sup>205</sup>. Ce jeu turco-arabe (*ğirid*) — « qui se joue avec la lance de jet, sans pointe, qu'on lance sur son adversaire » — est connu en serbo-croate sous le nom de *džilit* (d'où les mots dérivés : *džilitnuti se*, *džilitanje*, etc. <sup>206</sup>). (En Dalmatie, le consul français vit un autre jeu, *alla giostra* : allant à Travnik, P. David eut l'occasion d'assister, à Sinj, à une fête du mardi gras, qu'on y célébrait « d'une manière tout à fait orientale » ; l'on y jouait, entre autres, « *alla giestra* <sup>207</sup> » (*sic*). Le voyageur décrit brièvement le jeu ainsi : « Il fallait au galop emporter avec une lance une espèce de triple anneau suspendu au milieu de l'arène <sup>208</sup>. » Il

197. *Ibid.*, p. 60.

198. *Ibid.*, p. 60.

199. *Ibid.*, p. 57.

200. *Ibid.*, p. 57.

201. *Ibid.*, p. 57.

202. *Ibid.*, p. 57.

203. *Ibid.*, p. 57-58.

204. Cf. L. NIEDERLE, *o. c.*, t. II, p. 20.

205. AE, Traunik 3, 15 août 1814.

206. Cf. *Srpski rječnik* de Vuk KARADŽIĆ.

207. *Extraits...*, p. 145.

208. *Ibid.*, p. 145.

ajoute qu'à cette occasion cinq prix, qui consistèrent en pièces d'étoffes écarlates, furent distribués aux vainqueurs <sup>209</sup>. Ce jeu, que conservent les (*h*)*alkari* de Sinj, est occidental : c'est une espèce de carrousel, avec son « jeu des bagues », qui se disait « courir la bague » en français, en italien, et en serbo-croate de Dalmatie : *trčati halku* à Sinj, *trčati kolač* à Raguse au xvii<sup>e</sup> siècle. Ce même jeu, Pierre Lescalopier, en 1574, l'a vu jouer dans le palais du comte de Zadar <sup>210</sup>.)

Dans les villages orthodoxes, « où l'oppression n'est pas en sentinelle <sup>211</sup> », communique Ch. Pertusier, les jeunes gens et les jeunes filles se réunissent « sous le platane du hameau » pour danser <sup>212</sup>. Selon le même voyageur, en Bosnie (et, en général, partout où habitaient les orthodoxes), « le premier de mai est célébré comme la fête du printemps <sup>213</sup> ».

La fête religieuse musulmane (baïram) y était célébrée d'une manière assez solennelle dans les villes : elle s'annonçait la veille « par des salves d'artillerie », et durant trois jours « les Turcs, parés de leurs plus beaux vêtements, vont aux mosquées, se font des visites, et s'abstiennent de toute occupation civile <sup>214</sup>. »

Les « bourgeois » mulsumans des villes avaient l'habitude de passer « une partie de la journée » au café. Le thème principal de la conversation était la politique. A Travnik, ces réunions dans un café près du palais de vizir avaient, selon Chaumette, une grande influence sur les décisions du gouverneur <sup>215</sup>.

A la différence des autres provinces turques, en Bosnie, les jeunes gens musulmans se délassaient, entre autre, en faisant la cour aux jeunes filles. Chaumette (on l'a vu) évoque la silhouette d'une « demoiselle musulmane, en âge d'être mariée », qui, clouée « à sa fenêtre sur la rue », le visage découvert, « converse publiquement avec les jeunes gens qui lui font la cour <sup>216</sup> ».

209. *Ibid.*, p. 145.

210. Cf. ci-dessus, p. 31, et M. DEANOVIĆ, *o. c.*, p. 15.

211. Ch. PERTUSIER, *o. c.*, p. 309.

212. *Ibid.*, p. 309.

213. *Ibid.*, p. 309.

214. *Extraits...*, p. 150.

215. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 77; voir : les *Sources historiques...*, II<sup>e</sup> partie, chap. I.

216. CHAUMETTE, *o. c.*, p. 55. — Voir ci-dessus, p. 259.

## CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE

Dans cette deuxième partie de notre étude, nous avons tâché d'évoquer l'image que, sous ses aspects principaux, on a pu se former de la Bosnie-Herzégovine, à travers les écrits de nos voyageurs, de tracer, — tel qu'il est apparu à leurs yeux, — le tableau concret (plus ou moins riche et précis, en fonction de l'abondance et la précision plus ou moins grandes des matériaux dont nous avons disposé) de la vie matérielle et morale qu'ont menée les Bosniaques-Herzégoviniens à une époque éloignée de la nôtre de presque cent cinquante ans.

Quelle est cette image que nous nous sommes proposé de reconstituer ? Ce qui précède nous permet, croyons-nous, de constater ce qui suit :

1. L'image de la Bosnie-Herzégovine que nos voyageurs ont tracée n'est ni si variée ni si riche qu'on le voudrait et aimerait à voir : au total, leur champ d'observation a été assez étroit au point de vue de l'espace, du temps et des aspects différents de la vie.

Tout d'abord, la Bosnie-Herzégovine tout entière n'a pas été embrassée dans leur champ d'observation : l'attention essentielle a été accordée à la Bosnie, tandis que l'Herzégovine a été négligée, presque laissée de côté (pour les raisons qu'on a déjà indiquées <sup>1</sup>).

Ensuite, les observations des voyageurs se rapportent pour la plupart au début du XIX<sup>e</sup> siècle : rares sont celles de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'autant plus que les rapports de Marc Bruère Desrivaux n'ont pas été trouvés jusqu'à nos jours.

Enfin, et surtout, certains aspects de la vie bosniaque seulement ont été observés et étudiés par nos voyageurs, tandis que d'autres ont été laissés plus ou moins, ou totalement, de côté. Ainsi par exemple l'aspect politique, économique, stratégique, géographique du pays se trouvait au premier plan de leur intérêt, et les valeurs intellectuelles et culturelles n'ont pas attiré leur attention : chez eux nous ne voyons aucun intérêt pour les curiosités littéraires (la Bosnie avait déjà une littérature), artistiques (l'art populaire surtout était riche : broderie, boiserie, etc.), folklorique (la Bosnie-Herzégovine est un des pays où la poésie et la littérature populaires se sont conservées le mieux : c'est « la terre classique » des *pjesmas* ou chants populaires), etc. Ce manque d'intérêt pour les valeurs intellectuelles du pays devient plus compréhensible si l'on a présents à l'esprit les motifs pratiques de leur voyage et de leur séjour en Bosnie. Il ne fut pas d'ailleurs caractéristique seulement des voyageurs en Bosnie : à Charles Bruère, consul de France à Raguse, la vie intellectuelle ragusaine, si florissante, resta « inconnue et étrangère », après un séjour de vingt-trois ans dans le pays <sup>2</sup>. Il y a plus : certains de nos voyageurs ne purent

1. Voir ci-dessus, p. 180.

2. Cf. M. DEANOVIĆ, *o. c.*, p. 35.

même satisfaire leur goût pour les curiosités qu'ils avaient. Ainsi, étant donné l'état rudimentaire des recherches archéologique en Bosnie, nos voyageurs soulignent que la Bosnie semble très pauvre à cet égard alors qu'on découvrira plus tard que c'est tout le contraire.

2. Au total, l'image de la Bosnie dans les écrits de nos voyageurs n'est pas flatteuse; parfois, elle devient même noire. On en peut citer quelques raisons.

D'abord, la réalité bosniaque-herzégovinienne elle-même a été assez pénible : après avoir été un splendide royaume au Moyen Âge<sup>3</sup>, où la culture et l'art<sup>4</sup> s'étaient largement épanouis, la Bosnie-Herzégovine, envahie par les Turcs dès le xve siècle, était devenue au début du xixe — cette époque trouble de son histoire — une province périphérique, une sentinelle avancée de l'Empire ottoman, où régnaient le désordre et l'anarchie, la barbarie et l'ignorance du Moyen Âge. La circonstance aggravante, c'était l'état d'inquiétude créé d'un côté par l'insurrection serbe, et de l'autre côté par le spectre de l'invasion des armées napoléoniennes qui campaient dans le voisinage, en Dalmatie.

Cependant, en dehors de ces raisons objectives, il y en avait d'autres, subjectives, dues aux voyageurs mêmes. L'image de la Bosnie qu'ils ont modelée a été certes quelque peu défigurée par certains facteurs dont les principaux sont :

a) L'impossibilité d'une connaissance approfondie du pays et de son peuple : des erreurs sont inévitables quand on reste dans le pays peu de temps (seul P. David et, dans une certaine mesure, Chaumette ont fait un séjour prolongé), quand on ne connaît pas la langue (aucun ne l'a connue), quand on ne vient pas en contact avec toutes les couches sociales (rares sont ceux qui ont pris contact avec le peuple, tel un Chaumette).

b) La disposition d'esprit et l'état d'âme de nos voyageurs n'étaient pas toujours favorables à une objectivité parfaite. Quand on a éprouvé des ennuis et des difficultés dans le pays, quand on a eu l'esprit empli de toutes sortes d'inquiétudes, on n'est pas toujours en état de juger avec impartialité et objectivité totales ceux qui ont été cause de nos ennuis, difficultés, inquiétudes. Généralisations et exagérations sont inhérentes à cet état d'âme et à la nature humaine en général : « Aujourd'hui même, écrit Martino, il faut avoir un esprit merveilleusement rebelle aux tentations d'amour-propre pour ne pas exagérer un peu les dangers et les singularités de ses aventures<sup>5</sup>. » Si un P. David trouve la vie à Travnik, qu'il qualifie de « sépulcre », insupportable, tâchant de s'en débarrasser au plus tôt, il est compréhensible pour son état d'esprit qu'il ne manquera pas, dans sa correspondance adressée au Ministre, d'écrire à l'adresse des habitants de Bosnie des épithètes peu flatteuses, et qu'il ne se lassera pas de vitupérer, dans presque chacun de ses rapports, les Bosniaques, et de pester contre eux, dépassant parfois la mesure. A cet égard, on pourrait dire des rapports de P. David ce que M. Deanović a dit d'un rapport du consul Le Maire (qui resta à Raguse six ans) : qu'ils sont « intéressants aussi au point

<sup>3</sup> 3. On sait que la cour des rois ainsi que les maisons des seigneurs bosniaques étaient le rendez-vous d'une société cosmopolite : on y rencontrait, entre autres, des princesses de plusieurs pays de l'Europe : Hongrie, Prusse, Serbie, Bulgarie, Pologne, Italie (Florence, Naples), Grèce, etc. — Cf. VI. ČOROVIĆ, *Historija Bosne*, Beograd, SAN, 1940, p. 9.

<sup>4</sup> 4. Voir ci-dessus, p. 11.

<sup>5</sup> 5. MARTINO, *o. c.*, p. 52.

de vue psychologique comme impressions d'un témoin qui ne voit et ne met en évidence que les côtés négatifs de cette société dans laquelle il a eu tant de désagréments <sup>6</sup> ». La misanthropie de P. David, observe avec raison R. Warnier, « lui fait mal interpréter certains faits : au lieu d'expliquer les défauts des Bosniaques par « le seul effet de la domination [...] », il insiste sur « l'incidence de la langue et de presque tous les usages de la Russie, et surtout sur les vices des habitants », premier signe de certain « panslavisme » tendancieux qu'affirmera le siècle <sup>7</sup> ! »

c) La différence des cultures empêchait nos voyageurs de comprendre les hommes, les événements, les choses : appartenant au pays d'une autre culture, habitués au confort et à un certain bien-être, ils n'étaient pas toujours en mesure de comprendre tout ce qu'il y avait de différent, et de bizarre parfois, dans un pays tel qu'a été la Bosnie à cette époque.

3. Ces réserves faites, il faut rendre hommage à nos voyageurs et à leurs écrits. Les renseignements qu'ils nous ont fournis sur la Bosnie importent surtout pour deux raisons.

D'abord, nos voyageurs, seuls intermédiaires entre les pays et les peuples à cette époque, ont rendu possible un contact direct — tout restreint, et parfois même inamical qu'il ait été — entre la France et la Bosnie, et entre leurs peuples; grâce à eux, grâce à leurs rapports officiels et à leurs récits de voyage, les Français ont pu connaître l'état matériel et moral où se trouvait ce pays malheureux sous le joug ottoman. D'autant plus que les renseignements sur la Bosnie qu'ils ont donnés représentent un grand progrès dans la connaissance de ce pays en France, par rapport aux renseignements des voyageurs précédents. Jusqu'à quel point la Bosnie-Herzégovine était inconnue aux <sup>xvii</sup>e et <sup>xviii</sup>e siècles, les dictionnaires et les encyclopédies de l'époque nous l'indiquent en une certaine mesure. L'*Encyclopédie* de Diderot, par exemple, dit que la Bosnie est bornée « au sud par l'Albanie <sup>8</sup> », que la capitale de l'Herzégovine est Castel-novo <sup>9</sup>. Mieux : selon le *Dictionnaire géographique universel* de Baudrant <sup>10</sup>, Banja Luka se trouve « aux confins de la Dalmatie, sur la rivière de Cettina, près du lac du même nom, à dix lieues de Spalato » (*sic* !). Et le *Grand dictionnaire historique* de Moréri — qui, au dire de J. Dayre <sup>11</sup>, « représente l'information moyenne offerte au grand public » — prétend que l'Herzégovine est une « province de Serbie » et qu'elle a « pour ville capitale Narenza (*sic* !), qui est située vers le golfe de ce nom <sup>12</sup> » (*sic* !). D'autre part, tandis que les voyageurs du <sup>xvi</sup>e et du <sup>xvii</sup>e siècles ont été des voyageurs occasionnels qui ont noté, en Bosnie, le curieux, l'extraordinaire, le pittoresque, et en passant, nos voyageurs sont plutôt des explorateurs qui étudient le pays sous ses divers aspects, — politique, économique, militaire, en premier lieu —, parfois méthodiquement, avec grande conscience professionnelle et scientifique. Et leur mérite a été d'autant plus grand qu'ils ont rencontré des difficultés inimaginables, et parfois des dangers, pour rassembler leur documentation. Il est vrai, nombre de leurs renseignements, destinés aux dirigeants, ont été

6. M. DEANOVIĆ, *o. c.*, p. 29.

7. R. WARNIER, *art. cit.*, p. 943.

8. T. II, 1751, p. 337.

9. T. VIII, 1765, p. 187.

10. Amsterdam, 1701, p. 132.

11. AIFZ, n° 13, p. 110.

12. MORÉRI, *o. c.*, Paris, 1759, t. V, p. 648.

inaccessibles aux masses des lecteurs à cette époque; mais bon nombre, comme on l'a vu, en ont été communiqués au public, sous forme de récits spontanés et intéressants.

Ensuite, nombre des témoignages portés sur la Bosnie ont conservé leur intérêt et leur prix jusqu'à nos jours : leurs renseignements sur la vie politique et économique, sur la façon de vivre de la population, sur le despotisme de l'occupant sont d'autant plus précieux que nous ne connaissons pas grand'chose, même aujourd'hui, sur la vie que menaient les Bosniaques à cette époque. Même, en disant les circonstances dans lesquelles ils ont vécu, agi et souffert, en dévoilant les secrets et en racontant les intrigues et les scandales qui se sont passés en Bosnie, en s'exprimant ouvertement, en disant toute leur pensée sur les Bosniaques, nos voyageurs ont laissé (à côté de nombreux lieux communs qu'ils se transmettaient les uns aux autres) maintes observations originales et inédites sur la Bosnie et sa population.

Enfin, certains de leurs écrits — et non seulement parmi les récits de voyage — ne sont pas dénués d'une certaine valeur stylistique, voire artistique : on a déjà relevé les qualités du style de quelques-uns d'entre eux (de P. David, Chaumette).

Nous espérons donc que ce travail ne sera pas inutile et pourra contribuer à donner une idée plus nette de l'état de la Bosnie au début du XIX<sup>e</sup> siècle, et des rapports de ce pays avec la France.



# BIBLIOGRAPHIE<sup>1</sup>

## A. MANUSCRITS

### PARIS

#### I. — ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

1. *Correspondance consulaire et commerciale* :

Traunik 1 (1806-1810).

Traunik 2 (1811-1812).

Traunik 3 (1813-1815).

Salonique 17 (1813).

2. *Correspondance politique* :

Turquie 211-224 (1806-1812).

3. *Mémoires et documents* :

Turquie 31.

Autriche 55.

4. Dossiers personnels de : Marc Bruère Desrivaux, Marie Descorches, Aubert Dubayet, Pierre David, Chaumette Des Fossés, César d'Avenat, Pascal-Thomas Fourcade.

#### II. — ARCHIVES NATIONALES

1. *Rapports des consuls* : F<sup>12</sup> 1850<sup>A</sup>-1850<sup>B</sup>

(Consulat de Salonique; Consulat de Travnick).

2. AF IV 1688-1689 (Porte ottomane..., an VIII-1813).

3. AF III 75.

#### III. — ARCHIVES HISTORIQUES DE LA GUERRE (Archives du service historique de l'État-Major de l'Armée).

1. *Les mémoires historiques et reconnaissances* :

Turquie : 1617, 1618, 1625.

2. *Armée de Dalmatie-Illyrie* (1806-1814) : C<sup>6</sup> 1-17.

#### IV. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (Département des manuscrits).

Fonds français : 22874 (*Lettres* de P. David, consul à Smyrne).

7095 et 16172 fol. 131 (Lefebvre, secrétaire de Harlay de Sancy, *Voyage de M. de Sancy*).

1. Nous donnons les indications bibliographiques essentielles. Pour les autres indications, nous renvoyons aux notes, au bas des pages.

## MONTPELLIER

*Bibliothèque de l'École de médecine* : H n° 385 (*récit de voyage de Pierre Lescalopier*).

En outre, nous avons trouvé quelques documents, parfois intéressants, dans les autres archives où nous avons fait des recherches : à Vienne (Haus-, Hof- und Staatsarchiv : Konsulatarchiv, Travnik, Fasz. 39<sup>d</sup>-45); à Zadar (Archives d'État : Atti dell'Archivio Segreto della Proveditura generale, XI-XII; Atti dell'Intendenza Francese della Dalmazia, etc.); à Raguse (Archives d'État : Dragomanski archiv, V-55, carte turche). — Nous les citons au fur et à mesure dans les notes.

B. IMPRIMÉS,<sup>1</sup>

RÉCITS ET JOURNAUX DE VOYAGE, MÉMOIRES,  
RAPPORTS, CORRESPONDANCES, etc.

1. ANTHOUARD (C<sup>te</sup> Charles-Nicolas d'). — *Mémoire sur la Bosnie*. GZM., XVIII, Sarajevo, 1906, pp. 309-316 (dans : Vjekoslav JELAVIĆ, *Franceska izvišćica o Bosni*).
2. BEAUJOUR (B<sup>on</sup> Louis-Auguste-Félix de). — *Voyage militaire dans l'Empire ottoman, ou Description de ses frontières et de ses principales défenses, soit naturelles, soit artificielles, avec cinq cartes géographiques*. Paris, chez Firmin-Didot Frères, chez Bossange père, et chez Delaunay, 1829, t. I. In-8°, 539 p.
3. BOUÉ (D<sup>r</sup> Ami). — *Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe, détails géographiques, topographiques et statistiques sur cet Empire...* Vienne, W. Braumüller, 1854, 2 vol. in-8°.
4. CHARRIÈRE (Ernest). — *Négociations de la France dans le Levant, ou Correspondances, mémoires et actes diplomatiques des ambassadeurs de France à Constantinople...*, à Venise, Raguse, Rome, Malte et Jérusalem, en Turquie, Perse, Géorgie, Crimée, Syrie, Égypte, etc., et dans les États de Tunis, d'Alger et de Maroc, publiés... par E. Charrière. Paris, Impr. nationale, 1848-1860, 4 vol. in-4° (Collection de documents inédits sur l'histoire de France. Première série : Histoire politique).
5. CHAUMETTE DES FOSSÉS (Jean-Baptiste-Gabriel-Amédée). — *Voyage en Bosnie dans les années 1807 et 1808*. Paris, F.-Didot, 1816. In-8°, VIII-142 p. (1<sup>re</sup> édit.). [Bibliothèque de l'Université de Zagreb : 58.219-147].
6. CHAUMETTE DES FOSSÉS. — Deuxième éd., Paris [F.-Didot], 1822. In-8°, 155 p. [Rés. j 2504].
7. CHESNEAU (Jean). — *Le voyage de Monsieur d'Aramon, ambassadeur pour le Roy en Levant, fait de Paris à Constantinople l'an 1547, escript par noble homme Jean Chesneau, l'un des secretaires dudict seigneur ambassadeur, publié et annoté par M. Ch. Schéfer...* Paris, E. Leroux, 1887. Gr. in-8°, LXI-296 p., fig. (Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie... VIII).

1. Les cotes que nous reproduisons çà et là (pour les ouvrages difficiles à trouver) sont celles de la *Bibliothèque Nationale* de Paris.

8. CLERAY (Edmond). — *Le voyage de Pierre Lescapier « Parisien » de Venise à Constantinople, l'an 1574*. *Revue d'histoire diplomatique*, XXXV, Paris, 1921, pp. 21-55.
9. DAVID (Pierre-Laurent-Jean-Baptiste-Étienne). — *Extraits du Journal de Pierre David, consul général de France à Travnik (1807-1808)*. RHD, 38<sup>e</sup> année, Paris, 1924, pp. 141-169 et 301-328 <sup>1</sup>.
10. DESHAYES DE COURMENIN (Louis). — *Voyage de Levant fait en l'année 1621 par le S<sup>r</sup> D. C. (Deshayes de Courmenin)*. Paris, A. Taupinart, 1624. In-4<sup>o</sup>, vi-404 p. et la table (1<sup>re</sup> éd.).  
— 1632. — *Ibid.* In-4<sup>o</sup>, vi-496 p. et la table.  
— 1645. — *Ibid.* In-4<sup>o</sup>, vi-496 p. et la table.
11. DU FRESNE-CANAYE (Philippe). — *Le Voyage du Levant..., publié et annoté par M. H. Hauser...* Paris, Ernest Leroux, 1897. Gr. in-8<sup>o</sup>, xxxix-335 p., pl. et carte. (Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie... XVI.)
12. GASSOT (Jacques). — *Le Discours du voyage de Venise à Constantinople, contenant la querelle du grand Seigneur contre le Sophi, avec élégante description de plusieurs lieux, villes et citez de la Grèce...* Paris, A. Le Clerc, 1550. In-8<sup>o</sup>, 33 ff.  
GASSOT (Jacques). — *Le Discours du voyage de Venise...* 1606. Paris, F. Jacquin. In-12, 33 ff.
13. GAVRILLOVIĆ (Mihajlo). — *Ispisi iz pariskih arhiva (Grada za istoriju prvoga srpskoga ustanka)*. Beograd, SAN (Zbornik za istoriju, jezik i književnost srpskoga naroda), 1904. In-8<sup>o</sup>, 842 p.
14. GÉDOYN (Louis). — *Coppie d'une lettre écrite de Belgrade, le 26 janvier dernier..., avec un ample récit des désordres... qui sont en l'empire des Turcs...* Lyon, C. Cayne, 1624. In-8<sup>o</sup>, 8 p.
15. — *Journal et correspondance de Gédoyen « le Turc », consul de France à Alep, 1623-1625, ouvrage publié pour la Société d'histoire diplomatique* par A. Boppe. Paris, Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1909. In-8<sup>o</sup>, xxviii-232 p.
16. HÉNIN DE CUVILLIERS (Général baron Étienne-Félix d'). — *Sommaire de la correspondance*. Paris, Impr. du dépôt des lois, an IV. In-8<sup>o</sup>, 190 p.
17. JELAVIĆ (Vjekoslav). — *Doživljaji Francuza Pouillet-a na putu kroz Dubrovnik i Bosnu (godine 1658)*. GZM, XX, Sarajevo, Zemaljska štamparija, 1908, pp. 23-75.
18. — *Iz prepiske francuskog konzulata u Travniku u godinama 1807-1814*. GZM, XVI, Sarajevo, 1904, pp. 267-283 et 457-484.
19. — *Kratki francuski putopis kroz Hercegovinu i novopazarski sandžak iz godine 1611 (« Le Voyage de Monsieur de Sancy, Ambassadeur pour le Roy en Levant, fait par terre depuis Raguse iusques à Constantinople l'an 1611, et escript par M. Lefebvre l'un de ses secretaires »)*. GZM, XIX, Sarajevo, 1907, pp. 471-482.
20. LE BOUVIER (Gilles-Jacques). — *Le livre de la description des pays, de Gilles Le Bouvier, dit Berry..., publié pour la première fois avec une introduction et des notes, et suivi de l'« Itinéraire brugeois » et de la « Table de Velletri » et de plusieurs autres documents géographiques, inédits ou mal connus, du XV<sup>e</sup> siècle,*

1. Quelques fragments du Journal de Pierre David ont été reproduits également dans FLEURY (Comte Serge), *Un diplomate à l'Assemblée constituante*, RHD, 1926, pp. 34-49. Cf. p. 272.

*recueillis et commentés par le Dr. E. T. Hamy...* Paris, E. Leroux, 1908, Gr. in-8°, 260 p.

21. LECLERC (Jean, de Montpye). — *Mémoire sur la Bosnie*. GZM., XVIII, Sarajevo, 1906, pp. 329-340 (dans : Vjekoslav JELAVIĆ, *Franceska izvešća o Bosni*).
22. LIGNE (Charles-Joseph, prince de). — *Mémoire sur le Comte de Bonneval..., suivi des lettres de la comtesse de Bonneval à son mari, de celles du comte à son frère, etc.* Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée... [par Antoine Barbier]. Paris, chez Madame Hérissant Le Doux, 1817. In-8°, xii-267 p.
23. MANZOUR-EFENDI (Ibrahim). — *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie, pendant le gouvernement d'Ali-Pacha...* Paris, chez Paul Ledoux, libraire; chez Ponthieu, au Palais Royal; chez H. Langlois et Cie, 1827. In-8°, 418 p.
24. MARMONT (Auguste-Frédéric-Louis Wiesse de), duc de Raguse. — *Mémoires, de 1792 à 1841...* 2<sup>e</sup> éd., t. III (1806-1810). Paris, Perrotin, 1857. In-8°, 520 p.
25. NAPOLÉON. — *Correspondance...*, publiée par ordre de l'empereur Napoléon III. Paris, Impr. impériale, 1858-1869, 32 vol., in-4° (t. XII, XIV, XVI, XXII).
26. NOVAKOVIĆ (Stojan). — *Francuske službene beleške o zapadno-balkanskim zemljama iz 1806-1813*. Spomenik SAN, xxxi, Beograd, 1898, pp. 128-152.
27. — *Iz memoara Ibrahim-Manzur-Efendije o nekim događajima u Bosni i Srbiji iz 1813 i 1814*. Spomenik SAN, xxii, Beograd, 1893, pp. 45-54.
28. PALERNE (Jean). — *Pérégrinations du s. Jean Palerne..., où est traité de plusieurs singularités et antiquités remarquées ès provinces d'Égypte, Arabie déserte... avec la manière de vivre des Mores et Turcs et de leur religion...* Plus est adjuté un petit dictionnaire en langage français, italien, grec vulgaire, turc, moresque... et esclavon... Lyon, J. Pillehotte, 1606. In-12, 554 pages et pièces annexes.
29. PAVLOVIĆ (Iv.). — *Ispisi iz francuskih arhiva — materijal za istoriju Balkanskog Poluostrva, naročito Srbije, s kraja prošlog i početkom današnjeg veka*. Pribrao Iv. Pavlović. Spomenik SAN. Beograd, Drž. štamparija, 1890 (II dio : *Raport francuskog konsula u Travniku — francuskom ministru inostranih poslova itd. od 1809 do 1812 godine*), pp. 55-101.
30. PERTUSIER (Charles). — *La Bosnie considérée dans ses rapports avec l'Empire ottoman...* Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1822. In-8°, 379 pages.
31. POULLET. — *Nouvelles relations du Levant... avec un discours sur le commerce des Anglois et des Hollandois, par Monsieur P. A.*, t. I. Paris, L. Billaine, 1667. In-12, 454 pages [8° O<sup>2</sup>41].
32. POUQUEVILLE (François-Charles-Hugues-Laurent). — *Voyage dans la Grèce...* t. II. Paris, Firmin-Didot, 1820, In-8°, 624 pages.  
— *Voyage de la Grèce*, 2<sup>e</sup> éd., t. III. Paris, Firmin-Didot, 1826. In-8°, 552 pages.
33. QUICLET. — *Les Voyages de M. Quiclet à Constantinople par terre, enrichis d'annotations par le sieur P. M. L.* (Promé, marchand-libraire). Paris, P. Promé, 1664. In-12, v-246 pages.
34. RAMBERTI (Benedetto). — *Libri tre delle cose de Turchi*. Nel prima si descrive il viaggio da Venetia a Constantinopoli, con gli noni de luoghi antichi e moderni... In Vinegia, in casa de' figliuoli di Aldo, 1539. In-8°, 38 ff. [Rés. j 2165].

35. RIOLLAY. — *Mémoire sur la reconnaissance faite dans la partie nord-ouest de la Bosnie...* par le capitaine du génie Riollay, Laybach, 15 mars 1810. (*Jedan francuski izvještaj o Bosni iz 1810 godine*, dans GID, IV, Sarajevo, 1952, pp. 253-268, en serbo-croate, traduit de l'allemand.)
36. ROUX-LA-MAZELIÈRE (Théodore). — *Mémoire sur la Bosnie*. GZM, XVIII, Sarajevo, 1906, pp. 317-328 (dans : Vjekoslav JELAVIĆ, *Francuska izvješća o Bosni*).
37. TAMIZEY DE LARROQUE (Philippe). — *Lettres inédites de François de Noailles, évêque de Dax* (Extrait de la *Revue de Gascogne*). Paris, Auguste Aubry, libraire, 1865. In-8°, 69 p.
38. TRUHELKA (Ćiro). — *Opis Dubrovnika i Bosne iz godine 1658 (Les voyages de M. Quiclet à Constantinople...)*. GZM, XVII, Sarajevo, 1905, pp. 415-440.

## II. — OUVRAGES ET ARTICLES (D'HISTOIRE, DE GÉOGRAPHIE, DE CRITIQUE LITTÉRAIRE, ETC.).

1. BAŠAGIĆ-REDŽEPAŠIĆ (Safvetbeg) (Mirza Safvet). — *Kratka uputa u prošlost Bosne i Hercegovine*. Sarajevo, Vlastita naklada, 1900. In-8°, 215 pages.
2. BECKMANN (Johann). — *Litteratur der älteren Reisebeschreibungen. Nachrichten von ihren Verfassern, von ihrem Inhalte, von ihren Ausgaben und Uebersetzungen, nebst eingestreuten Anmerkungen über mancherley gelehrte Gegenstände...* Göttingen, J. F. Röwer, 1807-1809, 2 vol. in-8°.
3. BOUCHER DE LA RICHARDERIE (Gilles). — *Bibliothèque universelle des voyages, ou Notice complète et raisonnée de tous les Voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde, publiés tant en langue française qu'en langues étrangères...* Paris, chez Treuttel et Würtz, 1806, 6 vol. in-8°.
4. *Catalogue des livres imprimés et manuscrits composant la bibliothèque de feu M. Amédée Chaumette Des Fossés*. Paris, H. Labitte, libraire, 1842, 3 vol. in-8° [Δ 17163, Δ 16366, Δ 32579].
5. ČOROVIĆ (Vladimir). — *Bosna i Hercegovina*. Beograd, SKZ, 1925 (poučnik I). In-8°, 201 pages.
6. — *Historija Bosne*. Beograd, SAN (posebna izdanja), 1940. In-8°, 658 pages.
7. DABINOVIĆ (A.). — *La France révolutionnaire et les pays balkaniques*. AIFZ, 1<sup>re</sup> année, n<sup>os</sup> 2-3, juillet-décembre 1937, pp. 87-97.
8. DAVID (Jules). — *Notice biographique et littéraire sur Pierre David... — Mémoires de l'Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*. Caen, A. Hardel, imprimeur, 1861, t. XIII, pp. 225-316.
9. DAVID (Pierre-Laurent-Jean-Baptiste-Étienne). — *L'Alexandride, ou la Grèce vengée, poème en vingt-quatre chants par Sylvain Phalantée...* Paris, impr. de Firmin-Didot, 1826-1829, 2 vol. in-8° (325 pages et 419 pages) [le tome II porte le nom : Pierre David].
10. — *Athènes assiégée, poème par Sylvain Phalantée...* Paris, impr. de Firmin-Didot, 1827. In-8°, vi-28 pages.
11. — *La Bataille d'Iéna, poème en trois chants*. Paris, Hocquet, octobre 1808. In-8°, 34 pages.
12. — *De la Régence*. Paris, impr. de A. Moëssard et Jousset, 1842. In-8°, 31 pages.

13. — *Réponse de Pierre David... à la pétition du S<sup>r</sup> Marc-Antoine Vigoureux, contre l'administration consulaire du Levant*. Paris, impr. de Firmin-Didot, 1828. In-8°, 80 pages.
14. — *Sélim III, tragédie en cinq actes*. Falaise, impr. de Brée aîné, 1836. In-8°, 88 pages.
15. DAYRE (Jean). — *Marc Bruère Desrivaux*. AIFZ, n<sup>os</sup> 18-19, juillet-décembre 1941, pp. 142-158.
16. DEANOVIĆ (Mirko). — *Anciens contacts entre la France et Raguse*. AIFZ, xxv-xxviii, 1944-1947; et tirage à part, Zagreb, Bibliothèque de l'Institut Français de Zagreb, 1950. In-8°, 174 pages.
17. DENY (Jean). — *L'École nationale des langues orientales vivantes. Cent-cinquantième de l'École des langues orientales*. Paris, Imprimerie nationale de France, 1948, in-4°, pp. 1-24.
18. DOBROVOLJC (France). — *Charles Nodier. Statistique illyrienne, articles complets du « Télégraphe officiel » de l'année 1813, rédigés et annotés par France Dobrovoljc*. Introduction par Janko Tavzes... Ljubljana, Édition « Saturna », 1933. In-8°, xvi-160 pages.
19. DRIAULT (Édouard). — *La politique orientale de Napoléon : Sébastiani et Gardane, 1806-1808*. Paris, Félix Alcan, éditeur, 1904. In-8°, 410 pages (Bibliothèque d'histoire contemporaine).
20. DUMAINE (Alfred). — *Quelques oubliés de l'autre siècle*. Paris, Librairie du Vélin d'Or [1931]. In-8°, vii-373 pages [sur Pierre David, pp. 123-156].
21. — *Un consulat de France en Bosnie sous le premier Empire*. Pierre David. RHD (Paris), 1924, avril, pp. 129-141.
22. DU VAL (Pierre). — *Cartes pour les Itinéraires ou Voïages modernes, qui ont été faits tant par mer que par terre dans toutes les parties du monde, et particulièrement dans le Levant...* Paris, chez l'auteur..., 1677. In-4° oblong, 25 cartes.
23. FILIPOVIĆ (Milenko). — *A. Šomet de Fose i njegovo delo o Bosni. Pregled*, VI, Sarajevo, 1932, knj. VIII, pp. 206-211.
24. FLEURY (comte Serge). — *Un diplomate à l'Assemblée constituante*. RHD, 40<sup>e</sup> année, Paris, 1926, pp. 34-49.
25. FRANCEV (V.A.). — *Pol'skoe slavjanovėdėnie konca 'XVIII i pervoj četverti XXI st. Praga češkaja, Tipografija « Politiki », 1906. In-8°, 492 + CLXXII + 10 pages.*
26. GORCEIX (Septime). — *Bonneval Pacha, pacha à trois queues*. Paris, Plon, 1953. In-8°, v-242 pages.
27. HADSCHI CHALFA [HADJDI KHALIFA] (Mustafa Ben 'Abd Allah). — *Rumeli und Bosna geographisch beschrieben..., aus dem Türkischen übersetzt von Joseph von Hammer*. Wien, In Verlage des Kunst- und Industrie-Comp-toir, 1812. In-8°, 198 pages.
28. HANGI (Antun). — *Život i običaji muhamedanaca u Bosni i Hercegovini*. Mostar, Tisak Hrvatske dioničke tiskare, 1900. In-12, 326 pages.
29. HAUMANT (Émile). — *La Formation de la Yougoslavie (xv<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècles)*. Paris, éditions Bossard, 1930. In-8°, xi-753 pages.
30. HÖRMANN (Konstantin). — *Hadži begova kula u Hutovu*. GZM, II, Sarajevo, 1890, pp. 165-175 et 268-271.

31. HUMBERT (Jean). — *Témoignages français sur les populations yougoslaves (1804-1814)*. *Le Monde slave* (Nouvelle série), juillet 1933, pp. 24-61.
32. IORGA (Niculai). — *Les voyageurs français dans l'Orient Européen*. Conférences faites en Sorbonne, extraites de la Revue des Cours et Conférences. Paris, Boivin et C<sup>ie</sup>, éditeurs, 1928. In-8°, 128 pages.
33. JELAVIĆ (Vjekoslav). — *Grof Bonneval u Bosni*. *Hrvatski dnevnik*, II, Sarajevo, 1907, n<sup>os</sup> 15-19.
34. J(ELAVI)Ć V(jekoslav). — *Napoleon i istočno pitanje* (Franceski konzulat u Travniku). *Narodne novine*, LXX, Zagreb, 1904, n<sup>os</sup> 130, 131, 160, 161.
35. JIREČEK (Constantin Josef). — *Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien während des Mittelalters*. Prag, Verlag der kön. böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften, 1879. In-4°, VII-92 pages.
36. — *Die Heerstrasse von Belgrade nach Constantinopel und die Balkanpässe, eine historisch-geographische Studie...* Prag, F. Tempsky, 1877. In-8°, VI-172 pages.
37. KREŠEVLJAKOVIĆ (Hamdija). — *Gradska privreda i esnafi u Bosni i Hercegovini (od 1463 do 1851)*. GID, I, Sarajevo, 1949, pp. 168-209.
38. — *Kapetanije u Bosni i Hercegovini*. Sarajevo, Naučno društvo NR Bosne i Hercegovine, 1954. In-4°, 308 pages.
39. LAVISSE (Ernest) et RAMBAUD (Alfred). — *Histoire générale, du IV<sup>e</sup> siècle à nos jours...* Paris, A. Colin, 1892-1901. In-8°, 12 vol.
40. LEGER (Louis). — *Un consul de France poète serbe, Marc Bruère Derivaux*, *Journal des savants*, 13<sup>e</sup> année, Nouvelle série, n<sup>o</sup> 1, janvier 1915, pp. 27-36.
41. LEWIS (Bernard). — *The impact of the French Revolution on Turkey*. Some notes of the transmission of ideas. *Cahiers d'histoire mondiale* (Commission Internationale pour une histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité), Paris, Librairie des Méridiens, I, 1953, pp. 105-125.
42. MAIXNER (Rudolf). — *L'Illyrie française*. AIFZ, 9<sup>e</sup> année, 1945, n<sup>os</sup> 26-27, pp. 228-242.
43. MALTE-BRUN (Conrad Malthe-Brunn, dit). — *Précis de la géographie universelle, ou Description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau...* t. VI, Paris, chez Aimé-André, libraire. In-8°, 774 pages.
44. MARCELLUS (comte de). — *Souvenir de l'Orient*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, J. Lecoffre. In-8°, XII-601 pages.
45. MARTINO (Pierre). — *L'Orient dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris... Paris, Hachette, 1906. In-8°, 378 pages.
46. MATKOVIĆ (Petar). — *Putovanja po Balkanskom poluotoku XVI. veka*. Rad, LXII, 1882, pp. 67-87. (*Putovanje Jeana Chesneau-a g. 1547*).
47. MÉRIMÉE (Prosper). — *La Guzla, ou choix de poésies illyriques, recueillies dans la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie et l'Herzégovine*. 2<sup>e</sup> éd., Paris, Charpentier, 1842. In-18, pp. 345-481 [dans : *Chronique du règne de Charles IX*, suivie de la *Double méprise* et de la *Guzla*... Nouvelles éditions revues et corrigées].
48. MICHON (Étienne). — *Les Donateurs du Louvre. Le Marquis de Rivière et la donation de la Vénus de Milo...* Paris, impr. de Lahure, 1906. In-8°, 18 pages.

49. NAGY (J.). — *Marko Bruère Desrivaux als ragusanischer Dichter. Archiv für slavische Philologie*, t. XXVIII, Berlin, 1906, pp. 52-76.
50. NIEDERLE (Lubor). — *Manuel de l'antiquité slave*, t. II (la Civilisation). Paris, Champion, 1926. In-8°, VII-360 pages.
51. PETROVIĆ (Nikola S.). — *Ogled francuske bibliografije o Srbima i Hrvatima 1544-1900... Essai de bibliographie française sur les Serbes et les Croates, 1544-1900*, par Nicolas S. Pétrovitch. Beograd, SAN (Imprimerie de l'État), 1900. In-8°, XVI-314 pages.
52. [PILLAUT (Julien)]. — *Les consulats du Levant*, I, Nancy, Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>, 1902. In-8°, 32 pages.  
— *Ibid.*, II, *ibid.* In-8°, 19 pages.  
— *Ibid.*, III, *ibid.* In-8°, 61 pages. [8° Lf<sup>99</sup> 25 (1-3)].
53. PISANI (Chanoine Paul). — *La Dalmatie de 1797 à 1815, épisode des conquêtes napoléoniennes*. Paris, Alphonse Picard et fils, éditeurs, 1893. In-8°, XXXVI-491 pages.
54. PIVEC-STELÈ (Melitta). — *La vie économique des Provinces Illyriennes (1809-1813), suivie d'une bibliographie critique*. Paris, Éditions Bossard, 1930. In-8°, 359-LXXII pages, 3 cartes.
55. POPOVIĆ (Vasilj). — *Trgovina Budimlića u prvoj polovini XIX stoleća*. Posebni otisak iz *Narodne starine*, Zagreb, 1927. In-8°, 14 pages.
56. — *Trgovina i promet Bosne u Napoleonovo doba. Spomenik*, LXIX, Beograd, 1929, pp. 85-91.
57. RUNCIMAN (S.). — *The first crusader's journey across the Balkan peninsula. Byzantion* (Revue internationale des études Byzantines), t. XIX, 1949, pp. 207-221.
58. SCHMIDT (Charles). — *Napoléon et les routes balkaniques. La Revue de Paris*, 19<sup>e</sup> année, 1912, 15 novembre, pp. 335-352.
59. SKARIĆ (Vladislav). — *Iz prošlosti Bosne i Hercegovine XIX vijeka*. GID, I, Sarajevo, 1949, pp. 7-41.
60. — *Sarajevo i njegova okolina od najstarijih vremena do austro-ugarske okupacije*. Sarajevo, izd. Opštine grada Sarajeva, 1937. In-8°, 290 pages.
61. SOLOVJEV (Aleksandar). — *Nestanak bogomilstva i islamizacija Bosne*. GID, I, Sarajevo, 1949, pp. 42-79.
62. TADIĆ (Jorjo). — *La mort du diplomate français de la Vigne à Dubrovnik en 1559. L'écho de Belgrade*, n° 11 du 18 mars 1936.
63. — *Smrt francuskog poslanika De la Vinja. Politika*, Beograd, 24 février 1936.
64. — *Promet putnika u starom Dubrovniku*. Dubrovnik, izd. Turističkog saveza u Dubrovniku, 1939. In-8°, 335 pages.
65. TARLÉ (Eugène). — *Napoléon* (Traduit du russe... par Charles Steber). Paris, Payot, 1937. In-8°, 489 pages.
66. T[ISSOT] (R. P.). — *L'Alexandréide, ou la Grèce vengée, poème en vingt-quatre chants, par Pierre David... Le Moniteur universel*, 1830, 24 février et 19 mars.
67. TKALAC (Dr E. I. von). — *Jugenderinnerungen aus Kroatien (1749-1843)*. Leipzig, Verlag von Otto Wigand, 1894. In-8°, 390 pages.
68. VESNIĆ (Milenko). — *Ĵedan Francuz u Sarajevu 1624 godine* [Gédoyn]. *Bosanska Vila*, Sarajevo, 1910, n<sup>os</sup> 3-6, pp. 58-60.

69. — *Jedan « rukopis » o Bosni i Hercegovini*. Zora, Mostar, 1892, 22 février, pp. 77-79<sup>1</sup>.
70. WARNIER (Raymond). — *La découverte des pays balkaniques par l'Europe occidentale de 1500 à 1815. Cahiers d'histoire mondiale*, vol. II, Paris, Librairie des Méridiens, n° 4, pp. 915-948.
71. WILDING (Peter). — *Les grands aventuriers du XVIII<sup>e</sup> siècle* (trad. de l'anglais par J. Lamolle), 2<sup>e</sup> éd., Nevers. Imprimerie Chassaing. Paris, Corrèa, 1938. In-8°, 309 pages. (Sur Alexandre Bonneval, pp. 83-131.)
72. YOVANOVITCH (Voyslav M.). — *La Guzla de Prosper Mérimée, étude d'histoire romantique*. Paris, Hachette, 1911. In-8°, xvi-566 pages.
73. ZWITTER (F.). — *Illyrisme et sentiment yougoslave. Le Monde Slave*, 1933, avril-juin.
74. ŽUJOVIĆ (Jovan M.). — *Influence intellectuelle française sur les Serbes*. Conférence faite à Paris le 8 mars 1918. Vannes, Imprimerie Lafoly Frères, 1918. In-16°, 67 pages, carte.

N. B. — Les autres études que nous avons consultées sont indiquées au fur et à mesure dans les notes.

### III. — DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPÉDIES

Pour la biographie de nos voyageurs, nous avons consulté, entre autres, ces dictionnaires biographiques et historiques :

1. *Biographie universelle ancienne et moderne...*, publiée sous la direction de Michaud [Louis Gabriel]. Paris, Mme C. Desplaces et Michaud (M<sup>me</sup> C. Desplaces; et Leipzig, F.A. Brockhaus), 1854 (-1865). 45 vol. gr. in-8°.
2. *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours... publiée par MM. Firmin-Didot Frères, sous la direction de M. le Dr Hoefer*. Paris, 1862-1866, 46 vol. in-8°.
3. *Biographie des célébrités militaires des armées de terre et de mer de 1789 à 1850 par Mullié (C.)*. Paris, Poignavant (1851), 2 vol. in-8°.
4. *Biographie universelle et portative des contemporains, ou Dictionnaire historique des hommes vivants et des hommes morts depuis 1788 jusqu'à nos jours...*, publiée sous la direction de MM. Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve. Paris, F. G. Levraut, 1834. 5 vol. in-8° [Hémicycle 3226].
5. *Dictionnaire de Biographie française, sous la direction de J. Balteau, M. Barroux et M. Prévost...* Paris, Librairie Letouzey et Ané, 1933 (en cours de publication : il en est paru 7 volumes, jusqu'au mot Cayrol).
6. *Le grand dictionnaire historique... par Moréri (Louis)*. Paris, Les libraires associés, 1674; 2<sup>e</sup> éd. 1759. 10 vol. in-fol.

Nous avons utilisé comme encyclopédies notamment :

1. *La grande encyclopédie*. Paris, Lamirault (s. d.). 30 vol. in-4°.
2. *Encyclopédie de l'Islam, dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans...* Leyde et Paris, 1913-1934. 5 vol. in-4°.
3. STANOJEVIĆ (Stanoje). — *Narodna enciklopedija srpsko-hrvatsko-slovenačka*. Zagreb, Bibliografski zavod, 1927-1929, 4 vol. in-8°.

1. Cf. ci-dessus, p. 268, n°s 5-6.

4. *Hrvatska enciklopedija*. Zagreb, Naklada Konzorcija Hrvatske enciklopedije, 1941-1945, 5 vol. in-4° (jusqu'au mot *Elektroterapija*).
5. *Encyclopedija Jugoslavije*. — Zagreb, Izdanje i naklada Leksikografskog zavoda FNRJ, t. I, 1955, in-4°, 14 + 711 p.; t. II, 1956, 716 p. (sur la Bosnie-Herzégovine : pp. 1-153); t. III, 1958, 686 p. (jusqu'au mot Hidj).

## IV. JOURNAUX

Parmi les journaux contemporains nous avons dépouillé :

1. *Kraglski Dalmatin* — Il Regio Dalmata (paru du 12 juillet 1806 au 1<sup>er</sup> avril 1810).
2. *Le Télégraphe officiel* — Offizieller Telegraph — Il Telegrafo Officiale (paru du 3 oct. 1810 au 22 sept. 1813). (L'unique exemplaire complet se trouve à la Bibliothèque nationale de Ljubljana; il en existe certains numéros ailleurs.)
3. *Le Moniteur universel* (1797-1812).
4. *Le Journal de l'Empire* (1807-1809).

## ICONOGRAPHIE

1. *Portraits de Claude-Alexandre de Bonneval* (Ahmed ou Osman pacha de Bonneval). B. N. (Cabinet des Estampes).
2. *Portrait de Marc Bruère*, dans : Julien PILLAUT, *o. c.*, III, p. 59 (voir ci-dessus, p. 274, n° 52).
3. *Portrait de Pierre David*, peint par Pierre-Narcisse Guérin, dans : Julien PILLAUT, *o. c.*, I, p. 20 (voir ci-dessus, p. 274, n° 52, et p. 98, note 87).
4. *Pierre David, consul de France à Smyrne, « sauvant un grand nombre de femmes, enfants et prêtres grecs qui s'étaient réfugiés dans sa maison... »* Dessin de A. d'Hardivillier. Lithographie de Villain, dans : Julien PILLAUT, *o. c.*, I, pp. 20-21 (voir ci-dessus, p. 274, n° 52, et p. 93).
5. *Dessin de deux ponts en Bosnie*, dans : *Journal de voyage* (de Sign à Constantinople), du 16 mai au 20 juin 1807 (A. G., *Mémoires et reconnaissances*, 1618). (Voir ci-dessus, p. 145.)

## CARTES

1. *Carte des routes en Bosnie au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles.*
2. *Carte des routes en Bosnie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>.*

## INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- Adémar de Monteil, évêque du Puy, 21.  
 Ahmed Pacha, v. Bonneval.  
 Ahmed Pacha Djezar, 146.  
 Ahmed Pacha Gazi, 50.  
 Alexandre I<sup>er</sup>, empereur de Russie, 87, 107, 136.  
 Alexandre le Grand, roi de Macédoine, 98, 99, 136.  
 Ali Pacha (de Janina), 160, 161, 270.  
 Ali Pacha (Siliktar ou Silihdar), 111, 191, 194-196, 201, 204, 249.  
 Alipašić (Sulaiman pacha), 111, 161.  
 Amarillis, 48.  
 Amat (Roman d'), 24.  
 Ampère (Jean-Jacques), 130, 131.  
 Amurath (Amurat I<sup>er</sup>), 31.  
 Amyntas, 100.  
 Andréossy (Antoine-François), 23, 34, 88, 134, 139, 151, 154-155, 163, 168, 171, 173, 223.  
 Andréossy (M<sup>me</sup>), 170.  
 Andrić (Ivo), 15, 17, 133, 185.  
 Anjou (duc d'), 30.  
 Annenkov (P. V.), 132.  
 Annibal, 99.  
 Anthouard (Charles-Nicolas, comte d'), 61, 87, 136, 142, 143, 163, 209, 211, 246, 268.  
 Antoljak (Stjepan), 76, 108.  
 Appendini (Francesco Maria), 60, 126.  
 Aramon (Gabriel de Luels, seigneur d'), 24, 26, 27, 268.  
 Argental (Charles-Augustin de Ferriol, comte d'), 23.  
 Asboth (Johann von), 22.  
 Attias (Mois), 134.  
 Aubry D', v. Descorchés.  
 Avakumović (Gligorije), 227.  
 Avenat (César d'), 87, 116, 133-134, 176, 201, 204, 267.  
 Avenat (Delmas d'), 134.  
 Bacuet, 228.  
 Baïractar [Baïrakdar] (Moustapha), 102.  
 Bajazet, 118.  
 Balteau (J.), 154, 275.  
 Balzac, 31.  
 Barac (Antun), 9, 10, 70, 73.  
 Barbier (Antoine), 270.  
 Barnave (Antoine-Pierre-Joseph-Marie), 90.  
 Barroux (M.), 275.  
 Baruch [Baruk] (Joseph), 103.  
 Basileo (Simeon), 230.  
 Bašagić-Redžepasić (Safvet-beg), 11, 25, 49, 111, 146, 184, 194, 271.  
 Bataillon (Marcel), 18.  
 Baudrant, 264.  
 Bayle (Pierre), 24.  
 Beauharnais (Eugène de), 57, 61, 136, 142.  
 Beaujour (Félix de), 61, 87, 138, 140-141, 169, 180-183, 186, 208, 212, 216, 217, 224, 237, 238, 268.  
 Beaumarchais, 89.  
 Beaurepaire, 94.  
 Beckmann (Johann), 45, 271.  
 Bédier (Joseph), 29.  
 Beis (Gabriel), 18.  
 Belon (Pierre du Mans), 27.  
 Bernier (François) 52.  
 Bersa (Josip), 72.  
 Bertrandon de la Broquière, 22.  
 Berthier (Louis-Alexandre), 137.  
 Bigex, 211, 224, 251.  
 Biron (Judith de) [M<sup>me</sup> Bonneval], 49, 50, 270.  
 Blanc (André), 117.  
 Blucher (Gebhard-Leberecht de), 119.  
 Bodin, roi serbe, 21.  
 Bogdanov (Vaso), 10.  
 Bogumil [Théophilacte], 244.  
 Boileau, 100.  
 Boisjolin (Vieilh ou Vieille de), 275.  
 Bonaparte, v. Napoléon.  
 Bonneval (Claude-Alexandre de), 48-52, 79, 270, 273, 275, 276.  
 Boppe (Auguste), 15, 36, 37, 39, 62, 269.  
 Boucher de la Richarderie (Gilles), 45, 271.  
 Boué (Ami), 29, 236, 237, 246, 268.  
 Boutin, 143, 144.  
 Boyer (Hippolyte) 26.  
 Brèves (François Savary, seigneur de), 40.  
 Brûre Desrivaux (Marc) [Bruerović Marko], 56, 69-77, 78, 80, 81, 84, 86, 104, 153, 162, 163, 175, 262, 267, 272-274, 276.  
 Brûre Desrivaux (René-Charles), 70, 76, 77, 262.  
 Brune (Guillaume-Marie-Aune), 119.  
 Budimlic, 231, 274.

- Capus (Guillaume), 148.  
 Car (Marko), 60.  
 Canaye, v. Du Fresne-Canaye.  
 Carré (Jean-Marie), 13.  
 Caulincourt (marquis Louis de), 83, 107.  
 Cazalès (Jacques de), 90.  
 César (Jules), 99.  
 Cesare, 28.  
 Cézy (le comte de), 23.  
 Chambord (comte de), 73.  
 Chamillard (Michel de), 49.  
 Chardin (Jean), 52.  
 Charles IX, 273.  
 Charles-Quint, 22, 57.  
 Charrière (Ernest), 28-30, 268.  
 Chateaubriand, 7, 41, 94.  
 Chaumette Desfossés (Jean-Baptiste-Amédée), 15, 17, 62, 73, 87, 118-133, 138-140, 152, 153, 163, 168, 182, 184-191, 196-202, 205-219, 225, 231, 233-238, 240-246, 248, 250-252, 254-261, 265, 267, 268, 271, 272.  
 Chesneau (Jean), 21, 24-26, 27, 152, 268, 273.  
 Chlevinski (Michel), 176.  
 Choisel - Gouffier (Marie - Gabriel - Auguste-Florent), 78, 79.  
 Clausel (Bertrand), 61, 88, 146-149, 163.  
 Cleray (Edmond), 31, 32, 269.  
 Clermonjoie, 145, 225.  
 Constant (Benjamin), 96.  
 Constantin (Alessio), 230.  
 Cousinery, 134.  
 Coustailloux, 143.  
 Cvitanović (P. G.), 59.  
 Ćorović (Vladimir), 10, 11, 58, 123, 184, 200, 251, 254, 263, 271.  
 Ćupić (Nikola), 152.  
 Ćelebija E., v. Ewlya.  
 Ćubrilović (Vaso), 246, 247.  
 Dabinović (A.), 56, 74, 75, 271.  
 Damin (Louis), 97.  
 Dandolo (Vicenzo), 103, 117, 170, 209.  
 Danon (Abraham), 75.  
 Danon (Vita), 231.  
 Darius, 99.  
 Daru (Pierre), 97.  
 Daudet (Alphonse), 13.  
 David (Jules), 89-91, 96-98, 101, 109, 113, 271.  
 David (M<sup>me</sup>), 103, 106, 170.  
 David (Pierre-Laurent-Jean-Baptiste-Étienne), 15, 17, 62, 76, 84, 87, 89-118, 119, 120, 125, 133, 134, 151, 152, 155, 157, 159, 161, 163, 168-170, 172-178, 188, 191-195, 199, 201-205, 207, 213, 219-224, 234, 235, 237, 241-243, 245, 249, 252, 254, 257, 258, 260, 263-265, 267, 269, 271, 272, 274, 276.  
 Dayre (Jean), 20, 61, 69-73, 76, 264, 272.  
 Deanović (Mirko), 10, 21, 23, 25-28, 30, 34, 41, 43, 46, 61, 80, 157, 261-264, 272.  
 Debidour (Antonin), 145, 157, 158.  
 De Brèves, v. Brèves.  
 Dédéyan (Charles), 17.  
 Delacroix (Charles), 91.  
 Delarue (Nicolas-Charles), 134.  
 Delille (Jacques), 97, 100.  
 Delort, 159.  
 Demirović (Gabriel), 231.  
 Deny (Jean), 119, 272.  
 Desaix de Veygoux (Louis-Charles), 91.  
 Des Barreaux (Jacques-Vallée, sieur), 37.  
 Descorches (Marie-Louis-Henri), 56, 73-75, 79-82, 83, 168, 173, 175, 177, 267.  
 Desèze (Romain), 94.  
 Des Hayes (ou Deshayes) de Courmenin (Louis), 21, 23, 34, 39, 41-42, 54, 152, 174, 269.  
 Dessolle (Jean-Joseph-Paul-Augustin), 93.  
 Destutt de Tracy (Victor), 145, 157.  
 Deviaux, 88, 146, 149.  
 Diderot, 264.  
 Didier (Marcel), 18.  
 Didot, 41, 45, 79, 99, 118, 120, 129, 138, 140, 142, 275.  
 Dimitrović, 231.  
 Dinić (J. Mihajlo), 33.  
 Dioclétien, 31, 32.  
 Dispot [Despot] de Rasie, 22.  
 Djordjević (Tihomir R.), 122, 128, 130.  
 Dobrovoljc (France), 64, 65, 272.  
 Doumic (René), 23.  
 Dragišić (Juraj) ou Georgius Benignus de Salvatis, 12.  
 Driault (Édouard), 57, 86, 87, 157, 272.  
 Du-Bayet ou Dubayet (Aubert), 56, 73, 75, 79, 83-84, 168, 203, 267.  
 Du Cange (Charles), 123.  
 Dučić (Jovan), 12.  
 Du Fresnes-Canaye (Philippe), 24, 28-31, 33, 52-54, 169, 173, 269.  
 Dumaine (Alfred), 15, 90, 92, 95, 96, 99, 102, 113, 114, 116, 272.  
 Dumas (Mathieu, comte), 61.  
 Duménil (Pierre-G.), 18.  
 Duplessy, 28.  
 Du Val ou Duval, 45, 272.  
 Eugène de Savoie-Carignan [Prince Eugène], 49-51.  
 Ewlya Ćelebi [Evlija Ćelebija], 200, 209, 237.  
 Fabvier (Charles-Nicolas, baron), 145, 157-158.  
 Faral (Edmond), 21.  
 Fata ou Fatia [Bruère], v. Hodić Cathérine.  
 Fauvel, 93, 95, 96.

- Félix (Pierre-Honoré), 134-135, 117.  
 Fénelon, 49.  
 Filipović (Milenko), 126, 128, 272.  
 Filipović (Nedim), 18.  
 Fleury (Serge), 89, 272.  
 Fortis (Alberto ou Albert), 64, 65, 131, 153.  
 Fouché (Joseph), 64.  
 Fourcade (Pascal-Thomas), 88, 151, 155-156, 163, 168, 172, 173, 175, 199, 206, 207, 209, 214, 216-218, 221, 223-235, 245, 248, 249, 251-254, 257, 258, 267.  
 Foy, 157.  
 Frainet, 228.  
 Fraissinet (Jacques), 116, 135, 222, 223, 225, 227-230, 252.  
 Franceschini (E.), 154.  
 Francev (V. A.), 76, 272.  
 François I<sup>er</sup>, 22, 24, 57, 78.  
 Frankopan [Frangipani], 24.  
 Frédéric II, le Grand, 99.  
 Garbich [Grbić] (Raphaël), 228.  
 Gardane (Claude-Mathieu, comte), 272.  
 Gassot (Jacques), 16, 24, 26-27, 33, 53, 54, 269.  
 Gavrilović (Mihajlo), 58, 62, 87, 102, 104, 105, 107, 109-111, 113, 116, 117, 129, 130, 188, 193, 199, 202-204, 206, 218-220, 222, 242, 252, 269.  
 Gédoyen (Louis, sieur de Bellan), 16, 34, 36-40, 53, 175, 257, 269, 274.  
 Gjurgjević (Martin), 146, 147.  
 Glušac (Vaso), 244.  
 Goethe, 65, 97.  
 Gorceix (Septime), 49-52, 272.  
 Gourjon, 228.  
 Gouvion-Saint-Cyr (Laurent), 91.  
 Gućetić (Saro) [Gozze Seraphin], 23, 28.  
 Guérin (Pierre-Narcisse), 98, 276.  
 Guillaume [Frédéric Guillaume III], 101.  
 Guyard (M.-F.), 14.  
 Habsbourg, 24.  
 Hadjdji Khalifa [Hadschi Chalfa] (Mustafa Ben 'Abd Allah), 185, 224, 272.  
 Hadži-Beg, v. Rizvanbegović.  
 Hadžibegić (Hamid), 248.  
 Hairudin II, 185.  
 Hammer (Joseph von), 185, 272.  
 Hamy (E. T.), 270.  
 Hangi (Antun), 226, 272.  
 Hardivillier (A. d'), 276.  
 Harlay (Achille de, baron de Sancy), 34, 267, 269.  
 Haumant (Émile), 55, 58, 60, 61, 130, 169, 174, 272.  
 Hauser (Henri), 28, 29, 269.  
 Hazard (Paul), 29.  
 Hénin de Cuvillers (Étienne-Félix d'), 82-83, 269.  
 Herder, 65.  
 Hermant (Abel), 20.  
 Hodić (Catherine), 76.  
 Hoefer (Jean-Chrétien-Ferdinand), 275.  
 Homère, 65, 98, 100.  
 Hörmann (Constantin), 146, 147, 272.  
 Humbert (Jean), 242, 273.  
 Ibrahim-Beg [fils de Sulaiman Pacha], 211.  
 Ibrahim Manzour-Efendi, v. Manzour-Efendi ou Mansour-Efendi.  
 Ibrahim Pacha (Halimi), 111-113, 133, 191, 193-194, 197, 204, 260.  
 Ibrovac (Miodrag), 11-13, 18, 61, 66.  
 Iorga (Niculaï), 22, 27, 32, 33, 41, 42, 46, 47, 53, 138, 141, 273.  
 Ismail Raïf, v. Manzour-Efendi ou Mansour-Efendi.  
 Ivić (Aleksa), 108, 110.  
 Jelavić (Vjekoslav), 35, 45, 49, 54, 62, 117, 120, 142-144, 169, 170, 176, 178, 268-271, 273.  
 Jelić (Ilija M.), 122.  
 Jireček (Constantin Josef), 21, 23, 29, 273.  
 Jourdan, 90.  
 Jovanović (Vojislav M.), 12, 62, 63, 65, 122, 126, 130, 131, 153, 275.  
 Junot (Andoche, duc d'Abrantès), 61.  
 Kalister, 63.  
 Kapetanović (Rizabeg), 149, 150.  
 Kapidžić (Hamdija), 143, 144.  
 Kara-Djordje (Kara-Georges), 57, 58, 110.  
 Karadžić (Vuk), 11, 47, 65, 260.  
 Kaznačić (Ivan), 73.  
 Kemura (Šejh Sejfudin), 237.  
 Khosrew Mehmed Pacha, v. Mehmed Pacha.  
 Kidrić (France), 61.  
 Kiepert (Heinrich), 29.  
 Klébert (Jean-Baptiste), 91.  
 Kranjčević (Silvije Strahimir), 150.  
 Kreševljaković (Hamdija), 54, 130, 146, 196, 199, 209, 211, 235, 273.  
 Krstić, 106.  
 Kūčūk Husain, 191.  
 Kukavica, 238.  
 Lamartine (Alphonse de), 96, 100.  
 Lamolle (J.), 275.  
 La Rochefoucauld-Liancourt (François), 90.  
 Lašvanin (Fra Nikola), 49, 52.  
 Launay, 88, 146-148, 150.  
 Latour-Maubourg (Marie Florimonde-Stéphanie de Fay de), 154.

- Lauriston (Jacques-Alexandre-Bernard Law, marquis de), 61, 147.  
 Lavallée (Joseph), 123.  
 La Vigne (Jean de), 24, 27-28, 274.  
 Lavissee (Ernest), 22, 24, 27, 49, 50, 52, 86, 87, 107, 273.  
 Lazić (Lazar), 231.  
 Le Bouvier (Gilles-Jacques), dit Berry, 22, 269.  
 Leclerc de Montpye (Jean), 87, 136, 142, 143, 170, 176-178, 180, 189, 190, 200-203, 213, 236, 243, 247, 248, 251, 252, 270.  
 Le Febvre ou Lefebvre, 16, 34-36, 267, 269.  
 Lefèbvre (Édouard), 99.  
 Leger (Louis), 70, 76, 273.  
 Leiler [Leclerc?], 148, 150.  
 Le Maire (Alexandre), 263.  
 Lemercier (Louis), 97.  
 Lescalopier (Pierre), 16, 24, 29, 31-33, 34, 52, 53, 261, 268, 269.  
 Le Tort, 145.  
 Levi (Dauvel Vita), 75.  
 Levi (Léon), 229, 230.  
 Levi (Vita), 75.  
 Levinski, 229.  
 Lewis (Bernard), 78, 82, 85, 157, 162, 273.  
 Ligne (Charles-Joseph, prince de), 49-51, 270.  
 Ljubić (Šime), 73.  
 Lopašić (Mirko), 61.  
 Lopašić (R.), 109.  
 Loti (Pierre), 13.  
 Louis XIV, le Grand, 40, 44.  
 Louis XV, 76.  
 Louis XVI, 78, 81, 91.  
 Louis XVIII, 73.  
 Luccari [Lukarević] (Giacomo di Pietro), 152, 153.  
 Lucrèce (courtisane de Venise), 37.  
 Luciani (Georges), 185.  
 Madelin (Louis), 63.  
 Mahomet, 113, 126, 131.  
 Mahomet II, v. Mehmed II.  
 Maixner (Rudolf), 55, 57, 58, 60, 62, 64, 65, 273.  
 Malakis (Émile), 41.  
 Malouet (Pierre-Victor, baron), 90.  
 Malte-Brun (Conrad), 62, 130, 273.  
 Manzour-Efendi ou Mansour-Efendi [Ismail-Raïf, Mendelsheim, Serfbeer ou Cerfberr], 160-161, 211, 270.  
 Marcellus (André-Charles, comte de), 98, 273.  
 Maret (Hugues-Bernard, duc de Bassano), 90.  
 Marković (Milan), 45.  
 Marlborough (John Churchill, duc de), 154.  
 Marmont (Auguste-Frédéric-Louis de), duc de Raguse, 58, 60-62, 107-109, 137, 143, 144, 147-150, 157, 159, 192, 193, 213, 220, 270.  
 Martino (Pierre), 23, 47, 49, 54, 130, 167, 263, 273.  
 Martinović, 10.  
 Masséna (André, duc de Rivoli), 92.  
 Matić (Tomo), 77.  
 Matković (Petar), 21, 273.  
 Maupassant (Guy de), 13.  
 Maury (Jean Siffrein), 90.  
 Maximilien I<sup>er</sup>, 146.  
 Méhémet-Ali [Mehmed-Ali], 191.  
 Méhémet Pacha, v. Mehmed Pacha (Khosrew).  
 Mehmed Pacha (Khosrew), 111, 117, 118, 133, 144, 157, 191-193, 197, 198.  
 Mehmed Said Halet Efendi, 162.  
 Mehmed II [Mahomet II], 39, 132, 153.  
 Menaut, 83.  
 Mendelsheim, v. Manzour-Efendi.  
 Mériage, baron, 62, 220.  
 MÉRIMÉE (Prosper), 12, 13, 62, 63, 130-132, 168, 273.  
 Meringer (Rudolf), 255.  
 Michaud (Joseph-François), 41, 45, 82, 83, 118, 122, 140, 141, 151, 155, 275.  
 Michel (Robert), 185.  
 Michon (Étienne), 94, 95, 273.  
 Mičić (Djuro), 231.  
 Mičić (Jovo), 231.  
 Milićević (Veljko), 12.  
 Millevoje (Charles-Hubert), 62.  
 Milo, v. Obilić Miloš.  
 Miloš, knez, v. Obrenović.  
 Miniatti, 28.  
 Mirabeau, 90.  
 Mittesser (Paul von), 110.  
 Molière, 12, 158.  
 Molitor (Gabriel-Jean-Joseph), 61, 136.  
 Montaigne, 29.  
 Montesquieu, 49, 194.  
 Montigny (Charles de), 158, 193.  
 Montmorency (Mathieu), 90.  
 Moreau (Jean-Victor), 160.  
 Moreau (Pierre), 17.  
 Moréri (Louis), 24, 264, 275.  
 Moustapha IV [Mustafa IV], 176.  
 Muljačić (Žarko), 71, 77.  
 Mullié (C.), 142, 163, 275.  
 Mustafa [Moustapha] Pacha [fils de Sulaiman pacha], 161.  
 Nagy (J.), 69, 76, 274.  
 Napoléon I<sup>er</sup>, 57-62, 66, 72, 75-77, 80, 86, 87, 92, 98-102, 104-107, 109, 111, 112, 115, 122, 136, 142, 143, 146-148, 150, 157, 159, 160, 177, 192, 193, 206, 219-221, 252, 270, 272-274.  
 Napoléon II, roi de Rome, 73.

- Napoléon III, 270.  
 Newton (Sarah), 145.  
 Nicolays Daulphinois (Nicolas de), 27.  
 Niederle (Lubor), 215, 248, 255, 257, 259, 260, 274.  
 Noailles (François de, évêque de Dax), 28, 271.  
 Nodier (Charles), 13, 55, 61, 62, 63-66, 73, 162, 272.  
 Nointel (Charles-Marie-François, marquis de), 23.  
 Novaković (Boško); 18.  
 Novaković (Stojan), 152, 155, 156, 160, 171, 173, 175, 209, 215, 219, 221, 248-253, 258, 270.  
 Obilić (Miloš), 30, 31.  
 Obrenović (Miloš), 134.  
 Odward, 50.  
 Omont, (H.), 40.  
 Orléans (J. B. Gaston, duc d'), 36.  
 Ovide, 97.  
 Palerne (Jean), 16, 24, 33-34, 270.  
 Pampelonne (Guion de), 85.  
 Papo (Joseph), 75.  
 Pascal (Pierre), 17.  
 Pašalić (Esad), 184.  
 Paulich (Jacob von), 110, 154, 155.  
 Pavie (François, baron de Fourquevaux), 47.  
 Pavlović (Iv.), 117, 270.  
 Pazvan-Oglu, 62.  
 Pertusier (Charles), 87, 138-140, 141, 154, 168-170, 172, 173, 176, 178, 180-191, 198, 199, 206, 208-216, 225, 234, 235, 237, 238, 241-243, 245-253, 255-258, 261, 270.  
 Petrović (Nikola S.), 16, 22, 26, 27, 41, 62, 274.  
 Phalantée (Sylvain), v. David Pierre.  
 Philippe II le Régent, duc d'Orléans, 51.  
 Pillaut (Julien), 70, 73, 92, 134, 274, 276.  
 Pintard (René), 37.  
 Pisani (Paul), 55, 57-59, 108, 109, 117, 136, 142, 147, 274.  
 Pivec-Stelè (Melitta), 55, 106, 111, 168, 220, 223, 274.  
 Popović (Pavle), 10, 11.  
 Popović (Vasilj), 220, 274.  
 Portal (Roger), 17.  
 Pouchkine (Alexandre), 132.  
 Poulet, 21, 34, 42, 43, 45-48, 54, 152, 269, 270.  
 Pouqueville (François-Charles-Hugues-Laurent), 21, 62, 73, 103, 130, 151, 152-153, 173, 177, 181, 182-184, 189, 199, 234, 235, 241, 245, 250, 253, 270.  
 Pouqueville (Hugues), 88, 103, 151-152, 169, 173-175, 178, 181, 182, 237, 245, 249, 257.  
 Prelog (Milan), 117.  
 Prévost (M.), 275.  
 Prijatelj (Kruno), 32.  
 Ptolémée, 99.  
 Pucić (Medo), 73.  
 Puitsieux [Puitsieux] (Pierre-Brûlart, marquis de Sillery), 40.  
 Quiclet, 16, 21, 34, 42-45, 46, 53, 54, 152, 170, 254, 270, 271.  
 Rabbe (Alphonse), 79, 80, 82, 83, 118, 138, 275.  
 Racine (Jean), 12, 96, 102, 117, 118.  
 Radivoj [Radivoj], 123, 131, 132.  
 Radulović (Risto), 12.  
 Rambaud (Alfred), 22, 273.  
 Ramberti (Benedetto), 29, 270.  
 Ravaisson-Mollien (Félix), 94, 95.  
 Raymond IV, comte de Toulouse, 21.  
 Reclus (Jean-Jacques Elisée), 11.  
 Rešetar (Milan), 77.  
 Ribić (Pater Eugen), 61.  
 Riollay, 87, 142, 144, 271.  
 Riso (Georges Nicolo), 230.  
 Rivière (Charles-François de Riffardau, marquis de), 95, 273.  
 Rizvanbegović (Ali-aga), v. Rizvanbegović-Stochević (Ali Pacha).  
 Rizvanbegović (frères), 197.  
 Rizvanbegović (Hadzi-beg), 146-150, 272.  
 Rizvanbegović (Mustafa-beg), 147, 148.  
 Rizvanbegović (Omer-beg), 148, 149.  
 Rizvanbegović (Zulfikar), 150.  
 Rizvanbegović-Stochević (Ali Pacha), 146, 148.  
 Rosenfeld (Louis), 229.  
 Roux-La-Mazelière (Théodore), 87, 120, 142, 143-144, 169, 181, 192, 199, 200, 209, 212, 213, 235, 246, 251, 253, 271.  
 Ruffin (Pierre-Jean-Marie), 105.  
 Rumiantsof (Romanzov Nicolas Petrovitch), 107.  
 Runciman (S.), 21, 274.  
 Rustem Pacha, 24, 25.  
 Sainte-Beuve, 49, 50, 52.  
 Sainte-Preuve, 275.  
 Saint-Pierre (Bernardin de), 96.  
 Saint-Sava, 25, 27, 30, 33, 35, 42, 53, 54.  
 Saint-Simon (Louis de Rouvroy), 49.  
 Salignac (baron de), 36.  
 Sancy (baron de), v. Harlay.  
 Sand (George), 31.  
 Sapieha (Alexandre), 76.  
 Sarraillh (Jean), 18.  
 Sauvo, 90.  
 Sauzay (A.), 142.  
 Savković (Miloš), 13.  
 Savkovitch (Miloch), v. Savković.  
 Scaramouche (T. Fiorelli, dit), 47.

- Schah-Abbas, le Grand, 41.  
 Schéfer (Charles-Henri-Auguste), 24, 25, 268.  
 Scherifitch, 207.  
 Schinazzi [Eskenzi ?] (Calme), 231.  
 Schmidt (Charles), 172, 206, 221-223, 274.  
 Sébastiani (Horace-François-Bastien, comte), 86, 87, 143, 145, 218, 272.  
 Ségur (Philippe-Paul de), 100.  
 Selak, 231.  
 Sélim I<sup>er</sup>, 87.  
 Sélim II, 25.  
 Sélim III, 56, 79, 87, 102, 107, 113, 148, 157, 159, 176, 191, 194, 272.  
 Sémonville (Charles-Louis-Huguet, marquis de), 79.  
 Sévigné (M<sup>me</sup> de), 47.  
 Séyo, 83.  
 Sicard, 83.  
 Simeon (Basileo), v. Basileo.  
 Simonin (Daniel), 18.  
 Sinan, 185.  
 Skarić (Vladislav), 54, 195, 227, 231, 243, 248, 274.  
 Skerlić (Jovan), 130, 131.  
 Skok (Petar), 61.  
 Šlijepčević (Pero), 12.  
 Sokolović (Mehmed Pacha) [Sokolli Muhamed Pacha], 184.  
 Soliman II [Sulaiman II] le Grand, 22, 25, 87, 185.  
 Soliman Muta Ferraca [Sulaiman Muteferrika], 46.  
 Solovjev (Aleksandar), 244, 245, 274.  
 Sorbier, 144.  
 Sorgo (Antoine) [Sorkočević Antun], 71, 73.  
 Sorgo (Elena), 71.  
 Spon (Jacques), 32.  
 Staël (M<sup>me</sup> de), 92, 98.  
 Stanbuk (Dinko), 65.  
 Stanojević (Stanoje), 42, 122, 244, 275.  
 Steber (Charles), 274.  
 Stefanović (Ignaze), 59.  
 Stendhal, 145.  
 Stjepcevid [Stijepčević ?], 75.  
 Stulli (Ioakim), 60, 126.  
 Sturanni (Mathieu), 39.  
 Sulaiman, v. Soliman II.  
 Šabanović (Hazim), 237.  
 Šafařík (Pavel Josef), 70, 73, 76.  
 Šarić (Ismet), 128.  
 Šenoa (August), 9.  
 Šimćik (Ante), 12.  
 Šišić (Ferdo), 34.  
 Šomet, v. Chaumette.  
 Tadić (Jorjo), 23, 24, 28, 157, 274.  
 Tallemant des Réaux (Gédéon), 36.  
 Talleyrand-Périgord (Charles-Maurice de), prince de Bénévent, 92, 102, 105, 157.  
 Tamizey de Larroque (Philippe), 28, 271.  
 Tarlé (Eugène), 62, 99, 219, 220, 274.  
 Tavernier (Jean-Baptiste), 52.  
 Tavzes (Janko), 272.  
 Théophilacte, v. Bogumil.  
 Thévenot (Jean), 47, 167.  
 Thévét (André) d'Angoulesme, 27.  
 Thiboust (Jacques, sieur de Quantilly), 26.  
 Thomson (James), 97.  
 Tissot (P.-F.), 99, 274.  
 Tkalac (Imbre), 59, 61, 274.  
 Thomas [Tomaš Stjepan], 132.  
 Thomas II (Étienne) [Tomašević Stjepan], 123, 131, 132, 153.  
 Tomić (Jovan N.), 41, 54, 121.  
 Tott (François), 55.  
 Tracy (Victor de), 145.  
 Trajan, 184, 185.  
 Traljić (Seid M.), 128.  
 Trouvé, 90, 92.  
 Trtanj (Ivan), 146.  
 Truhelka (Čiro), 43, 54, 271.  
 Tuetey (Louis), 144.  
 Tuzet (Hélène), 13.  
 Vaillant (André), 17, 18, 65.  
 Validèh [Walide], 200.  
 Vandal (Albert), 49.  
 Vasse (Antoine-Louis), 88, 151, 155, 177.  
 Verninac (Raymond de), 78, 79.  
 Vesnić (Milenko), 36, 129, 274, 275.  
 Vialla de Sommières (L.-C.), 62, 73, 126.  
 Viau (Théophile de), 37.  
 Vignolle (le comte Martin de), 147-149, 185, 204, 224.  
 Vigoureux (Marc-Antoine), 94, 111, 272.  
 Villehardouin (Geoffroi de), 21.  
 Virgile, 100.  
 Vlatković (Vinko), 77.  
 Vodnik (Branko), 69, 70, 73, 76.  
 Vodnik (Valentin), 60, 61, 64.  
 Vojnović (Lujo), 34.  
 Voltaire, 49, 51, 54, 96, 102.  
 Vučinić (Rade), 58.  
 Vukasović (Vid Vuletić), 146.  
 Vouté, 95.  
 Warnier (Raymond), 59, 122, 264, 275.  
 Wilding (Peter), 49, 51, 52, 275.  
 Yorgos, 95.  
 Yovanovitch (Voyslav), v. Jovanović.  
 Zamagna (Louis de), 144, 190, 247.  
 Zimmermann (B.), 129.  
 Zlatović (Stjepan), 59.  
 Zulati, 74.  
 Zwitter (F.), 17, 66, 275.  
 Žujović (Jovan M.), 9, 10, 275.

Carte 1



# PREGLEDNA KARTA PUTEVA U BOSNI

u XVI i XVII vijeku

## LES ROUTES EN BOSNIE

au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles

- 1) Route de Raguse (empruntée par les voyageurs français au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles):

----- DUBROVNIK (RAGUSE) - TREBINJE - BILEĆA - GACKO - TRNOVA LUKA - TJENTIŠTE - FOČA - ČAJNIČE - PLEVLJA (TASLIĐE) - PRIJEPOlje - MILEŠEVO - SJENICA - HGVI PAZAR - NIŠ - VUČITRN - KAČANIK - SKOPLJE - PLOYDIV (PHI - LIPPOLDI).

- 2) Route suivie par Louis Gédoyen (1623):

----- SPLIT - KLIS - DUVRO - KONJIC - SARAJEVO - SREBRENICA - VALJEVO - BEOGRAD.

- 3) Route suivie par Louis Des Hayes de Courmenin (1626):

..... RAGUSE (DUBROVNIK) - TREBIGNA (TREBINJE) - BELEQUIA (BILEĆA) - CORITI (KORITA) - TIENSTISETE (TJENTIŠTE) - FOCHIA (FOČA) - PLEUGLIE (PLEVLJA) - SANTO SABA DE MILOSEVO (MILEŠEVO) - ISHIBAZAR (H. PAZAR) - NISSE (NIŠ) - SOFIJA - GARIGRAD.

- 4) Route suivie par Quiclet (1658):

— — — RAGUSE (DUBROVNIK) - GLUBIN (LJUBINJE) - CONITHA (KONJIC) - BRADINA (BRADINA) - BAZARICH (PAZARIĆ) - BOSNA SERAI (SARAJEVO) - MAKRA (MOKRO) - YADRA (JADAR) - QUORNIK - BELINA (BIJELJINA) - RATCHA (RAČA) - METROUITHA (MITROVICA) - BELGRADE (BEOGRAD).



CARTE N.

STRASBURG

BEL

BUDA

LJUBLJANA

KOSTAJNKA  
NOVI

BROD

BANJA  
LUKA

ZADAR

TRAVNIK

KUPRES  
LIVNO

BUGOJNO

SINJ

SARAJEVO

NI PAZAR

DUBROVNIK



# PREGLEDNA KARTA PUTEVA U BOSNI

krajem XVIII i početkom XIX vijeka  
**LES ROUTES EN BOSNIE**  
 à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup>

- 1) Route utilisée par les voyageurs français à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (de 1793 à 1797):  
 — DUBROVNIK (RAGUSE) - TRAVNIK - SARAJEVO - NIŠ - CARIGRAD.
- 2) Route utilisée par les voyageurs français au début du XIX<sup>e</sup> siècle (de 1806 à 1809):  
 ----- ZADAR (ZARA) - KNIN - SINJ - LIVNO - KUPRES - BUGOJNO (SKOPIA) - TRAVNIK - SARAJEVO - NOVI PAZAR -- .
- 3) Route utilisée par les voyageurs français au début du XIX<sup>e</sup> siècle (de 1809 à 1815) (la nouvelle route):  
 ..... LJUBLJANA - KOSTAJNICA - NOVI - B. LUKA - TRAVNIK - SARAJEVO - NOVI PAZAR - PRIŠTINA (VRBAŠE):  
     a) ČUSTENOIL - PAZARŽIK - PLOVDIV - CARIGRAD  
     b) SKOPJE - VELES - ŠTIP - STRUMICA - SOLUN.
- 4) Route passant par BROD:  
 — — — SKOPLJE - SARAJEVO - BROD - BUDA - BEČ (VIENNE) - STRASBOURG.



## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                                                                                                                                                                 |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| AVANT-PROPOS . . . . .                                                                                                                                                                                                                                          | 9  |
| AVERTISSEMENT . . . . .                                                                                                                                                                                                                                         | 19 |
| INTRODUCTION . . . . .                                                                                                                                                                                                                                          | 21 |
| CHAPITRE PREMIER : <i>Les voyageurs français en Bosnie aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.</i> . . . . .                                                                                                                        | 21 |
| § 1. <i>Voyageurs du XVI<sup>e</sup> siècle.</i>                                                                                                                                                                                                                |    |
| 1. Jean Chesneau. — II. Jacques Gassot. — III. Jean de la Vigne. — IV. Philippe du Fresne-Canaye. — V. Pierre Lescalopier. — VI. Jean Palerne . . . . .                                                                                                         | 24 |
| § 2. <i>Voyageurs du XVII<sup>e</sup> siècle.</i>                                                                                                                                                                                                               |    |
| I. Le Febvre. — II. Louis Gédéyn. — III. Louis Des Hayes. — IV. Quiclet. — V. Pouillet. . . . .                                                                                                                                                                 | 34 |
| § 3. <i>Voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle.</i>                                                                                                                                                                                                              |    |
| Le comte de Bonneval. . . . .                                                                                                                                                                                                                                   | 48 |
| § 4. <i>Vue d'ensemble sur les voyageurs du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles</i> . . . . .                                                                                                                                                        | 52 |
| CHAPITRE II : <i>Illyrie napoléonienne.</i>                                                                                                                                                                                                                     |    |
| I. L'intérêt des Français pour les pays balkaniques, et la formation des Provinces Illyriennes. — II. Réalisations de l'administration française en Illyrie. — III. Les voyageurs français dans les pays yougoslaves. — IV. Charles Nodier en Illyrie . . . . . | 55 |
| <b>Première Partie</b>                                                                                                                                                                                                                                          |    |
| LES VOYAGEURS FRANÇAIS EN BOSNIE À LA FIN DU XVIII <sup>e</sup> SIÈCLE<br>ET AU DÉBUT DU XIX <sup>e</sup> .                                                                                                                                                     |    |
| A. <i>Époque de l'Agence consulaire à Travnik (1793-1797).</i> . . . . .                                                                                                                                                                                        | 69 |
| CHAPITRE PREMIER : <i>Marc Bruère Desrivaux.</i>                                                                                                                                                                                                                |    |
| I. Sa vie. — II. Son séjour en Bosnie. . . . .                                                                                                                                                                                                                  | 69 |
| CHAPITRE II : <i>Les autres voyageurs.</i> . . . . .                                                                                                                                                                                                            | 78 |
| § 1. <i>Envoyés politiques.</i>                                                                                                                                                                                                                                 |    |
| I. Marie Descorches. — II. Félix Hénin. — III. Aubert Dubayet. . . . .                                                                                                                                                                                          | 79 |
| § 2. <i>Artistes et ouvriers.</i> . . . . .                                                                                                                                                                                                                     | 84 |
| B. <i>Époque du consulat général à Travnik (1806-1815).</i> . . . . .                                                                                                                                                                                           | 86 |
| CHAPITRE PREMIER : <i>Diplomates</i>                                                                                                                                                                                                                            |    |
| § 1. <i>Pierre David.</i>                                                                                                                                                                                                                                       |    |
| I. Sa vie. — II. Son œuvre poétique. — III. P. David arrive à Travnik. — IV. Sa mission en Bosnie. — V. Sa vie à Travnik. — VI. Jugements sur P. David . . . . .                                                                                                | 89 |

|                                                                                                                                                                                       |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| § 2. <i>Chaumette Des Fossés.</i>                                                                                                                                                     |     |
| I. Sa vie. — II. Son <i>Voyage en Bosnie</i> .....                                                                                                                                    | 118 |
| § 3. <i>César d'Avenat et autres</i> .....                                                                                                                                            | 133 |
| CHAPITRE II : <i>Quelques envoyés militaires</i> .....                                                                                                                                | 136 |
| § 1. <i>Deux érudits.</i>                                                                                                                                                             |     |
| I. Charles Pertusier : sa vie ; son ouvrage sur la Bosnie. — II. Félix Beaujour : sa vie ; ses impressions de voyage en Bosnie.....                                                   | 138 |
| § 2. <i>Officiers de reconnaissance.</i>                                                                                                                                              |     |
| I. Un général : Ch. N. D'Anthouard. — II. Trois capitaines : Leclerc, Roux-la-Mazelière et Riollay. — III. Autres officiers.....                                                      | 142 |
| CHAPITRE III : <i>Trois généraux en mission spéciale en Herzégovine.</i>                                                                                                              |     |
| I. Figure de Hadži-beg Rizvanbegović. — II. Les généraux Launay, Deviaux et Clausel lui portent secours. — III. Deux œuvres littéraires consacrées à ce personnage herzégovinien..... | 146 |
| CHAPITRE IV : <i>Quelques Français de passage en Bosnie.</i>                                                                                                                          |     |
| § 1. <i>Diplomates.</i>                                                                                                                                                               |     |
| I. Hugues Pouqueville. — II. Antoine-François Andréossy. — III. Antoine-Louis Vasse. — IV. Pascal-Thomas Fourcade.....                                                                | 151 |
| § 2. <i>Officiers et soldats.</i>                                                                                                                                                     |     |
| I. Le lieutenant Fabvier. — II. Le passage de six cents canonniers.....                                                                                                               | 157 |
| § 3. <i>Un aventurier</i> .....                                                                                                                                                       | 160 |
| CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE.....                                                                                                                                                 | 162 |

## Deuxième Partie

LA BOSNIE A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE ET AU DÉBUT DU XIX<sup>e</sup> VUE PAR LES VOYAGEURS FRANÇAIS.

|                                                                                                                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE PREMIER : <i>Tribulations de voyage</i> .....                                                                                                                        | 167 |
| CHAPITRE II : <i>Aspect pittoresque et décoratif du pays.</i>                                                                                                                 |     |
| I. Contraste entre la Bosnie et l'Herzégovine. — II. L'aspect pittoresque du paysage bosniaque et des villes de Sarajevo, Travnik et Mostar. — III. Antiquités en Bosnie..... | 180 |
| CHAPITRE III : <i>Gouvernement et administration de la Bosnie</i> .....                                                                                                       | 186 |
| § 1. <i>Impuissance des vizirs.</i>                                                                                                                                           |     |
| I. Leur autorité. — II. Leur résidence. — III. Leur suite et leurs revenus.                                                                                                   | 187 |
| § 2. <i>Figures de trois vizirs.</i>                                                                                                                                          |     |
| I. Mehmed pacha. — II. Ibrahim pacha. — III. Ali pacha.....                                                                                                                   | 191 |
| § 3. <i>Esprit d'indépendance et de férocité des capitaines.</i>                                                                                                              |     |
| I. Fonctions et désobéissance des capitaines. — II. Leurs excès sur les rayas .....                                                                                           | 196 |
| § 4. <i>Sarajevo : république aristocratique</i> .....                                                                                                                        | 198 |
| § 5. <i>Organisation des janissaires bosniaques</i> .....                                                                                                                     | 201 |
| § 6. <i>Anarchie féodale en Bosnie</i> .....                                                                                                                                  | 203 |
| § 7. <i>Justice et supplices ottomans en Bosnie</i> .....                                                                                                                     | 205 |

|                                                                                                                                                                                                                                    |                |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------|
| CHAPITRE IV : <i>La vie économique</i> .....                                                                                                                                                                                       | 208            |
| § 1. <i>Ressources du pays</i> .                                                                                                                                                                                                   |                |
| I. Agriculture. — Gibier et élevage des animaux. — III. Minerais et leur extraction .....                                                                                                                                          | 208            |
| § 2. <i>Industrie et métiers</i> .....                                                                                                                                                                                             | 212            |
| § 3. <i>Commerce</i> .                                                                                                                                                                                                             |                |
| I. Articles d'importation. — II. Articles d'exportation. — III. Comment on faisait des échanges. — IV. Le commerce de transit : relations France-Salonique et Vienne-Salonique .....                                               | 215            |
| CHAPITRE V : <i>Villes et vie citadine</i> .....                                                                                                                                                                                   | 224            |
| § 1. <i>Une ville florissante : Sarajevo</i> .                                                                                                                                                                                     |                |
| I. Importance commerciale. — II. Articles importés. — III. Commerce de transit. — IV. Principales maisons de commerce : française, autrichienne, grecques, bosniaques. — V. Manufactures. — VI. Aspect extérieur de la ville ..... | 224            |
| § 2. <i>Les autres villes</i> .                                                                                                                                                                                                    |                |
| I. Travnik. — II. Banja Luka. — III. Mostar. — IV. Jajce. — V. Visoko.                                                                                                                                                             | 236            |
| CHAPITRE VI : <i>Les Bosniaques et leur vie</i> .....                                                                                                                                                                              | 240            |
| § 1. <i>Complexité raciale et religieuse</i> .                                                                                                                                                                                     |                |
| I. Pays habité par plusieurs peuples appartenant à une communauté. — II. Religions, croyances et culte .....                                                                                                                       | 240            |
| § 2. <i>Société bosniaque</i> .                                                                                                                                                                                                    |                |
| I. Noblesse. — II. Paysans. — III. Commerçants et artisans.....                                                                                                                                                                    | 246            |
| § 3. <i>Traits physiques et moraux des Bosniaques</i> .                                                                                                                                                                            |                |
| I. Constitution physique. — II. Portrait moral.....                                                                                                                                                                                | 250            |
| § 4. <i>Mœurs et habitudes</i> .                                                                                                                                                                                                   |                |
| I. La maison : structure et aménagement intérieur. — II. Le vêtement et la chaussure. — III. L'alimentation. — IV. La position sociale de la femme. — V. Délassements.....                                                         | 253            |
| CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE.....                                                                                                                                                                                              | 262            |
| BIBLIOGRAPHIE .....                                                                                                                                                                                                                | 267            |
| ICONOGRAPHIE .....                                                                                                                                                                                                                 | 276            |
| INDEX DES NOMS DE PERSONNES.....                                                                                                                                                                                                   | 277            |
| CARTES .....                                                                                                                                                                                                                       | en face de 282 |
| TABLE DES MATIÈRES .....                                                                                                                                                                                                           | 283            |









